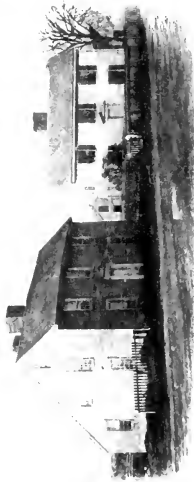


John Adams Library,

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



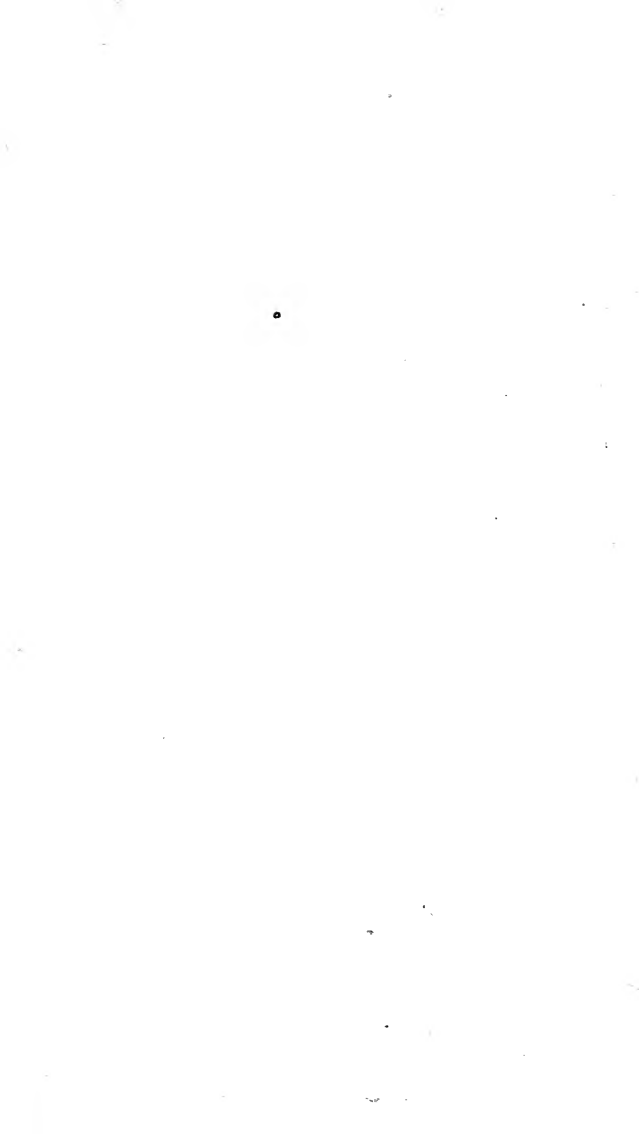
SHELF N^o

143.1

v.1







De heijmissen 172



LES
DECADES
DE
TITE-LIVE.

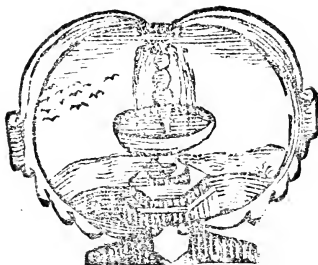
AVEC LES SUPPLEMENS
DE J. FREINSHEMIUS;
Nouvellement augmentées d'un Abregé
Chronologique:

Mises en François par P. DU RYER,
De l'Academie Françoise.

TOME PREMIER.

Contenant les I. II. III. & IV. Livres.

DE LA PREMIERE DECADE.



A AMSTERDAM,

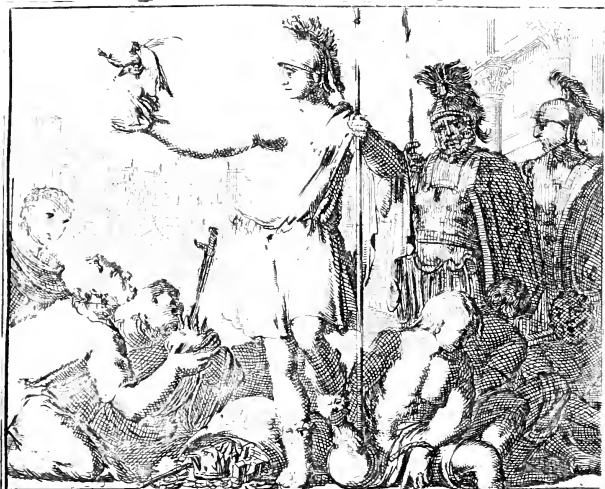
Chez ANDRE DE HOOGENHUYSEN.

M. D. CC

*Ordance

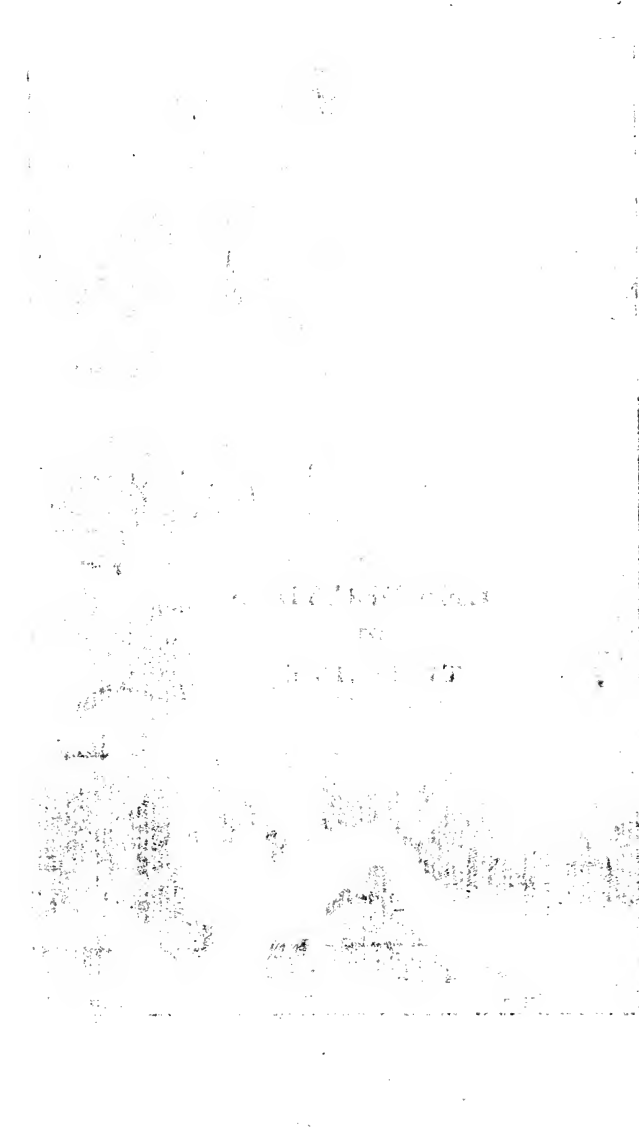
198.1

20.1



LES DECADES
DE
TITE-LIVE









TITE-LIVE


LES DECADES

D E

TITE-LIVE.

LIVRE PREMIER.

SOMMAIRE DE FLORUS.

1.  ARRIVÉE d'Énée en Italie, & les choses qu'il y fit.
2. Le règne d'Ascanius dans l'Albe, d'Éneas Sylvius, & en suite des Rois surnommez Sylviens.
3. La fille de Numitor est violée par le Dieu Mars.
4. La naissance d'Romulus & de Remus ; & la mort d'Amulius.
5. Rome est fondée par Romulus, & le Senat estably.
6. On fait la guerre contre les Sabins.
7. Les dépoüilles opimes sont offertes à Jupiter Feretrien.
8. Le peuple est divisé en Centuries.
9. Les Fidénates & les Veïens sont vaincus.
10. Romulus est mis au nombre des Dieux.

11. *Numa Pompilius institue les choses qui concernent la Religion.*
12. *Il fait bastir un Temple à Janus, & fut le premier qui le ferma après avoir fait la paix avec tous les peuples voisins; il feint d'avoir de nuit des conversations avec la Déesse Egérie; & par cette feinte il adoucit un peuple farouche & belliqueux, & le porte à la pitié.*
13. *Tullus Hostilius fait la guerre aux Albains.*
14. *Le combat des trois freres jumeaux.*
15. *Horace est renvoyé absous du meurtre de sa sœur.*
16. *Le supplice de Metius Sufferius.*
17. *Albe est rasée.*
18. *Les Albains sont receus dans Rome, l'on declare la guerre aux Sabins, & enfin Tullus est tué d'un coup de foudre.*
19. *Ancus Martius renouvelle les ceremonies que Numa avoit établies.*
20. *Après avoir vaincu les Latins, il les fait passer dans Rome, & leur donne pour leur habitation le Mont Aventin.*
21. *Il fait raser la ville de Politorium qu'il avoit prise deux fois sur eux.*
22. *Il ajoute à la ville la montagne du Janicule.*
23. *Il fait faire un Point de bois sur le Tibre.*
24. *Il porte plus loin les frontieres du Royaume; il fait bastir la ville d'Ostie, & regne vingt-quatre ans.*
25. *Durant son regne, Lucumon fils de Demarache Corinthien vint à Rome de Tarquines ville qui appartenoit aux Toscans.*
26. *Il est reçu dans les bonnes graces & dans l'Amitié d'Ancus.*
27. *Il prend le nom de Tarquinius, & après la mort d'Ancus il se fait élire Roy.*
28. *Il adjointe au Senat cent Senateurs.*
29. *Il subjugué les Latins.*
30. *Il dessaigne le Cirque.*
31. *Il fait célébrer des jeux.*
32. *Il augmente les compagnies de Cavaleries, voyant attaqué par les Sabins.*
33. *Il veut éprouver la science d'Accius Nevius Augure,*

re, & luy demande si ce qu'il pensoit, se pouvoit faire.

34. L'Augure luy ayant répondu que cela se pouvoit, il lui dit qu'il coupast avec un rasoir une pierre à éguiser, & Accius la coupe en mesme temps.

35. Il défait pour la seconde fois les Sabins en bataille rangée.

36. Il fait enfermer la ville de murailles, & y fait faire des égousts.

37. Il est tué par les pratiques des enfans d'Ancus, après avoir regné trente-huit ans.

38. Servius Tullius né d'une noble esclave de Cornicule, luy succeda; & l'on dit que comme il estoit encore enfant & presque dans le berceau, on vid une flamme qui environnoit sa teste.

39. Il défait dans une bataille les Veïens & les Toscans.

40. Il fait faire le premier le denombrement du peuple, & de ses biens.

41. Il établit le lustre qui est comme une reveuë qui se fait soit de cinq en cinq ans, & trouve quatre-vingts mille hommes capables de porter les armes.

42. Il dispose les Classes & les Centuries.

43. Il étend ce qu'on appelle Pomœrium.

44. L'explication de ce mot.

45. Il adjointe à la Ville, le Mont-Quirinal, le Viminal, & l'Esquilin.

46. Il fait bastir avec les Latins le Temple de Diane sur le Mont-Aventin.

47. Il est assassiné suivant le conseil de sa fille par L. Tarquinius son gendre, fils de Priscus.

48. Ainsi le mesme Tarquinius surnommé le Superbe; s'empare du Roiaume sans se soucier du consentement ny du peuple ny du Senat, & le mesme jour la detestable Tullie sa femme fait passer son char par dessus le corps de son pere.

49. Il a ordinairement à l'entour de luy des gens en armes, pour la garde de sa personne.

50. Il fait mourir par une ruse Turnus Herdonius.

51. Il fait la guerre contre les Volques, & du butin qu'il

- en remporta il bastit dans le Capitole un Temple à Jupiter, mais le Dieu Terme & la Déesse Jeunesse, n'y voulurent point consentir, leurs Autels n'ayant pû être transportez comme ceux des autres Dieux.
52. Il réduit les Gabiens sous son obeïssance, par une ruse de Sextus Tarquinius son fils.
53. Ses enfans étant allés à Delphes, & ayant consulté l'Oracle pour sçavoir qui d'entr'eux regneroit dans Rome, il leur fut fait réponse que celui-là regneroit qui baiseroit le premier sa Mere.
54. Ils interpretèrent cette réponse autrement qu'il ne falloit; Mais Junius Brutus qui avoit fait le voyage avec eux, comprit le sens de l'Oracle. Il feignit donc d'estre tombé en descendant du vaisseau, & baisa la terre comme la Mere commune de tous les hommes. L'evenement confirma ce qu'il avoit fait.
55. Car comme Tarquinius le Superbe, qui avoit déjà regné vingt-cinq ans, en attiré sur luy la haine de tout le monde, par des tyrannies insupportables, enfin il fut chassé du Royaume par le moyen de Brutus, à cause que Sextus son fils avoit violé Lucrece, qui ayant mandé son Pere & son Mary, & les ayant conjurez de ne pas laisser sa mort impunie, se tua elle-même d'un coup de poignard.
56. Alors les Consuls furent créés; & les premiers qui exercèrent cette charge, furent L. Junius Brutus, & L. Tarquinius Collatinus mary de Lucrece.



TITE-LIVE.

PREMIERE DECADE.

LIVRE PREMIERE.

LE ne ſçai ſi le deſſein que j'ai fait de re-
 preſenter les actions du peuple Ro-
 main, depuis la naiſſance de Rome; aura
 un ſucces avantageux; & quand même
 je le ſçaurois, je n'aurois pas la hardieſ-
 ſe de le dire. En effet, outre que ces
 choſes ſont trop anciennes, il ſemble
 qu'on les ait trop ſouvent écrites; & les Nouveaux Eſ-
 crivains ont toujours cette confiance, ou qu'ils appor-
 teront à l'Hiftoire plus de lumière & de certitude, ou
 qu'ils ſurpaſſeront par leur éloquence, la rudeſſe de
 l'antiquité. Quoy qu'il en ſoit, j'auray pour le moins
 cet avantage d'avoir fait tous mes efforts pour conſer-
 ver la memoire du premier peuple de la terre; & ſi je ne
 puis me faire connoiſtre parmy un ſi grand nombre d'Hi-
 ſtorienſ, je me conſoleray par le merite & par la gloire
 de ceux qui feront ombrage à mon nom. D'ailleurs cet
 ouvrage eſt grand & ſans doute laborieux; car il faut
 remonter plus de ſept cens ans dans les ſiècles paffez, afin
 de rechercher des choſes, qui d'un petit commencement

se font élevées si haut, que leur propre grandeur leur est maintenant à charge. Je sçai bien aussi que ces premiers commencemens, & toutes les choses qui en sont proches, ne donneront pas grand plaisir à la plupart de mes Lecteurs, parce qu'ils auront de l'impatience de descendre à ces nouveautez qui sont cause il y a déjà long-tems que les forces d'un si puissant peuple se ruinent par elles-mêmes. Je tirerai toutefois cette recompense de mon travail, que je m'occuperai à la recherche de l'antiquité; je me déroberai pour quelque tems de la contemplation des maux que nostre siècle a soufferts durant l'espace de tant d'années. Je seray au moins exempt & des soucis & des craintes, qui sans doute ne doivent pas détourner un Historien des sentiers de la vérité, mais qui peuvent bien quelquefois lui donner de l'inquietude. Au reste, je n'ay pas intention de confirmer ny de refuter les choses qu'on dit avoir été faites avant la fondation de Rome, & avant qu'on parlât de la fonder. Comme elles sont plus dignes de la poésie que de l'histoire, elles sont aussi plus renommées par les fables des Poètes, que par les témoignages des Historiens. Mais il faut pardonner cela à l'antiquité, qui a voulu mesler les actions humaines avec les actions divines, afin de rendre par ce moyen les commencemens des Empires plus venerables & plus augustes. Si toutefois il est permis à quelque peuple de consacrer son origine, & de la rapporter aux Dieux, le peuple Romain s'est acquis tant de gloire dans la guerre, que s'il se vante d'estre descendu de Mars, aussi bien que son Fondateur, toutes les nations du monde le souffrent aussi patiemment que sa domination & son Empire. Mais enfin toutes ces choses & toutes celles qui leur ressemblent, de quelque façon qu'on les regarde, & qu'on les veuille examiner, ne me semblent pas de grande importance. Il vaut bien mieux qu'on me preste son attention, afin de considerer les mœurs & les façons de vivre du temps passé; par quelles personnes, & par quels moyens salutaires durant la paix & durant la guerre, cet Empire a esté si bien établi, & si glorieusement augmenté;

té;

té ; comment par le defect de la discipline qui s'est peu à peu corrompue, les bonnes mœurs, qu'on avoit veu monter si haut ont commencé à descendre ; & comment en suite elles sont tombées comme dans un precipice, jusqu'à ce qu'enfin on est arrivé dans un siecle, où nous ne pouvons plus souffrir ny nos maladies ni nos remedes. Le meilleur & le plus beau fruit que vous puissiez tirer de la connoissance de l'histoire, c'est de considerer en chaque exemple, ce que vous en devez imiter pour votre conduite particuliere, & pour l'administration des Estats ; c'est d'apprendre à éviter les choses dont les succès seront honteux, si les entreprises en sont honteuses. Au reste, ou l'amour de mon ouvrage me trompe, ou il n'y a jamais eu de Republique ni plus grande, ni plus religieuse, ni plus riche en bons exemples ; ni où l'avarice, & la dissolution se soient plus tard introduites, ni où la moderation & la pauvreté aient plus long-tems etc honores, tant il est veritable que moins il y avoit de richesse, & moins il y avoit de convoitise. Car il n'y a pas long-tems que les grands biens y ont fait entrer l'avarice ; & que l'abondance des voluptez y a fait naître, comme un desir de ruiner toutes choses par les excez. Mais ne nous amusons point à faire des plaintes, qui ne seroient pas agreables, & qui neantmoins seroient peut-estre necessaires : Bannissons les entierement dès le commencement d'un si grand dessein. Si c'estoit nostre coustume, comme c'est celle des Poetes, nous commencerions plus volontiers par de bons presages, par des vœux & par des prieres, afin de supplier les Dieux de donner un bon succès à une entreprise si laborieuse.

1. Il est certain que dans la prise de Troye, on traita rigoureusement tous les Troyens, si l'on en excepte deux seulement, Enée & Antenor. Car comme il y avoit entr'eux & les Grecs une ancienne amitié, & qu'ils avoient toujours conseillé de faire la paix & de rendre Helene, on n'usa point contre eux des droits de la guerre, & l'on ne leur fit aucuns outrages. Depuis, apres des aventures diverses, Antenor accompagné d'une multitude d'He-

netes qui avoient été chassés de la Paphlagonie par quelques guerres intestines, & qui ayant perdu à Troye Pylèmes leur Roi, cherchoient un chef & une habitation nouvelle, se vint rendre dans le Golfe le plus enfoncé de la mer Adriatique. Il en chassa les Euganéens qui habitoient entre la mer & les Alpes, & les Henetes & les Troiens se rendirent maîtres de cette contrée. Ils donnerent le nom de Troie, au premier lieu où ils descendirent de leurs vaisseaux; & la Bourgade qu'ils y bâtirent, en conserva depuis le nom, mais généralement tout le peuple fut appelé les Henetes, (*Venttiens*.) Cependant Enée qu'une pareille aventure avoit chassé de son pays, mais qui étoit réservé par les destins à de plus hautes entreprises, alla premièrement dans la Macédoine, d'où il fut porté dans la Sicile en cherchant un lieu pour habiter. De la Sicile, il passa avec sa flotte dans le territoire de Laurance, dont il s'empara; & ce lieu fut aussi appelé Troie. Quand les Troiens y eurent pris terre, comme ils n'avoient plus rien de reste après un si long voyage que leurs armes & leurs vaisseaux, ils firent des courses par le pays, afin de trouver des vivres. De sorte que le Roi Latin, & les Abotigenes qui occupoient alors cette contrée, accoururent aussi-tôt en armes de la campagne & de la ville, pour repousser la violence de ces nouveaux ennemis. On parle de deux façons différentes de ce qui arriva en suite. Les uns disent que le Roy Latin ayant été vaincu dans le combat, fit paix & enfin alliance avec Enée. D'autres disent que comme les deux armées étoient l'une devant l'autre en bataille, le Roi Latin sortit à la tête de ses troupes accompagné des plus grands Seigneurs, & demanda à parler au Chef de ces étrangers; qu'il s'enquit quels ils étoient; d'où ils venoient; par quelle aventure ils avoient quitté leur pays, & ce qu'ils venoient chercher dans la terre de Laurence? Qu'après avoir appris qu'ils étoient Troyens; qu'Enée fils d'Anchise & de Venus étoit leur chef; & que maintenant vagabonds par le malheur de leur patrie qui avoit été mise en cendre, ils cherchoient un lieu pour y bâtir une ville; Alors le Roy admirant la générosité de ce

peu-

peuple & de son chef qu'il voioit courageusement dispo-
sez ou à la paix ou à la guerre, leur tendit la main en signe
de paix, & leur jura pour l'advenir une amitié inviola-
ble; Qu'en suite les deux chefs firent alliance, & les deux
armées se saluerent, & qu'Enée alla loger chez le Roy
Latin qui ajouta à l'alliance publique une alliance parti-
culiere, en donnant sa fille en mariage à Enée. Cela fit ju-
ger aux Troiens que leurs travaux étoient terminez &
qu'après tant d'incertitudes, enfin ils avoient trouvé une
demeure assurée. Ils bâtirent donc une ville; Enée la fit
appeller Lavinie du nom de sa femme, & eut bientôt a-
près de son mariage, un fils qui fut nommé Ascanius. De-
puis on attaqua les Aborigènes, & les Troiens tout en-
semble. Car Turnus Roy des Rutules à qui Lavinie avoit
esté promise avant l'arrivée d'Enée, ne pouvant souffrir
qu'un estranger luy fust preferé, déclara la guerre au
Roy Latin & à Enée. Les deux armées ne se retirèrent pas
du combat avec beaucoup de satisfaction: veritablement
les Rutules furent vaincus, mais les Aborigènes & les
Troiens y perdirent le Roy Latin. Turnus & les Rutules
se deffiant de leurs forces eurent recours aux Toscans
qui florissoient en ce temps-là; & implorerent l'assistan-
ce de Mesentius leur Prince, qui regnoit dans Cette vil-
le pour lors assez opulente. Comme il n'estoit pas déjà
fort content de cette nouvelle ville qu'on bâtissoit proche
de lui, & qu'il voioit que les affaires des Troiens prospé-
roient plus qu'il ne falloit pour la seureté des peuples voi-
sins, il n'eut pas beaucoup de peine à se laisser persua-
der de se joindre avec les Rutules. Cependant Enée vou-
lant s'opposer à une guerre de telle importance, & gagner
l'affection des Aborigènes, donna le nom de Latins à l'un
& à l'autre peuple, afin qu'ils ne fussent pas seulement
sous de mêmes Loix, mais qu'ils portassent encore un mê-
me nom; Et depuis les Aborigènes ne le cederent pas aux
Troyens en affection, & en fidelité pour ce Prince. Enco-
re que la Toscane fust déjà si puissante qu'elle remplis-
soit de son bruit, & de ses menaces non seulement la ter-
re, mais encore la mer, depuis les Alpes jusqu'en Sicile.

Toutesfois Enée appuyé par le zele & par le courage de ce deux peuples qui se fortifioient de jour en jour , fit mettre ses troupes en campagne , bien qu'il se peust defendre de cette guerre , en se tenant enfermé dans sa ville. Le combat fut favorable aux Latins , mais aussi ce fut la dernière action que fit Enée parmi les hommes. De quelque façon qu'il soit permis de le nommer , il fut inhumé sur le rivage de la riviere de Numique , & fut appelé Jupiter Indigete. (*Homme Delfie.*)

2. Lors que ce Prince mourut , Ascanius son fils n'étoit pas encore capable de gouverner son état ; & toutesfois il luy demeura paisible & entier, jusqu'à ce qu'il fut parvenu en âge , par la bonne conduite de Lavinie sa mere, femme d'un merveilleux esprit qui lui conserva durant sa minorité, & le Royaume de son Ayeul, & la Couronne de son Pere. Mais comme on ne peut rien assurer dans une chose si ancienne, je doute si cét Ascanius fut fils de Lavinie , ou si ce ne fut point un autre qui naquit de Creïse, durant que Troye florissoit encore ; qui accompagna son Pere dans sa fuite , & de qui la maison de Juliens se vante d'avoir tiré son origine & son nom , parce qu'il s'appelloit Julius. Mais en quelque lieu & de quelque mere que soit né cét Ascanius , il est constant qu'il fut fils d'Enée. Enfin voyant que la ville de Lavinium s'étoit infiniment multipliée par la quantité du peuple , il laissa à sa mere ou à sa belle-mere , cette ville riche & puissante pour ce temps-là ; & en bastit une nouvelle au pied du mont Alban , qui à cause de sa longueur , comme étant située le long de la montagne ; fut appelée Albe la longue. On ne compte que trente ans ou environ depuis la fondation de Lavinium , jusqu'au temps qu'on alla peupler Albe la longue ; Mais les forces s'estoient augmentées de telle sorte , principalement après la defaite des Toscans , que depuis la mort d'Enée ny durant la Regence d'une femme , ny dans les commencements du regne du jeune Roy , Mesentius , les Toscans , & tous les autres peuples voisins n'eurent pas la hardiesse de prendre les armes, ny de faire des entreprises.

ses. La paix avoit été conclue aux conditions que le fleuve Albule, qui porte aujourd'hui le nom du Tibre, serviroit de frontiere & de limite aux Toscans & aux Latins. Le fils d'Ascanius, appelé Silvius qui avoit esté nourri dans les bois, par je ne sçay quelle aventure, luy succeda au Royaume. Il engendra Eneas Silvius; & cet Eneas engendra Latinus Silvius qui établit quelques Colonies qu'on appella les Vieux Latins. Depuis le nom de Silvius demeura à tous les Rois qui regnerent dans Alba. Alba naquit de Latinus; d'Alba Arys; d'Arys Capis; de Capis Capetus; de Capetus Tiberinus, qui se noya en passant l'Albule, & lui donna le nom celebre qui lui est depuis demeuré. Agrippa naquit de Tiberinus & après Agrippa Romulus Silvius regna, aiant receu de son pere le Royaume. Ce Prince fut tué d'un coup de Tonnerre. Aventin luy succeda, & fut inhumé dans cette montagne qui fait aujourd'hui une des parties de Rome, & lui donna son nom par ce moyen. Procas regna après lui, & eut pour enfans Numitor, & Amulius. Il legua à Numitor qui estoit l'aîné, l'ancien Royaume de la maison des Silvians. Toutefois la violence l'emporta bien-tôt par dessus la volonté du Pere, & passa par dessus le respect de l'âge. Car Amulius chassa son frere & se rendit Maître du Royaume. Il adjousta un second crime à ce premier; il fit tuer tous les enfans mâles de son frere, & sous prétexte de faire honneur à Rhea Silvia fille de Numitor, il la choisit pour Vestale; & par cet honneur qui exigeoit une virginité perpetuelle, il lui osta l'esperance d'avoir jamais des enfans. Mais l'origine d'une si grande ville, & le commencement de la plus grande des dominations après la domination des Dieux, estoient, je croi, des ouvrages qui estoient deus aux destinées.

3. La Vestale fut forcée, elle accoucha de deux enfans jumeaux; & protesta que Mars en estoit le pere, soit qu'elle crût ce qu'elle en disoit, soit qu'il lui semblast plus honneste d'attribuer sa faute à un Dieu. Neantmoins ni les Dieux ni les hommes ne purent dérober à la cruauté du Roi ni les enfans ni la mere. Il fit charger de

liens cette misérable Vestale, la fit mettre dans une basse-fosse, & commanda qu'on allât jetter les enfans dans la riviere. En ce tems là comme par un effect de la providence, le Tibre plus enflé que d'ordinaire, s'estoit respandu par dessus ses bords, & ayant fait comme un marefcage de part & d'autre, il ne permettoit pas d'avancer jusqu'à son courant. Toutefois ceux qui avoient charge d'aller perdre ces enfans, s'imaginèrent qu'il y avoit assez d'eau dans ces marefcages pour les y noyer. De sorte que comme s'ils eussent satisfait au commandement du Roy, ils les laisserent dans la premiere eau qu'ils rencontrèrent, au mesme lieu où l'on voit aujourd'hui le Figuier Ruminal, qui fut, dit-on, appelé Romulaire. Il y avoit alors en cét endroit de grands deserts; Et l'on dit que quand l'eau se fut retirée, & qu'elle eut laissé à sec le berceau où l'on avoit exposé ces enfans, une Louve descendant pour boire, des montagnes prochaines, accourut à leurs cris vers le lieu où ils estoient; qu'elle leur tendit amiablement ses tettes, & se monstra si douce à ces deux petits innocens, que le Berger du Roy la trouva qui les léchoit; Que cét homme qui s'appelloit, dit-on, Faustule, les emporta dans sa bergerie, & les fit nourrir par sa femme appelée Laurence. Il y en a qui croient que cette femme fut appelée Louve par les Bergers, à cause qu'elle se prostituoit à tout le monde; & que cela a donné lieu à la fable, & à la merveille que l'on en conte. Ainsi ces deux enfans furent engendrez, ainsi ils furent élevez. Mais aussi-tost qu'ils furent devenus un peu grands, la bergerie commença à leur desplaire, ils ne purent se tenir oisifs parmi des troupeaux, & s'occupèrent à la chasse dans les bois & dans les forêts. Enfin après avoir acquis plus de vigueur, & de courage par un exercice si violent, ils ne s'amuserent pas seulement à poursuivre les bestes, mais ils faisoient la guerre aux voleurs qu'ils trouvoient chargez de butin, & le partageoient entre les autres Bergers; & comme leur troupe s'augmentoit de jour en jour, ils establirent des jeux & des festes. On dit que dès ce temps là on celebroit déjà au mont Palatin les jeux Lupercaux; Que le mont Palatin fut

fut premierement appellé Palantium du nom de Palante ville d'Arcadie , & que depuis il fut appellé Palatin. Qu'Evandre qui avoit autrefois possédé cette contrée , & qui estoit venu d'Arcadie , en avoit apporté cette feste qu'il institua , où les jeunes gens couroient tout nuds par lasciveté en l'honneur de Pan Lycéen , que les Romains ont depuis appellé Innus ; Que comme Romulus estoit occupé à cette sorte de divertissement le jour d'une feste publique , les voleurs en colere d'avoir perdu leur butin , luy dresserent une embusche , qu'après qu'il se fut defendu courageusement , ils prirent Remus son frere qu'ils amenèrent aussi-tost devant le Roy Amulius ; & les accusèrent tous deux d'avoir fait des courses , comme d'ennemis dans les terres de Numitor ; & d'en avoir emporté un grand butin avec une troupe de jeunes gens qu'ils avoient attirez avec eux. Ainsi Remus fut mis en la puissance de Numitor pour en faire la punition. Cependant Faustus avoit tousjours eu opinion que les enfans qu'il faisoit nourrir chez luy estoient sortis de sang Royal ; car il sçavoit bien qu'on en avoit exposé deux par le commandement du Roy. Et d'ailleurs le temps auquel il les avoit sauvez de la mort , s'y raportoit entierement. Toutefois comme il avoit cru qu'il n'estoit pas à propos de découvrir cette aventure , il n'en avoit point voulu parler à Romulus , sans en avoir l'occasion , ou sans y estre contraint par une forte necessité. Mais enfin la necessité prevint ici l'occasion ; & la crainte de ce bon homme l'obligea de découvrir toute la chose à Romulus. D'un autre costé Numitor qui tenoit Remus en prison , ayant oui dire qu'il avoit un frere jumeau , avoit confronté leur âge au temps , qu'ils avoient esté exposez , & ayant considéré qu'il n'y avoit rien en eux ny de bas , ny de servile , il avoit esté sensiblement touché du funeste souvenir qui representa ses petits-fils. De sorte que de question en question il arriva à ce point , qu'il ne s'en fallut pas beaucoup qu'il ne reconnût Remus. Cependant on machina de tous costez contre le

le Roy, & voiei comment on y proceda. Romulus ne vint pas accompagné d'une troupe de jeunes gens, car il n'étoit pas assez fort pour faire ouvertement la guerre; mais ayant commandé aux Bergers qui marchoient ordinairement avec luy, de se rendre au Palais par divers chemins en un certain temps, il surprit le Roy & s'alla jeter sur lui; Remus aussi-tôt lui vint donner du secours de la maison de Numitor, avec une troupe d'autres gens qui s'y étoient amassés, & par ce moyen ils tuèrent Amulius. Au premier bruit que fit ce tumulte, Numitor croiant que les ennemis avoient surpris la ville, & qu'ils étoient dans le Palais, fit assembler dans la forteresse toute la jeunesse d'Albane, pour s'y fortifier, & la defendre. Mais après avoir reconnu que ces jeunes-hommes qui avoient fait un si grand coup, venoient à lui avec un visage riant, il assemblea aussi-tôt le Conseil, lui representa les crimes que son frere avoit commis en son endroit, lui fit sçavoir la naissance de ses petits fils, comment ils avoient été engendrez, comment nourris, & comment enfin reconnus, & ensuite il remontra la justice de la mort du Tyran, & s'en avoüa lui-même l'auteur. En même temps ces jeunes hommes aiant passé en bataille au milieu de cette Assemblée, viennent saluer leur ayeul comme Roy, & toute la multitude d'un commun consentement, lui en confirma le nom & l'autorité

4. Ainsi Romulus & Remus aiant laissé à Numitor la domination d'Albe, il leur prit envie d'aller bastir une ville aux mêmes lieux où ils avoient esté exposez, & où ils avoient été nourris. Or comme il y avoit de reste, pour ainsi dire, un grand nombre d'Albaniens & de Latins, à qui quantité de Bergers se vinrent joindre, cela fit juger qu'Albe & Lavinium seroient bien-tôt de petites villes, en comparaison de celle que Romulus alloit fonder. Mais une si belle entreprise fut bien-tôt traversée par le même mal qui avoit tourmenté les Aïeux de ces deux freres: je veux dire l'ambition ou le desir de regner. Ainsi on vid naître une grande & honteuse dispute d'un commencement assez foible: car d'autant qu'ils estoient jeunes,

meaux,

meaux, & que le respect de l'âge ne pouvoit rien regler entre eux, il fallut que les Dieux en la protection desquels étoient ces lieux, montraissent eux-mêmes par quelques signes, celui qui devoit imposer le nom à cette ville nouvelle, & qui en auroit la domination, quand elle auroit esté bastie. Romulus alla sur le mont Palatin, & Remus sur l'Aventin comme aux lieux d'où ils pouvoient chacun plus facilement observer les presages. L'on dit que six Vautours se presenterent premierement à Remus, & que ce presage aiant été déjà divulgué, il s'en presenta deux fois autant à Romulus. De sorte que tous les deux furent saluez Rois par leurs partisans, les uns se fondant sur le temps que ces oiseaux avoient paru, & les autres sur le nombre. De cette dispute on en vint aux mains, & dans la chaleur du combat Remus reçût un coup dont il mourut sur le champ. Mais la plus commune opinion est que Remus aiant sauté par dedain par dessus la muraille, Romulus s'en mit en colere, lui fit une aigre reprimande, & le tua lui-mesme, en prononçant ces paroles, Qu'il traiteroit de la mesme sorte quiconque auroit la hardiesse de sauter par dessus ses murs. Ainsi Romulus eut tout seul la domination; la ville fut fondée par lui, & fut appellée du nom de son Fondateur. Il fortifia premierement le mont Palatin, où il avoit esté élevé; il fit à tous les Dieux des sacrifices, comme on les faisoit dans Albe, excepté à Hercule à qui il fit sacrifier à la mode des Grecs, suivant l'institution d'Evandre. On rapporte qu'Hercule aiant tué Geryon, chassa de ce costé-là ses bœufs qui étoient d'une merveilleuse grandeur, & qu'étant las du chemin, il se coucha dans une prairie proche du Tibre, qu'il avoit passé à la nage, en poussant ses bœufs devant lui pour les faire paître en cet endroit. Comme il dormoit dans cette prairie, chargé de viande & de vin, un Berger de cette contrée que l'on appelloit Cacus, & que sa force excessive rendoit superbe & hardy, n'eut pas si-tôt vetu ces bœufs, qu'il eut envie de les avoir, & chercha les moiens d'enlever une si belle proie. Mais parce qu'il jugeoit bien que s'il chassoit devant lui ces bœufs

pour

pour les faire entrer dans son antre , leurs traces y amè-
neroient leur Maître ; il en entraîna les plus beaux par
la queue , & les fit entrer à reculons dans sa caverne.
Hercule s'étant éveillé dès-le point du jour , fit la re-
veuë de son troupeau , & après avoir reconnu qu'il en
manquoit une partie, il s'en alla vers sa plus proche caver-
ne, à dessein de découvrir par les traces de ses bœufs, s'ils
n'y feroient point entrez. Mais après avoir vu au contrai-
re que leurs vestiges estoient tournezz, comme s'ils en fus-
sent sortis , & que neantmoins ils ne conduisoient nulle
part , il demeura confus & en doute de ce qu'il feroit ;
& enfin il se resolut de faire sortir le reste de ses bœufs ,
d'un lieu si malheureux & si funeste. Alors quelques-
uns des bœufs qu'il emmenoit, commencerent à meug-
ler, ainsi qu'il arrive ordinairement, comme de regret de
quitter les autres ; & ceux qui estoient enfermez dans la
caverne, leur ayant aussi-tôt répondu , obligerent Her-
cule de tourner visage. Comme il alloit du costé de cet
antre , il rencontra Cacus en teste qui fit tous ses efforts
pour l'empescher d'avancer. Mais enfin Hercule luy
donna un coup de massue, dont ce miserable voleur mou-
rut sur le champ, sans pouvoir estre secouru par les Ber-
gers qu'il appella vainement à son ayde. En ce temps-
là Evandre fugitif du Peloponnese , regnoit en cette
contrée plustost par son credit , & par son autorité que
par la force. Il estoit certes reveré, à cause de la mer-
veille de l'écriture, dont il avoit apporté l'usage, chose
nouvelle parmy des hommes ignorans de toutes sortes
d'arts & de sciences: mais il étoit encore plus reveré à cau-
se de Cârpeute sa mere, en qui l'on croioit qu'une divini-
té residoit , & qui annonçant les choses futures avant
l'arrivée de la Sibille en Italie, étoit en grande admiration
parmy ces peuples. Enfin Evandre parut au bruit que
faisoient ces Bergers tremblans, & qui s'assembloient en
foule à l'entour de cet étranger coupable d'un meurtre si
manifeste. Après qu'il eut appris son action, & la cause
de son action, & qu'il eut considéré sa façon & sa conte-
nance, en qui il reconnut je ne sçai quoi de plus auguste &
da

de plus grand que ne porte la nature humaine, il lui demanda quel il estoit. Quand il eut appris son nom, celui de son pere & de son pais, je te saluë, luy dit-il, Hercule-fils de Jupiter: ma mere veritable interprete des Dieux, me donna la connoissance que tu devois un jour augmenter le nombre des puissances celestes, qu'on te dresseroit icy un Autel, que le plus rusé & le plus puissant peuple de la terre, appelleroit un jour le grand Autel & qu'on y sacrifieroit selon que tu l'ordonnerois. (*Ara maxima*. Rome dediée à Hercule.) Hercule luy tendit la main, & luy fit response, qu'il acceptoit le presage, & qu'il accompliroit les destinées en bâtissant & en consacrant un Autel. Alors il y fit le premier sacrifice de la plus belle bête de son troupeau, & appella à ce ministere & au festin du sacrifice les Potitiens & les Pinariens, qui estoient les deux familles les plus nobles & les plus renommées de ces lieux. Comme les Potitiens vinrent à tems & de bonne heure, on leur servit les dedans de la bête; & lors qu'ils furent mangez, les Pinariens arriverent & se jetterent sur le reste de la viande. Cela a été cause, que les Pinariens n'ont jamais mangé des dedans de la victime, tant que leur maison a duré. Les Potitiens instruits par Evandre furent long-tems les Prestres & les Ministres de ce sacrifice. Jusqu'à ce que cette charge fut donnée aux esclaves publics, quand la race des Potitiens à qui elle estoit reservée, fut entierement éteinte. Romulus ne prit que ce sacrifice de toutes les ceremonies étrangères, voulant dès ce tems se montrer le protecteur de l'immortalité, que l'on gaignoit par la vertu, & où ses destinées le conduisoient. Après avoir donné ordre à ce qui concerne les choses divines, il fit convoquer l'assemblée du peuple, dont il étoit impossible de faire un corps d'Estat, que par le moien des loix. Il fit donc des Institutions & des Ordonnances, & crut qu'il les feroit mieux observer par ces hommes rustiques & champêtres, s'il se rendoit lui même venerable par les marques de la puissance & de l'Empire. Ainsi il se montra pompeux, & magnifique en son equipage, & en augmenta la pompe par douze Licteurs. qu'il

qu'il y adjousta. (*Especies d'Huissiers qui portoient des verges, & des haches devant luy.*) Quelques uns estiment qu'il en vouloit avoir ce nombre, à cause du nombre des oyseaux, qui avoient donné le presage de sa Royauté. Pour moy je me rendrois volontiers à l'opinion de ceux, qui croient que, comme ces Officiers, & toutes les choses qui les concernent, la Selle-curule, & la Pretexte, ont esté empruntées des Toscans, on en a aussi emprunté ce nombre de douze. (*Une robe longue brochée de pourpre, dont les enfans des Senateurs de Rome, estoient vêtus jusqu'à seize ans.*) En effet les Toscans qui étoient composez de douze peuples, observoient cette coûtume, qu'ayant élu leur Roi en commun, chacun lui donnoit un Liéteur. Cependant la ville croissoit & par son enceinte, & par les bâtimens qu'on y faisoit de toutes parts, plutôt pour loger la multitude qui la devoit remplir un jour, que pour le besoin du peuple qui y estoit alors. Mais afin que la grandeur de cette ville ne fût pas inutile, & qu'on y pût attirer des habitans, il fit un Asyle du lieu, qui est maintenant environné de grands buissons entre les deux bois sacrez. Il suivit en ce dessein la vieille coûtume des premiers Fondateurs des villes, qui attiroient à eux toutes sortes de gens inconnus, & qui feignoient après cela que c'étoient de nouveaux peuples qui leur étoient nez de la terre. Là se rendirent de toutes parts indifféremment toutes sortes de personnes libres & esclaves, avides de choses nouvelles; & ce fut là le premier secours qui contribua à l'avancement de la grandeur de la ville. Comme Romulus eut reconnu qu'il ne pouvoit plus manquer de forces, il resolut d'y établir un Conseil qui sceût gouverner la force. Il crea donc cent Senateurs soit qu'il estimât que ce nombre suffisoit, soit qu'il ne s'en pût trouver que cent qui fussent capables de cette charge. Ils furent par honneur appelez Peres, & leurs descendans furent appllez Patriciens. Déjà l'Estat des Romains étoit si puissant qu'il se pouvoit comparer par la force & par les armes, aux plus forts des Estats voisins. Mais parce qu'ils avoient faute de femmes, leur grandeur ne pouvoit durer que l'âge d'un hom-

homme. En effet, ils n'avoient point chez-eux d'esperance de pouvoir avoir des enfans, ny de contracter des mariages avec leurs voisins. C'est pourquoy par l'advis & par le conseil des Senateurs, Romulus envoya des Ambassadeurs chez les nations d'alentour, pour demander leur alliance & des femmes pour son nouveau peuple. Il leur fit remontrer que les villes aussi bien que les autres choses prenoient leur origine d'un petit commencement; que celles qui estoient soutenues par leur vertu & par l'assistance des Dieux, acqueroient bien-tôt de grandes forces, & une grande reputation; Qu'on avoit assez de connoissance que les Dieux avoient favorisé la naissance de Rome, & qu'elle ne manquoit ny de courage ny de vertu; Que partant des hommes ne devoient point faire difficulté de contracter alliance avec des hommes. Mais cette Ambassade ne fut favorablement écoutée par aucuns peuples; tant ils meprisoient les Romains, tant ils craignoient tout ensemble, & pour eux & pour leur posterité, cette grandeur naissante qui s'élevoit au milieu d'eux. Plusieurs demanderent à ces Ambassadeurs en les renvoyant, s'ils n'avoient point fait aussi un Asyle pour les femmes, parce que c'étoit le moyen de faire des mariages où l'on n'auroit rien à se reprocher. Mais la jeunesse de Rome ne put endurer ce refus. Elle resolut de se servir de la violence; & pour favoriser son dessein & lui en donner l'occasion, Romulus qui dissimuloit son dépit & sa colere, fit faire les apprets des jeux que l'on appelle Consualia, qui sont consacrez à Neptune surnommé Chevalier (*De Consus qui étoit le Dieu du Conseil.*)

5. Apres cela, il fit publier cette feste parmy tous les peuples voisins; & pour la rendre plus éclatante & plus desirée, on la celebra avec toute la pompe & toute la magnificence que l'on y put apporter. Il y vint quantité de monde, afin de voir aussi la nouvelle ville. Les plus proches principalement y vinrent, comme les Ceniens, les Crustumeniens, les Antemnates; & enfin tous les Sabins y vinrent avec leurs femmes & leurs enfans. Ils furent invitez de prendre logis, de part & d'autre; & com-

comme ils virent la situation de Rome, les murailles de la ville, & le grand nombre de maisons dont elle étoit déjà remplie, ils s'étonnerent de l'accroissement qui s'étoit fait en si peu de tems parmy les Romains. Lors que le jour du spectacle fut venu, & que chacun y attachoit & son esprit & ses yeux, on fit éclorre le dessein que l'on s'étoit proposé, & au signal que l'on en donna, la jeune-fille Romaine fit effort de tous côtez pour enlever les filles des Sabins. La plâpart furent prises, selon que chacun les rencontroit indifféremment & sans choix; & quelques-unes des plus belles qu'on avoit destinées aux principaux Senateurs, furent amenées dans leurs maisons par quelques-uns de la populace à qui l'on avoit donné cette charge. On dit qu'il y en eut une remarquable sur toutes les autres par sa beauté & par sa taille, qui fut enlevée par les gens d'un nommé Talassius, & que plusieurs, aiant demandé à qui ils la menoient, ils crièrent plusieurs fois à Talassius, de peur qu'elle ne leur fût ôtée de force; & que c'est de là qu'on a commencé à invoquer Talassius dans les nopces. Ainsi la fête aiant été troublée, les peres de ces filles épouvantez de cette aventure, prirent la fuite en se plaignant que l'Hospitalité avoit été violée, & appellerent à leur vengeance, le Dieu, à la fête duquel ils étoient venus de bonne foi pour être si lâchement trompez. Dailleurs les filles ravies n'en avoient pas plus d'esperance pour elles, ni moins d'indignation, & de colere pour leurs ravisseurs. Cependant Romulus alloit de tous côtez pour les appaiser; il leur remontroit que ce desordre étoit arrivé seulement, par l'arrogance de leurs Peres qui les avoient refusées aux Romains, qu'ils les prendroient neant-moins en mariage: qu'elles auroient part à leurs biens & aux privileges de la ville, & que, ce qui est le plus doux & le plus agreable parmi les hommes, elles vivroient paisiblement en la compagnie de leurs enfans; qu'elles s'apaisassent seulement, & qu'elles donnassent leurs volontez & leurs cœurs à ceux à qui la fortune avoit déjà donné leurs corps; que bien souvent l'amitié avoit pris naissance d'une injure; que cela feroit cause qu'elles trouveroient plus

plus de douceur & de bonté en leurs maris, & que chacun s'efforceroit de son côté par ses devoirs, & par de bons traitemens de leur faire oublier avec joye leurs peres & leur Patrie. D'autre côté les hommes qui les avoient enlevées, n'épargnoient aucunes caresses; & ce qui est sans doute plus capable que toutes les choses du monde, de gagner l'esprit des femmes, ils excusoient leur action par la violence de l'amour qu'ils avoient toujours eu pour elles. Mais cependant leurs peres en deuil, alloient de tous côtez dans les villes, afin d'émouvoir les peuples par leurs larmes & par leurs plaintes. Ils n'enfermerent pas leur douleur dans leurs maisons particulieres; mais ils s'assemblerent de toutes parts à la Cour de Titus Tatius Roi des Sabins, à qui il venoit sans cesse des Ambassadeurs, à cause de la grande reputation qu'il avoit acquise dans ces contrées. Les Ceniniens, les Crustumeniens & les Antemnates, avoient part comme les autres à cette injure, & parce qu'il leur sembla que Tatius & les Sabiens agissoient froidement en cette occasion ces trois peuples se liguerent ensemble pour faire la guerre. Mais comme les Crustumeniens & les Antemnates montroient encore trop peu d'ardeur au gré des Ceniniens qui bruloient du desir de se vanger, les Ceniniens seuls se jetterent dans le territoire des Romains, où tandis qu'ils faisoient le dégât, Romulus vint au devant d'eux avec une armée. Il leur apprit en cette occasion que la colere & la violence sont inutiles sans la force; il mit en fuite leur armée, il poursuivit les fuyards, il tua leur Roi dans le combat; il le dépouilla de ses armés, & du premier effort qu'il fit, il se rendit maître de la ville. De-là ayant ramené son armée victorieuse, comme il affectoit les grandes actions, & qu'il n'étoit pas moins curieux de les faire paroître avec pompe & magnificence, il monta au Capitole portant lui-même sur une machine accommodée tout expres, les dépouilles du chef de ses ennemis qu'il avoit tué. Après qu'il les eût attachées à un chêne consacré & venerable aux Bergers, il traça un Temple de Jupiter à qui il donna en même tems un surnom,

6. Jupiter Feretrien, dit-il, Romulus Roy victorieux de ses ennemis te presente ces armes Roiales, & je te consacre en celieu le Temple que mon esprit vient de tracer, pour estre à l'avenir le siege des dépouilles opimes, qui ceux qui viendront apres nous, apporteront à mon imitation, des Rois & des Chefs des ennemis qu'ils auront tuez de leur main. (*Feretrien vient de Ferire frapper.*) Tel le fut l'origine du Temple qui fut le premier consacré dans Rome; Et depuis les Dieux ont permis que la prediction du Fondateur de ce Temple, n'a point été vaine; & que la gloire de cette offrande ne se rendit pas commune par le grand nombre de ceux qui executeroient une action si glorieuse. En effet, depuis ce tems-là, durant tant d'années & tant de guerres, on n'a gagné que deux fois de pareilles dépouilles, tant la fortune a été avare de cette gloire. Tandis que les Romains faisoient ces choses, les armées des Antemnates voyant leurs frontieres sans defence & sans secours, prirent cette occasion d'y faire des courses: mais on envoya aussi-tôt contr'eux une legion Romaine qui les deffit dans la campagne; & ayant été mis en fuite aux premiers coups qu'on leur porta, leur ville fut prise en même tems. Mais Herfilie importunée par les prieres des filles ravies, pria Romulus son mari triomphant de deux victoires, de pardonner à leurs peres, & de les recevoir dans la ville. Elle luy remontra que par le moyen de cette union, son Estat s'affermiroit davantage, & obtint facilement ce qu'elle demandoit. En suite il marcha contre les Crustumeniens qui luy avoient déclaré la guerre, & qui neantmoins lui donnerent moins de peine que les autres, parce qu'ils étoient déjà affoiblis, & qu'ils avoient perdu le courage par la défaite de leurs alliez. Il envoya des colonies chez ces deux peuples: & parce que les terres des Crustumeniens étoient des terres fertiles & abondantes, il s'en trouva plusieurs qui les allerent habiter. Mais en recompense, quantité de Crustumeniens vinrent à Rome, & principalement les peres & les parens de celles qui avoient esté ravies. La derniere guerre fut entreprise & commencée
par

par les Sabins ; & fut sans doute la plus grande & la plus dangereuse de toutes. Et certes ils ne firent rien par precipitation, ny par une fureur aveugle. Ils ne parlerent point de la guerre, avant que de la declarer, & ajoûterent la tromperie à leurs desseins. Sp. Tarpejus estoit alors Gouverneur de la citadelle de Rome, & comme sa fille estoit d'avanture sortie hors des murailles, afin d'aller querir de l'eau pour les sacrifices, Tattius la gagna par argent, & l'obligea par ce moyen de faire entrer ses gens dans la forteresse. Mais ils n'y furent pas si-tôt entrez qu'ils l'accablerent sous leurs armes, soit qu'ils voulussent faire paroître que la forteresse avoit été prise de force, soit qu'ils voulussent laisser un exemple qu'on ne doit point avoir de foi pour les traîtres & qu'il n'y a aucuns endroits qui soient assurez pour eux. On ajoûte à ce discours que comme les Sabins portent ordinairement au bras gauche de bracelets d'or fort pesans, & des anneaux aux doigts garnis de pierres precieuses, elle fit cette composition avec eux, qu'ils luy donneroient ce qu'ils portoient à la main gauche, & qu'au lieu de l'or qu'elle en attendoit, ils l'accablerent sous leurs boucliers. Il y en a qui disent que selon l'accord que les ennemis avoient fait avec elle, de luy donner ce qu'ils portoient au bras gauche, elle demanda leurs armes ; & que voyant qu'il y avoit de la malice en son procedé, ils la tuèrent par sa propre recompense. Quoy qu'il en soit, les Sabins s'emparerent de la forteresse ; & le lendemain comme toute l'armée Romaine eut rempli cet espace qui est entre le mont Palatin & le Capitole, ils ne voulurent point descendre que les Romains poussez de colere & du desir de recouvrer la Citadelle, n'eussent commencé à monter, pour les aller attaquer. Les Chefs de part & d'autre, commencerent le combat, du côté des Sabins, Metius Curtius, & du côté des Romains Hostius Hostilius. Il combattoit à la teste des siens en lieu desavantageux, & toutefois il defendit quelque tems les Romains par sa hardiesse, & par son courage. Mais aussi-tôt qu'il eut été tué, l'armée Romaine commença à plier, & fut repoussée

poussée jusqu'à la vieille porte du Palais. Romulus luy-même fut emporté par la foule de ceux qui fuyoient, & alors levant son épée au Ciel, Jupiter, dit-il, *J'ay jetté sur le mont Palatin les premiers fondemens de cette ville, suivant l'ordre que j'en ay receu par tes oyseaux; Cependant les Sabins sont maîtres de la forteresse qu'ils ont achetée par un crime, & de là ayant passé la moitié du vallon, ils viennent à nous les armes à la main. O Pere des Dieux & des Hommes, au moins repousse les de cét endroit, oste l'épouvante aux Romains, & arrête une fuite si honteuse. Icy je fais vœu de te faire bâtir un Temple consacré à Jupiter Stateur pour une marque perpetuelle, que cette ville aura esté conservée par ta fateur & par ton secours.* Apres avoir fait cette priere, comme s'il eût ressenty qu'elle avoit été exaucée, Romains, dit-il, *Jupiter ce Dieu tres bon & tres-grand, vous commande de tenir ferme, & recommencer le combat.* En même tems ils s'arrestèrent comme si un Dieu leur en fut venu faire le commandement. Romulus court aussi-tôt jusqu'aux premiers rangs des Romains, que Metius Curtius Chef des Sabins. étant descendu de la forteresse, avoit repoussés & écartés de part & d'autre dans la place; Et même il étoit bien proche de la premiere porte du Palais, lors qu'il commença à crier, *Enfin nous sommes vainqueurs de ces hostes sans foy, de ces lâches ennemis. Ils connoissent maintenant que c'est autre chose de ravir des filles, & de combattre contre des hommes.* Tandis qu'il se glorifioit de la sorte, Romulus le vint charger avec une troupe des plus braves jeunes hommes de la ville; & comme Metius combattoit alors à cheval, il fut d'autant plus aisé de le repousser. En même tems les Romains le poursuivirent, & le reste des troupes animées par le courage du Roy, mit en déroute les Sabins. Metius se jeta dans un marets, son cheval s'estant épouvanté du bruit de ceux qui le poursuivoient; & cette aventure attira en cét endroit les Sabins, qui apprehendoient pour un si grand homme. Toutefois il reprit courage par les cris des siens qui l'appellerent, & se retira de ce peril par les signes qu'ils luy firent, en luy montrant un chemin pour en sortir. Enfin les Romains & les Sabins

recom-

recommencerent le combat dans un vallon qui separe les deux montagnes ; Et déjà la victoire panchoit du côté des Romains , lors que les Sabines dont le Rapt avoit fait naistre cette guerre , parurent toutes échevelées , leurs habillemens rompus , & comme ayant surmonté par les maux presens , la crainte naturelle aux femmes. Ainsi elles eurent le hardiesse de se jetter entre les deux armées , parmy les traits qu'on pouffoit de part & d'autre , pour tâcher de les separer , & de vaincre de si fortes haines. Elles conjuroient d'un côté leurs peres , & de l'autre côté leurs maris , de ne se pas soüiller du sang de leur beau-pere , & de leur gendre , de ne pas diffamer par un parricide , ceux qu'elles avoient mis au monde , les Sabins , leurs petits-fils , & les Romains , leurs propres enfans. Si , disoient-elles , *Vous avez tant d'averſion pour cette alliance & pour nos mariages , tournez vos armes contre nous , puisque nous ſommes cauſes de la guerre , & du meurtre de nos maris , & de nos peres. Il nous eſt plus doux de mourir que de vivre miſerables , par la perte des uns ou des autres.* Ce ſpectacle toucha les Soldats & les Capitaines , & en même tems , il ſe fit un grand ſilence , & l'on demeura ſans rien faire de chaque côté. Après cela les chefs s'avancerent , afin d'en venir à quelque accord ; & non ſeulement ils firent la paix , mais ils ne firent qu'une ville de deux villes. Ils unirent enſemble l'un & l'autre Roïaume , & mirent dans Rome le ſiege de la domination. Ainſi la ville fut bien-tôt multipliée , mais pour donner quelque choſe aux Sabins , les Romains , & les Sabins furent appelez tous enſemble , Quirites , du nom de Cures ville des Sabins ; Et afin de laiſſer aux ſiecles ſuivans la memoire de cette bataille , lors que Curtius fut ſorti de ces marets , où il eſtoit tombé avec ſon cheval , on le nomma le Lac Curtien.

7. La paix qui nâquit inopinément d'une guerre ſi funeſte , rendit les Sabines plus cheres à leurs maris , & à leurs peres , & principalement à Romulus ; c'eſt pourquoy quand il diviſa le peuple en trente Curies , (*Quartiers ou parties*) il leur impoſa le nom de ces femmes. Il eſt vrai que leur nombre étoit plus grand que celui de ces Cu-

ries; Et l'on ne dit point si celles dont le nom leur fut donné furent choisies, ou à cause de leur âge, ou en considération de leur mérite, & de la dignité de leurs maris, ou si ce fut enfin par le sort. On fit en même tems trois cens Chevaliers, les Ramnenses prirent leur nom de Romulus; Les Tatiens de Titus Tatius; mais on ne peut dire certainement d'où les Luceres tirèrent leur nom & leur origine. Depuis non seulement le Roïaume fut commun entre les deux Rois; mais ils le posséderent ensemble avec une parfaite intelligence. Quelques années après, les parens de Tatius outragerent les Ambassadeurs des Laurentes, qui agirent en cette occurrence selon le droit des gens, mais la faveur & les prières eurent plus de force sur Tatius que des plaintes legitimes. Aussi en attira-t-il sur lui seul le châtement, & toute la haine de cette action; car étant allé quelque tems après à Lavinium pour un sacrifice solennel, il fut tué par le peuple qui se vint jeter sur luy. On dit que Romulus en montra moins de sentiment qu'il ne devoit, soit à cause qu'il n'y a pas beaucoup de foi dans la société de l'Empire, soit qu'il estimât que Tatius étoit mort avec justice. En effet il n'entreprit point de guerre, pour prendre la vengeance de cette mort; Neantmoins pour reparer l'injure qui avoit été faite aux Ambassadeurs, & le meurtre commis en la personne du Roi, on renouvela l'alliance entre Rome & Lavinium. A peine cette paix qui sembloit desespérée eut-elle esté concluë, qu'une guerre s'éleva plus près de la ville, & presque dans ses portes.

8. Les Fidenates qui estimoient que le pouvoir de leurs voisins, se rendroit trop grand & trop formidable, jugerent qu'il leur falloit faire la guerre, avant qu'ils fussent arrivez à ce degré de grandeur, que l'apparence leur promettoit. Ils envoyerent donc leur jeunesse sur les terres de Rome, & ruinerent tout le pais qui est entre la ville & Fidene. De là ils passerent à main gauche, parce que le Tibre les empêchoit de prendre la droite, & firent par tout des pillages, avec un grand effroi des paisans. Le bruit de ce tumulte passa bien-tôt de la campagne dans la ville, & fut pour

pour ainsi dire , le Courier, qui y apporta la nouvelle de cette guerre. Romulus qui se voioit attaqué , fit aussi-tôt sortir ses troupes , car une guerre si proche ne pouvoit souffrir de retardement. Il alla camper à mille pas de Fidene, & aiant laissé quelques-uns des siens pour la garde de son camp, il parut en campagne avec toutes ses forces; mais cependant il en mit une partie en embuscade dans les bois & dans les buissons d'alentour. Ainsi avec la plupart de ses gens de pied, & avec toute sa Cavalerie, il alla comme en desordre , & toutefois avec audace , escarmoucher jusqu'aux portes de la ville , pour attirer l'ennemi. Alors ses gens de cheval firent semblant de reculer , parce qu'il étoit plus vrai-semblable que la suite commençât par eux; Et quand les gens de pied eurent aussi commencé à se retirer , voyant la Cavalerie comme en branle , entre la resolution de combattre ou de fuir , en même tems les ennemis sortirent de leur ville à portes ouvertes, coururent après les Romains, & donnerent dans l'embuscade en les poursuivant. Aussi-tôt les Romains parurent, se jetterent au travers des ennemis , & ceux qui avoient été laissés pour la garde du camp , sortirent à l'heure même contre eux, & augmentèrent leur épouvante. Les Fidenates saisis d'une double peur , tournerent le dos avant presque que Romulus , & les Cavaliers qu'il avoit avec lui , eussent le tems de tourner bride ; Et comme ils fuïoient véritablement , ils retournerent bien plus vite du côté de la ville , qu'ils n'avoient auparavant poursuivi ceux dont la suite n'étoit que feinte. Toutefois ils ne se déroberent pas à leurs ennemis , car les Romains qui les poursuivoient l'épée dans les reins , entrèrent pêle-mêle avec eux dans la ville avant qu'on en pût fermer les portes. La guerre des Fidenates fut comme une contagion qui se répandit dans l'esprit des Veïens; En effet, ce peuple touché du peril de ses voisins, & de l'alliance qu'il avoit avec eux (car les Fidenates estoient aussi comptez entre les Toscans) & craignant d'ailleurs le voisinage d'un si puissant ennemy , si par hazard il se declaroit contre les nations d'alentour , fit des courses sur les frontieres des Romains, plutôt tou-

tefois comme des gens qui veulent piller, que comme des ennemis declarez. C'est pourquoy sans avoir campé nulle part, & sans attendre l'ennemy, ils s'en retournerent à Veies (*Aujourd'hui Civita Castellana, selon d'autres, Veano ou Castel Pontiano*) avec leur butin. Au contraire les Romains ne les ayant pas trouvez en campagne, passerent le Tibre, resolu de les poursuivre jusqu'à la dernière extremité, & de tenter la fortune de la guerre. Quand les Veiens eurent appris que les Romains avoient campé, afin de venir en suite contre leur ville, ils sortirent au devant d'eux, aimant mieux donner bataille, que de combattre enfermez, pour leurs maisons & pour leurs murailles; & sans que la force fût aidée de l'artifice, Romulus se rendit victorieux par la force de son armée composée de vieux soldats. Toutefois il se contenta de poursuivre les ennemis jusques dans leur ville, & ne voulut point l'assiéger, parce qu'elle étoit trop forte par ses murailles & par son assiette. Mais à son retour il fit le dégât dans le pais, plutôt pour se vanger, que pour y faire quelque butin. Enfin les Veiens non moins affoiblis par ce domage que par leur défaite, envoyèrent à Rome des Ambassadeurs, afin de demander la paix. On leur ôta, comme pour leur châtiment, la moitié de leurs terres, & on leur accorda une trêve de cent ans. Voila à peu pres les choses qui furent faites, pendant le regne de Romulus dans la paix & dans la guerre. Certes il n'y a rien en toute sa vie qui démente son origine celeste, & la divinité qu'on a cruë en luy après sa mort, soit qu'on regarde son courage à recouvrer le Royaume de son ayeul, soit que l'on considère son dessein de fonder une ville, & la façon dont il l'assura pour la guerre & pour la paix. En effet, il luy donna un établissement si merveilleux, & la porta à un si haut degré de puissance, qu'elle jouit quarante ans depuis d'une paix inébranlable. Il fut neantmoins plus chery de la multitude que des Senateurs; mais sur tout, il fut aimé des gens de guerre. Il avoit trois cens soldats pour sa garde durant la paix & durant la guerre, & les appelloit les Legers.

9. Après avoir fait tant de belles choses, comme il eut fait assembler son armée auprès du marais de la Chevre, afin d'en faire la revue, une tempête qui s'éleva inopinément, avec un grand éclat de tonnerre, couvrit le Roy d'un nuage si épais, qu'il en déroba la vue à l'assemblée, & depuis Romulus n'a plus paru sur la terre. Quand la jeunesse Romaine fut revenue de sa peur, après avoir veu sortir d'un jour si trouble, une lumière si tranquille, elle crut véritablement ce que disoient les Senateurs qui estoient les plus proches de Romulus, qu'il avoit été enlevé au Ciel par cette tempête. Toutefois elle fut touchée d'une soudaine apprehension, en se voyant privée d'un si grand homme, & demeura quelque tems dans un triste & morne silence. Depuis, suivant la proposition de quelques-uns, chacun voulut aussi qu'on saluât Romulus, comme un Dieu né d'un Dieu, comme le Pere, & le Roy de la ville de Rome. On luy demanda la paix par des prières, & que se rendant propice & favorable à la ville, qu'il avoit fondée, il voulût aussi la conserver éternellement. Je croirois bien que quelques-uns soupçonnerent les Senateurs, d'avoir mis en pièces Romulus, car enfin le bruit en courut, mais sourdement & sans beaucoup de connoissance. Cependant l'admiration qu'on avoit pour luy, & l'épouvante où l'on estoit, autoriserent le premier bruit qui s'en étoit déjà répandu. D'ailleurs, il fut confirmé par le raport d'un homme à qui l'on donna de la croyance. Car Proculus Julius voyant que la perte du Roy, avoit mis en trouble toute la ville, & qu'il l'avoit animée contre les Senateurs, s'alla presenter au peuple, à qui il compta une chose véritablement étrange, & qui neantmoins fut crüe, parce qu'il estoit en grande consideration dans la ville. Messieurs, dit-il, *Aujourd'huy sur le point du jour Romulus le Pere & le Fondateur de cette ville, est tout à coup descendu du Ciel, & s'est présenté devant moy. Epouvanté de cette apparition, je me suis arrêté pour l'adorer; & lorsque je l'ay prié de me permettre de le regarder en face; Va, m'a-t-il dit, annonce aux Romains, que c'est la volonté des*

Dieux, que Rome soit le Chef de toute la terre. Qu'ils se rendent donc sçavans dans la science militaire. Qu'ils sçachent & qu'ils apprennent à leurs descendans, qu'il n'y aura point de forces humaines qui puissent résister à leurs armes. Après m'avoir tenu ce discours, continua Proculus, il est remonté dans le Ciel. On ne sçauroit dire combien on donna de foi à ce rapport, & combien la douleur que le peuple & les gens de guerre, avoient ressentie de la mort de Romulus, fut adoucie par la croyance de son immortalité. Cependant le thrône que personne n'occupoit encore excitoit entre les Sénateurs de l'ambition & de la dispute. Ce n'étoit pas neantmoins que pas un en particulier eust déjà formé quelque party. Comme ce peuple étoit nouveau, il n'y avoit encore personne qui fût plus considérable que l'autre. La dispute estoit seulement entre les deux ordres. Ceux qui estoient sortis des Sabins, vouloient que le Roi fût créé de leur corps, de peur de perdre le droit & la possession du Royaume, parce que depuis la mort de Tatius, personne d'entre eux n'y avoit eu part; mais au contraire, les vieux Romains ne vouloient point de Roy qui fût étranger; & toutefois dans cette diversité de volonte, comme on n'avoit pas encore goûté les douceurs de la liberté, tout le monde en general demandoit un Roy. Alors les Sénateurs commencerent à craindre, que si la ville demouroit plus long-tems sans conduite, & l'armée sans Capitaine, les peuples voisins déjà irrités de la prosperité de Rome, ne fissent contre elle des entreprises. Chacun trouvoit donc à propos d'avoir un Chef, & personne toutefois ne vouloit céder à l'autre. C'est pourquoi les cent Sénateurs résolurent de diviser leur corps en dix dixaines, & d'établir en chacune une personne qui commanderoit. De sorte que chaque dixaine regnoit à son tour; c'est à dire, que dix hommes regnoient ensemble. Et il y en avoit un entr'eux qui avoit les Liéteurs, & les marques de la souveraine domination. Cette autorité ne duroit que cinq jours, & passant ainsi de main en main, cette espece de gouvernement fut continué l'espace d'un an. Ce fut de là que tira
son

son nom ce qu'on appelle encore aujourd'hui Interregne. Mais enfin le peuple commença à murmurer, qu'on avoit multiplié sa servitude, puis qu'au lieu d'un Maître, on luy en avoit donné cent, & témoigna qu'il ne vouloit plus avoir qu'un Roi, dont il eût fait lui-même le choix. Quand les Senateurs eurent remarqué ce mécontentement du peuple, ils aimerent mieux offrir volontairement ce qu'ils eussent esté contraints de ceder, & gagnèrent la bienveillance du peuple, en lui abandonnant l'autorité souveraine. Toutefois, ils ne se reservèrent pas moins de puissance, qu'ils en cedoient; car ils ordonnerent que quand le peuple auroit créé un Roi, il ne pourroit être reçu, si les Senateurs n'approuvoient son election. Et encore aujourd'hui, soit qu'il s'agisse de faire des Loix, ou de créer des Magistrats, le Senat s'attribue ce droit qu'il a obtenu par la force. En effet, avant que le peuple donne ses suffrages, la resolution que l'on doit prendre étant encore incertaine, les Senateurs ont toujours l'autorité de l'approuver. Alors l'Entreroi aiant convoqué l'assemblée, Messieurs, dit-il, Créez un Roi sous de bons auspices, & pour votre bien, le Senat le trouve bon, & vous le permet. Si vous élisez un Monarque, qui mérité d'estre le second après Romulus, les Senateurs le confirmeront dans cette supreme dignité. Cela fut si agreable au peuple, que pour ne se pas laisser vaincre en courtoisie, il ne voulut rien ordonner, sinon que le Senat fît choix de celui qui devoit regner dans Rome.

Numa Pompilius second Roi de Rome.

En ce tems-là, la justice & la pieté de Numa Pompilius estoient en grande reputation. Il demouroit à Cures ville des Sabins, & au reste il étoit sçavant dans les Loix divines & humaines, autant qu'alors on le pouvoit être. On a faussement attribué sa doctrine à Pythagore Samien, parce qu'on n'en trouve point d'autre auteur; & cependant il est certain que ce fut seulement durant le regne de Servius Tullus, plus de cent ans après Numa, que Pythagore ouvrit ses ecoles à quelques jeunes hommes ses Sectateurs aux extremités de l'Italie, proche de Metaponte,

re, d'Heraclée & de Crotone. Mais quand il eût esté du même-tems que Numa, comment de ces lieux éloignez le bruit en fût-il venu jusqu'aux Sabins ? ou par quel commerce de langage, eût-il fait naître en quelqu'un d'eux, la curiosité de l'aller entendre ? ou par quels guides & par quels secours, un seul homme l'eût-il été trouver sans peril, parmi tant de peuples differens de mœurs & de langues, qu'il eût esté besoin de traverser ? Je croirois donc plutôt qu'il estoit naturellement vertueux, & qu'il estoit moins instruit dans les sciences étrangères, que dans la severe discipline des vieux Sabins, qui a esté la plus pure de l'antiquité. Bien que les Senateurs Romains jugéassent, que la puissance pancheroit du côté des Sabins, si l'on prenoit chez eux un Roi, toutefois au nom de Numa, pas un des Senateurs ou des Citoyens, n'osa se preferer soi-même, ni aucun autre de sa faction à ce celebre personnage ; & chacun demeura d'accord de donner le Royaume à Numa Pompilius.

10. Aussi-tôt qu'il fut arrivé, il voulut, comme Romulus avoit fait à la fondation de la ville, qu'on observât les presages, avant qu'il montât dans le thrône, & fit consulter les Dieux touchant son election. Ainsi ayant esté mené dans la forteresse par l'augure, à qui depuis par honneur, ce Sacerdote demeura à perpetuité, sous le titre d'augure public, il s'affit sur une pierre, le visage tourné du côté du Midy. L'augure prit place à sa gauche, ayant la teste couverte, & tenant en sa main un bâton courbé & sans nœuds, qui est appelé *Liturs*. Puis, après avoir fait ses prieres, & jetté les yeux sur la ville & sur la campagne, il marqua l'Orient & l'Occident. Il appella Midy ce qui estoit à la droite, & Septentrion ce qui estoit à la gauche ; il determina de l'esprit une certaine marque, à l'endroit le plus éloigné où sa veüe se pût étendre, & ensuite ayant pris son bâton de la main gauche ; & mis la droite sur la teste de Numa, il fit sa pierre en ces termes. *Jupiter, s'il est expedient que Numa Pompilius, dont je tiens maintenant la teste, gouverne & soit Roy de Rome, fais en paroître*

paroître des signes certains, entre les bornes que je me suis proposées. En mesme tems il specifica les presages qu'il vouloit luy estre envoyez; & aussi-tôt qu'on les eut veus, Numa fut déclaré Roy, & descendit du lieu où il estoit. Il ne fut pas si-tôt entré dans la possession du Royaume, qu'il resolut de fonder & de bâtir de nouveau par des Loix, & par de salutaires Ordonnances, cette nouvelle ville qui venoit d'être fondée par la force & par les armes. Mais comme il eut reconnu, qu'il estoit bien difficile d'y accoustumer le Peuple durant la guerre, qui avoit engendré dans les esprits comme une espece de barbarie, il jugea que pour l'adoucir, il le falloit desaccoustumer des armes.

11. Il fonda premierement au pied d'Argilete un Temple de Janus, pour estre la marque de la guerre & de la paix. Car quand il étoit ouvert, on jugeoit de là qu'on estoit en armes, & quand il estoit fermé, c'estoit un signe certain que tous les Peuples d'alentour, étoient en paix. Il n'a esté fermé que deux fois depuis le regne de Numa, une fois durant le consulat de T. Manlius, apres qu'on eut achevé la premiere guerre Punique; & l'autre (ce que les Dieux nous ont permis de voir en nôtre tems) après la guerre Aëtiaque, quand la paix eut esté établie sur la terre, & sur la mer par l'Empereur Auguste Cesar. Enfin Numa ayant fermé ce Temple, & fait alliance avec tous les Peuples voisins, voulut empêcher que comme on n'apprehendoit plus rien du coste des étrangers, l'oisiveté ne corrompist les esprits, que la crainte des ennemis, & la discipline militaire avoient toujours tenus dans le devoir. Il estima donc que le plus puissant moyen de gouverner la multitude ignorante & grossiere, en ce tems-là, estoit de luy imprimer la crainte des Dieux; & dautant qu'il ne la pouvoit faire entrer dans l'ame du Peuple, que par la fiction de quelque miracle, il feignit qu'il avoit de nuit des conferences avec la Déesse Egerie, que c'étoit par ses conseils qu'il instituoit les sacrifices, qui étoient les plus agreables aux Dieux, & qu'il établissoit des Prestres particuliers pour le service de chaque

Dieu. Mais avant toute autre chose, il divisa l'année en douze mois, suivant le cours de la Lune; & parce qu'en chaque mois, elle n'emploie pas trente jours entiers à faire son cours, ce qui est cause qu'il s'en faut quelques-uns, pour composer l'an solaire, il distribua de telle sorte les jours intercalaires dans les mois, qu'à chaque vingt-quatrième année, le nombre des jours ne manquoient pas de se rapporter au même degré du Soleil, auquel ils avoient commencé, & que toutes les années se trouvoient parfaites & remplies. Il institua aussi les jours où il est permis de vaquer aux affaires, & ceux où il n'est pas permis de travailler, parce qu'il jugeoit bien qu'il seroit quelquefois utile de ne rien faire avec le Peuple. Après cela, il créa des Prestres, encore qu'il fist luy-mesme la plus grande partie des sacrifices, & principalement ceux, qui sont aujourd'hui de la charge de celui qu'on appelle Flamen Dialis. (*Les Prêtres de Jupiter.*) Mais parce qu'il se doutoit bien que dans une ville belliqueuse, plus de Romulus regneroient que de Rois semblables à Numa, & qu'ils feroient leurs delices d'aller eux-mêmes à la guerre; il ordonna afin que les sacrifices que le Roi devoit faire lui-même ne fussent pas intermis, un Prêtre pour vaquer perpetuellement au service de Jupiter; & outre qu'il le para d'un habit pompeux & magnifique, il l'honora de la Selle-curule. Il ajoûta deux autres Prêtres à celui-là, l'un pour Mars, & l'autre pour Quirinus, & consacra des filles à la Déesse Vesta, dont l'ordre étoit venu d'Albe, & faisoit souvenir de la race & de la naissance du Fondateur de la ville. Il leur assigna une pension aux depens du public, pour servir assiduellement au Ministère du Temple, & les rendit saintes & venerables, par leur virginité, & par les autres ceremonies. Il institua aussi douze Saliens en l'honneur de Mars, surnommé Gradive. Il leur donna pour habillemens des hoquetons en broderie, & un plastron d'airain par dessus. Il voulut qu'ils portassent les boucliers qui étoient tombez du Ciel, & qu'ils allassent ainsi par la ville, chantant des Hymnes, & dansant une danse ordonnée pour cela. Depuis il éleut pour Pontife

Marcius fils de Marcus de l'ordre des Senateurs. Il lui donna par écrit l'ordre, & les façons des sacrifices ; quelles viâtes il falloit sacrifier, en quels jours, en quels Temples, & d'où l'on prendroit l'argent qu'on employeroit à cette dépense. Il fit aussi dépendre des résolutions du Pontife, toutes les autres choses qui concernoient la Religion, tant publiques que particulières, afin que le Peuple eût quelqu'un qui pût aller consulter, & que la Religion ne fût ny corrompue ny troublée, ou par le mépris des Coutumes du pais, ou par l'introduction des Coutumes étrangères. Il voulut que le même Pontife eût non seulement la charge des ceremonies qui regardent les Dieux, mais qu'il enseignât aussi ce qui estoit des funeraillies, & comment il falloit appaiser les Manes des Morts ; Quels prodiges, & quels autres signes il falloit prendre pour presages, & quels il seroit nécessaire d'expier. Enfin pour tirer une véritable connoissance de l'intention des Dieux, il consacra un Autel sur le mont Aventin à Jupiter Elicien, qu'il consultoit par des augures sur tout ce qu'il devoit entreprendre. (*Elicien vient de Elicere, qui signifie tirer.*) Ainsi en s'instruisant sur toutes choses, & en les pratiquant aussi, le peuple insensiblement desaccoutumé de la guerre, ne manquoit pas d'occupation. Et comme on connoissoit bien que quelque divinité avoit soin des choses humaines, enfin la pensée & la meditation des Dieux, imprima tant de piété dans le cœur de tout le monde, que sans crainte des Loix & des peines, la foi seule & le serment gouvernoient toute la ville. Or d'autant qu'on se formoit dans Rome sur les mœurs du Prince, comme sur le plus beau modèle qu'on ne pouvoit proposer, les Peuples voisins qui avoient jusques là considéré Rome, comme un camp planté au milieu d'eux, pour troubler la paix de tout le monde ; conceurent pour elle tant de respect, qu'ils creurent que ce seroit faire un crime que de faire la moindre injure à une ville si religieuse. Il y avoit auprès de Rome un boerge, qu'une eau vive qui sortoit d'une grotte obscure, arrosoit incessamment ; Et parce que Numa y alloit ordinairement

ital, comme pour conferer avec la Déesse, il les consacra aux Muses, à cause qu'il se servoit de leurs conseils avec ceux d'Egerie sa femme, & y dedia un Temple à la seule foi. Il voulut que les Prestres y fussent portez sur un chariot fait en arcade, & qu'ils y sacrifiasent les mains envelopées jusqu'aux doigts, afin de montrer par ce moyen que la foi se doit garder, & que son trône est dans les mains. Il institua quantité d'autres sacrifices que les Pontifes appellent Argéens, & consacra les lieux où ils devoient estre celebrez. Mais la plus grande & la plus glorieuse de ses actions, fut que durant son regne, il n'eut pas moins de soin de conserver la paix, que son Royaume. Ainsi deux Rois ont augmenté l'Estat des Romains par deux moyens differens, l'un par la paix, l'autre par la guerre. Romulus regna trente-sept ans, & Numa quarante-trois. Et alors l'Estat des Romains estoit déjà fort & puissant, & avoit un temperament qui tenoit de la guerre & de la paix.

Tullus Hostilius III. Roy.

12. La mort de Numa ramena l'interregne dans Rome, jusqu'à ce que le peuple éleut pour son Roy Tullus Hostilius, petit-fils d'Hostilius qui combattit si genereusement contre les Sabins, au pied de la forteresse; & les Senateurs approuverent son Election. Ce Prince ne fut pas seulement dissemblable à Numa, mais il fut encore plus hardy, & plus belliqueux que Romulus. Son âge, ses forces, & la gloire de son ayeul, estoient les persuasions qui sollicitoient son courage; De sorte que s'imaginant que la ville se deshonoroit par une lâche oyiveté, il chercha de tous côtez des matieres & des pretextes de guerre. Il arriva par hazard que quelques payfans Romains coururent sur les terres d'Albe, & en emporterent quelque butin, & que ceux d'Albe, où regnoit alors Clulius, firent la même chose sur les terres de Rome, pour rendre la pareille aux Romains. On envoya presque en même tems des Ambassadeurs de part & d'autre, pour demander les choses qui avoient esté enlevées. Mais Tullus commanda aux siens, de ne point avoir de conversation avec les Albains,

bains, avant que d'avoir exposé leurs ordres. Il sçavoit bien qu'on ne lui voudroit rien accorder ; & que par conséquent on pourroit legitiment declarer la guerre. Les Albains montrèrent moins d'esprit dans leur conduite ; car Tullus les ayant receus avec toute sorte de bon accueil, & même les aiant fait loger dans son Palais, ils s'amuserent avec lui de faire des festins, & des débauches qui leur firent perdre le tems. Cependant les Romains firent les premiers leurs demandes dans Albe, & voiant que le Roi les avoit refusez, ils lui declarerent la guerre pour le trentième jour d'après. Quand Tullus eut appris cette nouvelle, alors il donna audience aux Ambassadeurs des Albains, pour sçavoir ce qu'ils venoient demander. Comme ils ne sçavoient rien de tout ce qui s'estoit passé, ils commencerent leurs discours par de vaines excuses ; Que s'ils lui disoient des choses qui fussent capables de lui deplaire, c'étoit à regret & malgré eux ; Qu'ils étoient obligez d'obéir au commandement qui leur avoit esté donné ; Qu'ils venoient demander leurs biens, & que s'ils ne leur estoient rendus, ils avoient ordre de lui declarer la guerre. Tullus fit cette responce à ces paroles, *Allez dire à vostre Roi, que le Roi des Romains prend les Dieux à témoin qui des deux peuples a méprisé le premier les Ambassadeurs qui demandoient leurs biens, & les a renvoiez avec un refus ; afin que tous les maux de cette guerre tombent sur luy avec justice.* Ainssi les Albains ayant porté chez eux cette nouvelle, on fit de part & d'autre de grands preparatifs pour cette guerre, qui avoit beaucoup de ressemblance avec une guerre civile, puisque ces deux Peuples étant sortis des Troyens, on peut dire en quelque façon, que les peres & les enfans s'armoient les uns contre les autres. Car la ville de Lavinium avoit été bâtie par les Troyens, Albe par ceux de Lavinium, & enfin les Rois de Rome étoient sortis de la maison Roiale des Albains. Toutefois le succez & l'évenement de cette guerre, la rendit moins déplorable qu'on ne pensoit, parce qu'on ne donna point de bataille, & que les maisons de la ville d'Albe, ayant seulement esté abbatuës, il ne se fit qu'un

qu'un peuple de ces deux peuples. Les Albains se jetterent les premiers avec une grande armée dans le territoire des Romains. Ils planterent leur camp à cinq milles de la ville, & l'entourerent d'un grand fossé qui fut longtemps appelé du nom de leur chef, la fosse Cluilienne. Mais enfin comme le temps l'a rempli, il lui a fait perdre aussi son nom. Cluilius Roi d'Albe mourut dans ce camp, & les Albains créèrent Dictateur Metius Suffetius. Cependant Tullus devenu plus hardy principalement par la mort du Roy, publioit hautement que la justice des Dieux, avoit commencé à le vanger par la mort du chef des Albains; pour exterminer toute leur force, comme coupable d'une guerre si injustement déclarée; & une nuit sans estre veu, ayant passé le camp des ennemis, il s'alla jeter dans leurs terres avec son armée. Cela obligea Metius de décamper, & de s'approcher des Romains le plus près qu'il lui fut possible. Alors il envoya un Héraut à Tullus, pour luy faire sçavoir, qu'il estoit besoin qu'ils se parlassent, avant que d'en venir aux mains. Que s'il pouvoit conferer avec lui, il estoit assuré qu'il lui feroit des propositions qui ne concernoient pas moins l'Etat de Rome, que celui des Albains. Tullus qui ne voulut pas le refuser; bien qu'on ne lui alleguât que des choses vaines, met aussi-tôt son armée en bataille, & les Albains firent de leur côté la même chose. Lorsque les deux armées furent en bataille l'une devant l'autre, les deux chefs accompagnez de quelques grands Seigneurs, s'avancerent entre les deux camps, & l'Albain parla de la sorte. *Il me semble avoir ouy dire que si l'on a fait quelques injures, & qu'on n'ait point rendu les choses qui ont été demandées suivant le traité, Cluilius nôtre Roi a été cause de tout ce desordre, & en mesme temps de la guerre. Je ne doute point, Tullus, que vous n'ayez les mesmes sentimens. Mais s'il faut dire la verité plutôt que des choses apparentes & specieuses, c'est le seul desir de regner, qui met les armes à la main des peuples allies & voisins. Si c'est justement, ou à tort, je ne le veux point examiner, j'en remets le jugement & la connoissance à celuy qui a entrepris cette guerre. Pour moy, j'ay été*

choisi

choisi par les Albains, seulement pour estre leur chef dans cette expedition. Mais il faut que je vous donne avis d'une chose. Jusqu'à quel point les Toscans étendent ils leur puissance alentour de nous, & de vous principalement ? Certes comme vous en estes plus proches, vous en avez aussi plus de connoissance. Ils sont forts & puissans sur la terre, & le sont encore plus sur la mer. Sachez que la bataille que nos deux armées donneront, leur servira de jouët & de divertissement ; & quand ils verront les uns fatiguez & les autres défaits, ils attaqueront tout ensemble, & les vainqueurs & les vaincus. C'est pourquoy si nous ne sommes pas contents d'une liberté certaine, & que nous voulions tenter le hazard de servir ou de commander, cherchons des moyens qui decident lequel des deux peuples demeurera maistre de l'autre, & qui finissent cette quere'le sans faire de si grandes pertes, & sans respandre tant de sang. Cette proposition ne déplust pas à Tullus, bien qu'il fust assez imperieux, & de son humeur, & par l'esperance de la victoire. Comme chacun de son costé cherchoit une voye pour sortir de cette guerre, la fortune en presenta les moyens.

13. Il y avoit alors dans chaque armée, trois freres jumeaux, & tous égaux en âge & en force ; Chacun sçait que ce sont les Horaces & les Curiaces. Et certes il y a peu d'histoires anciennes, qui soient plus illustres & plus celebres. Toutefois dans une chose si connuë, on ne peut dire assurément de quel peuple étoient les Horaces, & de quel les Curiaces ; tant les Autheurs sont partagez sur ce sujet. Neantmoins la plupart assurent que les Horaces estoient Romains, & pour moy je n'ay pas beaucoup de peine à suivre cette opinion. Les Rois proposerent donc à ces freres jumeaux de combattre pour la gloire de la patrie parce que l'Empire devoit demeurer du côté où s'attacheroit la victoire (*Les trois Horaces étoient jumeaux, aussi bien que les trois Curiaces.*) Ils ne refuserent pas cet honneur ; on convient du temps & du lieu, mais avant que de combattre, les Romains & les Albains tomberent d'accord, que le peuple dont les combattans seroient vainqueurs, commanderoit paisiblement à l'autre. Ces especes de traittez se font en diverses façons, qui se rapportent toutes à

un. Nous avons appris que celui-ci qui est le plus ancien, qui soit venu jusqu'à nous, fut fait en cette maniere. Le Fecialien vint faire à Tullus cette demande: (*nous appelons cet Officier Heraut d'armes*) voulez-vous, Sire, que je traite avec le pere Patrat du peuple d'Albe? Quand il en eut donné la permission, je vous demande, dit le Fecialien, les herbes sacrées; A quoi le Roi respondit cueillez-en de pures, alors le Fecialien en apporta du haut d'une montagne, & puis il fit encore cette demande au Roi; Ne me faites-vous pas l'Entremetteur Royal du peuple Romain des Quirites, ces vases & mes compagnons? Ouy, respondit le Roy, pourveu que ce soit sans fraude, & sans blesser mes interêts, & ceux du peuple Romain des Quirites. Ce Fecialien étoit M. Valerius, qui fit Sp. Fufius pere Patrat, en lui touchant la teste & les cheveux avec de la Verveine. Au reste, on a de coustume, de créer ce pere Patrat; pour faire & pour prendre le serment, & enfin il arrête l'accord avec plusieurs paroles, & quantité de ceremonies qu'il n'est pas besoin de rapporter. Ensuite, lors qu'on eut fait la lecture des conditions du traité; *Ecou- tez*, dit-il, *ô Jupiter*, écoutez, *ô pere Patrat du peuple d'Albe*, écoutez vous-même peuple d'Albe. *Les choses qui vous viennent d'estre leuës, tant les premieres que les dernieres vous ont été leuës sans fraude; & vous avez pu clairement les entendre. Le peuple Romain ne contreviendra pas le premier à ces conditions. Que s'il y contrevient de mauvaïse foy le premier par un consentement du public, ô Jupiter, frappe le en mesme tems, comme je vay frapper ce Porc, & le frappe avec d'autant plus de violence, que tu es plus fort & plus puissant que les hommes.* Après ce discours, il frappa le porc avec un caillou; & les Albains de leur costé, presterent aussi le serment par leur Dictateur & par leurs Prestres, ayant fait les ceremonies qu'ils ont accoustumé d'observer en pareille occasion. L'accord ayant esté fait, les trois jumeaux prirent leurs armes, selon qu'il avoit esté resolu. Chaque peuple exhorta les siens à combattre genereusement, leur representant que les Dieux du Pais, que la Patrie, que leurs peres, que tous ceux qui estoient demeurez dans la ville, que tous ceux

qui estoient alors dans l'armée, n'esperoient qu'en leurs mains & en leurs armes. Et enfin ces jeunes hommes naturellement courageux, & animez outre cela par la voix de leurs partisans, s'avancerent entre les deux armées qui estoient chacune en bataille devant leurs retranchemens, moins en peine du peril present, que du succez de ce combat; car il s'agissoit en cette occasion de l'Empire, qui dépendoit du courage d'un si petit nombre de combattans. C'est pourquoy chacun en suspens & en doute regardoit avec effroy un spectacle si peu agreable. Aussi-tôt que le signal fut donné, ces jeunes hommes jumeaux qui portoient avec eux tout le courage, & toute l'ardeur de deux puissantes armées, marcherent teste baissée les uns contre les autres, comme feroient deux bataillons. Ils ne considererent point leur propre peril, & rien ne se presentoit devant leurs yeux que l'Empire ou la servitude, que la fortune de leur patrie qui estoit alors entre leurs mains, & qui devoit estre telle qu'ils la feroient. Dès qu'ils commencerent à marcher, & qu'on eut veu la lueur de leurs épées, tous les Spectateurs de ce combat furent saisis d'une horreur épouvantable; & comme l'esperance de la victoire ne panchoit encore ny d'un côté ni de l'autre, il n'y avoit de part & d'autre, que de la crainte & du silence. Ensuite, quand ils en furent venus aux mains, & que non seulement leur démarche, & le maniement de leurs armes, mais encore le sang & les playes eurent de toutes parts attiré les yeux, deux des Romains tomberent morts l'un sur l'autre, après avoir blessé les trois Albains. L'armée du peuple d'Albe en jetta un grand cry de joye; & les legions Romaines desesperant de la victoire, demeurerent épouvantées de la fortune de celui qu'environnoient les trois Curiaces. Toutefois il n'avoit point esté blessé, & s'il n'estoit pas seul assez fort pour resister contre trois, il estoit au moins en estat de les combattre l'un après l'autre. Aussi, pour les separer les uns des autres, il commença à prendre la fuite, s'imaginant qu'ils le suivroient l'un de plus loin, l'autre de plus près, selon la force qu'il leur resteroit,

steroit, & que leurs blessures le permettroient. Comme il fut un peu éloigné de la place où l'on avoit combattu, il tourne la teste en arriere ; & voiant que ses ennemis ne le suivoient que de loin , & les uns éloignez des autres, il retourne de toutes ses forces, contre celuy qui le suivoit de plus près : & malgré le bruit de l'armée du peuple d'Albe qui crioit aux Curiaces qu'ils allaient secourir leur frere , Horace vainqueur du premier , attaquoit déjà le second. Alors par un cry que poussent d'ordinaire ceux qui sortent inopinément du danger , les Romains encouragerent leur combattant, qui se hâtoit de son costé d'achever le combat & la victoire. De sorte qu'avant que le troisiéme, qui n'estoit pas fort éloigné, pût estre au secours de son frere , Horace avoit déjà tué le deuxième des Curiaces. Ainsi la partie devint égale par le nombre , mais non pas par l'esperance & par les forces. Car l'un couroit au combat sans estre blessé, & mesme plus fort par les deux victoires qu'il venoit de remporter ; & l'autre traînant à peine son corps déjà affoibly par sa course & par ses playes , & presque vaincu par la mort de ses freres , qu'il avoit veu mourir devant luy , venoit comme une victime se presenter au victorieux ; car cette derniere action ne fut pas proprement un combat. Alors le Romain se glorifiant , *J'en donnay deux*, dit-il, *aux manes de mes freres, je donneray le troisiéme à Rome, afin que l'Empire luy demeure, & qu'elle soit maistresse d'Albe.* En mesme temps il passa son épée au travers du corps du dernier des Curiaces, qui à peine pouvoit soustenir la sienne, & quand il l'eut renversé par terre , il le dépoüilla de ses armes. Les Romains satisfaits & glorieux, en receurent Horace avec d'autant plus d'allegresse, que leurs affaires avoient paru plus desesperées , & plus proches de la derniere extremité. Après cela on travailla de chaque costé à enterrer les morts , non pas neantmoins avec un pareil sentiment de part & d'autre. Car les uns avoient augmenté leur Empire ; les autres au contraire l'avoient perdu, & étoient tombez sous la domination d'autrui.

On voit leurs sepultures aux mesmes lieux , où chacun fut tué ; celle des deux Romains du costé d'Albe en un mesme endroit, & celle des trois Albains du costé de Rome , mais en des lieux differens , selon que l'on avoit combattu : avant que de partir de là , Metius suivant le traité qui avoit esté fait , demanda à Tullus ce qu'il vouloit lui commander ; & Tullus lui commanda de te-
 nir la jeunesse en armes , pour s'en servir dans l'occasion s'il avoit guerre contre les Veiens, & en suite les deux armées se retirerent. Horace marchoit le premier portant devant luy les depouilles de ces jumeaux. Cependant sa sœur qui étoit encore fille, & qui avoit esté fiancée à l'un des Curiaces , vint au devant de lui hors de la porte Capene , & quand elle eut reconnu sur les épaules de son frere , la cotte-d'armes de son fiancé , qu'elle avoit faite elle-mesme , elle s'arracha les cheveux , appella le mort par son nom , & donna toutes les marques d'un cœur véritablement affligé.

14. Horace se mit en colere des plaintes , & des lamentations que faisoit sa sœur , dans une si grande victoire , & dans une joie si publique ; de sorte qu'ayant mis la main à l'épée , il en donna au travers du corps de cette fille , en prononçant ces paroles , *Va, dit-il, va trouver ton fiancé avec cette amour impudente, qui t'a fait mettre en oubly deux freres morts, un frere vivant, & la gloire de ta patrie. Perisse de la mesme sorte, quelque Romaine que ce soit qui pleurera pour un ennemy.* Cette action sembla inhumaine & cruelle & aux Senateurs , & au peuple ; mais le service qu'il venoit de rendre à l'Empire , sembloit en quelque sorte excuser ce crime. On ne laissa pas neantmoins de le faire comparoistre devant le Roy. Mais le Roi qui ne voulut pas rendre en cette occasion un jugement si funeste , & si desagréable à la multitude , ny estre enfin l'auteur du supplice qui le devoit suivre , ayant convoqué l'assemblée du peuple , Je commets , dit-il , deux hommes pour faire le procez à Horace , selon la Loy , touchant le crime de perduellion. (*De leze Majesté.*) Cette Loy étoit redoutable , & estoit conçue en ces termes ,

Que

Que les Duumvirs jugent celui qui sera coupable du crime de perduellion. S'il en appelle, qu'il soutienne son appel. Mais si le jugement des Duumvirs est confirmé, que l'on couvre la tête du criminel, qu'il soit pendu & étranglé à un gibet, & qu'il soit auparavant foueté ou dans la ville ou au dehors. Les Duumvirs ayant esté créez suivant cette loy, condamnerent Horace, parce que suivant cette même loy, ils ne croyoient pas avoir la puissance d'absoudre mesme un innocent. Alors l'un des deux prononça contre Horace en ces termes. Horacé, dit-il, je te juge coupable du crime de perduellion, va Liéteur, & luy lie les mains. Déjà le Liéteur approchoit, & preparoit la corde, lors que par le conseil de Tullus favorable interprete de la Loy, Horace dit qu'il en appelloit. Ainsi l'appel en alla devant le peuple; & dans une cause si extraordinaire, l'on fut touché principalement par Horace le pere, qui crioit à haute voix, que sa fille estoit morte avec justice, & que si la chose n'estoit ainsi, il se serviroit contre son fils, de la puissance & de l'autorité d'un pere. Il pria ensuite le peuple qu'on ne le privast pas du reste de ses enfans, luy que l'on voyoit nagueres avec une famille si florissante; & en mesme temps ce miserable vieillard, embrassant son fils, monroit les dépouilles des Curiaces, élevées au lieu qu'on appelle aujourd'huy la pile d'Horace. Quoy, Messieurs, disoit-il, pourriez-vous bien voir sous un gibet, parmi les gesnes & les tortures, celui que vous venez de voir dans l'honneur, & comme marchant en triomphe après une victoire qu'il a gagnée, & dont vous recueillez tous les fruits? Les Albains mesmes auroient de la peine à souffrir un spectacle si épouvantable & si honteux. Va Liéteur, lie les mains qui viennent d'acquiescer au peuple Romain, la domination & l'Empire; va couvrir la teste du liberateur de cette ville; attache son corps à un gibet; frappe à coups de fouët ce miserable, ou au dedans de nos murailles, pourveu que ce soit entre les armes & les dépouilles de nos ennemis; ou au dehors de nos murailles, pourveu que ce soit entre les sepultures des Curiaces. Car enfin en quels lieux le pouvez-vous mener où n'éclate

n'éclate pas sa gloire, & où les marques de sa vertu ne le garantissent pas de l'infamie de ce supplice? Le peuple ne pût voir sans pitié les larmes du pere, ni le courage du fils qui e changea point de visage, en l'un ni en l'autre danger ; & le renvoia absous, plutôt par l'admiration de sa vertu, que par la justice de sa cause. Toutefois afin qu'un meurtre si manifeste fût réparé en quelque sorte, on commanda au pere de faire faire à son fils cette reparation des deniers publics. Et après quelques sacrifices propiciatoires, dont la charge fut depuis donnée à la famille des Horaces, on mit en travers dans la rue, une piece de bois, & comme s'eût été sous un gibet, on fit passer Horace par dessous, ayant la teste couverte. Cela a esté conservé jusqu'à nostre siecle, aiant toujours esté refait aux dépens du public, & s'appelle encore aujourd'huy la Perche de la sœur. On fit la sepulture de la sœur d'Horace, au même lieu où elle estoit tombée morte. Mais au reste la paix ne fut pas de longue durée entre Rome & Albe, & fut bien-tôt rommée par l'indignation du peuple, qui ne pouvoit endurer, qu'on eust commis la fortune publique à trois soldats seulement. Ainsi il corrompit facilement l'esprit de son Dictateur, qui estoit facile & léger ; & parce que les bons conseils de ce Dictateur, ne lui avoient pas bien succédé, tâcha par de lâches moyens de se reconcilier avec le peuple, & de rentrer dans ses bonnes graces. Comme il avoit auparavant cherché la paix dans la guerre, il comença alors de chercher la guerre dans la paix ; voyant donc que la ville avoit plus de courage que de force, il excita en secret les autres peuples de prendre les armes contre Rome, & de lui declarer la guerre ouvertement. Quant à lui, il se reserva avec les siens pour la trahison qu'il vouloit faire contre les Romains par le moien de l'aide qu'il avoit faite avec eux. Les Fidenates colonie des Romains, aiant attiré les Veïens à leur entreprise, prennent les armes, & se preparent à la guerre, par les promesses que leur firent les Albains. Tullus voyant que Fidene s'étoit ouvertement revoltée, manda Metius & ses troupes, & marcha contre les ennemis. Lors qu'il eut passé le Tevere,

ron,

ron, il campa au lieu où s'assembloient les deux eaux. Cependant l'armée des Veiens passa le Tibre entre ce lieu-là, & Fidene. Elle tenoit la pointe droite proche du Fleuve, & les Fidenates prirent la gauche plus près des montagnes. Tullus opposa ses gens aux Veiens & ordonna les Albains contre les Fidenates. Au reste, leur chef ne montra pas plus de courage que de foy; De sorte que n'ayant pas eu la hardiesse ou de tenir ferme, ou de passer ouvertement du costé des ennemis, enfin se retira peu à peu vers les montagnes. Ainsi s'estant imaginé qu'il avoit pris assez d'avantage, il commença à encourager ses gens, & comme il estoit en doute de ce qu'il feroit, il les disposa en bataillons, afin de gagner tousjours le temps, & se ranger du parti que la fortune favoriseroit. D'abord les Romains qui étoient les plus proches d'eux, s'étonnerent de se voir abandonnez en flanc, par le depart de leurs allies; & en même temps ils envoierent un cavalier à Tullus, pour lui dire que les Albains se retiroient. Ce Prince dans un si grand sujet d'épouvante, voïa deux Saliens, & des Temples à la pâleur, & à la crainte; & aussi-tôt il reprima tout haut ce Cavalier, afin que les ennemis l'entendissent, & lui commanda de retourner au combat. Il lui dit qu'il n'y avoit rien à craindre, & que par son commandement, les troupes des Albains étoient allées enfermer les Fidenates, qui étoient foibles & sans défense par le derriere. Il lui commanda aussi de donner ordre de sa part à tous les gens de cheval, de tenir leurs lances levées, afin d'empêcher la pluspart de l'infanterie Romaine, de voir la retraite & la trahison des Albains. Ceux qui les avoient veus, & qui avoient entendu parler le Roy, estimèrent qu'il disoit vrai, ils en combattirent avec plus de confiance de courage, & la crainte s'en repandit parmi les Fidenates, qui avoient aussi entendu Tullus: car la plus grande partie sçavoit la langue Latine, comme estant une colonie des Romains. C'est pourquoy afin de n'estre pas enfermez par les Albains, qui pouvoient descendre des montagnes & fondre promptement sur eux, ils tournerent le dos & prirent la fuite. Tullus les

pour-

pourfuivit chaudement, & aiant defait la pointe des Fide-
 rates, il retourna avec plus de violence contre les Veiens,
 épouvantez par la crainte. & par la fuite des autres. Mais
 ils n'eurent pas le courage de soutenir son effort, ils fu-
 rent bien-tôt mis en deroute, sans fçavoir quels chemins
 ils pourroient prendre; car le fleuve qu'ils avoient à
 dos, leur defendoit le passage. Neantmoins quand ils se
 virent contraints de prendre la fuite, les uns abandon-
 nant honteusement leurs armes, se precipiterent aveu-
 glement dans le fleuve, & les autres qui étoient demeu-
 rez en fufpens sur le rivage, entre la fuite & le combat,
 furent defaits & taillez en pieces. Jusques-là les Romains
 n'avoient jamais donné de bataille qui eût esté si cruelle
 & si sanglante. Alors les Albains qui avoient esté specta-
 teurs du combat, descendirent dans la plaine, & Metius
 vint se réjouir avec Tullus de sa victoire. D'ailleurs Tul-
 lus fit à Metius toute sorte de bon accueil, & lui comman-
 da de joindre ses troupes avec celles des Romains. Il or-
 donna un sacrifice expiatoire pour le lendemain, & aussitôt
 qu'il fut jour, & que toutes les choses furent prestes
 selon la coustume, il fit assembler les deux armées pour
 s'en parler. Les trompettes ayant commencé par l'ex-
 tremité du camp, appellerent les Albains les premiers.
 Et comme ils avoient envie d'entendre parler Tullus, &
 que cela leur sembloit nouveau, ils s'approcherent aussi
 pour l'entendre, le plus près qu'il leur fut possible. On
 fit mettre derriere eux à dessein de les enfermer une le-
 gion Romaine en armes; & l'on donna ordre aux Capi-
 taines d'exécuter sur le champ, le commandement qu'on
 leur feroit. Alors le Roy parla de la sorte. *Romains*, dit-il,
jamais en quelque guerre vous avez eu sujet de rendre gra-
ces aux Dieux immortels, & ensuite à vostre vertu ce fut sans
oute dans la bataille que nous donnâmes hier. En effet, on
combattit moins contre des ennemis, que contre la perfidie &
trahison des allies. Ce qui est sans doute le combat le plus
rand, & le plus funeste de tous. Et certes afin que vous ne
vous abusiez point par une fausse opinion, les Albains se reti-
rent sur les montagnes, sans en avoir reçu mes ordres. Et

quoy

quoy que j'aye pû dire, je ne leur fis point ce commandement ; mais je feignis adroitement de l'avoir donné, de peur que vous ne perdissez courage ; sçachant la perfidie des Albains, & afin que l'ennemy s'imaginant qu'on l'alloit attaquer en queue, fût mis en fuite par sa propre crainte. Ce n'est pas que je veuille croire que la faute que je condamne, soit commune à tous les Albains. Ils ont seulement suivi leur chef, comme vous eussiez fait vous-mêmes, si j'eusse fait retirer mon armée. Metius que vous voyez, a été leur guide dans le chemin qu'ils ont pris ; Metius a esté la cause & l'artisan de cette guerre ; Metius a esté l'infracteur de l'accord des Romains, & des Albains. Qu'un autre ait donc la hardiesse d'entreprendre la mesme chose, si je ne fais de celui-ci un exemple formidable à tous les hommes. Alors les Centurions armez se mirent alentour de Metius, & le Roy poursuivit ainsi son discours. Je prie les Dieux que mon entreprise me soit heureuse, & favorable au peuple Romain & à vous peuple d'Albe. J'ay dessein de transporter dans Rome tous les Albains, de leur donner droit de bourgeoisie, d'admettre au nombre des Senateurs les plus considerables d'entr'eux, & enfin d'en faire une seule ville, & une seule republique : afin que comme autrefois l'Estat des Albains fut divisé en deux peuples, il soit maintenant remis en un. Bien que la jeunesse d'Albe ne fust pas de ce sentiment, neantmoins comme elle se voyoit sans armes environnée de gens d'armes, la crainte l'obligea de demeurer dans le silence.

13. Et aussi-tost Tullus s'adressant à Metius. Metius Suffetius, dit-il, si tu pouvois apprendre à garder ta foy, & à observer des traites, je tâcherois de t'enseigner cette belle science, tandis que tu es encore au monde. Mais puisque ton esprit en est incapable, il faut que tu enseignes aux hommes par la rigueur de ton châtiment, que les choses que tu as violées sont venerables & saintes. Comme tu nous as naguere montré que ton esprit balançoit, entre le party de Rome & le party de Fuldene, ainsi tu donneras icy ton corps pour être mis en deux pieces. Après ce discours, il fit attacher Metius à deux chariots, attelés de quatre chevaux, & les fit tirer en mesme temps, l'un d'un côté & l'autre de l'autre : de sorte qu'il
cha-

que chariot emporta une partie du corps de ce miserable. Tout le monde détourna les yeux d'un spectacle si plein d'horreur ; & ce fut là chez les Romains, le premier & le dernier supplice , où l'on témoigna qu'on avoit presque perdu la memoire de l'humanite. Car au reste les Romains se peuvent vanter qu'il n'y a point eu de peuples qui ayent davantage recherché la moderation des peines.

16. Cependant on avoit envoyé à Albe de la cavalerie pour faire passer à Rome , le menu peuple , & ensuite on y mena des legions afin de raser la ville. Quand elles y furent entrées, on n'y vid point ce tumulte, & cette frayeur qu'on voit ordinairement dans les villes prises, lorsque les portes ayant esté rompuës , les murailles renversées , & la forteresse emportée de force , les cris de l'enemy , & les soldats qui courent en armes de tous côtez , rettent tout à feu & à sang ; Mais il n'y avoit de toutes parts qu'un épouvantable silence, & une tristesse muette. La douleur possédoit de telle sorte les habitans de cette ville, qu'elle leur ôtoit le jugement de discerner ce qu'ils souffrieroient , ou ce qu'ils emporteroient plutôt. Et comme ils étoient sans conseil, ils se demandoient les uns aux autres, ce qu'il estoit besoin de faire. Quelquefois ils arrestoient à la porte de leurs maisons , quelquefois ils entroient dedans pour les revoir la dernière fois , & les revisitoient de tous costez, comme pour leur dire un dernier adieu. Mais quand les gens de cheval qui avoient ordre de les faire partir , eurent commencé à les presser, qu'on entendit des extremités de la ville, le fracas des maisons qu'on abbatoit , & que la poudre que faisoient les ruïnes , eut comme un grand nuage remply l'air & fusqué les yeux , alors chacun prit à la haste tout ce qu'il pouvoit emporter , abandonnant le reste avec leurs biens domestiques , & les maisons où ils avoient pris naissance , & où ils avoient esté enlevez. Ainsi les rues étoient pleines de grandes troupes de malheureux , qui alloient changer de pais. Et en se regardant les uns les autres, ils faisoient naistre parmi eux une compassion mu-

tuelle, qui renouvelloit leurs larmes à chaque pas. On entendoit en mesme tems des voix lamentables, principalement des femmes qui jettoient des sanglots & des gémissemens, en passant devant les Temples occupez par des gens de guerre, comme si elles eussent laissé les Dieux captifs entre les mains de leurs ennemis. Aussi-tôt que les Albains furent sortis de la ville, les Romains la rasèrent; & une heure seulement ruina l'ouvrage de quatre cens ans, que la ville d'Albe avoit duré. Cependant Rome s'augmenta de la ruine de cette ville, le nombre de ses Citoyens se redoubla; on y ajouta le Mont Celius, & afin que cet endroit se peuplast plus facilement, Tullus y fit bastir un Palais, où il vint ensuite demeurer.

17. Il mit au nombre des Senateurs, pour faire croître cette partie de la Republique, les principaux des Albains, comme les Tulliens, les Serviliens, les Quintiens, les Geganiens, les Curiaces, & les Cleliens. Et pour faire les assemblées du Senat, il lui assigna un Temple, qui a esté appelé la Cour d'Hostilie jusqu'au siècle de nos peres. Au reste, afin d'augmenter tous les ordres de l'Estat, par le moyen de ce nouveau peuple, il leva dix compagnies de cavalerie qui étoient composées d'Albains. Il remplit aussi le nombre des vieilles Legions de ce nouveau peuple, & en leva de nouvelles. Tullus se confiant à de si grandes forces, déclara la guerre aux Sabins qui étoient en ce tems-là, après les Toscans les plus puissans & les plus forts par le nombre & par les armes. Il y avoit eu de part & d'autre quelque injure receüe, & les choses qui avoient esté ravies, avoient esté en vain redemandées. (*la Déesse des Bains.*) Tullus se plaignoit qu'on eût pris dans une foire proche du Temple de Feronie quelques Marchands de Rome; & les Sabins disoient que quelques-uns de leurs gens s'étant auparavant rendus dans l'asyle d'un bois sacré, avoient pourtant été retenus à Rome. Ce sont là les causes quel'on apportoit de la guerre. Mais d'autant que les Sabins n'avoient pas perdu la memoire qu'une partie de leurs forces avoit été transportée dans Rome par Tatius, & que l'Estat des Romains avoit été encore depuis
peu

peu augmenté par le peuple d'Albe, ils recoururent à un secours étranger. La Toscane estoit voisine, & les plus proches d'entre les Toscans étoient les Veiens. Comme ils conservoient un reste de dépit & de haine des guerres passées, qui les sollicitoit à la rebellion, les Sabins en tirerent quelques volontaires: & la recompense qu'on offrit, attira quelques vagabonds du menu peuple. Mais on ne donna aux Sabins aucun secours au nom du public; tant les Veiens eurent de respect pour la trêve qu'ils avoient jurée avec Romulus. Lors qu'on faisoit de part & d'autre les preparatifs de la guerre, on creut que l'avantage seroit pour celui qui commenceroit le premier. C'est pourquoi Tullus prevint les Sabins, & s'alla jeter dans leurs terres. Il se donna un grand combat par delà la Forest de Malieuse, où l'armée des Romains se signala glorieusement, & par le courage des Legions, & par la valeur de la nouvelle Cavallerie. Car les bataillons des Sabins furent rompus par les gens de cheval, qui fondirent soudainement sur eux; de sorte qu'ils ne peurent ensuite ny se rallier pour combattre, ny se débarasser pour fuir, sans un épouvantable carnage. Après la defaite des Sabins, le Regne de Tullus & l'Estat de Rome étant devenu plus considerable par sa gloire & par sa puissance, on apporta nouvelle au Roi & au Senat, qu'il avoit pleu des pierres sur le Mont-Alban. Mais parce qu'on ne peut croire ce rapport, on envoya des gens sur les lieux afin de voir ce prodige; & en leur presence il tomba des cailloux du Ciel, comme si c'eût été de la gresle. Il sembla mesme que l'on entendoit une forte voix qui venoit du Sacré bocage, & qui enjoignoit aux Albains de faire selon les coûtumes de leurs Peres, les sacrifices, dont ils avoient oublié l'usage, comme s'ils eussent quitté leurs Dieux aussi bien que leur Patrie, pour suivre les Dieux des Romains, ou que par un dépit de leur infortune, comme il arrive quelquefois, ils voulussent entierement abandonner le culte des Dieux. Les Romains estonnez de ce prodigue firent durant neuf jours des sacrifices publics, soit pour satisfaire à cette voix celeste qu'on avoit entendue sur le Mont Alban;

car on a dit aussi cela, soit que ce fût par l'avertissement des Devins. Depuis, cette ceremonie est demeurée, que toutes les fois qu'un semblable prodige arriveroit, on ne vaqueroit à aucune chose durant neuf jours. Peu de tems après les Romains furent travaillez de la peste; & bien qu'elle les rendist plus pesans & comme incapables de la guerre, neantmoins ce Prince belliqueux ne faisoit point de treves avec les armes. Il s'imaginoit que les jeunes gens se porteroient mieux dans la campagne, que dans le repos de leurs maisons: mais enfin il fut lui-même attaqué d'une longue, & fascheuse maladie. Elle abbatit de telle sorte la fierté de son esprit avec les forces de son corps, que ce Prince qui auparavant ne croyoit rien de plus indigne d'un Roi, que d'appliquer son esprit aux ceremonies de la Religion, se laissa tomber en un instant dans toutes sortes de superstitions grandes & petites, & remplit une autrefois le peuple de devotion & de pieté. Ainsi les Romains reprenant la façon de vivre qu'on avoit observée sous Numa, crurent que le seul remede qu'ils pouvoient trouver en leurs maux étoit de prier les Dieux, & d'implorer leur misericorde. On rapporte que le Roi même lisant les memoires de Numa, & y ayant trouvé qu'on avoit fait quelques secrets sacrifices à Jupiter Elicien, se cacha pour les celebrer; mais que ce sacrifice n'ayant pas esté fait avec toutes les ceremonies requises, non seulement il n'apparut à ce Prince aucune vision celeste, mais que Jupiter en colere d'avoir esté importuné par une fausse pieté, le frappa d'un coup de foudre, & le brûla avec sa maison. Tullus regna trente-deux ans; avec toute la gloire qu'on peut acquerir dans la guerre. Et après sa mort, le Gouvernement retourna entre les mains des Senateurs, suivant la coûtume qui avoit déjà été observée. Ils nommerent donc un Entre-roy, qui ayant fait assembler ce Peuple pour proceder à l'élection d'un Roi, Ancus Martius fut élu, & confirmé par le Senat, & fut le quatrième Roi des Romains.

18. Il estoit petit-fils de Numa, & estoit né de sa fille. C'est pourquoy comme il se ressouvenoit de la gloire de son

son ayeul , & que le regne de son predecesseur , glorieux en toutes les autres choses , n'avoit pas eu toutes sortes de prosperitez , ou pour avoir negligé la Religion , ou pour l'avoir mal observée , il crut qu'il ne devoit rien avoir en plus grande recommandation que de faire celebrer les sacrifices , comme Numa les avoit instituez : Et en même tems il donna ordre au grand Pontife de les extraire des Memoires de ce Roi , & de les exposer au public , afin que chacun en eût connoissance. Les Citoyens qui ne demandoient que du repos , & les Villes prochaines en conceurent l'esperance que ce Prince se régleroit sur les mœurs & sur les institutions de son ayeul. C'est pourquoy les Latins avec lesquels on avoit fait alliance durant le regne de Tullus , commencerent à remuer. Ils firent des courses dans le territoire des Romains , & lors qu'on leur eut envoyé demander ce qui avoit esté pris , ils ne firent qu'une responce superbe , s'imaginant que le Roy de Rome demeureroit dans l'oisiveté , parmi les Temples & les Autels. En effet Ancus estoit d'un naturel modéré , & tenoit quelque chose de Romulus & de Numa , qu'il avoit toujours dans la memoire. Mais encore qu'il connût bien que la paix avoit été plus necessaire au regne de son ayeul dans la conduite d'un peuple altier & nouveau , outre que Numa eut cet avantage que sa tranquillité ne rencontra point de tempestes ; toutefois comme Ancus ne croyoit pas obtenir si facilement le mesme bonheur , & qu'il apprehendoit qu'on ne voulût essayer sa patience , & la mespriser ensuite , il estima qu'il luy seroit plus avantageux de suivre l'exemple de Tullus que celui de Numa. Mais comme Numa avoit institué dans la paix les ceremonies de la Religion , il voulut establir les ceremonies qui concernent la guerre : & afin qu'on ne fît pas seulement la guerre , mais qu'elle fût auparavant declarée avec quelque sorte de solemnité , il fit mettre par escrit la forme de redemander les choses , telle que les Fecialiens l'observent encore aujourd'hui , qu'il avoit empruntée des Equicoles peuple ancien. Lors que le Heraut est arrivé sur les frontieres de ceux à qui l'on veut de-

mander reparation d'une injure & le butin qu'ils ont pris, aiant la tête voilée d'un filet de laine. *Ecoute*, dit-il, *Jupiter*: écoutez frontières, & alors il nomme de quel peuple. *Que la raison & la Justice m'écontent*, je suis le Heraut du peuple Romain, je suis envoyé justement; que l'on ajoute foi à mes paroles. Après cela il fait ses demandes, & appelle Jupiter en témoignage de son Action. Si, dit-il, *si je demande injustement qu'on rende tels hommes & telles choses, & au peuple Romain & à moi, ne me permets jamais, ô Jupiter de retourner dans ma Patrie*. Il prononce ses paroles tout aussi-tôt qu'il est entré dans leurs frontières: Il les prononce au premier qu'il rencontre, quand il entre dans la ville, & qu'il est arrivé dans la place, en changeant seulement quelques mots de la forme de sa declaration. Que si on ne lui rend pas ceux qu'il demande dans trente-trois jours accomplis (car on en donne autant à cette ceremonie) il declare la guerre en ces termes. *Ecoutez Jupiter & vous Junon. Ecoutez Quirinus, écoutez Dieux du Ciel, de la Terre & des Enfers, je vous prens à témoin que ce peuple (qu'il nomme) est injuste, & qu'il ne veut pas nous faire justice. Mais quand nous serons en notre pais, nous consulterons les plus vieux pour sçavoir par quels moyens nous pourrions reprendre nos droits, & ce qui nous a été enlevé. Quand ce Heraut étoit retourné à Rome pour consulter sur ce sujet; aussi-tôt le Roi en demandoit l'avis du Senat presque en ces termes. Dites-moy, disoit-il, au premier à qui il demandoit son opinion, ce que vous pensez touchant les choses, les differends & les causes que le Pere Patrat du peuple Romain des Quirites a spécifiées au Pere Patrat des anciens Latins, & même aux anciens Latins. Ils n'ont point rendu ces choses, ils ne les ont point payées, ils n'en ont point fait de satisfaction, bien qu'il falût ou les rendre, ou les payer, ou en faire satisfaction. Alors celui de qui il avoit demandé le sentiment: *Je suis d'avis*, disoit-il, *qu'on les reprime par une juste & legitime guerre: c'est à quoy je consens & je conclus*. Après cela, on demandoit par ordre à chacun son opinion, & quand la plus grande partie de ceux qui estoient au conseil estoient d'un même sentiment, alors on entre-*

prenoit:

prenoit la guerre d'un commun consentement. Le Fecialien alloit porter une javeline ferrée, ou sanglante brûlée par le bout sur les frontieres des ennemis, & en la presence au moins de trois personnes âgées de quatorze à quinze ans, il prononçoit ces paroles. *Comme les Peuples des anciens Latins ont outragé le peuple Romain des Quirites, & comme quoi le peuple Romain des Quirites a resolu de faire la guerre contre les anciens Latins, & que le Senat du peuple Romain des Quirites a consenty & arresté que la guerre se fist contre les anciens Latins. Pour ces causes le peuple Romain & moi, nous commençons & declaron la guerre aux peuples des anciens Latins.* Et apres avoir parlé il jettoit une javeline dans leurs frontieres.

19. Ce fut ainsi que l'on demanda aux Latins les choses qu'ils avoient alors enlevées, ce fut ainsi qu'on leur declara la guerre, & c'est là la coustume qu'on a depuis toujours observée. Enfin Ancus ayant remis aux Prêtres le soin de ce qui concerne la Religion, & levé une nouvelle armée, marcha contre Politorium ville des Latins & la prit de force: Et suivant la coustume des Roys ses predecesseurs, qui avoient augmenté l'Etat des Romains, en donnant à leurs ennemis droit de bourgeoisie dans leur Ville, il transporta dans Rome tout le menu peuple. Mais parce que les anciens Romains occupoient tout ce qui est alentour du Mont Palatin; les Sabins les environs du Capitole, & de la forteresse, & les Albains le Mont Celius, on donna l'Aventin à ce nouveau peuple qui fut introduit dans Rome. Quelque tems après on y ajoûta de nouveaux Citoyens, lors que les villes de Telene, & de Ficane eurent esté prises. Quelque tems après on alla une autrefois attaquer Politorium, dont les anciens Latins s'estoient emparez, parce qu'ils la trouverent vuide & sans defense.

20. Cela fut cause que les Romains se resolurent de faire raser cette Ville, pour empescher que désormais elle ne servist de retraite aux ennemis. Au reste tout l'effort de la guerre ayant esté tourné du côté de Medullie, on ne scauroit dire quel parti eut plus d'avantage, & la Victoi-

re inclinoit tantost d'un côté & tantost d'un autre. Certes, outre que cette place estoit forte, par les remparts, & par la garnison qui étoit dedans, l'armée Latine s'étant campée assez près de celle des Romains, elle en vint souvent aux mains avec eux. Mais enfin; Ancus secouru de toutes ses forces, deffit les Latins dans une bataille, & ensuite il s'en retourna à Rome avec le grand butin qu'il avoit fait. Il y recruta au nombre des Citoyens plusieurs milliers de Latins; & pour joindre l'Aventin au Palatin, on leur donna pour leur habitation tout cét espace qui est alentour du Temple de la Déesse Murtie.

21. On y ajoûta aussi le Janicule, non par faute de place, mais de peur que les ennemis n'en fissent quelque jour leur forteresse.

22. On ne l'environna pas seulement d'une muraille, mais on trouva bon pour la commodité du passage, de l'attacher à la ville par un Pont de bois, qui fut le premier que l'on bâtit sur le Tybre. On met aussi entre les ouvrages d'Ancus le fossé des Quirites, qui n'est pas une petite défense pour les avenues du côté des plaines. Lors qu'un si grand accroissement se fut fait dans Rome, comme parmi une si prodigieuse quantité de peuple, il estoit bien mal-aisé de discerner les bonnes & les mauvaises actions, qui se confondoient ensemble, & que l'on commettoit en secret une infinité de crimes; enfin pour épouvanter les méchans, & reprimer cette licence qui s'augmentoît de jour en jour, on bâtit au milieu de la ville une prison qui regardoit sur la place.

23. Non seulement la ville s'accrut sous le regne de ce Roy, mais encore son territoire. La forest de Mesie fut prise sur les Veïens; les frontieres du Royaume furent étendues jusqu'à la mer, & l'on bâtit la ville d'Ostie sur l'embouchure du Tybre. On fit des salines aux environs, & après tant de belles choses qui furent faites dans la guerre, on agrandit le Temple de Jupiter Feretrien.

24. Durant le regne d'Ancus, Lucumon personnage courageux & puissant par ses richesses, vint demeurer dans Rome par le desir & l'esperance de s'avancer dans les hon-

honneurs qu'il n'avoit pû acquerir dans Tarquines d'où il estoit, mais d'une maison estrangere. Il estoit fils de Demarathe Corinthien, qui se retira de son pays à cause de quelques troubles, & s'arrêta d'avanture dans Tarquines, où il espousa une femme dont il eut deux enfans, Lucumon & Arvus. Lucumon succeda à tous les biens de son pere; car Arvus mourut avant luy, ayant laissé sa femme grosse, & Demarathe ne survécut pas long-temps Arvus. De sorte que comme il ne sçavoit pas que sa bru fût grosse, il ne parla point dans son testament de son petit-fils, qui étant né depuis la mort de son aieul, sans avoir aucune part à ses biens, fut appelé Eugerius à cause de sa pauvreté. (*Ce mot vient d'Egens, c'est à dire pauvre.*) Quant à Lucumon qui estoit heritier de tous les biens de son pere, à qui les richesses avoient déjà élevé le courage, il se augmenta de beaucoup par le mariage de Tanaquil, qui estoit de grande maison, & qui ne se fût point aisément résoluë à descendre en un rang plus bas que celui où elle estoit née. Lors qu'elle fut mariée à Lucumon, & qu'elle eut reconnu que les Toscans méprisoient son mary, comme estant sorty d'un estrangier banny de son pays, elle ne put endurer plus long-temps cette indignité: Ainsi mettant en oubli l'amour que la Nature donne pour le pays, elle ne se soucia pas de le quitter, pourveu qu'elle pût voir son mary dans les honneurs, & eût dessein de sortir de Tarquines. Elle crut que Rome estoit le lieu le plus propre pour se retirer, & que son mary qui étoit brave & courageux, se feroit bien-toit estimer parmi un nouveau peuple, chez qui la Noblesse s'acquiert par le moyen de la Vertu. Elle se representoit que Tatius qui estoit Sabin y avoit regné; Que Numa avoit été tiré de la ville de Cures, pour monter au thrône de Rome; & qu'Ancus qui estoit né d'une Sabine, & qui n'estoit illustre que par la memoire de Numa, avoit aussi regné chez les Romains. Enfin elle persuada bien-tost à son mari qui estoit ambitieux d'honneur, & qui d'ailleurs n'estoit attaché à la ville de Tarquines que du costé de sa mere, de regarder les mesmes choses, & de

porter ses esperances où les autres estoient montez. Ils allerent donc à Rome, & firent transporter tous leurs biens. Comme ils furent arrivez proche du Janicule, & qu'ils estoient encore dans leur coche, une Aigle descendit doucement sur eux, osta le chapeau de Lucumon, & après avoir volé quelque tems avec un grand bruit au dessus du coche, elle luy remit adroitement son chapeau sur la teste, comme si les Dieux l'eussent envoyé exprez pour luy rendre ce service; & aussi-tost elle prit son vol vers le Ciel. On dit que Tanaquil qui estoit sçavante dans les presages celestes, comme sont ordinairement tous les Toscans, receut celuy-cy avec joye, & qu'en embrassant son mari, elle luy dit qu'il n'esperât que des choses grandes & relevées; qu'un tel oiseau étant descendu d'une telle region du Ciel, estoit venu comme messager d'un tel Dieu, pour luy en donner le presage en volant alentour du plus haut sommet de l'homme, & qu'il avoit levé l'ornement qui couvre la teste de l'homme; pour le remettre tout à l'heure par un commandement des Dieux. Ils entrerent dans la ville avec ces pensées & ces esperances; Ils y acheterent une maison, & Lucumon se fit appeller Lucius Tarquinius.

25. La nouveauté & ses richesses le rendirent bien-tôt considerable aux Romains; & luy-même autant qu'il lui fut possible; il contribua de son costé à l'avancement de sa fortune, en gagnant l'esprit de tout le monde, & par de douces paroles, & par la façon agreable dont il invitoit chacun à manger chez-lui, & par toutes sortes de courtoisies & bienfaits. Enfin sa reputation passa jusqu'à la Cour du Prince. Et après qu'il se fut fait connoistre au Roy, il acquit en peu de tems son estime & son amitié, en s'acquittant dignement de toutes les charges qui luy furent données; de sorte qu'on luy donna bien-tôt entrée dans les conseils publics, & dans les conseils secrets, soit qu'il fallût deliberer des affaires de la guerre, ou des affaires de la ville: Et comme il avoit témoigné en toutes sortes d'occupations l'intelligence qu'il avoit en toutes choses, enfin le Roy le fit ru-

teur

teur de ses enfans par son testament. Ancus regna vingt-quatre ans , égal à tous ses predecesseurs , & par la gloire des armes , & par sa bonne conduite durant la paix.

26. Lors que les enfans du Roi approcherent de l'âge de puberté , Tarquin pressa d'autant plus de convoquer l'assemblée du peuple pour élire le Roi; Et le jour même qu'elle se fit , il trouva moïen de faire aller les Princes à la chasse. Il fut, dit-on, le premier qui fit des brigues pour parvenir à la Couronne , & qui fit au peuple une harangue premeditée , afin de gagner les esprits. *Il representa au peuple qu'il ne faisoit pas une chose nouvelle, qu'on ne devoit pas trouver étrange ce qu'il avoit entrepris; Qu'il n'étoit pas le premier étranger , mais le troisième qui avoit aspiré à la Couronne des Romains; Que Tatius non seulement d'étranger qu'il étoit , mais encore d'ennemy avoit esté fait Roi de Rome; Que Numa qui n'avoit aucune connoissance des affaires de Rome, avoit été par eux-mêmes & de leur propre mouvement appelé au thrône qu'il ne demandoit pas; Que pour luy aussi-tôt qu'il avoit eue le pouvoir de disposer de luy-mesme , il estoit venu à Rome avec sa femme & tous ses biens; Qu'il y avoit passé un plus long espace de cet âge , où on est capable de plus grandes affaires, que dans son propre pays; Qu'il avoit appris sous un sage Maître, sous le Roy Ancus les loix & les coustumes de Rome; Qu'il avoit disputé avec tout le monde, le prix de l'obéissance & de la fidelité envers le Roi; & avec le Roi mesme , la gloire d'obliger tout le monde par de plus grandes liberalitez , & par des bien-faits plus signalez.*

(Tarquinius Priscus cinquième Roy.)

Comme tout ce qu'il disoit étoit veritable , le peuple d'un commun consentement resolut qu'il regneroit ; Et avec la même ambition que ce personnage , illustre certes en toutes choses , avoit fait paroître en demandant la Couronne , l'accompagna encore après l'avoir obtenuë.

27. De sorte que comme il ne songeoit pas moins à établir sa puissance qu'à augmenter la Republique, il mit un nombre des Senateurs cent hommes , qui furent depuis appelez ceux des moindres gens , & qui estoient

sans doute ses partisans & ses creatures, puisque c'estoit par ses faveurs qu'ils estoient montez à cét honneur.

28. La premiere guerre qu'il fit fut contre les Latins, sur qui il prit de force Appioles ; & après en avoir remporté un plus grand butin que le bruit de cette guerre ne le permettoit ; il fit celebrer à son retour des jeux plus pompeux & plus magnifiques que pas un des Roys ses predecesseurs.

29. Ce fut alors la premiere fois qu'on designa un endroit pour faire les lices, qu'on appelle aujourd'huy le grand Cirque.

30. On y marqua des places pour les Senateurs, & pour les Chevaliers, afin d'y faire des échafauts pour voir les jeux plus à leur ayse. Ils les virent donc de dessus ces échafauts qui estoient eslevez de terre de douze pied & soutenus par des pieces de bois faites en potence. Le spectacle estoit de chevaux qui couroient un prix, & de certains hommes qu'on avoit particulierement fait venir de la Toscane, qui se battoient à coups de poing, arme seulement de gros gans ; Ces jeux ont esté depuis celebrez tous les ans, & ont esté diversement appelez, tantost les jeux Romains, & tantost les grands jeux. Le mesme Roi donna des places aux particuliers pour bastir alentour du marché, & l'on y fit des galleries & des boutiques.

31. Il faisoit dessein d'enfermer la ville de murailles, lorsque la guerre des Sabins interrompit son entrepris. Et certes cette guerre fut si prompte, que les ennemis avoient passé le Teveron, avant que l'armée Romaine pût aller au devant d'eux, & leur empescher le passage. Cela fut cause qu'on commença à craindre dans Rome, que les Romains prissent l'allarme. Le premier combat qui fut donné coûta beaucoup de sang de part & d'autre, & pas un ne remporta la victoire. Enfin les ennemis s'étant retirez, les Romains eurent le temps de se preparer de nouveau à la guerre. Tarquinius qui avoit remarqué qu'il manquoit de Cavalerie, resolut d'ajouster quelques compagnies aux Ramnenses, aux Tatiens, & aux Lac-

res, que Romulus avoit créez, & de les faire appeller de son nom.

32. Mais parce que Romulus n'avoit fait cela qu'après avoir consulté les Augures, Accius Nevius des plus renommés de ce temps s'opposa à ce dessein; & dit pour ses raisons, qu'il ne falloit en cette occasion ny rien changer, ny rien faire de nouveau, qu'auparavant les oyseaux n'eussent montré qu'on le pouvoit. Le Roy s'en mit en colere contre l'Augure, & se moquant de son art, au moins on le rapporte ainsi, Grand & sage Devin, dit-il, consultez un peu vos presages, & dites-moy si ce que je pense maintenant se pourra faire?

33. Nevius ayant observé les presages sur ce sujet, luy respondit que la chose estoit possible; Et neantmoins, repliqua le Roy, je songeois si on pouvoit avec un rasoir couper une pierre à éguiser; Qu'on apporte donc un rasoir, & voyez si vous ferez ce que vos oiseaux vous promettent. Alors le Devin coupa, dit-on, cette pierre sans peine, & sans difficulté. On en erigea à Accius une statue ayant la teste couverte, au mesme endroit où la chose fut faite, à main gauche du lieu où l'on tenoit le Senat, & sur les degrez mesme de la place où se faisoient les assemblées du peuple. On dit aussi que la pierre qui fut coupée, fut mise au même endroit pour laisser aux siècles suivans un témoignage de ce prodige. Cela fut cause que la science des Augures, & les Augures mesme acquirent tant d'autorité & de credit, que depuis on ne fit rien sans les consulter, soit dans la paix soit dans la guerre. On rompoit les Assemblées, on rappelloit les armées; enfin on ne deliberoit rien dans les plus importantes affaires, si les oiseaux, pour ainsi dire, n'en avoient donné leur avis. Tarquin mesme en ce temps-là ne changea rien dans les compagnies de Cavalerie; il se contenta de les augmenter, & par ce moyen ces trois compagnies furent composées de treize cens chevaux. Mais les derniers qu'on y ajouta, prirent le nom des premiers; & parce que ces trois compagnies furent doublées, on les appelle maintenant les six compagnies. Ainsi cette partie
des

des troupes ayant esté augmentée, on combattit une autrefois contre les Sabins.

34. Mais outre que l'armée estoit devenuë plus puissante & plus nombreuse , on ajoûta encore la ruse à la force. On envoya des gens sur le rivage du Teveron, qui mirent le feu à de grandes piles de bois qui y estoient, & les pousserent en même temps dans la riviere. Ce bois qui s'alluma d'autant plus par le vent, & quelques petits bateaux sur lesquels on en avoit mis une partie , vinrent s'arrester contre les pieux du Pont, & y mirent aussi-tost le feu. De sorte que dans le combat, cela donna de l'épouvante aux Sabins ; & quand ils eurent été defaits, la même chose empescha leur fuite. Plusieurs voulant éviter l'ennemy, se jetterent dans l'eau, où ils se noyerent, & leurs armes flottantes sur le Tybre, ayant esté reconnues dans Rome , y apprirent cette victoire avant presque qu'on en pût avoir la nouvelle. Les gens de cheval emporterent la plus grande gloire de ce combat. Ils avoient été ordonnez sur les ailes de l'Infanterie , & voyant que la bataille estoit repoussée , ils se jetterent si à propos sur l'ennemy , que non seulement ils arresterent les legions Sabines qui pressoient vivement les Romains, que l'on voyoit déjà reculer , mais ils les mirent aussi-tost en fuite. Les Sabins pensoient se retirer sur les montagnes , mais il y en eut peu qui y arriverent , la plus grande partie, comme nous avons déjà dit , fut poussée dans la riviere par les gens de cheval. Alors Tarquin ayant resolu de poursuivre l'ennemi épouvanté, envoya le butin & les prisonniers à Rome ; & après avoir brûlé en un monceau les dépoüilles des ennemis, comme il en avoit fait vœu à Vulcain, il mena sans differer son armée victorieuse dans le pays des Sabins. Bien qu'ils eussent eu un si mauvais succez dans le combat , & qu'ils n'en pussent esperer de meilleurs ; toutefois parce qu'ils n'avoient pas le temps de deliberer sur ce qu'ils feroient , ils allerent au devant des Romains avec des troupes assemblées à la hâte. Et enfin aiant encore été defaits, & voyant leurs affaires desesperées , ils vinrent demander la

la paix On leur osta Collatia, & toutes les terres d'alentour, & on laissa dans cette Ville avec une garnison Egeus, qui estoit neveu du Roy. Au reste j'ay appris que les Collatins se rendirent de cette façon, & que la formule de leur reddition fut telle. Le Roy leur fit cette question. *Estes-vous les deputez de Collatia? avez-vous été envoyez par le peuple Collatin, pour vous rendre vous & vostre peuple Collatin? Nous avons esté envoyez pour cela. Le peuple Collatin est-il en sa puissance? Il y est. Ne mettez-vous pas sous mon obéissance, & au pouvoir du peuple Romain, vos personnes, le peuple Collatin, la terre, l'eau, vos frontieres, vos temples, vos ustenciles, & tout ce qu'il y a parmi vous, qui concerne les Dieux & les hommes? Nous mettons tout sous vostre puissance; & pour moy je vous reçois.* Quand la guerre des Sabins fut achevée, Tarquin retourna triomphant à Rome, & ensuite il fit la guerre aux anciens Latins. Il ne se donna dans cette guerre aucune bataille generale: mais en attaquant les villes les unes apres les autres, Tarquin se rendit maître de tout ce qui dependoit des Latins. Il prit Cornicule, Ficulnée la vieille, Camerie, Crustumerie, Ameriole, Medullie, & Nomente, villes qui appartenoient aux anciens Latins, ou qui s'étoient données à eux. Et après cela, on fit la paix: Mais afin que le peuple ne fût pas plus oisif durant la paix que parmi les armes, Tarquin entreprit certains ouvrages avec plus d'ardeur & de passion, que tout ce qu'il avoit fait dans la guerre.

35. Il fit dessein d'achever d'enfermer la ville de murailles, ce qu'il n'avoit pas fait encore, parce que comme il commençoit, il en avoit été destourné par la guerre des Sabins. Il dessécha les lieux les plus bas de la Ville, qui sont alentour de la place, & mesmes les fonds qui sont entre les montagnes, par le moyen des égouts qu'il fit conduire de haut en bas dans le Tibre, parce que de ces lieux plats on ne pouvoit faire aisément écouler les eaux. Enfin il jetta dans le Capitole les fondemens du Temple de Jupiter, qu'il avoit voüé dans la guerre des Sabins, comme s'il eût déjà preveu la grandeur & la majesté qui devoit à l'advenir faire respecter ce lieu. En ce temps-

temps-là il arriva dans le Palais un prodige qui fut mer-
 veilleux à voir, & merveilleux pour l'événement. On dit
 que quantité de monde vid en feu la teste d'un jeune gar-
 çon qui dormoit, appelé Servius Tullus ; Qu'au grand
 bruit qui fut fait, quand on apperceut ce prodige, le Roy
 fortit pour le voir ; que comme l'un de ses domestiques
 apportoit de l'eau pour esteindre ce feu, la Reine l'arresta.
 Que le bruit aiant esté appaisé, elle defendit qu'on
 touchast à cet enfant, jusques à ce qu'il se fût éveillé de
 luy-mesme ; & qu'avec son sommeil cette flamme s'éva-
 nouit. Alors Tanaquil ayant tiré le Roy son mari à l'es-
 cart : Voyez-vous, dit-elle, ce garçon, dont nous fai-
 sons si peu d'estat, & que nous élevons dans une si gran-
 de bassesse ? Vous devez sçavoir qu'il sera quelque jour
 la lumiere qui nous éclairera dans nos plus fâcheuses af-
 faires, & qu'il servira de support à vostre Maison affli-
 gée. C'est pourquoy nous devons employer tous nos
 soins à le bien élever, luy qui doit estre un grand orne-
 ment, & pour le public, & pour nous en particulier. De-
 puis ils le considererent à l'égal de leur propre enfant, &
 le firent élever dans les exercices, & dans les sciences
 qui élevent l'esprit, & qui le portent aux grandes choses.
 Comme il estoit chery des Dieux, on réussit facilement
 dans son éducation ; Il respondit en croissant à l'atten-
 te que l'on en avoit, & monstra bien-tost qu'il avoit
 un cœur veritablement Royal. Quand mesme il fut ques-
 tion de chercher un gendre à Tarquin, on ne trouva
 point de jeune homme parmy la jeunesse Romaine qui
 luy pût estre comparé ; de sorte que le Roy luy donna sa
 fille en mariage. Quelques raisons qu'on se puisse ima-
 giner de sa grandeur & de son avancement, le grand
 honneur qu'on luy fit, m'empesche de croire, qu'il ait
 esté né d'une esclave, & qu'il fût lui-même esclave, du-
 rant qu'il estoit encore enfant. Je serois plutôt de l'opi-
 nion de ceux qui disent, que dans la prise de Corniculé
 Servius Tullus le premier homme de cette ville, ayant
 esté tué, sa femme qui estoit grosse, fut reconnuë entre
 les autres esclaves, & mise en liberté par la Reyne, en-
 con-

consideration seulement de sa Noblesse, & qu'elle accoucha à Rome dans la maison de Tarquin; Que depuis ces deux femmes vécurent en grande amitié l'une avec l'autre; Que l'enfant qui avoit esté élevé à la Cour dès le berceau, y demeura toujours ayné, & en grande recommandation, & que la fortune de la mere qui avoit esté prise dans le sac de sa Patrie, fut cause qu'on le crut né d'une esclave.

36. Environ trente-huit ans après que Tarquin eut commencé de regner, Servius Tullus fut en grande estime dans l'esprit non seulement du Roi, mais des Senateurs & du peuple. Alors les deux fils d'Ancus qui avoient toujours conservé le ressentiment d'avoir esté privez de Couronne de leur pere, par la fraude de leur tuteur, & de voir regner dans Rome un étranger, qui n'estoit sorti d'un peuple voisin, ny même de l'Italie, conceurent encore un dépit plus grand de ne voir point d'apparence de recouvrer la Couronne après la mort de Tarquin. Ils ne pouvoient endurer que de la teste d'un étranger la Couronne allast tomber, comme dans un precipice sur la teste d'un valet, & qu'enfin un esclave né d'une esclave regnast dans la même ville, où cent ans auparavant Romulus né d'un Dieu, & Dieu lui-même avoit regné, tant qu'il avoit esté sur la terre. Ils crurent donc qu'il estoit honteux au peuple Romain en general, & à leur Maison en particulier, que le thrône de Rome fût occupé non seulement par des étrangers, mais encore par des esclaves, lors qu'il y avoit des enfans mâles d'Ancus qui pouvoient vanger cette injure. Ils resolurent de se servir de la violence pour effacer cette honte, mais ils étoient plus animés contre Tarquin que contre Servius, parce qu'ils jugeoient bien que si le Roy échappoit de leurs mains il ne vengeroit plus puissamment de l'entreprise de sa mort, que ne feroit un particulier, & que, quand ils auroient tué Servius, le Roy prendroit tel autre gendre qu'il lui plairoit, & le declareroit heritier & successeur du Royaume. C'est pourquoi ils conclurent de se debarrasser du Roy, & y procederent en cette maniere. Deux des plus forts

forts & des plus hardis bergers qu'ils avoient choisis pour cette action , armez des bâtons dont ils avoient accoustumé de se servir , vinrent en criant à la porte du Palais, comme s'ils eussent eu dispute ensemble, & par le grand bruit qu'ils firent, ils attirerent alentour d'eux tous ceux qui étoient en garde. Ensuite, commel'un & l'autre invoquoit le Roy à haute voix , & que leurs cris penetrerent jusques dans le Palais , on les fit entrer tous deux, & on les mena devant le Roi. D'abord ils se mirent à crier tous deux ensemble, & pas-un ne vouloit souffrir que l'autre parlât. Mais enfin le Liéteur leur ayant commandé de parler chacun à son tour, ils cessèrent de crier, & de s'interrompre. L'un des deux suivant le dessein qu'ils avoient pris, commença aussi-tôt à parler, & tandis que le Roy estoit attentif à l'entendre , l'autre luy donna un grand coup de hache sur la teste, & tous deux s'enfuyrent ayant laissé le fer dans la playe. Ceux qui estoient alentour de Tarquin, le receurent mourant entre leurs bras & les Liéteurs se faisirent des meurtriers qui fuyoient. Cela ne se put faire sans un grand bruit; le peuple étonné accourut de toutes parts pour sçavoir ce que c'étoit, mais Tanquil avoit fait fermer le Palais durant le tumulte, & commanda que tout le monde en sortit. En même tems, comme s'il y eût eu quelque esperance, elle donna ordre avec grand soin de faire apporter tout ce qui estoit nécessaire pour panser une playe ; & cependant elle chercha d'autres remedes, si d'avanture il n'y avoit point d'esperance de guerison.

37. Ainsi elle manda promptement Servius, & luy ayant montré le Roi qui expiroit, elle lui prit la main, & le conjura de ne pas laisser sans vengeance la mort de son beau-pere, & de ne pas endurer que sa belle-mere demeurât honteusement exposée aux mépris & aux injures de ses ennemis. *Servius*, dit-elle, *si vous estes homme de cœur, le Royaume est à vous, & non pas à ceux qui viennent de commettre par les mains d'autrui une si méchante action. Relevez donc vose sperances, & suivez les Dieux qui vous mènent, & qui ont autrefois montré par le feu divin qui envoi-*
ronnoi.

voit vostre teste, combien vous seriez un jour illustre. Que
 e divine flamme vous excite maintenant; Reveillez vous
 1, mais réveillez-vous véritablement, bien que nous soyons
 ngers, nous n'avons pas laissé de regner; Regardez qui
 estes, & non pas d'où vous estes sorty. Si vous ne pouvez
 résoudre de vous-mesme en une chose si prompte, &
 opinée, pour le moins suivez mes conseils. En voyant
 on ne pouvoit plus arrester ny les cris, ny les efforts
 a multitude, Tanaquil mit la teste aux fenestres qui
 ardent sur la rue neuve (car le Roy demouroit près
 Temple de Jupiter Stateur) & de là elle parla au peu-
 Elle lui dit qu'il ne devoit rien apprehender, que le
 y avoit esté seulement estourdy, que le coup n'avoit
 été fort avant, qu'il estoit déjà revenu à foy; qu'on
 it reconnu qu'il n'y avoit aucun danger, après avoir
 yé le sang de la playe; Que l'on devoit esperer de
 voir dans peu de temps, & que cependant il com-
 doit au peuple d'obéir à Servius Tullus, qui lui ren-
 it la Justice, & feroit toutes les autres choses qui de-
 dent de la dignité Royale. Alors Servius sortir en pu-
 revestü de la robe Royale, & accompagné des Li-
 urs, & s'étant assis dans le siege Roial, il depecha quel-
 s affaires, & feignit qu'il consuleroit des autres avec
 loi. Ainsi aiant caché quelques jours la mort de Tar-
 n, il assura sa puissance sous ombre d'exercer la char-
 l'autrui.

(*Servius Tullus 6. Roy.*)

Enfin lors que cette mort eut esté découverte, par les
 urs & gémissements que l'on jettoit dans le Palais, Ser-
 s qui s'estoit appuyé d'un puissant secours, fut le pre-
 er qui regna dans Rome, par le seul consentement du
 nat & sans avoir été élu par le peuple. Pour les en-
 s d'Ancus, ils se retirerent à Sueffe Pometie, ayant
 u que les Ministres de leur dessein avoient esté pris;
 e le même le Roi vivoit encore, & que Servius avoit
 te l'autorité & la puissance. Au reste, il ne travailla
 moins à establir sa grandeur par des secours domesti-
 es, que par l'assistance du public. Car afin que les
 enfans

enfans de Tarquin ne fissent pas contre lui les mêmes desseins, que les enfans d'Ancus avoient fait contre Tarquin, il maria ses deux filles aux deux enfans du feu Roi Lucius, & Arvus. Il ne pût forcer toutefois la nécessité de la destinée par les artifices humains. Il ne pût empêcher que le desir de regner ne s'emparât de ses plus proches, & lui rendist toutes choses contraires & mal assurées.

38. Cependant pour le bien & pour la tranquillité de l'Estat présent, il entreprit à propos la guerre contre les Veiens (car la treve estoit déjà finie) & contre les autres Toscans. Le courage & le bonheur de Tullus parurent en cette expedition: Car après avoir mis en fuite une grande armée des ennemis, il s'en retourna à Rome Roy paisible, & assuré de sa puissance, quoy que l'on eût voulu faire pour fonder les sentimens du Senat & du peuple.

39. Il entreprit en suite le plus grand ouvrage qui pouvoit entreprendre durant la paix, voulant que comme Numa avoit esté le fondateur des ceremonies qui concernent la Religion, la posterité reconnût Servius pour l'auteur de la distinction des rangs & des conditions qui ajoûtent quelque lustre aux richesses des Citoyens. Ainsi il institua le Cens, c'est à dire qu'il fit faire le denombrement des Citoyens, & de leurs biens; la chose certes la plus utile qu'on pouvoit s'imaginer pour un Estat qui devoit devenir si grand, & voulut que l'on retirast ce qui estoit nécessaire pour les charges de la paix & de la guerre, non pas par teste, comme l'on faisoit auparavant, mais selon les biens que l'on possédoit. Après cela, il distribua suivant le denombrement qu'il avoit fait faire, les classes & les centuries, & tout ce qui en dépend, soit pour la guerre, soit pour la paix. Il composa quatre-vingts centuries, de ceux dont le bien valoit plus de mille escus; quarante des vieillards, quarante autres des plus jeunes, & tous ensemble ils estoient appellez la premiere classe. Il destina les vieillards pour la défense, & pour la garde de la ville, & les jeunes pour
fair

de la guerre au dehors. Il leur donna pour leurs armes casque & un bouclier, une cuirasse avec les greves, tout d'airain, afin de deffendre & de couvrir leurs vus ; & pour combattre leurs ennemis, ils portoient des dards, une javeline, & l'espée. On ajoûta à cette classe deux centuries d'artisans qui suivoient le Camp, & s'estre armez, & leur charge consistoit à conduire & porter les machines de guerre. La seconde classe étoit composée de ceux qui possédoient depuis sept cens cinquante escus jusqu'à mille, & l'on fit vingt centuries de ces vieillards & de leurs jeunes hommes. Ils portoient pour armes l'escu au lieu du bouclier, & si l'on en excepte la cuirasse, ils estoient armez comme les autres. Il vult que la troisième classe fût formée de ceux dont le bien estoit estimé à cinq cens escus. On en fit autant de centuries, suivant la difference des âges, & l'on ne changea rien à leurs armes, si ce n'est que les greves leur furent ôtées. Ceux qui composoient la quatrième classe, possédoient environ chacun deux cens cinquante escus : en forma même nombre de centuries que des précédentes : mais leurs armes furent changées, & ils ne portoient rien autre chose qu'un dard court & aigu. La cinquième classe estoit plus grande, il y avoit trente centuries, & tous portoient des frondes & des pierres. On voyoit entre-eux les Accenses ou les Officiers des magistrats, tous les sonneurs de cornets, & tous les compettes divisez en trois centuries ; & cette classe étoit composée de ceux dont le bien montoit à cent dix escus ou environ. Le reste de la multitude qui possédoit un moindre bien, estoit compris tout ensemble dans la seule classe, & l'on en fit une century exemptée d'aller à la guerre. Ainsi ayant donné ordre à ce qui concernoit les gens de pied, il fit douze centuries de Cavalerie des premiers & des plus considérables de la ville, & des trois anciennes que Romulus avoit levées, il en ajoûta six, sous les mêmes noms qu'on leur donna, lors qu'elles furent établies suivant les auspices. On distribua ces gens de cheval à chacun cent escus des deniers publics.

blics pour acheter des chevaux ; & on nomma quelques femmes qui fourniroient tous les ans chacune vingt eicu pour les nourrir. Mais les pauvres rejetterent toutes ces charges sur les personnes riches. On ne se contenta pas d'avoir établi ces choses, on y voulut ajoûter des prerogatives & des honneurs. Car on n'accorda pas à chacun de donner son suffrage dans les assemblées confusément , & avec le même pouvoir & la même autorité, & sans différence des conditions , suivant l'institution de Romulus que les autres Rois avoient toujours observée ; mais on fit quelques degrez & quelque distinction , de telle sorte néanmoins que personne ne semblast avoir perdu son droit de suffrage , & que tout le credit & l'autorité demeurât aux premiers, & aux plus considerables Citoyens. On appelloit donc premierement les gens de cheval, après cela les quatre vingts centuries de la premiere classe ; & les opinions estoient diverses (ce qui arrivoit rarement) on appelloit les centuries de la seconde classe, & l'on n'alloit jamais si avant , qu'on fût obligé d'appeler le petit peuple. Il ne faut donc pas s'estonner si maintenant qu'il y a trente-cinq tribus toutes entieres, parce que leur nombre a esté depuis doublé, l'ordre d'aujourd'hui ne répond pas aux centuries des jeunes gens & des vieillards , selon l'établissement de Servius Tullus. Car la ville aiant esté divisée en quatre quartiers , & collines, il appella tribus les lieux qui estoient habitez , comme je pense , du mot de tribut. En effet ce fut ce Prince, qui ordonna que chacun feroit des contributions , selon les biens qu'il posséderoit. Et partant ces tribus n'ont point de rapport avec la division , & le nombre des centuries. Après qu'on eut achevé le denombrement des biens qu'il avoit basté par l'ordonnance qui fut faite contre ceux qui ne les auroient pas declarez ; il ordonna sur peine de la prison, & de la vie, que tous les Citoyens Romains, tant les gens de pied, que les gens de cheval, se rendissent le lendemain dans le champ de Mars, chacun en sa centurie. Là il fit recevoir de ses troupes , & ayant fait mettre son armée en bataille, il la purgea par le sacrifice d'un verrat, d'un
 bre

ebis, & d'un taureau. Et cela fut appellé Lustre, d'autant qu'on acheva alors de faire le denombrement des Romains. On dit qu'il se trouva dans ce Lustre quatre-vingts mille Citoyens, & Fabius Pictor le plus ancien de nos historiens ajoûte, que ce nombre n'estoit composé seulement que de ceux qui pouvoient porter les armes.

40. Comme on vid la ville si peuplée, on jugea à propos de l'agrandir. Le Roy y ajoûta donc le mont Viminal, & Quirinal ; il augmenta ensuite les Esquiles, & pour rendre ce lieu plus honorable, il voulut luy-mesme y demeurer.

41. Il environna la ville de remparts, de fossez, & de murailles ; & par ce moyen il estendit ce qu'on appelle Pomœrium. (*Certain espace tant au dehors qu'au dedans des murs de la ville, où il n'estoit permis à personne de bastir.*)

42. Ceux qui ne considerent que la seule force du mot, interpretent par Postmœrium, comme qui diroit ce qui est au delà de la muraille. Neantmoins c'est plustost un peu de costé & d'autre alentour des murailles. Et autrefois quand les Toscans vouloient édifier des Villes, ils les consacroient depuis un certain espace, jusqu'à l'endroit où ils devoient faire leur murs, afin que par le dedans les maisons ne touchassent point aux murailles de la ville, comme elles les touchent aujourd'hui ; & que par le dehors il y eust quelque endroit de terre que l'on respectât, & où l'on ne conduisist point la charrue. Cet espace qu'il n'estoit pas permis d'habiter, & de labourer estoit donc appellé Pomœrium par les Romains, non pas qu'il fût plustost au delà qu'au deçà de la muraille ; & toutes les fois que l'on augmentoit la Ville, on avançoit autant cet espace consacré, qu'on reculoit les murailles. Ainsi l'estat des Romains ayant esté augmenté par l'augmentation de la ville, & toutes choses y ayant esté establies ; & pour la paix & pour la guerre ; enfin pour ne pas toujours employer les armes, afin d'acquies de la puissance, il tascha d'agrandir son Empire par l'industrie, & par la prudence, & de donner en mesme temps de nouveaux ornemens à la ville.

45. Dès ce tems-la le Temple de Diane d'Ephese estoit en grande reputation ; & l'on disoit qu'il avoit esté basti à fraiz communs par les villes de l'Asie. De sorte que comme Servius donnoit de hautes loüanges en la presence des plus grands Seigneurs des Latins, avec lesquels il avoit contracté à dessein des alliances & des amitez ou publiques, ou particulieres, à ce consentement general que tant de peuples avoient montré en faveur de la Religion, enfin en leur parlant souvent de la même chose, il fit tant d'impression sur les esprits qu'il persuada aux Latins de bastir avec les Romains, un temple de Diane dans Rome. C'estoit sans doute faire un aveu & une confession publique, d'une chose qu'on avoit tant de fois contestée avec les armes. Que Rome estoit la teste de l'Estat ; & bien qu'il y eust apparence que cette dispute eust esté entierement oubliée par les Latins, à cause des mauvais succez qui avoient tant de fois suivy leurs armes, neantmoins il sembla à un des Sabins, que la fortune lui presentoit l'occasion de recouvrer par son industrie l'empire & l'autorité. On dit qu'il nasquit parmi les Sabins dans une certaine famille, une vache merveilleuse pour sa grandeur & sa beauté ; & ses cornes qui furent long-tems attachées à l'entrée du Temple de Diane, ont donné témoignage de cette merveille. La chose fut prise pour un prodige, comme en effet c'en étoit un ; aussi les Devins annoncerent que l'Empire demeureroit à la ville, dont un Citoyen immoleroit cette vache à Diane. Et le bruit de cette perdition passa jusqu'au Prestre de son Temple. Aussi-tôt que le Sabin se fut imaginé que le jour propre pour le sacrifice estoit venu, il mena sa vache à Rome dans le temple de Diane, & la presenta devant l'autel. En mesme tems le Prestre Romain s'estonnant de la grandeur de cette victime dont il avoit ouy parler, se remit en memoire cette fatale prediçtion, & parla aux Sabins en ces termes. *Comment, dit-il, mon ami, vous osez-vous preparer pollü comme vous estes de faire un sacrifice à Diane sans vous estre auparavant lavé dans une eau vive & courante ? Le Tibre passe au pied de cer-*

te coline. Le Sabin scrupuleux , & qui vouloit faire toute chose selon les formes; afin que l'évenement répondît au prodige, descendit à l'heure même dans le Tibre. Cependant le Romain immola cette vache à Diane , & cette action fut merveilleusement agreable au Roy , & à toute la ville.

46. Encore que la longueur du tems eust donné à Servius l'entiere possession du Royaume , neantmoins parce qu'il avoit ouy dire que le jeune Tarquin faisoit cou-
rir le bruit , qu'il s'estoit fait Roy , malgré le peuple. Il gagna premierement l'esprit de la populace , en lui distribuant quelques terres qu'il avoit conquises sur les ennemis : & eut enfin la hardiesse de faire demander au peuple s'il vouloit , & s'il ordonnoit qu'il regnast. Il fut donc proclamé Roi avec plus d'applaudissement de la multitude , que pas-un des autres Rois. Mais cette aventure ne diminua pas l'espérance que Tarquin avoit de regner ; au contraire elle l'augmenta. Comme il avoit remarqué que cette distribution des terres avoit été faite au peuple , contre la volonté des Senateurs , il crut voir en cela une favorable occasion de calomnier Servius & de s'acquérir un plus grand credit dans le Senat ; outre que c'estoit un jeune homme qui avoit l'esprit ar-
dent , & inquiet , & que Tullia sa femme le sollici-
toit sans cesse , & ajoûtoit de la flamme à un courage si
ouïllant. Ainsila Cour de Rome fournit à son tour un
singlant exemple d'une aventure tragique , afin que le
pélagoust & la haine qu'on eust pour les Roys , avan-
çast la naissance de la liberté , & qu'un regne acquis par le
crime , fût le dernier chez les Romains. On n'est pas bien
sûré si L. Tarquin fut fils ou petit-fils de Tarquinius
riscus ; s'il faut toutefois s'arrester où il y a plus de
émoignages , je croirois qu'il fut son fils , & qu'il étoit
ere d'Arvus Tarquin , jeune Prince , d'un esprit doux
& facile. Les deux filles du Roi appellées Tullies , furent
ariées à ces deux Princes , comme nous avons déjà
it , & toutes les deux estoient bien dissemblables d'hue-
neur. Peut-estre que cela estoit arrivé de la sorte pour le

bonheur du peuple Romain , afin que deux esprits si violens ne fussent pas ensemble; Que le regne de Servius fût de plus longue durée , & que les mœurs & les bonnes coutumes s'y pussent plus facilement établir. Cependant l'orgueilleuse & fiere Tullie estoit en une torture perpetuelle , de ne voir en son mary ny ambition , ny hardiesse. Ainsi elle se tourne entierement du côté de l'autre Tarquin, elle en fait des admirations, elle dit qu'il est veritablement homme; & veritablement sorti du sang Roial; elle méprise & blâme sa sœur ; de ce qu'ayant un mary si courageux, elle le prive du secours qui vient de l'audace d'un femme. Enfin comme le mal s'accommode aisément avec le mal , la ressemblance de leurs esprits les accorda bien-tôt ensemble. Mais le commencement de tout le trouble vint de cette ambitieuse femme. Ainsi s'étant accoutumées aux secrets entretiens d'un autre mari, elle commença à blasmer le sien envers son frere , & sa sœur envers son mari. Elle n'épargna ny invectives, ni injures contre l'un & l'autre ; Elle disoit qu'il seroit plus avantageux , & à elle d'estre sans mari , & à lui d'estre sans femme, que d'estre unis comme ils estoient à des personnes si dissemblables, & d'humeur & de courage, pour languir perpetuellement , & demeurer dans la bassesse , par la lascheté d'autrui ; Que si les Dieux lui avoient donné le mari qu'elle meritoit , elle verroit dans peu de tems dans sa maison la Couronne qu'elle voyoit sur la teste de son pere , & par ces discours elle inspira bien-tôt à ce jeune Prince sa temerité , & son audace. Arvus Tarquin , & la jeune Tullie estant morts presque en même tems , & ayant fait par leur mort l'ouverture d'un nouveau mariage , les deux autres se marierent ensemble , plutôt par la tolerance que par le consentement de Servius. Depuis comme la vieillesse du Roi leur devenoit de jour en jour plus ennuyeuse , & plus insupportable, son regne commença tout de même à leur devenir plus insupportable , & plus ennuyeux. De sorte que cette audacieuse Princesse prit la resolution de passer d'un grand crime à un plus grand. Et de peur que les parricides qu'ils

avoient

voient déjà commis ne leur fussent inutiles & infructueux, elle ne laissoit son mari en repos, ny durant le jour, ny durant la nuit. Elle lui disoit qu'elle n'avoit pas manqué d'un homme dont elle se pût dire la femme, & avec quel elle eust pû demeurer dans la servitude, en demeurant dans le silence; Qu'elle avoit manqué seulement d'un homme qui s'estimast digne de regner, qui se souvinst d'estre du sang de Tarquin, & qui aymast mieux la possession que l'esperance de Couronne. Si vous ressemblez donc à celui de qui je pense être la femme, je vous reconnois maintenant pour mon époux, & pour mon Roi. Autrement je confesse que la chose a été de mal en pis, puisqu'en cette occasion le crime est joint à la lâcheté. Prenez donc une genereuse resolution. Vous n'avez pas soin comme vostre pere de venir de Corinthe, où de Tarquins, pour aspirer à des Roiaumes estrangers, les Dieux domestiques & les Dieux du pais, l'image de vostre pere, la Maison royale, le thrône qui est dans cette Maison, enfin le nom de Tarquin vous élisent, & vous ont déjà proclamé Roi. Si vous n'avez pas assez de courage pour executer un si beau dessein, pourquoy trompez-vous tout un peuple? Pourquoi voulez-vous qu'on vous regarde comme un Prince du sang Royal? Revenez à Tarquines ou à Corinthe, fuiez enfin jusqu'à la source de vostre Maison, plus semblable à un frere lasche, qu'à un frere genereux. Elle persuada ce jeune Prince par ces discours, & par d'autres de même nature: mais cependant elle ne pouvoit demeurer en repos. Si, disoit-elle, Tanaquil toute estrangere qu'elle estoit, a eut tant de force & d'adresse, que de disposer deux fois du Roiaume, & de le donner d'abord à son mari, & en suite à son gendre; Pourquoi ne pourrai-je femme comme moi descendue du sang Royal, n'aura-t-elle pas la puissance d'en disposer une fois, de l'oster & de le donner? Tarquin excité par la furieuse passion de cette femme, aborde principalement les Senateurs que son Pere avoit ajoûtez au nombre ancien. Il leur remet en mémoire les graces qu'il avoit receuës de son pere, & en demande les reconnoissances. Il attire les jeunes par les promesses, & autant par les grandes choses qu'il se promettoit executer, que par les calomnies qu'il semoit contre le

Roi, il tascha de se rendre considerable, & d'augmenter son credit & sa faveur.

47. Enfin lors qu'il crut que le tems d'exécuter son dessein estoit arrivé, il se jetta dans la place accompagné d'une troupe de gens armez, & ensuite ayant mis l'épouvante dans l'esprit de tout le monde, il alla prendre place dans le siege Royal, près du lieu où se tenoit le Senat, & par le Crieur public, il fit commander aux Senateurs de venir trouver le Roi, Tarquin. Ils y vinrent en même tems, les uns ayant déjà esté disposez; & les autres de crainte qu'on leur attribuaist à crime de n'avoir pas obéi. Ce ne fut pas neantmoins sans que chacun témoignast del'étonnement d'une nouveauté si extraordinaire: & personne ne douta alors de la ruine de Servius. Là Tarquin commença les injures qu'il vomit contre ce Prince, par l'origine de sa race. Il remonstra qu'après l'mort indigne de Tarquin son pere, cet esclave né d'une esclave s'étoit emparé du Royaume, sans qu'il y eût eu d'interregne, comme on faisoit auparavant, non par le suffrage du peuple, non par le consentement du Senat, mais par les seules pratiques d'une femme. Qu'estant né de la sorte, & ayant été créé Roi de la sorte, ce partisan du menu peuple, dont il étoit sorti lui-même, avoit, en haine de la Noblessé, ôté aux premiers de la Ville leurs terres, & leursheritages, pour les diviser entre les moindres de la populace: Qu'il avoit fait tomber sur les plus illustres Citoyens, toutes les charges qu'on portoit auparavant en commun; Qu'il avoit fait faire le denombrement des biens, afin d'exposer à l'envie, la fortune & la condition des riches, & d'avoir toujours des richesses prestes pour faire aux pauvres des liberalités, quand il en auroit la volonté. Servius étant survenu en haste à cette harangue, dont avoit été averti. Hé quoi, s'écria-t-il, en arrivant, qu'est-ce ci, Tarquin? Pourquoi êtes-vous si hardi que d'assembler le Senat & de prendre place en mon siege, lorsque je suis encore vivant? Tarquin répondit orgueilleusement à cela: Que c'éstoit la place de son pere qu'il avoit prise; Que le fils de Roi étoit plus raisonnablement, qu'un esclave, l'heritier du Roi; & qu'enfin Servius abusant de la Majesté Roya-

avoit marché assez long-tems sur la gorge de ses Maistres. Il se fit aussi-tost un grand bruit par les partisans de l'un & de l'autre. Le peuple accourut de tous costez, & il y avoit de l'apparence que le victorieux regneroit. Alors Tarquin se voyant réduit à une necessité qui le forçoit d'en venir aux dernieres extremitez, comme il estoit le plus robuste & par l'âge & par la force, il empoigne Servius par le milieu du corps, & l'ayant enlevé du siege, il le jetta du haut en bas des degrez; Aussi-tost il y reprend place, afin d'assembler le Senat. Les gardes du Roy, & ceux qui l'accompagnoient, prirent en même tems-là fuite; & comme le Roi se retiroit en sa maison avec quelques-uns des siens, & qu'il estoit déjà au bout de la rue Cyprienne, il fut tué par ceux que Tarquin avoit envoyez pour le suivre.

On croit que ce crime fut executé à l'instigation de Tullie, parce qu'il a beaucoup de conformite avec l'action épouvantable dont elle se deshonorale même jour. En effet, il est constant que s'estant fait porter en chariot dans la place, elle fit appeller son mary du Palais, sans avoir égard à un Assemblée si venerable, & le salua Roy à premiere. Tarquin luy commanda de se retirer de ce tumulte: & comme elle s'en alloit en sa maison, & qu'elle fut au bout de la rue Cyprienne, où estoit il n'y a pas long-tems, le Dianium, (*Lieu consacré à Diane*), son cocher qui vouloit faire tourner son chariot à main droite, du costé de la descente Virbienne, pour passer par la colline des Esquilles, arresta les chevaux d'étonnement & d'effroy, & monstra à sa Maistresse le corps de Servius sanglant, & étendu sur la terre. On rapporte sur ce sujet une inhumanité prodigieuse; aussi le lieu où elle fut faite, en donne encore témoignage, car on l'appelle la rue detestable. On dit donc que Tullie devenue furieuse par la mort de sa sœur, & de son mary, dont les ombres la poursuivoient sans cesse, fit passer son chariot par dessus le corps de son pere, & que sanglante elle-même elle emporta avec elle sur son chariot sanglant, une partie de ce sang, & de ce parricide, à ses Dieux domestiques, & à ceux de

son mary, afin que les ayant irrité, la fin d'un regne si épouvantable eût quelque jour de la ressemblance avec un si mauvais commencement. Servius Tullus régna quarante-quatre ans avec tant de moderation, & de bonheur, que si même un bon Roy luy eust succédé, il eust eu de la peine à l'imiter. Au reste, on peut encore ajoûter cela à sa loüange, qu'on vid perir avec lui dans Rome les regnes justes & legitimes. Quelques-uns ont asseuré qu'encore que sa domination fût douce & modérée, neantmoins il s'en fut dépouillé luy-même, d'autant que la puissance estoit entre les mains d'un seul; si son parricide n'eust point prevenu son dessein, de mettre en liberté sa patrie.

48. Ainsi commença le regne de Tarquin, à qui ses actions donnerent le titre, & le surnom de superbe, parce que d'abord il refusa la sepulture à son beau-pere, alleguant pour ses raisons, que même Romulus n'avoit point eu de sepulchre après sa mort. Davantage, il fit tuer les principaux du Senat, qu'il soupçonnoit d'avoir favorisé le parti de Servius; & craignant que de ces laches moïens qu'il avoit mis en usage pour s'emparer du Royaume, on ne prist exemple sur luy, afin de s'en servir contre luy-même il faisoit toujours tenir des gens armés alentour de sa personne. Et certes il n'avoit point d'autre droit au Royaume, que celui qu'il avoit acquis par la violence, & par la force. Car enfin il ne regnoit ni par les suffrages du peuple, ni par le consentement du Senat; & il falloit necessairement qu'il se conservast le Royaume par la crainte, puis qu'il n'avoit point d'esperance en l'amour de ses Citoyens. Aussi pour les assujettir davantage, il jugeoit tout seul, & sans y appeller personne, les procez criminels. De sorte que par ce moyen il pouvoit faire mourir, envoyer en exil, & punir en leurs biens, non seulement les personnes suspectes & odieuses, mais encore tous les Citoyens, dont il pouvoit esperer du butin. Ainsi le nombre des Senateurs ayant esté diminué, il resolut de n'en point establir de nouveaux, afin de rendre cet ordre plus méprisable par le petit nombre, & qu'il

y eût moins de mécontentement quand il y auroit moins d'emplois & d'affaires. Car il fut le premier des Rois qui abolit la coûtume instituée par ses predecesseurs, de consulter le Senat sur toutes choses. Il gouverna la Republique de sa seule autorité, & sans prendre conseil que de lui-même, il fit la guerre, il fit la paix, il fit des alliances avec tels peuples qu'il lui plût, & les rompit tout de même à sa fantaisie, sans se soucier de l'autorité & du consentement, ny du Senat, ny du peuple. Il affecta particulièrement de se conserver l'amitié des Latins, afin de s'assurer davantage parmi les siens, par les forces, & par l'assistance des estrangers. Et non seulement il contracta des amitez avec les premiers d'entre-eux, mais encore des alliances. Ainsi il donna sa fille en mariage à Octavius Mamillus de Tusculum, le premier de tous les Latins, descendant d'Ulysse, & de la Déesse Circé, s'il faut croire ce que l'on en dit, & il gagna par ce mariage un grand nombre des parens, & des amis de son gendre.

49. Enfin l'autorité de Tarquin étoit déjà en grande consideration parmi les plus grands Seigneurs des Latins, lors qu'il fit publier chez eux, qu'ils s'assemblassent en un certain jour dans le bocage de Ferentine, pour traiter de certaines choses où ils avoient tous de l'intérêt. Ils s'y rendirent en grand nombre dès le point du jour, Tarquin mesme ne manqua pas de s'y rendre, mais il y vint fort tard, & un peu avant que le Soleil se couchast. Durant tout le jour on parla dans cette Assemblée de plusieurs choses, & Turnus Herdonius de la ville d'Aricie, y fit de puissantes invectives contre Tarquin absent. Il dit qu'il ne se faloit pas étonner si on lui avoit donné dans Rome le nom de Superbe, & que déjà ceux qui l'appelloient ainsi en secret, ne s'en cachotent plus. *Que pourroit-on, ajoûtoit-il, s'imaginer de plus superbe, que de se moquer si insolamment des Latins? Que d'avoir fait venir de si loin les plus grands Seigneurs d'entre-eux, & avoir manqué lui-même de se trouver dans l'assemblée qu'il avoit fait convoquer? Qu'il vouloit éprouver leur patience, à dessein de les opprimer, s'ils avoient assez de lâcheté pour se soumettre; car qui ne pou-*

voit pas connoître, qu'il aspireroit secrettement à se rendre maître des Latins; Que si les Citoiens ne se repentent pas de s'être abandonnez à sa puissance, & que l'Empire qu'il possède luy ait été donné volontairement, & non pas par un parricide, les Latins les peuvent bien imiter, & se soumettre à la domination de Tarquin, encore que cela ne soit pas une raison qui y doive facilement obliger des estrangers. Que si au contraire les siens mêmes se repentent de s'estre soumis, parce qu'ils voient tous les jours meurtres sur meurtres, parce qu'on les envoie en exil, parce qu'on les dépouille de leurs biens. Quelle plus avantageuse esperance en peuvent concevoir les Latins? Que partant s'ils le veulent croire, chacun s'en retournera en sa maison, & ne respectera pas davantage le jour de cette Assemblée, que celui qui l'a convoquée. Comme ce personnage qui étoit à la verité un meschant, un seditieux, & qui par de semblables pratiques avoit acquis beaucoup de credit, & de grands biens, debitoit toutes ces choses, & quantité d'autres qui tendoient à mesme fin, Tarquin arriva dans l'Assemblée. De sorte qu'Herdonius finit aussitôt son discours. Tout le monde alla au devant de ce Prince, qui aiant été averti par quelques-uns de ses plus familiers, de s'excuser d'estre venu si tard, dit pour excuse à la compagnie, qu'il avoit esté choisi pour arbitre entre un pere & un fils; qu'il n'avoit tardé si long-tems à venir, que pour les reconcilier ensemble; & que, puisque cette affaire l'avoit occupé durant tout ce jour, il parleroit le lendemain des choses, qu'il s'estoit resolu de proposer. On rapporte que Turnus ne pût souffrir ce discours, sans en témoigner son ressentiment; Il dit, qu'il n'y avoit point de disputes plus faciles à terminer, que celles d'un pere avec un fils; que de pareils differens pouvoient s'accommoder en peu de paroles, & que si un fils n'obéissoit à son pere, il lui arriveroit bien-tôt pour la punition quelque infortune signalée. Il sortit de l'Assemblée, en prononçant ces paroles contre le Roy des Romains, qui en fut touché plus sensiblement, qu'il ne le fit alors paroître. En effet, il resolut aussitôt la mort de Turnus, afin de donner aux Latins la même crainte,

dont

dont il avoit abattu dans Rome le courage de ses Citoyens. Et parce qu'il ne pouvoit le faire mourir ouvertement, ni de puissance absolüe, il perdit cet innocent par un crime supposé. Ainsi par les pratiques de quelques Ariciniens de parti contraire, il gagna à force d'argent un esclave de Turnus, pour l'obliger de permettre qu'on portast en secret quantité d'épées, & d'autres armes dans la maison de son Maître. Cela aiant été fait de nuit, Tarquin manda un peu avant le jour les plus grands Seigneurs des Latins, comme s'il eût été troublé par quelque prodige nouveau, il leur dit : *Que si le jour precedent il s'estoit rendu si tard dans l'Assemblée, cela estoit arrivé par une conduite particuliere de la providence des Dieux, pour son salut & pour leur bien; Qu'on lui avoit rapporté que Turnus avoit medité leur mort & la sienne, afin de se rendre seul Maître absolu des Latins ; Qu'il devoit le jour de devant commencer son entreprise dans l'Assemblée ; Que l'exécution en avoit été remise, parce que celui qu'il vouloit attaquer le premier, & qui étoit le but de son dessein, n'y estoit pas ; Qu'il avoit fait contre lui de si injurieuses invectives, parce que son retardement avoit trompé l'attente de ce factieux ; Qu'il ne falloit point douter, si les rapports qu'on luy avoit faits estoient véritables, qu'aussi-tost que l'on seroit assemblé, il ne se jettast en armes sur eux, avec une trouppé de conjurez; Qu'on disoit même qu'on avoit porté chez luy une grande quantité d'espées: Qu'on pouvoit sçavoir sur le champ si cela estoit vray, ou faux; Que partant il les prioit de l'accompagner chez Turnus sans differer davantage.* L'humeur altiere de Turnus, le discours qu'il avoit fait le jour precedent, & le retardement de Tarquin, qui sembloit probablement avoir différé l'entreprise de sa mort, rendirent la chose suspecte, & jetterent des doutes dans les esprits. Ils accompagnent donc Tarquin avec une grande disposition à le croire, s'ils trouvent des armes dans la maison de l'accusé. Lors qu'ils y furent arrivez, les gardes de Tarquin se saisirent de Turnus, qu'on avoit réveillé en sursaut, & prirent les esclaves fidelles, & que l'amour de leur Maître faisoit preparer à sa deffense. Enfin, comme on eut tiré de tous les endroits

de la maison, les armes & les épées que l'on y avoit fait cacher, alors la chose parut manifeste ; on ne douta plus du crime de Turnus ; il fut comme coupable chargé de chaînes ; & aussi-tôt on fit à la haste assembler le conseil des Latins. On y conceut tant de haine contre ce misérable, à l'aspect des épées, & des autres armes que l'on produisit ; que sans lui permettre de se deffendre, on le condamna à un nouveau genre de mort ; on le jetta dans la source de l'eau de Ferentine, & pour le faire noyer plutôt, on mit sur lui une claie, & quantité de pierres par dessus. Après cela, Tarquin fit une autre fois assembler le Conseil, & l'ayant loüé d'avoir puni ce factieux, selon que le meritoit son parricide manifeste ; il lui parla en ces termes. *Que veritablement il auroit pû se prevaloir du droit ancien, se on le traitté de paix qu'on avoit fait avec Tullus, & par lequel l'Estat d'Albe, & tout ce qui en dependoit, avoit été uni à l'Empire de Rome ; Que neantmoins il étoit à son avis plus avantageux aux uns & aux autres de renouveler ce traitté, & de faire part aux Latins de la prospérité du peuple Romain, que de les laisser sans cesse dans la crainte, & même dans le déplaisir de voir sans cesse les ruïnes, & les mêmes degasts qu'ils avoient tant de fois endurez ; premierement sous Ancus, & ensuite sous le regne de son pere. Il ne fut pas mal-aisé de persuader cela aux Latins, encore que par ce traité tout l'avantage fût pour Rome. Mais les premiers de ce peuple rémoignoient ouvertement qu'ils favorisoient le party du Roi ; Et d'ailleurs, l'exemple de Turnus encore tout recent, faisoit apprehender à chacun le mesme traitement, s'il s'opposoit aux desseins de Tarquin. On renouvela donc le traitté, & selon ce traitté, on commanda à la Jeunesse Latine, de se rendre en armes à un certain jour dans le bois de Ferentine. Lors qu'elle s'y fut renduë, suivant les ordres de Tarquin, de tous les endroits du pais, il distribua les Latins parmy les troupes des Romains, pour empêcher qu'ils n'eussent un Chef particulier, ni par consequent des ordres secrets à executer : & pour faire en sorte par ce moyen, de ne faire de deux corps, qu'un mesme corps. Ainsi les bandes ayant esté*
redou-

redoublées, il y établit des centeniers; mais au reste, il ne se monstra pas dans la guerre si injurieux, & si mauvais Capitaine, qu'il estoit injuste Roy durant la paix. Au contraire, il eust égalé les autres Rois dans le mestier de la guerre, si, ayant degeneré en tant d'autres choses, il ne se fût point lui-mesme dérobé cette gloire par sa mauvaise conduite.

50. Il commença la guerre aux Volsques, qu'on ne put pas encore achever plus de deux cens ans après luy. Il prit de force sur eux Sueffe Pometie, & aiant tiré de la vente de son butin quarante talents d'or & d'argent, il designa dans son esprit la grandeur d'un Temple de Jupiter, qui fût digne du Souverain des Dieux & des hommes, de l'Empire Romain, & de la Majesté même du lieu; & mit à part cet argent pour l'édification de ce Temple. Il eut ensuite une guerre qui fut plus longue qu'il ne pensoit. Car il attaqua en vain la ville des Gabiens, voisine de Rome. De sorte que se voyant privé de l'esperance mesme de la pouvoir assieger, après y avoir été repoussé, enfin il l'assaillit par la fraude & par la ruse, contre la coustume des Romains.

51. Il feignit donc, comme s'il n'eût plus pensé à cette guerre, de s'occuper seulement à bastir son Temple, & à faire quelques autres ouvrages publics; & cependant Sextus le plus jeune de trois enfans qu'il avoit, s'enfuit de dessein formé chez les Gabiens; il se plaignoit devant eux de la rigueur insupportable de son pere. *Qu'il avoit tourné contre les siens cette humeur cruelle & inhumaine qu'il exerceoit contre les autres; Qu'il étoit fâché d'avoir tant d'enfans, & qu'il vouloit rendre sa Maison deserte aussi-bien que le Senat, afin d'exterminer lui-même sa race, & de ne point laisser de successeur de la Couronne; Que pour lui ils s'étoient sauvé de sa fureur au travers des poignards & des épées, aiant cru qu'il ne pouvoit trouver de seureté que chez les ennemis de son pere même.* Il leur dit au reste, qu'ils devoient sçavoir, que cette guerre qui sembloit être éteinte, esclatteroit bien-tôt pour les perdre, & qu'à la premiere occasion, & lors qu'ils y penseroient le moins, Tarquin viendrait fondre sur eux. *Que*

s'ils ne vouloient point donner de protection à ceux qui leur en demandoient, il estoit resolu de courir tout le pays, de passer de là chez les Volques, chez les Eques, & chez les Herniques, jusqu'à ce qu'il eust trouvé des hommes qui eussent quelque compassion pour des enfans misérables, & qui sceussent les mettre à couvert des injustes rigueurs de leurs pères. Que peut-estre il les serviroit en cette guerre, & qu'il leur feroit trouver des forces contre les armes de ce Roy superbe, & de ce peuple belliqueux. Les Gabiens lui firent bon accueil, & le receurent chez eux craignant que, s'ils ne faisoient rien en sa faveur, il ne se retirast mal satisfait, & en colere. Ils luy dirent qu'il ne se devoit pas estonner que Tarquin se fût montré le mesme envers ses enfans, qu'envers ses Citoiens, & ses alliez; qu'il exerceroit ses cruantez contre sa propre personne, s'il manquoit de sujet de les exercer autre part; Que sa venue leur estoit tres-agreable, & qu'ils esperoient que par son secours la guerre qui avoit menacé leurs portes, en seroit bientost transportée jusques aux murailles des Romains. Depuis on ne tint point de conseils touchant les affaires publiques, où il ne fût appelé. Et quand il s'agissoit d'y parler, il disoit que pour les autres choses, ils s'en rapporteroient tousjours aux vieux Gabiens, qui en avoient plus de connoissance que lui: mais pour ce qui concernoit la guerre, qu'il leur conseilloit, il souhaitoit qu'on le crust, parce qu'il connoissoit les forces de l'un & de l'autre Peuple; & qu'il sçavoit mieux que personne combien cet orgueil du Roy, insupportable mesme à ses enfans, estoit odieux à ses Citoiens. Ainsi il excita peu à peu les principaux des Gabiens à faire la guerre, & cependant il faisoit tous les jours des courses sur les terres des Romains, avec les plus braves & les plus courageux de la jeunesse. Enfin s'estant acquis toute sorte de croyance & d'autorité par ses paroles & par ses actions trompeuses, les Gabiens en firent leur General, & le Conducteur de cette guerre. Il se donna d'abord quelques combats legers entre Rome & les Gabiens, qui demouroient ordinairement vainqueurs; de sorte que les grands

& les

& les petits à l'envy les uns des autres, commencerent à croire que Sextus Tarquinius estoit un present des Dieux; Et d'ailleurs, il se mit si bien dans l'esprit des soldats, par les fatigues qu'il supportoit, par les dangers où il s'exposoit lui-mesme, & par les largesses qu'il leur faisoit du butin, que Tarquin n'avoit pas plus de puissance dans Rome que le fils en avoit chez les Gabiens. Lors qu'il se vid donc assez fort pour faire réussir ses desseins, il envoya un des siens à Rome, pour sçavoir de son pere ce qu'il vouloit qu'il executast, puis qu'il possédoit tout seul toute la puissance des Gabiens. Il ne fut rien répondu de bouche à celui qui porta cette nouvelle, parce qu'à mon opinion il étoit suspect: mais en même temps, comme si le Roi eust voulu rever sur quelque affaire, il entra dans son Jardin, où il fut suivi par le Courier de son fils en s'y promenant sans rien dire, il abbatit avec sa baguette les testes des plus hauts pavots. Enfin le Courier lassé de demander, d'attendre sa réponse s'en retourna chez les Gabiens comme n'ayant rien fait dans ce voyage; Il fit sçavoir à son Maistre ce qu'il avoit dit, & ce qu'il avoit veu, & que le Roi n'avoit pas seulement daigné lui parler, soit par colere, soit par haine, soit que ce fût un effet de son orgueil ordinaire. Mais Sextus comprit aisément ce que son pere desiroit, & ce qu'il vouloit luy prescrire par cette espece d'enigme. Il fit donc mourir les principaux des Gabiens, les uns les accusant devant le peuple, & les autres par la haine & par l'envie qu'ils avoient déjà attirée sur eux & qui les faisoit juger coupables. Plusieurs furent executez en public, & quelques-uns furent tuez en secret. On en laissa échapper à dessein: on en envoya d'autres en exil, mais les biens des absens & des morts, furent indifferemment divisez entre le peuple. Les charmes de cette largesse, & les douceurs que chacun recevoit en particulier de la distribution de ce butin, firent perdre le sentiment des maux publics: mais enfin l'estat des Gabiens destitué de conseil & de secours, tomba par cet artifice sous la puissance de Tarquin, sans qu'il fallût donner

donner des combats. Après qu'il les eut reçus sous son obéissance, il fit la paix avec les Eques, & renouvela l'alliance avec les Toscans. Depuis il n'appliqua son esprit qu'aux affaires de la ville, & n'eut point de plus grand souci que de faire bâtir le Temple de Jupiter sur le Mont-Tarpeien, pour laisser un témoignage de son regne, & de sa grandeur. On peut dire que les deux Tarquins y travaillèrent : car le pere le voyia & il fut achevé par le fils. Mais afin que la place ne demeurast point consacrée aux autres Dieux, & de la donner toute entière à Jupiter, & au Temple qui devoit y être basti ; il fit détruire & dégrader d'autres Temples, & quelques Chapelles ; que le Roy Tattius avoit premièrement voüées dans l'extrémité où il se trouva en combattant contre Romulus, & qu'il avoit ensuite basties. On dit que comme on commençoit cét ouvrage, la souveraine Divinité obligea les autres Dieux de donner quelque signe de la grandeur de cét Empire. Car encore qu'on eust connu par les oiseaux que rien ne s'opposoit à la demolition des autres Temples, toutefois ils ne se declarerent point contre le Dieu Terme, & l'on en tira ce presage, que toutes choses demeureroient fermes, & inébranlables, puisque le siege de ce Dieu n'avoit point esté remué, & que de tous les autres Dieux, il avoit esté le seul qu'on n'avoit pû faire sortir des limites qui lui estoient consacrées. Ce presage de la longue durée de Rome, fut suivi d'un autre prodige qui annonçoit la grandeur de cét Empire. Une teste d'homme qui avoit le visage entier, apparut (dit-on) à ceux qui creusent les fondemens de ce Temple. Cela témoignoit bien clairement que ce lieu seroit quelque jour la forteresse de l'Empire, & le Chef de tout le monde. Ce fut aussi la prediçon & des Devins qui estoient alors dans la ville, & de ceux qu'on avoit fait venir de la Toscane, pour les consulter sur ce sujet. Cependant la dépense qu'il falloit faire, donnoit au Roy de l'inquietude ; car le pillage de Pometie, que l'on avoit destiné pour achever l'ouvrage entier, ne pouvoit suffire qu'à peine, pour élever les fondemens : C'est
pour

pourquoy, outre que Fabius est le plus ancien de ceux qui en parlent, je m'attacherois plustost à ce qu'il dit, qu'on ne mit à part que quarante talens, qu'à l'opinion de Pison, qui a laissé par écrit qu'on destina pour cet ouvrage quarante mille livres d'argent. C'est une somme que l'on ne pouvoit esperer du pillage des plus riches Villes de ce temps-là, & qui suffiroit aujourd'huy pour les fondemens de nos plus magnifiques ouvrages. Enfin, comme il n'avoit point de plus grande passion que d'achever ce Temple, après avoir fait venir des ouvriers de tous côtez de la Toscane, non seulement il se servit en cela des deniers publics, mais encore des corvées du peuple. Bien que ce travail ajoûté à celui de la guerre, ne fût pas un petit travail; toutefois la Populace ne le trouvoit pas si fâcheux, par la satisfaction qu'elle avoit d'employer ses mains & sa peine à bastir les Temples des Dieux. Pour les autres ouvrages où il occupa depuis la populace de Rome, comme les échaffaux du Cirque, & le grand égoust qu'il fit faire par-dessous terre, pour recevoir & entraîner les immondices de la ville, ils tourmenterent beaucoup plus le peuple, bien qu'en apparence, ils ne fussent pas de si grand travail. Mais aussi ces deux ouvrages sont si excellens, que les magnificences d'aujourd'hui leur sont à peine comparables. Tarquin exerçoit le peuple par ces sortes de travaux, parce qu'il estimoit que la multitude étoit à charge à une Ville, si on ne l'emploioit à quelque chose; Et d'autant qu'il avoit envie de porter plus loin les bornes de sa domination, il envoya des colonies à Signie, & à Circées, (*Signie ville en la terre de Labour, vulgairement Signia. Circées en la mesme contrée sur le bord de la mer, vulgairement Circelli.*) comme de fortes garnisons, qui deffendroient un jour la Ville par mer, & par terre.

52. En mesme temps qu'il faisoit toutes ces choses, il arriva un prodige estrange & epouvantable. Il sortit d'une colonne de bois, un Serpent, qui effraya & mit en fuite toute la Cour, & qui neantmoins ne donna pas au Roy tant d'épouvante, que d'inquietude & de soucy. C'est pourquoy encore qu'on ne se servist ordinairement
que

que des Devins de la Toscane, pour interpreter les prodiges qui regardoient le public ; toutefois Tarquin étonné de cet accident , comme d'un presage qui le menaçoit en particulier, resolut d'envoyer à l'Oracle de Delphes , le plus fameux & le plus celebre qui fût alors sur la terre. Ainsi ne voulant pas se rapporter à d'autres personnes de la réponse qu'on luy rendroit , il envoya en Grece deux de ses enfans, par des terres qu'on ne connoissoit pas en ce temps-là , & par des mers encore plus inconnues. Titus & Aruns firent donc ce voyage, & menerent avec eux L. Junius Brutus fils de Tarquinie sœur du Roy. C'estoit un jeune homme, qui avoit beaucoup d'esprit, mais il ne le témoignoit pas en apparence. En effet, après avoir appris que Tarquin son oncle avoit fait mourir son frere, avec les principaux de la Ville, il se proposa de ne monstrier aucune marque d'esprit, qui pût estre suspecte au Roy , & de ne rien laisser entre ses biens qui pût exciter de l'envie. Enfin, il resolut de s'asseurer par le mépris qu'on feroit de lui, puis qu'il y avoit si peu d'assurance & de force dans la raison, & dans la Justice. Il contrefit donc l'insensé , il abandonna au Roi & sa personne , & ses biens , il ne se soucia pas mesme qu'on l'appelât du nom de Brutus , afin de cacher sous ce voile ce courage heroïque, qui delivra le peuple Romain, & de le découvrir enfin quand l'occasion en seroit venuë. Ce jeune homme que les enfans de Tarquin menerent à Delphes avec eux ; plustost pour les faire rire par le chemin, que pour les accompagner , presenta (dit-on) pour offrande à Apollon une verge d'or enfermée dans un baston de Cornouillier , comme une Image de son esprit representé par cet enigme. Lors qu'ils furent arrivez à Delphes, & qu'ils eurent executé tous les ordres de leur pere, il leur prit envie de demander qui seroit le successeur de la Couronne. Alors, s'il en faut croire ce que l'on dit, on entendit cette voix qui sortit du fonds de la caverne ,

CELUI D'ENTRE VOUS, JEUNES SEIGNEURS, QUI BAISERA LE PREMIER SA MERE, OBTIENDRA DANS ROME LA PUISSANCE SOUVERAINE.

53. Les Tarquins donnerent ordre qu'on cachât soigneusement ce secret, afin que Sextus leur frère, qui étoit demeuré à Rome, ne pût sçavoir cette réponse, & qu'il fût privé du Royaume. Cependant ils jettent au sort à qui baiseroit le premier sa mere, quand ils seroient de retour à Rome. Mais Brutus qui s'imagina que la réponse de la Pythie devoit avoir un autre sens, se laissa tomber comme par hazard, & baïsa la terre, comme la mere commune de tous les hommes. On retourna ensuite à Rome, où l'on se preparoit à la guerre contre les Rutules.

54. Les Rutules tenoient alors la ville d'Ardée, & en cette contrée, & en ce tems-là, il n'y avoit point de peuple plus considerable par les richesses. (*Ardée garde encore aujourd'hui son nom. Elle est entre Ostie & Taracine à un quart de lieue de la mer.*) C'est ce qui fut cause de la guerre que l'on entreprit contre eux, parce que Tarquin étant épuisé d'argent par la magnificence des ouvrages publics, vouloit remplir son épargne; & par la douceur du butin, appaiser en même tems les peuples à qui son regne estoit odieux, non seulement par son orgueil, mais parce qu'il les avoit si long-tems occupez dans une besogne d'Esclaves. On essaya premierement de surprendre Ardée, & cela n'ayant point eu de succès, on commença à faire des retranchemens, & enfin à former un siege. Mais comme il arrive d'ordinaire dans les guerres qui sont plus longues que violentes, il étoit assez libre d'aller du camp à Rome; plus toutefois aux principaux de l'armée qu'aux simples soldats. Quelquefois aussi les enfans du Roi se traitoient les uns les autres; & un jour comme ils soupoient chez Sextus Tarquinius, où étoit Collatinus Tarquinius fils d'Egerius, ils tomberent sur le discours de leurs femmes, & chacun y loüa la sienne d'une façon extraordinaire. Enfin étant venus de ce discours à une espece de dispute, & de contestation, Collatinus dit à la compagnie, que les paroles n'étoient pas necessaires en cette occasion, & qu'en fort peu de tems on pouvoit apprendre combien sa Lucrece l'emportoit par-dessus les autres. *Si nous avons donc du courage & de l'amitié pour nos femmes (dit-il)*

montons promptement à cheval, allons de ce pas les trouver; & comme elles ne nous attendent pas, que chacun juge de la sienne par l'estat où il la surprendra. Le vin les avoit échauffez, & sans differer davantage, ils courent à Rome à bride abattue, & y estant arrivez sur le soir, ils passerent de là à Collatie, où ils trouverent Lucrece, non pas à table, & dans des passe-tems inutiles, comme ils avoient rencontré les autres, mais assise au milieu de ses servantes, & filant la laine avec elles, que la nuit estoit déjà bien avancée. De sorte que la gloire de ce combat demeura entierement à Lucrece. Elle receut son mary & les Tarquins avec toute sorte de bon accueil; & Collatin glorieux de sa victoire, invita sa compagnie de renouveler chez lui la débauche. En même tems Sextus Tarquinius conceut un lâche desir de forcer Lucrece, de qui les beautez & la chasteté enflammerent d'autant plus la convoitise de ce méchant. Mais on ne fit que rire toute cette nuit, & sur le matin on s'en retourna au camp. Quelques jours après Sextus Tarquinius revint à Collatie, au déceu de Collatin, accompagné seulement d'un homme. Il fut fort bien receu par des personnes qui ne sçavoient pas son dessein; & comme on eut soupé, & qu'on l'eut mené dans la chambre qui luy avoit esté préparée; enfin brûlant d'amour, & s'imaginant qu'il n'y avoit rien à craindre, & que tout le monde estoit endormy, il entra le poignard à la main dans la chambre de Lucrece, qui dormoit, & l'ayant prise à la gorge de l'autre main: Ne dites rien, Lucrece, (luy dit-il) voilà le poignard, vous estes morte si vous parlez. Elle se réveille en sursaut, & bien étonnée, se voyant privée de tout secours contre la mort, qui la menaçoit de si près. Alors Tarquin luy declare son amour, la prie de luy en accorder la satisfaction, mesle des menaces à ses prieres, met toutes choses en usage pour gagner l'esprit de Lucrece, & voyant qu'elle estoit invincible, & qu'il ne la pouvoit fléchir, par la crainte même de la mort, il ajoûta l'infamie à la crainte. Il luy dit qu'après l'avoir tuée, il tueroit aussi son Esclave, & l'étendrait tout nud auprès d'elle, afin

fin de faire dire qu'elle avoit été tuée dans un si honteux adultere, & qu'elle en avoit reçu cette punition. Enfin cette amour detestable, comme triomphante de l'honneur, vainquit par le moyen de cette crainte, cette forte & constante pudicité. Et Tarquin orgueilleux de la victoire qu'il venoit de remporter sur l'honneur de cette femme, s'en retourna de là au camp. Lucrece desesperée de ce malheur, envoya aussi-tost un même homme à Rome chez son pere, & au camp d'Ardée à son mary; & leur manda qu'ils vinssent promptement chacun avec son meilleur amy; Qu'il étoit besoin de se hâter, & qu'il lui estoit arrivé une épouvantable infortune. Sp. Lucretius son pere la vint trouver avec P. Valerius fils de Volesme, & Collatin avec Jun. Brutus, qui avoient rencontré le Messager de Lucrece, comme par hazard. Ils revenoient ensemble à Rome. Ils trouverent la miserable Lucrece toute triste & desolée, assise dans sa chambre. L'arrivée de ces personnes qu'elle aymoît, lui tira de nouvelles larmes, & quand son mary luy eut demandé si elle se portoit bien. *Non, non,* (dit-elle) *et quel bien auroit de reste une femme qui a perdu son honneur? Vous voyez, Collatin, vous voyez dans vostre lit la place d'un autre que vous. Il n'a pourtant violé que le corps, l'esprit est demeuré sans tache, et ma mort le témoignera. Mais donnez-moy les mains et la foy, que l'adultere ne demeurera pas impuny. C'est Sextus Tarquinius, qui se couvrant du nom d'amy, est venu icy cette nuit en ennemy, et les armes à la main, il en a remporté un plaisir qui est mortel à mon honneur, et qui luy doit estre funeste, si vous estes tous hommes de cœur.* Ils luy donnerent leur foy l'un après l'autre, & en même tems ils tâcherent de consoler cette affligée, en rejetant la faute sur celuy qui l'avoit commise. Ils luy representerent que c'estoit l'ame qui pechoit, & non pas le corps; & qu'il n'y avoit point de crime où il n'y avoit point de consentement. *Vous considererez* (leur respondit-elle) *ce qu'il merite, et ce qu'on luy doit; Pour moy, encore que je me tienne innocente de la faute, je ne veux pas m'excuser de la peine. Et de formais aucune femme ne vivra impudique, en sui-*

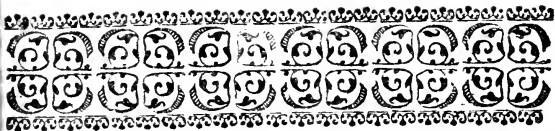
vant l'exemple de Lucrece. Aussi-tost elle s'enfonça dans le cœur un poignard qu'elle avoit caché sous sa robe, & tomba morte du coup qu'elle se donna. Le mari & le pere s'écrierent à ce spectacle, mais tandis qu'ils s'abandonnent à l'affliction, Brutus tira le poignard de la playe de Lucrece, & le levant en sa main encore tout degoutant de sang: Je jure (dit-il) par ce sang tres-chaste, de vanger l'injure qui lui a été faite, & vous en appelle à témoin, o Dieux immortels, que j'employeray tous mes efforts, le fer & le feu, & tout ce qui me sera possible, pour exterminer Tarquin le superbe avec sa méchante femme, & toute sa race criminelle, & que je ne souffriray jamais que pas un de son sang, ny que quelque autre que ce soit, regne désormais dans Rome. Il donna ensuite le poignard à Collatin, puis à Lucretius & à Valerius, qui s'estonnerent, comme d'un prodige, de voir un changement si prompt dans l'esprit de Brutus. Ils jurerent neantmoins, selon la forme qu'il leur venoit de prescrire, & ayant changé leur deuil & leurs plaintes en une juste fureur, ils le suivirent depuis comme leur Chef dans le dessein d'exterminer la Monarchie. Cependant ils firent transporter dans la place le corps de Lucrece, l'exposerent en veuë, & firent assembler le peuple pour une nouveauté si étrange & si detestable. Alors chacun commença à murmurer contre le crime & la violence du fils du Roi. D'un côté l'affliction du pere touchel'Assemblée, & luy donne de la compassion, & d'un autre costé Brutus condamnant ces larmes & ces plaintes inutiles, anime les esprits à la vangeance, & leur persuade qu'il leur estoit glorieux, comme à gens de cœur, & comme Romains, de prendre les armes contre ceux qui avoient eu la hardiesse de faire ces actes d'hostilité. Les plus courageux de la jeunesse se presenterent volontairement, & le reste suivit avec une même passion. Enfin après avoir laissé une partie de leurs forces aux portes de Collatie, & y avoir mis des gardes, pour empescher que personne n'en sortist pour avertir le Roi de ce trouble, les autres s'en allerent en armes à Rome, sous la conduite de Brutus. Ils n'y sont pas si-tost arrivez, qu'ils

met-

mettent de l'épouvante & du tumulte par tous les lieux où ils passent ; mais quand on vid que les premiers de la Ville marchaient à la teste de cette troupe, alors on s'imagina qu'il s'agissoit de quelque chose de grande importance. De sorte que cette étrange nouveauté n'excita pas moins de bruit dans Rome, que dans Collatie. On accourut donc dans la place de tous les endroits de la Ville. Et en même tems le Crieur public fit assembler le peuple alentour de Brutus qui estoit alors Tribun des Celeres, c'est à dire (*Capitaine des gardes, ou Capitaine de chevaux legers.*) Il leur fit en cette occasion une harangue qui n'avoit aucunes marques de cette folie qu'il avoit feinte jusque-là. Il parla de la violence de Sex. Tarquinius, de l'exécrable violement de Lucrece, de sa mort déplorable, de l'affliction de Tricipitinus ; qui se voyoit privé d'enfans, & qui étoit plus affligé de la funeste cause de la mort de sa fille, que de la mort même. Il n'oublia pas aussi de parler de l'orgueil du Roi, des miseres & des travaux du peuple, qui avoit esté si long-tems comme ensevely sous la terre, en creusant ou en épuisant ses égouts ; Que les Romains victorieux de tous les peuples d'alentour, avoient esté convertis de guerriers & de belliqueux qu'ils estoient en de miserables carriers, & malheureux artisans. Il fit mention du meurtre de Serv. Tullius, & de l'action de sa detestable fille, qui fit passer son chariot sur le corps mort de son pere, & il invoqua là dessus les Dieux vangeurs des peres outragez. Il excita le peuple par ce discours, & comme je croy par quantité d'autres encore plus atroces, que l'indignité des choses presentes lui suggera plus facilement ; qu'un Historien ne les scauroit rapporter ; & par ce moyen il persuada la multitude de dépouiller le Roi de la puissance Souveraine, & de prononcer le bannissement de Tarquin, de sa femme, & de ses enfans. Aussitost ayant pris avec luy toute la fleur de la jeunesse, qui venoit volontairement s'offrir, les armes à la main, il s'en alla au camp d'Ardée, pour faire soulever l'armée contre le Roy, & laisser le gouvernement de la Ville à Lucretius, à qui le Roy l'avoit auparavant donné. Durant ce

tumulte & ce desordre, Tullie s'enfuit du Palais, avec les maledictions de tout le monde, par tous les lieux où elle passoit. La nouvelle de toutes ces choses estant arrivée dans le camp, le Roy tout épouvanté d'une aventure si estrange, se mit en chemin de Rome, pour appaiser la sedition; & Brutus, qui avoit appris sa venue, se détourna de son chemin, de peur de le rencontrer. De sorte que presque en même tems, & par chemins differens Brutus arriva au camp d'Ardee, & Tarquin à Rome. On ferma les portes à Tarquin, on lui signifia son bannissement. Et au contraire, Brutus fut receu dans l'armée, comme le liberateur de la Ville. Deux des enfans du Roy, qui furent chassés du camp, suivirent leur pere, & comme de malheureux exilez, ils s'en allerent à Cire ville de la Toscane. Mais Sextus Tarquinius s'étant retiré à Gabies, comme au lieu de sa domination, y fut tué par quelques vieux ennemis, qu'il avoit animez contre luy par ses meurtres, & par ses rapines. Tarquin le Superbe regna dans Rome vingt-cinq ans. Et depuis la fondation de la Ville ju'qu'à l'établissement de sa liberté, les Rois y regnerent l'espace de deux cens quarante-quatre ans.

55. Enfin, suivant les Memoires de Servius Tullius, deux Consuls furent créez par le Gouverneur de la Ville, dans une Assemblée du peuple divisé en Centuries, & ces Consuls furent L. Junius Brutus, & L. Tarquinius Collatinus.



LES DECADES

D E

TITE-LIVE.

LIVRE SECON D.

SOMMAIRE DE FLORUS.

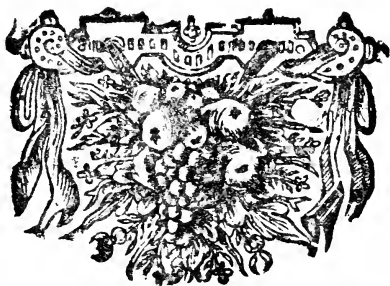
1. **B** RUTUS oblige le Peuple par serment, de ne souffrir jamais que personne regne dans Rome.
2. Il contraint Tarquinius Collatinus, son compagnon au Consulat, de se démettre de sa charge, & de sortir de la Ville, parce qu'il estoit suspect, à cause de l'alliance qu'il avoit avec les Tarquins.
3. Il fait piller les biens des Roys, & en consacre à Mars une terre, qui fut depuis appelée le Champ de Mars.
4. Il fait couper la teste à quelques jeunes Romains, des meilleures maisons de Rome entre lesquels estoient ses enfans, & ceux de sa sœur, parce qu'ils avoient conspiré de restaurer les Roys dans la ville.
5. Il donna la liberté à un Esclave, appelé Vindicius, qui avoit

voit decouvert leur trahison, & c'est de son nom qu'est venu le mot de vindicte.

6. Il mene l'armée contre les Rois qui venoient faire la guerre à Rome, avec les forces des Veïens & des Tarquiniens. Brutus & Aruns l'un des fils de Tarquin s'entreprennent dans le combat, & se tuent d'un mesme coup reciproquement donné & reçu.
7. Les Dames de Rome pleurent Brutus, & en portent le deuil l'espace d'un an.
8. Valerius Consul fait la loi des appellations au peuple.
9. Le Capitole est dedié.
10. Porfene Roi des Clusiniens entreprend la guerre pour les Tarquins; Il s'empare d'abord du Janicule, & Horatius Cocles assisté seulement de son courage, l'empêche de passer le Tybre.
11. En effet, ce Romain tout seul soutint l'impetuosité des Toscans, tandis que les autres rompoient le Pont derrière luy; & aussi-tost qu'il eut esté rompu, il se jetta tout armé dans la riviere, & se rendit à la nage de l'autre costé.
12. Autre exemple de courage & de vertu en la personne de Mutius.
Il entre secretement dans le camp des ennemis pour tuer Porfene.
Il en tue un autre qu'il croyoit estre le Roi; & ayant esté pris en mesme tems, il met sa main dans le feu de l'Autel où l'on venoit de sacrifier, la laisse constamment brûler, comme pour se punir d'avoir manqué un si grand coup, & dit qu'il y en avoit trois cens dans le camp, qui avoient tous conspiré de tuer Porfene.
13. Ce Prince epouvanté de ce discours propose des conditions de paix, & termine cette guerre après avoir pris des ostages.
14. Il y eut entre eux une jeune Romaine appelée Clelie, qui trompa ses gardes, & qui ayant traversé le Tybre, se rendit courageusement dans la ville: Mais elle fut aussi-tost rendue à Porfene, qui la renvoya honorablement, où on lui dressa une statue à cheval.
15. Appius Claudius ayant abandonné les Sabins, se tint refu-

- refugier à Rome. Cela est cause qu'on ajoûte aux autres Tribus la Tribu Claudienne, & que le nombre en est augmenté jusqu'à vingt & une.
6. A. Posthumius Dictateur marche contre Tarquin le Superbe, qui recommençoit la guerre avec une armée de Latins, & gagne la bataille près du Lac de Regille.
7. Menenius Agrippa empêche la mutinerie du Peuple, qui s'étoit retiré sur le Mont Sacré, à cause de ceux qui ne pouvant paier leurs debtes, étoient mis en servitude par leurs creanciers. Le mesme Agrippa étant mort pauvre, est inhumé aux dépens du public.
8. On crea cinq Tribuns du Peuple.
9. Corioles ville des Volsques, est prise par le courage & par la conduite de C. Marcius, qui en fut depuis appelé Coriolanus.
10. T. Latinius qui étoit d'entre le peuple, est averti en songe de représenter au Senat quelques choses qui concernoient la Religion.
11. Parce qu'il ne fait point d'estat de cet avertissement, il perd son fils, & devient perclus de ses membres. Mais enfin s'estant fait porter au Senat, & ayant satisfait à ce qu'un Dieu lui avoit commandé, il recouvre l'usage des pieds & s'en retourne sain & sauf en sa maison.
12. C. Marcius Coriolanus est fait General de l'armée des Volsques, chez qui il s'esloit retiré, après avoir été banni par les Romains.
13. Il vient avec une armée aux portes de Rome.
14. On lui envoie premierement des deputez, & ensuite les Prestres pour tâcher de l'obliger de ne point faire la guerre à sa Patrie. Mais tout cela est vain & inutile.
15. Enfin Veturie sa mere, & Volomnie sa femme, obtinrent de lui qu'il se retireroit.
16. On propose pour la premiere fois la loi touchant la division des terres.
17. Sp. Cassius qui avoit été Consul, est accusé d'aspirer à la Royauté, & en est puny de mort.
18. Oppia, Religieuse Vestale, convaincue d'inceste, est enterrée toute vive.

29. La Maison des Fabiens demande qu'on lui remette tout le soin de la guerre des *Veiens* proches voisins de Rome, & ennemis plus importuns que dangereux.
30. Ainsi marcherent contre eux trois cens six Fabiens, qui furent tous tuez près de la rivière de *Cremere*, & il ne demeura de cette Maison dans Rome, qu'un seul enfant.
31. *Appius Claudius* Consul, ne réussit pas heureusement contre les *Volsques*, par la désobéissance & par la haine de ses soldats, qu'il fait ensuite désarmer.
32. Le reste de ce Livre contient les guerres contre les *Volsques*, contre les *Eques*, & les *Veiens*, & les divisions qui arriverent entre le Senat & le Peuple.





TITE-LIVE.

PREMIERE DECADE.

LIVRE SECOND.

LE parlerai deormais des choses que le peuple Romain, devenu libre dès cet instant, a executées durant la paix, & durant la guerre ; des Magistratures annuelles, & de l'autorité des Loix, bien plus puissante que celle des hommes. Certes l'orgueil & la violence du dernier Roi contribua entièrement à rendre la liberté plus plaisante, & plus agreable : Car les premiers Rois avoient regné de telle sorte, que ce n'est pas sans raison qu'on les considere comme les fondateurs de tous les endroits qu'ils ont ajoûtez à cette Ville, pour loger la multitude qu'ils avoient eu soin d'augmenter. On ne doute point aussi que Brutus, qui a mérité tant de gloire, pour avoir chassé ce Roi Superbe, n'eust entrepris cette action au desavantage du public, si pour un desir hors de saison d'avancer la liberté, il eût attaché le Roiaume à quelqu'un des Rois precedens. Car enfin, que fût-il arrivé, si cette troupe de bergers, & de personnes ramassées, vagabonde & fugitive, qui avoit trouvé dans l'asile inviolable d'un Temple, une liberté,

entiere, ou du moins l'impunité de toutes choses, n'eût point été retenuë par la crainte & par le respect des Rois, & qu'elle eût commencé d'être agitée par les tempestes de la puissance des Tribuns? Eust-on veu naistre autre chose entre le peuple & le Senat, dans une Ville toute composée d'estrangers, que des dissensions & des disputes, avant que les gages precieux de leurs femmes & de leurs enfans, & que l'amour du pais où l'on ne s'accoutume que par le tems, les eussent tous unis ensemble? Il ne faut point douter que la discorde n'eust entierement ruiné les choses qui n'estoient pas encore bien établies; mais que la douce moderation d'un regne a si bien entretenues, & si heureusement élevées, qu'elles ont été capables de produire l'agreable fruit de la liberté. Au reste, elle commença plutôt par la puissance annuelle des Consuls, que par aucun retranchement du pouvoir & l'autorité des Rois: car les premiers Consuls eurent les mesmes droits & les mesmes marques d'honneur. On donna ordre seulement qu'il ne semblast pas qu'on voulût redoubler la crainte, si les deux Consuls avoient ensemble les faisceaux. Brutus les eut le premier par le consentement de son compagnon au Consulat; & ne monstra pas moins de passion à conserver la liberté, qu'il en avoit montré pour l'acquérir. Ainsi, afin qu'on ne pût se laisser fléchir par les prieres, & par des largesses Royales; Premièrement, il obligea par serment le Peuple amoureux de la liberté nouvelle, de ne plus endurer à l'avenir que personne regnast dans Rome. Et pour augmenter la puissance du Senat par l'augmentation de cet Ordre, il choisit les plus considerables d'entre les Chevaliers, & en remplit jusques à trois cens, le nombre des Senateurs, qui avoit esté diminué par les meurtres, & par les violences de Tarquin. C'est de là, dit-on, que la coustume est venue d'admettre dans le Senat & ceux qui estoient des anciens Senateurs, & ceux qui leur furent depuis ajoûtez, qu'on appelloit le nouveau Senat; ou (*Pères conscriptis, c'est à dire Senateurs nouveaux ajoûtez aux anciens.*) On ne scauroit dire combien cela eut de force, pour mettre la con-

corde

corde dans la ville , & pour unir le Peuple avec le Senat. On donna ordre ensuite aux choses qui concernoient la Religion; & parce qu'il y avoit quelques sacrifices qui ne se faisoient que par les Rois, on crea un Roi Sacrificateur, afin qu'on n'eust aucune occasion de les desirer. Mais on soumit au grand Pontife ce Sacerdoce, de peur que l'honneur qu'on ajoûtoit à ce nom ne nuisist à la liberté, qui faisoit alors le plus grand souci, & la plus forte passion des Romains.

2. Certes je ne sçai si en la voulant asseurer de toutes parts, par des choses même de peu d'importance, ils ne passerent point les bornes que l'on se doit prescrire. Car le nom même de l'un de leurs Consuls leur devint suspect & odieux, encore qu'il ne leur eust donné aucun sujet de mécontentement. On disoit que les Tarquins estoient trop accoustumés à regner, qu'ils avoient commencé par Tarquinius Priscus; Que depuis, Servius Tullius ayant regné, la longueur de son regne n'avoit pas fait perdre à Tarquin le Superbe le desir de la Couronne, comme d'un bien qui ne luy appartenoit pas, mais qu'il l'avoit reprise par le crime & par la force, comme une succession de ses Peres; Qu'aujourd'hui Tarquin le Superbe ayant été chassé, l'autorité Souveraine estoit tombée entre les mains de Collatinus Tarquinius; Que les Tarquins ne pouvoient vivre en personnes privées, & qu'il se faisoit défier d'un nom si dangereux à la liberté. On fit premièrement courir ce discours dans la Ville, afin de tenter les Esprits; Et cependant Brutus fit assembler le peuple en inquietude de ce soupçon. Il lui representa d'abord le serment qu'il avoit fait, de ne souffrir jamais que personne regnast dans Rome; Qu'il n'y avoit plus rien à craindre pour la liberté, mais que pour la maintenir il ne falloit rien mépriser, Qu'il tenoit malgré lui ce discours, touchant une personne qu'il estoit, & qu'il n'auroit eu garde de rien dire si l'amour de la Patrie n'eût été plus forte dans son ame, que la considération d'un Ami; Que le Peuple Rom. ne croioit pas entièrement avoir recouvré sa liberté, parce que le sang Royal, & le nom du Roi étoit non seulement dans la ville, mais encore dans la puis-

sance: Que cela nuisoit à la liberté, & lui étoit comme un obstacle, ôtez nous donc, dit-il, à Lucius Tarquinius Collatin, ôtez-nous volontairement cette crainte. Nous nous souvenons & nous confessons aussi que vous avez généreusement chassé les Rois: mais achevez votre bienfait, ôtez de Rome le nom de Roi. Nos Citoyens vous rendront non seulement ce qui vous appartient, mais si quelque chose y manque, ils vous le rendront avec usure. Retirez-vous donc avec l'amitié de Rome, délivrez la Ville d'une crainte peut-être vaine, & sans raison. Mais l'on s'est persuadé que la domination des Rois ne devoit sortir de Rome qu'avec la race des Tarquins. L'étonnement d'une chose si nouvelle & si subite ôta d'abord la parole au Consul, & lors qu'il voulut commencer à parler, les premiers de la ville se mirent alentour de lui, & le prièrent instamment de ne point faire de résistance. Mais comme les discours de tous les autres ne faisoient pas grand effet sur son esprit, enfin Sp. Lucretius plus venerable par son âge, & par son autorité, & outre cela son beau-pere le sollicita par toutes sortes de moïens, tantôt par prières, tantôt par persuasions de consentir à une chose que tout le monde desiroit. De sorte que le Consul craignant que, quand il seroit personne privée, la même chose ne lui arrivât avec la perte de ses biens, & avec ignominie, se dépoüilla volontairement de sa dignité, se retira de la Ville, & fit transporter tous ses biens à Lavinium. Brutus proposa au Peuple de l'ordonnance du Senat, que tous ceux qui étoient de la race des Tarquins fussent bannis, & par les suffrages des Centuries il prit pour Compagnon au Consulat P. Valerius qui lui avoit aidé à chasser les Rois. Bien que personne ne fût en doute que du côté des Tarquins on étoit menacé de la guerre, elle fut toutefois plus lente qu'on ne se l'étoit proposé. Mais ce que l'on craignoit le moins, il ne s'en fallut gueres que la liberté ne fût perdue, par la trahison & par la fraude. Il y avoit parmi la jeunesse Romaine, quelques jeunes hommes, & même des meilleures maisons de la Ville, de qui la licence avoit été plus grande durant les Rois, qui étoient de même âge que les Tarquins, qui aiant été leurs compagnons de

de débauches , avoient accoustumé de vivre avec eux à la Royale. Ces jeunes gens qui se voyoient dépoüillez de cette licence , par l'égalité qu'on avoit mise entre tout le monde , commencerent entre-eux à se plaindre que la liberté des autres étoit pour eux une servitude; Ils disoient qu'on pouvoit esperer d'un Roi ou de la Justice, ou de la faveur, selon que l'on en avoit besoin; Qu'il pouvoit faire grace , qu'il pouvoit faire plaisir , se fâcher & pardonner, & qu'il sçavoit faire mettre de la difference entre un ami & un ennemi. Qu'au contraire , la loi étoit une puissance sourde & inexorable , plus utile & plus favorable pour les pauvres & pour les foibles, que pour les personnes puissantes; Qu'elle ne se relaschoit jamais; qu'elle ne donnoit jamais de grace, pour peu que l'on s'en éloignast; & qu'il étoit bien difficile d'être toujours innocent parmi tant d'occasions de faillir , qui se rencontrent parmi les hommes.

3. Durant que ces jeunes esprits se corrompoient les uns les autres par ces manieres de plaintes, il arriva à Rome des Deputez de la part des Rois qui sans faire mention de leur retour demanderent seulement leurs biens. Après qu'ils eurent exposé au Senat le sujet de leur députation, on employa quelques jours à consulter sur cette affaire. Car on disoit que c'étoit leur donner une occasion de faire la guerre, que de ne leur rendre pas leurs biens, & que d'autre côté c'étoit leur donner de la force, & les moyens de nourrir la guerre , que de leur rendre ce qu'ils demandoient. Cependant les Deputez faisoient encore autre chose , & tandis qu'ils demandoient ouvertement les biens de leurs Maîtres , ils faisoient en secret des trames pour leur faire recouvrer le Royaume. Ainsi feignant de n'avoir point d'autre dessein que de solliciter les jeunes Gentils-hommes , pour obtenir ce qu'ils sembloient demander, ils sonderent adroitement leurs esprits & leurs volontés. Et comme ils virent qu'ils les écoutoient sans repugnance, ils leur presenterent des lettres de la part des Tarquins , & traiterent avec eux pour les faire entrer de nuit dans la Ville. La charge en fut premierement don-

née aux Vitelliens & aux Aquiliens, dont la sœur avoit épousé Brutus & de ce mariage étoient déjà fortis deux enfans, Titus & Tiberius. Leurs oncles les firent entrer dans leur complot, & avec eux quelques autres jeunes Gentilshommes, dont le tems nous a dérobé les noms & la connoissance. Cependant ceux qui étoient d'avis qu'on rendît aux Tarquins ce qui leur appartenoit l'emportèrent par dessus les autres. De sorte que, comme les Deputez n'avoient plus d'autres raisons de demeurer dans la Ville, que le tems qu'ils avoient obtenu des Consuls, pour trouver des chariots & des voitures, afin de faire transporter les meubles des Rois, ils emploierent tout ce tems-là à consulter avec les conjurez, & en obtinrent enfin qu'ils escriroient à leurs Maîtres. Car comment auroit-on pu croire autrement des Deputez, sur des choses de si grande importance? Mais ces lettres qui furent données pour être un gage de foi & d'assurance, découvrirent tout l'attentat. Car le jour avant le départ des Deputez, comme des conjurez qui avoient soupé chez les Vitelliens, parloient ensemble de leur complot, & qu'ils disoient sur ce sujet quantité de choses, pensant n'avoir point de témoins, leur discours fut entendu par un de leurs Esclaves, mais qui avoit déjà connu quelque chose de leur dessein, mais il attendoit, pour les deceler qu'on eût donné aux Deputez les lettres, afin que leur témoignage découvrist plus manifestement ce crime. Lors qu'il eut donc appris qu'elles avoient été données, il alla découvrir l'entreprise aux Consuls, qui partirent aussi-tôt de leur maison pour s'aller saisir & des Deputez & des Conjurez. Ils s'eclaircirent sans bruit de toute l'affaire, & donnerent ordre sur tout que les lettres ne fussent point détournées. On mit sur le champ les traîtres aux fers. On douta quelque tems, si l'on feroit le même traitement aux Deputez; & bien qu'ils semblaient avoir mérité d'être traitez en ennemis, toutefois le droit des gens fut le plus fort. Quant aux biens des Rois qu'on avoit auparavant été d'avis qu'ils fussent rendus, on en remit de nouveau la deliberation au Senat, que la colere surmonta en cette occasion.

sion: car il deffendit qu'ils fussent rendus, & ne voulut pas aussi qu'ils fussent confisquez au public. Mais il les abandonna à la multitude pour être pilléz, afin que par ce pillage des biens des Rois le peuple perdit l'esperance de se reconcilier jamais avec eux. Les terres des Tarquins qui étoient entre le Tibre & la ville, furent consacrées à Mars. On dit que ces terres étoient semées de froment tout prêt à couper; que, parce qu'il n'étoit pas permis de s'en servir, le peuple qui étoit accouru de tous côtez, aiant coupé ce bled, le jetta avec sa paille dans la riviere, qui étoit alors fort basse, comme il arrive ordinairement dans les chaleurs de l'Esté, & que les javelles de ce froment remplies de fange & de limon, s'étant arrêtées aux endroits où il y avoit moins d'eau, avec les autres choses que la riviere entraîne, il s'en fit peu après une Isle; (*On voit encore cette Isle.*) Je croi que depuis on y ajouta de la terre; & que la main des hommes acheva ce qu'avoit commencé le hazard, & on y fit un lieu capable de porter mesme des Temples.

4. Les biens des Rois aiant été pilléz, les traîtres furent condamnez, & envoyez au supplice, qui fut d'autant plus considerable, que la charge de Consul imposoit au Pere la necessité de faire punir ses propres enfans. Et la fortune voulut que celui qui raisonnablement devoit s'éloigner du spectacle, & de la poursuite de ce supplice, en fut lui-même le sollicitateur & le témoin. Tous ces jeunes Gentilshommes furent attachez à un poteau, mais comme s'ils eussent été inconnus, on ne consideroit que les enfans du Consul, qui avoient attiré sur eux les regards de tout le monde. Et l'on n'avoit pas moins de pitié de les voir exposez au supplice, que l'on avoit d'horreur du crime qui leur faisoit meriter ce supplice; qu'il leur fût entré dans l'esprit, de mettre en la puissance d'un Roy tyrannique, & alors banny de leur Patrie, qui avoit esté mise en liberté cette mesme année, leur Pere liberateur de la Patrie, le Senat, la multitude, & enfin tout ce qui concernoit les Dieux, & le peuple de Rome. Les Consuls allerent donc prendre leur place, les Licteurs, c'est à dire (*Sergens*) furent envoyez pour faire l'exécution. Ils de-

poillillerent les criminels, les battirent à coups de verges, & enfin ils leur couperent la teste avec une hache. Pendant tout ce temps-là le Pere aiant le visage decouvert, demeura en veüe à tout le monde, & l'amitié paternelle ne surmonta pas sa constance durant une execution si furieuse.

5. Mais afin d'enseigner de toutes façons à fuir les trahisons & les crimes, & d'en laisser d'illustres exemples, après avoir puny les coupables, on donna pour recompense au denonciateur, avec la liberté & le droit de bourgeoisie, une somme d'argent: qui fut prise dans l'épargne. On dit qu'il fut le premier qui fut mis en liberté avec la vindicte: (*C'estoit une petite bouffine avec laquelle on mettoit un esclave en liberté.*) Mais quelques-uns estiment que ce mot de vindicte est venu de luy, parce qu'il s'appelloit Vindicius. Et depuis on a gardé cette coustume, que tous ceux qu'on mettoit en liberté de la mesme sorte, seroient reputez Citoyens Romains.

6. Lors qu'on eut rapporté à Tarquin toutes ces choses de la mesme façon qu'elles s'estoient passées, ce miserable enflammé non seulement du dépit de voir ses esperances ruines, mais encore de fureur & de hayne, voiant les chemins fermés à l'artifice & à la ruse, se resolut à faire ouvertement la guerre. Il alla donc mendier du secours dans les Villes de la Toscane. Il implora particulièrement l'assistance des Veiens & des Tarquiniens, & les conjura de ne pas souffrir, qu'estant descendu de leur sang, il perist devant leurs yeux miserablement banny, & chassé d'un si grand Royaume avec ses malheureux enfans. Il representa que les autres avoient été appelez d'un pais estrange pour regner à Rome, & que pour lui comme il aggrandissoit l'Empire Romain par la force de ses armes, il en avoit été chassé par une excrable conjuration de ses plus proches, que comme pas un d'eux n'avoit paru digne de regner, ils avoient mis en pieces le Roiaume, & l'avoient divisé entr'eux; Qu'on avoit donné ses biens à piller au Peuple, afin que le monde eût part au crime. Qu'il vouloit seulement retourner en sa Patrie, & en son Roiaume, & punir ses sujets ingrats, & rebelles.

belles. Qu'ils lui donnaissent donc du secours, que par ce moyen ils se vangeroient eux mêmes des vieilles injures, leurs Legions tant de fois deffaites, & leurs terres si souvent ravies. Ces paroles toucherent les Veiens, & chacun d'eux disoit tout haut, & en menaçant, qu'au moins sous la conduite d'un Rom. ils devoient aller effacer leurs anciennes ignominies, & reprendre par les armes ce que l'on avoit pris sur eux. Quant aux Tarquiniens, ils se laisserent gagner par le nom & par l'alliance; & estimerent qu'il leur estoit glorieux, que des Princes de leur sang regnassent dans Rome. Ainsi les forces de deux Villes, accompagnerent Tarkin pour aller recouvrer son Royaume, & faire la guerre aux Romains. Aussi-tôt qu'il fut arrivé sur leurs frontieres, les Cons. allerent au devant de lui avec une armée. Valerius avoit la conduite des gens de pied disposez en un bataillon quarré; & Brutus prit le devant avec la Cavalerie, afin de reconnoistre les ennemis qui avoient fait de leur côté la même chose. Car Aruns fils de Tarquin s'etoit avancé avec sa Cavalerie, & le Roi le suivoit avec les Legions.

6. Aruns aiant remarqué de loin par les faisceaux que l'on portoit que le Consul y étoit; & ensuite s'étant approché, & enfin reconnu Brutus au visage; Alors tout enflammé de colere. *Voila donc, dit-il, voila le traistre qui nous a chassé de nôtre Patrie. Le voila qui marche magnifiquement paré des marques de nôtre grandeur. Dieux vengeurs des Rois declarez-vous maintenant, & paroissez à mon secours.* Il pique aussi-tôt son cheval, & court à bride abattue contre le Consul, qui connut bien qu'on venoit à lui, il se presente donc au combat avec une ardeur incomparable; Ces deux Capitaines coururent l'un contre l'autre avec tant de colere & de haine, que ne se souvenant pas de couvrir leurs corps, pourveu qu'ils blessassent leur ennemi, ils s'enfermerent d'un même coup, qui passa au travers de leurs ecus, & tomberent morts à terre, attachez l'un à l'autre avec leurs lances. En même-tems toute la Cavalerie commença le combat, & bien-tôt après les gens de pied arriverent. La victoire fut douteuse en cette occasion, & l'on combatit de part & d'autre, à forces égales. La pointe droite fut vi-

victricieuse de chaque costé, & la gauche fut battüe: Les Veiens accoûtumez à estre vaincus par les Romains, furent deffaits & mis en fuite: mais les Tarquiniens qui étoient des ennemis nouveaux, non seulement demeurèrent fermes, mais ils repoussèrent les Romains. Cependant après ce succez une si grande terreur s'empara de Tarquin & des Toscans, qu'ils laisserent la chose imparfaite, & les deux armées, celle des Veiens, & celle des Tarquiniens se retirèrent de nuit dans leur pays. On ajouste à ce combat des prodiges & des miracles. On dit que durant le silence de la nuit on oïit une voix qui venoit de la Forest d'Arfie, & l'on croit que ce fut celle de Silvain; voici les paroles qu'on entendit, IL EST MORT UN HOMME DE PLUS DU COSTE' DES TOSCANS, c'est pourquoi les Romains sont demeurez victorieux. Ainsi les Romains se retirèrent comme vainqueurs, & les Toscans comme vaincus. Car aussi-tôt qu'il fut jour, comme on ne vid plus paroistre d'ennemis, P. Valerius Consul fit ramasser leurs dépouilles, retourna dans Rome en Triomphe, & y fit faire les funerailles de son compagnon au Consulat, avec toute la pompe que l'on se pût imaginer.

7. Mais la tristesse publique fut sans doute le plus grand ornement de ses obseques, qui furent certes illustres, principalement en ce que les Dames Romaines en portèrent le deuil un an durant, comme de leur pere; parce qu'il avoit si hautement vangé la pudicité violée.

8. Ensuite, comme les affections du peuple sont variables & changeantes, le Consul qui étoit demeuré, & qui s'étoit veu dans une si grande considération tomba de son credit non seulement dans l'envie de ses Citoyens, mais encore dans le soupçon d'un crime enorme. Le bruit couroit qu'il aspiroit à la Couronne, parce que depuis la mort de son Collegue il n'avoit mis personne en sa place, & qu'il bâtittoit sur le haut de Velie, (*Au plus haut du mont Palatin,*) en un lieu assez fort, & assez assésuré pour y faire un jour une forteresse. Toutes ces choses qui se disoient communément, & à quoi même on ajoûtoit de la croiance, affligèrent le Consul par leur horreur & par leur indignité.

C'est

C'est pourquoi il fit assembler le peuple, & aiant fait mettre bas les faisceaux, il monta au lieu où l'on faisoit les harangues. Cette action fut agreable à la multitude. Elle fut avie de voir qu'on abbaissoit devant elle les marques de l'autorité Souveraine, parce que c'étoit confesser que la force & la majesté du Peuple étoit plus grande que celle du Consul. Après qu'on lui eut fait signe d'écouter, le Consul commença à louer la bonne fortune de son Colleague, de ce qu'après avoir mis en liberté sa Patrie, & combattu pour la Republique, honoré du plus haut rang où un Romain puisse monter, il étoit mort glorieusement, & avant que son estime où on ne pouvoit plus rien ajoûter, lui eût excité de l'envie. Que pour lui, il étoit bien malheureux de survivre à sa gloire, pour demeurer exposé aux soupçons d'un si grand crime, & se voir méprisé si honteusement entre les Vitelliens & les Aquiliens, après avoir été reconnu pour liberateur de la Patrie. Quoi donc, (dit-il) n'y aura-t-il jamais de Vertu si bien éprouvée par vous-même, qu'elle ne puisse être violée par les soupçons & par les défiances? Moi qui fus l'ennemi des Rois, je craindrois d'estre soupçonné d'avoir affecté le Roiaume? Moi je croirois me faire raïndre par mes Citoyens, si j'étois logé dans la forteresse & sur le Capitole? Ma reputation dependra donc parmi vous d'une chose si legere? La confiance que vous devez avoir en moi, a-t-elle de si mauvais fondemens, qu'il vous soit plus important de regarder où je suis, que de considerer qui je suis? Non, non, Mrs. la maison de P. Valerius ne sera plus l'obstacle de vôtre liberté; Velie sera désormais pour vous un lieu d'assurance. Je transporterai ma maison non seulement dans un lieu plat, mais au pied même de cette montagne, afin que de vos maisons vous regardiez dans la mienne, & que vous soyez au dessus de moi qui vous suis devenu suspect. Que ceux-là donc bastissent sur Velie, à qui vôtre liberté sera plus seurement confiée qu'à P. Valerius. En même tems il fit transporter tous les materiaux au pied de Velie, & fit faire sa maison dans le plus bas de la pente, où il y a aujourd'hui une place publique: On fit ensuite des loix qui purgerent le Consul non seulement du soupçon d'avoir des desseins pour le Roiaume, mais qui étoient si contraires à cela, qu'il en fut

fut estimé populaire , & appelé Publicola : (*Comme qui droit Partisan du peuple.*) Il fut ordonné sur toutes choses, qu'on appelleroit au peuple du jugement des Magistrats , & que celui qui voudroit prendre le nom de Roi, & s'emparer du Roiaume, seroit puni en sa personne, & en ses biens ; & tenu pour maudit & execrable. Ces loix furent tres-agreables à la multitude ; Et après les avoir faites tout seul, afin qu'on lui en sceust tout le gré, il fit convoquer l'Assemblée du peuple, pour s'élire un compagnon au Consulat. On éleut donc pour Consul Sp. Lucretius : mais comme il estoit déjà vieux, & qu'il n'avoit pas assez de force pour soutenir une si grande charge, il mourut bien-tôt après ; Et l'on substitua en sa place M. Horatius Pulvillus : toutefois je ne trouve pas Lucretius au nombre des Consuls dans quelques anciens Auteurs, qui font immédiatement succéder Pulvillus à Brutus. Mais pour moi, je croirois qu'on ne parla point de Lucretius, parce qu'il ne fit aucune action qui signalât son Consulat.

9. On n'avoit pas encore dédié sur le Capitole le Temple de Jupiter , c'est pourquoi les Consuls Publicola & Horatius tirèrent au sort à qui auroit cet honneur ; il escheut à Horatius, & Publicola s'en alla faire la guerre aux Veiens. Mais les amis de Valerius monstrent peut-être plus de ressentiment qu'ils ne devoient que l'honneur de consacrer un Temple si fameux fust échu à Horatius. Ils firent tous leurs efforts pour le priver de cette gloire , & enfin après avoir tenté vainement toutes les autres choses, comme ils virent que le Consul tenoit déjà la porte, & qu'il faisoit ses prières, ils lui vinrent dire que son fils venoit de mourir, & qu'un homme qui avoit des morts dans sa maison, ne pouvoit consacrer le Temple. S'il n'ajouta point de croiance à cette nouvelle, ou s'il eut assez de force pour la recevoir constamment, c'est une chose dont on ne donne point de témoignage, & qu'il est mal-aisé de deviner. Quoi qu'il en soit, il ne quitta point son entreprise pour une si fascheuse nouvelle, il commanda seulement que l'on enterrast son fils ;
& en

en tenant tousjours la porte du Temple, il acheva sa
riere, & le dedia. Voila les choses qui se passerent, &
ans la Ville, & à la guerre, durant la premiere année,
près qu'on eut chassé les Rois.

10. Depuis, P. Valerius fut créé Consul pour la seconde
ois, & avec lui T. Lucretius; Et en ce tems-là les Tar-
uins s'étoient retirez chez Lartès Porsene Roi de Clu-
um, (*Aujourd'hui Chiusi*) à qui tantôt par des remonstres,
& tantôt par des prieres, ils tâchoient de persuader,
u'étant sortis des Toscans, du même sang, & du même
om, il ne devoit pas endurer qu'ils demeuraissent misera-
lement bannis, & dans une honteuse necessité de toutes
hoses. Tantost ils lui remonstroient qu'il estoit dangereux
e souffrir cette coustume naissante de chasser les Rois; Que
i liberté étoit assez douce d'elle même, & assez capable de
agner les cœurs, si les Roys ne deffendoient leur puissance a-
ec autant d'ardeur & de force, que les peuples souhaitent
i liberté; Que par elle les plus grandes choses étoient égalées
ux plus basses; qu'on ne souffre rien dans les Republiques, qui
euille s'élevér trop haut, & exceller par dessus le reste; &
u'enfin cette liberté alloit faire voir la cheute & la fin de la
oiauté, qui étoit la plus belle chose que l'on se pût imaginer
armi les Dieux & parmi les Hommes. Porsene s'imaginant
u'il étoit avantageux aux Toscans, qu'il y eût à Rome un
oi de leur nation, y vint aussi-tôt avec une armée. Jamais
ne si grande terreur ne s'étoit emparée du Senat, tant les
lusiniens estoient puissans en ce tems-là, & le nom
e Porsene redoutable. D'ailleurs les Romains ne crai-
noient pas seulement leurs ennemis, mais encore leurs
itoiens. On apprehendoit que le peuple épouvanté ne
ecueût les Rois dans la Ville, & qu'il ne se souciait pas de
jetter dans la servitude, pourveu qu'on lui donnast la
aix. C'est pourquoi en ce tems-là le Senat fit au peuple
uantité de douceurs extraordinaires. Il eut soin sur tou-
es choses du vivre; on envoya pour avoir du bled les uns
ez les Volsques, & les autres à Cumes. Le privilege de
endre du sel fut osté aux particuliers, parce qu'ils le
endoient trop cher au public. Le menu peuple fut dé-
charge

chargé de toutes sortes de tributs & d'impositions, qu'on rejetta sur les riches qui pouvoient porter cette charge : & l'on crût que les pauvres paieroient assez de tribut, s'ils nourrissoient leurs enfans. Cette indulgence du Senat conserva si bien l'union dans la Ville, que depuis dans les grandes incommoditez, & d'un siege, & de la famine : les moindres de la multitude n'eurent pas moins d'aversion pour le nom de Roy, que les premiers & les plus considerables de Rome. Enfin, il n'y eut jamais personne qui gagnast si puissamment l'amitié du peuple par de moyens illicites, que fit alors le Senat par son gouvernement, & par sa conduite favorable. Aussi-tôt que les ennemis approcherent, chacun revint des champs à la Ville, pour la deffendre selon ses forces; & chacun travailla à la fortifier. Enfin elle sembloit assez bien fortifiée par ses murailles, & par le Tibre qui la deffendoit. Mais sans doute le pont de Bois eust esté cause de sa perte, & y eust donné l'entrée à l'ennemi, sans le courage d'un seul homme, Horatius Cocles, qui fut en cette occasion le deffenseur de la fortune de la Ville. Il avoit alors d'avanture la garde du Pont ; Et comme il eut pris garde que les ennemis s'étoient d'abord emparez du Janicule, qu'ils accouroient de là de toutes leurs forces pour se saisir du Pont, & que les siens épouvantez quittoient déjà leurs armes & leur rang, il commença à leur faire des reprimandes ; il se mit au devant d'eux pour les empêcher de fuir ; il atteste les Dieux & les hommes ; leur remonstre que c'est en vain qu'ils quittent leur poste pour se sauver par la fuite ; Qu'ils ne feront rien pour eux, s'ils laissent le Pont derriere eux, & que bien-tôt ils verront un plus grand nombre d'ennemis sur le Palatin, & sur le Capitole, que sur les avenues. C'est pourquoi il les conjure de mettre le fer & le feu, & toutes choses en usage pour rompre le Pont ; & que cependant il soutiendrait les efforts des ennemis aussi long-tems que le corps d'un seul homme seroit capable de les soutenir.

11. Il n'eut pas si-tôt parlé qu'il marcha vers l'entrée du Pont ; & estoit d'autant plus remarquable, qu'il s'avant,

avançoit contre les ennemis , lors que tous les siens lui
 ournoient le dos. Ainsi se presentant les armes à la main
 pour commencer le combat, il estonna les ennemis par u-
 ne audace si prodigieuse. Il y eut toutefois deux Romains
 que la honte retint près de lui, Sp. Largius & T. Hermi-
 nius , tous deux considerables par leur naissance & par
 leur valeur. Il soutint quelque tems avec eux le premier
 choc, & la premiere furie du combat; & puis comme ceux
 qui rompoient le Pont les rappelloient , il les fit retirer
 lui-même par un petit endroit qu'on avoit exprez laissé.
 Alors jettant ses yeux menaçans & enflammés d'un noble
 courroux sur les Capitaines des Toscans , rantoist il les
 provoquoit au combat l'un après l'autre , rantoist il les
 escusoit tous ensemble de lâcheté, de se rendre esclaves
 des Roys Tyrans , & d'oublier leur propre liberté pour
 attaquer celle des autres. Ils demurerent quelque
 tems sans rien faire , & à se regarder l'un l'autre, pour
 voir qui commenceroit le combat. Enfin la honte ébran-
 la la troupe , on poussa de tous costez des traits contre
 Horace , qui en receut quelques-uns sur son bouclier,
 où ils demurerent attachez. Mais malgré toutes leurs
 forces, il ne monstra pas moins de resistance, il marchoit
 de part & d'autre à grands pas, & remplissoit seul tout le
 Pont. Enfin, commel'ennemy faisoit ses derniers efforts
 pour le faire tomber dans la riviere , en mesme tems le
 bruit du Pont qui tomboit, & les cris de réjoüissance que
 jetterent les Romains , épouvantèrent les ennemis, & ar-
 rêterent leur impetuosité. Alors Cocles, Dieu du Tibre,
 dit-il) reçois favorablement dans tes eaux & ces ar-
 mes , & ce soldat ton deffenseur. En mesme tems il se
 jetta dans l'eau tout armé comme il estoit , & en dépit
 des traits qu'on pouffoit d'en haut sur luy , il passa la
 riviere sans peril , & retourne glorieux chez les siens,
 ayant eu la hardiesse de faire une chose , qui aura sans
 doute à l'avenir bien plus de reputation que de croyan-
 ce. Au reste , la Ville ne fut pas ingrate de tant de vertu.
 On luy dressa une statuë dans la place des Assemblées :
 on luy donna autant de terre qu'il en pourroit envi-

ronner en un jour avec la charruë, & l'affection même des particuliers voulut paroître en sa faveur parmy les honneurs que lui faisoit le public. Car au milieu de la famine, & de la nécessité de toutes choses, chacun selon ses commoditez se retrancha de ses vivres, afin d'en faire part à Horace. Porfene qui avoit esté repoussé d'abord, changea son dessein de prendre la Ville d'assaut en celui de l'assiéger. Il mit donc une forte garnison dans le Janicule, planta son camp dans la plaine, & sur les rivages du Tibre & fit venir de tous costez quantité de bateaux, pour empêcher qu'il n'entraist des vivres dans Rome, & pour faire passer ses gens de l'autre costé de la riviere, afin d'aller fourrager tantost en un lieu, tantôt en un autre, selon les occasions qui se presenteroient. De sorte qu'en fort peu de tems il reduisit en une si grande extrémité tout le territoire d'alentour, qu'on fut contraint non seulement de faire transporter dans la Ville les autres biens que l'on avoit dans la campagne, mais encoré d'y faire retirer le bestail, sans qu'on osast le moins du monde le faire sortir hors des portes. Mais les Toscons ne gagnerent pas tant cet avantage par la crainte des Romains, que par les avis & par la prudence de leur Consul. Car comme Valerius étoit l'occasion d'en attaquer à l'impourveu plusieurs ensemble quand ils seroient écartez, il negligeoit les petites choses, & se reservoit pour les plus grandes. Ainsi pour attirer les fourrageurs, il commanda aux siens de faire sortir le lendemain quantité de leur bestail par la porte Esquiline, qui ne regardoit pas du côté des ennemis, sçachant bien qu'ils ne manqueroient pas d'en estre avertis, parce que pendant ce siege, & durant la famine qui estoit dans Rome quelques Esclaves infidelles s'en déroboient à tous moments, & se rendoient au camp de Porfene. En effet, les ennemis le sceurent par l'un de ces fugitifs; & cela fut cause qu'ils passerent l'eau en plus grand nombre, comme assurez de faire un plus grand butin qu'auparavant. Aussi tôt P. Valerius dépêcha T. Herminius avec un petit nombre de gens de guerre, pour s'aller mettre en embuscade sur le grand chemin

chemin des Gabinienſ, à deux milles de la ville, & commanda à Sp. Largius de demeurer à la porte Colline avec une troupe de jeunefſe, juſqu'à ce que les ennemis fuſſent aſſez, & de leur couper chemin, quand ils penſeroient venir du côté de la riviere. T. Lucretius l'autre Conſul ſortit par la porte Neuve avec quelques compagnies d'Infanterie : Titus Valerius fit paſſer avec lui quelques Cohortes d'élite par le mont Celion ; & ils furent les premiers qui ſe monſtrèrent aux ennemis. Auſſi-toſt qu'Herminius en eut entendu le bruit, il ſortit de ſon embuſcade, & les ayant repouſſez du coſté de Lucretius, il les chargea à droit en les pourſuivant. En meſme tems il s'éleva un grand cry, & à la gauche, & à la droite, du coſté de la porte Colline, & de la porte Neuve. De ſorte que les ennemis ſe trouverent enveloppez de part & d'autre ; & comme ils n'éſtoient pas aſſez forts pour reſiſter, & que tous les chemins leur eſtoient fermez, ils furent bien-toſt éſfaits & taillez en pieces. Depuis les Toſcans ne ſe harderent plus de paſſer ſi avant. Néantmoins le ſiege continuoit ; & outre que le bled étoit bien cher dans la ville, y avoit une grande neceſſité ; enfin Porſene eſperoit prendre Rome par le tems.

2. Cependant C. Mutius jeune Gentil-homme, ſ'alla imaginer qu'il étoit indigne du peuple Romain ; que n'ayant jamais été aſſiegé ni durant la paix, ni durant la guerre par aucune ſorte d'ennemis, tandis même qu'il étoit dans la ſervitude des Rois, il fuſt, maintenant qu'il étoit libre, comme captivé par les Toſcans, dont il avoit ſi ſouvent été victorieux, & mis en fuite les armées : C'eſt pourquoy il ſe reſolut à vanger cette indignité par quelque grande & memorable action. Il ſe propoſa donc premierement de paſſer dans le camp des ennemis, ſans communiquer ſon deſſein à perſonne. Mais craignant que ſ'il ſortoit de la ville ſans la permiſſion des Conſuls, & ſans que perſonne en fuſt averty, il ne fuſt arreſté par les gardes qui étoient aux portes, & ramené dans la ville comme un fuitif, & un deſerteur de ſon party, veu même que la forme preſente pouvoit aiſément faire croire ce crime, il alla trouver le Senat, & lui parla en ces termes : *j'ai reſolu*

(dit-il) de passer le Tybre, & d'entre, s'il m'est possible, dans le camp des ennemis, non pas pour aller faire quelque butin, & pour vanger nos ruines, & les dégasts qui ont esté faits dans nos terres. Je medite dans mon esprit une action plus importante, si les Dieux me sont favorables. Le Senat approuva sa resolution, & en même tems Mutius partit ayant caché sous ses habits un poignard : Aussi-tost qu'il fut au camp, il s'alla mettre où il y avoit le plus de monde proche du siege du Roi. Alors on payoit d'avanture les soldats ; & comme celui qui tenoit compte de ces payemens estoit assez près du Roi, presque habillé de même façon, qui expedioit quantité d'affaires, & que les soldats s'adressoient à lui plustost qu'au Roi, Mutius qui ne connoissoit pas Porfene, & qui ne vouloit pas demander lequel des deux étoit le Roi, de peur de se decouvrir par ce moyen, porta son coup au hazard, & tua l'autre au lieu du Roi. Il se retira aussi-tost parmi la multitude épouvantée, ayant en main le poignard sanglant dont il se faisoit faire passage : mais les gardes qui accoururent au bruit, se saisirent de lui, & le ramenerent devant le Roi. Bien qu'il fût abandonné de tout secours au milieu de ces menaces de la fortune, il parut neantmoins plus redoutable qu'il ne parut épouvanté. *Je suis Romain, (dit-il) & l'on m'appelle C. Mutius. J'ai voulu comme ennemi triompher de l'ennemi, & je n'ai pas moins de cœur pour mourir, que j'en ay montré pour ce meurtre. C'est le propre des Romains de faire & de souffrir les choses grandes & difficiles. Aureste, je ne suis pas seul, qui ay fait contre toy ce dessein, il y en a un grand nombre qui me doivent suivre, & qui cherchent la mesme gloire. Resous, toy donc, si tu veux, à combattre à tout moment pour ta propre vie, & d'avoir toûjours un ennemy à tes côtez. La jeunesse de Rome te declare cette guerre, ne redoute deormais ni des armées, ni des batailles, Noust'attaquerons l'un après l'autre, & ce sera enfn à toi a te défendre contre tous.*

13. A ce discours le Roi enflâmé de colere, & tout ensemble épouvanté du peril, commanda qu'on allumât des feux pour le gefner, s'il ne decouvroit les trames dont il faisoit les menaces. Mais Mutius au lieu de répondre ; Voi-

(dit-il) pour te faire connoître, combien ceux qui cherchent gloire font peu d'estime de leurs corps; & en même tems prononçant ces paroles, il mit sa main droite dans le feu, qui étoit allumé pour le sacrifice, & la vid lui-même brûler, comme s'il eust perdu tout ensemble & l'esprit & le sentiment. Le Roi étonné de cette action, comme d'un miracle, se leve aussi-tost de son siege, & ayant commandé qu'on le retirast de l'Autel; *Va-t-en, va-t-en*, (lui dit-il) *qui es plus osé contre toi que contre moi-mesme. Certes je te récompenserois ton courage, s'il avoit paru pour mon service.* Enfin arrivant le droit de la guerre, je te renvoye sain & sauf, & sans qu'on t'ayt fait aucune injure. Alors Mutius, comme voulant reconnoître cette grace, *Puisque la vertu* (lui dit-il) *est en honneur, & en consideration près de toi, tu obtiendras de moi par ta courtoisie, ce que tu n'as pû obtenir par des menaces. Nous sommes trois cens dans ton camp, qu'on ne peut appeller l'Elite de la jeunesse Romaine, qui avons conspiré de te perdre par cette voye. Le sort est tombé sur moi le premier, les autres paroîtront à leur tour, jusqu'à ce qu'enfin la fortune te fasse tomber sous leurs coups.* Ainsi Mutius, qui fut depuis appelé Scevole, à cause de l'accident de sa main droite, ayant esté mis en liberté fut suivi à Rome par les deputez de Porfene, tant il avoit esté touché du péril dont rien ne l'avoit défendu que l'erreur de son ennemy. Et enfin ne voulant pas se mettre au hazard de soutenir autant de combats qu'il restoit de combattants, il envoya de lui-mesme aux Romains des conditions de paix. Il parla, mais en vain, parmy les artises de cette paix de rendre aux Tarquins le Royaume, aussi il en parla plustôt, parce qu'il ne pouvoit honnestement leur refuser de faire cette proposition, que par esperance qu'il eust de rien obtenir, sçachant bien que les Romains ne lui accorderoient jamais cette demande. Ils decoururent d'accord de rendre le territoire des Veiens, on leur imposa la necessité de donner des ostages, ils vouloient qu'on fist sortir du Janicule la garnison qui y estoit. La paix ayant esté conclue à ces conditions, Porfene retira ses armes du Janicule, & sortit du territoire des Romains. Le Senat donna à Mutius pour

recompenser son courage quelques terres au delà du Tibre, qui ont esté depuis appellees les prez Mutiens.

14. Cet honneur qu'on fit à la Vertu, excita même les Fereniens de faire des actions heroïques. En effet, Clelie jeune fille à marier, qui estoit entre les ostages, ayant considéré que le camp des Toscans n'estoit pas loin de la riviere, se déroba de ses gardes, & montrant le chemin à ses compagnes, elle passa le Tybre avec elles, malgré les efforts des ennemis, & les rendit sans peril dans Rome, entre les mains de leurs parens. Cette nouvelle ayant été rapportée au Roy, il s'en mit d'abord en colere, & envoya des Ambassadeurs à Rome, afin de redemander Clelie, sans se soucier beaucoup des autres. Et ensuite convertissant sa colere en admiration, il releva cette action de Clelie par dessus celles des Horaces & des Mutiens. Mais il protesta que si on ne luy rendoit cet ostage; il tiendrait pour rompu le traité qu'on avoit fait; qu'au contraire, si on remettoit cette fille entre ses mains, il la renvoyeroit à ses parens, sans qu'on lui fist aucune injure. On tint de part & d'autre la parole qui avoit esté donnée. Les Romains suivant leur accord rendirent ce gage de paix, & la Vertu ne trouva pas seulement de la seureté auprez du Roy de Toscane, mais encore des honneurs & des recompenses. Car après avoir loüé Clelie, il luy offrit tous les ostages dont elle voudroit faire le choix. On dit que quand on les eut amenez en sa presence, elle choisit tous les jeunes garçons qui estoient au dessous de quatorze ans. Cela sembla bien seant à la pudicité d'une fille; & même tous les autres ostages demeurèrent d'accord, qu'elle ne pouvoit rien faire de plus raisonnable, que de retirer de la puissance des ennemis un âge si tendre, & si exposé aux outrages. Enfin après avoir fait la paix, les Romains recompenserent cette nouvelle vertu de femme d'une nouvelle sorte d'honneur. Ils firent dresser à sa gloire, au haut de la rue Sacrée, une statue de fille à cheval. Il nous est demeuré parmy les autres choses solennelles, qui sont en usage parmy nous, une coûtume de nos Ancestres, bien éloignée sans doute de ce paisible

decam-

campement de Porfene de devant Rome. Car quand on vend quelques biens à l'encherre, on crie tout haut que ce sont des biens de Porfene qu'on met en vente. Il faut croire que cette coutume ait pris naissance durant la guerre, & qu'elle n'ait pas esté abolie durant la paix; ou qu'elle ait pris son origine d'une occasion plus douce que le témoigne cette façon de vendre des biens, comme si c'estoit d'un ennemy. Il est donc plus vray-semblable que comme la ville étoit pauvre & necessiteuse, à cause d'un siège si long, Porfene donna aux Romains toutes les choses nécessaires dont son camp étoit remply, & qu'il avoit à venir des meilleurs endroits de la Toscane; qu'ensuite ils furent vendus, de peur qu'en les abandonnant au pillage, il ne les donnast comme un butin qu'on auroit pris sur l'ennemy, & qu'enfin on appella ces biens les biens de Porfene; parce que cela marquoit plutôt la liberalité de ce Prince que la vente de ses biens, qui d'ailleurs n'estoient pas en la puissance du peuple Romain. Bientôt après avoir quitté cette guerre, Porfene envoya Aruns son fils avec une partie de ses troupes, assieger la ville d'Aricie, afin qu'il ne semblast pas avoir inutilement amené une armée en ce pays. Les Aricins furent estonnez au bord de cette guerre qu'ils n'attendoient pas. Mais le secours qui leur vint bien-tôt après, & des Latins, & des Cumens, releva de telle sorte leur courage & leurs espérances, qu'ils eurent assez de hardiesse pour en venir à la bataille. Les Toscans se jetterent donc sur eux avec une si grande impetuosité, qu'ils les repousserent d'abord. Mais les troupes de Cumus opposant la ruse à la violence, détournèrent tant soit peu, & puis retournant sur l'ennemy qui les avoit déjà passez, & qui étoit comme en désordre, ils le chargerent par derriere. Ainsi les Toscans furent deffaits quand ils pensoient estre victorieux. Ce petit nombre seulement ayant perdu leur Chef, vint se desarmer, & comme des gens mal traitez de la fortune, chercher dans Rome un refuge, parce qu'il n'y avoit point de plus proche retraite. Ils y furent receus favorablement, & logez de part & d'autre. Quand ils eurent

rent été gueris de leurs blessures, les uns se retirerent chez eux, & y porterent la nouvelle du bon traitement qu'il avoient reçu des Romains ; les autres furent retenus à Rome par l'affection de leurs hôtes, & par l'amour même de la ville ; & on leur assigna un lieu pour habiter, qui fut depuis appelé la rue des Toscans. Cependant P. Lucretius, & P. Valerius Publicola furent faits Consuls pour la troisième fois, & en cette année Porfene envoya pour la dernière fois des Ambassadeurs à Rome ; afin de rétablir Tarquin dans le Royaume. On leur fit réponse, que le Sénat enverroit des Ambassadeurs à leur Roi, & sans différer davantage, on dépêcha vers lui les plus considérables du Sénat. *Ce n'est pas que pour abréger chemin on ne pût répondre en un mot, qu'on ne recevroit jamais les Rois ; mais on aimoit mieux lui envoyer les Principaux du Sénat, que de faire réponse dans Rome à ses Ambassadeurs, afin d'étouffer pour jamais cette affaire. Car on apprehendoit que parmi tant de bons offices mutuels, ils ne vinssent à s'aigrir les uns les autres, quand Porfene de son côté demanderoit toujours une chose entièrement opposée à la liberté Romaine ; & que d'ailleurs les Rois à moins que de vouloir eux-mêmes leur perte, refuseroient toujours un Prince qu'ils ne voudroient en rien refuser. Que le Peuple Rom. n'étoit plus sous la puissance des Rois, mais qu'il étoit en liberté ; Qu'on avoit résolu dans Rome d'ouvrir plutôt les portes aux ennemis qu'aux Rois ; & que c'étoit la passion de tout le monde, que la ville perist en même tems que la liberté ; Que partant on le prioit de souffrir que Rome fût libre, & vouloit qu'elle subsistât. Puisque vous avez pris cette résolution, (leur répondit le Roi vaincu ; pour ainsi dire, par une espèce de honte) je n'en parlerai jamais, je ne vous imposerai plus d'une chose que j'ai si souvent demandée en vain & je n'amuserai plus les Tarquins par l'espérance d'un cours qui n'est pas en ma puissance, & afin que rien n'empêche la paix que nous avons jurée ensemble, Qu'ils cherchent maintenant un autre refuge, soit qu'ils veuillent faire la guerre soit qu'ils veuillent vivre en repos.* Il ajouta à ses paroles des effets qui marquerent encore mieux son amitié. Il rendit aux Romains le reste des otages ; & le territoire

es Veiens, qui leur avoit été ôté par le traité du Janiculus. Tarquin se voyant entierement privé de l'esperance de son retour, se retira à Tusculum chez Mamilius Octavius son gendre, & par ce moien les Romains demurerent en paix avec Porfene. On créa ensuite pour Consuls M. Valerius, & P. Posthumius; & la même année on combattit heureusement contre les Sabins, & les Consuls triompherent. Neantmoins les Sabins ne perdirent pas courage, & firent de plus grands preparatifs pour la guerre. Mais de leur qu'on ne fût surpris du côté de Tusculum; car encore qu'il n'y eût point de guerre declarée, on en avoit toutefois quelques soupçons, P. Valerius fut fait Consul pour quatrième fois, & T. Lucretius pour la seconde.

15. Cependant la sedition qui s'éleva parmi les Sabins entre ceux qui demandoient la paix, & ceux qui vouloient faire la guerre, donna de nouvelles forces aux Romains. Par Ap. Claudius, qui fut depuis appelé dans Rome Ap. Claudius, se voyant pressé par les auteurs de la guerre, parce qu'il persuadoit la paix, & considerant d'ailleurs qu'il n'étoit pas assez fort contre le parti contraire, se retira de Regille à Rome, avec un grand nombre de ses artisans. On leur y donna droit de bourgeoisie, & des terres au delà de la riviere du Teveron; Et ce fut de là que prit son nom l'ancienne Tribu Claudienne; Quelques-uns de la même race, qui étoient venus de ces terres, y ayant été depuis ajoûtez. Appius ayant été receu dans le Senat, se rendit bien-tôt considerable, & arriva bien-tôt la reputation des plus grands & des premiers de la ville. Enfin les Consuls se jetterent avec une armée dans le pais des Sabins, qui l'ayant ruiné de telle sorte, premierement par les dégâts, & ensuite par une bataille, qu'ils n'y laisserent pour long-tems rien à craindre pour les Romains, ils s'en retournerent triomphans à Rome. L'année d'après durant qu'Agrippa Menenius, & Posthumius étoient Consuls, Publius Valerius estimé par les suffrages de tout le monde, le premier des Romains, soit dans la paix, soit dans la guerre; mourut dans une gloire, mais aussi dans une si grande pauvreté, qu'on ne trouva

pas chez lui de quoi faire ses funeraillies. Elles furent faites aux dépens du Public; & les Dames Romaines le pleurerent comme Brutus. La même année deux Colonies Latines, Pometie, & Coré se donnerent aux Arunciens. Cela fut cause qu'on leur alla déclarer la guerre. Ils opposèrent une puissante armée aux Consuls dès qu'ils entrèrent sur leurs frontières; mais elle fut défaite d'abord & toute la violence de cette guerre alla tomber sur Pometie. On ne fit pas un moindre carnage des ennemis après le combat que durant le combat. Le nombre des morts fut plus grand que celui des prisonniers, qu'on tua de part & d'autre, & la fureur de cette guerre n'épargna pas les otages qui étoient au nombre de trois cens. Ainsi l'on triompha encore dans Rome cette année. Les Consuls suivant Opito Virginus, & Sp. Cassius attaquèrent Pometie premièrement de force, & puis par des machines. Mais les Arunciens plutôt par haine que par espérance de réussir, étant sortis de leur ville plus armés de feu que d'fer, remplirent tout de flamme & de sang; & après avoir blessé & tué un grand nombre des ennemis, peu s'en fallut qu'ils ne tuassent l'un des Consuls, qui étoit tombé de son cheval à terre d'un coup qu'il avoit reçu. Les Historiens ne le nomment point. Après ce mauvais succès on revint à Rome, où parmi le grand nombre des blessés on désespéra long-tems de la guérison du Consul. Enfin lors qu'on eut donné autant de tems qu'il en falloit, & pour guérir les blessés, & pour refaire l'armée, on retourna à Pometie avec plus de fureur & de force. De sorte que toutes les machines de guerre aiant esté si heureusement rétablies, que le soldat montoit déjà sur les murailles la ville se rendit aux Romains. Neantmoins on ne la traita pas plus doucement, que si elle eust esté prise de force. On fit couper la tête aux principaux des Arunciens, le reste du Peuple fut mis en vente, la ville rasée, & son territoire vendu. Les Consuls en obtinrent l'honneur de triomphe, plutôt pour avoir pris une vengeance rigoureuse des injures reçues, que pour avoir achevé cette guerre, qui n'étoit pas de grande importance. O

rea pour Consuls l'année suivante Posthumius Comicius, & T. Largius ; & durant cette année , comme la jeunesse des Sabins eut voulu avec insolence enlever de force quelques femmes publiques, tandis qu'on celebrait les jeux, tant de monde y accourut; qu'il s'en salut bien peu qu'il n'y eust combat , & que d'une occasion si legere on se vist naistre un grand tumulte.

16. Outre la guerre Latine qu'on apprehendoit , on estoit assure qu'il y avoit trente Villes ; qui estoient liguées contre les Romains , par les pratiques d'Octavius Mamilius. Ce fut dans l'apprehension de tant de troubles , qui mettoient la Ville en peine , qu'on parla la premiere fois de créer un Dictateur. Mais on n'est pas assure en quelle année , ni sous quels Consuls cela fut ; on dit seulement qu'ils tenoient le parti des Tarquins. On ne sçait pas aussi avec certitude, qui fut le premier Dictateur. On trouve toutefois dans les plus anciens Auteurs , que T. Largius fut le premier qui fut créé Dictateur , & Sp. Cassius le premier qui fut General de la Cavalerie; Et parce que la Loi qui concernoit la creation des Dictateurs , ordonnoit qu'on n'élevast à cette dignité que ceux qui avoient été Consuls; Je me persuade que Largius qui estoit Consulaire , fut plutôt élu pour tenir en bride les Consuls, que M. Valerius, fils de Marcus; & petit fils de Volesius , qui n'avoit pas encore esté Consul. Et certes si on eust voulu prendre un Dictateur dans cette maison, on eust bien plutôt choisi M. Valerius le pere, dont la vertu estoit en recommandation , & qui outre cela estoit Consulaire. Aussi-tôt que le Dictateur fut créé dans Rome pour la premiere fois, le Peuple qui voyoit porter devant lui les faisceaux en conceut une grande crainte, qui le rendit plus prompt à obeir. Car il n'y avoit point alors , comme durant l'administration des Consuls ; qui avoient une puissance égale , d'appellations de l'un à l'autre , & on ne pouvoit esperer de secours que de la soumission & de l'obeissance. L'élection même du Dictateur épouvanta d'autant plus les Sabins , qu'ils croyoient qu'on l'avoit créé, particulièrement à cause d'eux ; C'est pourquoi ils

voient à Rome des Ambassadeurs afin de traiter de la paix. Ils supplierent le Dictateur & le Senat de pardonner à de jeunes gens la faute qu'ils avoient commise ; Et l'on répondit à cela qu'on pourroit bien pardonner à de jeunes gens, mais qu'on ne pouvoit pas faire cette grâce à des vieillards, qui ne cherchoient que des occasions de faire succéder la guerre à la guerre. On ne laissa pourtant de parler de la paix, & les Sabins l'eussent obtenue, s'ils eussent pu se résoudre à payer les frais de la guerre ; car c'étoit une des choses que le Senat demandoit. La guerre fut donc déclarée, & toutefois il y eut comme une trêve qui dura toute cette année, sans qu'on parlât d'aucune chose. Servius Sulpitius, & M. Tullius étoient alors Consuls, & durant leur Consulat il ne fit rien de memorable. T. Ebutius, & C. Vetustius furent ensuite créés Consuls. Durant leur administration Fidenes fut assiégée, & Crustumerie fut prise ; Preneste s'étant revoltée contre les Latins, se donna au peuple Romain, & l'on ne différa pas davantage la guerre Latine, qui s'étoit déjà fomentée durant quelques années. Ainsi A. Posthumius Dictateur, & T. Ebutius General de la Cavalerie, s'avancerent avec de grandes troupes de pied & de cheval, jusques au Lac de Regille, (*Aujourd'hui Lac de sainte Praxède, ou de sainte Severe*) dans le territoire de Tusculum, & y rencontrèrent l'armée ennemie. Et parce qu'on avoit ouï dire que les Tarquins y étoient, la colère & l'indignation firent précipiter le combat, qui fut plus rude & plus cruel que toutes les batailles précédentes. En effet dans la conduite de cette expédition les Chefs ne contribuèrent pas seulement de leurs conseils, mais encore de leurs corps, & combattirent en personne : Et pas un des Principaux de chaque parti ne sortit du combat sans blessure, excepté le Dictateur de Rome. Encore que Tarquin le Superbe fût chargé d'années & presque sans force, il poussa toutefois son cheval contre Posthumius qui étoit à la tête de ses troupes, où il exhortoit les siens & les mettoit en bataille ; mais ce misérable Prince ayant été blessé au côté, fut sau-

& mis en feureté par ses gens. Cependant Ebutius General de la Cavalerie s'étoit emporté en l'autre pointe contre Octavius Mamilius, qui poussa aussi son cheval contre lui, & s'étant tous deux rencontrés avec leurs lances, Ebutius eut le bras percé, & Mamilius fut blessé à la poitrine. Toutefois les Latins le receurent en même temps, & Mamilius ne pouvant plus tenir son espée du bras dont il avoit été blessé, se retira du combat. Le Chef des Latins qui ne s'étoit pas étonné de sa blessure, mene ses gens à la charge, & les voyant mal-traitez il vint à son secours une cohorte de bannis Romains, dont Lucius fils de Tarquin avoit la conduite. Comme ils se voioient privez de leur patrie & de leurs biens, ils combattirent aussi avec d'autant plus de fureur, & ce fut cause que les ennemis souffrirent quelque tems le combat. De sorte que de ce côté-là les Romains commencerent à reculer. M. Valerius frere de Publicola tant apperceu le fils de Tarquin, & voulant qu'on disputât pour sa gloire; que la même Maison qui avoit eu l'honneur de chasser les Rois les avoit aussi mis à mort, piqua son cheval & courut la lance baissée contre le jeune Tarquin, qui n'attendit pas son ennemi, car il se retira par ses gens: Mais Valerius qui s'étoit emporté trop avant dans cette troupe de bannis, fut percé en passant de part & d'autre, & tomba mort par terre comme enseveli sous ses armes, sans que son cheval s'arrêtât du coup. Le Dictateur Posthumus voyant qu'un personnage de cette consideration étoit mort, que les bannis s'avançoient avec furie, que les siens épouvantés commençoient à se retirer, commanda à la compagnie d'élite qu'il avoit autour de lui pour la garde de sa personne, de traiter comme ennemis tous les siens qu'on verroit fuir: De sorte que les Romains hors d'esperance de se sauver par la fuite, tournerent visage contre l'ennemi, & l'on en eut un grand carnage. La cohorte du Dictateur recommença le combat, & comme elle étoit toute fraîche, elle fit un grand carnage des bannis, qui étoient déjà las & fatigués. Le combat recommença encore par cette occasion

entre les personnes qui tenoient quelque rang. Le General des Latins voiant que la cohorte des ennemis étoit déjà presque defaite par le Dictateur Romain, mena avec lui pour la soustenir quelques troupes de secours. Alors T. Herminius les aiant apperceuës comme elles venoient en bataille, & ayant reconnu Manlius remarquable par ses armes, courut contre lui avec plus d'ardeur & d'impetuosité, que n'avoit fait un peu auparavant le General de la Cavalerie, & le chargea si vivement qu'il le tua d'un seul coup, dont il le perça de part en part. Quant à lui; comme il déposilloit le corps de son ennemi, il fut blessé d'un petit dard, & aiant esté remporté victorieux dans le camp, il mourut comme on le pansoit. Cependant le Dictateur alla en diligence trouver les gens de cheval, les conjure de mettre pied à terre, & de soustenir le combat, parce que l'Infanterie n'en pouvoit plus. Ils obeïssent à sa parole, & se jettent à bas de leurs chevaux, courent à la teste de l'Infanterie, & couvrent de leurs escus ceux qui portoient les enseignes. Les gens de pied reprirent courage, lors qu'ils virent que les premiers de la jeunesse Romaine s'exposoit avec eux au peril d'un même combat. De sorte que les Latins furent repoussez, & leurs troupes dissipées & mises en fuite. On ramene aussi-tost les chevaux à la Cavalerie, afin de poursuivre l'ennemi & l'infanterie la suivit. On dit que le Dictateur ne voulant rien oublier en cette occasion de ce qu'on pouvoit esperer & du côté des Dieux & du côté des hommes, voïa un Temple à Castor, & qu'il permit de grandes recompenses aux soldats qui entreroient les premiers dans le camp de l'ennemi. Enfin les Romains en témoignèrent tant d'ardeur, qu'ils se rendirent les maîtres de son camp avec la même impetuosité qu'ils venoient de le mettre en fuite. Ainsi succeda le combat auprès du Lac de Regille; ainsi le Dictateur & le General de la Cavalerie retournerent triomphans à Rome. Il se passa depuis trois années sans qu'il y eust de paix assurée, & sans qu'il y eust aussi de guerre. Q. Clelius, & T. Lartius furent Consuls, après eux A. Sempronius & M. Minutius, & durant leur Consulat le Temple de Sa-

ne fut dédié, & la feste des Saturnales instituée. Ensuite A. Posthumius, & T. Virginius furent faits Consuls. On trouve dans quelques autres, que ce ne fut qu'en cette année que l'on combattit au Lac de Regille, & que Posthumius s'estant dépoüillé du Consulat, fut élu Dictateur, parce que son Collegue fut tenu pour suspect. Toutes ces incertitudes des tems mettent l'esprit en confusion, parce que dans quelques-uns les Magistrats sont trement ordonnez que chez les autres; & que parmi cette antiquité non seulement des choses, mais encore des auteurs, il est impossible de sçavoir ceux qui ont été Consuls, & ce qui a esté fait en chaque année. Ap. Claudius & P. Servilius furent depuis créez Consuls. Et cette année est remarquable par la nouvelle qu'on apporta de la mort de Tarquin. Il mourut à Cumes, où après la ruine de la puissance des Latins il s'étoit retiré de chez le Tiran Aristomede. Cette nouvelle releva le courage & du Senat & du Peuple, mais la joye qu'en eut le Senat passa bientôt jusqu'à l'excez & à l'insolence. Car les Grands commencerent à mal-traitter le Peuple, à qui jusques-là on avoit esté curieux de rendre des devoirs. La colonie Sinienne: (*Signie aujourd'hui Segna dans la terre de Labour.*) que Tarquin avoit establie, fut en cette année une autre fois establie par le nouveau Peuple qu'on y envoya. On fit dans Rome trente & une Tribu; & le Temple de Mercure fut dédié environ le quinziesme du mois de May. Durant la guerre des Latins, il n'y avoit eu ny paix ni guerre avec les Volsques, encore qu'ils eussent levé du monde pour le secours des Latins, si le Dictateur de Rome ne se fust hasté, comme en effet il se hastâ, de peur d'avoir sur les bras les Latins & les Volsques tout ensemble, & d'être obligé de combattre ces deux peuples à une seule fois. Cela fut cause que les Consuls indignez contre les Volsques, menerent les Legions dans leurs terres. Comme ils ne se doutoient pas qu'on se voulust vanger de leur dessein, ils furent bien épouvantez de cette surprise: Aissi sans songer à prendre les armes, ils donnerent pour otagez trois cens enfans des Principaux de Core & de Pommetie,

metie , & par ce moien l'on fit retirer les Legions sans combattre. Mais peu de tems après quand leur crainte fut évanouie les mêmes pensées leur revinrent. Ils se preparerent en secret à la guerre , aiant fait alliance avec les Herniques. Ils envoierent même de tous côtez dans le Latium pour le faire soulever. Mais la perte que les Latins venoient de faire près du Lac de Regille , leur avoit fait concevoir tant de colere & de haine contre tous ceux qui voudroient persuader la guerre qu'ils ne pûrent même s'empêcher de mal traiter les Ambassadeurs des Volsques. Ils les prirent & les menerent à Rome entre les mains des Consuls, qui découvrirent par cette voie, que les Volsques & les Herniques se preparoient à faire la guerre aux Romains. Cette action aiant été rapportée au Senat, lui plut de telle sorte , qu'il renvoia aussi-tôt aux Latins six mille de leurs prisonniers ; & quant à l'alliance qu'on leur avoit presque toujours refusée , il en remit la résolution aux nouveaux Consuls. Les Latins furent infiniment satisfaits de ce procedé, eurent en grande veneration les Autheurs de la paix, & envoierent pour offrande dans le Capitole une couronne d'or à Jupiter. On vid venir avec les Ambassadeurs & le present qu'ils apportoitent , grand nombre des prisonniers que les Romains avoient renvoiez. Ils allerent chacun en la maison de ceux chez qui ils avoient été retenus , pour les remercier du bon traitement qu'ils en avoient reçu dans leur infortune ; & ensuite ils contracterent ensemble alliance. Jamais les Latins n'avoient été auparavant , soit en particulier , soit en general , mieux unis avec l'Empire Romain.

17. Mais cependant on étoit menacé de la guerre du côté des Volsques ; & la Ville en divorce avec elle-même , nourrissoit une haine intestine entre le Senat & le Peuple, principalement à cause de ceux qui étoient chargés de detes. On murmuroit de tous côtez , qu'ayant combattu au dehors pour la liberté & pour l'Empire, on retournoit en sa maison pour être captif & miserablement opprimé par ses propres Citoiens ; Que la liberté du Peuple étoit plus assurée durant la guerre que durant la
paix.

ix, & qu'elle estoit plus en danger parmi les Citoyens
 e parmi les Ennemis. Cette haine qui prenoit déjà
 elle même assez de force, recut un accroissement nou-
 au par la calamité d'un seul. Un certain homme déjà
 eux se vint jeter dans la place publique, avec toutes les
 marques de la gloire de ses Ancistres. Il estoit couvert de
 serables habits, mais sa façon & sa contenance étoit en-
 ré plus déplorable. Il estoit si passé & si maigre, qu'il
 sembloit à un homme qui viendrait de mourir de faim;
 e grande barbe negligée, & les cheveux en desordre
 ndoient son visage affreux & épouvantable; & toute-
 is on ne laissoit pas de le conuoître dans un estat si hor-
 ble. On disoit qu'il avoit autrefois mené des troupes, &
 r'il avoit fait dans la guerre de memorables actions; &
 fin les loüanges qu'on lui donnoit, en excitoient parmi
 Peuple une plus grande compassion. Il monstroit lui-
 esme ses playes, comme d'illustres témoignages des
 cations glorieuses où il s'estoit signalé. On ne manqua
 is aussi-tôt de lui demander ce qui l'avoit mis en ce
 iste estat, & d'où venoit son infortune? Et la multitu-
 e s'estant amassée alentour de lui, comme pour ouyr
 aranguer; Il dit que durant qu'il portoit les armes dans
 guerre des Sabins non seulement il n'avoit pû recevoir ses
 venus, à cause des courses & des degasts des Ennemis;
 mais qu'on avoit mis le feu dans ses heritages; que tous ses
 ens avoient esté pillés, & son bestail enlevé; & que les
 tributs & les impositions, dont il avoit esté chargé dans un
 temps si fascheux, l'avoient contraint de faire des detes; Que
 depuis les interests qui s'étoient toujours augmentez, l'avoient
 orcé premierement de se dépoüiller des terres que son pere
 & son ayeul luy avoient laissées; qu'après cela il avoit
 abandonné ses autres biens, & qu'enfin le malheur s'estoit en-
 aré de luy comme une peste qui gagne insensiblement le
 cœur; que son creancier l'avoit jetté non pas dans la servitu-
 le, mais dans des chaîs es, & entre les mains des bourreaux.
 Et en mesme temps il monstra son dos encore tout san-
 glant des coups de fouet qu'il avoit receus. A ce discours
 & à ce spectacle s'éleva un grand cry, & le bruit qu'il

excitation ne remplît pas seulement la place, il se repandit par toute la Ville. Ceux qui étoient dans les chaînes, & ceux qui en étoient delivrez, sortant aussi-tôt de toutes parts, ils implorèrent l'assistance & la protection du Peuple. Il se trouve par tout des auteurs & des partisans de sedition. Il n'y a point de rues d'où l'on n'accourust avec de grands cris & à grandes troupes dans la place ; Et ce ne fut pas sans peril que les Senateurs qui s'y rencontrerent, alors tomberent dans les mains de cette multitude. En effet on ne les eût pas épargnez si les Consuls P. Servilius & Ap. Claudius n'y fussent promptement arrivez pour appaiser la sedition. Neantmoins cette multitude qui se tourna vers eux commença à leur montrer ses liens & leur représenter ses autres maux ; leur demanda si les mauvais traitemens estoient la recompense qu'ils meritoient ; leur reprocha chacun à sa façon les services qu'il avoit rendus dans la guerre, & demanda en menaçant bien plutôt qu'en suppliant qu'on assemblât le Senat. Enfin comme si tous ces gens confusément assemblez, eussent voulu se rendre les arbitres & les modérateurs des résolutions publiques, ils se mirent alentour du lieu où l'on devoit tenir le Senat. Un petit nombre de Senateurs qui s'y étoient trouvez par hazard, se rangerent près des Consuls, & la crainte fit retirer les autres non seulement de la Cour, mais encore de la place, & à cause du petit nombre on ne pouvoit rien determiner. Alors la multitude commença à croire qu'on la trompoit, & qu'on vouloit tirer l'affaire en longueur ; Que les Senateurs qui n'y étoient pas, n'étoient absens ny par hazard, ny par crainte, mais à dessein pour empêcher la chose dont il s'agissoit ; Que les Consuls mêmes ne faisoient pas ce qu'ils devoient, & qu'il ne falloit point douter qu'on ne se moquast de ses miseres. On en étoit presque venu à ce point, que déjà le respect & la majesté des Consuls ne pouvoient plus retenir la colere de ces mutinez ; Mais enfin les Senateurs qui avoient long-tems douté lequel étoit le plus dangereux, ou de retarder, ou de venir, se rendirent en grand nombre au Senat, où il y eut diversité d'opi-

opinions, non seulement entre-eux, mais encore entre
 les Consuls Ap. qui étoit homme violent, vouloit terminer
 le desordre par un coup de la puissance Consulaire, s'ima-
 nant que la prise & la punition de quelques-uns remet-
 toit les autres dans le devoir. Et Servilius qui inclinoit
 pour les remedes plus doux, dit qu'il étoit plus seur &
 même plus facile de gagner par la douceur des esprits ir-
 ritez, que de les avoir par la force. Cependant il arriva un
 grand sujet de crainte. Quelques Cavaliers des Latins
 vinrent à bride abattue apporter nouvelle que les Vol-
 tes venoient assieger les Romains avec une puissante ar-
 mée. Comme la Ville étoit divisée, & que la discorde en
 avoit fait comme deux villes différentes, cette nouvelle
 fut reçue diversement par le Senat & par le Peuple. La
 multitude en témoigna de la joie; elle disoit hautement
 que les Dieux venoient punir l'orgueil & l'insolence des
 Sénateurs; chacun persuadoit à son compagnon de ne
 point prendre les armes pour cette guerre; Qu'il valoit
 mieux perir avec tout le monde, que de perir seuls; Que
 les Sénateurs combattissent; que les Sénateurs prissent les
 armes, & qu'il estoit bien raisonnable que ceux qui avoient
 toute la gloire & tout le gain de la guerre, en eussent
 aussi toute la peine, & en partageassent tout le danger.
 Mais au contraire le Senat n'y conceut que de la tristesse;
 il craignoit également & le Citoyen, & l'Ennemy, &
 pria le Consul Servilius, qui avoit l'esprit plus populaire,
 de delivrer la Republique de ces diverses terreurs dont
 elle étoit assiegée. Alors le Consul aiant congédié le Se-
 nat, vint faire au Peuple une harangue, & luy remonstra
 que le Senat avoit grande passion de le soulager, mais que
 comme on deliberoit sur l'affaire qui concernoit verita-
 blement la plus grande partie de la ville, on avoit reçu
 une alarme qui regardoit toute la Republique: Que,
 quand l'ennemi étoit aux portes, il n'y avoit point d'appa-
 rence de songer à autre chose qu'à la guerre; Qu'encore
 même qu'on le pût faire, il ne seroit pas honorable au
 Peuple de n'avoir pris les armes pour la patrie, qu'après
 en avoir reçu récompense, ny glorieux au Senat d'a-

voir foulagé le Peuple plustost par une crainte forcée , que volontairement, comme il arriveroit bien-tost après. Et afin qu'on ajoustast plus de foy à son discours , il le confirma par un Edit , par lequel il fit deffenſe de tenir en priſon aucun Citoyen Romain , & de luy oſter par ce moyen la liberté de ſe faire enrôler par le Conſul ; de ſe ſaiſir du bien des ſoldats , ou de les vendre tandis qu'ils ſeroient dans le camp , & d'arreſter enfin leurs enfans, ou les enfans de leurs enfans. Cét Edit n'eut pas ſi-toſt eſté publié, que ceux qui eſtoient arreſtez pour detes & preſens à cette aſſemblée ſe firent enrôler ; Et comme les creanciers n'avoient plus le pouvoir de retenir leurs debiteurs, on vid auſſi-toſt arriver dans la place de tous les coſtez de la Ville une quantité de peuple qui vint preſter le ſerment. Et il n'y en eut point dans cette guerre des Volſques, qui firent plus paroître de courage. Enfin le Conſul fit fortir des troupes contre les ennemis , & planta ſon camp aſſez proche d'eux. La nuit ſuivante les Volſques qui s'eſtoient aſſeurez ſur la mauvaſe intelligence des Romains , envoyerent dans leur camp, pour voir ſi durant la nuit il n'y en auroit point qui vouluſſent paſſer chez eux & trahir la Republique. Les ſentinelles s'en apperceurent , toute l'armée ſe réveilla, & au ſignal qui fut donné on courut auſſi-toſt aux armes. Ainſi le deſſein des Volſques n'eut point de ſucces , & de part & d'autre on paſſa en repos le reſte de la nuit. Le lendemain dès la pointe du jour les Volſques aiant comblé les retranchemens des Romains vinrent attaquer leurs deffenſes ; & on les forgoit déjà de toutes parts, lors que le Conſul fit fortir ſes gens qui ne demandoient que le combat. Il eſt vrai qu'il les retint quelque temps pour éprouver leur courage , bien que tout le monde , & principalement ceux qui avoient eſté arreſtez pour detes criaſſent de tous coſtez qu'il donnaſt le ſignal de la bataille. Les ennemis furent repouſſez d'abord ; l'infanterie les battit en queue auſſi long-temps qu'elle les pût ſuivre , & la Cavalerie les pouſſa juſques dans leur camp, d'où enfin la peur les

chassa.

chassa, quand ils se virent environnez des Legions Romaines ; de sorte qu'on le prit & qu'on le pillâ. Le lendemain on alla avec les Legions à Sueffe Pometie. (*Aujourd'hui Sesse*) où les ennemis s'estoient retirez ; on prit cette place en peu de jours, elle fut abandonnée au pillage ; & les soldats qui estoient pauvres s'enrichirent de ce butin. Ainsi le Consul ramena à Rome avec une grande gloire son armée victorieuse ; Et comme il s'en retournoit, les Deputez des Volsques Ecetraniens le vinrent trouver, craignant qu'on ne vint fondre sur eux après la prise de Pometie. La paix leur fut accordée par une ordonnance du Senat, mais on leur osta leur territoire. Bien-tost après, les Sabins jetterent dans Rome l'épouvante, cela ressembla plustost à un tumulte qu'à une guerre. Les nouvelles arriverent de nuit dans Rome, que l'armée des Sabins estoit venuë faire des courses jusques sur les rivages de l'Anien ; Qu'elle y faisoit de tous costez le dégast, & qu'elle mettoit le feu par tout. On envoya aussi-tost contre eux avec toute la Cavalerie A. Posthumius qui avoit esté Dictateur dans la guerre Latine ; & le Consul Servilius le suivit, avec une troupe d'Elite de gens de pied. La Cavalerie en surprit plusieurs qui s'estoient écartez des autres ; & la Legion des Sabins ne résista point à l'infanterie Romaine. Comme ils estoient fatiguez du chemin, & d'avoir couru toute la nuit pour butiner, la plupart s'estant remplis de vin & de viandes dans les maisons des champs qu'ils avoient pillées, n'eurent pas seulement assez de force pour prendre la fuite. Ainsi la guerre des Sabins ayant esté en une même nuit & declarée & finie ; le lendemain comme on pensoit dans la ville avoir de tous costez des assurances de la paix, les Deputez des Arunciens vinrent trouver le Senat, & luy declarerent la guerre, si on ne rendoit les terres des Volsques. L'Armée des Arunciens estoit partie de chez eux en même temps que leurs Deputez ; & le bruit de ces nouveaux eunemis qu'on avoit déjà apperceus aux environs d'Aricie, mit tant de trouble parmi les Romains, que la haste qu'on eut de prendre les armes, ne donna

na pas seulement le tems de recueillir par ordre les opinions du Senat, ny de faire une douce réponse à ceux qu'on voioit venir en armes. On marcha donc avec une armée du côté d'Aricie, & assez proche de là on en vint aux mains avec les Arunciens, qui furent deffaits en un seul combat. Après leur deffait le peuple Romain, si souvent victorieux en si peu de jours, attendoit l'effet des promesses du Consul, & de la foi du Senat, lors qu'Appius par une arrogance qui lui étoit naturelle, & voulant faire en sorte que son compagnon manquast à sa parole, commença à rendre des jugemens sur ce qui concernoit les dettes, avec toute la rigueur dont il se pût aviser. De sorte qu'on mit entre les mains des creanciers, & ceux qui en avoient été retirez & ceux qui n'avoient pas encore été arrêtez. Quand on vouloit arrêter quelque soldat il en appelloit à Servilius qu'on venoit trouver de toutes parts. On lui representoit ses promesses, chacun lui reprochoit ses services; & les plaies qu'il avoit receuës, & tout le monde lui demandoit ou qu'il en fust son rapport au Senat, & que comme Consul il prist la deffense de ses Citoyens, ou que comme General d'armée il travaillât pour ses soldats. Veritablement toutes ces choses le touchoient; mais l'importance de l'affaire le contraignoit de differer, parce que non seulement son Colleague tenoit le parti contraire avec opiniastrété, mais encore toute la faction des Nobles. De sorte qu'en voulant tenir comme un milieu entre les deux, il ne pût éviter la haine du Peuple, ni se mettre bien avec le Senat. Le Senat le considéra comme un homme mol & ambitieux, & la Multitude comme un trompeur. Et l'on reconnut bien-tôt qu'il n'étoit pas moins hay qu'Appius. Il y avoit eu dispute entre les Consuls, pour sçavoir qui dedieroit le Temple de Mercure. Le Senat en remit au Peuple le jugement, & ordonna que celui que le Peuple nommeroit pour faire cette dedicace, auroit le soin des vivres; qu'il établiroit une société de Marchands, & qu'il en feroit les solemnitez en la place du Pontife. Le Peuple nomma M. Le storius Capitaine de la Colonelle; ce qui fit aisément juger que
si on

l'on lui donnoit cette charge , qui estoit au dessus de sa condition, ce n'étoit pas tant pour lui faire honneur, que pour faire honte aux Consuls. Cette action mit en colere l'un des Consuls, & mesme le Senat contre le Peuple ; mais le Peuple avoit pris un nouveau courage, & de nouvelles resolutions, & commença à proceder d'une autre façon qu'il n'avoit accoustumé. Car enfin desesperant de l'assistance des Consuls & du Senat, aussi-tôt qu'il voioit qu'on faisoit venir en Justice quelque debiteur, il accouroit en foule de tous costez, & faisoit un grand bruit, qu'il estoit impossible d'entendre le jugement du Consul ; & qu'il ne se trouvoit personne qui voulust executer ce qui avoit esté ordonné. Toutes choses se faisoient par la force ; les debiteurs avoient fait tourner toute la crainte, & tout le danger de la liberté sur les creanciers ; Et la presence même du Consul ne pouvoit pas empescher que le peuple en foule ne leur fist outrage. Cependant on fut menacé de la guerre du côté des Sabins, & toute la Ville en fut en allarme. Neantmoins encore qu'il eust esté ordonné de prendre les armes, personne ne se voulut faire enrôler. Appius se laissa transporter à la colere, & detesta hautement l'ambition de son Colleague qui trahissoit la Republique par un silence agreable au Peuple, ajoutant à cela, qu'outre qu'il n'avoit pas voulu rendre la Justice pour ce qui concernoit les dettes, il ne se soucioit pas encore de lever des gens de guerre suivant l'ordonnance du Senat. Il protesta route fois que la Republique n'en demeureroit pas abandonnée, que l'autorite Consulaire n'en perdrait rien de sa vigueur, & qu'il scauroit deffendre tout seul, & la dignité de sa charge, & la majesté du Senat. Enfin voiant qu'il estoit tousjours assiegé par une multitude importune & insolente, il commanda qu'on prist un des principaux Chefs de cette mutinerie. Mais comme les Lixteurs le traïsnoient, il en appella ; & neantmoins le Consul se fust moqué de cet appel, parce qu'il ne doutoit pas du jugement qu'eust rendu le Peuple, si son opiniastrété n'eust esté enfin vaincuë plutôt par la prudence & par l'autorité des principaux Senateurs, que par

par les clameurs de la Multitude, tant il restoit de courage en ce Consul pour en mépriser l'indignation & la haine. Depuis le mal s'augmenta de jour en jour, non seulement par des cris & par des remontrances découvertes: mais ce qui étoit le plus dangereux & le plus à craindre, par des assemblées & des conférences secrètes. Enfin les Consuls, tous deux odieux au Peuple sortirent de charge; Servilius ne s'estant fait aimer ni des uns ni des autres: Et App. merveilleusement estimé du Senat. A. Virginius & T. Vetusius leur succederent au Consulat; & alors le Peuple incertain de l'inclination de ses Consuls, commença à faire des assemblées nocturnes en partie aux Esquilies, & en partie sur le mont Aventin, afin de n'estre plus surpris quand il seroit en la place, & de ne rien faire indifferettement, & sans l'avoir auparavant premédité. Les Consuls qui estimoient que cela étoit dangereux, comme en effet il l'estoit, en firent leur rapport au Senat, mais il fut impossible de recueillir les opinions par ordre, à cause du grand bruit qu'on se fit dans le Senat, indigné que les Consuls voulussent rejeter sur lui toute la haine d'une chose qui devoit estre executée par l'autorité des Consuls. On disoit que s'il y avoit dans la Rep. de véritables Magistrats, il n'y auroit point dans Rome d'autre assemblée que les assemblées publiques, & que maintenant qu'on tenoit des conseils, & qu'on faisoit ces conventicules tantôt aux Esquilies, & tantôt sur l'Aventin, il falloit conclurre de là que la Republique étoit divisée, & qu'un homme comme étoit App. par une puissance plus que Consulaire, dissiperoit en un instant toutes ces assemblées illécites. Les Consuls aiant receu cette sorte de reprimande, & demandé ce qu'ils feroient, d'autant qu'ils ne vouloient rien entreprendre que ce qu'il plairroit au Senat; il fut ordonné qu'ils feroient faire la plus rigoureuse levée de gens de guerre qu'il seroit possible, parce que le Peuple devenoit insolent par l'oisiveté & par le repos. Le Senat levé les Consuls montent dans la Tribune, ils font appeler les plus jeunes chacun par son nom, mais pas un ne répondit; & la multitude assemblée tout alentour comme

une harangue publique, declara hautement qu'on ne pouvoit plus tromper le peuple; Qu'on n'en tireroit pas un soldat, si on ne lui tenoit la foi qu'on lui avoit donnée publiquement; Qu'on lui devoit rendre sa liberté avant que de lui faire prendre les armes, afin de combattre pour Patrie, & non pas pour leurs Souverains, & pour leurs maîtres. Les Consuls n'ignoroient pas ce qui avoit été arrêté dans le Senat; mais ils voyoient bien aussi que de tous ceux qui parloient si hautement & avec tant de hardiesse contre des murailles, il n'y en avoit pas un present pour partager le danger, & la haine qu'ils alloient exciter contre eux. Il y avoit donc apparence qu'ils auroient à soutenir de grands combats contre le Peuple, c'est pourquoi avant que d'en venir aux extremitez, ils jugerent à propos de consulter une autrefois le Senat. Aussi-tôt qu'il fut assemblé, les plus jeunes d'entre les Senateurs s'approchèrent à la hâte du siege des Consuls, & leur ordonnerent de se démettre de leur charge, puis qu'ils n'avoient pas assez de courage pour en soutenir la dignité. L'affaire ayant été assez long-tems considérée de part & d'autre, en les Consuls parlerent de la sorte : *Messieurs, il faut que vous sachiez, pour ne nous pas accuser de vous avoir caché quelque chose, que nous sommes à la veille d'une grande sedition. Nous demandons seulement que ceux qui nous reprochent la lâcheté, soient presents avec nous lors que nous ferons la guerre. Nous nous gouvernerons puisque vous le souhaitez ainsi. Nous leurerons leur opinion, quelque severe qu'elle puisse estre.* En même-tems ils retournerent sur la Tribune; & firent appeler à dessein un de ceux qui étoient presens. Comme ils virent qu'il ne répondoit point, & qu'il s'étoit assemblé tout autour de lui quantité de monde pour empêcher qu'on lui fît violence, ils envoierent un Licteur pour le prendre. Et ce Peuple l'ayant repoussé, les Senateurs qui aspiroient les Consuls commencerent à crier contre cette indignité; & descendirent de la Tribune pour donner secours au Licteur à qui cette multitude ne fit point d'autre mal, que de l'empêcher d'exécuter son ordre. Mais elle retourna toute sa furie contre les Senateurs; neantmoins

il

il y eut en tout cela bien plus de bruit que de mal, & le desordre fut appaisé par l'entremise des Consuls. Le Senat ayant été tumultuairement assemblé, on le consulta encore plus tumultuairement sur cette affaire; ceux qui avoient esté mal-traitez demandoient qu'on en informât, & les plus violens l'ordonnerent, non pas tant par une resolution commune, que par le bruit qu'ils en firent. Enfin comme la colere se fut appaisée, & que les Consuls eurent remonstré qu'il n'y avoit pas plus de sagesse ny de prudence au Senat qu'en la place, on commença à prendre par ordre les opinions, qui furent de trois sortes. P. Virginius ne vouloit pas qu'on entendist l'affaire si avant, & étoit d'avis qu'on eût égard seulement à ceux, qui s'étoient aïssez en la parole du Consul Servilius, avoient pris le armes dans la guerre des Volsques, des Arunciens, & de Sabins. T. Largius disoit que ce n'étoit pas le tems de penser seulement à paier quelques services; Que tout le Peuple estoit accablé de dettes, qu'il seroit impossible d'venir à bout du mal, si l'on n'avoit égard à tout le monde & que si quelques-uns étoient mieux traitez que les autres, on allumeroit la sedition au lieu de l'éteindre. Mai App. Claudius, homme naturellement cruel, & devenu comme forcené par la hayne du Peuple, & par le loüanges du Senat: *Tant de mutineries (dit-il) ne procedent pas des miseres & calamitez publiques, mais d'une licence desordonnée. Ce n'est pas le desespoir qui fait soulever le Peuple, c'est l'embonpoint où il se trouve. Tout ce desordre n'a pris naissance que de la facilité des appellations. Car aujourd'huy les Consuls ne font que des menaces vaines. & n'ont ny force ny puissance, puis qu'il est permis d'appeller de la condamnation d'un crime, devant les complices mesme de ce crime. Creons donc un Dictateur dont les jugemens soient souverains, & dont on ne puisse pas appeller. Cette fureur qui fait par tout des embrasemens sera bien-tôt appaisée. Et ne craignez pas après cela qu'il y en ayt d'assez insolens pour repousser un Lictéar, quand ils verront leur corps & leur vie en la puissance d'un seul homme, dont ils auront vu lélé la dignité, & méprisé la puissance.* Cette opinion d'Appius sembla cruelle & horrible à la pluspart, & celle d

irginius & de Largius d'une dangereuse consequence. On croyoit sur tout que l'opinion de Largius étoit préjudiciable, parce qu'il vouloit faire perdre aux créanciers ce qu'ils avoient presté de bonne foy ; & le sentiment de Virginius sembla le plus moderé entre l'un & l'autre. Toutefois comme les interets particuliers nuisent & nuiront toujours au bien public, l'opinion d'Appius l'emporta par les pratiques de ceux qui ne regardoient que leur avantage, & il s'en falut bien peu qu'il ne fût lui-même créé Dictateur. Cela sans doute eust entièrement irrité le Peuple en un tems même où les Volques, les Etrusques, & les Sabins estoient en armes tous ensemble. Mais les Consuls & les plus anciens Sénateurs firent en sorte, que cette charge imperieuse de foy fût donnée à un personnage doux & moderé. Ils créèrent donc pour Dictateur Valerius fils de Volesius. Bien que le Peuple reconnoît qu'on l'avoit créé contre lui ; toutefois parce que par ses ordonnances du frere de Valerius il avoit la liberté d'appeller, il ne craignoit rien de cette maison ny de puissance, ny de superbe. L'Edict que le Dictateur fit en suite de publier, & qui étoit presque conforme à celui de Servilius, donna de la consolation & de l'assurance à tout le monde. Ainsi le Peuple estima que le plus avantageux pour lui étoit de se confier à ce personnage, & d'obeir à sa puissance ; & sans contester plus long-tems chacun se enrôlla, & prit volontairement les armes. Jamais auparavant il ne s'estoit levé une si puissante armée ; on fit des Legions entieres, on en donna trois à chaque Consul, & le Dictateur se servit des quatre autres. Enfin le tems étoit venu qu'on ne pouvoit plus différer la guerre. Les Etrusques estoient déjà entrez dans le pays des Latins, dont les Ambassadeurs demandoient au Senat, ou qu'on leur envoyast du secours, ou qu'il leur fust permis de prendre les armes pour la défense de leurs frontieres. On résolut qu'il y avoit plus de seurere de laisser les Latins demeurer : & de les aller secourir, que de leur permettre de prendre les armes. On y envoya donc le Consul Vetustius, qui fit aussitôt cesser les pillages & le degast : Car les

Vols-

Volsques se retirèrent du plat pays, & s'allèrent fortifier sur les plus hautes montagnes, se confiant plutôt à l'assiette du lieu, qu'à leur courage & à leurs armes. L'autre Consul marcha droit contre les Volsques; Et afin de ne point perdre le tems, ils alla faire le dégast dans les terres de l'ennemy, & l'obligea par ce moyen de faire avancer ses troupes, & d'en venir au combat. Les deux armées parurent en bataille chacune devant ses retranchemens dans une campagne qui étoit entre les deux camps. Comme les Volsques étoient en plus grand nombre que les Romains, ils commencerent le combat par mépris & en desordre, comme étant assurés de la victoire. Le Consul Romain ne voulut point avancer ses troupes, ny permettre que les siens répondissent au bruit que faisoient les ennemis, & qui annonçoit la bataille: mais il leur commanda de planter leurs javelots en terre, & de faire tenir ferme, & mettre la main à l'épée quand les ennemis les auroient joints. Les Volsques lassés de crier & de courir, s'étoient jettés sur les Romains comme des gens que la crainte avoit à demi vaincus: mais lors qu'ils virent qu'on les recevoit à coups d'épée, & qu'elles reluisoient à leurs yeux, alors comme s'ils fussent tombez dans quelque embuscade, ils prirent l'épouvante, & tournerent le dos. Mais parce qu'ils étoient venus au combat en courant à perte d'haleine, ils n'eurent pas assez de force pour se sauver par la fuite. Au contraire, les Romains qui n'avoient bougé de leur place au commencement du combat, & qui estoient encore tout frais, atteignirent facilement des gens fatigués qui faisoient devant eux. Ils se rendirent d'abord maîtres de leur camp, & poursuivirent l'ennemi jusqu'à Velitre, (*cette Ville est encore*) où les vainqueurs & les vaincus entrèrent pêle melle. Il y eut en cette occasion plus de sang répandu que dans le combat: Car on ne fit grace qu'à peu de personnes, qui s'étoient venus rendre sans armes. Tandis que ces choses se font chez les Volsques, le Dictateur bat les Sabins, chez qui se faisoit le plus grand effort de la guerre, les met en fuite, & les dépouille de leur Camp. Sa Cavalerie alla donner par son ordre

dans

ans le milieu de leur bataillon ; & comme il étoit foible
à cet endroit, parce que de part & d'autre il s'étendoit
opavant en pointe, elle le rompit fans beaucoup de dif-
culté. L'Infanterie suivit auffi-toft, & par le mefme ef-
fort on gagna leur camp, & tout enfemble la victoire. De-
puis la bataille du Lac de Regille il ne s'en eſtoit point
onné en tout ce tems-là de plus grande, & de plus me-
morable. Le Dictateur rentra dans Rome en triomphe; &
entre les honneurs ordinaires on luy donna pour luy &
pour fes descendans un lieu particulier dans le Cirque,
pour voir plus ayſément les ſpectacles avec une ſeule cu-
rſe dans le mefme lieu. On oſta aux Volſques qu'on ve-
loit de vaincre, les terres de Velitre ; on chaffa les habi-
tans de la ville, & l'on y en envoya de nouveaux. Quelque
tems après on combattit contre les Eques malgré le Con-
ſul, parce qu'il faloit les aller trouver par un chemin
ſavantageux. Mais dautant que les gens de guerre crio-
ient fans ceſſe contre lui qu'il tiroit en longueur, afin que
le Dictateur fuſt hors de charge avant qu'ils retournaſ-
ſent dans la Ville, & par ce moyen ſes promeſſes fuſſent
inutiles auffi bien que celles du Conſul : Enfin il fut con-
ſeint, & peut-être temerairement, de faire monter à ſon
armée une montagne rude & difficile ; Neantmoins cet-
te action qui ſembloit avoir eſté entrepriſe mal à propos
ſuiſſit heureuſement par la laſcheté des ennemis. Car a-
vant qu'on ſe fuſt approché de la portée du javelot, ils fu-
rent ſi épouvantez de la hardieſſe des Romains, qu'ils aban-
donnerent leur camp encore qu'il fût puiffamment forti-
fié par la ſeule aſſiette du lieu, & descendirent dans les va-
lons, d'où l'on remporta un grand butin; & une victoire
très ſanglante. Mais bien que la guerre eût ſuccede heureu-
ſement en trois endroits; ni le Senat ni le Peuple ne perdi-
rent pas pour cela le ſoin & la paſſion de trouver enfin un
remède à l'effuſion dans les affaires domeſtiques. Cependant les uſu-
riers avoient ſi bien conduit leurs trames, qu'ils pouvoient
domper aiſément non ſeulement le Peuple, mais encore
le Dictateur. La premiere choſe qu'il fit au Senat après le
tour du Conſ. Vetuſius, fut de parler en faveur du Peuple
victo-

vic torieux, & de dire son opinion sur le sujet des endetez. Mais sa proposition ayant esté rejetée ; *Je voy bien* (dit-il) *que je ne vous suis pas agreable, parce que je travaille à remettre la concorde dans la Ville : Mais vous souhaiterez bien tost que la Populace de Rome ayt des deffenseur qui me ressemblent. Pour moi, Messieurs, je ne tromperai pas davantage mes Citoyens ; & je ne veux pas estre Dictateur et vain. Nos discordes intestines, & une guerre étrangere ont esté cause que la Republique a eu besoin de cette Magistrature. Nous avons la paix au dehors, on l'empesche d'entrer dans la Ville, & j'ayme mieux voir la sedition comme personne privée, qu'avec le titre de Dictateur.* Ainsi sortant du Senat il se dépoüilla de sa Magistrature ; & le Peuple n'ignora pas qu'il s'en étoit dépoüillé par le déplaisir seulement de ne pouvoir rien faire à son avantage. C'est pourquoi n'ayant pas tenu à lui que sa promesse ne fust accomplie, on le reconduisit en sa maison avec autant de loüanges, qu'il eust executé sa parole. Cela fit apprehender au Senat que ces conspirations & ces assemblées secretes ne recommençassent quand on auroit congédié l'armée. Aincore que ce fust le Dictateur qui eust fait cette levée de gens de guerre ; toutefois parce que les Consuls avoient fait prester le serment, ils estimerent que le soldat y étoit encore obligé, & sous pretexte que les Volsques recommençoient la guerre, ils firent sortir les Legions. Cette action avança la mutinerie ; & l'on dit que la premiere chose qu'on mit en deliberation, fut de tuer les Consuls, afin de se dégager de son serment. Mais après avoir appris qu'il n'y avoit point de serment dont on se pût dégager par un crime : enfin à la persuasion d'un certain Sicinius, les mutinez se retirerent sur le Mont sacré, au delà du Teveron à trois milles de la Ville. Cette opinion est plus universellement receüe que celle de Pison, qui les fait retirer sur l'Aventin. Là sans avoir aucun Chet ayant fortifié leur camp d'un retranchement, ils demorerent quelques jours sans rien faire, ne prirent rien autre chose que ce qui leur étoit necessaire pour vivre ; & comme ils ne furent point attaquez, ils n'attaquerent aucune personne. Cependant la Ville étoit dans une grande ap

ehension ; & la crainte reciproque de tout le monde y
isoit une suspension generale de toutes choses. Le menu
peuple , qui se voyoit abandonne par ses Partisans, crai-
noit la violence du Senat,& le Senat craignoit le Peuple,
ni estoit demeuré dans la Ville, & ne scavoit s'il aymoit
ceux qu'il y demeurast, ou qu'il en sortist. D'ailleurs,
combien de tems pouvoit-on croire que ceux qui s'en é-
toient retirez , demeureroient en repos , & sans rien en-
treprendre de nouveau ? Et quand même ils ne feroient
rien d'entreprise, que pourroit-il arriver, s'il survenoit
durant ce desordre quelque guerre estrangere? Ainsi l'on
avoit d'esperance qu'en l'union des Citoyens ; partant
il falloit tout mettre en usage , & les choses justes &
injustes , pour les reconcilier ensemble. On resolut
de ne d'envoyer à ces mutins Menenius Agrippa homme
loquent, & agreable au Peuple, parce qu'il en tiroit son
origine. On dit que quand ils l'eurent fait entrer dans
leur camp, il les harangua sans façon, & suivant l'ancien-
mode , & qu'il ne leur tint que ce discours. *Au tems
de toutes les parties de l'homme n'étoient pas d'accorden-
table comme elles sont maintenant, & que chacune faisoit à
part ses resolutions & ses desseins, elles se mutinerent toutes
contre le ventre, comme d'un commun consentement, & alle-
rent pour raison qu'il n'étoit pas raisonnable qu'elles n'eus-
sent de la peine que pour luy, & qu'elles travaillassent perpe-
tuellement pour son service, tandis qu'il étoit en repos au mi-
eu du corps, & qu'il ne faisoit rien autre chose que de jouyr
des voluptez qu'elles lui avoient préparées. Elles conspirerent
toutes ensemble, la main promit à la bouche de ne lui plus
porter de viandes; la bouche promit à la main de n'en plus aussi
recevoir ; & les dents donnerent leur foy qu'elles ne masche-
raient plus rien. Mais durant cette colere, comme elles penso-
ient par la faim dompter le ventre , & le mettre à la raison,
elles commencerent à s'affoiblir, & avec tout le reste du corps
elles tomberent en langueur. On reconnût de là que les fon-
ctions du ventre avoient aussi leur utilité , & qu'il n'étoit pas
assez nourry des autres parties , qu'il les nourrissoit lui-même
envoyant de tous costez, après avoir digeré la viande , ce
sang qui coule dans les veines, & qui entretient tout ensemble*

*notre vie et
nos forces*

en comparant cette mutinerie du corps avec l'indignation du Peuple envers le Senat, il adoucit les esprits, & les disposa à la concorde. De sorte que l'on commença à parler d'un traité où l'on accorda au Peuple qu'il auroit des Magistrats à part, pour lui donner du secours contre l'autorité des Consuls & que nul des Senateurs ne pourroit jamais avoir cette charge.

18. On crea donc deux Tribuns du Peuple, C. Licinius & L. Albinus, qui se donnerent trois compagnons, entre lesquels fut Sicinius, qui avoit été l'auteur de la mutinerie. Pour les deux autres, on n'en demeure pas d'accord. Il y en a qui disent qu'on ne crea que deux Tribuns sur le Mont sacré, & que ce fut là que fut faite la Loi sacrée. Durant cette division du Peuple, Sp. Cassius, & Posthumus Cominius furent faits Consuls, & pendant leur Consulat on fit alliance avec les Latins. L'un des Consuls demeura à Rome, pour traiter de cet accord, & l'autre fut envoyé à la guerre contre les Volques; Il défit & mit en fuite les Volques Antiates, & les ayant pour suivis jusqu'à la ville de Longule, il entra dedans, & s'en rendit Maître. Après cela il prit Mucamite, & assaillit de force Coriole.

19. Il y avoit alors dans son camp parmi les plus considérables de la jeunesse, un jeune homme appelé Cn. Martius qui fut depuis surnommé Coriolanus, aussi excellent pour le conseil que pour l'exécution. Il étoit d'aventure d'aller un jour que les Legions des Volques sortant d'Aratium vinrent à l'impourveu assaillir l'armée Romaine qui ne pensoit qu'à ceux de dedans qu'elle tenoit assiegez, sans rien apprehender du dehors. De sorte que comme il vit qu'au même tems que les Volques venoient fondre sur les Romains, ceux de la Ville faisoient une sortie; non seulement il repoussa ces derniers avec une troupe d'élite qu'il avoit avec lui; mais il entra courageusement dans la Ville par la porte ouverte, fit à l'entrée un grand carnage, & mit le feu dans les maisons le plus proches des murailles. Le bruit qu'en firent les habitans, entremêlé des cris & des gémissemens que jetterent les femmes & les enfans comme il arrive d'ordinaire dans ces premières frayeurs dont

onna aux Romains un nouveau courage, & mit en desordre les Volsques, voyant qu'on avoit pris la Ville qu'ils nsoient aller secourir. Ainsi les Volsques Antiates furent mis en fuite, Coriole fut prise, & la louange qu'en eut Martius obscurcit de telle sorte la reputation du Consul, que sans la colonne de bronze où l'on grava l'alliance, qui fut faite avec les Latins par Sp. Cassius tout seul, il n'auroit été connu. Mais tant que son compagnon au Consulat étoit absent, on ne sçauoit point aujourd'hui que Posthumus Albinus a fait la guerre contre les Volsques. Menenius Agrippa mourut en cette année, personnage celebre, & étant toute sa vie également aimé du Senat & du Peuple, & principalement depuis l'affaire des mutinez. Bien qu'il eût été l'arbitre du differend des Citoyens, qu'il eût été député par le Senat au Peuple, & qu'il eût ramené le Peuple dans la Ville, il ne se trouva pas en saison de quoi faire ses funeraillles. Le Peuple se cotifia pour faire faire ses obseques, & le fit enterrer à ses dépens. Tit. Geganius, & P. Minutius furent faits ensuite Consuls; & en cette année comme la paix étoit par tout dehors, & que la Ville étoit guerrie de ses anciennes discordes, on fut attaqué d'un autre mal plus horrible & plus violent; premierement par la cherté des vivres, parqu'à cause de la division du Peuple les terres n'avoient pas été labourées, & ensuite par la famine qui fut aussi grande dans Rome, que dans une ville assiegée. En effet il y fût mort quantité d'Esclaves & de menu Peuple, les Consuls n'y eussent donné ordre, en envoyant de toutes parts acheter des bleds, non seulement dans la Toscane, mais encore dans la Sicile, tant la haine des Nations voisines avoit contraint les Romains d'aller chercher du secours parmi les Peuples éloignez. Comme on pensoit partir de Cumes avec le bled qu'on y avoit acheté; les vaisseaux qui le portoient furent reterus pour les biens des Tarquins par le Tiran Aristomede qui n'étoit heritier. On n'en pût trouver à acheter chez les Volsques ni au Promptin; & ceux qui avoient ordre d'en recouvrer furent en danger de perdre la vie par

la violence des Peuples. Il en vint de la Toscane par le Tibre, & le peuple en recut du soulagement. Mais outre la disette qui étoit parmi les Romains, ils eussent encore été tourmentez par la guerre, si la peste ne se fust mise parmi les Volques au moment qu'ils prenoient les armes, & qu'ils commençoient à remuer. Cette maladie abattit de telle sorte leurs courages, que, quand même elle fut appaisée, ils demeurèrent épouvantez. Cependant les Romains augmentoient le nombre des habitans de Velitres, & en voierent dans les montagnes une nouvelle Colonie à Norbe, pour servir de défense dans le Pomptin. Depuis durant le Consulat de M. Minutius, & de A. Sempronius, on amena quantité de bled dans la Sicile, & l'on mit en délibération dans le Senat à quel prix on en donneroit au peuple. Plusieurs estimèrent alors que le tems étoit venu de mettre à la raison la multitude, & de recouvrer ses droits qu'elle violence & sa mutinerie avoient ôtez au Senat. *Martius Coriolanus* ennemi juré de la puissance des Tribuns étoit sur tout de cette opinion. *S'ils veulent*, disoit-il, *qu'on ramette les vires au prix ordinaire, qu'ils rendent au Senat ses droits anciens. Pourquoi comme un esclave racheté d'entre les mains des voleurs verrai-je les Magistrats de la Population & même un Sicinius dans une puissance si formidable? Endurerai-je plus long-tems qu'il n'est besoin ces honteuses dignitez? Moi qui n'ai pu souffrir Tarquin, moi qui n'ai pu souffrir un Roi, souffrirai-je Sicinius? Qu'il se retire de ce pas, qu'il ramene avec lui le Peuple, le chemin du Mont-sacré & d'autres montagnes lui est ouvert. Qu'ils enlèvent le bled de nos terres, comme ils firent il y a trois ans; qu'ils jouissent des provisions, & qu'ils se fassent des vires que leur fureur leur donnez. J'ose bien assurer que comme ils sont tourmentez eux-mêmes par la famine qu'ils ont causée, ils se soumettront bien plutôt à cultiver la terre, que de prendre les armes, & d'empescher par leur mutinerie qu'on ne la cultive. Et certainement il n'est pas si facile de demander si cela se peut, que je croi qu'il est possible au Senat pour peu qu'il relaschât du prix des vires, de se délivrer de la puissance des Tribuns, & de tous les autres droits qu'ils ont usurpez malgré le Senat. Cette opinion sembla trop rude au Senat, & peu s'en falut que*

re n'en fîst prendre au Peuple les armes. Il disoit que ne des ennemis on le vouloit attaquer par la famine; on leur vouloit ôter le bled qui venoit de dehors, & que la guerre leur avoit inopinément donné, comme pour le seul aliment qu'ils pouvoient entretenir; Qu'on leur vouloit enfin arracher le pain de la bouche, si l'on ne mettoit ses Tribuns enchaînés en la puissance de Martius, si l'on n'assouviſſoit sa fureur des miseres du menu peuple; Que c'étoit dans Rome un nouveau bourreau, qui vouloit leur mort, ou leur servitude. Il n'eût pas manqué de se jeter sur lui au Sortir du Senat, si tout à propos les Tribuns ne l'eussent assigné à paroître au premier jour. Cela reprima la colere du Peuple, d'autant que par ce moien chacun se voioit comme Juge & le Maître de la vie & de la mort de son ennemi. D'abord Martius écouta avec mépris les menaces des Tribuns, parce que ce Magistrat n'avoit été créé que pour servir le menu peuple, & non pas pour imposer des loix, & que les Tribuns étoient Tribuns du Peuple & pas du Senat; Mais le Peuple étoit en une si grande crainte, qu'il falloit nécessairement que le Senat le satisfît par la punition d'un seul. Toutefois les Senateurs résistèrent quelque tems par la haine qu'ils portoient au Peuple, & l'on se servit en cette occasion de l'autorité que chacun avoit en particulier, & de l'autorité de tout le Senat. Ils essaierent premierement si en envoyant de tous costez de leurs partisans pour tâcher d'intimider les particuliers, on ne pourroit point les empêcher de faire ces assemblées, & dissiper ainsi la tempête. Ils allerent ensuite tous ensemble, & vous eussiez dit que tout ce qu'il y avoit de Senateurs étoient autant de criminels, & supplient le Peuple que si pour l'amour d'eux il ne vouloit abſoudre un Citoien, un Sénateur, un innocent; il leur donna au moins ce malheureux comme s'il étoit criminel. Martius n'ayant point comparu à l'assignation qui lui avoit été donnée, la fureur continua; & ayant été condamné en son absence, il s'en alla en exil chez les Volsques, en laissant sa Patrie, & comme ayant déjà contre elle toute l'aine d'un ennemi. Les Volsques le receurent favorablement,

blement, & lui faisoient de jour en jour d'autant plus bons traitemens, qu'ils le voioient plus irrité contre fiens, dont ils se plaignoient sans cesse, & que sans cesse menaçoit. Il logeoit chez Accius Tullius, qui étoit le premier des Volsques, & qui avoit toujourns été ennemi mortel des Romains. Ainsi l'un étant animé contre eux par une vieille haine, & l'autre par une nouvelle indignation ils delibererent ensemble de faire la guerre aux Romains. Mais ils ne croyoient pas qu'on pût facilement persuader le Peuple de prendre les armes, après tant de malheurs, après avoir perdu leur jeunesse par le malheur de tant de guerres, & enfin par la peste. Ils voyoient bien que les Volsques avoient perdu le courage, & qu'il falloit se servir de l'artifice, & trouver de nouveaux jets de colere, afin de rallumer la haine que le tems avoit presque éteinte.

20. On se preparoit alors à Rome de recommencer la solennité des grands Jeux; & voici la cause pour laquelle on les recommençoit. Dès le matin avant que les Jeux fussent commencez, un certain Citoyen avoit battu coups de verges tout le long du Cirque un de ses esclaves, & comme si cela n'eût point concerné la Religion on ne laissa pas de commencer les Jeux. Quelque tems après un nommé T. Latinius d'entre le Peuple songea qu'il voioit Jupiter, & que ce Dieu lui disoit; que celui qui avoit dansé le premier ne lui avoit pas plu; & qu'on ne les recommençoit avec pompe & magnificence. La Ville étoit proche d'un grand danger, & qu'il en avoit avertir les Consuls.

21. Mais encore que ce songe lui fist de la peine, & donnât de la crainte, toutefois le respect des Consuls lui monta son apprehension, & il n'en voulut point parler, pour qu'on ne se moquât de lui. Mais ce retardement coûta beaucoup, car il perdit son fils quelque tems après. & afin qu'il ne doutât point de la cause d'une perte si fatale, il eut en songe la même vision, & le même Dieu demanda s'il n'avoit pas reçu une assez grande récompense, d'avoir dédaigné d'obéir à un commandement divin.

Il étoit menacé d'une calamité plus grande, s'il n'alloit promptement avertir les Consuls de ce qui lui avoit été ordonné. Alors il crût plus fortement que le songe qu'il avoit fait étoit un songe divin: toutefois comme il étoit toujours, il fut surpris d'une grosse maladie; il fut perclus de tout son corps; & reconnut enfin que la Providence des Dieux l'avertissoit de son devoir. Ainsi cette ennuyé des maux passez, & des maux presens, consulta ses plus proches sur ce sujet, & leur ayant communiqué qu'il avoit veu & ce qu'il avoit oui, de quelle façon l'aveugle s'étoit si souvent en songe représenté à lui, quel danger il avoit receu de la colere celeste, & comment elle lui étoient confirmées par ses propres infortunes. Alors du commun consentement de ceux qui étoient présents, il se fit porter dans la place devant les Consuls, & leur commandement on le porta dans le Senat. Auparavant qu'il y eut fait sçavoir, au grand étonnement de tout le monde, les choses que nous venons de dire, il se fit un miracle: Car on dit que ce personnage qui avoit été porté dans le Senat perclus de tous ses membres, s'en releva de son pied en sa maison, après avoir satisfait à ce qui lui avoit été commandé.

Le Senat ordonna qu'on recommenceroit les Jeux avec toute la magnificence dont on se pourroit aviser; & par la persuasion d'Accius Tullius il s'y trouva grand nombre de Volsques. Quant à lui, suivant le complot qui avoit été fait avec Martius, il vint trouver les Consuls, & leur dit qu'on recommençast les Jeux, & leur dit qu'il avoit quelque chose à leur communiquer en secret, qui intéressoit la Republique. *C'est malgré moi, dit-il, que je viens parler de mes Citoyens: ce n'est pas que je vienne vanter d'avoir entrepris quelque chose, je viens seulement chercher qu'ils ne fassent aucune entreprise. Notre Peuple est si inconstant que je ne les souhaiterois, & nous l'avons envenimé par une longue suite de miseres. Et certes si nous subsistions encore, ce n'est pas par notre vertu, c'est seulement par notre patience. Il y a dans Rome un grand nombre de Volsques; on va célébrer les Jeux; Toute la ville sera occupée*

à ce spectacle. Il me souvient de ce que la jeunesse des Sabins entreprit en pareille occasion ; & je crains que nos gens fassent quelque chose inconsidérément & avec imprudence. J'ai cru, Mrs., que je devois vous faire ce discours pour mon intérêt, & pour le vôtre. Pour moi, je suis résolu de m'en retourner de ce pais, de peur de voir quelque désordre, & d'avoir quelque part au blâme des paroles, que l'on peut dire, & des actions que l'on peut faire. Il n'eut pas si tôt parlé qu'il se retourna. Les Consuls ayant fait rapport au Senat d'une chose qui étoit douteuse, mais dont l'auteur étoit assuré, l'auteur plutôt que la chose, comme il arrive ordinairement, les obligea de prendre des précautions, & de faire plus qu'il n'étoit besoin. Ils firent publier dans la ville par une ordonnance du Senat, que les Volques en feroient avant la nuit. D'abord ce cri les étonna, chacun courut aussitôt en son logis pour prendre ses hardes ; & ensuite comme ils s'en alloient ils commencèrent à s'indigner comme des méchans & des prophanes on les chassés des Jeux, & d'une fête publique, & pour ainsi dire d'une assemblée des Dieux & des hommes. Comme marchaient presque tous ensemble, Tullus qui s'étoit avancé jusqu'au chef Ferentin, arrestoit les premiers derrière eux à mesure qu'ils arrivoient & en leur faisant des demandes & en poussant lui-même quelques paroles de indignation, qui étoient favorablement reçues par ceux qui les écoutoient, il les attira dans un champ proche du chemin, & avec eux toute la multitude qui les suivoit s'étant tous assemblez, comme pour ouïr une harangue il leur parla en ces termes. Mettez, si vous voulez, en oubli toutes les vieilles injures que nous avons reçues du peuple Romain & toutes les ruines qu'ils ont causées à la Domination des Volques, & enfin toutes nos autres desolations ; Ne comment oublierez-vous l'outrage que vous en venez de recevoir, & par lequel à notre veue ils ont commencé les jeux. reconnoissez-vous pas qu'on a aujourd'hui triomphé de vous ? Que vous avez servi par votre retraite de divertissement de spectacle à tous les habitans de Rome, à tous les étrangers à tous les Peuples voisins ? Que vos femmes & vos enfans ont été la risée du Peuple ? Quel jugement pensez-vous qu'au

Et de vous ceux qui ont ouïe cri public, ceux qui vous ont
 à retirer, ceux qui vous ont rencontrés en vous retirant,
 et tant de honte & d'ignominie? Ne se feront-ils pas imagi-
 que nous sommes des detestables & que nous eussions souillé
 ceux en y assistant? Qu'il eût été besoin d'en faire les ex-
 citations, & que par cette raison nous avons été chassés de
 l'assemblée & de la société des personnes pieuses & devotes?
 Mais ne vous revient-il pas dans la pensée que nous vivons
 aujourd'hui, puisque nous nous sommes hâtés de sortir, n'ou-
 vons-nous pas retraiten'est pas plus une fuite qu'un depart. Et
 haïrez-vous pas cette ville votre ennemie ou vous eussiez é-
 massacrés, si vous y eussiez demeuré encore un jour? La
 ville vous a été déclarée, mais si vous êtes pleins de cœur, elle
 vous aura été déclarée au malheur de ceux-là même qu'elle
 vient de déclarer. Ainsi cette troupe de Volsques
 qui étoient déjà assez armés d'eux-mêmes, s'en retour-
 nèrent chez eux avec plus d'animosité & de colere; cha-
 cun sollicitant les siens contre Rome, enfin ils firent en-
 sorte que tous les Volsques se revoltèrent. On eut pour
 généraux en cette guerre du consentement de tous les
 peuples Accius Tullius & Cn. Martius banni de Rome;
 à qui ils fondoient leur plus grande esperance; & certes
 ne furent pas trompez en leur opinion; ce qui peut ai-
 ment faire connoître que Rome étoit plus forte par ses
 capitaines, que par ses armes.

23. Il marcha premierement contre les Circeiens, en-
 vassa d'abord les Romains qui y habitoient, & rendit aux
 Volsques cette ville libre. De là ayant passé à travers
 sur le grand chemin des Latins, il reprit les villes de
 Aricium, de Longule, de Postulie, de Corioles, que les
 Romains avoient nouvellement conquises. Il prit ensuite
 Arpinum, & peu de tems après il se rendit Maître de Cor-
 tion, de Ditellic, de Trebie, des Labiques, & de Pedum;
 où enfin il mena son armée droit à Rome. Il campa aux
 six lieues Cluiliens à cinq milles de Rome, & de là il venoit
 faire le dégât dans les terres des Romains: mais il envo-
 yoit avec ceux qui fourrageroient des personnes affidées
 pour empêcher qu'on touchât aux terres des Patriciens;

Patriciens ; soit qu'il fust plus indigné contre le menu Peuple, soit que par ce moien il voulust mettre la division entre le Peuple & le Senat. Et certes il eust causé cette division, tant les Tribuns aigrissoient la Multitude, déjà de soi-même assez insolente, & assez aigrie contre les premiers de la Ville. Mais la crainte qui venoit du dehors, & qui est le meilleur lien de la concorde, les unissoit tous ensemble, bien qu'ils fussent tous suspects & odieux les uns aux autres. Ils estoient differents en cela, que le Senat & les Consuls ne mettoient leur esperance qu'aux armes & que le Peuple aimoit mieux toute autre chose que la guerre. Sp. Nantius, & Sex. Furius étoient alors Consuls : Et comme ils faisoient la revue des Legions, & qu'ils mettoient des gardes sur les murailles, & aux autres endroits où ils le jugeoient à propos, une multitude de gens qui demandoient la paix, les étonna premièrement par ce bruit qui tendoit à la sedition, & ensuite elle les contraignit de faire assembler le Senat, & de proposer d'envoyer des Deputez à Martius. Le Senat recut cette proposition, quand il vit que le Peuple branloit, & que les voientez étoient differentes.

24. Les Deputez qu'on envoya à Martius pour la paix en rapporterent cette rigoureuse réponse. *Qu'on pourroit traiter de la paix en rendant aux Volsques leur territoire, & que si les Romains aimoient mieux posséder le butin qu'ils avoient fait dans la guerre, il feroit tous ses efforts pour faire paroître qu'il se ressouvenoit de l'injure qu'il avoit reçue de ses Citoyens, & des bons offices de ceux qui l'avoient si bien reçu : qu'au reste son exil avoit relevé son courage, & qu'il ne l'avoit pas abattu.* Depuis, on lui renvoya les mêmes personnes, mais on ne voulut point les recevoir dans le camp. Davantage, on dit que les Prestres revestus des ornemens Sacerdotaux allerent le trouver dans le camp des ennemis, & qu'ils ne firent pas plus d'impression sur son esprit que les Deputez en avoient fait.

25. Alors les Dames de Rome furent trouver en foule Veturie mere de Coriolanus, & Volomnie sa femme ; on ne sçait pas si cela se fit par une resolution de Consul, ou par

r une crainte de femme ; mais enfin elles obtinrent que
 turie déjà fort vieille, & Volomnie sa femme avec deux
 petits enfans qu'elle avoit de lui, iroient au camp des en-
 mis, afin de faire en sorte que des femmes deffendissent
 leurs pleurs & par leurs prieres, une ville que les hom-
 es ne pouvoient deffendre avec leurs armes. Lors qu'el-
 s furent arrivées au camp, & qu'on eut dit à Coriolanus
 qu'il y avoit quantité de Dames qui demandoient à luy
 parler ; d'abord, comme il n'avoit eu égard ny à
 Majesté du Public que les Deputez portoient avec eux,
 ny à la reverence de la Religion que les Prestres devoient
 imprimer dans son esprit, en la presentant à ses yeux, il se
 monstra encore plus endurci contre les larmes de ces
 femmes : mais enfin un de ses domestiques, qui avoit re-
 marqué parmi les autres Veturie abattue de tristesse entre
 sa belle-fille & ses petits fils : *Si mes yeux ne me trompent,*
dit-il, voila vostre mere, vostre femme, & vos enfans. Aussi-
 ôt Coriolanus, comme aiant perdu le sens, sort de son sie-
 ge pour aller embrasser sa mere ; mais cette femme con-
 vertissant en colere le dessein qu'elle avoit de le prier : *A-*
vant que tu m'embrasses, dit-elle, *que je sache, si je suis venue*
trouver ou mon fils, ou mon ennemi, & si je suis dans ton camp,
ou ta prisonniere, ou ta mere ? N'ay-je vescu si long temps que
pour te voir banni de Rome, & ensuite son ennemy ? As-tu bien
eu le courage de venir piller cette terre qui t'a donné la vie &
la nourriture ? Bien que la fureur t'ait transporté, & que tu
sois venu en menaçant, ta colere ne s'est-elle point apaisée
au premier pas que tu as imprimé sur nos frontieres ? Aussi-tôt
que tu as veu Rome, ne t'est-il point venu dans la pensée, que
ta maison, que tes Dieux, que ta femme & tes enfans étoient
renfermez entre ses muraille ? Donc si je n'eusse point été me-
re, Rome ne seroit pas assiegée ; Et si je n'avois pas un fils, j'e-
spererois de mourir libre d'un mon pays libre. Mais enfin je ne
 sçaurois voir une chose, qui t'est plus honteuse qu'elle ne m'est
 funeste. Et il ne se peut faire que je sois long-temps miserable,
 puisque je ne puis vivre encore long-tems. fette l'œil au moins
 sur ces malheureux qui ne sçauroient éviter une prompte
 mort, ou une longue servitude, si tu poursuis ton entreprise.

Alors sa femme & ses enfans l'embrassèrent , & leurs pleurs & les lamentations de cette troupe de femmes qui le deploroient lui-même, & qui deploroient sa Patrie lui touchèrent le cœur : de sorte que les ayant congediées, il fit retirer son armée plus loin de la ville. Quelques-uns disent qu'après cette retraite on le fit mourir de dépit qu'on eut de cette action ; & d'autres disent qu'il mourut d'une autre sorte. Pour moi j'ay remarqué dans Fabius, qui est un auteur très-ancien, que Coriolanus a vécu jusqu'à la vieillesse. En effet, il rapporte que lors qu'il fut devenu vieux il avoit souvent en bouche cette parole, qu'il n'y avoit rien pour un vieillard de plus misérable que l'exil. Au reste , les hommes n'envierent point aux femmes les loüanges qu'elles meritoient, tant il est veritable, qu'en ce tems-là on voioit la gloire d'autrui sans hayne & sans jalousie. Et afin d'en laisser un monument éternel, on bastit un Temple qui fut consacré à la Fortune des femmes. Depuis les Volsques s'estant joints avec les Eques, revinrent sur les terres des Romains. Mais les Eques ne pouvant souffrir qu'Accius Tullius leur commandast plus long-temps, ces Peuples entrèrent en dispute , à qui donneroit un Chef aux deux armées jointes ensemble. De là nasquit entre-eux la dissension, & ensuite ils en vinrent aux mains, & la bataille fut sanglante. Ainsi la bonne fortune du peuple Romain défit deux armées ennemies, par un combat qui ne fut pas moins obstiné que funeste. Alors T. Sicinius, & C. Aquilius étoient Consuls ; la conduite de la guerre contre les Volsques échut à Sicinius, & Aquilius marcha contre les Herniques, qui avoient pris aussi les armes. En cette année les Herniques furent défaits ; mais on combattit à forces égales contre les Volsques, & l'on se retira de part & d'autre avec un pareil avantage.

26. Sp. Cassius & Proculus Virginius furent créez Consuls l'année suivante. On s'accorda avec les Herniques : mais cet accord leur coûta les deux tiers de leur territoire. On en donna la moitié aux Latins, & le Consul Cassius estoit d'avis qu'on partageât l'autre entre le menu Peuple,

Il vouloit même ajoûter à cette liberalité quelques terres qu'il disoit être au public, bien que les particuliers possédassent. Cela certes donna de l'estonnement à quelques-uns du Senat qui les occupoient ; mais tout le nat en general conceut de l'inquietude de cette nouvelle largesse, par qui le Consul s'alloit établir une puissance dangereuse à la liberté. Ce fut alors que la Loy, (*Lex agraria*) touchant la division des terres fut pour la première fois publiée, & depuis ce temps-là jusqu'au nôtre n'a jamais parlé de la restablir sans causer de grands troubles, & de grands tumultes.

27. L'autre Consul, par la sollicitation du Senat, résistoit de toutes ses forces à cette sorte de liberalité, & en cela tout le Peuple ne lui étoit pas contraire. Car il avoit déjà commencé à se fâcher, que cette largesse eût été rendue commune, & qu'elle passât des Citoyens aux alliez. D'ailleurs il entendoit souvent parler Virginius, comme présentant que cette liberalité de son Collègue seroit pernicieuse & funeste. Que ces terres ne produiroient qu'une honteuse servitude à ceux qui les auroient reçues, & que par ce moyen on faisoit un chemin à la Royauté : Car pourquoy attirer à soy des alliez & les Latins ? Pourquoy a-t-il fallu rendre aux Etrusques, qui étoient naguères nos ennemis, la troisième partie d'un pays si légitimement conquis ? si ce n'est afin que ces Peuples prennent Cassius pour leur chef au lieu de Coriolanus. Ainsi il s'opposoit à cette Loy, & neantmoins il ne laissoit pas d'être aimé du Peuple. Depuis, les deux Consuls firent tous leurs efforts à qui le favoriseroit davantage. Virginius disoit qu'il consentiroit facilement à la distribution des terres, pourveu qu'elles ne fussent données qu'à des Citoyens Romains. Et Cassius, qui s'étoit montré trop passionné pour les alliez dans cette distribution, & qui par ce moien s'étoit rendu moins considérable à ses Citoyens, tâcha par une autre sorte de liberalité de se remettre bien avec eux : ordonna que pour le bled qu'on avoit envoyé de Sicile, on distribueroit au Peuple l'argent que l'on en avoit reçu. Mais le Peuple le refusa, comme si c'eust été le prix que Cassius eût offert de la puissance

fouveraine. Ainsi le soupçon de la tyrannie faisoit une si puissante impression dans les esprits, que comme si l'on eût eu abondance de toutes choses, chacun avoit en horreur les présents de ce Consul. En effet, il est certain qu'il fut condamné & mis à mort aussi-tôt qu'il fut sorti de charge. Il y en a qui disent que son pere même fut l'auteur de son supplice; Que lui ayant fait son procez en sa maison, il le battit de verges & le fit mourir; Qu'il consacra à Ceres le bien de son fils, & que l'on en fit faire une statue avec cette inscription, OFFRANDE DE LA MAISON DE CASSIUS. Mais je trouve dans quelques auteurs, & cela me paroît plus vrai-semblable, que les Questeurs, Ceson Fabius, & L. Valerius le firent ajourner comme coupable de leze-Majesté; Qu'il fut condamné par le jugement du Peuple, & que sa maison fut rasée. C'est cette place qu'on voit encore aujourd'hui devant le Temple de la Déesse de la terre. Au reste, soit qu'il ait été condamné par son pere, ou par le Public, il fut puni sous le Consulat de Ser. Cornelius, & de Q. Fabius. Mais la colere du Peuple contre Fabius ne fut pas de longue durée. Car encore qu'on eust fait mourir l'auteur de la Loy, qui concernoit la distribution des terres, comme elle avoit d'elle-même assez d'appas & de douceur, elle commença bien-tôt à chatouiller les esprits. D'ailleurs, le desir en fut réveillé par la malignité du Senat, qui frustra les soldats du butin qu'ils esperoient des Eques & des Volques qu'on avoit deffaits cette année. Car le Consul Fabius mit en vente tout ce qui avoit été pris sur les ennemis, & fit mettre dans l'Epargne l'argent qu'on en retira. Bien que le nom de Fabius fust déjà odieux au Peuple à cause du dernier Consul; toutefois le Senat obtint que Ceson Fabius fut créé Consul avec L. Emilius. Cela irrita d'autant plus le menu Peuple, & cette sedition intestine excita une guerre estrangere, qui fit oublier pour quelque temps les haines & les discordes civiles. Ainsi sous la conduite d'Emilius, la Noblesse & le Peuple d'accord ensemble detfirent en une bataille les Eques & les Volques qui s'estoient alors soulevez. Neantmoins, comme

Cavalerie les suivit avec opiniastreté, lors qu'ils eurent été dissipés ; il est certain que la fuite en perdit davantage le combat. En cette même année le quinzième jour de juillet on dedia le temple de Castor, que l'on avoit voüé durant la guerre des Latins, lors que Posthumius estoit dictateur ; & son fils le consacra aiant été pour cela créé *umvir*. Le Peuple fut encore tenté durant cette année par les douceurs de la Loi, touchant la division des terres & la sollicitation des Tribuns. Ils vouloient faire valoir la puissance qui flattoit le Peuple, par une puissance qui pleust au Peuple : Mais d'un autre costé le Senat qui avoit que trop de connoissance que le Peuple s'émeut en-tôt de lui-même, & se met facilement en furie, avoit horreur toutes ces largesses, qui ne pouvoient qu'exercer l'insolence de la Populace. Les Consuls aiderent fortement le Senat, & furent les Chefs de sa resistance : de sorte que cette partie de la Republique fut victorieuse non seulement pour le present, mais encore pour l'avenir ; car le Senat designa Consul pour l'année suivante Fabius frere de Ceson, & L. Valerius qui étoit encore odieux au Peuple à cause de l'accusation de Sp. Cassius. On eut encore en cette année de grandes disputes avec les Tribuns. Mais leur Loi n'eut point de lieu, & ceux qui l'avoient proposée n'eurent point de succès, parce que leurs promesses étoient inutiles, & qu'après s'estre beaucoup vantés ils ne purent rien executer. Cela fut cause que le nom de Fabius devint grand, & acquit une grande reputation par trois Consulats de suite, qui furent tous trois signalez par la resistance qu'on fit aux Tribuns : de sorte que si cet honneur demeura quelque temps à cette maison, il y demeura comme en un lieu où il étoit ordinairement logé. Cependant la guerre des Veïens commença, & les Volsques se souleverent. Mais les Romains, pour ainsi dire, avoient des forces de reste contre les guerres estrangeres, s'ils n'en eussent point abusé par cette guerre intestine qu'ils se faisoient les uns aux autres. Les signes du Ciel qui faisoient tous les jours de nouvelles menaces & dans la ville & à la campagne, se joigni-

rent.

rent à cette mauvaise intelligence qui regnoit dans les esprits. Les Devins que l'on consultoit tantost en public, & tantost en particulier, sur les entrailles des victimes ou sur le vol des oiseaux, n'apportoient point d'autre raison de la colere de la Divinite, sinon que les choses qui concernoient la Religion, ne se faisoient pas comme l'on devoit. Ces terreurs allerent si avant, que la Vestale Oppia ayant esté convaincuë d'inceste en receut la punition. (*Ayant été enterrée vive.*) A pres cela Q. Fabius, & C. Julius furent faits Consuls. Et en cette année la discorde ne fût pas moins forte dans la ville qu'auparavant, ny la guerre moins allumée au dehors. Les Eques prirent les armes, les Veiens vinrent faire le degast dans le territoire des Romains; & dans la crainte de ces guerres, qui s'augmentoient tous les jours, on crea Consuls Cese Fabius, & Sp. Furius. Cependant les Eques assiegeoient Ortone ville des Latins, & les Veiens déjà riches & superbes par leur butin, menaçoient hautement de venir assieger Rome. Neantmoins toutes ces frayeurs qui doivent reprimer le Peuple, j'augmentoient son insolence. Mais ce n'estoit pas de son propre mouvement qu'il reprenoit la coûtume de refuser d'aller à la guerre; En effect Licinius Tribun du Peuple, s'imaginant qu'en une extremite si pressante enfin le tems étoit venu de contraindre le Senat de faire publier la Loy touchant la division des terres, avoit entrepris d'empêcher qu'on ne fît aucunes levées. Mais au reste toute la hayne de la puissance des Tribuns retomba sur l'auteur de cette entreprise; & les Consuls ne se declarerent pas contre lui avec plus d'ardeur & d'animosité que firent ses Collegues mêmes. Ainsi les Consuls firent des levees par l'assistance des Tribuns, l'on en fit en même tems deux armées, contre les deux guerres dont on étoit menacé. On donna une partie de ces troupes à Fabius pour aller contre les Eques, & à Furius l'autre partie pour marcher contre les Veiens. Veritablement on ne fit rien de memorable contre les Veiens; & Fabius eut plus d'affaires contre ses propres soldats, que contre les ennemis. Il soustint seul en cette occasion le fardeau de la Re-
publi

bligue, que l'armée tâchoit de trahir autant qu'il lui étoit possible, par la haine seulement qu'elle portoit à ce Consul. En effet comme Fabius, outre tous les autres secrets de la science militaire qu'il avoit mis en usage en plusieurs occasions de cette guerre, soit qu'il en falust faire les préparatifs; soit qu'il en falust venir à l'exécution, eut ordonné ses gens de telle sorte, qu'il mit d'abord en fuite les ennemis par sa seule Cavalerie, jamais les gens de pied ne les voulurent poursuivre; & jamais il ne leur obligea de marcher plus viste, ni pour le moins de les attendre en bataille. Il leur remontra en vain que, s'ils ne vouloient entendre la priere de leur Capitaine, qui leur étoit alors odieuse, ils devoient considérer au moins le cri qu'ils alloient commettre, la honte qu'ils en recevroient, & enfin le peril où ils se mettroient eux-mêmes, si leur ennemi reprenoit courage. Au lieu d'écouter ces remontrances, ils firent retirer leurs enseignes, & aussitôt que s'ils eussent été vaincus, ils s'en retournerent vers leur camp en maudissant tantôt leur Capitaine, & tantôt les gens de cheval, sans que le General de l'armée pût trouver aucuns remèdes contre un exemple si pernicieux; tant il est véritable que les grands hommes manquent plutôt d'artifice pour gouverner des Citoyens, que pour vaincre des ennemis. Cependant le Consul retourna à Rome, ayant moins augmenté sa gloire, qu'irrité contre lui ses soldats. Toutefois le Senat obtint que le Consulat demeureroit encore dans la maison des Fabius, & crea Consul M. Fabius, à qui il donna pour son collègue Cn. Marcius. Il y eut encore un Tribun qui proposa en cette année la Loi de la division des terres: ce fut Tiberius Pontificius, qui suivant les traces de Licinius, & comme s'il eust eu quelque succès, empêcha pour quelque tems la levée des gens de guerre. Lors que cette Loi eut mis de nouveau le Senat dans l'inquietude & le trouble, Appianus Clodius lui remontra, *Quela puissance des Tribuns avoit commencé l'année precedente à être vaincue; qu'elle étoit pour le present ruinée en effet; & par cet exemple on pouvoit bien conjecturer qu'elle étoit dé-*

détruite pour l'avenir, puis qu'on voioit si clairement qu'elle employoit ses propres forces à se ruiner elle-même ; Qu'on ne manqueroit jamais de Tribuns, qui ne fust bien-aise d'obtenir la victoire sur son compagnon, & de gagner les bonnes grâces du plus grand nombre, en procurant le bien public ; Que s'il est besoin de plusieurs Tribuns, il en paroîtra plusieurs pour l'assistance des Consuls ; & qu'enfin un seul suffiroit contre tous les autres, & partant que les Consuls & les Principaux du Senat fissent leurs efforts pour en gagner quelques-uns à la République & au Senat, s'ils ne pouvoient pas les gagner tous ensemble. Ainsi le Senat suivant les avis d'Appius, commença en general à faire caresse aux Tribuns ; & selon le pouvoir & l'autorité que ceux qui avoient été Consuls avoient chacun en particulier, ils réussirent si heureusement en partie par amitié, en partie par leur credit, qu'ils les firent résoudre d'employer désormais leur puissance pour le bien de la République. De sorte que par le secours de quatre Tribuns, qui se declarerent contre un seul, qui retardoit le bien public, les Consuls leverent des troupes. On partit en même temps pour la guerre des Veïens, à qui de tous les côtez de Toscane il étoit venu du secours ; non pas tant à cause d'eux, que parce qu'on avoit esperance que la République de Rome se destruiroit elle-même par les discordes intestines. En effet, les Principaux du pays faisoient entendre dans les assemblées & dans les conseils de tous les Peuples de la Toscane, Que la puissance des Romains seroit éternelle, s'ils ne se deffoient eux-mêmes par leurs haines & par leurs seditions ; Que c'étoit là le seul poison qui pouvoit infecter les grands Estats, & le precipiter à leur ruine. Qu'on avoit long-temps supporté ce mal en partie par la prudence du Senat, & en partie par la patience du Peuple ; mais qu'enfin il étoit venu à l'extrémité Qu'ils étoit fait deux Villes d'une seule ; que chacune avoit à part ses Magistrats & ses Loix ; Que neantmoins encor qu'ils se fussent du commencement mutinez, cela n'avoit pas empêché qu'ils n'obéissent dans la guerre à leurs Generaux, & qu'en quelque état que la Ville se trouvast, elle pouvoit demeurer debout avec la discipline militaire ; Que maintenant la

soldat

Les dats Romains avoient pris même dans le camp la coûtume
 ne plus obeir à leurs Capitaines ; Que dans la dernière gu-
 erre, & même dans la bataille, & au milieu de la mêlée, ils
 oient comme cedé la victoire aux Eques déjà vaincus &
 faits ; Qu'ils avoient abandonné dans le combat leurs en-
 gnes, & leur Capitaine, & que sans attendre son ordre ils
 s'étoient retirés dans leur camp. Que si on vouloit un peu pres-
 senter, il ne falloit point mettre en doute que Rome ne fust bien-
 tôt ruinée par ceux qu'on destinoit pour la défendre ; Qu'il
 feroit seulement de lui déclarer la guerre, & que les Destins
 les Deux feroient infailliblement le reste, & acheveroient
 grand ouvrage. Cette esperance avoit fait armer les
 Toscans, qui avoient été souvent vaincus, & souvent vi-
 cieux. D'ailleurs, les Consuls de Rome ne redoutoient
 rien davantage que leurs propres armes. Et comme ils a-
 voient dans la memoire l'exemple de la dernière guerre,
 apprehendoient d'en venir à une bataille, où en même
 tems ils avoient à craindre de deux costez. C'est pour-
 quoi ils se tenoient renfermez dans leur camp par l'ap-
 prehension du peril, s'imaginant que le tems accommo-
 deroit les choses, qu'il adouciroit tant de furie, & remet-
 troit les esprits dans le devoir. Cependant les Veiens &
 les Toscans pressent de plus en plus ; Ils taschent d'atti-
 rer les Romains à une bataille, premierement par les
 injures qu'ils faisoient jusques sur leurs retranchemens,
 & en les provoquant au combat. Enfin comme ils virent
 qu'ils n'avançoient rien, ils s'efforcerent de faire sortir
 leurs ennemis, par les injures qu'ils adressoient & aux
 Consuls & à l'armée. Que cette feinte d'une discorde inte-
 rine étoit le pretexte de leur lascheté ; que les Consuls se dé-
 roient plus tost de leur courage, que de la fidelité de leurs sol-
 dats, & que le silence & le calme parmi des gens qui avoient
 leurs armes à la main, étoit un genre bien nouveau de sedition
 & de mutinerie. Ils ajoûterent à cela beaucoup d'autres
 choses, partie fausses, partie vraies, sur la nouveauté, & la
 bassesse de leur origine. Mais les Consuls ne firent pas
 grand estat de toutes ces injures, bien que l'ennemy les
 fust vomir jusques sur leurs retranchemens, & presque
 sous leurs portes. Il n'eut que la multitude qui en témoi-

gna du ressentiment, tantôt le dépit, & tantôt la honte sollicitoit les esprits, & leur faisoit mettre en oubly leurs dissensions particulieres. Ils ne vouloient pas que l'ennemy s'en retournât impunément; ils ne souhaïtoient pas aussi que le Senat & les Consuls eussent un succès heureux; la hayne qu'ils avoient pour leurs Chefs, & celle qu'ils avoient pour leurs ennemis, combattoient ensemble dans leurs cœurs: Mais enfin la haine de l'ennemi l'emporta, tant il les avoit irrités par ses outrages, & par l'insolence de ses moqueries. Ainsi ils s'assembloient en grand nombre devant la tente des Generaux; ils demandent le combat; ils demandent que l'on en donne le signal. Les Consuls s'approchent l'un de l'autre, comme pour en deliberer, & parlent quelque tems ensemble. Ce n'est pas qu'ils n'eussent grande envie de combattre; mais il étoit besoin de la cacher, afin que par une apparence contraire & par un peu de retardement on en augmentast la passion & l'impetuosité des soldats. On leur fit donc réponse qu'ils demandoient une chose hors de saison; qu'il n'étoit pas encore tems de combattre, & qu'ils demeurassent dans le camp. En même tems ils font publier que l'on se garde de combattre; & que quiconque combattrait sans ordre sera traité en ennemi. On les congédia de la sorte, & plus ils se persuadent que les Consuls ne veulent point le combat, plus ils en ont d'ardeur & de passion. Cependant les ennemis ayant connu que les Consuls avoient résolu de ne point combattre, contribuerent encore avec plus d'orgueil qu'auparavant à leur en faire croître le desir. Il s'imaginoit qu'il braverait toujours impunément les Romains, qu'on avoit de la défiance des soldats, qu'enfin la mutinerie passeroit à l'extrémité, & que par ce moyen la cheute de Rome étoit proche. Avec cette opinion & cette esperance ils se presentent aux portes des Romains, leur disent toutes sortes d'injures, & à peine se peuvent-ils empêcher d'attaquer leurs retranchemens. Enfin les Romains ne peuvent plus endurer ces outrages; on accourt aux Consuls de tous les costez du camp, ils ne demandent plus comme auparavant le combat par leurs

Capitaines, mais tous ensemble, & par de grand cris. Alors il étoit tems de combattre, & toutefois Fabius ne laissoit pas de temporiser. Mais enfin comme il vid que le bruit devenoit plus grand, & que la crainte de quelque mutinerie faisoit déjà refoudre son collegue au combat, il fit faire silence par un trompette, & parla de la sorte : *Je sçay bien, Cn. Manlius, que ces soldats peuvent vaincre, mais ils se sont gouvernez de telle sorte, que je ne sçay s'ils veulent vaincre. C'est pourquoy j'ay resolu de ne point donner le signal du combat, ju' ils n'ayent juré auparavant, qu'ils ressortiront de cette bataille que la victoire dans les mains. Ils ont une fois trompé le Consul, mais ils ne tromperont jamais les Dieux. Il y avoit entre ceux qui demandoient le combat avec plus d'opiniastreté un Capitaine appelé M. Flavoleius, qui fit cette réponse au Consul : Oui, (dit-il) je reviendray victorieux du combat ; & ajoûta que s'il le trompoit, il invoquoit contre lui & Jupiter & Mars, & tous les autres Dieux irritez. Toute l'armée ensuite jure de la même sorte. On donne aussi-tôt le signal de la bataille, les Romains prennent les armes, & vont au combat remplis de colere & d'esperance. Que les Toscans, disent-ils, viennent maintenant nous dire des injures ; que cet ennemi qui est si fort de la langue, se vienne maintenant presenter à nos armes. Chacun en cette journée, la Noblesse & le peuple témoigna beaucoup de courage : mais le nom & la maison des Fabiens y éclattoient sur tous les autres. Aussi avoient ils resolu de regagner par ce combat la bienveillance de la Multitude, que les dissensions civiles avoient animée contre-eux. On met donc l'armée en bataille, & les Veiens & les Toscans se presentent de leur costé, se figurant que les Romains ne combattroient pas contre eux autrement que contre les Eques, & que parmy leurs mécontentemens, & dans une occasion si douteuse il ne faloit pas d'esperer de quelque plus grand événement. Mais il arriva toute autre chose que ce qu'ils avoient attendu : Car comme les Romains avoient été aigris d'un côté par les outrages de l'ennemy, & que d'un autre costé la passion de combattre s'étoit augmentée en eux par le*

retar-

retardement des Consuls ; jamais dans toutes les guerres precedentes ils n'avoient été au combat avec plus du courage & plus de furie. A peine les Toscans eurent-ils le tems de se mettre en bataille, que dans la premiere fureur les traits ayant été plutôt jettez par hazard, que poullez à dessein ; on avoit déjà commencé la mellee, & ce qui rend les combats plus épouvantables, on estoit déjà aux mains, & l'on combattoit à coups d'espée. Il faisoit beau voir les Fabiens à la teste des troupes donner exemple à leurs Citoyens. L'un d'entr'eux, c'estoit Q. Fabius, qui l'année d'auparavant avoit esté Consul pour la troisiéme fois, s'avança contre les Veiens où ils estoient en plus grand nombre ; & en même tems, comme il estoit de toutes parts environné des ennemis, un Toscan robuste & adroit aux armes, luy passa son espée au travers du corps, & Fabius tomba de ce coup. L'une & l'autre armée remarqua la cheûte de ce personnage ; & déjà les Romains commençoient à branler, lors que le Consul Marcus Fabius passant par dessus le corps du mort, & prenant en main son bouclier : *Est-ce là, (dit-il,) mes compagnens, le serment que vous avez fait ? avez-vous juré de vous en retourner en fuyant ? Craignez-vous donc davantage de lasches ennemis, que Jupiter & Mars par lesquels vous avez juré ? Pour moi qui n'ay point fait de serment, ou je ne m'en retournerai que victorieux, ou je mourray en combattant auprès de toy, Q. Fabius.* Alors Ceson Fabius, qui avoit esté Consul l'année precedente, prenant la parole : *Pensez-vous donc, mon frere, (lui dit-il,) pensez-vous par des paroles les obliger à combattre ? les Dieux les y obligeront, les Dieux par lesquels i sont juré. Quant à nous, nous devons faire nostre devoir & comme les premiers de la Republique, & comme l'exige de nous la reputation des Fabiens, nous devons en combattans bien plutôt qu'en exhortant rendre le courage aux soldats.* Ainsi ces deux Fabiens courent la lance à l'arrest contre les premiers qui se rencontrent, & entraînent avec eux toute l'armée. Le combat ayant recommencé de ce costé-là, l'autre Consul Cn. Manlius ne combattoit pas moins vaillamment à l'autre pointe, où il arriva presque la même chose. Car comme les soldats avoient suivy de l'autre

coûté Q. Fabius ; tout de même en celui-ci ils suivirent courageusement Cn. Manlius, qui chassoit devant lui les ennemis comme déjà vaincus & défaits. Et lors qu'il se fut retiré blessé du combat, les siens croyant qu'il fust mort, lâcherent le pied, & eussent abandonné la place, si l'autre Consul ne fust venu promptement en cet endroit avec quelques troupes de Cavalerie, & qu'en criant à haute voix que son compagnon vivoit, & que pour lui il étoit vainqueur, il ne les eust rassurez au point qu'ils alloient prendre la fuite. D'ailleurs, Manlius se fit amener devant eux, afin de les obliger de recommencer le combat ; & la presence des deux Consuls rendit l'assurance & le courage aux soldats. En même tems la bataille des ennemis commença un peu à s'éclaircir ; parce que comme ils se confioient au grand nombre, ils en avoient tiré quelques troupes pour aller attaquer le Camp, où d'abord on ne leur fit pas grande resistance. Mais comme ils songeoient plutôt au butin, qu'au combat, & qu'ils perdoient le tems de vaincre, les vieux soldats Romains qui n'avoient pû soutenir le premier effort, envoyerent avertir les Consuls de l'estat où étoient les choses, & s'étant retirez en un gros, vers le Pretoire, ils recommencerent le combat de leur propre mouvement. Cependant Manlius ayant esté apporté dans le camp, avoit fait mettre du monde à toutes les portes, & par ce moyen il avoit fermé aux ennemis le chemin pour se retirer. Le desespoir où alors les Toscans se virent reduits, leur donna plutôt de la rage & de la furie, qu'il n'augmenta leur hardiesse : Car après avoir couru par tout où ils esperoient trouver un passage, & fait des efforts inutiles pour sortir, une troupe de leurs jeunes hommes s'alla jeter sur le Consul, qui estoit assez remarquable par son équipage, & par ses armes. Ceux qui étoient alentour de lui le défendirent contre les premiers traits qui furent lancez ; mais enfin ils ne pûrent soutenir davantage contre une plus grande force ; le Consul tomba mort, & ceux qui le défendoient furent mis en fuite. Cét événement augmenta la hardiesse des Toscans, & il n'y a point d'endroits dans le camp où la

fra

frayeur ne fassé fuir les Romains épouvantez. Enfin ils étoient reduits à l'extremité, si les Lieutenans du Consul ayant fait enlever son corps, n'eussent en même tems fait ouvrir une des portes pour faire sortir les ennemis. Ils sortirent donc par cet endroit, mais comme ils sortoient en desordre & en confusion, ils rencontrèrent l'autre Consul qui revenoit victorieux, & qui acheva de les tailler en pieces. Veritablement cette victoire fut glorieusement obtenüe, mais elle fut triste & déplorable par la perte de deux personages si illustres. C'est ce qui fut cause que le Consul fit réponse au Senat, qui lui avoit decerné l'honneur du triomphe; *Que si l'armée pouvoit triompher sans son General, il y consentiroit facilement, en consideration de la vertu qu'elle avoit fait paroistre en cette guerre; mais que pour lui voyant sa maison en deuil par la mort de Quintus Fabius son frere, & la Republique privée de sa meilleure partie par la perte de l'autre Consul, il n'étoit pas resolu de recevoir le chapeau de laurier si triste & si défiguré par une affliction publique & particuliere.* Certes ce refus du triomphe fut plus glorieux & plus illustre que tous les triomphes precedens. Il est veritable que la gloire que l'on refuse à propos, revient quelquefois plus pompeuse & plus éclatante. Il fit ensuite les funerailles de son Collegue & de son frere; il fit luy-même l'Oraison funebre de tous les deux & en leur donnant ses propres loüanges, & la gloire qu'il meritoit, il en remporta la meilleure part. Il n'oublia pas aussi ce qu'il s'étoit proposé au commencement de son Consulat de reconcilier le Peuple avec le Senat. Et pour en venir à bout, il distribua parmi les Senateurs les soldats blesez, pour les faire panser; mais il en mit en sa maison un plus grand nombre que chez les autres. Et il n'y eut point d'endroits où ils furent traitez avec tant de soin. Cela fut cause que les Fabiens gagnerent l'amitié du Peuple, non pas certes par d'autres moyens, que par des moyens salutaires à la Republique. Ainsi Ceso Fabius ayant esté créé Consul avec Titus Virginius, autant par l'affection du Peuple que du Senat, n'eut rien de plus grande recommandation, ny guerres ny levées, n.

.autre

autres choses, que de faire voir promptement des effets de l'esperance qu'on avoit déjà conceüe de la reunion du peuple avec le Senat. C'est pourquoi dès le commencement de l'année, avant que quelques Tribuns proposassent de nouveau la division des terres, il fut d'avis que le Senat les previnst, & qu'on partageast entre le Peuple, les terres également qu'il se pourroit, les terres qu'on avoit prises sur les ennemis, parce qu'il estoit bien juste que ceux-là les possédassent, qui les avoient acquises par leur valeur, & par leur sang. Toutefois le Senat ne fit pas compte de cette proposition. Quelques-uns mêmes se plaignirent que l'esprit de Ceson autrefois si fort & si vigoureux s'amolissoit par trop de gloire; Mais cela ne mit aucun trouble dans la Ville. Cependant comme les Eques incommodoient les Latins, par les courses qu'ils faisoient sur leurs terres, Ceson fut envoyé contre eux avec une armée, & se jeta sur leurs frontieres pour y faire le degast. Aussi-tôt les Eques se retirerent dans leurs Villes, ils se barricaderent entre leurs murailles; & l'on ne fit aucune action memorable. Mais d'un autre costé les Veiens mal-traiterent les Romains par la temerite de l'autre Consul; & toute l'armée estoit deffaitte, si Ceson Fabius ne fust propos venu au secours. Depuis ce tems-là il n'y eut ni paix ny guerre avec les Veiens; & ce qui se faisoit entre eux estoit une espece de brigandage. Quand les Legions romaines paroissoient, les Eques rentroient dans leur ville; & aussi-tôt qu'ils avoient appris qu'elles s'estoient retirées, ils se remettoient en campagne, & recommençoient leurs courses, faisant succeder l'un après l'autre le repos à la guerre, & la guerre au repos. De sorte qu'il estoit impossible & d'abandonner cette affaire, & de luy donner une fin.

29. Cependant on estoit menacé par d'autres guerres, comme du costé des Eques & des Volsques, qui ne s'estoient tenus sans rien faire, que pour laisser passer la douleur de la derniere playe qu'ils avoient receüe; D'ailleurs, il y avoit apparence que les Sabins toujours ennemis de Rome, & avec eux toute la Toscane ne manqueroient pas de

de remuër. Quant aux Veiens ils estoient plus importun que dangereux averfaires ; ils faisoient plus de dèpit p leurs injures, qu'ils ne donnoient de crainte par leur force ; neantmoins il n'y avoit point de tems où l'on peul les negliger, & ils ne donnoient pas le loisir de songer autre chose. C'est pourquoy les Fabiens allerent trouver Senat, & le Consul parla pour toute la famille. *Messieurs (dit-il) vous sçavez que nous avons besoin contre les Veie plus tost de vigilance que de grandes forces. Laissez donc a. Fabiens le soin de les vaincre comme leurs ennemis particuliers, & songez seulement aux autres guerres. Nous vous sçevrons que de ce costé-là on n'offensera jamais la Majesté nom Romain. Nous avons resolu de faire tous les frais de cette guerre comme d'une guerre qui nous est particuliere, & ne regarde que nostre Maison. Que la Republique perde de le soin d'y employer son argent & ses soldats.* On luy fit grands remerciemens. Le Consul s'en retourna en sa maison avec une grande troupe de Fabiens qui estoient demorez à la porte en attendant la resolution du Senat; & ap qu'il leur eut commandé de se trouver le lendemain en mes devant sa maison, ils se retirerent chez eux. En me tems le bruit en court par toute la ville. On elevé Fabiens jusqu'au Ciel par les loüanges qu'on leur donne, on publie par tout qu'une seule maison s'est chargée du fardeau que devoit porter toute la Ville ; Que la guerre des Veiens n'étoit plus qu'une guerre d'une maison particuliere: Que s'il y avoit dans la ville encore deux milles de la même force, il seroit à souhaiter que l'une tre prist les Volfques, & l'autre les Eques ; Et par ce moyen on pourroit bien-tost subjuger les Peuples voisins sans interrompre le repos & la paix du Peuple Romain.

30. Le lendemain les Fabiens prennent les armes, ils rendent où il leur avoit esté commandé ; & au sortir de maison le Consul vestu de sa cotte d'armes, trouve toute sa famille en bataille, il se met au milieu d'eux, & fait ver ses enseignes. Jamais on ne vid marcher par la ville une armée si petite par le nombre, ny si grande par courage, & par sa reputation. Elle n'étoit compoëe

trois cens fix hommes tous Patriciens & tous d'une
 ſme famille. Mais il n'y en avoit pas un entre eux que
 plus illuſtre Senat euſt refusé pour ſon Capitaine, en
 attems & en toute occaſion. Ils alloient donc en cet
 uipage, & avec les forces d'une ſeule Maiſon mena-
 ient les Veiens de leur ruine. Ils étoient ſuivis d'une
 tre bande de leurs allies, & de leurs amis qui n'en con-
 voient rien de mediocre; mais toutes choſes grandes &
 erveilleuſes. On voioit auſſi après eux une troupe de
 uple que la crainte publique avoit amasſée, & qui
 oit comme ravie de bienveillance & d'admiration. Al-
 z, leur diſoit-on, allez courageuſement & à la bonne
 ure. Rendez-les évenemens conformes à vos eſperan-
 s, & promettez-vous enſuite les Conſulats & les triom-
 les de toutes fortes de recompenſes, & tous les hon-
 urs imaginables. A meſure qu'ils paſſoient près du
 apitole, de la Fortereſſe, & des autres Temples, on
 ioit tout autant de Dieux qu'il ſ'en preſentoit à l'œil,
 à l'eſprit, de conduire heureuſement cette armée des
 abiens, & de les rendre bien-toſt victorieux à leur Pa-
 ie, & à leurs Parens. Mais on faiſoit en vain toutes ces
 tieres. Ils prirent un chemin malheureux au ſortir de
 porte Carmentale, à la droite du Temple de Janus, &
 rendirent ſur le rivage de Cremere. (*Aujourd'hui l'Al-*
te, elle ſort du Lac de Bacane, à cinq ou ſix lieues de Rome.)
 e lieu leur ſembla propre pour ſ'y mettre comme en
 arniſon. Et cependant L. Emilius, & C. Servilius furent
 its Conſuls. Tandis qu'on ne fit rien autre choſe que
 es courſes, non ſeulement les Fabiens aſſez forts pour
 e deffendre; mais comme ils couroient ſans ceſſe de part
 d'autre, ils aſſeurerent toute la frontiere où les Toſ-
 ans touchent les Romains, & firent de grands degaſts ſur
 es terres des ennemis: Mais enfin ces pillages ceſſerent
 our un peu de tems, juſqu'à ce que les Veiens aiant
 ait venir une armée de la Toſcane, attaquèrent le fort
 e Cremere, & que les Legions Romaines ſ'en étant
 pprochées ſous la conduite de L. Emilius livrerent
 ombat aux Toſcans. A peine les Veiens eurent-ils ſeule-
 Tome I. H ment

ment le loisir de se mettre en bataille. Car comme dans la première épouvante chacun se rangeoit sous son enseigne, & qu'on dispoit les troupes de secours, une bande de Cavalerie Romaine les vint attaquer en flanc, leur ôta le moyen non seulement de commencer le combat, mais de tenir ferme au lieu où ils étoient. Ainsi ayant été repoussés jusqu'aux Roches rouges, où ils avoient planté leur camp, ils envoient demander la paix; mais par une légèreté naturelle ils furent fâchés de l'avoir obtenue, avant même qu'on eût fait sortir de Cremere la garnison des Romains. C'est pourquoi les Fabiens recommencerent la guerre contre les Veïens, sans en faire toutefois de plus grands préparatifs. Et l'on ne faisoit pas seulement des courses dans les champs, ny des combats imprevus entre des coureurs; mais quelquefois on donnoit des batailles rangées. Enfin une seule famille de Rome remporta souvent la victoire d'une des plus puissantes villes de la Toscane, à considérer les choses comme elles étoient en ce tems-là. Du commencement cela sembla dur aux Veïens, & indigne d'eux: En ensuite ils prirent conseil de la chose même. Ils résolurent donc de dresser une embuscade à ce superbe ennemi, & se rejoindrent suivant leur dessein de voir augmenter la hardiesse & le courage des Fabiens par tant de succès heureux. Ainsi ils envoient quelquefois du bestail au devant des ennemis, comme pour leur faire croire que le hazard leur presentoit devant eux. Les paisans prenoient à dessein la fuite, & laissoient leurs maisons desertes: Et même les gens de guerre qu'on envoioit pour empêcher les courses & les pillages, se retiroient sur leurs pas par une épouvante plus souvent feinte que véritable. De sorte que les Fabiens conceurent un si grand mépris de leur ennemi, qu'ils commencerent à croire qu'il n'y avoit nulle part ni tems, où il en pût soutenir l'effort de leurs armes victorieuses. Cette opinion enfla si fort leur courage qu'ayant apperceu quelques troupeaux bien loin au delà de Cremere, ils donnerent aussi-tôt de ce côté-là, où véritablement il ne paroissoit pas beaucoup d'ennemis.

mais

is comme sans se defier d'aucune chose, ils eurent passé le lieu ou l'embuscade les attendoit sur le chemin, & ils se furent divisez pour suivre le bestail, que l'épouvante avoit poussé de côté & d'autre, comme il arrive ordinairement; on sortit aussi-tôt de l'embuscade, & les ennemis les envelopperent de tous côtez. Le bruit qui s'éleva tout d'un coup leur donna d'abord de l'épouvante; & suite une infinité de dards qui tomboient sur eux de tous côtez. Enfin se voyant enveloppez par l'armée des Toscans qui se ferroient de plus en plus alentour d'eux, furent contraints aussi de se ferrer en rond, & de se tenir dans un plus petit espace. Cela fut cause qu'on reconnut plus facilement leur petit nombre, & la multitude des Toscans, parce qu'ils redoubloient toujours leurs efforts à mesure que leurs ennemis se resserrèrent. Alors Fabiens quittant le combat qu'ils avoient également soutenu de tous côtez, donnerent tous ensemble en un seul endroit; & s'étant disposez en pointe ils s'ouvrirent par leurs corps & par leurs armes un passage au travers de leurs ennemis, & se jetterent sur une colline proche de là. D'abord ils y firent résistance, & aussi-tôt que l'avantage du lieu eut permis de reprendre haleine, & de se remettre d'une si grande épouvante, ils repousserent mesmes ceux qui montoient pour les attaquer. Enfin le petit nombre se fust rendu victorieux, par l'avantage & par la commodité du lieu, si les Veïens qu'on avoit envoyez par derriere n'eussent gagné le sommet de cette colline. Ainsi l'ennemi se rendit une autrefois le plus fort. Tous les Fabiens demurerent morts sur la place, & leur fort fut pris & pillé. On sçait assez, sans qu'il ait besoin d'en parler qu'il en mourut trois cens six, & qu'un seul qui n'avoit pas encore quatorze ans, étoit demeuré dans Rome comme pour être la souche & le restaurateur de cette illustre famille, qui devoit être à l'avant en tant d'affaires perilleuses durant la paix & durant la guerre, le plus grand secours du Peuple Romain. Lors qu'on receut nouvelle de cette défaite C. Horatius, & M. Menenius étoient Consuls. En mesme tems Mene-

nus fut envoyé contre les Toscans, enflés & orgueilleux de leur victoire ; mais il n'eut qu'un mauvais succès. Les ennemis s'emparèrent du Janicule ; & la Ville eût sans doute été déplorablement assiégée , si on n'eût fait revenir Horace l'autre Consul , qui étoit allé contre les Volscs. Car outre la guerre que l'on avoit sur les bras, on étoit encore pressé par la nécessité des vivres parce que les Toscans remplissoient tout le pays , & avoient passé le Tibre. Enfin cette guerre menaça de si près les murailles de Rome , qu'on donna le premier combat proche du Temple de l'Espérance , mais avec un avantage égal , & le second à la porte Colline. Véritablement les Romains furent vainqueurs en cette occasion ; mais cette victoire ne fut pas de grande importance : neantmoins elle rendit aux soldats leur courage accoustumé, & les disposa à d'autres combats & à d'autres victoires. E ce tems-là A. Virginus, & Sp. Servilius furent fait Consuls ; & depuis que les Veiens eurent été battus en cette dernière occasion , ils n'osèrent plus en venir aux mains , ni présenter des batailles. Ils faisoient seulement des pillages : & comme le Janicule leur servoit de fort & de retraite , ils en sortoient à toute heure , & venoient faire des courses dans le territoire des Romains. Ainsi il n'y avoit plus de bestail en sécurité ni de Laboureurs par les champs : mais enfin ils furent pris dans le même piège où ils avoient pris les Fabiens. Car en poursuivant quelques troupeaux qu'on avoit poussés vers eux pour les attirer, ils se jetterent dans une embuscade ; & le carnage que l'on en fit fut d'autant plus grand , qu'il étoient en plus grand nombre. Mais le dépit & la colère qu'ils conçurent de cette défaite, fut la cause & le commencement d'une défaite plus considérable. Car aiant passé de nuit le Tibre pour attaquer le camp de Servilius Consul , ils furent mis en fuite avec un grand carnage de leurs gens , & à peine peurent-ils regagner le Janicule. En même tems le Consul passa le Tibre comme eux , alla camper au pied de cette montagne , & le lendemain aussi-tôt qu'il fut jour , comme il étoit fier en quelque sorte

te, par l'heureux succès du jour précédent ; ou plutôt se voyant pressé par la nécessité des bleds, il fit un dessein véritablement dangereux, mais qui pouvoit réussir au moins par la promptitude & par la diligence. Il fit donc temerairement monter ses troupes sur le Janicule pour assaillir les ennemis ; mais il en fut plus honteusement repoussé, qu'il ne les avoit repoussés le jour de devant. Et neantmoins il se sauva avec son armée par le secours de son Collegue, qui arriva à l'heure même. Cependant, comme les Toscans se trouverent entre deux armées, & que pensant fuir de l'une ils tomboient dans les mains de l'autre, enfin ils furent défaits & taillez en pièces. De sorte que par une heureuse temerité la guerre des Veïens fut entièrement esteinte. Les vivres reurent avec la paix en plus grande abondance dans la ville, parce qu'on amena quantité de bleds de la Campagne, (*Terre de Labour*) que, quand chacun eut perdu l'apprehension de la nécessité, on commença à faire paître ceux que l'on avoit cachez. Mais l'abondance & l'oisiveté firent renaitre de nouveau l'insolence dans les esprits ; & n'y ayant plus de maux que l'on pût craindre au dehors, on rechercha l'occasion de renouveler au dedans ceux qu'on avoit déjà ressentis. Les Tribuns recommencerent à infecter la Multitude par leur poison ordinaire, c'est à dire, par la Loi de la division des terres. Ils sollicitèrent le Peuple contre le Senat qui leur résistoit, & non seulement contre le Senat en general, mais encore contre chacun des Sénateurs en particulier. Q. Confidius, & T. Genutius qui proposoient cette Loi, donnerent assignation à T. Menenius ; & le prétexte de leur haine & de leur accusation étoit, qu'il avoit laissé perdre le fort Cremere, bien qu'il ne fust pas campé loin de là. Toutefois il gagna sa cause, parce que le Senat ne fit pas pour lui de moindres efforts que pour Coriolanus ; & parce que la faveur d'Agrippa son pere n'étoit pas encore perdue. C'est pourquoi les Tribuns se modererent, & bien qu'ils lui eussent imputé un crime capital, ils ne le condamnerent qu'à vingt écus d'amende : (*Ce*

qui fait voir que les Romains n'étoient pas fort riches en tems là.) Cela toutefois ne laissa pas de lui coûter la vie. Car on dit que ne pouvant souffrir ce deshonneur, il contracta une tristesse, qui lui causa une maladie dont il mourut. En même tems que Sp. Servilius fut sorti de char, il fut accusé par les Tribuns L. Cedicius & T. Statius dès le commencement du Consulat de C. Nautius & P. Valerius. Et le jour de l'assignation étant venu, il se défendit contre la violence des Tribuns; non pas par prières, ni par celles du Senat, comme avoit fait Menenius, mais par la confiance seule qu'il avoit en son innocence & en son credit. On lui imputoit à crime le combat qu'il avoit donné contre les Toscans au Janicule: Mais comme il avoit le cœur grand, il ne se montra pas autrement moins courageux en sa propre cause, qu'il avoit fait auparavant dans la cause publique. Il résista par son discours & par la force de ses raisons, non seulement aux Tribuns, mais encore à la multitude, & dissipa le peril par sa hardiesse, en leur reprochant la condamnation & la mort de Menenius, dont le pere avoit rétabli le Peuple dans la Ville, & lui avoit fait obtenir les Magistrats & les Loix qui le rendoient alors furieux. D'ailleurs, Virginius son Collegue ayant été appelé en témoignage, rendit la cause plus forte, en lui faisant part de ses propres loüanges. Et neantmoins comme il s'étoit déjà fait un grand changement dans les esprits, la condamnation de Menenius lui profita plus que toutes choses. Enfin lors qu'on eut terminé cette guerre & ces combats qui se faisoient dans la Ville, la guerre des Veiens recommença, & les Sabins se joignirent avec eux. Mais le Consul P. Valerius ayant été envoyé contre les Veiens avec une armée, & avec le secours qu'on avoit fait venir des Latins & des Herniques, alla aussi-tôt attaquer le camp des Sabins, qui s'étoient logez proche des murailles de Veies, & leur donna tant d'épouvante, que tandis qu'ils couroient en désordre de part & d'autre pour repousser l'ennemi, il se faisoit de la porte, où d'abord il avoit fait marcher ses enseignes: de sorte qu'étant ensuite entré dans leur camp, on

fit plutôt un carnage qu'un combat. Le bruit passa du mp dans la Ville, come si elle eût été déjà prise. Les Ve-ns courent aux armes tout épouvantez qu'ils étoient ; es uns vont au secours des Sabins ; & les autres vont at-quer les Romains qui faisoient tous leurs efforts dans camp. Veritablement les Romains en furent en quelque rte ébranlez. Mais aussi-tôt ils se reconnurent, & firent ste aux uns & aux autres, & la Cavalerie que le Consul oit envoyée contre les Toskans, les défit & les mit en uite. Ainsi en une même heure deux armées & deux na-ons puissantes & voisines de Rome furent défaites & incuës. Tandis que ces choses se passaient chez les Ve-ns, les Volsques, & les Eques étoient venus camper ans les terres des Latins, & avoient pillé leurs frontie-es : mais les Latins appuiez de leurs seules forces, & n'a-nt appelé à leur secours que les Herniques, se rendirent-aitres du camp de leurs ennemis, sans l'assistance, ni de rome, ni d'aucun Capitaine Romain ; & outre leurs biens u'ils y recouvrerent, ils y firent encore un grand butin. Toutefois C. Nautius Consul fut envoyé de Rome contre es Volsques. Et pour moi je pense que les Romains n'é- oient pas bien aises, que leurs alliez prissent la coustume e faire la guerre de leur propre mouvement, & de leurs ropres forces, sans avoir un Chef Romain, & une armée e Romains. Il n'y eut point de maux ni d'outrages qu'on e executât contre les Volsques, & neantmoins on ne lesût jamais obliger d'en venir à une bataille. Depuis, L. urius, & Manlius furent faits Consuls ; & le département es Veiens écheut à Manlius. Toutefois on ne fit point de uerre, mais on accorda à leurs prieres quarante ans de réves à condition qu'ils donneroient quelques bleds & quelque argent. On n'eut pas si-tôt conclu la paix au de-ors, que les discordes se renouvelerent au dedans. Le euple que les Tribuns excitoient par les amorces de la loi, touchant la division des terres, en témoignoît un de-ir ardent ; mais les Consuls y résistoient de toutes leurs orces, sans se monstrier épouvantez, ni de la condamna-on de Menenius, ni du peril de Servilius. C'est ce qui

fut cause que le Tribun Cenucius les entreprit au sort de leur charge. L. Emilius, & Opites Virginus leur succederent au Consulat, bien que je trouve dans quelques Annales Vopiscus Julius Consul au lieu de Virginus. Quoi qu'il en soit, Furius & Manlius aiant été ajournés en cette année devant le Peuple, se font voir d'un & d'autre côté vêtus en deuil, sans toutefois accoster plutôt le Peuple que les jeunes Patriciens. Ils les persuadent & l'exhortent de ne point rechercher les dignitez, & l'administration de la Republique, & de croire que les faisseaux qu'on porte devant les Consuls, que la robe bordée de pourpre, que la selle Curule ne sont rien autre chose que la pompe & l'apparat de leurs funérailles; & qu'enfin on ne les charge de tant d'ornemens, que pour les envoyer à la mort comme des victimes qu'on sacrifie. Que si toutefois ils s'imaginent qu'il y ait dans le Consulat tant de douceurs & tant de charmes; Qu'ils considèrent qu'aujourd'hui le Consulat est esclavé sous l'autorité des Tribuns: Car il faut que le Consul comme un archer, & un vétéran du Tribunat ne fasse rien que suivant l'ordre & le commandement des Tribuns. S'il veut tant soit peu se remuer; si le Senat lui est considérable; s'il pense enfin que la Republique soit un corps qui ait de plus belles parties que n'a le Peuple. Qu'il se remette devant les yeux le bannissement de Cn. Manlius, la condamnation & la mort de Menenius. Les Sénateurs touchés de ces discours commencerent aussitôt à tenir des conseils secrets & particuliers, où aiant été résolu de delivrer les accusez à quelque prix que ce fust l'opinion la plus sanglante fut celle qui plut davantage. Et bien que cette entreprise fust hardie, on ne manqua pas de mains qui l'exécutassent. Le jour étant donc venu qu'on devoit rendre le jugement, le Peuple qui attendoit dans la place avec une extreme impatience, s'étonna premierement de ne voir point venir le Tribun; & en suite comme ce retardement fut devenu plus suspect, la multitude s'imagina qu'il avoit été intimidé par les principaux du Senat, & se plaignit en même tems que la cause du peuple eust été abandonnée & trahie. Enfin ceux qui s'étoient arrestez devant la porte du Tribun;

portoient la nouvelle qu'on l'avoit trouvé mort dans
 maison. Ce bruit ne se fut pas si-tôt répandu dans l'As-
 blée que le Peuple se retira de part & d'autre, compa-
 le à une armée qui se rompt & qui se dissipe par la mort
 son General. Mais il n'y en eut point de plus étonnez.
 e les Tribuns, qui apprirent bien chairement par la
 ort de leur Collegue, combien peu de secours ils devo-
 t attendre de leurs Loix sacrées. D'un autre côté le Se-
 ne pouvoit dissimuler sa joie ; & loin de se repentir de
 coup, les plus innocens eussent été bien aises d'en être
 imez coupables ; & disoient hautement que c'étoit par
 violence qu'il falloit dompter la puissance & l'autorité
 s Tribuns. Durant le tems d'une victoire de si mauvais
 emple, on ordonna la levée des gens de guerre ; & les
 ribuns étoient si épouvantez, que les Consuls acheve-
 nt leur entreprise sans empêchement. Alors le Peuple
 mmença à s'irriter plutôt du silence des Tribuns, que
 l'autorité des Consuls. Il disoit, *que la liberté étoit entie-*
ment ruinée, qu'on étoit une autrefois tombé dans l'ancien-
servitude ; Que la puissance des Tribuns étoit morte & en-
velie avec Genutius ; Qu'il falloit faire autre chose, & son-
ner à d'autres moïens pour résister au Senat ; Qu'il n'y avoit
oint d'autre conseil à prendre, sinon que le Peuple se vengeast
li-même de ses ennemis, & se deffendist par ses propres for-
es, puis qu'il se voioit privé de tout autre secours ; Qu'il y a-
oit vingt quatre Licteurs tous d'entre la Multitude, qui mar-
choient devant les Consuls : mais qu'il n'y avoit rien de plus
réprisable ni de plus lasche, s'il se pouvoit trouver quel-
un qui eust la hardiesse de les mépriser, & qu'enfin toutes
es choses n'étoient grandes & épouvantables, que par l'ima-
ge que chacun s'en faisoit lui-même. Comme ils se furent
 par ce discours encouragez les uns les autres, les Consuls
 envoierent un Licteur pour prendre un homme d'entre
 le Peuple. Volero Publius, qui pretendoit qu'on ne devoit
 pas l'enrôler, parce qu'autrefois il avoit eu commande-
 ment, & qu'il avoit conduit des troupes, Volero appelle
 les Tribuns à son aide, & voyant que personne ne pa-
 roissoit pour le secourir, que les Consuls le faisoient de-

poüiller, & qu'on preparoit déjà les verges ; *J'en appelle au Peuple*, dit Volero, *puisque les Tribuns aiment mieux qu'on feroit à leurs yeux un Citoyen Romain, que d'estre égorgé par vous-mêmes dans leur lit.* Plus il crioit haut, & plus le Liéteur s'efforçoit de rompre ses habits, & de le dépoüiller. Alors Volero qui étoit fort & robuste, & qui en même tems se vid assisté par ceux que ces cris avoient attirez à son secours, s'arracha d'entre les mains du Liéteur, & se jeta l'endroit de la presse, où il avoit pris garde qu'il y avoit plus de monde qui le favorisoit, & qui plaignoit son infortune : *J'en appelle*, s'écria-t-il, *j'en appelle au Peuple, & j'implore son assistance, Assistez-moi mes compagnons. Il n faut plus que vous esperiez en la protection des Tribuns, puisqu'ils ont eux-mêmes besoin de vostre secours.* Le Peuple irrité par ces paroles, se dispose comme pour donner bataille ; & il y avoit déjà grande apparence qu'on alloit porter les choses à l'extremité, & qu'on ne respecteroit rien de ce qui concernoit le Public, ni de ce qui concernoit le particulier. Les Consuls mêmes voulant s'opposer à cette tempeste, firent bien-tôt experience que la Majesté sans la force n'est guere assurée d'elle-même. On battit les Liéteurs, on mit en pieces les faisceaux, & on repoussa les Consuls de la place dans le Palais, incertains comment Voleron voudroit user de la victoire. Et quand le bruit fut appaisé, ils firent assembler le Senat, où ils se plainquirent des outrages qu'ils avoient reçus & de la violence du Peuple, & de l'audace de Voleron. On proposa sur ce sujet beaucoup d'avis rigoureux, mais les plus vieux l'emporterent, & furent d'opinion qu'il ne falloit pas faire combattre la juste colere du Senat contre la temerité du Peuple. Cependant le Peuple qui prit le parti de Voleron, & qui le favorisa en toutes choses, le crea Tribun dans la premiere assemblée qui fut faite, pour l'année que L. Pinarius, & P. Furius furent faits Consuls. Mais contre l'opinion de tout le monde, qui s'estoit imaginé qu'il emploieroit l'autorité de son Tribunat à persecuter les Consuls de la precedente année, il prefera la cause publique à ses ressentiments particuliers : il ne les outra-

a pas seulement d'une parole, & se contenta de proposer au Peuple, que désormais ses Magistrats fussent élus par les suffrages des Tribus séparées les unes des autres. *(est ce qu'on appelloit Tributa Comitia.)* Cette proposition étoit pas de peu de conséquence, bien que d'abord son portance ne parût pas; Car elle ostoit aux Patriciens le moyen de créer des Tribuns à leur fantaisie par les suffrages de leurs creatures. Aussi le Senat résista de toutes forces à une proposition qui étoit si agreable à la Multitude. Et bien que pas un des autres Tribuns ne pût être nommé ni par les Consuls, ni par les premiers du Senat; qui eût seul été capable d'en empêcher l'exécution: toutefois comme cette affaire étoit grande & difficile de la terminer, elle fut prolongée jusqu'au bout de l'an, par les disputes qu'elle fit naître. Mais le Peuple crea Voleron Tribun pour la seconde fois, & le Senat qui crût certainement qu'on en viendrait à l'extrémité, crea Consul Appianus fils d'Appius, qui étoit contraire à la Multitude; & qui lui étoit déjà odieux, par l'aversion que son pere avoit eue autrefois pour elle. On lui donna pour companion au Consulat T. Quintius; & dès le commencement de l'année on ne parla de rien davantage, que de la proposition que l'on avoit déjà faite. Mais si Volero en avoit été un premier auteur, Lectorius son Collegue en poursuivit la publication avec d'autant plus de violence, qu'il vouloit se faire paroître comme nouvel inventeur de cette Loi. D'ailleurs, la gloire qu'il avoit acquise dans la guerre le rendit superbe & audacieux; & en effet il n'y avoit personne en ce tems-là qui fust plus vaillant & plus prompt à executer une entreprise. Lectorius voyant donc que Voleron ne parloit de rien autre chose que de cette Loi, & qu'au reste il laissoit en paix les Consuls, commençant son Tribunat par l'accusation d'Appius & de toute cette maison, comme superbe & cruelle envers le Peuple Romain; & fit tous ses efforts pour persuader que le Senat ne l'avoit pas élu pour être Consul, mais afin d'être le bourreau qui persecutoit la Multitude. Mais comme il étoit plus guerrier qu'éloquent, & que sa langue ne

répondoit ni à sa liberté, ni à son courage : Enfin voian que le discours lui manquoit ; *Messieurs (dit-il) puis que je ne sçaurois si facilement parler, que j'exécute les choses que j'ai dis, Trouvez-vous demain au matin au mesme lieu, je mourray en vôtre présence, ou je seray publier la Loi.* Le lendemain les Tribuns se saisissent du Temple, & les Consuls & les Nobles se presentent dans l'assemblée, afin de s'opposer la publication qui se devoit faire. Aussi-tost Lectorius commanda qu'on fist sortir tout le monde de la place, excepté ceux qui devoient donner leur suffrage. Neantmoir les jeunes Patriciens demurerent, sans se soucier du commandement qu'on leur fai'oit. Lectorius commanda qu'il'on en prist quelques-uns. Le Conf. App. le deffendit, & s'oustitint, que les Tribuns n'avoient droit que sur les Plebeiens ; Que ce n'étoit pas un Magistrat pour tout le Peuple, mais seulement pour la commune ; Que par tout il ne pouvoit, suivant les anciennes Loix, faire sortir de son autorité personne de la place, & qu'on avoit accoustumé de dire en pareille occasion, *Peuple Romain, retirez vous, si bon vous semble.* Il eust peu certes facilement, & même comme en se moquant, confondre par raison Lectorius, s'il n'eust été question que de disputer du droit & des coustumes. C'est pourquoi le Tribun transporté de colere, envoya au Consul un de ses Officiers, & le Consul envoya un Liéteur au Tribun, criant à haute voix, qu'il n'estoit qu'un homme privé, sans autorité, & sans magistrature. Sans doute le Tribun n'eust pas eu d'avantage en cette occasion, si toute l'Assemblée s'estant déclarée pour lui, ne se fust soulevée contre le Conf. & que la Multitude émeuë ne fust accouruë en foule dans la place de tous les costez de la Ville. Toutefois Appius ne laissoit pas de soutenir par son opiniâtreté tout l'effort de cette tempeste ; & cette querelle ne se fût pas terminée sans répandre beaucoup de sang, si Quintius l'autre Conf. qui avoit donné charge à quelques Consulaires de faire retirer par force son Collegue, s'ils n'en pouvoient autrement venir à bout, n'eust adouci par quelques paroles la Multitude en furie, & prié les Tribuns de congédier l'Assemblée, &

de donner loisir aux esprits irritez de revenir à la raison ; leur remontrant qu'un peu de tems ne leur osteroit rien de leur autorité ; mais au contraire qu'il ajoûteroit à leur force la prudence & le Conseil ; & qu'après tout les Senateurs estoient en la puissance du Peuple , & le Consul en la puissance du Senat. Si Quintius l'appaisa avec beaucoup de peine & de difficulté, le Senat de son costé ne travailla pas moins fortement pour appaiser l'autre Consul. Enfin l'Assemblée ayant esté congédiée, les Consuls firent assembler le Senat, où les opinions furent diverses selon que l'on estoit poussé par la crainte ou par la colere. Mais après y avoir un peu pensé, plus on commença à s'éloigner de la violence , plus on commença à s'approcher de la raison , & à detester les contentions & les disputes. De sorte qu'on rendit à Quintius des actions de grâces, d'avoir estouffé la discorde par ses soins & par sa peine, & en même temps on pria Appius de se contenter que la Majesté du Consulat fust aussi grande, qu'elle pouvoit estre dans une Ville bien unie. On disoit que tandis que les Tribuns & les Consuls voudroient chacune de son costé attirer toutes choses, il n'y auroit point entre-deux de force & de puissance de reste , & que par ce moien la Republique seroit déchirée & mise en pieces par ses Magistrats, quand on chercheroit plutôt en quelles mains elle demeureroit, qu'à la conserver en son lustre. Appius au contraire appelloit à témoin les Dieux & les hommes, que par une lâche crainte la Republique estoit trahie & abandonnée ; Que le Consul ne manquoit pas au Senat, mais que le Senat manquoit au Consul, & qu'on recevoit une Loi bien plus fâcheuse que celle qu'on avoit receüe sur le Mont sacré ; mais enfin il s'appaisa comme il vid qu'il estoit vaincu par le consentement de tout le Senat, & la Loy fut publiée sans qu'on en parlât davantage. Ainsi l'on crea pour la premiere fois des Tribuns par les suffrages des Tribus separées les unes des autres ; & Pison rapporte qu'on en ajoûta trois au nombre ancien : Car auparavant il n'y en avoit que deux. Les Tribuns qui furent créez alors, furent (s'il en faut croire le mesme Pison)

son) Cn. Sicinius , L. Numitorius , M. Duellius , Sp. Icilius , L. Mecilius.

31. Entre ce desordre domestique des Romains , & la guerre qui se fit ensuite, les Volsques & les Eques avoient fait le degast dans le pais , afin que la Populace se retirast chez eux , si d'aventure elle resolvoit une autre fois de se separer d'avec les Nobles. Mais comme les choses furent depuis accommodées, ils furent contraints de deloger, & d'aller camper plus loin. Appius Claudius fut envoyé contre les Volsques , & la conduite de la guerre contre les Eques écheut à Quintius. Appius garda parmi les gens de guerre la même severité qu'il avoit monstrée dans la Ville ; & la fit même paroître avec d'autant plus d'aigreur & de liberté , qu'il n'étoit plus arrêté par les empêchemens des Tribuns. Il haïssoit plus le Peuple que son pere ne l'avoit haï, parce qu'il s'en voioit comme vaincu, & qu'ayant été opposé contre la puissance des Tribuns, on n'avoit pas laissé de recevoir une Loi, que les Consuls precedens avoient empêchée avec moins d'effort , & en un tems même où l'on ne pouvoit pas tant esperer de l'autorité du Senat. Le depot qu'il en avoit excitoit son esprit déjà assez violent de soi-même à travailler son armée par des traitemens rigoureux. Mais il lui étoit impossible d'en venir à bout par la force, tant on s'étoit imprimé dans l'esprit de résister à ses severitez & rigueurs. Ainsi les gens de guerre faisoient toutes choses laschement, avec negligence, & à regret ; ni la honte ni la crainte n'étoient pas capables de les mettre en leur devoir. Si quelquefois Appius vouloit que l'armée marchast plus viste ; ils marchaient à dessein plus lentement. S'il les exhortoit luy-mesme de travailler, ils se retiroient du travail de leur propre mouvement : Aussi-tost qu'il se presentoit devant eux, ils baïssoient les yeux en terre , & lors qu'ils le voioient passer, ils le maudissoient en leur ame. De sorte que cet esprit, qui avoit tousjours paru invincible , fut bien souvent ébranlé par la haine qu'il remarquoit dans la Multitude. Enfin , après avoir fait paroître en vain toute la severité dont il estoit capable , & voiant qu'il ne pou-

pouvoit rien obtenir des soldats, il commença à se plaindre que l'armée avoit esté gagnée par les Capitaines, qu'il appelloit quelquefois par mocquerie Tribuns du Peuple & Volerons. Cependant les Volsques n'igno- roient rien de ce desordre ; c'est pourquoi ils pressoient tous les jours de plus en plus, esperant que l'armée Ro- maine rendroit les mesmes combats contre Appius, qu'elle avoit fait auparavant contre le Consul Fabius. Mais elle fit bien davantage ; car non seulement elle ne voulut pas vaincre mais elle voulut estre vaincûe. On ne put pas si-tost mise en bataille, & menée au combat, qu'elle prit la fuite vers le camp, & ne fit aucune resistan- ce qu'elle ne vist les Volsques presque sur ses retranche- mens, & l'horrible carnage qu'ils faisoient de ceux qui étoient demeurez les derniers. Alors les soldats Romains furent contraints de combattre, pour repousser de leur camp les ennemis victorieux ; & l'on connut manifeste- ment qu'ils n'avoient point d'autre dessein, que d'empê- cher qu'on ne le prist. Quelques-uns même n'étoient pas fâchez de leur deffaitte, & se réjoiissoient de leur honte. Tout cela neantmoins n'apporta point de changement dans l'esprit altier d'App. ; au contraire il resolut de con- tinuer ses rigueurs, & pour ce sujet il voulut faire assem- bler l'armée & la haranguer. Mais aussi-tost les Capitaines & les Mestres de camp le vinrent trouver, & l'avertirent de ne point faire l'épreuve d'une puissance, dont toute la force consistoit dans l'union de ceux qui obéissoient ; Que tous les soldats refusoient de se trouver à cette au- dience ; qu'on n'entendoit dans le camp que des voix qui demandoient qu'on décampât du pais des Volsques. Que l'ennemi nagueres victorieux étoit venu jusqu'à leurs portes, & qu'il étoit presque entré dans leur camp ; & que non seulement l'apprehension de quelque grand mal étoit déjà dans les esprits, mais que l'image même s'en presentoit devant les yeux. Enfin s'estant laissé vaincre par ces paro- les ; & d'ailleurs faisant son compte qu'ils ne gagneroient rien en cela que d'avoir esté plus tard chastiez, il remit l'Assemblée à une autrefois. Il commanda qu'on se tint

tinist prest pour partir le lendemain, & dès que le point du jour fut venu il fit donner par un trompette le signal de la retraite. Comme l'armée décampoit à la haste, & que les Volques en avoient aussi entendu le signal, ils vinrent aussi-tost donner en queue; de sorte que le bruit s'en estant répandu jusques aux autres, l'épouvante se jetta par tout; & le desordre fut si grand, qu'il estoit impossible d'entendre les commandemens que l'on donnoit, & de mettre l'armée en bataille, & personne ne songeoit qu'à prendre la fuite. Ainsi s'estant écartez les uns des autres ils se sauverent avec tant de promptitude par dessus les monceaux des morts, & au travers des armes qui étoient jettées de part & d'autre, que l'ennemi cessa plutôt de les poursuivre qu'ils ne cessèrent de fuir. Enfin les soldats s'étant ralliez, le Consul qui avoit couru après pour les arrester, & qui n'avoit rien gagné par ses cris, les fit camper en lieu de seureté, & les fit aussi-tost assembler pour parler à eux. Alors il reprimanda avec raison toute l'armée, comme aiant trahi la discipline militaire, & abandonné ses enseignes. Il demanda à ceux qui les portoient, & qui les venoient de perdre, ce qu'elles estoient devenues; & à tous les soldats qu'il voioit nuds & desarmez, ce qu'ils avoient fait de leurs armes. Mais il ne se contenta pas de cela, il fit battre de verges les Capitaines, & les doubles paies qui avoient quitté leur poste & leurs rangs; & ensuite il leur fit couper la teste. Quand aux simples soldats, il les fit tirer au sort, & les fit punir de dix un. Cependant on réussit tout autrement contre les Eques; car le Consul & le soldat ne combattirent l'un contre l'autre, que par des bienfaits & des complaisances. Aussi Quintius estoit naturellement doux & humain; & la rigueur infortunée de son Collegue lui donnoit d'autant plus de sujet de faire éclatter davantage son humanité & sa douceur. Les Eques n'osant pas se présenter au combat parmi une si grande union du General & de l'armée, endurent que leurs ennemis fissent des courses & des degasts dans leurs terres. De sorte qu'on remporta un plus grand butin de ce pays qu'on n'avoit fait

it dans les guerres precedentes. Tout ce qu'on prit en cette occasion fut partagé entre les gens de guerre ; & on ajoûta à cela des loüanges qui ne plaissent pas moins aux bons soldats que le gain & les recompenses. Ainsi l'armée s'en retourna avec plus d'affection pour son General, & à cause de luy pour le Senat, publiant par tout qu'il lui avoit donné un pere, & à l'autre armée un Tyran. Cette armée fut remarquable par les divers evenemens de la guerre, par des discordes étranges à la ville & la campagne, & principalement par l'établissement de la loy, que les Tribus separées l'une de l'autre donneront leur suffrage dans les Elections. Cela sans doute fut beaucoup plus considerable par la satisfaction qu'en eut le Peuple, que par l'avantage qu'il en tira. Car les Assemblées perdirent plus de leur Majesté, par l'absence des Senateurs qu'on ne vouloit pas y souffrir, que le Peuple n'en receut de force, ou que le Senat n'en perdit. L'année suivante fut encore plus pleine de troubles sous le Consulat de L. Valerius, & de Tiberius Emilius; tant à cause des disputes de tous les ordres de l'Estat, touchant la division des terres, que pour l'accusation de Claudius. En Effet, comme il estoit le plus grand ennemy de cette loy, & qu'il soutenoit hautement, & tout ainsi que s'il eust été un troisieme Consul, la cause de ceux qui possédoient des terres qui appartenoient au Public, M. Duclius, & Cn. Sicinius lui donnerent assignation. Jusques-là l'on n'avoit point appelé en jugement devant le Peuple un criminel plus odieux à la multitude. Et certes il en estoit mal-voulu, & par ses propres actions, & par le souvenir des severitez de son pere. Toutefois les Senateurs ne firent jamais de plus grands efforts pour un autre qu'ils ne firent pour le defendre. Ils ne pouvoient endurer que pour avoir un peu trop debattu l'établissement d'une Loi, on exposast à la Multitude en colere le Protecteur du Senat, & le Deffenseur de sa Majesté, contre toutes les violences & des Tribuns, & du Peuple. Mais bien que l'affaire le regardast entierement, il ne se soucia ny des Tribuns, ny du Peuple, ny même de l'accusation que l'on fai-

faisoit contre lui. Ni les menaces de la Multitude, ni les prieres du Senat non seulement ne le pûrent jamais obliger de changer d'habit, ou de solliciter pour lui: mais elles ne purent même lui persuader de relâcher quelque chose de sa severité ordinaire, quand il falut plaider sa cause devant le Peuple. Il ne changea point de contenance: il montra la même fierté en son visage, & le même esprit dans son discours. De sorte qu'une grande partie de la Multitude ne le redoutoit pas moins, tout coupable qu'on le croyoit, qu'elle l'avoit redouté étant Consul. Il ne plaida qu'une fois sa cause, mais il la plaida avec la même violence qu'il avoit accoustumé de faire toutes choses, c'est à dire, du même accent qu'il avoit accusé un criminel. Aussi sa fermeté & sa constance épouvanta de telle sorte & les Tribuns & le Peuple, qu'ils lui donnerent un delai de leur propre mouvement, & ensuite ils laisserent traîner l'affaire en longueur. Mais peu de tems après, & avant que le jour fust venu qu'on lui avoit donné pour se deffendre, il mourut de maladie. Bien que les Tribuns fissent effort pour empêcher qu'on ne fît son oraison funebre; toutefois le Peuple ne voulut pas priver le dernier jour d'un si grand homme de l'honneur qu'il meritoit. Il entendit ses loüanges aussi volontiers qu'il avoit fait son accusation, & assista en grand nombre à ses funerailles.

32. En cette mesme année le Consul Valerius marcha contre les Eques avec une armée; & voiant qu'il ne les pouvoit attirer au combat, il voulut attaquer leur camp: mais il en fut empêché par un grand orage, par de la gresse & des tonnerres; Et ce qui augmenta son étonnement, c'est qu'il n'eut pas si-tost fait sonner la retraite, que la tempeste cessa, & que le Ciel devint serein. Cela luy fit apprehender d'attaquer une autrefois le Camp des ennemis, comme s'imaginant qu'il estoit défendu par quelque Dieu; de sorte qu'il se contenta de courir leurs terres, & de borner par des pillages la haine de cette guerre. Emilius l'autre Consul fit la guerre contre les Sabins; & parce que
l'en-

ennemi se tenoit enfermé entre ses murailles, il ne fit
 aussi que des dega  ts dans leur pays. Enfin les Sabins a-
 vant été comme r  veill  z par les embrasemens non seu-
 ment des maisons & des villages, mais encore des
 bourgs les mieux peuplez, vinrent au devant des cou-
 urs de leurs ennemis; & s'étant retirez du combat, sans
 ie l'on pût dire à qui la victoire étoit demeur  e, ils al-
 rent c  mper le lendemain en un lieu plus avantageux.
 infile Consul s'imagina qu'il avoit assez fait pour faire
 oire qu'il avoit vaincu l'ennemi, & s'en retourna que la
 erre étoit encore allum  e. Durant toutes ces guerres.

desordre & la dissension étoient demeurés dans la
 ille, & T. Numitius Priscus fut esleu Consul avec A.
 irginus. Il ne sembloit pas alors que le Peuple d  t en-
 arer qu'on diff  rast davantage l'établissement de la Loi,
 uchant la division des terres; & déjà il se preparoit   
 derniere violence, lors qu'on apprit par la fumée des
 llages bruslez, & par la fuite des payfans, que les Vols-
 es venoient en armes. Cette nouvelle arrêta la sedition
 ui étoit presté d'  clatter. Les Consuls furent con-
 aints d'aller du Senat à la guerre, emmenerent de la Vil-
 avec eux la plus vigoureuse jeunesse, & laisserent par
 moyen le reste du Peuple dans un état plus tranquille.
 Mais les ennemis n'ayant rien fait autre chose que de
 onner l'alarme aux Romains, se retirerent prompte-
 ment. Numitius alla à Antium contr   les Volsques, &
 irginus contre les Eques, où il s'en falut bien peu
 u'il ne f  t défait par une embuscade: Mais le courage
 es soldats restablit les choses, que le peu de soin & la
   gligence du Consul avoit ruin  es. On réussit mieux
 ontre les Volsques par la bonne conduite du Chef. Car
   s la premiere rencontre les ennemis furent mis en fui-
 e, & on les mena battant jusqu'à Antium ville très ri-
 che pour ce tems-là. Aussi le Consul n'ayant pas osé l'as-
 eger, marcha contre Cenon, & prit sur les Antiates cet-
 e ville, qui n'étoit pas comparable à l'autre par sa ri-
 chesse, & par ses forces. Pendant que les arm  es des
 omains étoient occup  es contre les Eques & contre
 les.

les Volſques, les Sabins firent des courſes juſqu'aux portes de la Ville. Mais peu de jours après ils receurent bien plus de mal qu'ils n'en avoient fait, par les armées de deux Conſuls, que la colere & le dépit firent entrer dans leur pays. On fit quelque ſorte de paix ſur la fin de cette année ; mais elle fut troublée, comme il étoit toujours arrivé par les diſputes du Senat & du Peuple. Le Peuple en colere ne voulut pas ſe trouver dans l'aſſemblée qu'on devoit faire pour l'élection des Conſuls, de ſorte que T. Quintius, & Q. Servilius furent faits Conſuls par les Sénateurs, & de leurs creatures. Cette année fut ſemblable à la précédente ; le commencement fut tumultueux, & le reſte fut paſſible par le moyen de la guerre qu'il falut faire au dehors. Les Sabins ayant traversé avec des troupes volantes la campagne de Cruſtumerie, ſe jetterent ſur les rivages du Teveron, où ils mirent tout à feu & à ſang. Mais s'étant approché de la Porte Colline, & des murailles de la Ville, ils en furent bien repouſſez ; non pas toutefois ſans emmener avec eux beaucoup de priſonniers & de beſtail. Le Conſ. Servilius, qui les pourſuivit avec ſon armée, ne pût véritablement les attraper en lieu propre pour donner bataille : mais il fit de tous côtez de ſi grands dégâts dans leur pays, & le pilla de telle ſorte, qu'il ne laſſa rien d'exempt de la fureur de ſes armes, & en remporta un grand butin. On n'eut pas contre les Volſques un moindre ſuccès, par la bonne conduite du Chef, & par le courage des ſoldats. Premièrement on combattit en bataille rangée avec beaucoup de carnage & de perte de part & d'autre ; Et comme les Romains étoient peu ; & que leur petit nombre leur rendoit leur perte plus ſenſible, ils ſe fuſſent peut-eſtre retirez, ſi le Conſul n'eût relevé leur courage par un menſonge ſalutaire. Car il commença à crier tout haut, que les ennemis prenoient la fuite à l'autre pointe ; & par ce moyen ayant encouragé les ſiens, ils ſe jetterent ſur l'ennemi, & l'opinion d'avoir vaincu les rendit victorieux. Cependant le Conſul ne laiſſa pas de faire ſonner la retraite, parce qu'il apprehendoit, qu'en pourſuivant de trop près les ennemis, on ne

les

contraignist de retourner à la charge. Depuis il se passa quelques jours sans rien faire , comme si c'eust été une trêve facilement accordée par l'un & l'autre parti; Et durant ce tems-là quantité de monde se rendit secrettement vers le camp de l'ennemi de tous les côtez des Volsques & des Eques, s'imaginant que les Romains se retireroient la nuit aussi-tôt qu'ils en sçauroient la nouvelle. C'est ce qui fut cause qu'ils vinrent attaquer le camp des Romains vers le minuit. Mais Quintius ayant apaisé le tumulte qu'avoit excité cette allarme , & commandé à ses soldats de demeurer paisibles dans leurs tentes , fit sortir de la garde du camp une cohorte d'Herniques ; & en même tems il fait monter à cheval les Trompettes & les Tambours, avec ordre de sonner le long des retranchemens, & de tenir jusqu'au point du jour l'ennemi en inquiétude. On passa dans le camp tout le reste de la nuit avec une grande tranquillité , que les Romains eurent tout loisir de dormir. En effet l'apparence qu'il y avoit la quantité d'infanterie Romaine ; & outre cela le bruit & le hennissement des chevaux, qui s'agitoient d'une façon extraordinaire sous de pareils Cavaliers , & au son de leurs instruments tinrent tousjours les ennemis en haleine, comme pour se disposer d'attendre le choc. Aussi-tôt qu'il fut jour , le Romain tout frais & rassasié de dormir , se leva en campagne , & renversa d'abord les Volsques fatigués d'avoir veillé , & d'avoir esté debout toute la nuit. Il est vray qu'ils reculerent plustost qu'ils ne furent repoussés , parce qu'ils avoient à dos des costaux , où après la premiere furie du combat ils se retirerent en désordre. Quand le Consul fut arrivé en cet endroit disadvantageux pour luy , il fit faire alte à ses troupes; mais il ne put-il retenir les gens de pied. Ils crient & demandent qu'on permette de poursuivre les ennemis déjà en désordre. Les gens de cheval font encore plus de bruit autour de leurs Capitaines , & protestent qu'ils n'attendront pas leurs Cornettes. Tandis que le Consul relesse, assuré du courage des siens, mais se défiant de son armée, ils crient une autrefois qu'ils marcheront en défilé de lui , & l'effet suivit leur parole. Ainsi aiant planté

leurs javelots en terre, afin d'avoir moins d'empêchemens pour monter, ils courent avec une violence extrême contre l'ennemy. Les Volsques ayant épuisé d'abord tout ce qu'ils avoient de traits, poussèrent de grosses pierres sur ceux qui montoient pour les attaquer, & les ayant mis en desordre par la quantité des coups, ils les mal-traiterent d'autant plus qu'ils étoient en un lieu éminent. De sorte que la pointe gauche des Romains couroit fortune d'estre chargée, si au point qu'ils estoient prests de lâcher le pied, le Consul n'eust chassé leur crainte par la honte qu'il leur fit, en leur reprochant tout ensemble leur presumption, & leur lascheté. Ils résisterent premierement avec un courage opiniastre, & ensuite s'avancant tousjours autant que leurs forces le permettoient, ils eurent la hardieste de passer encore plus avant, & par des cris renouvellez ils s'encouragerent de poursuivre. Alors ayant comme repris leur premiere impetuosité, ils recommencerent leurs efforts, & surmonterent heureusement la difficulté de ce lieu. Enfin il s'en falloit bien peu qu'ils ne fussent au faîte de la montagne, lors que les ennemis prirent la fuite. Et comme les uns & les autres, ceux qui fuyoient & ceux qui les poursuivoient, couroient de toutes leurs forces, & pour ainsi dire, pêle-mêle ils arrivèrent tous ensemble dans le camp, qui fut pris dans cette épouvante. Ceux d'entre les Volsques qui se pûrent sauver par la fuite, prirent le chemin d'Antium, où l'armée Romaine fut conduite en même tems; Et après un siege de peu de jours, cette Ville se rendit, sans qu'il falût faire de nouveaux efforts, pour s'en rendre maîtres: car les ennemis avoient entierement perdu courage, depuis le malheur de leur deffaite, & la perte de leur camp.



LES DECADES

D E

TITE-LIVE.

LIVRE TROISIÈME.

SOMMAIRE DE FLORUS.

Des séditions qui furent causées par la Loy touchant la division des terres. Les Esclaves & les Bannis s'emparèrent du Capitole. Il est repris sur eux, ils sont taillés en pièces. On fait par deux fois le censé ou le dénombrement du Peuple Romain. On trouva la première fois six vingts quatre mi' le deux cens quatorze Chefs de famille, outre ceux qui n'avoient point d'enfans. Et la seconde six vingts douze mille quatre cents dix-neuf Chefs de mille.

On n'a pas de bons succez contre les Eques. Cela est cause que L. Quintius Cincinnatus est créé Dictateur.

- teur & qu'on le tire, pour ainsi dire, du labourage, pour lui donner la conduite de cette guerre. Il deffait les Ennemis, & les fait passer sous le joug.
7. Le nombre des Tribuns du Peuple est augmenté jusqu'à trente, six ans après leur première creation.
 8. Et trois cens un an après la fondation de Rome, on envoya des Ambassadeurs à Athenes pour demander les Loix des Atheniens.
 9. Elles sont apportées à Rome; & au lieu des Consuls & d'autres Magistrats, on établit dix hommes qu'on appella Decemvirs, afin de mettre par ordre ces Loix, & de les publier.
 10. De sorte que comme la puissance avoit esté transferée de Rois aux Consuls, elle fut en cette occasion transferée de Consuls aux Decemvirs.
 11. Ces dix hommes ayant fait dix tables des Loix, se gouvernent dans cette charge avec tant de moderation, qu'on l'y continue l'année suivante.
 12. Mais après avoir fait quantité de violences & d'actions tyranniques, ils ne veulent point se demettre de cette Magistrature, & la retiennent encore la troisième année.
 13. Enfin la lubricité d'Appius Claudius, met fin à cette espèce de domination, qui se rendoit insupportable; car est devenu amoureux d'une fille, & ayant obligé un de ses partisans de dire qu'elle étoit son Esclave, il reduisit l'Virginie pere de cette malheureuse, à la nécessité de la tuer lui-même, ne pouvant lui donner un autre secours pour l'empêcher de tomber en la puissance de celui qui vouloit la violer.
 14. Le Peuple ému par une si grande lubricité, se saisit du Mont-Aventin, & contraint les Decemvirs de se dépoiler de leur charge.
 15. Appius & l'un de ses Collegues, comme estant les plus coupables sont mis en prison, & les autres envoyez en exil.
 16. Le reste de ce Livre contient les victoires obtenues sur les Sabins, sur les Volsques & sur les Eques.
 17. Et le jugement peu honneste du Peuple Romain, qui ayant été pris pour juge entre les Ardeates & les Aricinienis, jugea les terres dont ces deux Peuples estoient en dispute.



TITE-LIVE.

PREMIERE DECADE.

LIVRE TROISIEME.

LORS que la Ville d'Antium eut été prise, on éleut pour Consuls Tib. Emilius, & Q. Fabius, qui étoit demeuré seul de la maison des Fabiens, après la journée de Cremere. Déjà durant son premier Consulat Emilius avoit été d'avis qu'on divisast les terres entre le Peuple. C'est ce qui fut cause que dans son deuxième Consulat les partisans de cette Loi releverent leurs esperances, & les Tribuns qui avoient si souvent osé de la faire publier, & qui n'en avoient pû venir à bout, parce qu'ils avoient contre eux les deux Consuls, reprirent alors la même chose, avec d'autant plus d'ardeur qu'ils avoient pour eux un des Consuls, s'imaginant que le succès en étoit facile. Et en effet, Emilius demeuroit ferme dans le sentiment : Ainsi la plus grande partie des Sénateurs, & ceux qui occupoient les terres dont il étoit question : commencerent à se plaindre,

de, que le premier homme de la Ville les perfecutoit. Le Tribun, & qu'il tâchoit de gagner la bienveillance du Peuple, en lui faisant des liberalitez du bien d'autrui. & par ces plaintes ils attirerent sur Emilius toute la haine de cette entreprise. Sans doute le tumulte eût été grand & dangereux, si Fabius n'eust étouffé les commencemens, par un conseil qui ne déplût ni à l'un ni à l'autre parti. Il remonstra que par la bonne conduite de T. Quintius, on avoit pris l'année precedente quelques terres sur les Volſques; qu'on pouvoit commodément envoyer une colonie dans Antium Ville maritime, & proche de Rome; que le commun Peuple pouvoit aller prendre possession de ces terres, sans que personne eût su de se plaindre, & que par ce moien la Ville demurerait en repos. Cette opinion fut bien receüe, & pour faire division de ces terres, il nomma trois hommes, (*Triumvirs*) qui furent T. Quintius, A. Virginus, & P. Furius; Et en même tems il fut ordonné, que ceux qui voudroient prendre de ces terres donneroient leur nom. Il arriva alors ce qui arrive ordinairement en pareille casion. L'abondance du bien, ou la facilité de l'avoir dégoutta les esprits, & il y en eut si peu qui donnerent leur nom, que pour en remplir le nombre on fut contraint d'y ajoûter les Volſques. Le reste de la multitude se moigna qu'elle aimoit mieux attendre des terres de Rome, que d'en recevoir autre part. Cependant les Eques demanderent la paix à Fabius, qui étoit allé contre eux avec une armée: mais ils la rompirent bien-tôt après les courses qu'ils firent dans le pais des Latins. L'année suivante Q. Servilius, qui avoit esté créé Consul avec Sp. Posthumus, fut envoyé contre les Eques, & campait chez les Latins: mais son armée fut contrainte d'y demeurer sans rien faire à cause de la peste qui se mit dans le camp. De sorte que la guerre fut différée jusqu'à la troisième année d'après, lors que Q. Fabius, & T. Quintius étoient Consuls. On donna extraordinairement à Fabius la charge de cette guerre, parce qu'il s'étoit rendu victorieux des Eques, & qu'il leur avoit donné

aix. Il marcha donc contre eux avec une esperance as-
surée que le seul bruit de son nom les rangeroit à leur
evoir ; & leur fit dire par des Deputez qu'il envoie à
ur conseil , Que *Q. Fabius* Consul leur mandoit , qu'ayant
chez les *Eques* apporté la paix à Rome, maintenant il appor-
it de Rome la guerre aux *Eques*, avec la même main armée
il leur avoit donnée auparavant en signe d'amitié. Que
maintenant les Dieux étoient témoins d'où venoit cette perfi-
die , & qu'ils en seroient bien-tôt les vangeurs. Que neant-
moins il aimoit mieux que les *Eques* se repentissent volonta-
irement , que de les voir endurer les maux qu'on doit craindre
un grand ennemi. Que s'ils vouloient se repentir, ils trouve-
ient un asile dans la clemence qu'ils avoient déjà éprouvée ;
ue si au contraire ils faisoient gloire de leur perfidie , ils fe-
ient plutôt la guerre aux Dieux en colere, qu'à des hommes
urs ennemis. Ces paroles firent si peu d'impression sur
ix, que peu s'en falut qu'ils n'outrageassent les Deputez ;
aussi-tôt ils envoierent une armée en *Algide* contre les
omains. Cette nouvelle ayant été apportée dans Rome,
indignité de la chose bien plutôt que le peril , fit sortir
e la Ville l'autre Consul. Ainsi les armées de deux Con-
ils marcherent en bataille contre les ennemis , afin de
onner combat sans differer davantage. Mais comme par
azard il y avoit peu de jour de reste , une sentinelle de
ennemi commença à crier : *Romains*, (dit-il) *c'est faire*
monstre seulement & non pas faire la guerre , que de vous
mettre en bataille si proche de la nuit. Il nous faut sans doute
plus de jour pour décider ce differend. Revenez donc au com-
bat demain au matin , & croiez qu'on vous en fera passer co-
re envie. Les soldats irrités par ces paroles furent rame-
ez au camp jusqu'au lendemain , & trouverent la nuit
ien longue , parce qu'elle retardoit le combat. Cepen-
ant ils repûrent , & se delassèrent par le sommeil. Lors
ue le jour fut venu , l'armée des Romains paroît en ba-
uille un peu avant celle des *Eques*, qui se presenterent
ien-tôt après. Le combat fut grand ; & opiniâtre de
art & d'autre ; car d'un côté la colere & le dépit faisoit
ombattre les Romains, & d'un autre côté les *Eques* pres-

sez du remords de la faute qu'ils avoient faite, & desespérant qu'on se fiasst jamais à eux, étoient contraints de tenter toutes choses & d'essayer les dernières extremitez. ne pûrent toutefois soutenir contre les Romains, & aiant été mis en fuite ils se retirèrent sur leurs frontieres, & ils ne trouverent pas les esprits plus disposez à la paix qu'auparavant. La multitude en colere blâma ses Chefs d'avoir confié toute leur fortune au hazard d'une bataille, aiant assez de connoissance de combien les Romains surpassoient dans la science de la guerre ; Que les Equivoques étoient plus propres pour faire des pillages & des courses, qu'ils faisoient mieux la guerre avec des troupes volantes dispersées de part & d'autre, qu'avec l'embaras d'une grande armée. Ainsi aiant laissé dans leur camp quelques gens de guerre pour le garder, ils se jetterent avec tant de furie sur les frontieres des Romains, qu'ils pûrent en passa jusques dans la Ville. En effet cette incursion inopinée apporta d'autant plus d'effroi qu'ils n'avoient point d'apparence d'apprehender qu'un ennemi déjà vaincu, & presque assiégé dans son camp, se pût mettre dans l'esprit de faire des courses & des pillages. Les Peuples épouvantés se venoient jeter en foule dans les portes de la Ville, & ne parloient pas seulement quelques troupes de gens de guerre ; mais rendant toutes choses plus grandes par une vaine frayeur, ils rappeloient de tous côtez que des armées & des legions d'ennemis venoient fondre dans la Ville. Les premiers qui entendirent parler, en firent aux autres le rapport avec d'autant plus de fausseté, qu'on ne leur avoit rien dit de certain. De sorte que le bruit & le tumulte de ceux qui courroient aux armes n'étoit gueres différent de l'effroi d'une Ville prise par force. En ce tems-là le Consul Quintus retourna tout à propos d'Algidé à Rome, & son arrivée fut le remède de cette épouvante. Aiant donc appaisé le tumulte, il blâma le Peuple de redouter des ennemis défaits & vaincus, & mit des gardes aux portes de Rome. Après cela il fit assembler le Senat, & aiant fait publier qu'on fît cesser toutes les affaires, & laissâ Q. Servilius

ar Gouverneur dans la Ville, il en partit en même tems, is il ne trouva pas les ennemis en campagne. Cependant l'autre Consul ne les manqua pas: car comme il sçavoit lieux par où devoient passer les ennemis, il les attaqua rgez de butin, dont la quantité les contraignoit de cher plus lentement, & fit en sorte que leur pillage r fut funeste. En effet, il y en eut peu qui échapperent, a reprit sur eux tout le butin qu'ils avoient pris, par co ien le retour du Consul Quintius mit fin à cette ces- on d'affaires, qui avoit dure quatre jours. Il fit ensuite lenombrement des Citoiens. (*Cela se faisoit de cinq en 7 ans*) On dit que l'on trouva alors cent quatre vingts le deux cens quinze Chefs de famille, sans compter personnes qui n'avoient point d'enfans, ni les enfans n'avoient ni pere ni mere. Depuis il ne se fit rien de morable chez les Eques; car ils se retirerent dans les les, & endurent les pillages & les embrasemens on fit chez eux dans la campagne. Enfin après que le nful s'y fut promené quelque tems, en faisant par tout degats avec son armée victorieuse, il retourna à Ro- avec beaucoup de loüange & de butin. L'année sui- te on crea Consuls Albus Posthumius, & Sp. Furius sius: car quelques-uns ont appelé Furiens les Fusiens; ai bien voulu donner cet avis, afin qu'on ne pense pas, e ce qui n'est qu'un changement de nom, soit un chan- nement de personnes. Il ne falloit point douter que l'un Consuls n'allast faire la guerre aux Eques, à qui cette prehension fit demander du secours aux Volques E- raniens. Et comme toutes ces nations haïssoient mor- lement le Peuple Rom., ils obtinrent ce qu'ils deman- ent, & se preparerent à la guerre avec toute sorte d'ar- ur & de passion. Les Herniques s'en apperceurent les emiers, & donnerent avis aux Rom. que les Ecetraniens oient pris le parti des Eques, & s'étoient joins avec eux. ien soupçonna aussi la colonie d'Antium; parce que e ville aiant été prise, une grande partie de ses habitans oient retirez chez les Eques, qui dūrant toute la guer- n'avoient point eu de meilleurs soldats. Depuis, lors que

les Eques eurent été contraints de se réfugier dans leur Villes, ceux qui s'étoient retirez d'Antium y étant en fin retournez, alienerent des Romains les autres habitans de cette Ville, qui étoient déjà d'eux-mêmes assez infidèles, & portez à la perfidie. Mais comme ils méditoient leur rébellion, le Senat en fut averti, & donna charge au Consul de faire venir à Rome les premiers de cette colonie, pour s'éclaircir sur ce sujet. Ils y vinrent véritablement sans peine & sans répugnance; mais ayant été introduits dans le Senat par les Consuls, ils répondirent de telle sorte aux demandes qu'on leur fit, qu'ils s'en retournerent plus suspects qu'ils n'étoient venus. Cela fut cause qu'on ne douta plus de la guerre. L'un des Consuls S. Furius, à qui cette charge étoit échue, marcha donc contre les Eques il les trouva dans le pays des Herniques, qui y faisoient le dégât: Et bien qu'il ne sçut pas certainement leur nombre, parce qu'on ne les avoit jamais vus assemblés en un corps, il tenta témérairement le hazard d'une bataille avec des forces inégales. D'abord ayant été repoussé il se retira dans son camp, & ce ne fut pas là plus grand danger qu'il courut: car durant la nuit suivante, & le lendemain, tout son camp fut si étroitement assiégué, & si vivement assailli, qu'il ne lui fut pas possible d'y faire sortir personne pour en porter la nouvelle à Rome. Neantmoins les Herniques y envoierent, & donnerent avis que le succès du combat n'avoit pas été heureux, & que le Consul & son armée étoient de fort près assiégés. Cette nouvelle épouvanta si fort le Senat, qu'il donna ordre à Posthumius l'autre Consul, de se charger de tout soin de la République, & de prendre garde qu'elle ne reçût aucun dommage. Voilà la formule des ordonnances du Senat dans les dernières extrémités. On jugea qu'il valoit mieux que le Consul demeurât à Rome, pour faire enrôler tous ceux qui étoient capables de porter les armes; Et qu'il falloit envoyer en sa place T. Quintius pour secourir le camp avec une armée des Alliez; & pour rendre complète, il fut ordonné aux Latins, aux Herniques, & à la colonie d'Antium, de donner à Quintius d

sc

dats Subitariens; (*Subitarii milites*) c'est ainsi qu'on ap-
 pelloit le secours qu'il falloit lever à la hâte. Il se fit durant
 tems-là plusieurs attaques de part & d'autre, parce
 que les ennemis qui étoient en plus grand nombre que les
 Romains, s'efforcèrent de les surprendre en plusieurs &
 diverses façons, ne les croiant pas assez forts pour résister
 tous côtés. Ainsi en même tems que l'on attaquoit le
 camp, on envoioit une partie de l'armée pour piller les
 terres de Rome; & tâcher aussi, si l'occasion s'en présen-
 toit, de surprendre même la Ville. On y laissa Valerius
 pour la garder, & le Consul Posthumius fut envoyé pour
 empêcher les pillages & les incursions des ennemis. Enfin
 on n'épargna ni soin ni travail; on faisoit nuit & jour le
 guet dans la Ville; on mit des gardes aux portes, on rem-
 plaça les murailles de gens de guerre; & ce qui étoit bien
 à faire dans un tumulte si grand, on fit cesser toutes les
 affaires pour quelques jours. Cependant le Cons. Furius,
 qui d'abord s'étoit laissé assiéger sans rien faire, fit à l'im-
 provu une sortie sur l'ennemi par la porte Decumane;
 (y avoit ordinairement deux portes au camp des Romains:
 l'une par devant, & la Decumane par le derrière.)
 bien qu'il pût le poursuivre, neantmoins il s'arrêta, de
 peur que de l'autre côté on ne vint assaillir le camp. Mais
 le courage du combat emporta plus avant Furius le frere du
 Consul; & comme il poursuivoit chaudement, il ne prit
 garde que les siens se retiroient, & que les ennemis le
 pouvoient enfermer. De sorte qu'après avoir fait en vain de
 grands efforts pour en faire un passage, & retourner dans
 le camp, enfin il fut tué en combattant genereusement. Le
 Consul n'eut pas si-tôt appris l'extrémité où son frere étoit
 réduit, qu'il retourna au combat pour le secourir; & s'en-
 trejeta dans la mêlée avec plus de temerité que de pru-
 dence, il reçut une grande blessure; & à peine pût-il être
 levé par ceux qui étoient alentour de lui. Cet accident
 refroidit le courage des siens, & donna de l'audace aux
 ennemis, & comme ils étoient devenus & plus forts &
 plus hardis par la blessure du Consul, & par la mort de son
 lieutenant, rien ne les pût empêcher de venir une autre

fois assiéger le camp des Romains , qui leur étoient inégaux de forces, & qui sembloient avoir perdu l'esperance. En effet , ils étoient réduits à l'extrémité , si T. Quintius ne fût venu à leur secours avec ses troupes étrangères, & l'armée des Latins & des Herniques. Ce Capitaine vint charger à dos les Eques, qui ne songeoient qu'à forcer le camp des Romains , leur montrant avec orgueil la tête du Lieutenant du Consul. En même tems on fit du camp une sortie , par un signal que Quintius donna de loin ; & par ce moyen il tailla en pieces une grande partie des ennemis. Veritablement le carnage que l'on en fit ne fut pas grand, mais leur fuite parmi les terres des Romains , fut remplie de confusion & de desordre. Car lors que Posthumius les vit debandez, & occupez à emmener leur butin il se jeta sur eux de quelques endroits où il avoit mis des embuscades; Et comme ils fuïoient de part & d'autre dans l'épouvante où ils étoient , ils tomberent entre les mains de Quintius, qui s'en retournoit victorieux avec le Consul blessé. Ce fut en cette occasion que l'armée Consulaire vangea glorieusement & la blessure du Consul, & la mort de son Lieutenant , & la défaite de ses troupes. Ainsi durant ce tems-là on fit & l'on receut de grandes plaies de part & d'autre : mais il est difficile dans des choses si anciennes de dire exactement le nombre des combattans & des morts. Toutefois, Valerius Antiate, qui a bien osé en tenir compte , dit que du côté des Romains il en mourut cinq mille trois cens dans le pais des Herniques ; que de coureurs des Eques qui pilloient la frontiere des Romains, il y en eut deux mille quatre cens qui furent taillés en pieces par le Consul Posthumius ; que des autres qui emmenerent le butin , & qui tomberent entre les mains de Quintius, le meurtre fut beaucoup plus grand. Et pour montrer qu'il en avoit soigneusement recherché le nombre , il dit qu'il en mourut en cette occasion quatre mille deux cens trente. Après cette expedition on retourna à Rome , où toutes les affaires recommencerent. En ce tems-là le Ciel parut tout en feu, & il y eut d'autres prodiges qui se presenterent aux yeux du Peuple , ou qu'
fiero

ent croire aux esprits épouvantez, qu'ils avoient veu
quelques fantômes. On ordonna pour dissiper ces fra-
ieurs, les jours de feste, durant lesquels les Temples furent in-
finiment remplis de troupes d'hommes & de femmes,
demandoient la paix & la misericorde des Dieux avec
une sorte de devotion. Alors on renvoia les troupes des
Latins & des Herniques, à qui le Senat fit de grands remer-
ciemens, d'avoir montré tant d'affection dans cette guerre.
Mais les mille soldats que les Antiates avoient envoie-
z furent congédiez avec quelque sorte d'ignominie, parce
que leur secours trop lent n'étoit venu qu'après le com-
mencement. Ensuite on fit l'Assemblée pour l'election des Magi-
strats; L. Ebutius & P. Servilius furent créez Consuls, &
prirent en charge le premier jour d'Aoust, parce que
c'étoit alors le commencement de l'année. Outre que le
temps étoit fâcheux, la peste fut si grande en cette année à la
ville & à la campagne, qu'elle n'épargna ni les bestes, ni
les hommes. Et s'augmenta encore par la fraieur du pillage,
lors qu'on eut receu dans la Ville les païsans & leur be-
taille. Cet amas d'animaux de toute espece meslez ensem-
ble infectoit la Ville d'une puanteur extraordinaire; &
leurs païsans qui étoient logez à l'étroit étoient tourmentez
par la chaleur, & par les veilles qu'ils étoient obligez de
faire. Enfin les services qu'ils se donnoient les uns aux autres
rendoient encore le mal plus grand, par la communication
qu'ils avoient ensemble, & le répandant parmi le Peuple.
A peine pouvoient-ils résister à tant de maux, qu'on leur en
vint annoncer de nouveaux: Car des Deputez des Herniques
leur vinrent apporter nouvelle que les Eques & les Volsques
 joints ensemble étoient venus camper dans leurs terres,
& que de là ils faisoient des courses dans le pays, & pill-
loient avec une grosse armée. Mais outre que le peu de monde
qu'il y avoit alors au Senat, étoit assez capable de leur
faire connoître que la ville étoit affligée de la peste; ils en
remporterent encore une triste réponse; Que les Herniques
se joignissent avec les Latins, & qu'avec leurs forces unies
ils tâchassent eux-mêmes de se défendre; Que par une prompte
colere des Dieux

Ils virent la peste avoit dépeuplé la Ville, & que si elle ne pouvoit tant soit peu cesser, ils ne manqueroient pas de donner du secours à leurs Alliez, comme on avoit fait l'année précédente, & en toutes les autres occasions. Ainsi les Herniques s'en retournerent, & pour les tristes nouvelles qu'ils avoient apportées à Rome, ils en remporterent encore de plus tristes & de plus mauvaises; parce qu'ils voioient obligez de soutenir par leurs seules forces la guerre, qu'à peine eussent-ils pu soutenir avec toutes les forces des Romains. Mais de bonne fortune pour eux, leurs ennemis ne demeurèrent pas long-tems dans leur pays; ils passerent de là dans les terres des Romains, qui étoient déjà assez desolées, sans qu'il fût besoin d'y ajouter les calamitez de la guerre. Enfin voiant qu'ils ne rencontroient personne, non pas même un Payfan desarmé, & que tous les lieux par où ils passoient étoient non seulement sans défense, mais encore sans habitation, ils approchèrent jusqu'à trois milles de Rome, sur le grand chemin des Gabinien. Le Consul Ebutius étoit déjà mort, Servilius son Collegue ne trainoit qu'une vie mourante, dont on ne pouvoit espérer fort peu de chose; la plupart des Principaux de la Ville, la meilleure partie du Senat, & presque tous ceux qui étoient capables de porter les armes, étoient malades. De sorte que non seulement ils ne pouvoient faire les fonctions qu'exigeoit la nécessité dans un tumulte si pressant, mais ils n'avoient pas même assez de force pour demeurer en garde en une place. Les Sénateurs à qui l'âge & la faiblesse le permettoient, étoient eux-mêmes contraints de s'en aller à cet exercice. Les Édiles avoient le soin de faire les rondes; & comme il n'y avoit point de Consuls, la puissance & l'autorité des Consuls avoit été mise entre leurs mains. Dans cet abandonnement de toutes choses, lors qu'il n'y avoit plus dans Rome ni de Chef, ni de forces, les Dieux protecteurs de la Ville, & tout ensemble sa bonne fortune en prirent le soin & la défense. Ils inspirèrent aux Volontaires & aux Eques plutôt un esprit de voleurs que d'ennemis conquérans. Et en effet non seulement ils n'eurent point d'esperance de se rendre maîtres de Rome; mais

leur vint pas seulement dans l'esprit de s'approcher de
 s murailles. Le seul aspect de ses maisons & de ses col-
 ies qu'ils virent de loin, eut assez de forces pour en de-
 urning leur pensée. L'on commença à murmurer dans
 ar camp, & à demander ce que l'on pretendoit faire
 estre si long-temps oisif, & de demeurer sans rien faire
 ns un pays desert & dépeuplé, parmy l'infection & la
 ste, veu que l'on pouvoit passer dans le territoire de
 uscule, qui estoit un pays gras & abondant en toutes
 oses. En mesme temps on déploya les enseignes, & tra-
 rsant par les terres des Lavicains on tira droit aux
 onts de Tuscule, où alla fondre tout l'orage & la violen-
 de cette guerre. Cependant les Herniques & les Latins
 chez non seulement de pitié, mais encore de honte,
 ls ne s'opposoient pas aux ennemis communs, qui ve-
 ient tête baissée contre les Romains, & qu'ils ne don-
 tent pas du secours à leurs Alliez misérables & assiégés,
 gnirent leurs troupes ensemble, & marcherent du cô-
 de Rome. Mais n'ayant point trouvé les ennemis ils les
 virent à la piste, selon les nouvelles qu'ils en appre-
 ient. Et enfin ils les recontrerent comme ils descen-
 ient de Tuscule dans la vallée d'Albe. On combattit,
 is non pas à forces égales; & l'amitié que les Latins &
 Herniques avoient pour leurs Alliez, ne leur fut pas
 ureuse en cette occasion. Durant ce tems-là la peste ne
 pas dans Rome une moindre desolation, que parmi
 Alliez le fer & les armes des ennemis; le Consul qui
 toit mourut, quantité d'autres personnes de grande
 nsideration moururent, comme M. Valerius, T. Virginus
 tilius Augures; Servius Sulpitius grand Prestre: Et le
 l fut extreme parmi le Peuple. Le Senat fut privé de
 ute assistance humaine, excita tout le monde à faire des
 ieres; & ordonna qu'hommes, femmes & enfans allassent
 ier les Dieux pour appaiser leur colere, & obtenir
 r misericorde. Ainsi chacun estant obligé par son inté-
 t, & par le sentiment des maux particuliers à faire ce
 i étoit ordonné par une ordonnance publique, tous les
 mples furent bien-tost remplis de Peuple. On y voioit

de tous costez les femmes prosternées à terre, & baliant de leurs cheveux le pavé du Temple demander pardon aux Dieux, & la fin de tant de miseres. Depuis, soit que le Dieux fussent devenus pitoiables, & qu'on eust obtenu leurs misericordes, ou que la plus fascheuse saison de l'air fust passée, le mal commença peu après à cesser, les malades commencerent à se guerir ; on commença à songer aux affaires publiques, & après quelques interregnes F. Valerius Publicola le troisiéme jour qu'il fut entre-Roi circa Consuls L. Lucretius Tricipitinus, & T. Veturius Geminus ou Vetustus. Ils entrerent en charge environ l'onziéme jour d'Aoust que la Ville étoit déjà assez fort non seulement pour repousser la guerre, mais pour la porter autre part : non seulement pour se deffendre, mais encore pour attaquer. Les Herniques aiant donc fait sçavoir aux Romains que les ennemis s'estoient jettés sur leurs frontieres, on leur accorda aussi-tôt du secours ; & pour ce sujet on mit en campagne deux armées Consulaires. Veturius fut envoyé chez les Volques, pour porter la guerre dans leur pays, & Tricipitinus dans les terres des Allies pour s'opposer aux incursions des ennemis, & il ne passa point plus avant que les frontieres des Herniques. Veturius défit & mit en fuite les ennemis dès le premier combat. Il pendant que Lucretius tenoit ferme chez les Herniques il fut trompé par une troupe de coureurs des ennemis qui parurent sur les Monts de Preneste, & qui de là se rabattirent dans la plaine. Ils pillerent les terres des Prenestins & des Gabinien, d'où ils se destournerent vers Tusculum, & donnerent l'alarme à Rome, plutôt à cause que cette nouvelle surprit le Peuple, que faute de forces pour repousser les ennemis. Q. Fabius qui commandoit alors dans la Ville, fit aussi-tôt armer la jeunesse, mit par tout de bonnes gardes, & rassura toutes choses par ses soins : C'est pour quoi les ennemis aiant fait quelque butin aux lieux d'alentour, n'eurent pas la hardiesse d'approcher de la Ville. Comme ils faisoient la retraite, & qu'à mesure qu'ils s'éloignoient de Rome ils marcherent plus en desordre, & avec moins d'apprehension, ils tomberent entre les main

Consul Lucretius qui les attendoit en bataille , aiant
 a envoie reconnoître les chemins. Ainsi les siens dis-
 ciez au combat , attaquèrent l'ennemi épouvanté par
 te surprise; & bien qu'ils fussent moindres en nombre,
 mirent en fuite une grande multitude de gens de guer-
 & les ayant poussez dans des fonds d'où l'on ne pou-
 t pas aisément sortir, ils les taillerent tous en pieces.
 s'en salut bien peu que le nom des Volsques ne fût
 ierement éteint en cette occasion. Je trouve dans
 elques Annales qu'il en mourut, ou dans le combat, ou
 is la fuite treize mille quatre cens soixante & dix; Que
 n prit douze cens prisonniers, & qu'on rapporta vingt-
 t enseignes. Enfin quand on auroit ajousté quelque
 ose à cela, au moins il est indubitable que cette defaite
 : grande. Le Consul victorieux, aiant fait un grand bu-
 retourna dans son camp, les deux Consuls joignirent
 rs armées, & les Eques & les Volsques assemblerent en
 corps leurs forces destruites & mourantes. Cette ba-
 lle fut la troisième qui fut donnée en cette année; Le
 ème bonheur y accompagna les Romains, & leur donna
 victoire; Car outre qu'ils défirent les ennemis, ils ferent
 rent maîtres de leur camp. Ainsi les affaires de Rome
 tournerent en leur état accoustumé; & les bons succès
 la guerre reveillerent en même tems les desordres de
 Ville. C. Terentillus Arsa étoit en cette année Tribun
 i Peuple; & s'étant imaginé que l'absence des Consuls
 i donnoit lieu d'exercer plus souverainement sa charge,
 declama hautement devant le Peuple durant quelques
 urs, contre l'orgueil & l'arrogance du Senat, & sur tout
 invectiva contre la puissance Consulaire, comme étant
 op grande, & insupportable à une ville libre. Il disoit
*elle estoit moins odieuse que celle des Rois de nom seu-
 nent; mais qu'en effet elle estoit plus dure & plus cruel-
 Que pour un Maître on en avoit deux, dont la puissance
 avoit point de bornes, & qui s'exemptant eux-mêmes des
 xix, en faisoient tomber sur le peuple toute la crainte & les
 mplices. Que pour empêcher que cette licence ne fût éternelle,
 vouloit faire ordonner qu'on nommeroit cinq hommes qui*
 regle-

regleroient le pouvoir des Consuls & qui les obligeroit de n'en prendre sur le Peuple, que l'autorité que le Peuple Romain même leur avoit donnée sur lui; & non pas de faire passer pour des Loix leur licence & leur volonté. Cette Loi aiant été publiée, le Senat commença à craindre que durant l'absence des Consuls il ne fût contraint de subir le joug; & Q. Fabius alors Gouverneur de la Ville fit assembler le Senat où il parla si fortement contre cette proposition & contre celui qui en étoit l'auteur, que, quand les deux Consuls eussent entrepris d'attaquer le Tribun, & de lui contredire sur ce sujet, ils n'eussent pas mêlé dans leur invective plus de terreur & de menaces. Il dit que le Tribun avoit dressé des embusches à la Republique, & qu'il avoit épié le tems de l'assaillir; Que si l'année précédente les Dieux en colere eussent donné à Rome parmi la peste & la guerre un semblable Tribun, il eust esté impossible de résister à tant de malheurs; Que les deux Consuls étant morts, & la ville abattue sous la pesanteur de ses miseres, il eust sans doute proposé d'ôter de la Repub. la dignité Consulaire, & se fût déclaré le chef des Eques & des Volsques pour venir attaquer la ville. Si les Consuls s'étoient gouvernez trop insolemment, & qu'ils eussent exercé des cruautés contre quelqu'un des Citoyens; qui ne les appelloit-il en jugement? Que ne les accusoit-il devant les mêmes Juges qui en avoient esté offenzés? Qu'en procedant d'une autre sorte, ce n'étoit pas la dignité Consulaire qu'il rendoit odieuse, c'étoit seulement la puissance Tribunitienne qu'il rendoit insupportable, & qu'il l'alloit remettre dans ses premières violences après avoir été reconciliée avec le Senat; Que toutefois il ne le prioit point de ne pas poursuivre comme il avoit commencé. Mais dit alors Fabius aux autres Tribuns Nous vous prions de considerer, que la puissance que vous possédez a été établie pour le secours des particuliers, & non pas pour la ruine du Public, & que vous avez été faits Tribuns de Peuple, & non pas ennemis du Senat. Ce seroit nous rendre misérables, ce seroit nous rendre odieux, que d'envahir la Republique maintenant abandonnée. Vous ne diminuerez pas votre autorité, mais la haine qu'on auroit pour vous, en faisant en sorte avec vostre Colleague, qu'il laisse les choses en mesme estat jusqu'à l'arrivée des Consuls. Les Eques mesmes

les Volques ne voulurent pas l'année passée, lors que les Consuls furent morts, nous presser dans nos malheurs par une cruelle & sanglante guerre. Les Tribuns firent en sorte que Terentillus différât son action. Elle fut donc remise à un autre temps, mais seulement en apparence : car en effet elle fut éteinte, & l'on fit aussi-tôt revenir les Consuls. Lucretius revint avec un grand butin, mais avec une plus grande gloire qu'il augmenta encore après qu'il fut arrivé. Car il exposa dans le champ de Mars tout son butin durant l'espace de trois jours afin que chacun eût loisir de connoître & de prendre ce qu'il y trouveroit de ses richesses ; & tout ce qui demeura sans maître fut mis en vente. L'honneur du triomphe étoit dû au Consul, du consentement de tout le monde ; néanmoins il fut différé, parce que le Tribun renouvelloit la proposition de sa Loi, que le Consul n'avoit rien en plus grande recommandation que cette affaire. Elle fut agitée durant quelques jours & dans le Senat, & devant le Peuple : mais enfin le Tribun ceda à l'autorité du Consul, & ne poursuivit pas davantage. Alors on rendit au Général & à son armée tout l'honneur qu'ils méritoient. Lucretius triompha des Volques & des Eques, & ses Légions le suivirent. L'on accorda l'Ovation (C'étoit un petit triomphe où le Chef de l'armée faisoit son entrée à Rome à cheval, & suivi de tout le Senat) à l'autre Consul, qui fit son entrée dans la Ville sans être suivi des gens de guerre. L'année d'après tous les Tribuns ensemble proposèrent la Loi de Terentillus, & donnèrent beaucoup de peine à P. Volumnius, & à Ser. Sulpicius qui étoient alors Consuls. En cette année on vit tout le Ciel enflammé, il se fit un grand tremblement de terre. On crût même qu'une vache avoit parlé, ce qu'on n'avoit jamais voulu croire l'année précédente. Outre les autres prodiges il plut de la chair ; & l'on dit que tandis qu'elleomboit, un grand nombre d'oiseaux en prirent en volant chacun leur morceau ; & que, ce qui tomba à terre, y demeura quelques jours sans se corrompre, ni perdre rien de son odeur. Les Duumvirs (Deux hommes qui avoient la charge de ce qui concernoit la Religion.) Aiant aussi-tôt consulté

sulté les Livres des Sybilles, trouverent qu'on étoit menacé d'un danger par une assemblée d'estrangers; qu'il falloit craindre qu'ils ne se rendissent maîtres des lieux les plus eminens de la Ville; & qu'ils ne fissent ensuite de grandes violences & de grands carnages. Mais sur tout on advertit le Peuple de ne point susciter de seditions. Cependant, les Tribuns disoient hautement, qu'on avoit trouvé cet artifice pour empêcher la publication de la Loi. Et déjà l'on se dispoisoit à de grandes disputes, lors que par une fatalité qui faisoit voir tous les ans les mêmes revolutions, les Herniques apportèrent nouvelle, que les Eques & les Volsques faisoient une nouvelle armée, bien que leurs affaires fussent entierement ruinées; qu'ils mettoient toute leur espérance en ceux d'Antium, qui faisoient ouvertement leurs assemblées à Ecetre; & que c'étoit là où l'on resoloit la guerre, & qu'on preparoit des forces. Cette nouvelle ayant été apportée au Senat, il fut ordonné qu'on feroit des levées; que les Consuls partageroient entre-eux la conduite de cette guerre; que l'un iroit contre les Volsques, & que l'autre marcheroit contre les Eques. Toutefois les Tribuns ne laissoient pas de crier dans la place. *Que cette guerre des Volsques n'étoit rien autre chose qu'une feinte, & que les Herniques étoient de cette partie; Que maintenant on n'attaquoit pas la liberté Romaine par la force & par le courage; mais qu'on en vouloit triompher par la ruse & par l'artifice. Que, parce qu'il n'y avoit point d'apparence de croire que les Eques & les Volsques, presque ruinés & détruits peussent recommencer la guerre de leur propre mouvement; on cherchoit de nouveaux ennemis, & que pour cette occasion on vouloit rendre infame & suspecte une colonie voisine de Rome & tousjours fidele. Qu'on declaroit la guerre aux Antiates innocens; mais qu'en effet on la vouloit faire à la Multitude de Rome, & qu'on ne vouloit si promptement la faire sortir de la Ville, accablée sous le faix des armes, que pour l'exterminer plus facilement, & se vanger des Tribuns par le bannissement des Citoyens. Qu'ils ne devoient pas estimer qu'il s'agist d'autre chose en cette entreprise, que de renverser une Loy si favorable au Peuple; Qu'elle étoit entierement ruinée, si*

durant

ant que les choses sont encore en mesme estat, & qu'ils e-
 ent encore en leurs maisons avec leurs habits de paix, ils
 n'espéroient de toutes leurs forces qu'on ne les chassast de
 l'ille, & qu'on ne les jettast dans la servitude. Que, s'ils a-
 ent du cœur & du courage, ils ne manqueroient pas de se-
 rs; Que tous les Tribuns étoient en bonne intelligence;
 au reste il n'y avoit rien à craindre du dehors; & que les
 eux avoient donné ordre dès l'année passée qu'on pût de-
 dre la liberté sans peril & sans hazard. Voila ce que di-
 ent les Tribuns; mais d'un autre côté, les Consuls étant
 en leur presence apporter leurs sieges, ne laissoient
 de travailler à faire enroller des gens de guerre. En
 me tems les Tribuns y accoururent, entraînant avec
 toute l'Assemblée. On en appella quelques-uns pour
 e enrollez comme à dessein de tenter seulement la cho-
 & aussi-tôt on vint à la violence. Si le Licteur avoit pris
 elqu'un par le commandement du Consul, le Tribun
 mandoit en même tems qu'on le mist en liberté: En-
 on ne connoissoit plus de devoir de part & d'autre, &
 n'avoit plus d'esperance d'obtenir ce qu'on preten-
 t que par la violence & par la force. Comme les Tribuns
 nient tout mis en usage pour s'opposer à la levée, le Se-
 fit tous ses efforts pour empêcher la publication de la
 i que l'on proposa, pendant tous les jours que dura
 l'Assemblée du Peuple. Le bruit recommença & devint
 grand, lors que les Tribuns commanderent au Peuple
 se retirer, parce que les Senateurs ne voulurent pas
 tir de leurs places. On en vid peu paroître de vieux en
 te occasion, d'autant que cette affaire ne pouvoit pas
 re conduite par le Conseil & par la prudence, & qu'on
 voit abandonnée au hazard, & à la hardiesse des plus
 mes. Les Consuls mêmes n'y voulurent point paroi-
 e la plûpart du tems, de peur d'exposer la majesté de
 r Magistrature à l'insolence & aux injures parmy un
 grand desordre. Il y avoit en ce tems-là un jeune hom-
 appelé Ceso Quintius, entreprenant & courageux
 qui étoit d'autant plus hardy, qu'il estoit considerable
 la noblesse de sa maison, par sa belle taille, & par les
 for-

forces de son corps. Il avoit ajoûté à ces dons celestes une grande gloire qu'il avoit acquise dans la guerre, & une éloquence merveilleuse pour les Assemblées publiques de sorte qu'il n'y avoit personne dans la Ville qui fût plus estimé que lui, pour le discours & pour l'action. Ce personnage s'étant mis au milieu des Sénateurs paroissoit par dessus les autres ; & comme si l'autorité de toutes les Dictatures & de tous les Consuls eût résidé en sa voix & en ses forces, il soustint tout seul l'impetuosité des Tribuns, & la furie de la Multitude. En effet par son moyen & par sa conduite les Tribuns furent repoussez de la place & la populace écartée & mise en fuite. Quiconque se présentoit devant lui pour lui contredire, ne s'en retournoit en sa maison que bien battu. Enfin il estoit aisé de conjecturer que, s'il estoit permis d'agir de la sorte, ne falloit plus parler de l'establissement de la Loi. Alors tous les autres Tribuns avant esté épouvantez, il n'y eut entre eux que A. Virginus qui eût la hardiesse d'appeler Ceson en jugement, comme d'un crime capital. Mais cette action enflamma plus ce grand courage qu'elle ne l'épouvanta. Il en résista à l'establissement de la Loi avec d'autant plus d'aigreur & de force ; Il en maltraita davantage la Multitude, & poursuivit les Tribuns comme dans une guerre déclarée. Cependant son accusateur attend qu'il se précipite de luy-même ; il se contente de fournir des flammes à la hayne qu'on luy porte, & de matière aux crimes dont il veut le rendre coupable ; Et cependant il propose la Loy, non pas qu'il eust beaucoup d'esperance de la faire recevoir, mais pour irriter davantage l'esprit & la temerité de Ceson. Tout ce que les jeunes Sénateurs avoient fait ou dit autrefois inconsidérément & à la volée, lui fut alors attribué, comme à un esprit remuant & suspect, neantmoins on ne laissoit pas de résister à la Loy : mais Virginus de son costé irritoit le Peuple de tems en tems. Hé quoy, (disoit-il) ne reconnoissez-vous pas que vous ne pouvez avoir Ceson pour Citoyen & tout ensemble la Loy que vous desirez ? Mais pour quoy parlai-je de la Loy ? C'est à vostre liberté qu'il s'oppose ; il surpasse tous les Tarquins en orgueil & en insolence. Attendez

c que ce personnage soit Consul ou Dictateur, luy qui n'est encore que personne privée, ne laisse pas déjà de regner sa force & par son audace. Plusieurs qui se plaignoient d'avoir esté mal-traitez par Ceson, écouterent favorablement le Tribun, & l'exciterent à poursuivre. En le jour de l'assignation escheut, & l'on remarquoit aisément que la commune opinion estoit qu'il s'agissoit de liberté dans la condamnation de ce personnage. Alors voyant contraint de se deffendre, il commença indignement à solliciter chacun en sa faveur; ses parens & ses amis qui estoient les premiers de la Ville, le suivoient, T. Quintius Capitolinus qui avoit esté trois fois Consul ressentoit tout ce qu'il avoit fait de grand, & les plus illustres actions de ses Ancestres; Et neantmoins il asseuroit ny dans la maison des Quintiens, ny dans la ville de Rome, s'estoit jamais veu un naturel plus capable d'une vertu faite, & qui promist davantage que Ceson. Qu'il avoit été son premier soldat, & que souvent en sa preséce il s'estoit passé à corps éprouvé contre l'ennemi. Sp. Furius disoit, Que l'on lui ayant esté envoyé par Quintius Capitolinus, étoit venu à son secours lors qu'il estoit réduit à l'extrémité; & quant à lui il n'estimoit pas qu'il y eust personne qui eust si puissamment travaillé que Ceson au rétablissement de République. L. Lucretius qui avoit esté Consul l'année précédente & qui estoit encore tout brillant de la gloire qu'il venoit de remporter, partageoit avec Ceson les éloges qu'on lui donnoit, faisoit souvenir de ses combats, & representoit les belles actions qu'il avoit faites, ou dans les courses, ou dans les batailles. Il s'efforçoit de persuader, Qu'on devoit plutôt retenir pour Citoyen, que de laisser aller autre part un jeune homme si accompli, si avantageusement revêtu de tous les biens de la Nature & de la Fortune, & qui seroit tousjours nécessaire dans tous les lieux où il voudroit se retirer. Que l'âge lui ostoit chaque jour ce qui plaisoit en sa personne, l'impetuosité & la hardiesse; Que la révérence que l'on desiroit en lui s'augmentoient en lui tous les jours; que, puisque sa vertu paroissoit à mesure que ses défauts vieillissoient, on souffrist qu'un si grand homme devinst mieux

zieux parmi le Peuple Romain. On voyoit auffi entre le
deffenfeurs de Cefon L. Quintius fon pere , surnommé
Cincinnatus ; & de peur d'augmenter la hayne que l'on
portoit à fon fils , il ne publioit pas fes loiianges comm-
les autres ; mais en demandant qu'on pardonnast fa faut-
à fa jeunesse , il prioit qu'on rendist un fils à un pere qu-
n'avoit jamais offensé personne par ces discours , & pa-
ses actions. Mais les uns ne le vouloient point écouter
ou par honte , ou par crainte ; & les autres se plaignan-
d'avoir esté mal-traitez par son fils , ou en leurs person-
nes, ou en ceux qui leur appartenoient, découvroient as-
sez leurs sentimens par une réponse rigoureuse. Ce qui l-
chargeoit davantage, outre la hayne que la Multitude lu-
portoit, c'est que M. Volscius Pictor qui avoit été Tribu-
du Peuple quelques années auparavant deposoit contr-
lui. Que quelque tems après la feste de Rome il avoit rencon-
tré dans la Suburre , (Une rue dans Rome proche de la
quelle demeuroient les filles de joye) une troupe de gen-
qui faisoient la debauche ; que s'étant querelés ensemble, son
frere aîné, qui n'estoit pas encore bien guery d'une maladie
avoit receu de Cefon un coup de poing, qui le jeta demy mor-
contre terre ; Qu'en mesme tems il le fit emporter au logis, où
il mourut de ce coup ; & qu'il n'avoit pas osé poursuivre l-
chastiment d'une si lasche action , à cause des Consuls des an-
nées précédentes. Comme Volscius disoit ces choses à haut-
voix, il irrita de telle sorte la Multitude; qu'il ne s'en fa-
lut gueres qu'on ne se jettast sur Cefon, & qu'on ne le
tuaft sur le champ. Aussi-tost Virginius commanda qu'on
se faist de lui, & qu'il fust mené en prison. Au contraire
les Senateurs resisterent , & opposerent la force à la for-
ce. T. Quintius crioit qu'un Citoyen qu'on avoit assigné
pour un crime capital, & qu'on devoit bien-tost juger, ne de-
voit pas estre puny avant qu'il eust esté condamné , & qu'on
eust ouy ses déffenses. Le Tribun répond à cela, Qu'il ne pre-
tendoit pas le faire punir avant que d'avoir esté condamné
mais qu'il le vouloit faire garder jusqu'au jour de son juge-
ment, afin que le Peuple Romain eust le moyen & la liberté de
faire punir un homme qui en avoit tué un autre. On appella
de

ceia par devant les autres Tribuns qui modererent ce
ement, & qui firent en cette occasion toute la faveur
leur charge permettoit de faire. Ils deffendent que
riminel fust mené en prison ; ils ordonnent qu'il se re-
senteroit, & qu'autrement on promettoit quelque ar-
t au Peuple. Là dessus on fut en doute de la somme
on donneroit ; on en remit au Senat la resolution, &
endant qu'on en deliberoit le criminel fut retenu. On
olut qu'on donneroit des cautions & que chaque cau-
n s'obligeroit de la somme de trente escus. Au re-
on laissa aux Tribuns à ordonner combien on en
neroit ; & ils en limiterent le nombre à dix. Ainsi l'ac-
àteur obligea Ceson de se représenter & de compa-
stre en jugement ; & ce fut le premier des Romains
donna des cautions au Public. Ceson fut donc remis
liberté, & se retira de la place à cette condition ; mais
uit suivante il s'en alla de lui-mesme en exil chez les
scans. Le jour de l'assignation estant venu, on voulut
cuser sur ce qu'il avoit quitté son pays pour aller lui-
me en exil : mais Virginius fit assembler le Peuple
ur en juger ; & neantmoins lors qu'on en eut appelé
es Collegues : ils firent rompre l'assemblée. L'argent
depuis exigé du pere avec tant de rigueur & de cru-
té, que tous ses biens ayant esté vendus, il fut contraint
me un relegué de demeurer quelque tems au delà du
bre dans une miserable cabane. Ce jugement, & la pro-
sition de la Loy mirent beaucoup de troubles dans la
lle : mais au moins durant tout ce tems-là elle ne fut
int travaillée par des guerres étrangères. Cependant,
Tribuns comme victorieux de voir le Senat eston-
du bannissement de Ceson, tenoient la Loy pour é-
olie. D'ailleurs, les plus anciens du Senat, lassez de
it de desordres, sembloient ceder au travail, & aban-
nner la conduite de la Republique. Mais les plus jeu-
s Senateurs, & principalement ceux qui avoient esté a-
s de Ceson, s'irriterent d'autant plus contre le Peuple,
ne perdirent pas courage ; Et ce qui leur profita beau-
up, ils sceurent chacun en particulier moderer leur fu-
ur & leur violence. Aussi-tost qu'on eut recommencé à

proposer la Loi, après le bannissement de Ceson, & que les Tribuns qui les vouloient faire sortir de place, leur enrent donné occasion d'éclatter, ils éclaterent en effet, accompagnez de leurs creatures & de leurs partisans, chargerent de telle sorte les Tribuns, que chacun d'eux n'en remporta dans sa maison ny plus de gloire, ny plus de blafme que l'autre; & la Multitude commença à plaindre; que l'on voioit mille Cesons pour un seul qu'on avoit chassé. Durant tout le tems que les Tribuns ne parloient point de la Loi, il n'y avoit rien de plus doux, plus courtois, & de plus paisible que ces jeunes Senateurs. Ils faisoient bon accueil à tout le monde; ils parloient familièrement avec les moindres personnes; ils les invitoient de venir manger chez eux; ils se trouvoient dans la place; ils n'empêchoient point les Tribuns de faire toutes les autres choses; ils ne les traitoient rudement ny en particulier ny en public, si ce n'estoit qu'on recommença à parler de la Loi. Enfin en toutes les autres choses ils se monstroient entierement populaires. Les Tribuns n'exercerent pas seulement en paix tout le reste de leur charge: mais ils furent continuez pour l'année suivante, sans qu'on leur fist de violence, & sans même avancer contre eux aucune parole injurieuse. Ainsi en flatta peu à peu la Multitude, on trouva le moyen de l'adoucir & l'on empescha par cet artifice que durant toute l'année on ne fist mention de toute la Loy. Les Consuls suivirent Claudius fils d'Appius, & P. Valerius Publicola trouverent la Republique dans un état plus tranquille; car cette nouvelle année n'y apporta point de nouveautez; tout le foy de la Ville estoit de publier, ou de recevoir la Loy qu'on avoit tant de fois proposée. Mais les jeunes Senateurs se vouloient insinuer dans la bienveillance du Peuple, plus les Tribuns s'efforçoient par des accusations & des calomnies de les rendre suspects au Peuple. Ils disoient qu'on avoit fait une conjuration; que Ceson estoit dans Rome; qu'on avoit fait dessein de tuer les Tribuns, & de faire un carnage de la Populaire que les plus vieux du Senat avoient donné aux plus jeunes ce

ifame commission, afin d'oster de la Republique l'autorité des Tribuns, & de remettre la ville en la mesme forme où estoit avant que le Peuple se fust retiré sur le Mont-Sacré. Pendant on craignoit la guerre, qui avoit accoustumé une chose solemnelle, de se renouveler tous les du costé des Eques & des Volsques.

Mais il arriva un autre mal qui pressoit de bien plus, & dont on ne se fust jamais douté. Les bannis & les ayes au nombre de quatre mille cinq cens, s'emparerent de nuit du Capitole & de la forteresse, sous la conduite d'un nommé Ap. Herdonius Sabin: & y taillerent en tous ceux qui ne voulurent pas prendre les armes, entrer dans cette conjuration. Quelques-uns parmi le peuple & l'épouvante descendirent promptement dans la ville; l'alarme se répandit de tous costez dans la Ville, & l'on craignoit également de faire armer la Multitude, & de la laisser désarmer. Ils ne sçavoient d'où venoit un mal si subit; s'il venoit du dedans, ou du dehors; s'il étoit entré dans la Ville par la haine, & par la fureur du peuple, ou par la trahison des esclaves. Ils appaisoient quelquefois le tumulte, & quelquefois pensant l'appaiser rendoient encore plus grand: Car comme la Multitude étoit épouvantée, & dans une étrange consternation, étoit incapable d'être conduite & d'écouter les commandemens. Enfin ils permirent de prendre les armes, pas neantmoins à tout le peuple; mais comme on ne connoissoit pas l'ennemi, on fit armer autant de monde qu'il étoit nécessaire contre tout ce qui pouvoit survenir. Ils passerent en inquietude le reste de la nuit, incertains de ce qu'ils devoient avoir à faire, aussi bien que du nombre des ennemis; & l'on mit des gardes dans la Ville partout où l'on le jugea plus à propos. Enfin le jour devint & la guerre & le Chef de cette guerre. Ap. Herdonius criant du haut du Capitole, sollicitoit les Esclaves à prendre la liberté: Il disoit qu'il avoit pris la cause & rassuré la défense de tous les misérables, afin de faire rendre dans la Patrie ceux qui en avoient esté injustement chassés.

sez, & de descharger les autres du pesant fardeau de la servitude. Qu'il eust mieux aymé que cela se fîst de la volonté du Peuple Romain; que s'il n'en avoit point d'esperance il susciteroit les Eques & les Volsques, & qu'il tenteroit toutes sortes d'extremitez pour venir à bout de cette entreprise. Alors le Senat. & les Consuls commencerent à voir plus de joye dans cette affaire. Mais outre les choses qu'on leur rapportoit, ils apprehendoient que cette entreprise ne fût un complot des Veiens & des Sabins; que, tandis qu'il avoit tant d'ennemis dans la Ville, les Sabins & les Tociens ne parussent de dessein formé entre-eux, & que les Eques & les Volsques, ces ennemis immortels du Peuple Romain ne vîssent tout de mesme, non pas pour piller les frontieres comme auparavant, mais pour se jeter dans la Ville, comme déjà prise en partie. Ainsi la crainte estoit grande de tous costez, & prenoit naissance de toutes choses, mais sur tout on craignoit les Esclaves. Chacun apprehendoit d'avoir chez soy un ennemy, à qui il n'estoit pas seur de se fier, ny de témoigner aussi de défiance; parce que c'estoit un moyen de l'irriter encore davantage, & de le rendre plus dangereux. D'ailleurs il ne sembloit pas qu'il fût possible de les retenir dans le devoir, par la douceur & par les bons traitemens. On avoit seulement cet avantage parmy tant de malice que personne ne craignoit ny du costé des Tribuns ny du costé de la Multitude. Aussi ce mal paroissoit moins dangereux en comparaison de l'infortune presente; Et comme il naissoit ordinairement de la guerre des autres, il sembloit alors qu'il dût estre assoupé par cette épouvante qui procedoit du dehors. Ce fut néanmoins cela seulement qui donna plus de pante à la ruine des affaires qui estoient déjà en grand desordre. Les Tribuns se laisserent transporter par une si violente passion, qu'ils soustenoient témérairement que ce n'estoit pas une guerre dont on estoit menacé, mais qu'on vouloit seulement par une image de guerre empêcher le Peuple de faire establir la Loy; Que si elle peust estre une fois publiée, & que les amis & les creatures du Senat reconnoissent qu'ils ont en vain excité ce tro-

ils s'en tourneroient avec moins de bruit qu'ils n'étoient venus. En même tems le Peuple aiant été détourné de prendre les armes, on tint Conseil pour la publication de la Loi. Cependant les Consuls font aussi assembler le Senat, voyant qu'ils avoient plus à craindre du côté des Tribuns, que du côté d'un ennemi qui les avoit surpris de nuit : Et après avoir appris qu'en mettoit bas les armes, & que chacun abandonnoit son poste, Publius Valerius se dérobe de la Cour tandis que son Colleague étoit le Senat assemblé, & alla trouver les Tribuns : *Que voulez-vous faire, leur dit-il ? Avez-vous entrepris sous la conduite, & sous les auspices d'Herdonius de ruiner entièrement la Republique ? Quoi, celui qui n'a pas seulement eu la hardiesse d'ébranler vos Esclaves, à été assez heureux pour vous surprendre, & pour vous corrompre ? Quoi, lorsque les ennemis ont sur nostre teste, vous voulez qu'on quitte les armes, & que l'on se donne pour faire établir des Loix ? Et de là adressant son discours au Peuple ; Messieurs, dit-il, si vous n'avez point vu ici ni de vous-même, au moins rougissez de honte de voir vos Dieux esclaves de vos ennemis ; Jupiter, Junon, & Minerve, les autres Dieux, & les autres Déeses sont maintenant assiégées, & des Esclaves ont aujourd'hui vos Dieux domestiques dans leur camp, & en leur puissance. Pensez-vous que cela ait encore quelque forme d'une ville sage & bien défendue ? Il y a un grand nombre d'ennemis non seulement entre les murailles, mais encore dans la forteresse, au dessus de la porte & du Palais. Cependant, Messieurs, le Peuple est assés dans la place, & le Senat dans le Palais, & comme quand il n'y a rien à faire, ou quel'on a du tems de resle ; le Senat donne son avis & le peuple donne son suffrage : Ne seroit-ce pas plus honorable que tout ce qu'il y a de Sénateurs & de Peuple ; Que les Consuls, que les Tribuns, que les hommes & les Dieux armez courussent au secours du Capitole, qu'ils délivraient de servitude cette auguste Maison de Jupiter ? Toi Romulus Pere des Romains, inspire à tes enfans le mesme esprit & le mesme courage par lequel tu repris autrefois sur les mesmes Sabins la Citadelle qu'ils avoient gagnée par les forces de l'or. Commande-lui de prendre le chemin que prit ton armée sous ta*

conduite. Pour moi qui suis Consul des Romains je te suivrai le premier, autant qu'il est permis à un homme de suivre les traces d'un Dieu. La conclusion de son discours fut, qu'il alloit prendre les armes; Qu'il invitoit le Peuple de s'armer, que, si quelqu'un s'y opposoit il n'auroit égard ni à la dignité Consulaire, ni à la puissance des Tribuns, ni aux Loix les plus sacrées: Mais qu'en quel que lieu qu'il se trouvast dans le Capitole, ou dans la place, il le tiendrait pour ennemi. Que les Tribuns commandent donc qu'on prenne les armes contre Valerius Consul, puis qu'ils ne veulent pas permettre qu'on les prenne contre Herdonius. Que pour lui il aura la hardiesse d'entreprendre contre les Tribuns, ce que le premier de sa race a bien osé contre les Rois. Il y avoit grande apparence qu'on en viendrait à l'extrémité, & que la sedition des Romains serviroit de spectacle aux ennemis. Néanmoins ni la Loi ne fut publiée, ni le Consul ne put aller au Capitole; la nuit étouffa la dissension qui commençoit, & les Tribuns cederent à la nuit, parce qu'ils craignoient les armes des Consuls: Ainsi les auteurs de la sedition s'étant retirez, les Sénateurs allerent de part & d'autre parler au Peuple, & lui tinrent des discours accommodez au tems présent. Ils lui dirent qu'il regardast à quel danger précipitoit la Republique; Qu'il ne s'agissoit pas en cette occasion d'une dispute entre le Senat & la Multitude; mais qu'on alloit abandonner aux ennemis le Senat, la Multitude, la Forteresse, les Temples des Dieux, leurs Autels, & leurs maisons. Tandis que ces choses se faisoient dans la Ville pour appaiser la sedition, les Consuls allerent aux Portes & sur les murailles, de peur que les Sabins & les Veiens ne renouassent & ne fussent cause d'un autre desordre. La nuit même les nouvelles vinrent à Tusculum de la prise de la Forteresse & du Capitole, & du trouble où étoit la Ville.

3 L. Mamilius qui étoit alors Dictateur à Tusculum, fit en même tems assembler le Senat, où il fit entrer ceux qui avoient apporté cette nouvelle, & persuada vivement qu'il ne falloit pas attendre qu'il vint de Rome des Ambassadeurs pour demander du secours; Que le peril, que la nécessité présente, que les Dieux qu'ils adoroient en commun, & que la foi des traités demandoient cette assistance; Que le

Dieux:

Ils ne leur pouvoient jamais donner une plus belle occasion de s'obliger par un bienfait une ville si puissante, & si chère d'eux. On trouva bon en même tems d'envoier du secours aux Romains; la jeunesse se fait enroler, & on lui donne des armes. Comme ils parurent devant Rome dès le point du jour, on les prit d'abord pour des ennemis. On crut voir venir les Eques & les Volsques: mais quand cette crainte fut dissipée, on les receut dans la Ville, & ils se rendirent dans la place, où P. Valerius qui avoit été son compagnon à la garde des Portes, mettoit déjà les siens en bataille. L'autorité de ce Personnage avoit une impression sur les esprits; & d'ailleurs il assuroit aussi-tôt qu'on auroit recouvré le Capitole, & pacifié la ville, on leur feroit voir s'ils le vouloient permettre, la fraude qu'ils cachotent les Tribuns sous la Loi qu'ils propoisoient; & quant à lui se souvenant de ses ancestres, & du surnom qu'ils lui avoient laissé, comme une obligation hereditaire duquel il devoit avoir d'aimer & de maintenir le Peuple, il empêcheroit point ce que le Peuple auroit envie de faire. Il suivit donc ce Capitaine, & malgré les cris & les emportemens des Tribuns le Peuple monte en bataille sur le chemin du Capitole. On y joignit la Legion des Gaulois, & les Alliez & les Citoiens combattirent à qui auroit la gloire de reprendre la forteresse. Les Capitaines de part & d'autre encouragerent leurs soldats; au contraire les ennemis commencerent à craindre, & ne trouvoient leur assurance qu'en l'affiette & en la force du Peuple. Ainsi les Romains & les Alliez les vont attaquer, & comme ils s'étoient déjà rendus maîtres de l'entrée du Temple, P. Valerius fut tué en combattant à la teste des siens; P. Volomnius qui avoit été Consul le vid tomber, ayant commandé de couvrir son corps, il s'avance en même tems, & prend la place du Consul. Le soldat qui songeoit qu'à combattre, & que l'ardeur emportoit, ne reconnût pas cette perte, & fut plutôt victorieux qu'il ne s'apperceut qu'il combattoit sans Capitaine. Quantité de bannis furent taillez en pieces dans le Temple. Quantité furent pris, Herdonius fut tué, & par ce moyen on recouvra le Capitole. Quant aux prisonniers,

ils furent tous punis chacun selon sa condition, comme bres ou comme des esclaves. On fit de grands remerciemens à ceux de Tusculum, & le Capitole fut purgé & consacré de nouveau. On dit que la Multitude contribua son argent, & en alla jeter dans la maison du Consul pour lui faire de plus magnifiques funérailles. La paix ayant été établie, les Tribuns pressent le Senat de satisfaire à parole de Valerius, & sollicitent Claudius de délivrer les manes de son Colleague du blâme de quelque artifice, de permettre que l'on traitât de la Loi. Le Consul ne voulut point leur satisfaire, ni permettre que l'on traitât la Loi, qu'on ne lui eust donné un compagnon en la place du mort. Cette dispute continua jusqu'à l'Assemblée, & fut faite pour la substitution d'un Consul. Enfin au milieu de Decembre L. Quintius Cincinnatus pere de Ceson fut créé par le consentement de tout le Senat, pour entrer en charge dès l'heure même. Mais le Peuple s'épouvanta cette élection, qui lui donnoit un Consul en colere contre lui; un Consul puissant par la faveur du Senat, par sa propre vertu, par trois enfans qu'il avoit dont pas un ne cedit à Ceson en grandeur de courage, & qui le surpassoient tous par la prudence, & par la modération qu'il faisoit apporter aux choses quand il en est besoin. Il ne fut pas si-tôt entré en charge, que par des harangues continues il ne se monstra pas moins ardent à reprimander le Senat, qu'à reprimer la Multitude. Il disoit que par sa negligence & par la lâcheté de cet ordre, les Tribuns & les Sénateurs perpétuels regnoient dans Rome par leur parole & par leurs crimes; non pas comme dans la République du Peuple Romain, mais comme dans une maison licentieuse & débauchée. Que la vertu, que la constance, & tous les autres avantages qui font la gloire de la jeunesse ou dans la guerre, ou dans la paix, avoient été chassées de la Ville avec Ceson son fils. Que les grands barleurs, & que les séditeux, ces funestes auteurs de discordes ayant été faits Tribuns par des pratiques infâmes pour la deuxième ou pour la troisième fois vivoient dans Rome, comme les Rois avec toute sorte de licence. Si Aulus Virginius (dit-il) n'a pas été dans le Capitole, en a-t-il mérité.

indire châtiment que Herdonius ? Certes celui qui voudra
 considérer la chose, le condamnera sans doute à de plus
 douloureuses peines. Au moins Herdonius en se déclarant votre
 ennemi vous a comme avertis de prendre les armes, & de vous
 fendre ; Et Virginius en vous faisant accroire qu'il n'y a-
 voit point de guerre à craindre, vous a ôté les armes des mains,
 vous a exposé tout nûs à la fureur de vos bannis & de vos
 esclaves. Cependant, sauf le respect de Claudius, & de P. Vale-
 rius que la mort nous a enlevé, vous avez attaqué le Capitole
 avant que de chasser de la place ces autres ennemis. Certes je
 rougis de honte devant les Dieux & devant les hommes ; que
 des ennemis étant déjà dans le Capitole, & un Capitaine de
 nûs & d'esclaves ayant déjà profané toutes choses dans
 cette maison de Jupiter, on eût pris les armes à Tusculum avant
 que de les prendre dans Rome. On a été en doute si L. Mani-
 us General des Tusculans, ou si les Consuls P. Valerius &
 Claudius entreprendroient de délivrer le Capitole. Et nous qui
 voulûmes pas autrefois permettre aux Latins de prendre
 les armes pour eux, lorsqu'ils avoient l'ennemi sur leurs fron-
 tières, nous étions perdus & entièrement ruinés, si ces mêmes
 Latins n'eussent pris pour nous les armes de leur propre mou-
 vement. Est-ce donc, Tribuns, est-ce donc donner du secours au
 peuple, que de l'exposer sans armes à ses ennemis, afin d'en
 faire un plus grand carnage ? Quoi, si quelques-uns de la plus
 basse Populace, de qui comme d'une pièce détachée du reste du
 peuple, vous aurez fait votre Republ. particulière, si quelques-
 uns (dis-je) de la plus basse Multitude vous venoit avertir que
 leur maison fust affligée par les gens de guerre animés à leur
 ruine ; ne penseriez-vous pas qu'il les faudroit aller secourir ?
 Et lors que vous avez vu Jupiter environné de toutes parts
 par les armes des bannis & des esclaves, vous ne l'avez pas
 jugé digne de l'assistance des hommes ? Après cela les Tri-
 buns, à qui les Dieux mêmes ne sont ni sacrés, ni venerables,
 voudront qu'on les estime sacrés ? Et tout chargé de crimes
 & de sacrilèges comme vous êtes, vous vous vantez encore que
 cette année ne se passera pas que votre Loi ne soit publiée ?
 Mais si vous en venez à bout, croiez que la Rep. aura été bien
 plus malheureuse le jour que je fus créé Consul, qu'en cette fu-
 neste

neste journée qu'elle perdit *Valerius*. Peuple de Rome, (dit-il)
 sçachez qu'avant toutes choses, nous avons dessein mon Coli-
 gue & moi, de mener des troupes contre les *Eques* & cont-
 les *Voïsq*. Car je ne sçai par quelle destinée les Dieux nous so-
 plus favorables durant la guerre, que durant la paix. Aur-
 ste, il vaut mieux connoître par les choses passées, que d'
 prouver par les effets, à quel extreme peril ces Peuples vo-
 auroient precipitez, s'ils eussent sçeu que des esclaves s'é-
 ient rendus maîtres du Capitole. Ce discours du Consul fit
 impression sur le Peuple; le Senat en relevoit ses espé-
 rances; & crût que la République étoit retablie. L'autre
 Consul plus hardi pour executer ce que proposoit son
 Collegue, que pour le proposer lui-même, avoit facile-
 ment souffert qu'il fît le premier l'ouverture d'une en-
 treprise si importante, & se reservoit à faire de sa part tout
 ce qui concernoit la fonction de sa charge. Cependant, les
 Tribuns qui se mocquoient de tout cela, comme d'un
 chose ridicule, ne laissèrent pas de poursuivre leur entre-
 prise, & demandoient par quel moien les Consuls mettroient
 une armée en campagne, veu qu'il n'y avoit personne qui vou-
 lust leur permettre de faire des levées? Nous n'avons que faire
 (dit *Quintius*) de faire des levées, c'est assez que nous sça-
 chions que, quand *Valerius* eut permis au Peuple de prendre
 les armes pour recouvrer le Capitole, chacun fit serment d'
 s'assembler au commandement du Consul, & de ne se poin-
 retirer par ses ordres. C'est pourquoy nous vous commandon-
 à tant que vous estes qui avez presté le serment, de vous trou-
 ver demain en armes au Lac de Regille. Alors les Tribuns
 voulurent agir au contraire, & décharger le Peuple de
 son serment. Ils disoient pour leurs raisons, que, quand on
 avoit presté le serment, *Quintius* n'étoit encore que per-
 sonne privée. Mais ce mépris des Dieux & de la Foi, qui
 deshonne nôtre siècle, n'étoit pas encore en usage en ce
 tems-là; ni chacun en interpretant son serment à sa fan-
 taisie, ne se faisoit pas des loix à son avantage: mais il sou-
 mettoit son esprit à celles qui étoient déjà faites, & s'y
 disposoit facilement. Les Tribuns voiant donc qu'il n'y
 avoit point d'apparence que leurs desseins pussent réus-
 sir, parlerent eux-mêmes d'envoyer une armée. Ils s'y re-

urent d'autant plus aisément , que le bruit couroit
qu'on avoit donné ordre aux Augures de se trouver aussi
au Lac de Regille , & de consacrer le lieu, afin qu'on pût
agir avec le Peuple suivant les Auspices, & que tout ce
qui auroit été fait dans Rome par la violence des Tribuns,
fût cassé & aboli par une assemblée où tout le monde vou-
loit ce que voudroient les Consuls. En effet , il ne falloit
pas appréhender qu'on en appellast aux Tribuns , parce
que la liberté d'appeller devant eux ne s'étendoit pas
à un loin hors de la Ville que de mille pas. De sorte que si
les Tribuns s'y fussent trouvez , ils eussent été eux-mê-
mes contraints de se soumettre à l'autorité du Consul.
Cette considération leur donnoit del'épouvante ; mais
la plus forte apprehension procedoit de ce que *Quin-
tus* disoit sans cesse, *Qu'il ne feroit point d'assemblées pour
élire de nouveaux Consuls ; que la Ville étoit si malade qu'on
ne pouvoit plus la soulager par les remèdes ordinaires ; que la
République avoit besoin d'un Dictateur , afin que celui qui
viendroit encore broüiller, reconnût à son malheur qu'on n'ap-
pelloit point des arrests du Dictateur.* Alors le Senat se tenoit
dans le Capitole , & les Tribuns y allerent avec la Popu-
le troublée , qui imploroit avec de grands cris l'assis-
tance des Consuls , & tantôt celle des Sénateurs. Mais il
ne lui fut pas possible de faire changer à *Quintius* de
résolution, que les Tribuns n'eussent promis de demeurer
dans l'obéissance du Senat. Aussi-tôt que le Consul proposa
au Senat les demandes des Tribuns & de la Populace , il
fut ordonné que durant cette année les Tribuns ne parle-
roient d'aucune Loi, & que les Consuls ne mettroient point
l'armée en campagne. Au reste le Senat estima que c'é-
toit agir contre le bien de la Republ., que les mêmes per-
sonnes fussent continuées dans les mêmes Magistratures ,
& que les mêmes fussent faits Tribuns deux fois de suite.
Les Consuls en demeurèrent d'accord avec le Senat, tou-
tefois les Tribuns furent continuez dans leurs charges
malgré les empeschemens des Consuls ; & afin qu'il ne
semblast pas que le Peuple l'eût emporté par dessus le Se-
nat, il voulut aussi continuer *Quintius* dans la charge de

Consul. Durant toute l'année ce personnage n'avoit point parlé au Senat avec plus d'ardeur & de vehemence qu'il fit en cette occasion. Je ne m'étonne pas (dit-il) que vous ayez si peu de pouvoir sur la Multitude, c'est vous-même qui rapallez votre autorité; En effet, Messieurs, si le Peuple violé un arrest du Senat par la continuation de ses Magistrats vous l'avez aussi violé vous-même, de peur que vous ne sembliez céder à l'audace & à la temerité du Peuple, comme c'étoit être le plus puissant dans un Etat, que de monstrier plus de legereté, & de prendre plus de licence. Certes c'est un plus grand témoignage d'imprudence & de legereté, de casser ses propres arrests, que les ordonnances des autres. Imitiez, Messieurs, l'indiscretion d'un Peuple aveugle; & bien que les autres se doivent régler sur vos actions, faites plutôt des fautes en suivant l'exemple d'autrui que de monstrier aux autres à bien faire par la force de votre exemple. Pour moi qui ne veux point imiter les Tribuns, je ne consentirai jamais d'être une seconde fois élu Consul, contre un arrest du Senat. Quant à vous, Claudius, je vous exhorte d'empêcher que le Peuple Romain ne se donne cette licence; Et d'ailleurs je vous conjure d'avoir cette opinion de moi, que je croirai en cette occasion, non pas que vous m'aurez empêché de recevoir le Consulat; mais que vous m'aurez augmenté l'honneur & la gloire de l'avoir voulu refuser, & que vous m'avez aussi déchargé de la haine qu'attireroit sur moi la continuation de cet honneur. Cette remontrance de Quintius produisit cet effet dans le Senat, qu'il fut aussi-tôt ordonné d'un commun consentement, que personne ne donneroit sa voix à Quintius pour être Consul; & que, si quelqu'un le nommoit, on n'auroit point d'égard à son suffrage. On créa donc Consul pour la troisième fois Q. Fabius Vibulanus, & avec lui L. Cornelius Maluginensis.

4. On fit en cette année le cens ou le denombrement du Peuple; mais on ne voulut point parler du lustre, à cause de la prise du Capitole, & que le Consul avoit été tué. Dès le commencement de l'année, sous le Consulat de Q. Fabius, & de L. Cornelius, il y eut du trouble dans les affaires. Les Tribuns taschoient d'émouvoir le Peuple; & les Latins & les Herniques apportèrent nouvelle qu'on

soit menacé d'une grande guerre du côté des Eques & des Volsques ; que même les Legions des Volsques étoient déjà à Antium , & qu'il y avoit à craindre que cette Colonie ne se revoltast. Cependant, à peine peut-on obtenir des Tribuns, de permettre qu'on allât au devant de cette guerre. Enfin les Consuls prirent chacun leur détachement. Il fut arrêté que Fabius meneroit des troupes à Antium, & que Cornelius demeureroit pour la garde de la Ville , afin d'empêcher qu'une partie des ennemis, comme c'étoit la coutume des Eques, ne vint faire dégât dans les terres d'alentour de Rome. On manda aux Latins & aux Herniques de donner quelques gens de guerre suivant le traité ; de sorte que les Alliez composoient les deux tiers de l'armée, & le reste étoit de Romains. Les Alliez s'étant donc assemblez au jour qui avoit été donné , le Consul alla camper hors de la Portepene ; & après avoir fait la revue de l'armée, il marcha avec ses troupes du côté d'Antium, & s'alla loger près d'une Ville, & du camp des ennemis. Mais comme les Volsques , qui n'osoient pas donner bataille, voyant que l'armée des Eques ne les avoit pas encore joints, se mettoient en estat de se défendre, si on venoit les attaquer dans leur camp , le lendemain Fabius rangea en bataille alentour de leurs retranchemens , non pas toutes ses troupes en un corps mêlé de Citoyens & d'Alliez, mais en trois corps separés. Il étoit au milieu des deux avec les Legions Romaines, & avoit commandé qu'au signal qu'il donneroit , les Alliez attaqueroient tous ensemble, & qu'ils se retireroient de même s'il faisoit sonner la retraite. Il avoit mis la Cavalerie de chaque Peuple aux ailes de chaque corps , & par ce moyen ayant enveloppé les ennemis, ils les attaqua par trois endroits. De sorte que comme il les pressoit de tous costez , & qu'ils ne purent soutenir son effort , ils les chassèrent bientôt de leurs retranchemens ; & de là ayant forcé toutes les défenses, il mit en fuite la Multitude épouvantée, qui s'étoit retirée en l'un des quartiers du camp. En même temps les gens de cheval, qui n'ayant pu aisément passer par des

fus le retranchement, avoient esté jusques-là seulement spectateurs du combat, poursuivirent les fuyars dans la campagne, & par le carnage qu'ils en firent ils eurent leur part de la victoire. Le massacre fut grand & dedans & dehors le camp; mais le butin fut encore plus grand, parce que l'ennemi ne pût qu'à peine emporter ses armes. Enfin l'armée eust esté entièrement faite, si les forests n'eussent mis les fuyars à couvert. Tandis que ces choses se font du costé d'Antium, les Eques qui avoient envoyé devant l'élite & la fleur de leur jeunesse, surprennent de nuit la forteresse de Tuscule, & campent près des murailles de cette Ville avec le reste de leur armée, afin d'amuser les ennemis, & de les obliger de diviser leurs troupes. Cette nouvelle fut bientôt apportée à Rome, & de Rome au camp d'Antium. Elle fit la même impression sur l'esprit des Romains, qu si on leur eust rapporté que le Capitole eust esté pris, parce qu'on avoit encore la memoire toute recente de plaisir qu'on avoit reçu des Tusculans, & que la ressemblance du peril sembloit redemander le secours qu'ils avoient presté aux Romains. Fabius sans songer à d'autres choses fait aussi-tôt apporter dans Antium tout le butin qu'il avoit fait sur les Volsques, & y aiant laissé une petite garnison, il mena en diligence son armée à Tuscule; & ne permit à ses gens de ne rien porter autre chose que leurs armes, & le peu de nourriture que l'on trouvoit toute prestée. Mais ensuite Cornelius l'autre Consul leur envoya des vivres de Rome. La guerre dura quelques mois du costé de Tuscule. Cependant, le Consul assiegea le camp des ennemis avec une partie de son armée, aiant donné l'autre aux Tusculans pour reprendre la Forteresse. Mais on n'en peut venir à bout par la force; & il n'y eut que la faim qui en fit sortir les ennemis. Quand ils en furent venus à cette extremité, & qu'ils eurent esté obligez de se rendre; les Tusculans les firent passer sous le joug, (*C'étoient deux javelines fichées dans terre, & une autre par dessus qui alloit en travers de l'une à l'autre*) après leur avoir osté leurs armes, & les avoir dépouillez. Mai

comme ils se retiroient chez eux par une honteuse fuite, le Consul de Rome les ayant attrapez près d'Algid les tua en pieces, & pas un ne se sauva du fil de l'épée. Après cette victoire il alla camper en un lieu qu'on appelle Clumen; & l'autre Consul ayant repoussé l'ennemi, & évité ensemble le danger, des murailles de Rome, sortit de la Ville avec une puissante armée. Ainsi les deux Consuls se jetterent sur les frontieres des ennemis, l'un du costé des Volsques, & l'autre du costé des Eques, & firent chez ces deux Peuples un degast épouvantable. Je trouve dans la plûpart des Auteurs qu'en cette même année les Antiates se revolterent : mais je ne voudrois pas assurer ni que L. Cornelius conduisit cette guerre, ni qu'il prit la ville d'Antium; parce qu'il n'en est fait aucune mention dans les plus anciens Ecrivains. Après qu'on eut mis fin à cette guerre, celle que la puissance des Triuns renouvela dans la Ville, donna l'épouvante au Sénat. Ils disoient que, si l'on tenoit une armée hors de la Ville, ce n'estoit qu'un artifice pour empêcher la publication de la Loi; Que neantmoins ils ne laisseroient pas de poursuivre & d'achever leur entreprise: Mais P. Lucretius alors Gouverneur de la Ville, fit en sorte que cette affaire fut différée jusqu'au retour des Consuls. Il arriva encore une nouvelle occasion d'un nouveau desordre. C'est que Cornelius & Q. Servilius Questeurs avoient fait appeler en jugement M. Volscius, parce qu'il avoit rendu un faux témoignage contre Ceson. En effet il y avoit beaucoup d'indices, que, depuis que le frere de Volscius fut tombé malade, non seulement on ne l'avoit point vu dans la Ville, mais qu'il n'estoit point sorti de la chambre, & qu'il estoit mort après une langueur de beaucoup de mois. D'ailleurs, il estoit manifeste qu'on n'avoit point vu Ceson dans Rome au temps qu'on disoit qu'il avoit commis ce crime; & ceux qui avoient été à la guerre avec lui, asseuroient qu'il estoit tousjours demeuré dans le camp sans faire aucunes courses, ni aucuns voïages. Il y en avoit même plusieurs qui se vouloient charger de cette affaire contre Volscius, & qui demandoient des Juges

pour ce sujet. Mais comme il n'osa paroître en jugement toutes ces choses ensemble furent cause qu'on ne douta non plus de condamner Volscius , qu'on avoit fait auparavant Ceson sur le témoignage de Volscius. Mais les Tribuns retarderent sa condamnation, & dirent qu'ils ne souffriroient point que les Questeurs fissent assembler le Peuple pour juger le coupable, qu'auparavant il ne fût assemblé pour la Loi qu'ils propoisoient ; & par ce moyen l'une & l'autre affaire fut différée jusqu'à l'arrivée de Consuls. Ils entrèrent en triomphe dans la Ville avec leur armée victorieuse ; & parce qu'il se passa quelque temps sans faire mention de la Loi, on s'imagina que les Tribuns avoient pris l'épouvante : Mais comme on étoit déjà à la fin de l'année, les Tribuns qui aspiraient à un quatrième Tribunal ; avoient converti la passion qu'ils avoient pour l'établissement de la Loi, à faire des brigues, & à se gagner des partisans pour la première Assemblée. Et bien que les Consuls ne fissent pas de moins grands efforts contre la continuation de ces Tribuns, qu'il eût été question d'établir la Loi touchant la diminution de leur autorité ; toutefois les Tribuns remportèrent par dessus eux la victoire de cette dispute. En cette année on accorda la paix aux Eques qui la demanderent on acheva le denombrement du Peuple, qu'on avoit commencé l'année précédente : & ce fut le dixième lustrum qui fut fait depuis la fondation de la Ville. On trouva dans ce denombrement cent trente-deux mille quatre cents dix-neuf Citoyens chefs de famille. Les Consuls acquirent beaucoup de gloire en cette année à la guerre, & dans la Ville ; parce qu'ils établirent la paix au dehors, & qu'ils firent en sorte que, s'ils ne mirent pas au dedans toute l'union & la bonne intelligence qu'on y auroit souhaitée ; au moins la Ville fut plus tranquille & moins inquiétée qu'auparavant. En suite L. Minutius, & C. Nautius furent faits Consuls & eurent sur les bras les restes des deux disputes de l'année précédente. Ils empêchoient la Loi par les mêmes moyens que les Tribuns empêchoient le jugement de Volscius : mais les Questeurs

eurs nouveaux avoient plus de force & d'autorité que les precedens ; car Capitolinus qui avoit esté trois fois Consul étoit alors Questeur avec M. Valerius, fils de Varius, petit fils de Volesius. Capitolinus voyant que Ciceron le plus considerable de la jeunesse Romaine, ne pouvoit être restabli ny dans la maison des Quintiens ny dans la Republique, faisoit une juste guerre contre ce faux témoin, qui avoit osté à un innocent la liberté de se deffendre. Et comme Virginius poursuivoit la publication de la loy par dessus tous les autres Tribuns, on donna deux voix aux Consuls pour l'examiner, afin de faire voir au peuple la fraude & l'artifice qu'elle cachoit, & de lui permettre après cela de donner son suffrage.

5. Durant cet intervalle de tems on demeura en paix dans la Ville, mais les Eques en troublèrent bien-tost le repos. Car ils rompirent le traité qu'ils avoient fait avec les Romains l'année de devant, & mirent toute l'autorité & la puissance entre les mains de Gracchus Cluilius, le plus considerable qui fut alors parmi eux. Sous la conduite de ce Capitaine, ils se jetterent premierement dans les terres de Lavinium ; de là ils pillerent le territoire de Tusculum, & chargez de leur butin ils allerent camper dans l'Algidum. Aussi-tost on leur deputa de Rome Q. Fabius, P. Volumnius, & A. Posthumius, pour se plaindre de cet outrage, & demander suivant leur traité les choses qu'ils avoient prises. Le General des Eques leur dit qu'ils exposassent les ordres qu'ils avoient du Senat de Rome à un chêne qui étoit proche, tandis qu'il expediroit d'autres affaires. C'estoit un grand cheffne dont les branches s'estendoient au dessus de sa tente & qui couvroit de son ombre le Tribunal. Alors un des Deputez en se retirant : *Que ce Chefne sacré, dit-il, & tout ce qu'il y a de Dieux, sachent que vous avez rompu le traité de paix ; Qu'ils entendent maintenant nôtre plainte, pour favoriser bien-tost nos vœux, lors que nous poursuivrons la vengeance des Dieux & des hommes, dont vous avez lâchement violé les droits.* Aussi-tost que les Deputez furent de retour à Rome, il fut ordonné par le Senat qu'un des Consuls meneroit une

une armée en Algide, (*Aujourd'hui Rocque del Papa e Selva del Aglia*) contre Gracchus, & que l'autre iroit faire le degast sur les frontieres des Eques. Les Tribuns selon leur coustume voulurent empêcher les levées, & peut-estre qu'ils en fussent venus à bout, sans une alarme nouvelle qui se repandit en mesme temps dans la Ville. Car de grandes troupes de Sabins vinrent faire des pillages presque jusques aux portes de Rome. Ils mirent à feu & à sang tout ce qui estoit dans la campagne; la Ville eut fut épouvantée de telle sorte, que le Peuple prit librement les armes, & malgré les empeschemens des Tribuns on leva deux grandes armées. Nautius en conduisit une contre les Sabins, alla camper près d'Erete; & par quelques entreprises, & quelques legeres courses qu'il faisoit ordinairement de nuit, il mit une si grande desolation dans le pays des Sabins, qu'en comparaison de tant de maux il sembloit qu'on n'eust pas seulement touché si la frontiere des Romains. Quant à Minutius, il n'eut dans sa conduite ni la mesme fortune, ni le mesme courage. Car s'estant campé assez proche de l'ennemi: il se tenoit enfermé dans son camp, bien qu'il n'eust fait aucune perte de consequence. Lors que les ennemis en eurent eue connoissance, leur hardiesse, comme il arrive ordinairement s'augmenta par la crainte des autres. Ils attaquèrent de nuit le camp de Minutius, après avoir éprouvé qu'ils ne pouvoient rien faire à force ouverte, & le lendemain ils l'assiégerent; mais avant qu'il fust fermé de toutes parts cinq Cavaliers en sortirent au travers des sentinelles des ennemis, & porterent nouvelle à Rome que le Consul & son armée étoient assiégés.

6. Il ne pouvoit rien arriver ni de moins attendu, de plus inespéré; & l'épouvante fut aussi grande que l'en eust assiégé non pas l'armée, mais la Ville. On fit aussi-tôt revenir Nautius, & parce qu'il ne sembloit point qu'on peust assez esperer en lui, on trouva bon de créer un Dictateur, qui pût retablir les choses que l'on croyoit desesperées. Et L. Quintius Cincinnatus fut nommé à cette charge, du consentement de tout le monde.

Il est ici necessaire que ceux-là prestent l'oreille, qui méprisent toutes choses en comparaison des richesses ; & qui n'estiment pas que la vertu puisse s'eslever , ni qu'on puisse arriver aux grands honneurs, si les grands biens n'en ouvrent le chemin. L. Quintius, toute l'esperance du Peuple Romain, estoit alors au de-là du Tibre, près de l'endroit où est le port, & cultivoit environ quatre arpens de terre , qu'on appelle aujourd'hui les Prés Quintiens. Il fut trouvé en ce lieu par les Deputez de Rome, où lui-même faisoit un fossé, & aiant le pied sur la bêche , ou en conduisant la charruë. Quoiqu'il en soit, l'est constant qu'il fut trouvé en faisant la besogne d'un villageois. Après s'estre salüez les uns les autres ; enfin les Deputez lui aiant souhaité que ce qu'ils pretendoient de lui fust pour son bien , & pour le bien de la Republique, le prierent de prendre sa robe pour entendre l'ordre du Senat. Il s'estonna de ce discours, leur demanda l'estat des affaires, & en mesme temps il commande à Racilie sa femme d'aller querir sa robe dans sa cabane. Quand il eut revestüë, & qu'il se fut nettoüyé de la poudre, & de la sueur de son travail, il se presente devant les Deputez, qui le saluerent Dictateur ; & lui aiant appris l'épouvante & le danger où estoit l'armée , ils le font revenir à la Ville. On lui prepara un bateau au nom du Public, où aiant passé la rivieres, se trois enfans vinrent au devant de lui, & après eux ses parens, & ses amis & la plus grande partie du Senat , qui le reconduisirent en sa maison, les Licteurs marchant devant lui. La multitude accourut de toutes parts pour le voir entrer dans la ville, mais ce ne fut pas avec toute la joie que l'on se pourroit imaginer ; car le Peuple n'estoit pas content qu'on donnast tant d'autorité à Quintius, & estimoit que cette autorité le rendroit encore plus violent. On ne fit rien autre chose durant cette nuit que de veiller dans la Ville. Le lendemain le Dictateur s'estant rendu dans la place avant le jour, nomma pour General de la Cavalerie L. Tarquinius, noble veritablement, & de la race des Patriciens ; mais qui à cause de sa pauvreté n'avoit jamais servi que d'hom-

d'homme de pied dans les armées, bien qu'il fût en réputation d'estre le plus brave & le plus sçavant à la guerre de toute la jeunesse Romaine. Il parut donc dans l'Assemblée & sur la Tribune, avec le General de la Cavalerie. Il ordonne cessation de toutes choses ; il commande qu'on ferme toutes les boutiques par toute la ville ; que tout le monde abandonne ses affaires particulieres, & que tous ceux qui estoient en âge d'aller à la guerre, & manquaissent pas de se trouver en armes dans le Champ de Mars avant le coucher du Soleil, chacun avec deux picus & autant de vivres qu'il en faudroit pour cinq jours. Il enjoignit à ceux à qui l'âge ne permettoit plus de prendre les armes, de faire cuire les viandes du soldat leur plus proche voisin, tandis qu'il prepareroit ses armes, & qu'il chercheroit des picus. En même tems la jeunesse courut en chercher de tous costez : On en prit si que personne s'y opposât, où l'on trouva plus de commodité ; & enfin tout le monde obeît librement à ce commandement du Dictateur. Ainsi le Dictateur fit sortir ses Légions, & le General de la Cavalerie ses gens de cheval qu'ils conduisirent d'une façon non moins commode pour marcher que pour donner bataille, si cela estoit nécessaire. L'un & l'autre fit aux siens des exhortations, selon le tems & l'occasion presente ; *Qu'ils se hastassent marcher, qu'il estoit besoin de diligence pour arriver de nuit où estoient les ennemis ; Que le Consul & l'armée Romaine toient estroitement assiegez il y avoit déjà trois jours ; Qu'il n'estoit pas assuré des effets qu'une nuit ou un jour pouvoient produire ; Qu'il ne falloit quelquefois qu'un instant pour apporter du changement aux plus grandes choses : Mais soldats qui vouloient plaire à leurs Chefs, crioient eux-mêmes à leurs Enseignes qu'ils se hastassent.* Ils arriverent à minuit en Algidé, & firent alte quand ils eurent connu qu'ils estoient près de l'ennemy. Alors le Dictateur luy-mesme alla reconnoître leur camp avec que la nuit le pouvoit permettre, & commanda aux Maîtres de Camp de faire mettre en un endroit tout le bagage, & que les soldats avec leurs armes & leurs picus reprissent chacun son rang & son ordre. Cela fut fait.

esme tems ; & suivant le mesme ordre qu'il avoit tenu marchant , il répandit tous ses gens alentour des re-
anchemens de l'ennemy , & leur enjoignit de jeter
us ensemble de grands cris au signal qu'il donneroit ;
l'ensuite chacun creusast à terre devant soy , & plantast
s pieus sur la tranchée qu'il auroit faite. Ayant dit ses
lontez , le signal suivit son ordre ; les soldats execute-
nt ce qu'il leur avoit commandé ; leurs cris passerent
squ'aux ennemis , & de leur camp jusqu'à celui du Con-
l. Les uns en eurent de l'épouvante , les autres de la
ye ; & les Romains qui connurent bien qu'ils venoient
leurs Citoyens & qu'il leur estoit arrivé du secours ,
mmencerent aussi de leur costé à épouvanter les enne-
s. Le Consul disoit qu'il ne falloit point différer ; que
cry ne marquoit pas seulement que les Romains étoient
ivéz , mais encore qu'ils en estoient aux mains , &
il ne falloit point douter que le camp des ennemis ne
st déjà attaqué par dehors. C'est pourquoi il comman-
aux siens de prendre les armes & de le suivre. Ainsi
n combattit de nuit , & les Legions du Dictateur firent
ez connoître par leur bruit qu'elles entreprenoient
elque chose. Les Eques se dispoisoient déjà d'empê-
er qu'on ne les enfermast , lors que l'ennemi qu'ils té-
ient assiéger les vint assaillir eux-mêmes. De sorte que ,
ignant qu'il ne passast jusqu'au milieu de leur camp , ils
itterent ceux qui travailloient à les enfermer , & leur
stant par ce moyen tout le reste de la nuit pour achever
irs travaux , ils se tournerent contre ceux qui les atta-
oient , & combattirent jusqu'au jour contre le Consul.
is quand le jour fut venu ils reconnurent que le Dicta-
r les avoit enfermez , & qu'à peine ils se pouvoient dé-
dre contre l'une des deux armées. Alors l'armée de
intius , qui n'eut pas si-tost achevé son travail qu'elle
orit les armes , attaqua le retranchement des ennemis ,
commença un nouveau combat , sans que l'autre dimi-
ast rien de sa urie. Les ennemis se voyant reduits entre
ix extremités si dangereuses , en vinrent du combat aux
eres ; Ils prirent d'un costé le Dictateur , & de l'autre le
Con.

Consul de ne pas chercher la victoire dans le sang & da
 le carnage, & de permettre qu'ils se retirent nûs & defa
 mez. Le Consul les renvoya au Dictateur, qui ajoûta l
 gnomie à leur infortune. Car il voulut qu'on amer
 devant lui Gracchus Cluilius leur Général, & les prin
 paux d'entre eux enchaînez, & qu'on rendist la ville
 Corbion; Et dit au reste qu'il n'avoit que faire du sang
 Eques, & qu'il leur permettoit de se retirer; mais q
 pour leur faire avoier que leur nation avoit esté vainc
 par les Romains; il vouloit qu'ils passassent sous le jou
 Le joug se fait avec trois javelines, dont il y en a deux
 sont fichées en terre, & la troisième est attachée par des
 & va de l'une à l'autre en travers. Le Dictateur fit de
 passer les Eques sous ce joug, & se rendit Maître de le
 camp qu'il trouva rempli de toutes choses; car il ne le
 avoit pas permis de rien emporter, & en donna le pillage
 seulement à son armée. Mais il fit au Consul & à ses tro
 pes de grandes reprimandes. *Soldats*, leur dit-il, *v*
n'aurez point de part au butin qu'on a fait sur un enne
dont vous avez pensé estre le butin; & vous L. Minutius, v
ne commanderez à ces Legions qu'en qualité de Lieutenant
jusqu'à ce que vous commenciez à monstrier un courage d'i
du Consulat. Ainsi Minutius se dépoûilla de sa charge.
 demeura dans l'armée par le commandement qui luy
 fut fait. Car en ce tems-là on obéissoit si librement:
 Capitaines qui avoient la meilleure conduite, que ce
 armée considerant plutôt le bienfait que l'ignominie
 decerna au Dictateur une couronne d'or du poids d'un
 livre, & le salua à son depart, comme son défenseur
 le protecteur de sa fortune. Cependant, Q. Fabius G.
 verneur de la Ville fit assembler le Senat, où il fut
 donné, que Quintius entreroit en triomphe dans la V
 avec son armée qu'il ramenoit, & dans le même or
 qu'elle avoit tenu en partant. On menoit devant son
 les Capitaines des ennemis; on portoit en monstre le
 Enseignes, & son armée le suivoit chargée de butin.
 dit qu'on dressa des tables devant toutes les maisons
 que chacun plein de joye & d'allegresse; le verre &

ande à la main , & celebrant cette journée avec les
ransons dont on se sert dans les triomphes , suivit le
ariot du Dictateur. On donna le mesme jour du con-
ntement de tout le monde le droit de bourgeoisie à
. Mamilius de Tuscule. Et le Dictateur se fust en mê-
e tems démis de sa charge , s'il n'en eust esté empê-
é par l'Assemblée qui se tint pour la condamnation de
. Volscius faux témoin , car la crainte que les Tribuns
oient du Dictateur fut cause qu'ils ne s'y opposerent
s. Ainsi Volscius ayant esté condamné s'en alla en exil
avinium ; Et Quintius se démit de la Dictature le
zième jour après qu'il l'eut receüe , bien qu'elle lui
st esté donnée pour six mois. Durant ce tems là le Con-
l Nautius combattit heureusement contre les Sabins
prés d'Erere , & ajousta leur deffaitte au degast & à la
solation qu'il avoit faite dans leurs terres. L'on en-
ya Q. Fabius en Algide en la place de Minutius , & sur
fin de l'année les Tribuns recommencerent à poursui-
e la publication de leur Loy. Mais parce que les deux
nées n'estoient pas encore de retour , le Senat obtint
on ne proposeroit rien au Peuple qu'elles ne fussent
venuës ; & en recompense le Peuple obtint de son co-
qu'il esliroit pour la cinquième fois les mesmes
ibuns. On dit qu'en ce tems-là l'on vid des loups
as le Capitole , qui en furent chassés par des chiens ;
que ce prodige fut cause que le Capitole fut purgé
vant les ceremonies. Voila ce qui fut fait en cette
née. Les Consuls qui succederent furent Q. Minu-
s & C. Horatius , Pulvillus : Et au commence-
nt de leur Consulat , lors que toutes choses estoient
nquilles au dehors , les mesmes Tribuns , & la mesme
y exciterent au dedans des seditions & des tumultes ,
certes comme les esprits estoient échauffez , ou eust
s doute passé plus avant , si l'on ne fust venu com-
de desseïn formé apporter nouvelle , que Corbion
oit esté surprise de nuit par les Eques , & que la garni-
avoit esté taillée en pieces. Aussi-tost les Consuls
t assembler le Senat ; il leur est ordonné de lever
prom-

promptement une armée, & de la conduire en Algide.

7. Ainsi finit en quelque sorte la dispute qu'excitoit le Loy; mais il en naquit une autre sur la levée qu'on devoit faire; & par l'assistance des Tribuns on l'emporta déjà par-dessus l'autorité des Consuls, lors qu'une nouvelle épouvante se vint jeter dans la Ville. Car on apprit qu'une armée de Sabins étoit venue piller le territoire de Rome, & que de là elle venoit fondre dans la Ville. Cette crainte fut cause que les Tribuns permirent la levée, à condition toutefois que puisque durant cinq ans ils avoient toujours esté trompez, & que leur secours avoit si peu profité au Peuple, il y auroit dorénavant dix Tribuns. La nécessité des affaires arracha le consentement du Senat, qui ne peut rien excepter de cette condition, sinon que désormais les mêmes Tribuns seroient plus continuez; Et aussi-tôt le Peuple s'assembla pour les créer, de peur que, quand la guerre seroit finie, on ne tint compte de cela non plus que des autres choses. Ainsi trente-six ans après la création des premiers Tribuns, on en créa jusqu'au nombre de dix, deux de chaque classe; & l'on ordonna qu'on les esliroit ainsi à l'avenir. On fit ensuite la levée. Minutius marcha contre les Sabins, mais il ne rencontra pas l'ennemy. Quant à Horace, il combattit en Algide contre les Eques, qui avoient pris Ortane, après avoir tué la garnison de Corbion. Il tailla en pièces un grand nombre, chassa l'ennemy non seulement d'Algide, mais encore de Corbion & d'Ortane, & enfin il fit raser Corbion, parce que cette Ville avoit trahy sa garnison. M. Valerius & Sp. Virginus furent faits Consuls l'année suivante. Durant leur Consulat toutes choses furent paisibles dans la Ville, & à la campagne; mais on se trouva en peine pour les vivres, à cause de l'abondance & du débordement des eaux. On fit une Loi pour donner au Public le mont Aventin; on continua les mêmes Tribuns, & l'année d'après sous le Consulat T. Romilius, & de C. Veturius, ils ne manquèrent pas de renouveler la mémoire de la Loi, & de la vanter da

is les discours qu'ils faisoient au Peuple. Ils disoient qu'ils auroient honte que leur nombre eust esté augmenté en vain, si durant deux ans encore on ne venoit pas eux à bout de cette affaire, qu'on n'avoit fait durant cinq années precedentes. Mais tandis que ce soin les occupoit sur toutes choses, il arriva de Tusculum des courriers épouvantez, qui apportèrent nouvelle que les Etrusques estoient jettés dans leur pais. Le Peuple qui avoit en vue devant les yeux le service & le plaisir qu'il venoit de recevoir de cette Nation, eust eu honte de retarder tant peu le secours qu'il estoit obligé de lui rendre. On fit donc partir les deux Consuls avec une armée. Ils trouvèrent les ennemis en Algidum, & l'on donna bataille en cet endroit. Plus de sept mille des ennemis demeurèrent sur place, les autres furent mis en fuite, & l'on en remporta un grand butin, que les Consuls firent vendre, à cause de la pauvreté où l'Épargne estoit reduite. Mais toute mécontente en conceut de la haine contre-eux; & les Tribuns tirèrent de là occasion de les calomnier, & de les accuser publiquement. C'est pourquoi aussi-tôt qu'ils furent sortis de charge, & que Sp. Tarpeius, & A. Clodius furent eurent succédé au Consulat, C. Claudius Cicero Tribun du Peuple fit ajourner Romilius; & L. Valerius Publicola, Veturius. L'un & l'autre fut condamné au grand contentement du Senat, Romilius à cent écus, & Valerius à cent cinquante. Mais le malheur des derniers Consuls n'épouvanta pas les nouveaux, & ne leur ôta rien de leur courage; Ils disoient qu'on pouvoit bien les condamner, mais que le Peuple & les Tribuns n'en demanderoient pas assez forts pour faire publier leur Loi. De sorte que les Tribuns l'ayant enfin abandonnée, comme une chose qui avoit perdu sa force en vieillissant, commencèrent à traiter plus doucement avec le Senat. Ils prièrent de mettre fin à tant de disputes; Que si les Loix que le Peuple avoit faites ne luy estoient pas agréables, il souffrist qu'on nommast des personnes d'entre le Peuple & les Sénateurs, pour faire des loix utiles aux uns & aux autres, & qui égalassent la liberté de tout le monde

Les

Les Sénateurs ne desapprouvoient pas cette proposition mais ils ne vouloient pas aussi que personne fît des Loix s'il n'estoit du corps du Senat. Enfin comme on estoit d'accord touchant les Loix, & qu'on estoit seulement en dispute du Législateur, on envoya en Ambassade à Athenes Sp. Posthumius Albus, A. Manlius, & P. Sulpitius Camerinus, avec ordre de prendre par écrit les Loix de Solon, & de s'instruire tout ensemble des coûtumes, de mœurs, & des loix de toutes les autres Villes de la Grece. Cette année fut entierement paisible, & exempte de guerres du dehors, mais l'année suivante fut encore plus tranquille; & sous le Consulat de P. Horatius, & de Sextus Quintilius, les Tribuns du Peuple ne causerent point de desordres, & demurerent dans le silence. Ce repos fut premierement un effet de l'attente des Loix étrangères, & du retour des Ambassadeurs, qui estoient allez Athenes; & ensuite ce fut un bien qui fut causé par deux grands maux par la famine & par la peste, funeste aux hommes & aux animaux. En effet, les camps demurerent deserts, la Ville fut épuisée par des funeraillles perpetuelles. La plupart des grandes maisons estoient en déuil; Ser. Cornelius Prestre de Romulus mourut; & C. Horat. Pulvillus Augure, à qui les autres Augures firent succeder C. Veturius, avec d'autant plus d'ardeur & de passion, qu'il avoit esté condamné par le Peuple. Le Consul Quintilius mourut, quatre Tribuns du Peuple moururent. Enfin cette année fut une année de miseres, remarquable par de differens malheurs; mais au moins on fut en repos du costé des ennemis. Les Consuls députés furent C. Menenius, & P. Sestius Capitolinus, & durant leur Consulat on ne parla point de guerres étrangères, mais il y eut quelques émotions dans la Ville.

9. Cependant, les Ambassadeurs étoient déjà de retour avec les Loix qu'ils avoient apportées d'Athenes; & ce étoit cause que les Tribuns pressoient vivement que l'on commençast à faire établir des Loix. On resolut en cette occasion d'élire dix hommes, desquels on ne pourroit appeller, & qu'il n'y auroit point d'autre Magistrature en

e année. On fut quelque tems en dispute, si l'on adroit entre eux des personnes d'entre le Peuple; Mais on remit toute cette charge au Senat, à condition la Loi Acilie sur le sujet du mont Aventin, & les au-loix sacrées ne seroient point abolies.

5. Ainsi trois cens & un an après la fondation de la e, on changea une autre fois la forme de l'Estat: Car une autrefois l'autorité & puissance avoit été trans-e des Rois aux Consuls, ainsi elle passa alors des Con-aux Decemvirs. Mais ce changement fut moins re-quable que le premier, parce qu'il ne fut pas de du-En effet, comme cette sorte de Magistrat se licentia son commencement; sa licence fut cause de sa per-& l'on remit le nom & l'autorité des Consuls entre nains de deux hommes seulement. On crea pour De-virs Ap. Claudius, T. Genucius, P. Sestius, L. Vetu-, C. Julius, A. Manlius, Ser. Sulpitius, P. Horatius. Comilius, & Sp. Posthumius. On eueut Claudius & utius, qui avoient été designez Consuls pour cette an-, afin de leur rendre pour cet honneur un autre hon-; & l'on fit le mesme traitement à Sestius l'un des suls de la precedente année, d'autant qu'il avoit pro-cette affaire au Senat contre la volonté de son Col-e. On admit aussi dans cette charge les trois Ambassa-s qui avoient été à Athenes, afin de les recompenser cet honneur du travail d'un si long voyage, & d'ail-s, on estimoit que comme ils s'estoient instruits dans nnoissance des Loix étrangères, ils étoient plus capa-d'établir dans la Ville de nouvelles Loix. Les autres on fit le choix, ne furent choisis que pour remplir le bre de dix. L'on dit même que par les derniers suf-es ils furent eslus vieux & caducs comme ils estoient, qu'ils s'opposassent aux resolutions des autres avec is de courage & de vigueur. Appius étoit le premier, omme le chef de cette Magistrature, & en avoit toute nduite, à cause de la faveur & du credit qu'il avoit y la Multitude. Et certes il s'estoit fait un si grand gement en luy, que de persecuteur cruel & seve-re

re qu'il avoit toujours esté du Peuple , il devint en un instant le flateur & le partisan du Peuple. Chacun d'eux voit son jour , & rendoit tour à tour la Justice. Le jour que chacun presidoit , il avoit douze Lieuteurs qui mouroient devant luy avec les faisseaux & les haches, & les autres neuf avoient chacun un huissier. Au reste , ils vivoient ensemble dans une parfaite intelligence, & étoient justes & équitables envers tout le monde , bien que le union fust quelquesfois inutile & préjudiciable aux particuliers.

II. Il suffira en cet endroit de rapporter un exemple de leur moderation. Encore qu'ils eussent esté créés avec une si grande autorité qu'il n'y avoit point d'appel de leur jugement, un jour comme on eut trouvé un corps mort enterré dans le logis de S. Sestius de maison Itricienne, & qu'il eut esté exposé dans une assemblée de Peuple, C. Julius donna jour à Sestius : pour répondre sur un crime si étrange & si manifeste ; il l'accusa devant le Peuple , encore qu'il fust son Juge legitime ; & trancha de son autorité en cette occasion , afin d'augmenter la liberté du Peuple , de la puissance qu'il étoit à sa charge. Or d'autant que les grands & les petits estoient cette Justice incorruptible & sainte , étant si sainte comme d'un Oracle , on commença à travailler à faire des Loix ; & les Decemvirs de qui tout le monde attendoit avec une extrême impatience , firent assembler le Peuple, & luy en proposerent dix tables. Ainsi après avoir souhaitté un succès heureux & favorable à la Republique, aux Romains, & à leurs enfans , ils les prirent de lire & d'examiner les Loix qu'ils avoient proposées ; & remontrèrent qu'autant que l'esprit de dix hommes étoit capable de pourvoir aux choses, ils avoient tâché de faire des loix égales pour tout le monde, que neantmoins l'esprit & les conseils de plusieurs devoient estre plus considérés. Qu'ils regardassent donc chaque chose en particulier ; qu'ils en conférassent ensemble , & qu'en suite ils declarassent publiquement ce qu'ils trouveroient en chacune ou de trop , ou trop peu. Que par ce moyen le Peuple Romain auroit des Loix qu'il auroit faites luy-même plutôt qu'il ne les auroit apprises.

Enfin lors qu'on crût les avoir assez considérées, on eut les Loix des dix tables du consentement de toutes Centuries ; ce qui est encore aujourd'hui l'origine de cette prodigieuse quantité de Loix entassées les unes sur les autres, touchant le particulier & le public. Ensuite il se fit un bruit qu'il manquoit deux tables aux Loix, & qu'il falloit si on les ajoûtoit aux dix autres, on en feroit comme un corps parfait de tout le droit Romain. C'est pourquoy, comme le jour de l'assemblée generale approchoit, l'opinion donna un desir de créer encore des Decemvirs, au lieu de faire d'autres Magistrats. Car outre que le Peuple n'avoit pas moins d'aversion pour le nom des Rois, que pour celui des Tribuns, il ne se soucioit plus de chercher la protection des Tribuns, voyant que les Decemvirs souffroient si facilement qu'on appellast des uns par les autres. Mais après qu'on eut publié l'assemblée par six jours de marché, touchant leur election, une ambition forte s'empara des premiers de la Ville, peut-être crainte qu'une si grande autorité ne tombât entre les mains de personnes indignes, si elle n'étoit point recherchée : qu'ils faisoient caresse à tout le monde, & demandoient comme en suppliant au même Peuple contre lequel ils avoient eu tant de differens & de disputes, ce qu'ils avoient si puissamment combattu. Ainsi oubliant sa gloire, & la mettant au hazard, après avoir passé par tant d'honneurs, monstroient tant d'ardeur pour cette Magistrature, que vous eussiez été en doute si on eût voulu un Decemvir, ou un pretendant à cette charge. En ce temps-là, il témoignoient plus de passion à la demander qu'à l'accepter. Il calomnioit les plus grands, & loüoit les moins considérables de tous ceux qui y aspiroient. On le voioit aller à la place au milieu des Duelliens, & des Iciliens ces anciens amis du Tribunat ; il se vendoit par eux au Peuple, & par eux il achettoit sa bienveillance. Mais enfin ses commotions dans la même charge, qui avoient été jusques là particulièrement portées pour lui, commencerent à jetter l'alarme sur ses actions. Veritablement ils ne sçavoient quel son but, mais au moins ils conoissoient bien qu'il n'y avoit

me I. L avoit

avoit rien de sincere en son procedé; Qu'il n'y avoit point d'apparence qu'un esprit si altier & si superbe pût méftrer gratuitement tant de douceur & de courtoisie; Qu'il s'abaissât comme il faisoit, & se rendre si familier avec des personnes privées, n'étoit pas tant un témoignage d'un homme qui se hâtoit de sortir de charge, que d'un homme qui cherchoit des voies pour y être continué. Neanmoins comme ils n'osoient ouvertement s'opposer à son ambition, ils tâcherent par des complaisances de modifier l'impetuosité de cet esprit; & parce qu'il étoit le plus jeune de tous, ils lui donnerent d'un commun consentement la charge de tenir l'Assemblée. C'étoit un artifice qu'ils avoient trouvé pour l'empêcher de s'élire soi-même; Car personne jusque-là n'avoit jamais pris cette liberté, excepté les Tribuns du Peuple, qui en ont laissé la République un pernicieux exemple. Cependant, Appian ayant accepté cette charge, prit l'obstacle qu'on lui opposoit pour une occasion de réussir en ses desseins. Et après qu'il eut en pleine Assemblée éloigné de cet honneur deux Quintiens; Capitolinus & Cincinnatus, & quelques Citoyens du même mérite & du même rang, Claudius son oncle qui soustenoit puissamment le parti des Patriciens, il crea des Decemvirs, qui ne ressembloient pas aux autres par la splendeur de leur vie, & bien la hardiesse de se nommer lui-même. Veritablement les gens de bien improuverent cette action, mais ils ne le prouverent seulement comme une chose qu'ils ne s'imagineroient pas que personne eût jamais osé entreprendre. On crea avec lui M. Cornelius Muluginensis, M. Sergius L. Minutius, Q. Fabius Vibulanus, Q. Petilius, T. C. C. Merenda, C. Duellius, Sp. Oppius, Corn. & M. Rabuleius. Ce fut là la dernière fois qu'Appian déguisa, & qu'il joua un autre personnage que le sien. Car depuis il commença à reprendre son naturel, & avant que ses nouveaux Collegues entrassent en charge, il les forma sur son humeur, & se les rendit entièrement conformes. Ils s'assembloient tous les jours en secret, & admettre personne avec eux, & remplis des mauvais

qu'ils faisoient secrettement, ils commencerent à plus dissimuler leur orgueil. On ne les abordoit que ment, il n'y avoit rien de si difficile que de leur parler, s tinrent les choses en cet état jusques au quatrième Mai, qui étoit un jour solemnel en ce tems-là, parce c'étoit le jour que les Magistrats entroient en charge. eine y furent-ils entrez qu'ils rendirent le premier de leur Magistrature fameux & remarquable par des acés, & par une terreur extraordinaire. Car encore les premiers Decemvirs eussent observé qu'un seul oit les faisceaux, & que cette marque de puissance Ropasseroit tour à tour des uns aux autres, aussi-tôt on id paroistre chacun avec douze faisceaux devant soi. si la place fut remplie de six-vingts Lieuteurs, qui port nt devant eux des haches liées avec leurs faisceaux; Et nouveaux Decemvirs disoient pour leurs raisons, iant été créez avec une autorité si souveraine, qu'on ouvoit appeller de leur jugement, on n'avoit pas deu ôter la hache & le glaive. Enfin on ne les pouvoit voir se figurer une image de dix Rois: Aussi la crainte gmenta non seulement parmi les personnes de basse lition, mais encore parmi les premiers du Senat, qui noient qu'on cherchoit une cause & un commence- t de carnage; & que, si dans le Senat ou devant le Peu- on disoit quelque parole qui ressentist la liberté an- ne, on se serviroit aussi-tôt des verges & des haches, d'épouvanter les autres. Car outre que le Peuple n'a- plus aucun recours, puis qu'on lui avoit ôté la li- é des appellations, ils avoient supprimé les oppositi- d'un commun consentement, bien que les Decemvirs edens eussent souffert que leurs Jugemens fussent igez par les appellations des uns aux autres; & qu'ils ent renvoyé devant le Peuple la connoissance de cer- es choses qui sembloient de leur Jurisdiction. La te fut quelque tems également partagée entre tout onde, mais peu à peu tout la fardeau en tomba sur euple. Veritablement ils épargnoient la Noblesse, il exergoient contre les petits toute sorte de rigueur

& d'insolence ; Et comme la faveur tenoit lieu de Just
auprès d'eux , ils ne consideroient que les personnes ,
non pas le merite des causes. Ils faisoient dans le cabi
les jugemens qu'ils prononçoient dans la place: Et si qu
qu'un en appelloit devant un de leurs Collegues , il n
retiroit jamais qu'avec un repentir de ne s'être past
au premier jugement qui avoit été rendu. On avoit mé
opinion non seulement qu'ils avoient resolu de conti
er leurs violences dans le tems present ; mais qu'ils a
ient juré ensemble de ne point tenir d'Assemblée p
l'élection des Magistrats, afin que par un Decemvirat
petuel ils se peussent conserver la puissance , dont ils
toient emparez. Alors les Plebeiens commencerent à
ter les yeux sur les actions & sur la contenance des Pa
ciens, & chercherent comme un raion de liberté au m
endroit , d'où auparavant aiant apprehendé la servitu
ils avoient precipité la Republique dans un état si de
rable. Mais les principaux du Senat avoient de la h
pour le Peuple aussi bien que pour les Decemvirs ; &
core qu'ils n'approuvassent pas ce qui se faisoit , ils
moient neantmoins que ceux qui souffroient tant d
trages les avoient justement meritez. Ils ne vouloient
aider des gens qui étoient tombez dans la servitude
pensant aller à la liberté avec tant de precipitation
contribuoient même à leur mauvais traitement , afin
le degoût des choses presentes leur fît desirer enfin d
Consuls , & l'ancienne administration de la Republi
Déjà la plus grande partie de l'an s'étoit écoulée , &
avoit ajoûté deux tables de Loix aux dix de l'année
cedente ; De sorte qu'il n'y avoit plus rien en quoi la
publique eût besoin de ce Magistrat , si ces loix eul
aussi été receuës par les suffrages des Centuries. C
pourquoi l'on attendoit qu'on publiât plutôt l'As
blée du Peuple pour l'élection des Consuls ; & la Mi
tude de son côté ne songeoit qu'aux moiens de réta
l'autorité des Tribuns, comme la deffense & l'appu
sa liberté. Cependant, il ne se faisoit point de men
d'Assemblée, & les Decemvirs qui du commencement
faisoient venir alentour de leurs personnes que des pa

des Tribuns , parce que cela plaisoit au Peuple, ne se
ient plus accompagner que par de jeunes Patrici-
dont les troupes environnoient leurs Tribunaux,
les Decemvirs mal-traitoient la Multitude, & ren-
ient tout ce qui concernoit ses interêts, & la for-
se declaroit pour les plus forts en toutes les choses
se proposoient. On n'épargnoit plus la populace ;
faisoit battre quelques-uns à coups de verges , on
mourir les autres , & afin que la cruauté ne fût pas
ruit & sans recompense , la confiscation des biens
it le supplice de leurs Maîtres. La jeune Noblesse ga-
& corrompue par un salaire si honteux , non seule-
ne s'opposoit pas à tant d'outrages , mais elle mon-
à decouvert qu'elle aimoit mieux sa licence, que la
té de tout le monde. Le quinzième jour de Mai étant
sans avoir substitué d'autres Magistrats, on vid pa-
en public au lieu de Decemvirs dix hommes privez
eulement avec les marques de l'autorité , mais en-
avec dessein de ne se point demettre de leurs char-
Cela ressembloit sans doute à la Souveraineté des
on déplorait la liberté comme une chose perdue , &
ne pouvoit jamais recouvrer ; Et en effet on n'en
point de défenseur , & il n'y avoit point d'appar-
qu'il y en eût à l'avenir. Non seulement tout le
le Romain avoit perdu le courage ; mais ses voisins
nençoient à le mépriser , & ne pouvoient endurer
l'Empire demeuraît où la liberté n'étoit pas. Les Sa-
en grandes troupes firent des courses dans le terri-
de Rome, & après avoir pillé bien avant dans le païs,
amené impunement & sans être poursuivis un grand
d'hommes & de bestail , toute leur armée qui s'é-
épandue en divers endroits , se ramassa à Erete , où
mperent. Ils fondonient leur esperance sur la division
Romains , & s'imaginoient que leurs discordes em-
eroient de lever des gens de guerre. Cependant , la
prit l'épouvante non seulement de cette nouvelle,
encore de la fuite des païsans qui s'y venoient refu-
de tous côtez. Les Decemvirs tinrent conseil sur ce

qu'on feroit en cette occasion ; & comme ils étoient de
 destituez de forcer entre la haine du Senat & celle
 le Peuple , la fortune leur donna un autre sujet de crainte
 Car d'un autre côté les Eques s'étoient campez en Albe
 de, & de là ils venoient piller les terres de Tusculum, co
 me le rapporteroient à Rome les Deputez des Tusculan
 qui demandoient du secours. Cela troubla les Decem
 virs , & les obligea de consulter le Senat , pour sçavoir
 qu'on feroit contre ces deux guerres qui menaçoient
 Ville en même tems. Ils commanderent donc que le S
 nat s'assemblât, n'ignorant pas quelle tempeste d'inim
 tiez & de haine étoit prestee de fondre sur eux ; Que ch
 cun leur imputerait la cause des desolations de la camp
 gne , & du peril où l'on étoit ; & qu'on prendroit de
 sujet d'essayer d'abolir leur charge, s'ils ne résistoient to
 ensemble, & qu'ils n'usassent severement de leur puiss
 ce contre quelques-uns des plus hardis, pour reprimer
 efforts & la violence des autres. Lors qu'on eut oui de
 la place la voix du Crieur public , qui ordonnoit aux S
 nateurs d'aller trouver des Decemvirs à la Cour com
 cela étoit nouveau , parce qu'il y avoit déjà long-tem
 qu'ils avoient perdu la coustume de consulter le Sen
 tout le Peuple en fut étonné. On ne sçavoit ce qui ét
 arrivé pour renouveler une chose dont on s'étoit des
 coûtumé depuis un si long espace de tems ; mais on dis
 qu'il falloit rendre graces à la guerre & aux ennemis ;
 l'on pratiquoit encore quelque chose de ce qu'on av
 accoûtumé de faire dans une Ville libre. Chacun regar
 aussi-tôt de tous les côtez de la place pour remarquer
 quelque Sénateur , mais il en découvrit fort peu ; Et j
 tant l'œil ensuite du côté de la Cour , on voit les Dece
 virs comme dans une solitude n'y aiant personne av
 eux. Les Decemvirs attribuoient cela à leur gouver
 nement , que l'on n'aimoit pas , & la Multitude disoit c
 le Senat ne vouloit pas s'assembler, parce que des pers
 nes privées n'avoient point de droit de le convoquer
 Que ceux qui redemandoient la liberté, ne manqueroi
 pas de trouver un Chef, si le Peuple vouloit suivre le
 r

& qu'il ne voulust pas souffrir des levées, comme le
 it n'avoit pas voulu s'assembler quand il avoit esté
 dé. Voilà les murmures de la Multitude. Cependant
 ine y avoit-il un Sénateur dans la place, & il y en a-
 fort peu dans la Ville. L'indignité des choses presen-
 es avoit obligés de se retirer à la campagne, où aiant
 lu le soin des affaires publiques, ils ne veilloient qu'à
 s'affaires particulieres, s'imaginant qu'ils s'éloigno-
 des injures & des outrages, à proportion qu'ils se re-
 ent de la compagnie, & du commerce de ces Maîtres
 pportables. Après qu'ils eurent été appelez, & qu'ils
 rent point comparu, on envoya des Huissiers de part
 autre dans leurs maisons prendre des gages, & pour
 ormer en même temps, si ce n'étoit point de dessein
 é qu'ils refusoient de venir. Les Huissiers rappor-
 nt que les Sénateurs étoient aux champs; & cette
 velle plût davantage aux Decemvirs, que si on leur
 rapporté que le Senat étoit dans la Ville, & qu'il re-
 it d'obéir. Ils ordonnerent là dessus qu'ils seroient
 ore appelez, & que le Senat s'assembleroit le lende-
 n. Il s'assembla veritablement en plus grand nombre
 ls ne pensoient, & la Multitude en conceut cette o-
 on, que la liberté étoit trahie par le Senat, puis qu'il
 it obéi à des personnes privées, qui étant déjà hors de
 rge, n'avoient plus de droit de le convoquer. Mais
 appris que, s'ils vinrent au Senat par obeïssance: ils n'y
 rent pas avec dessein de dire servilement leur opinion.
 on dit que, quand Appius Claudius eut fait son rap-
 t, Valerius Petitus demanda qu'avant qu'on recueil-
 par ordre les opinions, il luy fust permis de parler de
 epublique; Que les Decemvirs luy en ayant fait des-
 se avec menaces, il leur répondit qu'il iroit dire au
 ple ses sentimens; & que là dessus il s'excita quelque
 it. Nous avons aussi appris que M. Horatius Barbatus
 parut pas en cette occasion avec moins d'ardeur & de
 ce. Il les appelloit les dix Tarquins, & leur remonstra que
 Rois avoient été autrefois chassés par les Valerians, &
 les Horaces; que ce n'étoit pas le nom de Roi qui étoit alors

odieux au Peuple, puis qu'il est permis d'appeller Jupiter de nom; Que Romulus le fondateur de la Ville, & ceux qui avoient depuis commandé, avoient été appelez Rois, & qu'on l'avoit retenu dans les sacrifices, comme un nom celebre & venerable. Qu'on avoit seulement detesté l'orgueil & la violence d'un Roi; & que si on n'avoit pu souffrir ses deffauts en Prince legitime, ou en l'un de ses enfans, y auroit-il quelqu'un qui les voulust endurer en des personnes privées? Qu'ils prissent garde qu'en empeschant de parler librement dans le Senat, ne donnassent occasion de faire au dehors de justes plaintes. L'effet qu'il ne voioit pas, encore qu'il ne fust qu'un homme privé. Pourquoi il n'auroit pas autant de droit de faire assembler le Peuple, qu'ils en avoient de faire assembler le Senat; Qui éprouveroient quand ils voudroient, de combien la passion deffendre sa liberté est plus forte & plus violente, que le desir de conserver une domination injuste; Qu'ils parloient de guerre des Sabins, comme si le Peuple Romain avoit une grande guerre à soutenir que contre eux-mesmes, qui avoient été créez pour établir de bonnes Loix, n'avoient laissé dans la Ville aucune Justice, qui avoient empesché les Assemblées qui avoient supprimé les Magistratures annuelles, qui avoient ôté l'usage de commander l'un après l'autre, comme l'unique moyen de rendre la liberté égale, & qui n'étant qu'un homme privé avoient les faisceaux & l'autorité Roiale; Que, depuis que les Rois avoient été chassez, on avoit créé des Magistrats du corps du Senat, & qu'ensuite après la retraite du Peuple sur le Mont sacré, on en avoit créé qui étoient du Peuple même. Qu'il leur demanderoit volontiers de quel parti ils étoient. Que, s'ils répondent, du parti du Peuple, qu'ont-ils fait par ses suffrages, & par son consentement? Tiendroient-ils au parti du Senat, si presque depuis un an ils n'ont point fait assembler le Senat, & si le faisant alors assembler ils deffendent de parler en faveur de la Republique? Qu'au reste ils ne devoient point tant esperer en la crainte d'autrui puisque les choses que l'on souffroit étoient beaucoup plus fascheuses que toutes celles qu'on pouvoit craindre. Horace parla avec cette force, & comme les Decemvirs ne sçavoient s'ils devoient monstrier leur colere, ou s'adoucir à ces paroles.

que même ils ne voioient pas quelle issue auroit cette
aire, C. Claudius qui étoit oncle d'Appius Decemvir,
un discours plus rempli de prieres que de repriman-
d. Il supplia Appius par les menaces de son pere, *Qu'il*
considerast davantage la tranquillité d'une Ville où il avoit
naissance, quel injuste ligue qu'il avoit faite avec ses Col-
les; Qu'il demandoit cela plustost pour lui que pour la Re-
lique, parce que si elle ne pouvoit avoir justice du consente-
ment de ses Magistrats, elle l'obtiendrait un jour en dépit
aux; mais qu'il n'aïsoit ordinairement de grandes haines &
grandes inimitiez des grandes contestations & qu'il en ap-
prehendoit les evenemens. Bien que les Decemvirs ne vou-
lent pas endurer qu'on parlât d'autre chose que de ce
qui avoit été proposé; ils eurent honte neantmoins d'in-
rompre Claudius. Il acheva donc de dire son avis, &
monstra que le Senat ne devoit rien ordonner sur la pro-
position qu'on avoit faite. Tout le monde conclut de là,
il jugeoit que ces Decemvirs n'étoient que personnes
vées, & plusieurs Consulaires furent de son sentiment.
Il proposa aussi une autre opinion plus severe en appa-
ce, mais qui sembla plus foible & de moindre effet. Ce
de faire assembler les Patriciens, afin d'élire un Entre-
; car autrement c'étoit en quelque sorte reconnoître
dix hommes pour Magistrats, puis que le Senat s'é-
t assemblé par leur ordre; au lieu que celui qui avoit
d'avis qu'on ne fit aucune ordonnance, les rendoit par
moien personnes privées. Mais comme le parti des De-
mvirs étoit déjà prest à tomber, L. Cornelius Malugin-
nsis frere de M. Cornelius Decemvir, qui de tous les
onsulaires avoit été à dessein reservé pour dire le der-
er son opinion, favorisa son frere & ses compagnons,
seignant de l'inquietude pour cette guerre; Il dit
t'ils s'étonnoit par quelle aventure il étoit arrivé, que ceux
i avoient eux-mêmes demandé le Decemvirat attaquas-
nt les Decemvirs; ou par quelle raison depuis tant de mois
e la Ville avoit tousjours été en repos, on n'avoit point
ntesté que les Magistrats qui avoient le gouvernement fus-
ent legitimes? & que maintenant que les ennemis étoient

frisque aux portes de Rome, on jettoit la semence d'une di-
 co: de civile; si ce n'est qu'ils esperoient que dans le trouble
 la confusion des affaires, on ne verroit pas si clair dans les ch-
 ses qui se feroient. Qu'au reste il estoit asseuré que, parmi ta-
 d'autres soins qui embarrassoient les esprits, il n'y avoit p-
 sonne qui pust faire aucun préjugé d'une affaire si importan-
 Que pour lui il étoit d'avis, sur ce que Valerius & Horat-
 accusoient les Decemvirs de ne s'estre pas demis de leurs cha-
 ges dès le quinzième jour de May, qu'on remist cette affaire
 un autre temps, pour l'examiner dans le Senat quand les gu-
 res seroient finies, & qu'on auroit rendu à la Republique
 tranquillité & la paix; Que dès l'heure presente Appius Cla-
 dius qui sçavoit bien qu'il devoit rendre compte de l'Assemb-
 qu'il avoit tenue comme Decemvir pour créer de nouvea-
 Decemvirs, se disposoit à faire voir s'ils avoient été créés pe-
 un an seulement, ou pour autant de temps qui s'en passeroit
 jusqu'à ce qu'on eust publié toutes les Loix; Qu'il luy sembloit
 que pour le present on devoit oublier toutes choses, afin de
 penser qu'à la guerre; Que si on estimoit que ce fust seulement
 un faux bruit & que la nouvelle apportée non seulement p-
 les courriers, mais encore par les Deputez des Tusculans
 fust qu'une chose vaine, il estoit d'avis qu'on envoiast des
 spions qui donnassent plus de connoissance de la verité; Qu'
 au contraire on vouloit croire les Deputez, il falloit leur
 plustost des gens de guerre; Que les Decemvirs devoient avoir
 la conduite des armées, pour les mener où chacun d'eux le j-
 geroit à propos; & qu'enfin on ne devoit rien avoir en plus
 grande consideration que cette affaire. Les plus jeunes d-
 Sénateurs avoient déjà obtenu que cette opinion feroit
 suivie, lors que Valerius & Horatius se leverent plus irri-
 tez qu'auparavant, demandant à haute voix, Qu'il fust pe-
 mis de dire son avis sur ce qui concernoit la Republique. Qu'
 parleroient devant le Peuple, si la faction contraire les en-
 peschoit de parler dans le Senat; Que des personnes privées
 leur pouvoient imposer silence, ou dans la Cour, ou devant
 Peuple, & qu'au reste ils n'estoient plus résolus de deferer à une
 autorité imaginaire. Alors Appius estimant que sa puissance
 étoit ruinée, s'il n'opposoit l'audace à la violence: Ces-
 tes, dit-il, ce ne fera pas le meilleur pour vous d'avoir

té d'autres choses que de celles que nous proposons. comme Valerius persistoit à dire qu'il ne se tairoit ni pour des personnes privées, App. commanda à un autre de se saisir de sa personne. Mais il implora aussi l'assistance du Peuple, & L. Cornelius aiant embrassé Appius, non pas qu'il se souciait beaucoup de celui il feignoit de favoriser, apaisa tout le mal & tout le trouble. Il fut permis par son entremise à Valerius, de faire tout ce qu'il voudroit; mais cette liberté ne s'étendit que jusqu'à quelques paroles, & n'empêcha pas les Decemvirs d'obtenir ce qu'ils s'estoient proposé. D'ailleurs comme les Consulaires & les plus vieux du Senat avoient quelque reste de haine pour la puissance des Tribuns, dont ils s'imaginoient que le Peuple souhaitoit le débaillement avec plus de passion, que de l'autorité Consulaire, ils aimoient presque mieux que quelques uns après les Decemvirs se dépoüillassent volontairement de leurs charges, que de voir une autrefois soulever le Peuple par l'envie & par la haine. En effet, ils estoient persuadés que, si en conduisant doucement les affaires, le Gouvernement retomboit entre les mains des Consuls, le Peuple pourroit facilement oublier les Tribuns, ou par les succès des guerres qui surviendroient, ou par la moderation des Consuls dans l'exercice de leurs charges. Ainsi on leva plus de gens de guerre; le silence du Senat favorisa cette levée; & parce qu'il n'y avoit point d'appel de l'autorité des Decemvirs, les jeunes gens répondirent à mesure qu'on les appelloit par leurs noms. Lors qu'on eut enrégimenté les Legions, les Decemvirs regarderent entre eux lesquels devoient plustost aller à la guerre, & conduire les armées. Les premiers & les plus considerables de leur nombre estoient Q. Fabius, & Appius Claudius. C'est pourquoy comme il y avoit apparence que la guerre seroit plus grande dans la Ville qu'au dehors, ils estimerent que la violence d'Appius étoit plus propre pour reprimer les mouvements de la Ville: Car Fabius avoit l'esprit moins impetueux pour le bien, que prompt & porté aux armes. Et ce personnage, autrefois excellent pour la paix & pour

la guerre, s'estoit changé de telle sorte par le Decemvira & par l'exemple de ses Collegues, qu'il aimoit mieux ressembler à Appius, qu'à soy-mesme. On luy donna donc la charge de la guerre contre les Sabins, & l'on joignit avec luy M. Rabuleius, & Q. Petilius M. Cornelius fut envoyé en Algide avec L. Minutius T. Antonius, Ceson Duellius & M. Sergius; l'on ordonna que Sp. Oppius demeureroit dans la Ville avec Appius pour luy ayder à la deffendre & qu'ils auroient la mesme autorité que tous les Decemvirs ensemble. Mais au reste la Republique ne fut pas mieux administrée dans la guerre que dans la Ville. Il est vray qu'on ne pouvoit rien imputer aux Chefs, que de s'estre rendus odieux à leurs Citoyens. Tout le reste de desordre arriva par la faute des soldats qui se laisserent vaincre à dessein, à leur honte & à la honte des Decemvirs, de peur d'avoir de bons succez par leur conduite & sous leurs auspices. Ainsi les deux armées furent deffaites par les Sabins proche d'Erete, & en Algide par les Eques. Ceux qui se sauverent d'Erete à la faveur de la nuit, vinrent camper sur une eminence proche de la Ville entre Fidenes & Crustumenie, où ne voulant point donner bataille contre les ennemis qui les avoient poursuivis, ils se contenterent de se deffendre par l'assiette du lieu, & non pas par leur courage, & par leurs armes. La lacheté qu'on fit en Algide fut plus grande, mais aussi la deffaitte en fut plus sanglante. Car le Camp des Romains fut pris & pillé, le soldat y perdit tout son bagage, & se retira vers Tuscule, se confiant à la fidelité, & à la compassion de ses habitans, qui ne tromperent pas ses esperances. Rome en fut si épouvantée, que sans songer davantage à la hayne que l'on portoit aux Decemvirs, le Senat fut d'avis qu'on fust le guet par toute la Ville, & ordonna que tous ceux qui estoient capables de porter les armes montassent sur les murailles pour les deffendre, & se missent en garde aux portes; Qu'on envoiast pour renfort des armes vers Tuscule; Que les Decemvirs qui s'estoient retirez de la forteresse de cette Ville, renfermassent leurs troupes dans un camp, & que les autres passassent de Fidenes dans la

des Sabins , afin qu'en leur portant la guerre on détruist les ennemis du dessein de venir assieger Rome.

Les Decemvirs ajoûterent à tant de maux qu'on avoit eus des ennemis deux méchantes actions ; l'une à la campagne , & l'autre dans la Ville. Comme ils estoient avec les Sabins , & qu'il estoit besoin d'aller reconnoistre le lieu pour camper, ils y envoyerent L. Siccus , qui en un des Decemvirs semoit secrettement des discours aux soldats, touchant le reestablisement des Tribuns, pour les faire souvenir de la retraite du Peuple sur le mont sacré. Mais ils donnerent charge aux soldats qu'ils voyerent avec luy , de le tuer au premier endroit qu'ils trouveroient commode pour executer ce dessein. Veritablement ils le tuèrent, mais ce ne fut pas sans vengeance. Comme il étoit également robuste & courageux , & qu'il se deffendit en homme de cœur , quelques-uns des soldats demeurerent sur la place. Les autres vinrent dire au camp, que Siccus estoit tombé dans une embuscade , & qu'il avoit esté tué avec quelques soldats en combat courageusement. On crût d'adord ce qu'ils disoient, puis ensuite sa compagnie estant allée sur les lieux , par la permission des Decemvirs , afin d'enterrer les morts , asura qu'il avoit esté tué par les gens qui l'accompagnoient, parce que de tous ceux qui étoient demeurez sur la place, il n'y en avoit pas un qui fust dépouillé; Que Siccus encore armé étoit au milieu d'eux, que tous ceux qui étoient morts avoient le corps tourné vers lui, & qu'on ne voyoit aucun des ennemis, ny aucune marque de leur retraite. Ainsi ils remplirent tout le camp de hayne; & même l'on vouloit que Siccus fût à l'heure même transporté à Rome, mais les Decemvirs ne se fussent hastez de lui faire des funérailles militaires aux dépens du Public , les plus magnifiques qu'il leur fut possible. Il fut inhumé avec un deuil exéme de toute l'armée, & les Decemvirs en furent en tres-mauvaise reputation parmi les soldats. L'autre action detestable qui suivit celle-là fut commise dans la Ville, & fut un crime de lubricité, dont l'évenement ne fut pas moins funeste que l'infortune de Lucrece , qui chassa les Rois de la Ville , & tout ensemble du thrône par son violement , &

par

par sa mort. Ainsi afin que les Decemvirs eussent non seulement la même fin que les Rois, mais que la même cause leur fît perdre le puiffance & l'autorité, App. Claudius devint si passionnément amoureux d'une fille d'un grand Peuple, qu'il se résolut de l'avoir de force. Le pere de cette fille s'appelloit L. Virginus, & tenoit un rang honorable dans l'armée d'Alcide. C'estoit au reste un homme juste, & de bon exemple dans la paix & dans la guerre. Sa femme avoit les mêmes qualitez, & leurs enfans avoient esté fort bien eslevez. Ils avoient promis leur fille à L. Icilius, qui avoit esté Tribun, homme violent, & qui avoit déjà montré son zele pour la cause & pour le parti du Peuple. Appius voyant donc cette fille déjà grande, & avec une beauté accomplie, passionné d'amour pour elle, s'efforça premierement de la gagner par des presens & par des promesses. Et enfin ayant reconnu que la pudicité de cette fille estoit une garde fidelle qu'il ne pourroit jamais corrompre, il se résolut de l'avoir de force, & d'user de violence. Il donna charge à M. Claudius l'un de ses Partisans de la demander en Justice comme son esclave, & de contester fortement contre ceux qui demanderoient que durant la cause elle fust mise en liberté, s'imaginant qu'il viendrait facilement à bout de son entreprise detestable, parce que son pere estoit absent. Comme cette fille venoit dans la place, car il y avoit là des écoles où l'on apprenoit à écrire & à lire, ce ministre de la lubricité du Decemvir jetta les mains sur elle, & dit qu'elle estoit née de son esclave, & que par consequent elle estoit aussi esclave. Ainsi il lui commanda de le suivre, ou qu'autrement il l'emmeneroit de force. A ce discours cette pauvre fille s'estonna, & quantité de monde accourut aux cris que fit sa nourrice, qui imploroit l'assistance & la protection du Peuple. On fait resonner en même temps les noms de Virginus son pere, & celui d'Icilius son fiancé, qui étoient des noms agreables à la Multitude: Et comme ils estoient connus de tout le monde, le respect qu'on avoit pour eux, & l'indignité de cette action gagnerent pour cette

te fille les esprits & la recommandation de tous les affi-
 ns. Elle étoit déjà comme à couvert de la violence, lors
 e celui qui la demandoit comme son esclave, dit à l'as-
 blée qu'il n'étoit pas besoin que le Peuple s'émeust ,
 rce qu'il ne vouloit rien faire par la force , mais toutes
 oses par la Justice. Aussi-rôt il appelle en jugement cet-
 fille, qui fut persuadée à le suivre par les personnes qui
 oient presentes. On alla devant le Tribunal d'Appius.
 e demandeur expose son affaire devant un Juge, qui sça-
 it toute la piece; il se plaint devant Appius qui en étoit
 utheur, & le principal aëteur, que cette fille étoit née
 sa maison , qu'elle en avoit été dérobée secrettement,
 transportée en celle de Virginius, où elle avoit été sup-
 sée pour sa fille ; Qu'il produiroit de bons témoins de
 qu'il disoit, & qu'il le prouveroit au jugement même
 Virginius, qui avoit le principal interet en cette inju-
 ; mais qu'il étoit juste cependant qu'une esclave suivist
 son maistre. Les Avocats de la fille remonstrent que son
 re étoit absent pour le service de la Republ. ; qu'il re-
 endroit dans deux jours si on lui en donnoit avis; Qu'il
 oit injuste qu'on assaillist un pere en son absence sur l'é-
 de ses enfans ; Que partant ils demandoient que la
 ose fust laissée en son entier jusqu'à l'arrivée de Virgi-
 us ; Que suivant la Loi qu'il avoit faite lui-même, il
 donne que cette fille sera laissée en liberté jusqu'à ce
 nps-là, & qu'il ne souffre pas qu'une fille déjà en âge
 estre mariée, coure fortune de son honneur plustost que
 sa liberté. Appius fit un long discours avant que de
 ndre son jugement. Il dit *entre autres choses* que la Loy
 nt les amis de Virginius faisoient un pretexte à leur deman-
 temoignoit assez clairement combien il favorisoit la cause
 la liberté. Qu'au reste il seroit toujours le deffenseur de l'ap-
 i de cette Loi, pourveu qu'elle ne puisse varier par la qua-
 é des personnes ou par les circonstances des choses. Car pour
 qui concerne les autres filles que l'on maintient estre libres,
 nme chacun peut agir par la Loi , il faut seulement faire
 oit à ceux qui sont interezes. Mais pour ce qui regarde celle
 i est sous la puissance d'un pere, il n'y a personne que luy à
 qui

qui le maître en doit ceder la possession. Que partant il veut bien qu'on fasse venir le pere, sans toutefois que ce'a puisse prejudicier à celui qui la redemande comme esclave, & l'empêche d'emmener la fille, pourveu qu'il promette de la représenter à l'arrivée de celui qui se dit son pere. Il y eut beaucoup de monde qui murmura contre l'injustice de cet arrest, mais personne n'eut la hardiesse de se présenter pour le contredire. Cependant, P. Numitorius oncle de la fille & Icilius son fiancé arriverent, & se firent faire place au travers de la Multitude, qui les laissa librement passer. Tout le monde crût que par l'arrivée principalement d'Icilius on pourroit résister à Appius; mais aussi-tôt un Licteur vint dire que l'affaire estoit jugée, & repoussa Icilius malgré ses protestations & ses cris. Certes cette injure estoit si grande, qu'elle eust peu mettre en furie le plus moderé de tous les hommes. Il faut, (dit-il) Appius, que tu me fasses sortir de devant toy à coups d'espée, afin que tu obtiennes en secret ce que tu veux tenir caché. Je dois espouser cette fille, & je dois espouser pudique & sage. Fay donc tu veux assembler tous les Licteurs & les satellites de tes Collegues; commande qu'on prepare les verges & les haches; mais assure-toy que la fiancée d'Icilius ne demeurera point en d'autre maison qu'en la maison de son pere. Non certes elle n'ira point autre part, encore que vous ayez osté à la Multitude les deux plus fortes defenses de la liberté, la protection des Tribuns, & la faculté d'appeller devant le Peuple, & que par ce moyen vous ayez donné un empire à vos convoitises sur nos enfans, & sur nos femmes. Exercez vos barbaries sur notre dos, & contre nos testes; mais qu'au moins la pudicité demeure en assurance parmi nous. Si on fait quelque violence à cette fille, j'implorerai pour mon épouse le secours du Peuple Romain; Virginius, l'assistance des soldats pour sa fille unique & tout le monde avec nous l'aide des Dieux & des hommes & jamais vostre jugement ne s'exécutera qu'on ne m'ait arraché la vie. Je vous conjure, Appius, de considerer ce que vous allez entreprendre. Quand Virginius sera venu il verra ce qu'il doit faire de sa fille; Et je veux bien qu'il sache qu'il doit lui chercher un autre parti, s'il consent qu'elle demeure entre les mains de celui qui pretend qu'elle est son esclave. Cependant

perdrai plutôt la vie que d'abandonner ma fiancée, où l'on
me reprendra sa liberté. Le Peuple murmuroit déjà, & il y avoit
apparence que le bruit deviendrait plus grand : Car les
facteurs enveloppoient déjà Icilius, & neantmoins on ne
faisoit point les menaces. Appius remonstroit, que la des-
fiance de cette fille n'estoit qu'un pretexte que prenoit Icilius,
et que c'estoit un seditieux qui ne tendoit qu'au Tribunat, &
qu'il tâchoit par ce moyen d'ouvrir la porte à quelque sedition,
mais que pour ce jour-là il ne lui en donneroit point de sujet.
Et neantmoins il vouloit bien lui apprendre que ce n'étoit
pas son insolence, mais la consideration de Virginus, & le re-
spect du nom de pere, & de la liberté attaquée, qui l'obligeoit
de suspendre son jugement; que par cette raison il ne pro-
nonceroit rien pour cette journée, & qu'il prioit Claudius de
renoncer de son droit, & de consentir que cette fille demeurast
libre jusqu'au lendemain. Que si le pere ne revenoit en ce
jour-là, il témoigneroit à Icilius, & à ses semblables, que la
ville ne manquoit pas de deffenseur, ny le Decemvir de résolu-
tion & de courage; Qu'au reste il n'appelleroit point à son se-
cours les Lieutenants de ses Collegues, pour reprimer les auteurs de
la sedition, & qu'il se contenteroit des siens pour les ranger à
leur devoir. Ce delai ayant été accordé, & les Avocats dela-
issés s'étant retirez, on résolut premierement d'envoyer à
la porte de la Ville le frere d'Icilius, & le fils de Numitori-
us, jeunes hommes vigilans & actifs, afin d'aller de là au
camp avec toute la diligence qu'ils pourroient, pour en-
treprendre de venir chercher Virginus. parce que le salut de la fille dépendoit
du prompt retour de celui qui devoit maintenir sa liberté.
Ils firent donc ce qui leur avoit été enjoint, & porterent
promptement cette mauvaise nouvelle à Virginus. Ce-
pendant, celui qui pretendoit que la fille étoit son esclave
demanda à Icilius, & lui demande caution. Icilius répond qu'il
est prêt de lui satisfaire, tâchant, par ce moyen de gagner
du tems, afin que ses courriers eussent loisir d'avancer, &
d'aller au camp. Aussi-tôt le Peuple leve les mains de tous
côtés, & chacun se montre prêt à se rendre caution pour
Icilius. qui répondit les larmes aux yeux: *Je vous rends gra-*
ces, (dit-il) nous nous servons demain de vôtre faveur, mais
aujourd'hui nous avons assez de cautions. Ainsi la miserable

Virginie fut remise en liberté à la caution de ses parens. Quant à Appius, il demeura quelque tems encore en son siege, de peur qu'on ne crust qu'il ne fust venu à l'Audience que pour cette affaire ; mais voyant que toutes les autres cessoient par le trouble où l'on étoit de celle-ci, il se retira en sa maison, & écrivit à ses Collegues qui étoient au camp, *qu'ils ne donnassent pas à Virginius son congé & qu'au contraire ils le missent en bonne garde.* Mais ce detestable avis fut reçu trop tard. Virginius avoit déjà pris son congé, il estoit party dès le soir, & les lettres d'Appius touchant sa detention n'arriverent que le lendemain au matin. Aussi-tost qu'il fut jour, toute la Ville s'assembla dans la place, en impatience du succès de cette affaire. Virginius vêtu de tristes habits y amena sa fille en même équipage avec quelques Dames qui l'accompagnoient, & en grand nombre d'Avocats & de Partisans. Ainsi il va de part & d'autre parmi le peuple ; il embrasse tantost les uns & tantost les autres, & les prie de lui donner secours, non pas comme une chose qu'il n'attendoit que de leur bonne volonté & de leur faveur, mais comme une chose qu'ils lui devoient ; *Qu'il estoit tous les jours dans les armées & dans les batailles, pour la deffense de leurs enfans & de leurs femmes ; & qu'il s'en trouveroit peu qui eussent fait dans la guerre de plus grandes & de plus glorieuses actions ; Que lui servoit tout cela, si en un tems où la Ville estoit tranquille & sans apprehension des ennemis, il falloit que ses enfans endurassent les mesmes outrages qu'on pourroit apprehender des ennemis, s'ils l'avoient prise par assaut.* Il disoit à peu près ces choses à tout le monde qu'il abordoit. Icilius de son costé tenoit le mesme discours, mais les femmes dont ils estoient accompagnez touchoient bien plus l'Assemblée par leurs seules larmes, que n'eussent fait les plus fortes plaintes. Toutefois comme Appius étoit plustost forcené qu'amoureux, & qu'une furie avoit plustôt troublé son ame qu'une passion d'amour, il monta sur son Tribunal, avec un esprit inexorable. Alors le demandeur se plaint en peu de paroles, que les brigues & la faveur avoient empêché le jour precedent qu'on n'eût égard à son bon droit, & qu'on ne lui rendist

stice. Mais avant qu'il eust achevé sa demande, & que Virginius eust eu le tems de répondre, Appius l'interrompit, & prit la parole. Peut-estre que les anciens Auteurs avoient laissé par écrit le discours qu'il fit avant de prononcer son arrest pour lui donner quelque couleur ; mais parce que je ne trouve rien de vray semblable à un arrest si infame, il me semble que je doy dire nuëment, & sans aucune affectation, ce que l'on sçait de cette histoire ; Qu'Appius ordonna que le demandeur rendroit cette fille comme son esclave. D'abord, tout le monde demeura estonné d'un jugement si injuste & si terrible, & l'on demeura quelque tems sans dire mot. Enfin comme Claudius se preparoit pour se saisir de Virginius, qui estoit au milieu des Dames qui l'avoient accompagnée, & qui jetterent toutes ensemble un grand cry à l'instant qu'il voulut la prendre, alors Virginius se levant tendant les mains vers Appius, Appius, dit-il, j'ai accordé ma fille à Icilius, & non pas à toy, & je l'ay nourrie pour estre mariée quelque jour, & non pas pour estre deshonorée. Veux-tu comme les bestes assouvir tes convoitises indifferemment de tous costez ? Je ne sçay pas si ce Peuple endure cette indignité ; mais je ne pense pas que ceux qui ont les armes à la main se disposent à la souffrir. Lors que celui qui la vouloit reprendre comme esclave, en eust esté emmené par les femmes, & par les Avocats qui l'environnoient, le Crieur public fit faire silence, & le Decemvir comme aliené de son esprit par la furie de son amour, commença à dire, Qu'on avoit fait toute la nuit des assemblées & des factions pour exciter une sedition dans la Ville ; & que non seulement il l'avoit conjecturé par les paroles insolentes qu'Icilius avoit dites le jour precedent, & par la violence de Virginius, dont il avoit pour témoin le Peuple Romain, mais qu'il l'avoit encore appris par plusieurs autres témoignages que l'on ne pouvoit contredire. Que sçachant bien la contestation & le desordre qui se devoit faire, il estoit venu dans la place avec des gens armez, non pas pour troubler le repos de ceux qui demeureroient dans le devoir, mais pour chastier les perturbateurs de la tranquillité publique, selon la puissance que sa charge luy en donnoit. Et partant, dit-il, il

vous sera plus avantageux de ne point remuer , & de vous tenir dans vostre devoir. Va, Lideur, va fendre la presse , & fay le chemin à un Maître pour aller reprendre son esclave. Après qu'il eut fulminé ces paroles en furie, la Multitude s'ouvrit d'elle-même, & cette miserable fille demeurait comme une proye abandonnée à la brutalité. Alors Virginius se voyant privé de l'esperance de tout secours, Appius, dit-il, je vous supplie premierement de pardonner à la juste douleur d'un pere, si j'ai avancé contre vous quelque chose de trop libre & de trop hardy; Et ensuite permettez-moy devant cette fille d'interroger sa nourrice, pour sçavoir la verité, afin que si c'est à faux que je suis appelé son pere, je m'en retourne de ce lieu avec moins de douleur & de tristesse. Cette permission lui fut donnée, il tire donc à part & la fille & la nourrice, vers les boutiques qui sont proche du temple de Cloacine, (La Deesse des égouts, & des cloaques) & qui sont aujourd'hui appellées les boutiques Neuves. Là ayant pris le couteau d'un boucher, Ma chere fille, dit-il, voilà le seul moyen par lequel je puis sauver ton honneur, & conserver ta liberté. En même tems il lui porte le couteau dans le cœur, & se tournant vers le Tribunal d'Appius; Je devoie, dit-il, je devoie par ce sang toy & ta tête. Il se fit un grand bruit à cette épouvantable action. Appius commanda qu'on se fassit de Virginius, mais de quelque costé qu'il allast, il se faisoit faire passage avec le couteau qu'il tenoit; & enfin comme il estoit deffendu par la Multitude qui le suivoit, il arriva à la porte de la Ville. Cependant Icilius & Numitorius levent le corps de la fille, l'exposent aux yeux du Peuple, detestent le crime d'Appius, & deplorent la beauté malheureuse de Virginie, & la necessité où son pere avoit esté réduit. Les femmes qui suivoient le corps crioient hautement; Est-ce à cette condition qu'on doit mettre des enfans au monde? Est-ce là le prix & la recompense de la chasteté? Enfin elles disoient toutes les autres choses que le ressentiment & la douleur peuvent en pareille occasion suggerer aux femmes, qui estant moins fortes contre les afflictions & les tristesses, en sont neantmoins plus capables d'ex-

exciter par leurs plaintes de la commiseration & de la pitié. Mais les cris de tous les hommes, & principalement Icilius, ne parloient que du rétablissement de la puissance des Tribuns qu'on avoit abolie, que la faculté d'appeler au Peuple qu'on avoit ôtée; & toutes les voix qu'on entendoit partoient de l'indignation publique. Ainsi la multitude s'émeut en partie par l'enormité de ce crime, & en partie par l'espérance de trouver sa liberté. Tantôt Oppius fait appeler Icilius, & tantôt il commande qu'on saisisse de sa personne, parce qu'il ne vouloit pas obéir. Enfin voyant qu'on ne vouloit point donner passage à ses sollicitudes, il se jette lui-même au milieu de la presse, accompagné d'une troupe de jeunes Patriciens, & commande qu'on le mette en prison. Cependant, non seulement la Multitude s'étoit assemblée alentour d'Icilius, mais encore les Chefs de la Multitude L. Valerius, & M. Porcius; Et en repoussant les Licteurs; Si on veut procéder selon les formes, disoient-ils, nous défendrons Icilius contre une personne privée; & si l'on veut user de violence, peut-être aussi que nous ne serons pas les plus foibles. Il se fit alors un grand tumulte; car comme le Licteur du Decemvir se vouloit saisir de Valerius & d'Horatius, la foule du Peuple mit en pièces les faisceaux; Apus monte aussi-tôt sur la Tribune pour haranguer, Hortius & Valerius font la même chose; l'Assemblée les écoute favorablement; & au contraire on ne fit que de se réunir alentour du Decemvir. De sorte que, comme si Valerius eût eu en main l'autorité, il commandoit déjà aux Licteurs d'abandonner une personne privée, lors qu'Apus perdant courage, & se voyant en danger de la vie, se tira le visage couvert, & sans être aperçu de ses ennemis, dans une maison proche de la place.

14. En même tems Sp. Oppius se jette d'une autre manière dans la place, pour donner du secours à son Collègue; mais il reconnut bien-tôt que la force l'emportoit sur l'autorité. Enfin se voyant accablé d'une multitude d'avis qui lui venoient de tous costez, la crainte le fit consentir à faire assembler le Senat. Cela apaisa l'émo-

l'émotion de la multitude, qui esperoit que, comme le deportemens des Decemvirs ne plaisoient pas à la plus grande partie des Senateurs, on ne manqueroit pas d'abolir cette sorte de Magistrature. Le Senat estima qu'il n devoit pas imiter le Peuple, mais qu'il falloit sur tout prendre garde que l'arrivée de Virginus ne causast point de mouvement dans l'armée. C'est pourquoi l'on envoya les plus jeunes du Senat au camp, qui estoit alors en la montagne de Vecilie, afin d'avertir les Decemvirs d'employer tout leur pouvoir pour empêcher que les soldats ne fissent quelque sedition. Mais Virginus y avoit déjà excité plus de trouble qu'il n'en avoit laissé dans la Ville. Car outre qu'il y arriva avec une troupe de quatre cent hommes, que l'horreur & l'indignité de l'action avoit fait entrer à sa suite au sortir de la Ville, il se presenta dans le camp avec le couteau dans la main, encore tout detrempe du sang de sa fille. Et d'ailleurs, parce qu'on vid dans le camp beaucoup de robes part & d'autre, on s'imagin qu'il estoit venu dans l'armée un plus grand nombre de Citoyens que l'apparence ne le faisoit croire. Or comme on luy eut demandé ce que signiïoit l'équipage où l'on le voyoit, il demeura quelque tems sans répondre, & jeta seulement des larmes. Enfin lors que ceux qui estoient accourus alentour de luy se furent un peu remis de leur estonnement, & qu'ils eurent fait silence, il dit de point en point toutes les choses de la même façon qu'elles s'étoient faites. Après cela levant les mains au Ciel, & appelant les soldats ses compagnons, *Ils les conjura de ne luy point imputer un crime dont Appius Claudius estoit l'auteur & de ne le point chasser d'avec eux comme un meurtrier de ses enfans ; que la vie de sa fille luy eût esté bien plus chere, & bien plus pretieuse que la sienne propre, s'il luy eust esté permis de vivre libre & chaste tout ensemble. Que voyant qu'on se preparoit à la traiter comme esclave, afin d'estre ensuite deshonorée, il avoit mieux aimé perdre son enfant par une mort violente, que de la conserver par l'ignominie ; Que la pitié qu'il en avoit eue luy avoit fait commettre une espece de cruauté ; qu'il n'auroit pas survescu sa fille, s'il n'avoit eu esperance de vanger sa mort par le secours de ses compa-*

gnon

ns. Qu'au reste ils avoient des filles, des sœurs, ou des femmes pour lesquelles ils devoient avoir de la crainte; Que la convitise d'Appius n'estoit pas morte avec sa fille, mais que le débordement s'augmenteroit d'autant plus, qu'il en deviendroit impuny. Qu'ils avoient un exemple dans la calamité d'autrui, qui leur enseignoit le moyen de se deffendre d'un outrage; Que, pour ce qu'il concernoit, il avoit déjà perdu sa femme, & que sa fille qu'on avoit voulu empêcher de vivre publique étoit morte d'une miserable mort, mais honorable & glorieuse. Qu'il tiroit au moins cet avantage de son malheur, Appius ne pouvoit plus esperer de trouver en sa maison de quoi contenter ses convitises: Que, s'il veut luy faire d'autres injures, il s'en deffendra avec le même courage qu'il a fait deffendre l'honneur de sa fille; Qu'enfin tous les autres peuples devoient prendre garde à eux & à leurs enfans. Après que Ciceron eut prononcé ces paroles avec une forte voix, les soldats lui firent réponse qu'ils ne luy manqueroient jamais, ni pour le vanger de cette injure, ny pour deffendre la liberté. En même tems les Citoyens revestus de leurs robes se meslant avec les soldats, meslerent leurs voix avec celles de ce miserable pere, & remonstrerent que toutes ces choses avoient esté plus horribles à voir qu'elles n'estoient à les entendre; Qu'au reste l'affaire estoit bien avancée dans Rome, & que depuis qu'ils estoient arrivez il en estoit arrivé d'autres qui asseuroient, Appius ayant presque esté massacré, estoit allé en exil. Ainsi ils toucherent de telle sorte les gens de guerre qu'ils les obligerent de crier aux armes, de déployer leurs enseignes, & de marcher du costé de la Ville. Les Demeurs estonnez de ce qu'ils voyoient, & du rapport qu'on avoit fait dans Rome, courent de part & d'autre dans le camp pour appaiser l'émotion: mais s'ils produisent par la douceur on ne leur fait point de réponse, & s'ils veulent user de rigueur, les soldats leur répondent qu'ils sont hommes, & qu'ils ont les armes à la main. Ils marchent donc en bataille vers la Ville, ils s'emparent de l'Aventin, & à mesure qu'ils voyent du monde, ils l'exhortent de recouvrer la liberté, & de créer des Tribuns. Quant au reste, on n'entendit aucune parole ny

vio-

violente, ny injurieuse. Cependant, Sp. Oppius fait al
sembler le Senat, mais le Senat fut d'avis, de ne pas aigri
les choses, veu qu'il avoit donné lui-mesme quelque
matiere de mutinerie. On deputa à ces soldats trois Con
sulaires Sp. Tarpeius, C. Julius, & P. Sulpicius, pou
leur demander de la part du Senat, par quel ordre ils a
voient abandonné le camp, ou ce qu'ils pretendoient d
s'estre emparé du Mont-Aventin? & pourquoy ayan
quitté la guerre qui se faisoit contre les ennemis, ils ve
noient assaillir la Patrie? Ils ne manquoient pas de ré
ponse, mais ils manquoient d'un homme qui la portast
Et comme ils n'avoient point de Chef assuré, & que per
son ne se vouloit hazarder en répondant pour tous les au
tres, ils crièrent tous ensemble qu'on leur envoyast L.
Valerius, & M. Horatius, & qu'ils lui donneroient ré
ponse. Les Deputez s'estant retirez Virginius parla au
soldats, & leur dit; *Qu'en une chose qui n'estoit pas de
grande importance on venoit de monstrer de la crainte parce
que l'on n'avoit point de Chef; & qu'encore qu'on eust fa
une réponse assez raisonnable, neantmoins elle procedo
plustost du hazard, que d'un commun consentement; Qu
parlant il étoit d'avis d'eslire dix hommes qui eussent l'inten
dance des affaires, & que pour faire honneur aux armes il
fussent appellez Tribuns militaires.* Comme il eut esté
nommé le premier pour estre honoré de cette charge, j
vous conjure, respondit-il, de réserver cette estime que voi
s faites de ma personne, pour des occasions plus favorables &
vous & à moy. L'aventure de ma fille ne me permettra ja
mais en toute ma vie, de trouver quelques charmes & quelque
consolation dans les honneurs; Et d'ailleurs il ne seroit pas a
vantageux dans le trouble où est reduite la République, qu
ceux-là vous commandassent qui sont de plus près exposez
la hayne & à l'envie. Si mon service vous est nécessaire, je n
vous serviray pas moins quand je demeurerai dans les termes
d'une condition privée. Ainsi l'on crea dix Tribuns militai
res, & cependant, l'armée qui estoit chez les Sabins n
demeura pas sans rien faire. On y abandonna aussi les De
cemvirs par les poursuites d' Icilius & de Numitorius; &
le ressouvenir du meurtre de Siccius que le bruit du mal
heu

de Virginie qu'on avoit voulu si honteusement des-
torer , avoit plus vivement excité, ne produisit pas de
indres mouvemens dans les esprits. Comme Icilius a-
 grande connoissance de l'humeur & des affaires du
ple, & qu'il aspirait à la dignité de Tribun, au'si-to'st
il eut oui dire qu'on avoit créé sur l'Aventin des Tri-
s militaires ; il donna ordre avant que de retourner à
me, que les siens-en creassent un même nombre avec u-
nême puissance , de peur que l'élection que les soldats
ient faire, ne fust comme un préjugé de celle qu'on fe-
 dans la Ville, & qu'on creast Tribuns du Peuple ceux
avoient été créez Tribuns militaires. Ils entrèrent par
orte Colline enseignes deployées , & après avoir tra-
sé en bataille toute la Ville , ils se rendirent sur l'A-
tin, où ils se joignirent à l'autre armée. On donna char-
à ces vingt Tribuns militaires d'en choisir deux de leur
mbre , pour avoir le gouvernement & le soin de toutes
ses ; & ceux qui furent choisis furent M. Oppius ; &
-Manilius. Cependant , le Senat étoit en grande in-
étude pour tout le corps de l'Estat , & touchant le ge-
al des affaires. Veritablement il s'assembloit tous les
rs, mais il perdoit le tems en injures & en contestations
tiles, plutôt qu'il ne l'employoit en deliberations sa-
aires. On reprochoit aux Decemvirs le meurtre de Sic-
s, la lubricité d'Appius, & la honte qu'on recevoit des
s de guerre. On vouloit envoyer au Mont Aventin Va-
ius & Horatius ; mais ils n'y vouloient aller , qu'à con-
ion que les Decemvirs se démettroient de cette char-
dont ils devoient s'être démis dès l'année precedente.
s Decemvirs au contraire se plaignant qu'on les vou-
t reduire dans une condition privée , respondirent.
ils ne se dépouilleroient point de leur autorité, qu'ils
ussent fait publier les Loix pour l'établissement des-
elles ils avoient esté créés. Le Peuple ayant esté averty
r M. Duillius qui avoit esté Tribun , qu'on ne re-
voit rien dans le Senat , & qu'on n'y employoit le
ns qu'en des disputes perpetuelles , passa del'Aventin
r le Mont-sacré : Car Duillius l'assura que le Senat

ne se soucieroit d'aucune chose, qu'il ne vîst la Ville de
 ferte & abandonnée, *Que le Mont-sacré lui remettrait en*
memoire la constance & le courage du Peuple ; & qu'il con
noistrôit par là qu'on ne pouvoit pacifier les choses que par
rétablissement de la puissance des Tribuns. Les soldats aian
 donc pris leur chemin par la voie qu'on appelle anjour
 hui Nomentane, & qu'on appelloit alors Ficulnée, alle
 rent camper sur le Mont-sacré, & imiterent la modesti
 de leurs Ancestres, en s'absténant de toute sorte de vic
 lence. Le Peuple y suivit l'armée, sans que personne à qu
 l'age le pût permettre refusât de marcher. Les femmes &
 les enfans y suivirent leurs maris & leurs peres, & de
 mandoient en s'en allant parmi les plaintes qu'elles fa
 soient, en qu'il elles se pourroient confier dans une Ville o
 la chasteté & la franchise ne pouvoient trouver d'assurar
 ce. Ainsi Rome devint une solitude par la retraite du Pe
 ple, & l'on ne voioit plus dans la place que quelque
 vieillards qui n'avoient pu suivre les autres. Cependan
 on ne laissa pas de faire assembler le Senat; mais voiant qu
 la place des assemblées ressembloit à un desert, alors il
 en eut encore d'autres que Valerius & qu'Horatius qui
 commencerent à crier, *Hé quoi, Messieurs, qu'attendez-vous*
si les Decemvirs ne veulent point mettre fin à leur opiniâtreté
souffrirez-vous que toutes choses se ruinent, & que le sen
mette de tous côtez ? Quant à vous Decemvirs, quelle est cet
autorité que vous voulez retenir avec tant d'obstination ? Si
qui la voulez-vous exercer ? Est-ce pour rendre justice à d
maisons & à des murailles ? N'avez-vous point de honte
voir dans la place un plus grand nombre de vos Licteurs qu
de Citoyens ? Que ferez-vous s'il prend envie aux ennemis
venir attaquer la ville ? Ou si la Multitude s'appercevant qu'o
fait peu de compte de sa retraite, vient se jeter contre nous
avec les armes à la main ? Voulez-vous que votre puissance
finisse que par la cheute de cette Ville ? Certes il faut faire éu
de n'avoir plus désormais de Peuple, ou il faut avoir des Tri
buns. Nous nous passerons plutôt de Magistrats Patriciens, qu
 le Peuple de Plebciens. Si autre fois il arracha du consentement
 de nos peres cette nouvelle puissance qu'il n'avoit pas enco

brouvée, Pensez-vous qu'il en souffre aisément la perte, surd'hui qu'il a goûté ses douceurs, veu même que nous serçons pas nos charges avec tant de moderation qu'il ait que faire de secours ni de protecteurs? Enfin comme on voit de toutes parts le même discours, les Decemvirs entendirent, & declarerent que, puis qu'on le jugeoit à propos ils se soumettroient à la volonté du Senat. Ils considerent seulement qu'on les deffendît contre la haine l'envie de leurs ennemis, & que par leur mort & par leur sang on n'accoutumât pas le Peuple à mal-traiter les libérateurs. Ainsi Valérius & Horatius furent envoyez au Senat, afin de le faire revenir & d'accommoder les choses à telle condition qu'ils aviseroient; & par même moyen on leur donna ordre de faire en sorte qu'on ne mal-traitât point les Decemvirs. Au reste, ils furent receus au camp avec une grande joie du Peuple, comme ayant été ses libérateurs & dans le commencement de l'élection, & dans son issuë; & on leur en fit de grands remercimens. Icilius parla pour le Peuple, & fit la même chose lors qu'il fut question de traiter, & que les Deputez demanderent quelles étoient ses pretensions. Mais comme tout avoit été resolu avant l'arrivée des Deputez, on demanda seulement des choses, qui firent assez reconnoître qu'on avoit plus d'esperance en la Justice qu'en la Force. On ne demanda que le rétablissement des Tribuns, la faculté des appellations, qui étoient l'asyle & le soulagement du Peuple avant la creation des Decemvirs: & outre cela, qu'on n'accuseroit desormais personne d'avoir excité les soldats ou le Peuple à recouvrer la liberté par le moien de cette retraite sur le Mont-sacré. Mais on demanda avec ardeur le supplice des Decemvirs: car la multitude vouloit qu'ils fussent mis en sa puissance, & les menaçoit de les faire brûler tout vifs. A cela les Deputez firent cette réponse: *Les choses que vous avez demandées sont si justes, & si raisonnables, qu'on ne peut vous les accorder, avant même que vous les eussiez demandées. Car enfin vous ne demandez que des appuis de vostre liberté, & non pas une licence de faire aux autres des injures.*

Il faut donc plus tost pardonner à vostre colere ; que de lui accorder aucunes choses. Et certes vous ne vous laissez aller la cruauté, que par la haine que vous avez pour la cruauté & avant presque que vous soyez libres, vous voulez déjà commander à vos adversaires. Nostre Ville ne sera-t-elle jamais exempte de supplices ? Le Senat sera-t-il toujours animé contre le Peuple, & le Peuple contre le Senat ? Certainement vous avez plus besoin d'un bouclier que d'une épée ; & l'on est sans doute assez abaissé, lors qu'on vit dans une République sous les mesmes Loix que les autres sans faire outrage, personne, & sans en recevoir de personne. Vous vous rendez assez redoutable, quand vous aurez recouvré vos Magistrats & vos Loix, & que vous aurez le pouvoir de juger souverainement de nos vies & de nos fortunes. Alors vous en ordonnerez, selon le merite des causes, mais c'est assez maintenant de recouvrer la liberté. Chacun d'un commun consentement aiant remis l'affaire en la disposition des Deputez, ils asseurerent le Peuple qu'ils reviendroient dans peu de tems avec une entiere resolution de toutes choses. Lors qu'ils furent de retour à Rome, & qu'ils eurent exposé au Senat les pretensions du Peuple, les Decemvirs qui croioient qu'on dût parler de leur chastiment, & qui voioient qu'on n'en parloit point, ne refuserent rien de ce que le Peuple demandoit. Neantmoins Appius homme cruel, & par consentement plus mal voulu que pas un, mesurant la haine qu'il pensoit qu'on lui portât par celle qu'il portoit aux autres, *Je n'ignore pas, d't-il, l'infortune qui me menace ; je connois manifestement qu'on differe de nous attaquer, jusqu'à ce qu'on ait donné des armes à nos ennemis. Il faut donner nôtre sang à la haine & à l'envie ; & pour moi je ne veux point différer de quitter le Decemvirat.* En même tems il fut ordonné par le Senat, que les Decemvirs sortiroient au plutôt de charge ; Que le souverain Pontife Q. Furius éliroit les Tribuns du Peuple, & qu'on n'imputerait à crime à personne la retraite des soldats & du Peuple. Cela aiant été resolu, & le Senat s'étant retiré, les Decemvirs s'en allerent dans la place des assemblées, & se demirent de leur charge au grand contentement de tout le monde. Cette nouvelle fut portée au Peuple par les Deputez, qui

furent

nt suivis par tous ceux qui étoient demeurez dans la
e. Une troupe qui conduisoit l'allegresse sortit aussi
lu camp pour venir au devant d'eux. Ils se réjoûissent
mble de la liberté recouvrée, & de la paix qu'en avoit
blie dans la Ville; & des Deputez aiant fait assembler
le monde, *Revenez*, dirent-ils, à votre Patrie, à vos
& domestiques, à vos femmes & à vos enfans, & que cela
eureux & favorable à la Republique. Mais revenez a-
mesme moderation que vous avez monstrée en celieu, où
e que vous eussiez besoin de toutes les choses necessaires, il
pout eu de terres que vous avez fourragées. Portez cette
ration dans la ville; Retournez sur l'Aventin d'où vous
artis. Là comme au lieu bienheureux où vous avez com-
é l'ouvrage de votre liberté, vous élirez des Tribuns du
le. Le souverain Pontife ne manquera pas de s'y trouver
tenir l'Assemblée & pour recueillir vos suffrages. Ils en-
irent ce discours avec de grands témoignages de sa-
ction. Ils levent aussi-tôt les Enseignes, ils prennent
emin de Rome, & disputent avec tous ceux qui leur
ient au devant, à qui montreroit plus de joye. Ainsi
ient en armes, mais avec toute sorte de modestie par
lieu de la Ville, & se rendent sur l'Aventin, où le
d Pontife tint l'Assemblée. Ils créèrent Tribuns du
le A. Virgin. le premier de tous, après lui L. Icilius,
Numitotius oncle de Virginie, qui avoient été cau-
cette retraite. C. Ficinus descendu de celui qui fut,
n, le premier Tribun qu'on crea sur le Mont-sacré, &
uilius, qui avoit si glorieusement exercé cette charge
la creation des Decemvirs, & qui n'avoit jamais
ué au Peuple dans tous les combats qu'il avoit fa-
te contre eux. On éleut ensuite M. Titinius. M. Pom-
us, C. Apronius, P. Villius, & C. Oppius plûtost par
te esperance qu'on en concevoit, que par la confide-
n de leurs merites. Dès qu'Icilius fut entré en ch-
r, proposa au Peuple, qu'on ne recherchast personne
ne d'un crime, de s'être retiré de l'obéissance des De-
virs, & le Peuple confirma sa proposition. En mesme
M. Duilius proposa le rétablissement des Consuls,

à condition neantmoins qu'on auroit la liberté d'en appeller. Toutes ces choses furent faites en la presence de tout le Peuple , dans les Flaminiens , que l'on appella aujourd'hui le Cirque de Flaminius. Après cela L. Valerius , & M. Horatius furent créez Consuls par l'Entree du Roi , & entrèrent aussi-tost en charge. Leur Consulat fut populaire , sans estre injurieux aux Patriciens , non pas toutefois sans leur déplaire. Car ils croioient qu'on ôtoit à leur puissance tout ce qu'on faisoit en faveur de la liberté du Peuple. Et premierement comme on étoit en quelque sorte de dispute , pour sçavoir si les Senateurs devaient estre soumis aux ordonnances du Peuple , on fit une Loi par les suffrages des Centuries , que , ce qui avoit été ordonné par la Multitude séparée par Tribus , obligerait tout le Peuple , & seroit considéré comme si tout le Peuple l'avoit ordonné. Ce qui donna sans doute une merveilleuse force aux resolutions des Tribuns. L'autre Loi que les Consuls établirent , fut la permission d'appeller au Peuple , qui fut le plus grand secours , & l'unique asyle de la liberté. Les Decemvirs l'avoient abolie , & alors elle ne fut pas seulement restituée , mais on la fortifia encore pour l'avenir par une nouvelle Loi qui portoit , Que désormais personne ne pourroit créer aucun Magistrat sans qu'il y eust appel de son jugement ; Qu'il seroit permis de tuer celui qui l'auroit créé , sans y ajouter cette condition , & que ce meurtre ne seroit point poursuivi comme une chose capitale. Après avoir rendu la Multitude assez forte & assez puissante par la liberté de ces appellations , & par le secours & l'autorité des Tribuns , il voulut encore , suivant de vieilles ceremonies , que les Tribuns fussent tenus pour sacrez , bien que la memoire & coutume en fussent presque déjà perduës. Ainsi l'on imprima le respect qu'on devoit avoir pour eux , & par Religion même , & par une Loi qui ordonnoit , Que celui qui auroit fait quelque injure aux Tribuns , aux Ediles , aux Juges , & aux Decemvirs , fust tenu pour un homme maudit , que sa teste fust devoüée à Jupiter , & que sa famille fust vendue au temple de Cérés , de Liber

Libera. Les Jurisconsultes soutiennent que personne
reputé saint & sacré par cette Loy, mais seulement
celui qui fera injure à quelqu'un d'eux en est déclaré
dit & excommunié. En effet un Edile peut bien estre
& mené en prison par les Magistrats qui sont au dessus
y; Et encore que cela ne se fasse pas de droit, parce
par cette Loy il n'est pas permis de luy faire injure,
neantmoins une grande preuve que l'Edile n'est pas
té saint & sacré. Mais les Tribuns sont sacrez & vene-
s par l'ancien serment que fit le Peuple, lors que pour
emiere fois il crea cette puissance. Il y en a d'autres
lisent que cette Loy d'Horatius comprend aussi les
suls & les Preteurs, parce que le Consul est aussi ap-
Juge. Toutefois cette opinion est refutée par cette
n, qu'on n'avoit pas encore accoustumé en ce tems-là
peller Juge le Consul, mais seulement le Preteur.
à les Loix qui furent faites par les Consuls, par les-
s il fut aussi ordonné, qu'on porteroit aux Ediles du
ole, dans le Temple de Cérés, les resolutions du Senat,
toient auparavant ou supprimées, ou alterées selon
lonté des Consuls. Depuis M. Duilius Tribun proposa
euple, & le Peuple le confirma, que, quiconque le
roit sans Tribuns, ou établiroit un Magistrat sans
n pust appeller de son jugement, seroit fustigé, &
ite puni de mort. Toutes ces choses furent accordées
es Patriciens, veritablement contre leur gré, & neant-
is sans marmure, & sans resistance, parce qu'il n'y
t encore personne à qui l'on portast particulièrement
hayne.

. Ainsi la puissance des Tribuns, & la liberté du Peu-
iant esté bien établie, alors les Tribuns s'imaginerent
l'étoit tems, & qu'il étoit seur d'attaquer les particu-
. Ils choisissent donc Virginus pour estre le premier
isfateur, & Appius pour estre le premier accusé. Lors
Appius eut esté ajourné par Virginus, & qu'il eut
paru dans la place accompagné d'un grand nombre
unes Patriciens, sa presence & l'aspect d ses satellites
ouvellerent la memoire de sa puissance faneſte & in-

humaine; Et Virginius prenant la parole, Lesharangi (dit-il) ont été inventées pour s'en servir dans les choses de teneuses, & où l'on ne voit point de lumière. C'est pourquoy M je ne perdray point de tems à accuser devant vous un homme qui vous a contraint de prendre les armes pour vous delivrer des cruautéz. Et je n'endurerai pas aussi qu'il ajousté à ses autres crimes l'impudence & la hardiesse de se deffendre. Pour qui concerne donc, A Claudius, toutes les choses que vous avez faites durant deux ans avec tant d'horreur & d'injustice, vous en donnez ôtre grace. Je ne vous demande raison que de ne se le de vos actions: C'est d'avoir refusé contre toute sorte de droit (d'ordonner la provision de la liberté), ou de lui donner une personne en liberté durant qu'elle lui étoit contestée, qu'on lui faisoit un proces pour la mettre en servitude. Si vous ne me pouvez répondre, j'ordonne que de ce pas on vous conduise dans les prisons. Appius réduit à cette extremité, pouvoit esperer ni en l'assistance des Tribuns, ni au jugement du Peuple. Toutefois il implora l'aide des Tribuns & quand il se vid arresté par les sergens, sans que personne s'y opposât; *F'en appelle*, dit-il. Ce mot comme protecteur de la liberté, étant sorti de la bouche d'un homme qui avoit fait naguères un jugement contre le privilege de cette parole au desavantage de la liberté, imposa silence tout le monde, & lui donna de l'estonnement. Et tant que chacun murmure en soi même, *Qu'il faut conseil qu'il y a des Dieux qui ont soin des choses humaines; & que la punition de l'orgueil & de la cruauté est quelquefois lente & tardive, elle est enfin rigoureuse & épouvantable. Qu'on avoit un témoin igné en la personne d'Appius, qui se veut servir de la fauteur des appellations après les avoir supprimées, & implorer le secours du Peuple, après avoir foulé aux pieds les droits du Peuple, & qui est enfin mené en prison, ne pouvant jouir du privilege de la liberté, qu'il ôta à une personne libre en la condamnant à la servitude.* Mais parmi tous ces murmures de l'Assemblée, on ne laissoit pas d'entendre distinctement la voix d'Appius, qui imploroit l'assistance du Peuple Romain. Il representoit les services que ses Ancêtres avoient rendus à la Republique durant la paix.

dura

urant la guerre ; Que l'affection qu'il avoit pour le Peuple romain étoit bien malheureuse & infortunée ; Que pour faire ces Loix égales pour tout le monde , il étoit sorti du Consulat avec mécontentement du Senat mesme. Enfin il représentoit ses ordonnances, & qu'il étoit bien étrange, que, tandis qu'elles subsistoient on mist leur auteur en prison. Qu'au reste il dît ses raisons, & qu'il éprouveroit ce qu'il auroit fait de bien ou de mal, quand on lui permettroit de plaider sa cause. Que, comme il étoit Citoyen de Rome, il demandoit pour l'honneur présente suivant les Loix communes de la Ville, qu'ayant été assigné on lui permist de plaider sa cause, & de subir le hazard d'estre jugé par le Peuple Romain. Qu'il n'avoit pas tant d'apprehension de la haine & de l'envie, qu'il n'eust aucune esperance en la Justice & en la compassion de ses Citoyens. Que, si on le veut mener en prison sans l'avoir oui, il en appelle une autre fois aux Tribuns, & qu'il les exhorte de ne pas imiter ces personnes qu'ils haïssoient ; Que si les Tribuns confessent qu'ils se sont accordés ensemble de supprimer les appellations, comme on en accuse les Decenvirs, il proteste qu'il en appelle devant le Peuple ; Qu'il invoquoit à son secours les ordonnances qui venoient d'être établies touchant les appellations, par les Consuls & par les Trib. Car qui pourroit avoir la liberté d'appeller, si celui-là ne l'a pas, qui n'a point été condamné, & qui ne s'est pas même défendu ? Qui sera-ce du menu Peup. qui trouvera dans les Loix son asile & sa protection, si A. Cludius n'y en trouve point ? Qu'il doit servir de témoignage pour faire connoître à tout le monde, si l'on a voulu établir la liberté ou la tyrannie par les nouvelles Loix qu'on a faites ; & si les appellations dont on fait une si belle monstre contre les violences des Magistrats, sont seulement un privilege en apparence, ou des appuis solides & veritables. Virginius répondit à cela, qu'il n'y avoit qu'Appius au monde qui ne devoit point jouir du benefice des Loix, & qui ne devoit point avoir de part aux droits civils & naturels. Que le Peuple regardast son Tribunal, qui étoit le refuge & la forteresse de toutes sortes de crimes, d'où ce Decenvir perpetuel affamé des biens, & altéré du sang du Peup. menaçoit tout le monde avec les faisseaux & les haches ; D'où ce superbe, qui méprisoit les

D'eux & les hommes, environné non pas de Licteurs, mais, bourreaux, & ayant passé des rapines & des carnages à la palardise, avoit aux yeux du Peuple Romain arraché une fille Romaine, de condition libre, d'entre les bras de son pere, pour donner à un ministre de ses voluptez, comme une esclave prise dans la guerre; d'où par un jugement cruel il avoit contraint pere d'armer ses mains contre sa fille; d'où il avoit ordonné qu'on jettât dans les prisons l'oncle & le fiancé de cette fille morte, parce qu'ils vouloient enlever son corps, estant moi touché de sa mort, que du dépit d'estre privé de l'esperance la violer; Qu'outre tout cela il avoit fait bastir des prisons qu'il avoit accoustumé d'appeller, le séjour & la demeure du Peuple Romain. Et partant qu'il en appellast tout autant de fois qu'il voudroit, puis qu'on pouvoit autant de fois prouver contre lui qu'il n'avoit pas voulu juger la provision de la liberté à la fille qu'on pretendoit être libre, Que s'il ne comparoît devant l'Juge, il ordonne qu'on le constitue prisonnier comme un criminel convaincu. Bien que personne ne contredist à ce jugement, neantmoins tout le monde en fut touché, & le supplice d'un homme de cette consideration fit en quelque sorte juger au Peuple, qu'il ne jouissoit déjà que d'une très grande liberté. Cela n'empescha pas pourtant qu'Appian ne fust mis en prison, & le Tribun luy donna jour pour deffendre. Cependant les Ambassadeurs des Latins & des Herniques vinrent à Rome, pour témoigner leur ressentiment & leur joye de la reconciliation du Senat avec le Peuple; & apporterent en faveur de cette paix au Temple de Jupiter dans le Capitole une couronne d'or. Veritablement elle n'estoit pas de grand prix; mais en ce temps là on ne possedoit pas de grandes richesses, & les choses de Religion se faisoient avec plus de pieté que de pompe. On apprit d'eux que les Eques & les Volsques faisoient un grand appareil de guerre. C'est pourquoy il fut ordonné que les Consuls prendroient chacun leur departement. Les Sabins échurent par le sort à Horatius, & les Eques & les Volsques à Valerius. Lors qu'ils eurent publié la levée, non seulement les plus jeunes, mais un grand nombre de ceux qui n'estoient plus obligez d'aller

guerre, & qui avoient servy leur temps, se firent librement enroller. De sorte que par ce moyen on n'eut pas ulement de grandes troupes, mais l'armée en fut plus rte par ce mélange de vieux soldats qui se joignirent ec les jeunes. Avant que de sortir de la Ville ils exposent publiquement les Loix des Decemvirs gravées en cuite, qu'on appelle aujourd'hui les Loix des douze Tables. eantmoins il y en a qui ont écrit que les Ediles eurent ette commission par l'ordre des Tribuns. Quoy qu'il en it, C. Claudius qui avoit toûjours detesté les crimes des ecemvirs, & qui haïssoit sur toute chose l'orgueil & l'indulgence de son neveu, s'estoit autrefois retiré à Regille son ancienne patrie; mais alors il retourna à Rome cha gée années comme il estoit, afin d'interceder pour un homme dont il avoit hay les vices. Ainsi paroissant en deuil, & a fort mauvais équipage parmy ses amis & ses parens, il rêtoit chacun dans la place, & prioit les uns & les autres, *qu'ils ne voulussent pas permettre qu'on attachast ce deshonneur à la famille des Claudiens, que de les faire paroistre dignes de la prison & des fers; & qu'un homme qui devoit estre aux ecles futurs en si grande consideration pour avoir fait leurs loix, & composé le Droit Romain, demeurast dans les prisons army les brigands & les voleurs. Qu'ils oubliassent un peu leur colere pour avoir plus de connoissance, des penées plus moderées, & qu'ils donnassent plustost un homme seul à tant de personnes du même nom & du même sang qu'il le demandoient, que de refuser tant de personnes à cause de la hayne d'un seul homme; Que luy-mesme il intercedoit, & qu'il donnoit ce a à sa race, & à son nom, bien qu'il ne fust pas reconcilié avec ce miserable, qu'il tâchoit alors de secourir; Qu'ils avoient reconuré la liberté par le courage & par la vertu, & qu'ils pouvoient aussi par un effet de la clemence reestablr l'union, & la bonne intelligence entre tous les ordres de l'Estat.* Il y en eut qui furent plus touchez de pitié pour Claudius, que pour celuy dont il deffendoit la cause. Mais Virginius remonstroit, que si l'on devoit avoir de la pitié, c'estoit de lui-même, & de l'infortune de sa fille; Qu'ils entendissent les prieres, non pas de la maison des Claudiens, qui s'estoient rendus les ti-

rans du Peuple, mais des p^retres de Virginie, & des trois Tribuns qui ayant esté creéz pour secourir le Peuple, imploreront eux mesmes le secours & l'assistance du Peuple. Ces plaintes serblerent les plus justes, c'est pourquoy Claudius se voia privé de toute esperance, se tua lui même avant que jour de l'assignation fust escheu. En même tems Oppius qui étoit le plus odieux après Appius, fut accusé par Numitorius, parce qu'il estoit dans la Ville lors que son Colleague rendit un jugement si injuste. Toutefois une injure qu'avoit fait Oppius lui nuisit bien davantage que celle qu'il n'avoit pas empêchée. On produisit contre lui pour témoin un vieux soldat, qui avoit fait vingt-sept campagnes, & qui avoit receu huit fois des récompenses extraordinaires. Ce soldat portant avec lui ses récompenses, déchira ses habits en la presence du Peuple, lui montra son dos decoupé de coups de verges, & demanda seulement, Que, si Oppius qui l'avoit fait traiter de la sorte pouvoit lui imputer la moindre faute, il lui fît souffrir de nouvelles peines, bien qu'il n'eust plus de charge qui lui en donnast l'authorité. Oppius fut en même tems mis en prison, & avant que le jour de son jugement fût venu il se fit mourir lui-même. Les Tribuns confisquerent les biens d'Appius & d'Oppius, leurs compagnons s'en allerent en exil, & leurs biens furent aussi confisqués. Pour M. Claudius, qui avoit demandé Virginie comme son esclave, il fut aussi condamné à mort; mais Virginie lui remit cette peine, & il s'en alla en exil à Tivoli. Ain-
les Manes de Virginie, plus heureuse après sa mort que durant sa vie, ayant couru par tant de maisons pour tirer la vengeance de son injure, furent enfin satisfaits par la punition de tous les coupables. Au reste, le Senat étoit déjà dans une grande apprehension, & les Tribuns avoient déjà pris le même visage que les Decemvirs, lorsque M. Duilius qui étoit de leur nombre, & qui vouloit adroitement donner une bride à leur autorité trop grande, parla en ces termes. *Enfin, dit-il, nous en avons assez fait pour l'establissement de la liberté, & pour satisfaire à nos vengeances; c'est pourquoy je ne souffriray pas davantage du*

rant le reste de cette année, ny qu'on appelle quelqu'un en jugement, n'y qu'on mette quelqu'un en prison. Et certes je ne saurois prendre plaisir qu'on recherche des fautes déjà effacées, puis que les nouvelles ont esté suffisamment punies par les supplices des Decemvirs; & d'ailleurs la vigilance des deux Consuls, & le soin qu'ils auront de deffendre la liberté, vous assurent qu'à l'avenir on n'attentera plus rien où l'on ayt besoin de la puissance des Tribuns. La moderation de ce Tribun dissipa la crainte du Senat; mais elle augmenta son dépit contre les Consuls, parce qu'ils s'estoient monstrez si passionnez pour le Peuple, qu'ils avoient eu plus d'égard à ses Magistrats qu'aux Magistrats Patriciens, & que les ennemis du Senat s'étoient saulez de le persecuter, avant que ces Consuls eussent fait semblant de le deffendre. Il y en avoit aussi qui disoient, que le Senat avoit trop facilement autorisé des loix qu'ils avoient proposées, & qu'il n'y avoit point de doute qu'ils n'eussent enfin cédé au temps dans le trouble où estoit la Republique.

16. Enfin, après que les choses eurent esté pacifiées dans la Ville, & que ce qui concernoit le Peuple eut esté bien établi, les Consuls allerent chacun où ils avoient leur département de guerre. Valerius marcha contre les deux armées des Eques & des Volsques qui s'étoient jointes en Algide, & soustint cette guerre par sa prudence bien plutôt que par ses forces. Que si d'abord il eust hazardé une bataille, je ne sçay si l'on ne s'en fust point trouvé mal, d'autant que le courage de ses gens étoit alors abattu par la mauvaise conduite des Decemvirs, & que les ennemis en avoient tiré de nouvelles forces. Ainsi il tenoit ses troupes campées à mille pas de leur camp; Et cependant, les ennemis vinrent se mettre en bataille dans l'espace qui estoit entre les deux camps; & faisoient de là tous leurs efforts par des deffis & par des injures, pour attirer les Romains au combat, mais on ne leur faisoit aucune réponse. Enfin les Eques & les Volsques lassez de demeurer si long temps en un endroit, & voyant qu'ils esperoient en vain de donner bataille, se retirèrent de part & d'autre, comme si on leur eust cédé la victoire.

Une

Une partie s'alla jeter chez les Herniques, & l'autre dans le pays des Latins pour y faire des pillages, n'ayant laissé dans leur camp qu'une espece de garnison, plustost que des forces capables de soutenir un combat. Le Consul qui eut avis de cela, leur rendit avec usure la crainte qu'on en avoit auparavant receüe; Car ayant mis ses gens en bataille il alla luy-même attaquer les ennemis, & les deffier au combat. De sorte que, comme ils l'eurent refusé par la connoissance qu'ils avoient de leur foiblesse, & de combien leurs forces étoient diminuées par l'absence de leurs autres troupes, les Romains en receurent un nouveau courage, & crûrent que des ennemis estoient vaincus qui se tenoient renfermez dans leur camp avec tant de crainte & d'épouvante. Enfin après avoir tout le long du jour attendu si les ennemis se presenteroient au combat, la nuit obligea les Romains de se retirer, & de venir prendre leur refection. Au contraire les ennemis épouvantez, & n'ayant plus le même courage qu'auparavant, envoient de tous côtez pour faire revenir leurs gens, qui étoient allez faire des courtes dans les terres ennemies. Ceux qui étoient le plus proches revinrent en diligence; mais on ne pût trouver les autres qui avoient passé plus avant. Aussi-tost qu'il fut jour, les Romains sortirent de leur camp pour attaquer les retranchemens de l'ennemy, s'il ne vouloit se refoudre au combat; Et comme le Soleil fut levé, & qu'ils ne paroissent point encore, le Consul commanda qu'on fît marcher les Enseignes. Alors les Eques & les Volsques voyant que l'armée Romaine commençoit à se remuer pour venir contre eux, eurent honte que deux armées victorieuses se deffendissent plutôt par leurs retranchemens que par leur courage, c'est pourquoi ils demanderent aussi le signal du combat, & le receurent de leurs Capitaines. Déjà une partie estoit hors des portes, & les autres sans quitter leur rang venoient se mettre chacun en son poste lors que le Consul Romain les vint attaquer avant qu'il fussent rangez en bataille, & qu'ils fussent entierement sortis. Comme ils estoient en incertitude de ce qu'ils feroient, & qu'ils se regardoient les uns les autres comme

de

les gens épouvantez , il augmenta leur épouvante par de grands cris , & les chargea avec impetuosité. Ils reculent d'abord , mais ensuite aiant repris courage , & voiant que leurs Capitaines leur reprochoient de toutes parts de se laisser vaincre par des vaincus , ils recommencerent le combat. Le Consul de son côté sollicitoit les Romains de se souvenir , que ce jour-là étoit le premier qu'ils avoient combattu en hommes libres pour une Ville libre ; Qu'ils seroient victorieux pour eux-mêmes , qu'ils ne seroient pas le prix de la victoire des Decemvirs. Que cette guerre ne se feroit pas par la conduite d' Appius , mais de Valerius qui étoit descendu des libérateurs du Peuple Romain , & qui en étoit lui-même le Libérateur. Qu'ils témoignassent que dans les batailles précédentes il n'avoit pas tenu aux soldats , mais seulement aux capitaines , qu'on n'eust remporté des victoires ; Qu'il leur étoit honteux d'avoir montré plus de courage contre leurs Citoyens que contre leurs ennemis , & d'avoir plus appréhendé la multitude dans la Ville qu'à la campagne. Qu'il n'y avoit eu qu'une Virginie dont l'honneur & la chasteté eust été en danger durant la paix , & qu'il n'y avoit eu qu'un Appius redoutable par sa paillardise , mais que si la fortune change , & qu'elle se lassé d'estre pour eux , tous leurs enfans sont en peril par un si grand nombre d'ennemis. Que neantmoins il n'avoit garde de pronostiquer des choses que Jupiter & Mars peres des Romains , ne laisseront jamais tomber sur une Ville qui a été fondée sous leurs auspices. Il les faisoit aussi souvenir de l'Aventin , & du Mont-sacré , afin qu'ils rapportassent la domination entiere & sans tache au même endroit où peu de mois auparavant ils avoient trouvé la liberté ; qu'ils monstrassent que les soldats Romains n'avoient pas moins de courage , après avoir chassé les Decemvirs , qu'avant qu'ils fussent créés , & que la vertu du Peuple Rom. n'étoit pas diminuée pour avoir reçu des Loix qui égalloient tout le monde. Lors qu'il eut parlé de la sorte aux gens de pied , il courut du même pas à la Cavalerie. Courage brave jeunesse , dit-il , surpassez en courage l'Infanterie , comme vous la surpassez par le rang. Aux premiers coups qu'elle a donnez , elle a fait plier les ennemis , achevez de les châtier , puis qu'ils sont déjà ébranlez. Ils

ne s'attendoient pas votre effort, & à l'heure que je vous parle ils meditent plutôt leur fuite qu'ils ne pensent à résister. Ils poussent donc leurs chevaux contre l'ennemi déjà en désordre par le combat des gens de pied; & ayant rompu ses rangs ils enfoncent & traversent leur bataillon: de sorte qu'une partie ayant passé jusqu'à la pleine campagne, ils coupent chemin à plusieurs qui prenoient la fuite, empêchent les autres de retourner dans leur camp; & comme ils avoient gagné le devant, & que les ennemis les rencontroient de toutes parts, ils mirent parmi eux une épouvante générale. L'infanterie, & le Consul en personne, firent contre leur camp les plus grands efforts de cette guerre aussi il s'en rendit le maître avec un grand carnage des ennemis, mais avec un butin encore plus grand. Le bruit de cette victoire passa non seulement dans la Ville, mais du côté des Sabins dans l'autre armée. Elle remplit la Ville de joie, & donna à l'autre armée une généreuse émulation & un ardent desir de parvenir à la même gloire. Déjà par quelques courses & par de légères escarmouches, Horatius ayant exercé ses gens, les avoit accoutumés à se confier en leur courage, plutôt qu'à se souvenir de l'ignominie qu'ils avoient reçue sous la conduite des Decemvirs; par le succès des petits combats ils avoient conçu l'espérance de réussir avec honneur dans les plus importantes occasions. Cependant, les Sabins encouragez & superbés par le bonheur de l'année précédente, les pressent & touchent de les irriter, leur demandant pourquoi par de petites courses qui ressembloient à des brigandages, ils s'amusoient à perdre temps; & si par tant de petits combats qui n'étoient de nulle importance, ils croyoient décider cette guerre; Qu'ils se résolussent plutôt à une bataille, que, pour terminer tout d'un coup une si grande affaire ils en laissassent la décision à la fortune. Outre que les Romains étoient déjà assez excités d'eux-mêmes, ils étoient encore irrités par l'indignité de ces choses. Ils ne pouvoient endurer que l'autre armée retournât victorieuse dans Rome, tandis que l'ennemi leur venoit faire de bravades. Quand fera-ce, disoient-ils, qu'ils feront égaux aux ennemis, s'ils ne le sont pas à cette heure! Le

que le Consul eut reconnu que le camp estoit remply de ces murmures, il fit assembler ses compagnons, & leur parla en ces termes : *Mes compagnons, je croy que vous aurez appris comment les choses se sont passées en Alvide. On a montré tout le courage, & l'on a eu tout le succès qu'on pouvoit esperer de l'armée d'un Peuple libre. On a obtenu la victoire par la prudence de mon Colleague, & par la valeur de ses gens. Pour ce qui me regarde maintenant, je suivrai la resolution, & j'auray le courage que vous me donnerez. On ne peut avec utilité tirer cette guerre en longueur, on peut la terminer de mesme. S'il est besoin de la prolonger, je feray bien en sorte que par la mesme discipline que j'ay observée jusques ici, vostre force & vostre esperance s'augmenteront de jour en jour. Que si déjà vous avez assez de cœur, & que vous en vouliez venir aux mains, poussez maintenant le mesme cry que vous pousseriez si vous alliez à la charge, & donnez moy ce tesmoignage de vostre volonté, & de vostre vertu.* Apres qu'ils eurent jetté ce cry avec une grande allegresse, il les assura qu'il satisferoit à leurs desirs, & que le lendemain il les meneroit au combat. Ils employèrent le reste du jour à preparer leurs armes, & le lendemain les Sabins n'eurent pas si tost apperceu que les Romains se mettoient en bataille, que la passion qu'ils en avoient les fit paroistre en campagne en mesme tems. Le combat fut tel qu'on pouvoit l'attendre de deux armées, qui se fioient toutes deux en leurs forces. Car l'une estoit enhardie par son ancienne reputation, & par la gloire qui l'accompagnoit de tout tems, & l'autre estoit devenuë superbe par sa nouvelle victoire. Au reste, les Sabins ayderent la force par une ruse de guerre. Car ayant rendu leur bataillon égal de chaque face, ils reserverent deux mille hommes pour aller c'arger durant le combat la pointe gauche des Romains. Et en effect l'ayant attaquée en flanc, ils commençoient à la mal mener, si environ six cens hommes de la Cavalerie de deux Legions ne fussent venus à son secours. Ils mettent donc pied à terre, courent à leurs gens qui commençoient à reculer, se presentent à la teste du bataillon, s'opposent en mesme tems à

l'ennemi, & ayant partagé le peril où les gens de pied étoient réduits, ils leur releverent le courage par la honte qu'ils leur donnerent. Car ils furent honteux de voir que la Cavalerie s'acquittast de son devoir, & de celuy mesme des autres avec tant d'honneur & de gloire ; & que des gens de pied ne pouvoient qu'à peine égaler des gens de cheval, qui s'étoient faits gens de pied pour les secourir. Ils retournent donc au combat qu'ils avoient abandonné, ils regagnent le lieu d'où ils avoient esté repoussés, & dans le même moment non seulement on recommença le combat, mais les troupes des Sabins furent contrainte de plier. Alors les gens de cheval couverts de l'Infanterie remontent sur leurs chevaux, & vont en diligence de l'autre côté porter à leurs gens la nouvelle de la victoire ; & en même tems ils se jettent sur les ennemis, qui avoient déjà pris l'épouvante, parce que leur pointe la plus forte & la plus ferme avoit déjà esté deffaitte. Enfin il n'y en eut point qui monstrerent en cette occasion plus de force & de courage. Cependant, le Consul pourvoit de son côté toutes choses ; il donne des loüanges à ceux qui faisoient bien leur devoir, & fait des reproches à ceux qui combattoient lâchement. Ses reprimandes donnerent du cœur aux plus lâches, qui imiterent les plus braves, & la honte ne les anima pas moins que la loüange avoit animé les autres. Ainsi ils renouvellent le cry de tous côtez, & repoussent d'un commun effort les ennemis qui ne pûrent plus soutenir l'impetuosité des Romains. Les Sabins mis en fuite, & dissipés par la campagne, laissent leur camp en proie à l'ennemi. Et les Romains y recouvrerent, non pas comme en Algide ce qu'on avoit pris sur les allies, mais ce qu'ils avoient perdu eux-mêmes par les dégats qu'on avoit faits dans leurs terres. Bien qu'on eust obtenu deux victoires par deux batailles différentes, neantmoins le Senat n'ordonna malicieusement pour toutes les deux qu'un jour de prieres & d'actions de graces en faveur des deux Consuls ; mais le Peuple ne laissa pas de les continuer le jour suivant, & d'aller de lui-même, & sans en avoir un autre ordre, faire ses prieres dans les Temples ; Et cette

de

levotion du Peuple qui y accouroit de tous costez fut en
 quelque sorte plus celebre que l'autre, par son ardeur &
 par son zele. Les Consuls entrerent dans la Ville en deux
 divers jours, par une resolution prise entre-eux; & firent
 assembler le Senat dans le Champ de Mars. Comme ils
 commençoient à parler des choses qu'ils avoient execu-
 tées, les principaux du Senat firent des plaintes, & dirent
 que pour lui faire peur on l'avoit convoqué à dessein au
 milieu des gens de guerre. C'est pourquoi les Consuls
 pour couper le chemin aux reproches & au blâme qu'on
 leur en pourroit donner, le firent passer dans les Prez
 Flaminiens, où est aujourd'hui le Temple d'Apollon, &
 qu'on appelloit dès ce tems-là le Cirque Apollinaire. Or
 parce que d'un commun consentement le Senat leur re-
 fusa l'honneur du triomphe, L. Icilius Tribun du Peuple
 en fit pour les Consuls la proposition au Peuple, bien
 que plusieurs du Senat s'y presentassent pour persuader
 le contraire, & principalement C. Claudius qui crioit,
Que les Consuls vouloient triompher du Senat, & non pas des
ennemis; Qu'ils demandoient une recompense pour les servi-
ces particuliers qu'ils avoient rendus aux Tribuns & non pas
une marque d'honneur de leur courage, & de leur vertu; que
jusques là le Peuple n'avoit jamais disposé du triomphe, &
que le pouvoir d'en disposer avoit tousjours esté remis au Se-
nat; que les Roys mesmes n'avoient jamais rien retranché de
l'autorité de ce premier de tous les Ordres de l'Estat; Qu'il ne
faloit pas que les Tribuns interposassent leur puissance en tou-
te sorte d'occasions, pour empescher que les resolutions du Con-
seil public eussent quelque effet; qu'au reste la Republique
demeurerait libre, & que les Loix auroient esté rendues égales, si
chaque Ordre conserve ses droits & sa dignité. Bien que
 quantité d'autres, & mesme des plus vieux du Senat, al-
 leguassent quantité d'autres choses sur le même sujet,
 neantmoins tous les Tribuns approuverent la proposition
 des Tribuns. Ce fut la premiere fois que de l'ordonnance
 du Peuple & sans l'autorité du Senat, on obtint l'hon-
 neur du triomphe. Cette victoire des Tribuns & du Peuple
 se convertit presque en une licence pernicieuse à la
 Republique: Car les Tribuns complotterent ensemble de

se faire continuër dans cette charge ; & afin de mieux cacher leur ambition, ils resolurent aussi de faire continuer les mêmes Consuls, apportant pour leurs raisons que le Senat vouloit ruiner les droits du Peuple, à la honte même des Consuls. *Que pourroit-il arriver* (disoient-ils) *si un tems que les Loix ne sont pas encore bien établies, les Consuls entreprennent de persecuter les Tribuns par leurs complots & par leurs factions ? Qu'on n'auroit pas toujours pour Consuls des Horaces & des Valeres, qui preferassent la liberté du Peuple à leur puissance & à leur autorité.* Il arriva par une aventure favorable en ce tems-là, que M. Duillius presidoit à l'Assemblée, homme prudent & avisé, qui prevoioit bien qu'on ne pouvoit rien attendre de la continuation du Tribunal que de la hayne & de l'envie. C'est pourquoy protesta hautement, qu'il n'auroit aucun égard à la poursuite que les vieux Tribuns faisoient pour la même charge : mais ses compagnons le presserent de laisser aux Tribuns la liberté de donner leurs suffrages ; ou qu'au moins il laissast cette election au pouvoir de ses Collegues, qui promettoient de faire toutes choses selon la Loy, & non pas à la fantaisie du Senat. Sur cette contestation Duillius fait venir les Consuls, & leur demande leur sentiment touchant la creation de leurs successeurs. Lors qu'ils eurent répondu qu'ils en vouloient créer de nouveaux, voyant qu'il avoit des partisans d'une opinion agreable au Peuple, sans qu'ils fussent neantmoins du Peuple, il alla avec eux à la place, & les ayant presentez au Peuple, il leur demanda en la presence de la Multitude ce qu'ils feroient, si le Peuple Romain les vouloit continuer dans le Consulat, en consideration de la liberté qu'ils avoient rétablie dans la Ville, & des grandes choses qu'ils avoient faites dans la guerre. Enfin après avoir témoigné qu'ils n'avoient point changé de resolution, il leur donna des loüanges d'avoir toujours affecté d'estre dissemblables aux Decemvirs, & passa outre à l'élection. Ainsi ayant créé cinq Tribuns du Peuple, & voyant que ses neuf compagnons faisoient ouvertement des efforts, afin d'être continuez, & que les autres poursuivans n'avoient pas pour eux le nombre necessaire des Tribus, il congédia

Assemblée, & ne la convoqua plus pour ce sujet. Il remonstra qu'on avoit satisfait à la Loy, qui n'avoit point défini le nombre des Tribuns, & qui ordonnoit seulement qu'on en laissât quelques-uns à élire, & que ceux qui avoient été créez par le Peuple les choisissent à leur volonté; Et là dessus il fit la lecture de la Loy, qui étoit comprise en ces paroles : *Si l'on propose dix Tribuns du Peuple, & qu'en ce jour là on en élise moins de dix, Que ceux que les Tribuns déjà créez choisiront pour leurs Collègues, soient reputés Tribuns aussi legitimement créez, que ceux qui auront esté élus par le Peuple.* Enfin Duillius ayant toujours perseveré dans la même resolution, & remontré que la Religion ne pouvoit avoir quinze Tribuns il fit ceder à ses raisons l'ambition de ses Collègues, & se demit de sa charge, considéré également & du Senat & du Peuple. Au reste, les nouveaux Tribuns suivirent la volonté du Senat dans l'élection de leurs Collègues; car ils en choisirent tous des Patriciens, & même Consulaires, S. Tarpeius, & M. Haterius. On créa pour Consuls Sp. Herminius, & T. Virginus Celimontanus, qui se montrèrent comme intermédiaires entre le Senat & le Peuple & qui par ce moyen retinrent la paix dans la Ville, & dans la campagne. Cependant, comme Trebonius estoit animé contre le Senat, parce qu'il pretendoit en avoir esté trompé & trahi par ses compagnons dans l'élection des autres Tribuns, il proposa cette Loy. *Que quiconque proposera au Peuple Romain la creation des Tribuns, il ne cessera d'en parler jusqu'à ce qu'on eust remply le nombre de dix.* Enfin il s'occupa durant tout le tems de son Triumvirat à tourmenter les Patriciens; & cela fut cause qu'on lui donna le surnom d'Asper, comme qui diroit dur & le rigoureux. Ensuite M. Geganus Macerius, & C. Julius furent faits Consuls, & apaisèrent les troubles qui étoient entre les Tribuns & la jeunesse Patricienne, sans rien faire contre leur puissance, & en conservant la majesté du Senat. Ils empêcherent le Peuple de se mutiner, & tinrent les choses dans un état paisible, en différant la levée qu'on avoit ordonnée pour la guerre contre les Etrusques & les Volscques. Car ils remon-

- stre-

frerent que, si la Ville demouroit tranquille, toutes choses seroient tranquilles au dehors, & qu'il n'y avoit rien qui relevât davantage le courage des ennemis que les dissensions civiles. Le soin qu'ils eurent d'establiir la paix fut cause aussi de l'union & de la bonne intelligence des Citoyens : Mais comme l'un des deux Ordres estoit toujours ennemy de la moderation de l'autre, les jeunes Patriciens commencerent à mal-traiter le Peuple qui vivoit dans le repos. Veritablement les Tribuns entreprirent de secourir les foibles & les moindres d'entre le Peuple, mais leur secours ne profita gueres d'abord, & depuis peine pûrent-ils eux-mêmes se garantir des outrages. L'effet durant les derniers mois, & comme il arrive d'ordinaire sur la fin de chaque année, où la puissance des Magistrats s'enerve & devient plus foible, il se fit quantité d'injures par les complots des plus puissants : de sorte que le Peuple, qui n'avoit eu durant dix ans que des Tribuns en apparence, n'avoit pas grande esperance en leur autorité, si ce n'est qu'il s'en fît quelqu'un qui ressembloit à Icilius. Les plus anciens du Senat étoient assez persuadés que leur jeunesse étoit un peu trop insolente ; mais cependant tout ils aimoient mieux qu'il y eût trop d'ardeur en les partisans qu'en leurs avversaires. Ainsi il est si difficile de garder de la moderation dans la liberté, qu'en seignant à vouloir estre égal aux autres on s'éleve de telle sorte qu'on ne penseroit pas estre libre, si l'on n'avoit abaissés les autres. Nous nous rendons terribles & redoutables pensant seulement nous mettre en état de ne rien craindre ; & comme si c'estoit une nécessité d'outrager ou d'estre outragés, nous renvoyons sur autrui les injures que nous repoussons. L'année suivante T. Quintius Capitolinus fut fait Consul pour la quatrième fois, & on lui donna Agrippa Furius pour compagnon au Consulat. Durant qu'ils furent en charge, il n'y eut ny sedition dans la Ville, ny guerre au dehors, mais ils furent menacez de l'un & de l'autre : Car la discorde des Citoyens ne pouvoit plus estre reprimée, & les Tribuns & le Peuple étoient animés contre le Senat, parce qu'aussi-tôt qu'on ajo-

oit quelqu'un des Nobles, cela troubloit toujours les Assemblées par quelques nouvelles contentions. Au premier bruit qu'elles exciterent, comme à un signal qu'on eût donné, les Eques & les Volsques ne manquerent pas à prendre les armes, outre que leurs Capitaines affamez de butin leur avoient persuadé, *Qu'on n'avoit pu faire dans Rome la levée des gens de guerre, qui avoit été ordonnée il y avoit déjà deux ans; Que la Multitude ne vouloit plus obéir; que c'étoit la raison pour laquelle on n'avoit point envoyé contre eux d'armées; Que la discipline militaire s'évanouissoit chez les Romains, par une trop grande licence; Que Rome n'étoit plus considérée comme la commune Patrie; Qu'ils avoient tourné contre eux-mêmes toutes les inimitiez & les haines qu'ils avoient autrefois contre leurs ennemis; Qu'on avoit maintenant une belle occasion de se défaire de ces Loups qui se faisoient aveugler par une rage intestine.* Ils se jetterent prestement dans le país des Latins avec leurs forces jointes; & ensuite voiant que personne ne leur résistoit, les chefs de cette entreprise glorieux de leurs succès vinrent faire des pillages jusqu'aux murailles de Rome, du côté de la Porte Esquiline, comme pour assiéger la Ville à sa confusion & à sa honte, des désordres & des dégâts qu'ils faisoient à la campagne. Enfin s'étant retirés avec leur proie sans que personne les poursuivist, ils prirent leur chemin vers Corbion. Cependant, le Consul Quintus convoqua l'assemblée du Peuple & j'ai appris qu'il lui parla en ces termes. Messieurs, encore que ma conscience ne m'accuse d'aucune faute, je ne paroissais pourtant devant vous qu'avec de la confusion dans l'esprit, & de la honte sur le visage. Quoi vous sçavez, & la posterité le sçaura, que voyant le Cons. de Quintius qu'on a jugé quatre fois digne de l'honneur, les Eques & les Volsques qui naguères étoient à peine égaux aux Herniques, sont venus impunément & les armes à la main jusques aux murailles de cette ville! Certes bien qu'il y ait déjà long-tems que l'on vive dans le désordre, & que l'Etat soit réduit à une telle extrémité que je n'en espère rien d'heureux, si neantmoins j'eusse pu prévoir que cette nomination eust dû deshonnorer cette année, j'aurois bien pu l'éviter ou par l'exil, ou par la mort si je n'eusse pu sau-

ver mon honneur par une autre voye: Quoy, si des hommes &
 cœur eussent eu en main les armes qu'on a veu reluire à ni-
 portes, Rome eust couru fortune d'estre prise durant mesm
 que je suis Consul? Certes j'avois eu assez d'honneur, j'avo
 mesme assez vescu & il falloit que je mourusse dans mon tro-
 sième Consulat, afin de mourir glorieux. Qui est ce que les pl
 liches de nos ennemis ont si insolemment meprise? Est-ce vo
 ô Peuple de Rome? Est-ce nous qui sommes Consuls? Sil a-
 dice de nos ennemis est un effet de nostre faute, ostez-nous
 ne dignité dont nous nous sommes rendus indignes; & si ce
 vous semble peu ajoutez à cette honte les chastimens & i
 supplices. Mais si le mal vient de vous, je n'ay garde de souha-
 ter que les Dieux & les hommes vous en punissent; Je vous c
 mande seulement que vous vous repentiez de vostre faute
 que vous connoissiez qui vous estes. Ils n'ont pas crié que vo
 fussiez des lâches & des hommes sans courage, ils ne se sont p
 aussi confiez à leur force & à leur vertu; ils ont trop souvent
 remis en fuite, trop souvent passé sous le joug; Ils connoisse
 bien ce qu'ils peuvent, & connoissent ce que nous pouvons.
 dissention des Citoyens est le poison de cette Ville. Tandis q
 nous ne voulons point mettre de bornes à nostre puissance,
 que nous n'en voulons point donner à vôtre liberté: Enfin te
 dis que vous pouvez endurer les Magistrats Patriciens, & c
 nous ne pouvons souffrir les Magistrats Plebeiens les dispu
 & les combats du Senat & de la Multitude ont relevé le cou
 ge des ennemis. O Dieux! Que pretendez vous? Vous avez si
 haité des Tribuns, nous vous les avons accordés pour avoir
 paix. Vous avez désiré des Decenvirs, nous avons souffert la
 creation. Vous vous en êtes ennuyés, nous les avons contrai
 de se demettre de leur charge. Quand ils ont été personnes p
 vées, & que nous avons connu que votre haine perséveroit t
 jours contre eux, nous avons souffert que des hommes si illu
 & si considerables soient morts, & qu'ils soient allés en e:
 Vous avez voulu une autre fois créer des Tribuns du Peuple,
 vous les avez créés. Vous avez eu les Consuls de votre par
 encore que nous vissions bien que cela estoit outrageux au
 nat. Nous avons veu un Magistrat Patricien aussi affectio
 pour vous, que s'il avoit esté créé par vous, ou qu'on v
 l'

est donné comme vostre protecteur. Nous souffrons, & nous
 ons déjà souffert le support que vous espérez des Tribuns la
 culté d'appeller devant le Peuple, les ordonnances que les
 ateurs mêmes ont été obligés d'observer, & enfin l'aboli-
 n de nos droits, sous prétexte de faire des Loix égales à tout
 monde. Quand verra-t-on la fin de nos discordes? Quand
 us sera-t-il permis d'avoir une Ville, & une commune Pa-
 e? Nous avons été vaincus, vous avez été vainqueurs, &
 us avons fait moins de bruit dans notre défaite, que vous
 n'avez fait dans votre victoire. N'est-ce pas assez que
 us nous soyez redoutables? C'est contre nous que l'on s'est fai-
 el Aventin, & contre nous aussi qu'on s'est emparé du
 ont sacré. Les Esquilles ont été presque prises, & per-sonne
 s'est mis en état de les défendre; Les Volsques montoient
 ia sur nos remparts, & personne ne paroissoit pour les re-
 esser. Enfin, Messieurs, vous n'êtes hommes de courage que
 tre nous seu'ement, & vous ne prenez les armes que con-
 nous. Faites tout cela, nous le vou'ons bien; mais après
 s vous aurez assiégé le Senat; que vous aurez concerté
 te place en un camp, & que vous aurez rempli les p'isons
 premiers hommes de la Ville, sortez au moins avec le mé-
 cœur & avec la même furie hors de la Porte Esquiline.
 si vous n'avez pas cette hardiesse; voyez du haut de nos
 railles vos terres desolées, où l'on met tout à feu & à sang,
 iez le grand butin que l'on emmene; voyez fumer de tous
 ez les maisons déjà embrasées. Ce n'est que le public, me-
 rez-vous, qui se ressent de toutes ces choses, ce n'est que
 blic qui souffrira quand la campagne sera pillée,
 and on assiegera la Ville, & que toute la gloire de la guer-
 sera du côté de l'ennemi. Mais quand le public sera mal-
 ureux; où sera réduit le particulier? On vous apportera
 n-tost la nouvelle de la perte que chacun de vous vient de
 re dans la campagne; Qu'avez-vous dans la Ville qui soit
 bable de lareparer? V'ritablement vous avez des Tribuns,
 is ces Tribuns vous rendront-ils ce que vous aurez per-
 ? Ils vous donneront autant de paroles que vous en voudrez,
 feront autant d'accusations qu'il vous plaira, & enfin ils
 tasseront autant de Loix & de harangues les unes sur les
 tres, que vous en pourrez souhaiter. Mais de toutes ces

Harangues, & de ces belles Assemblées, personne ne s'en tournera en sa maison ni plus riche, ni plus heureux. Qui a jamais rapporté à sa femme & à ses enfans, que des haines, que des mécontentemens, que des inimitiés publiques & particulières, dont vous ne vous êtes jamais préservés par votre vertu, mais seulement par l'assistance d'autrui? Mais lors, vous étiez dans le camp sous la conduite des Consuls, & pas dans la place sous la conduite des Tribuns, & que votre généreux faisoit trembler les ennemis dans les batailles; non pas le Sénat dans les Assemblées, au moins après avoir pillé les terres de l'ennemi, vous retourniez en vos maisons chargés d'un butin glorieux, & comblés de biens & de gloire. Vous souffrez maintenant que l'ennemi s'en retourne riche de vos biens & de vos dépouilles. Demeurez donc dans vos Assemblées, & passez toute votre vie dans une place publique; mais sachez que la nécessité d'aller à la guerre que vous fuiez à tant de soin, vous fait de plus près que vous ne pensez. Il étoit peut-être bien dur de marcher contre les Eques & les Volscques; Voilà maintenant la guerre à vos portes. Si vous la repoussez bien-tôt, elle sera bien-tôt dans la Ville; Elle entrera dans la forteresse & au Capitole, elle vous poursuivra jusques dans vos maisons. Il y a déjà deux ans que le Sénat donna des levées, & de mener une armée en Algide, cependant, nous demeurons oisifs & sans rien faire. Nous nous amusons à disputer, & à nous dire des injures comme des femmes insensées, satisfaits de la paix présente; Et nous ne considérons pas que de cette lâche oisiveté on a terra bien-tôt renais, de grandes & diverses guerres. Je sçai bien que je vous pourrois entretenir de quantité d'autres choses qui vous plairoient davantage; mais quand mon humeur ne m'obligerait pas à vous dire que des choses vraies, au lieu de vous en conter agréables, la nécessité m'y contraindrait. Certes Messieurs, j'aimerois bien de vous plaire; mais quelque sorte de passion que vous puissiez avoir pour moi, j'aime beaucoup mieux vous voir assurés de votre salut. C'est une chose ordinaire, ceux qui parlent à la Multitude, seulement pour leur intérêt, sont beaucoup plus agréables, que ceux qui n'ont point d'autre but que l'utilité publique; si ce n'est peut-être que vous pensiez que ces flatteurs publics, que les partisans du Peuple

qui ne peuvent jamais permettre ni que vous soiez en guerre,
 ni que vous soiez en paix, ne vous sollicitent & ne vous fassent
 élever que pour vostre propre interest. Toutes les émeutes
 qu'ils excitent parmi nous ne tendent qu'à leur profit, & à
 leur avancement, & parce qu'ils connoissent bien qu'ils ne
 ont point considerez quand tous les ordres de l'Etat sont en
 bonne intelligence, ils aiment mieux estre les auteurs de sedi-
 tions & des troubles; ils aiment mieux faire du mal que de ne
 rien faire. Si enfin vous pouvez vous dégoûter de leurs actions,
 & que vous vouliez reprendre vos anciennes coutumes; je ne
 refuse point de supplices, si avant qu'il soit peu de jours, je ne
 mets en fuite ceux qui pillent maintenant vos terres, si je ne
 leur enleve leur camp, & si de nos portes & de nos murailles,
 je ne transporte jusques dans leurs Villes la terreur de cette
 guerre qui vous donne aujourd'hui de l'épouvante. Jamais les
 paroles d'un Tribun entierement populaire ne furent si a-
 greables au Peup., que le severe discours de ce rigoureux
 Consul. La jeunesse même, qui parmi tant de fraieurs a-
 voit accoutumé d'opposer au Senat comme de puissantes
 forces, un refus d'aller à la guerre, ne respiroit alors que la
 guerre, & ne demandoit que des armes. D'ailleurs, com-
 me les païsans qui fuioient, & ceux qui avoient été pillés
 ou blessés, ne rapportoient que des choses beaucoup plus
 pouvantables que celles qu'on voioit, ils remplirent tou-
 te la Ville d'indignation, & de colere. Le Senat s'étant li-
 cessus assemblé chacun jetta les yeux sur Quintius, com-
 me l'unique défenseur de la Majesté Romaine, & les plus
 considerables d'entre les Sénateurs dirent hautement, Que
 discours qu'il avoit fait étoit digne de sa charge, digne de
 tout de Consulats qu'il avoit glorieusement exercez, & digne
 de sa vie, signalée par les honneurs qu'il avoit souvent
 obtenus, & encore plus souvent meritez. Que pour les autres
 Consuls, ou ils avoient flaté le Peuple en trahissant la dignité
 du Senat; ou pour avoir voulu soutenir avec trop de secreté
 ses droits de cet Ordre ils avoient rendu la Multitude trop in-
 sultante, en pensant la soumettre & la ranger à son devoir;
 mais que T. Quintius avoit eu égard dans sa harangue & à la
 dignité du Senat, & à l'union de tous les Ordres, & particu-

lièrement autems où l'on étoit. Que partant on le prioit as
 son Colleague de prendre la conduite de la Republique; Qui
 prioit aussi les Tribuns, que se joignant avec les Consuls ils s'
 forçassent de repousser la guerre de leurs murailles, & de
 l'ille, & qu'en une occasion si puissante, & si digne de
 crainte de tout le monde, ils rendissent la Multitude obéissant
 au Senat. Que la Patrie cette mere commune des uns & des
 autres inuquoit les Tribuns, & imp'oroit leurs secours voyant
 les campagnes desolées, & la Ville presque affligée. Ainsi l'
 fit la levée du consentement de tout le monde: Car
 Consuls ayant remontré en pleine assemblée, que ce n'
 toit pas le tems de juger des procez, ordonnerent q
 tous les jeunes hommes qui étoient capables de porter
 armes, se trouvaissent le lendemain dans le Champ de Mars.
 Qu'ils donneroient un tems quand la guerre seroit achev
 pour escouter les raisons de ceux qui ne se feroient pas enr
 ler, & que celui dont l'excuse ne seroit pas recevable seroit
 puté pour un deserteur. Toute la jeunesse s'assembla le le
 demain. Chaque cohorte fit choix de ses Officiers, & l'
 commit dans chacune deux Senateurs. On dit que tou
 ces choses se firent si promptement, que les Questeurs
 rerent ce jour-là même les Enseignes hors du thresor,
 les apporterent dans le Champ de Mars; Que quatre he
 res après que le Soleil fut levé elles en partirent, & c
 cette nouvelle armée avec quelques compagnies de vie
 foldats qui suivoient volontairement, fit encore dix mil
 de chemin. Ils apperceurent les ennemis le jour suivant
 & camperent à Corbion assez proche d'eux. Enfin
 combattit le troisieme jour, & la bataille ne fut pas p
 long-tems differée. Les Romains étoient transport
 d'indignation & de colere, & les autres étoient pres
 par un remords de conscience, & par le desespoir du p
 don; après s'estre si souvent revoltez sans raison, & fa
 fondement. Bien que les deux Consuls fussent dans l'
 mée Romaine avec une même autorité, toutefois
 consentement d'Agrippa le commandement demeura
 un seul, ce qui a toujours esté utile & salutaire dans la co
 duite des grandes affaires; mais celuy qui avoit esté pi
 fe

en'abusa point de cet honneur. Il répondoit par sa
 mplaissance à la facilité de celui qui se soumettoit, en
 communiquant ses desseins, en lui donnant des loüan-
 s, & en se le rendant égal, encore qu'il ne le fust pas. Au
 te, Quintius avoit la pointe droite, & Agrippa la gau-
 e. Sp. Posthumius Albus l'un de leurs Lieutenans tenoit
 n lieu, & S. Sulpitius leur autre Lieutenant comman-
 it la Cavalerie. L'Infanterie de la pointe droite com-
 tit vaillamment, & les Volsques les soutinrent avec
 même courage. S. Sulpitius enfonça les ennemis, & passa
 travers avec sa Cavalerie; Et bien qu'il eust pû revenir
 le même chemin avant que les autres se peussent re-
 ndre, il crut qu'il étoit plus à propos de les battre en
 euë. En effet il les eust deffaits au même moment dans
 pouvante où ils étoient, si la Cavalerie des Eques &
 Volsques ne l'eust point amusé quelque tems. Là
 lpitius commença à crier *Qu'il n'étoit pas tems de remier-
 la partie, & qu'ils étoient eux-mêmes deffaits, & que
 hemin leur étoit fermé pour retourner à leurs gens, s'ils
 pouvoient ce combat jusques à l'extremité. Que ce n'é-
 pas assez de les mettre en fuite, qu'il falloit tuer les che-
 ux & les hommes, afin que personne ne pût revenir au
 mbat, & recommencer la meslée; Que les gens de cheval
 ennemis ne leur pouvoient pas résister, puis que l'infan-
 ie forte & serrée, comme elle estoit, avoit esté contrainte
 eder. Il ne parla pas à des fous, car ils mirent en
 te toute cette Cavalerie dès le premier choc qu'ils
 ncrerent, en renverserent par terre la plus grande par-
 , & percerent hommes & chevaux à coups de dards.
 nsi se termina le combat des gens de cheval. Et aussit
 t Sulpitius se retourna contre l'Infanterie, & en-
 ya aux Consuls porter nouvelle de ce qui s'estoit pas-
 Le Courrier arriva comme les ennemis estoient prests
 prendre la fuite: de sorte que certe nouvelle augmen-
 le courage des Romains déjà vainqueurs, & epou-
 nta les ennemis qui fuyoient déjà. Ils commencerent
 ne d'estre vaincus pa le milieu de leur bataillon, que
 Cavalerie avoit enfoncé & mis en desordre. Ensuite*

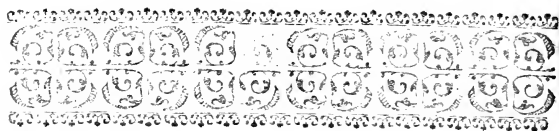
la pointe gauche fut repoussée par le Consul Quintius mais on eut un peu plus de peine à la pointe droite. Alo Agrippa homme hardy par son âge & par sa force, voya que de tous côtez les choses réussissoient mieux que l'on s'attendoit, arracha quelques Enseignes de la main de ceux qui les portoient, & en jeta quelques-unes au milieu des ennemis. Cela fut cause que les soldats animez par la crainte de la honte de perdre leurs Enseignes, se jetterent sur les ennemis avec tant d'ardeur & de courage, qu'ils remporterent la victoire égale de toutes parts. En même tems vint nouvelle de la part de Quintius; Qu'il avoit vaincu de son costé, qu'il étoit prest de donner dans le camp des ennemis, & que neantmoins il ne vouloit point l'attaquer, qu'il n'eût sceu si l'on avoit vaincu dans la pointe gauche. Que si Agrippa y avoit defait les ennemis, il amenaist ses troupes avec les siennes, afin que toute l'armée ensemble vint prendre part au butin. Ainsi Agrippa victorieux vint trouver son Collegue victorieux comme luy, & allèrent ensemble assaillir le camp de l'ennemy. Comme ils y trouverent peu de gens pour le defendre, ils en virent bien-tôt le bout, s'en rendirent maîtres sans combat, & ramenerent leur armée riche des dépouilles des ennemis, & outre cela toutes les choses qui avoient été perduës pendant le pillage de la campagne. J'ay apperçu qu'ils ne demanderent point le triomphe, & qu'il ne leur fut point offert par le Senat; mais l'on n'apporte point de raison pourquoy ils mépriserent cet honneur, ou pourquoy ils ne l'espérerent pas seulement. Pour moy, autant que je puis penetrer dans l'obscurité d'un tems si éloigné du nostre, je croi qu'ayant veu qu'on avoit refusé le triomphe à Horatius, qui outre qu'il avoit vaincu les Etrusques & les Volscques, avoit eu encore la gloire de terminer la guerre des Sabins, ils eurent honte de le demander, pour n'avoir executé qu'une partie de ces choses: peut-estre aussi qu'ils apprehenderent que s'ils le demandoient, & qu'ils l'obtinissent, il ne semblât qu'on eust plus d'égard aux personnes qu'au merite, & à la grandeur des services.

17. Mais cette glorieuse victoire qu'on avoit remportée sur les ennemis fut deshonorée dans la Ville, par le piteux jugement que rendit le Peuple, touchant les terres & les frontieres de ses Alliez. Car comme les Ariciniens & les Ardeates s'étoient souvent fait la guerre, sur quelques terres qui étoient entre-eux, enfin s'étant vus des maux qu'ils en recevoient de part & d'autre, ils firent les Romains pour Juges & pour arbitres de leur différend. Ainsi étant venus pour plaider leur cause devant le Peuple assemblé par les Magistrats, on procéda de part & d'autre avec beaucoup de contention & d'ardeur; lors qu'ils eurent produit leurs témoins, & les pièces justificatives de leur bon droit, & qu'on étoit prêt d'appeler les Tribus, & de prendre les suffrages du Peuple, Scaptius qui étoit de la populace s'éleva, & parla en termes. Si dit-il aux Consuls, *s'il m'est permis de dire mon opinion touchant les affaires de la République, je ne souffrirai pas que le Peuple fasse une faute en cette occasion.* Les Consuls refuserent de l'écouter comme un insensé; & parce qu'il crioit toujours qu'on trahissoit la République, ordonnerent qu'on le fît sortir de l'Assemblée; mais même tems il en appella aux Tribuns. Les Tribuns qui ont presque toujours conduits par le Peuple plutôt qu'ils ne conduisent le Peuple, accorderent à la curiosité de la multitude, que Scaptius diroit ce qu'il avoit envie de dire. Il dit donc, *qu'il étoit sur la quatre-vingt-troisième année de son âge; Qu'il avoit été à la guerre dans les terres mesmées dont il étoit question, non pas quand il n'étoit encore que une homme mais la vingt-troisième fois qu'il s'étoit fait enrôler, lors que l'on faisoit la guerre devant la ville de Corioles; Qu'il avoit rendu témoignage d'une chose qui véritablement pouvoit avoir été effacée par le tems mais qui étoit bien avant demeuree dans sa mémoire; Que les terres dont on étoit en dispute étoient des frontieres des Coriolans & qu'elles leur appartenoient, & que par consequent la ville de Corioles ayant été prise, elles appartenoient au Peuple Romain par le droit de la guerre; Qu'il s'étonnoit, & qu'il ne sçavoit pas par quelle raison les Ardeates & les Ariciniens qui n'avoient jamais rien*

pretendu sur ces terres, durant mesme que Corioles ne
pendoit que d'elle-mesme esperoient en frustrer le Peuple
main qu'ils avoient comme Seigneurs choisis pour arbitre
ce differend; Qu'encore qu'il eust peu de tems à vivre,
pouvoit s'empescher étant vieux comme il étoit de deffen
se & de garder au moins par sa voix, une terre qu'il avoit
à conquerir, tandis qu'il étoit jeune soldat. Que partai
exhorroit le Peuple de ne se point trahir lui-mesme, & a
se pas condanner en sa propre cause par une honte vaine
inutile. Les Consuls voiant que non seulement on a
écouté Scaptius avec un favorable silence, mais qu'on
prouvoit encore ce qu'il avoit dit, appellent à tém
les Dieux & les hommes de l'injustice épouvant
qu'on se preparoit de faire, mandent les premiers du
nat, & s'en vont avec eux de part & d'autre prier
Tribuns, Qu'i's ne souffrissent point une action si lasche
qui devoit estre de si mauvais exemple, que des Sages con
tissent à leur profit les causes que l'on plaideroit devant e
eux principalement qu'encore qu'il fust permis à un
d'avoir soin de son interest, on ne feroit pas un si grand
en prenant cette terre, qu'on feroit une grande perte en
nant par cette injustice l'affection des allies. parce que la p
se de la reputation est une perte si considerable, qu'on n
s'auroit estimer. Voulez-vous que ces Deputez portent
eux la nouvelle d'un jugement si injuste? Qu'on le publi
tous costez? Que les allies l'entendent? Que les ennemis en
ient connoissance? Avec quelle douleur les allies l'escouteront
ils! avec quelle joie les ennemis? Pensez-vous que nos
sins en rejettent la faute sur les reserves d'un Vieillard
vous en aura persuadez? Peut-estre que le nom de Scap
devendra celebre par la memoire de cette action; mais cep
dant, le Peuple Romain representera le personnage de ces
ches, qui ne cherchent que l'occasion de profiter des fai
d'autrui. Qui est le juge si méchant, qui en la cause d
homme pris é se soit attribué les choses dont on étoit en dis
te? Scaptius mesme ne le feroit pas, bien qu'il ait perdu to
honte. Voilà ce que les Consuls & les Senateurs faisoie
entendre de tous costez. Mais la convoitise, & l'authe

le cette convoitise eurent plus de forces que leurs paroles ; Car les Tribus assemblées jugerent que ces terres apporrenoient au Peuple Romain. On ne nie pas que e mesme jugement n'eût été rendu si cette cause eût été plaidée devant d'autres Juges. Mais la Justice de la cause ne scauroit effacer l'infamie du Jugement. Et les Ariminien & les Ardeates ne le trouverent ni plus honteux , ni plus insupportable que le Senat. Tout le reste de l'année demeura paisible , & il n'y eut des troubles ni du côté de la Ville ni du côté des estrangers.






LES DECADES

DE

TITE-LIVE.

LIVRE QUATRIÈME.

SOMMAIRE DE FLORUS.

1.  *La Loi des Mariages entre les Patriciens & les Plebéiens est publiée par les Tribuns du Peuple, malgré les contradictions du Senat.*
2. *Les affaires du Peuple Romain sont quelque tems administrées durant la paix & durant la guerre par les Tribuns militaires.*
3. *La creation des Censeurs.*
4. *Les terres qui avoient été ostées aux Ardeates par le jugement du Peuple Romain leur sont rendues, & l'on y envoie une Colonie.*
5. *Sp. Milius Chevalier Romain fait des largesses de bled au Peuple, qui étoit dans une grande nécessité de vivres.*

6. Il gagne par ce moien les bonnes graces de la Multitude.
7. Et parce qu'il sembloit affecter la Roiaute, C. Servilius Hala General de la Cavalerie, le tue par les ordres de Quintius Cincinnatus Dictateur.
8. L. Minutius qui avoit decouvert ses desseins, en recoit pour recompense un bœuf ayant les cornes dorées.
9. On dresse des statues dans la place aux Ambassadeurs Romains, que les Fidenates avoient tuez, parce qu'ils étoient morts pour le service de la Republique.
10. Cornelius Cossius Tribun militaire tue de sa main Tolomnius Roi des Veiens, & rapporte dans le Capitole les secondes despoüilles opimes.
11. Mamercus Emilius Dictateur réduit à un an & demi le tems & la durée de la Censure, qui étoit auparavant de cinq ans; & en est noté d'infamie par les Censeurs.
12. On prend la Ville de Fidenes, & l'on y envoie une Colonie.
13. Elle est taillée en pieces par les Fidenates, qui s'étoient revolté contre le Peuple Romain.
24. Mamercus Emilius Dictateur les deffait, & reprend leur Ville.
15. La conjuration des Esclaves est étouffée.
16. Posthumius Tribun militaire est tué par son armée, à cause de ses cruautés.
17. On paie pour la premiere fois les gens de guerre des deniers publics.
18. Outre cela ce Livre contient les choses qui furent faites contre les Volsques, les Veiens, les Fidenates, & les Falisques.



TITE-LIVE.

PREMIERE DECADE.

LIVRE QUATRIEME.

1. **L**Es Consuls qui succederent aux precedens furent M. Genutius, & P. Curtius. Cette année fut pleine de troubles dans la Ville & au dehors. Car dès son commencement C. Canuleius Tribun du Peuple proposa une Loi touchant les alliances des Mariages du Peuple avec les Patriciens, qui estimerent que c'étoit souiller leur sang, & ruiner le droit des gens. Il est vrai que les Tribuns ne proposoient rien d'abord, sinon qu'il fût permis de prendre un des Consuls parmi le Peuple & enfin les choses passèrent si avant que neuf des Tribuns demanderent que le Peuple eût le pouvoir de créer des Consuls, & de les prendre parmi le Peuple ou dans le Senat. Ils croioient que si cela se pouvoit faire, non seulement les moindres personnes auroient part à l'autorité souveraine, mais qu'on l'arracheroit entierement de la main des Patriciens, pour la transférer au Peuple C'est ce qui fut cause que les Patriciens furent bien aises d'entendre dire que les Ardeates s'étoient revoltés, à cause de l'injustice qu'on leur avoit faite touchant

chant les terres qu'on avoit retenuës; Que les Veïens venoient fourrager la frontiere des Romains, & que les Etrusques & les Volsques commençoient à faire du bruit, parce qu'on avoit fortifié Verrugue; tant on preferoit dans le Senat à une paix honteuse une miserable guerre. Ainsi ayant rendu les nouvelles qu'on en receut, plus grandes & plus effroiabes, afin qu'on n'entendist pas la voix des Tribuns parmi le bruit de tant de guerres, ils ordonnerent des levées, & commanderent que l'on tint ses armes prêtes, & qu'on se disposast à la guerre avec plus de soin & d'appareil, que durant même que Quintius étoit Consul. Cependant, C. Canuleius vint crier dans le Senat, que les Consuls s'efforçoient en vain de donner de l'épouvante au Peuple, pour lui oster la pensée des Loix nouvelles qu'on lui proposoit; Que tant qu'il vivroit on ne feroit jamais des levées, que le Peuple n'eût auparavant approuvé ce que ses Collegues avoient proposé avec lui; & aussitôt qu'il eut parlé il fit assembler le Peuple. De sorte qu'en un même tems les Consuls animoient le Senat contre le Tribun, & le Tribun animoit le Peuple contre les Consuls. Les Consuls disoient, *Qu'il n'étoit pas possible d'endurer plus long-tems les fureurs des Tribuns; Que les choses étoient venues à l'extremité, & que le desordre seroit bien-tôt suivi d'une ruïne generale, puisque la guerre qui se faisoit dans la Ville étoit plus grande & plus dangereuse, que celle qui se faisoit au dehors. Que la faute de tout cela ne se devoit pas plus tost attribuer au Peuple qu'au Senat, ny plus tost aux Tribuns qu'aux Consuls. Que les choses qui faisoient plus de bruit dans les Estats, & à quoi l'on donnoit de plus grandes recompenses, estoient ordinairement celles où l'on s'app'iquoit davantage, & qui prenoient des plus grands accroissemens; Que les hommes pouvoient devenir gens de bien, durant la guerre aussi bien que durant la paix; Mais que les plus belles recompenses estoient données dans Rome aux seditions, & que cela avoit tousjours esté glorieux & honorable à chacun en particulier; & à tout le monde en general. Qu'ils considerassent avec combien de majesté ils avoient recu de leurs ancestres le Senat, & avec quelle*

dimi-

diminution de sa dignité & de sa splendeur ils le laisseroient à leurs enfans; Qu'ils regardassent enfin, comment le Peuple se glorifieroit de s'être rendu si formidable & si puissant. Qu'il ne falloit espérer ni de fin à tant de desordres, ni plus de bonheur dans les affaires, tandis que les séditions seroient heureuses, & leurs auteurs si bien récompensés. Quelles entreprises C. Canuleius ne vouloit-il pas faire? Combien étoient-elles grandes & pernicieuses? Qu'il vouloit introduire un mélange honteux de toutes sortes de gens, & apporter un trouble étrange dans la conduite des affaires publiques & particulières, afin que rien ne demeure en son entier & sans être corrompu, & qu'en ôtant toute sorte de distinction, personne ne se pût connoître soi-même, ni connoître aussi les siens. Ce n'en fin que pouvoit-on penser de ces Mariages indifféremment contractés? si ce n'est qu'on veuille admettre toute sorte de conjonctions presque à la manière des bestes, afin que celui qui en naîtra, ignore perpétuellement de quel sang il est, & quels sacrifices; s'il tient du Peuple, ou des Patriciens, & qu'il soit toujours en dispute avec soi-même. Que neantmoins, comme si c'étoit peu de chose de confondre tous les droits divins & humains, les perturbateurs de la populace se dispoient de pour le Consulat; Que premièrement on avoit tenté seulement par des paroles de prendre un des Consuls parmi le Peuple, mais qu'on demandoit maintenant qu'il fust permis au Peuple de prendre à sa fantaisie des Consuls, ou parmi les Patriciens ou parmi le Peuple; & qu'il ne falloit point douter qu'il ne se levât les plus séditeux de la Multitude à cette éminente dignité. Qu'on ne manqueroit donc pas d'avoir pour Consuls, Canuleiens, & des Iciliens; Que l'autorité souveraine tomberoient bien-tôt en telles mains, si les Dieux ne s'y opposoient, mais qu'ils mourroient plutôt mille fois que d'endurer cette injurie; Qu'ils étoient bien assurez que si leurs Ancêtres eussent pu prévoir que pour accorder toute chose au Peuple on pourroit pas le rendre plus doux & plus traitable, mais contraire plus insolent, & plus prompt à demander de nouvelles choses quand il auroit obtenu les premières, ils se fussent plutôt résolus à souffrir toutes sortes de combats, qu'à souffrir qu'on leur imposât de pareilles Loix. Parce qu'en ce tems-là

si accorda des Tribuns, il a fallu encore lui en accorder; qu'on ne verra jamais de fin à tant de disputes, tandis que dans une même Ville on verra des Tribuns du Peuple & des Sénateurs. Qu'il falloit donc ou supprimer le Senat, ou abolir cette sorte de Magistrature, & qu'il valoit mieux remédier à la temerité & à l'insolence, que de n'y remédier jamais. Faut-il endurer impunément qu'après avoir semé tant de discordes dans la Ville ils donnent sujet aux Peuples voisins de faire la guerre; qu'en suite ils empêchent la République de prendre les armes, & de se défendre contre les tempestes qu'ils ont excitées? Et qu'ayant fait toutes choses, excepté introduire l'ennemi dans la Ville, ils ne veulent pas souffrir qu'on leve des forces contre l'ennemi? Mais lors que Canuleius ose dire dans le Senat qu'il empêchera les Latéens, si le Senat permet qu'on reçoit ses Loix comme d'un victorieux, que veulent dire ces paroles, si ce n'est qu'il nous menace de trahir Patrie, & de souffrir qu'on l'assiege & qu'on la prenne? Combien cette parole donnera-t-elle de courage non pas au Peuple Romain, mais aux Eques, aux Volques, & aux Veies? N'esperent-ils pas que Canuleius leur servira de guide pour monter dans le Capitole & dans la forteresse, si les Tribuns ayant ôté aux Patriciens leurs droits de leur Majesté, ne peuvent aussi ôter le courage? Qu'enfin les Consuls étoient si tost déliberez de se rendre Chefs de parti contre la perfidie de leurs Citoyens, que contre les armes des ennemis. Pendant que ces choses se faisoient dans le Senat, Canuleius parla au Peuple en ces termes pour ses Loix, & contre les Consuls. Messieurs, il me semble que j'ai déjà assez reconnu combien les Patriciens vous méprisent, & combien ils vous jugent dignes de vivre avec eux entre les murailles d'une même Ville. Mais c'est une chose que je découvre plus clairement que jamais, maintenant que l'on s'oppose avec de si grandes rigueurs contre nos propositions. Car enfin que demandons-nous de chose, que de les faire souvenir que nous sommes Citoyens d'une même Ville, & que si nous n'avons pas les mêmes besoins, nous avons au moins la même Patrie? Nous demandons par une de nos propositions une chose qu'on a accoustumé de donner aux Peuples voisins & aux étrangers. Et certes après

près avoir vaincu nos ennemis, nous leur avons souvent donné le droit de bourgeoisie, qui est sans doute un avantage plus considérable & plus glorieux que ne sont pas les mariages. Mais par l'autre de nos propositions nous ne voulons rien introduire de nouveau dans la République. Nous redemandons seulement ce qui appartient au Peuple, c'est à dire, qu'il lui soit permis de donner les charges & les dignitez à ceux qu'il en jugera capables. Pourquoi donc les Consuls veulent-ils troubler toutes choses, & pourquoi en plein Senat m'ont-ils voulu faire violence? Pourquoi disent-ils qu'ils mettront la force en usage, & qu'ils ne respecteront pas la puissance des Tribuns venerable & si sainte? Si on laisse au Peuple Romain la liberté des suffrages pour élever au Consulat ceux qui lui plairont davantage, & qu'on n'oste pas aux Plebeiens qui en seront plus dignes l'esperance d'y parvenir, doit-on conclurre de que cette Ville est ruinée? que nostre Empire est perdu, & que c'est la même chose qu'un Plebeien soit fait Consul, qu'un esclave ou qu'un affranchi? Ne connoissez-vous donc pas combien vous êtes méprisés? Ils vous osteront encore, si cela leur étoit permis, une partie de ce Soleil qui vous éclaire. Ils souffrerez que vous respiriez le même air qu'ils respirent, que vous ayez une voix aussi bien qu'eux; & que vous ayez comme eux la forme & la figure de l'homme. Mais ils disent bien davantage, ils disent que c'est une chose illicite, que c'est une chose execrable, qu'un Plebeien soit fait Consul. Mais écoutez ce que je vous prie, quand il ne vous seroit pas permis de jeter les yeux sur nos histoires, ni dans les livres des Pontifes, ne sçaurions nous pas des choses, qui ne sont pas ignorées même par les étrangers? Que les Consuls ont succédé aux Rois, & qu'ils n'ont point d'autres droits que les Rois en avoient avant eux. N'avez-vous jamais oui dire que Numa Pompilius non seulement n'étoit pas Patricien, mais qu'il n'étoit pas même Citoyen Romain, & que par la volonté du Peuple, & du consentement du Senat on l'avoit tiré du pays des Sabins pour le faire regner dans Rome? Que L. Tarquinius qui n'étoit pas sorti d'une maison d'Italie, & qui étoit fils de Demaratus le Péloponnésien, étant venu de Tarquines où il demouroit, fut élu Roi du vivant même des enfans d'Ancus? Qu'après lui Titus Tullius né d'une captive de Corniculè, d'un pere incon-

Et d'une mere esclave, monta dans le throné des Romains par son esprit & par sa vertu? Que vous dirai-je de T. Tatius Sabin, que Romulus lui mesme le pere, & le fondateur de cette Ville, associa avec lui à l'Empire? Ainsi tandis qu'on n'a point méprisé les hommes, en qui l'on a veu l'air de la vertu, l'Empire Romain est devenu grand & redoutable. Rougirez-vous donc maintenant d'avoir un Consul Plebien où nos Ancestres n'ont pas dédaigné d'élire des estrangers pour leurs Rois? Mais depuis que les Rois ont été chassés, on n'a pas fermé cette Ville à la vertu des Estrangers. En effet depuis le bannissement des Rois, les Claudéens, qui étoient Sabins de naissance, n'ont pas seulement été reçus dans la Ville, mais encore au nombre des Patriciens. Quoi donc d'un Estranger on aura fait un Patricien, & en suite un Consul, & l'on osterà à un Citoyen Romain l'esperance du Consulat, parce qu'il sera sorti du Peuple. Enfin ne croions-nous pas qu'il peut naître parmi le Peuple un homme fort & courageux, propre pour la paix & pour la guerre, qui soit semblable ou à Numa, ou à L. Tarquinius, ou à Servius Tullius? S'il se trouve donc quelqu'un avec ces qualitez si avantageuses, ne devons-nous pas endurer qu'il ait la conduite de la Republique? Aimons-nous mieux avoir pour Consuls des personnes semblables aux Devenirs tous Patriciens & les plus méchans d'entre les méchans, que des hommes nouveaux qui ont toutes les vertus des bons Rois, & qui leur ressemblent entierement? Mais, me dira-t-on, depuis que les Rois ont été chassés, il n'y a point eu de Plebeiens qui aient été créés Consuls. Quelle consequence doit-on tirer de cela? Ne doit-on jamais rien faire de nouveau, & qui ne soit confirmé par quelque exemple? Et comme il y a beaucoup de choses qui n'ont jamais été pratiquées chez un nouveau Peuple, ce qui n'a pas encore été fait, ne doit-il jamais estre fait, bien qu'il soit utile & salutaire? Il n'y a point de Pontifes ni d'Augures durant le regne de Romulus, ils ont été créés par Numa Pompilius. On n'a point parlé du denombrement & de la revue des Citoyens. On n'a point fait le departement du Peuple en centuries; Tout cela neantmoins a été fait par Serv. Tullius. Il n'y a point de Consuls, ils ont été créés depuis le bannissement des Rois. Il ne se
par.

parloit ny du nom ny de la puissance du Dictateur, sa creation a esté un ouvrage du Senat. Il n'y avoit point de Tribuns, d'Édiles, de Questeurs; On a trouvé bon d'en établir. Pour ce qui concerne les Decenvirs, nous les avons creéz pour reduire nos loix par écrit, & nous les avons oslez de la Republique durant les dix dernieres années. Qui doute que dans une Ville fondée pour l'éternité, & qui doit croistre jusqu'à une grandeur infinie, on n'établisse toujours de nouveau Magistrats, de nouveaux Sacerdotes, & de nouvelles Loix pour le public & pour le particulier. Les Decenvirs n'ont-ils pas fait depuis peu d'années par un exemple pernicieux au Public, & injurieux à la Multitude, une ordonnance que les Patriciens ne contractassent point de Mariages avec le Peuple? Peut on s'imaginer un ouvrage & plus grand & plus signalé, que de reputer une partie de la Ville comme profane & pollue, indigne de l'honneur des Mariages, & d'une chaisne si precieuse? N'est-ce pas souffrir entre les mesmes murailles, & dans une mesme Ville les peines du bannissement, & d'une infame relegation, que de n'avoir pas la liberté d'y faire des alliances, & de s'unir ensemble par les liens du parentare? Ils prennent garde que le sang & les maisons ne se joignent pas; Et quoy, si cela souille ceite Nob'esse, que la plupart des Patriciens, qui sont descendus des Albains & des Sabins, ont receuë, non pas de leur naissance & de leur sang, mais pour avoir été admis dans le Senat, ou par l'élection que les Rois en ont faite, ou par la volonté du Peuple depuis que les Rois ont été chassés; Ne pouvoient-ils la conserver entre-eux toute pure & toute entiere par leur adressé particuliere, en n'épousant point de femmes Plebeiennes, en empêchant que leurs filles & que leurs sœurs ne prissent alliance autre part que parmi les Nobles? Car il n'y a point de Plebeien qui ait fait violence à une fille Patricienne; C'est un desordre & une insolence dont il n'y a que les Nobles qui soient capables. Il n'y a personne entre nous qui les eust contrainsts de permettre de tels Mariages. Mais avoir deffendu par une Loy, que les Patriciens prissent alliance avec le Peuple! Certes cela est trop honteux & trop injurieux au Peuple. Que ne deffendoient-ils de mesme, que les riches s'alliassent avec les pauvres? Quoy donc ils ruineront cette liberté

berté qui a tousjours été réservée à la volonté des particuliers que toute femme se puisse marier en quelque lieu qu'il lui plaira, & qu'un homme tout de mesme puisse prendre femme par tout où il aura engagé sa parole? Qu'oy donc ils contraindront cette ancienne liberté sous une Loy tyrannique? ils diviseront par ce moyen la société humaine, & feront deux Villes d'une seule? Pourquoi n'ordonnent-ils pas aussi que les Plebeiens ne soient pas voisins des Patriciens; qu'ils ne marchent pas par les mesmes rues; qu'ils ne se rencontrent pas dans les mesmes festins; qu'ils ne tiennent pas dans les mêmes assemblées? Car n'est-ce pas la mesme chose, qu'un Patricien épouse une Plebeienne, & un Plebrien une Patricienne? Quel changement cela peut-il apporter dans l'Estat? Est-ce que les enfans seront reputés de la condition de leur pere? Certes nous ne pretendons rien autre chose de ces Mariages, si ce n'est qu'on nous repute au nombre des hommes, & qu'on nous considere comme Citoyens. Et vous Messieurs les Patriciens, vous n'avez pas raison de nous contester ce que nous demandons, si ce n'est que vous le vouliez contester pour nous faire honte, & pour nous combler d'infamie. Enfin je vous demande si l'autorité souveraine est à vous ou au Peuple Romain? Si par le bannissement des Rois vous avez acquis la domination, ou si tout le monde n'en a pas eue une liberté égale? Il faut que le Peuple Romain ait la puissance de faire une Loy quand il en aura la volonté; Mais toutes les fois qu'on en voudra proposer quelques-unes, ordonnerez vous de les ées comme pour sa peine & son châtiment? Et aussi-tost que suivant la charge de Tribun, dont je suis maintenant honoré, j'auray commencé d'appeller les Tribus afin de donner leurs voix, vous Consul ferez-vous aussi-tost prester le serment à la jeunesse, la mettrez-vous aussi-tost en campagne, menacerez vous le Peuple? menacerez-vous le Tribun? A quelle extremité serions-nous réduits, si vous n'aviez pas déjà éprouvé deux fois ce que peuvent ces vaines menaces contre l'union & le consentement du Peuple? Peut-estre que vous n'avez pas voulu combattre à dessein de nous épargner; mais ne sçait-on pas bien qu'on n'en est point venu aux mains, parce que le party le plus fort a esté aussi le plus moderé? Maintenant, ô Peuple Romain, il n'y aura point

encore?

encore de combat. On fondera bien toujours vostre volonté & vostre courage, Mais on ne se mettra jamais au hazard de faire experience de vos forces. Ainsi, Messieurs les Consuls, soit que ces guerres soient vraies, ou qu'elles soient fausses, le Peuple ne laissera pas de monstrier qu'il est prest à toutes choses, si vous lui rendez la liberté des Mariages, si vous ne faite de cette Ville qu'une seule Ville, si l'on se peut unir avec vous par des alliances; si l'esperance des honneurs, si l'entrée aux grandes charges est donnée aux hommes qui les meritent; si leur est permis d'avoir part dans la conduite de la Republique, d'obeir, & de commander tour à tour dans les Magistratures annuelles, pour donner un témoignage que la liberté est égale. Que si quelqu'un se veut opposer à des choses si raisonnables, parlez tant qu'ils vous plaira de la guerre, rendez-la plus grande & plus dangereuse par vos discours, personne ne se fera enroller, personne ne prendra les armes, personne ne voudra combattre pour des Maistres si superbes, & avec lesquels on ne pourra avoir de part dans les charges de la Republique, ni d'alliance particuliere par le moien des Mariages. Enfin comme les Consuls se furent aussi presentez dans l'Assemblée, & que des harangues on fut venu à des contestations & des disputes, le Tribun demanda pourquoy un Plebeien ne devoit pas estre fait Consul? Le Consul fit une réponse peut-estre juste & veritable, mais qui n'estoit pas de saison; Qu'il n'y avoit point de Plebeien qui eust les auspices, c'est à dire, qui püst observer les presages, & que les Decemvirs avoient trouvé bon de ne point permettre de tels Mariages, afin que les Auspices ne fussent pas troublez par une lignée incertaine, & en qui l'on ne reconnoistroit ni le Peuple, ni la Noblesse. Le Peuple s'entamma de colere principalement à ce discours, voyant qu'on lui refusoit comme à des gens mal-voulus & hais des Dieux, de pouvoir observer les presages. Et d'autant qu'il y avoit un Tribun qui defendoit vivement ses droits, & que d'ailleurs le Peuple n'estoit pas moins opiniastre que lui, le bruit & la dispute ne finirent point, que le Senat n'eust consenti qu'on proposast cette Loi touchant les Mariages; s'imaginant que les Tribuns

ne parleroient plus d'élire des Plebeiens pour Consuls, ou qu'ils en remettroient la proposition apres la guerre & que cependant le Peuple fatisfait d'avoir obtenu ce qu'il vouloit pour les Mariages, consentiroit qu'on fist des levées. Mais comme Canuleius avoit acquis un grand credit par les bonnes graces du Peuple, & par la victoire qu'il venoit d'obtenir sur le Senat, les Tribuns sollicitent par son exemple de presser sur les autres choses, poursuivent de toutes leurs forces la publication de la Loy, & empêchent de faire des levées, bien que le bruit de la guerre s'augmentast de jour en jour. Les Consuls qui ne pouvoient rien faire dans le Senat, parce que les Tribuns s'y opposoient, tenoient dans leurs maisons des Conseils particuliers avec les principaux Senateurs, & il y avoit grande apparence qu'il faudroit enfin ceder la victoire, ou aux ennemis, ou au Peuple. Mais de tous les Consulaires il n'y avoit que Valere & Horace qui ne se trouvoient point dans ces conseils. P. Claudius étoit d'opinion que les Consuls s'armassent contre les Tribuns, mais les Quinctiens, Cincinnatus & Capitolinus n'estoient pas d'avis qu'on versast du sang, & qu'on outrageast des personnes qu'ils tenoient pour saintes & sacrées, par un accord qu'on avoit fait avec le Peuple.

2. Enfin durant toutes ces Assemblées on en vint à cette extremité, qu'on permit de choisir indifféremment parmy le Senat, & parmy le Peuple des Tribuns militaires ayant le même pouvoir que les Consuls, mais qu'on ne changeroit rien touchant l'élection des Consuls, & par ce moyen les Tribuns furent satisfaits, & la multitude satisfaite. On publia donc l'Assemblée du Peuple pour créer trois Tribuns, avec la puissance & l'autorité des Consuls. On ne l'eut pas si-tôt publiée, que tous ceux qui avoient fait ou dit quelque chose tendant à la sedition, & principalement ceux qui avoient été Tribuns paroissent revêtus de blanc dans la place, (*candidati, ceux qui briguent les charges étoient revêtus de blanc pour être mieux connus,*) font leurs brigues de tous costez, & caressent les uns & les autres, afin d'ôter aux Patriciens l'envie de poursui-

vre cette Magistrature, premierement par le defespoir de l'obtenir, quand ils verroient que les Plebeiens la poursuivroient avec tant d'ardeur, & puis par le deplaisir & par la honte qu'ils auroient de partager cette charge avec des personnes d'entre le Peuple. Toutefois comme ils y furent enfin forcez par les principaux du Senat, ils demanderent cette charge, pour ne pas faire juger au Peuple qu'ils luy voulussent ceder la possession & la conduite de la Republique. L'issue de cette Assemblée fit connoître qu'on agit d'une autre sorte, quand on dispute pour la liberté & pour ses droits, que quand il est question de juger sainement des choses, lors que les disputes sont finies. Car le Peuple ne crea point de Tribuns qui ne fussent Patriciens, se contentant d'avoir appris qu'on ne l'avoit pas méprisé, & qu'on avoit eu égard aux Plebeiens. Trouveriez-vous maintenant en un seul homme cette moderation, cette équité, cette grandeur de courage qui parut alors si avantageusement en tout le Peuple Romain. Ainsi trois cens dix ans après la fondation de Rome, les Tribuns militaires entrerent pour la premiere fois en charge avec la puissance Consulaire. Les premiers qui entrerent furent A. Sempr. Atratinus, L. Attilius, & T. Cecilius; & durant qu'ils gouvernerent, l'union & la bonne intelligence où ils estoient dans la Ville, mit aussi la paix au dehors. Neantmoins il y en a qui disent, que comme la guerre des Veiens se vint joindre à celle des Etrusques & des Volques, & à la revolte des Ardeates, & que deux Consuls ne suffisoient pas pour la conduite de tant de guerres, on crea trois Tribuns militaires. sans faire aucun mention de la publication de la Loy, de prendre des Consuls parmi le Peuple; & que ces trois Tribuns eurent le même pouvoir & les mêmes marques d'autorité que les Consuls. Mais cette sorte de magistrat ne fut pas de longue durée, parce que trois mois apres ils se demirent de leurs charges suivant un avertissement des Augures, comme s'il y eust eu quelque défaut dans leur creation, parce que C. Curiatius qui avoit presidé à leur élection, n'avoit pas bien observé les presages. Cependant, il vint à Rome

des Deputez de la part des Ardeates, pour se plaindre de l'injustice qu'on leur avoit faite dans le jugement des terres dont ils estoient en dispute. Mais ils se plainquirent de telle sorte, qu'ils donnerent bien à connoître que pourveu qu'on leur en fît la restitution, ils vouloient bien conserver l'alliance & l'amitié qu'ils avoient avec les Romains. Le Senat leur fit réponse, *Qu'il ne pouvoit casser un arrest du Peuple, tant à cause que cela n'avoit jamais esté fait, & qu'il ne se pouvoit faire de droit, que pour maintenir l'union entre les Ordres de l'Estat. Que si les Ardeates vouloient attendre, & remettre à la discretion du Senat la reparation de leur injure, peut-estre qu'ils auroient bien-tost occasion de se rejouyr de ne s'estre pas laissé emporter à la colere, & qu'au reste ils devoient sçavoir que le Senat n'avoit rien eu en plus grande recommandation, que d'empêcher qu'on ne leur fît quelque injustice, ou de faire en sorte au moins qu'elle ne durast pas long-tems.* Ainsi les Deputez furent amiablement congédiez, & promirent de faire à leurs Citoyens un véritable rapport de la réponse qui leur avoit esté faite. Alors les Patriciens voyant que la Republique demeureroit sans avoir aucun Magistrat Curule, s'assemblerent & créèrent un Entre-roy. On fut en dispute si on esliroit des Consuls ou des Tribuns militaires, & cette contestation tint plusieurs jours les choses dans l'interregne. L'Entre-roy & le Senat vouloient que l'on fît des Consuls, & les Tribuns du Peuple & le Peuple même vouloient qu'on élust des Tribuns militaires. Enfin le Senat fut victorieux, parce que la Multitude qui devoit donner l'une ou l'autre dignité à des Patriciens, cessa de disputer en vain sur ce sujet. D'ailleurs les plus considerables d'entre le Peuple aimoient mieux une election de Magistrats où ils n'auroient rien à pretendre, que si l'on en faisoit une autre, où comme personnes indignes ils ne seroient point considerez; Et même les Tribuns du Peuple abandonnerent cette poursuite en faveur des principaux du Senat. De sorte que T. Quintius Barbatus, qui estoit Entre-roy, crea pour Consuls L. Papirius Mugillanus, & L. Sempr. Atratinus. On renouvela durant leur Consulat l'alliance
avec

avec les Ardeates; & nous n'avons que cette marque qu'ils aient été Consuls en cette année ; car il n'en est fait mention ni dans les anciennes Annales , ni dans les Livres des Magistrats. Pour moi , je croi qu'il y eut des Tribuns militaires au commencement de cette année, & que, comme s'ils eussent exercé leur charge durant tout le reste de l'année, on ne parla point des Consuls qui furent substitués en leur place. Licinius Macer a laissé par écrit qu'on a trouvé leurs noms dans le traité des Ardeates , & au temple de Monete , (*Fanon, ainsi surnommée*) dans les livres faits de toile de lin. Au reste, bien que les Peuples voisins eussent donné tant de signes & tant d'apparence de guerre, neantmoins, toutes choses demurerent en paix & dans la Ville, & au dehors. Mais soit que cette année ayt eu seulement des Tribuns, ou qu'on leur ayt substitué des Consuls, elle fut suivie d'une autre année où il ne faut point douter qu'il n'y ayt eu des Consuls. En effet M. Geganius Macerinus y fut créé Consul pour la seconde fois, & T. Quintius Capitolinus pour la cinquième.

3. Ce fut en cette année qu'on établit la Censure, qui ne fut que fort peu de chose en son commencement, mais qui ensuite s'augmenta de telle sorte, que toutes choses, pour ainsi dire, en dépendoient, le règlement des mœurs & de la discipline Romaine, le Senat, les Chevaliers l'honneur, l'infamie ; les lieux publics & particuliers & même les revenus du Peuple Romain. Or elle prit commencement en cette manière. Comme il y avoit long-tems qu'on n'avoit point fait le denombrement du Peuple, & qu'il ne se pouvoit plus remettre, ny que les Consuls n'y pouvoient pas estre employez à cause des diverses guerres dont on étoit menacé ; On remontra dans le Senat qu'une chose si laborieuse, & qui pour tant ne meritoit pas l'occupation d'un Consul, avoit besoin d'avoir à part son Magistrat qui eust la charge des Scribes qui gardast les papiers publics, & qui fust le denombrement du Peuple. Bien que cette charge fust petite, neantmoins le Senat en reçut librement la proposition, afin qu'il y eust un plus grand nombre de Magistratures & de

ignitez entre les mains des Patriciens. Pour moi, je pense qu'ils s'imagineroient que le credit & les richesses de ceux qui possederont cette charge, y ajousteroient bien-tost plus de splendeur & de majesté, & en effet cela arriva. Quant aux Tribuns, aiant consideré que cette charge étoit plus necessaire qu'éclatante & honorable, ils ne vourent point s'opposer aux Patriciens qui la recherchoient, de peur de monstrier sans sujet qu'ils se plaisoient à contester jusques aux plus petites choses. Comme cette nouvelle dignité fut méprisée par les premiers de la Ville, le Peuple commit par ses suffrages Papirius & Sempronius, du Consulat desquels on estoit en doute, à faire le recensement, afin d'achever par cette charge le tems qui restoit de leur Consulat; Et ils furent appelez Censeurs à cause du Cense qu'ils firent. (*C'est à dire, denombrement des Citoyens & de leurs biens.*)

4. Cependant les Ardeates envoierent une autrefois à Rome des Deputez, qui en consideration de la vieille alliance, & du traité qu'on en venoit de renouveler, demanderent du secours pour leur Ville presque ruinée. Car ils n'avoient pû jouir de la paix, que par un sage conseil ils avoient conservée avec le Peuple Romain, à cause de leurs dissensions & de leurs querelles, dont on impute la cause aux pratiques & aux factions intestines, qui sont toujours plus pernicieuses aux Peuples que les guerres estrangeres; que la famine, que la peste, & toutes les autres choses qu'on attribue à la colere des Dieux, comme pour combler les afflictions des hommes, & les calamitez publiques. Deux jeunes hommes recherchoient une fille Plebienne, d'une beauté merveilleuse. L'un étoit de même naissance que la fille, & étoit appuié de ses tuteurs, qui étoient aussi Plebeiens: L'autre étoit noble, & n'étoit touché que de la beauté de la fille. Au reste, il étoit supporté par les plus grands, qui secoururent mettre par leurs pratiques de la division dans la maison de cette fille. Le noble l'emportoit sans doute au jugement de la mere, s'il eût été bien aise de voir sa fille magnifiquement pourvue, mais les tuteurs lui resisterent, & se declarerent

pour celui qui étoit de leur condition. Enfin comme ils se pûrent accorder entre eux, on fut contraint d'en venir en Justice : De sorte que les raisons & les demandes aient été ouïes de part & d'autre, les Juges remirent ce mariage en la disposition de la mere. Mais la violence fut la plus forte, car après que les Tuteurs se furent plaints dans place avec ceux de leur faction, de l'injustice du jugement qui avoit été rendu, ils vinrent enlever cette fille de la maison de sa mere. En même tems une troupe de nobles, qui acompagnoient celui qui la recherchoit, se jetterent sur eux, & le combat fut cruel & sanglant. Le Peuple qui ne ressembloit en rien au Peuple de Rome, sort en armes hors de la Ville, & se saisit d'une coline, d'ou il alloit facager les terres des Nobles. Ainsi aiant fait entrer les artisans dans son parti par l'esperance du butin, il se disposa même de mettre le siege devant la Ville, qui n'avoit accoustumé d'entendre parler ni d'affauts ni de combats. Enfin comme si la Ville eust pris part à la fureur de ces jeunes hommes, qui aspiroient à des noces si funestes, qui se vouloient marier sur les ruines de leur patrie, il n'y eut point de maux ni d'outrages dans la guerre qu'on mit en usage en cette occasion. Neantmoins, l'un & l'autre s'imagina qu'il n'y avoit chez eux ni assez d'hommes ni assez de force pour soutenir cette guerre. La Noblese appella les Romains au secours de la Ville qu'on assiegeoit, & le Peuple appella les Volsques à son secours, & d'assieger ensemble Ardee. Les Volsques sous la conduite d'Equus Cluilius vinrent les premiers, & se retrancherent devant la place. Aussi-tôt que cette nouvelle fut venue à Rome, M. Geganius Consul partit avec une armée, alla camper à trois milles de l'ennemi : & comme on étoit déjà sur la fin du jour, il commanda à ses gens de repasser, & de se reposer pour le reste de la journée. Le lendemain environ sur la quatrième garde il mit ses troupes en campagne, & fit une si grande diligence, qu'au lever du Soleil les Volsques reconnurent qu'ils étoient plus étroitement assiegez par les Romains, que la Ville ne l'étoit par eux; & que le Consul d'un autre côté avoit av

ses travaux jusqu'aux murailles de la Ville , afin qu'on
 eût aller & venir facilement pour avoir des vivres. Le
 General des Volsques, qui avoit jusques là nourri son ar-
 gée de ce qu'il pilloit chaque jour de part & d'autre , se
 voyant enveloppé & réduit à la necessité de toutes choses,
 vint à parlementer avec le Consul, & lui dit que, s'il
 étoit venu à dessein de faire lever le siege , il feroit retirer
 ses gens. Le Consul lui répondit que c'étoit à faire aux
 vaincus à recevoir la Loi , & non pas à la donner ; & que,
 les Volsques étoient venus volontairement assieger les
 allies du Peuple Romain , ils ne s'en retourneroient pas
 si même. Il voulut donc qu'ils lui livrassent leur Chef ,
 & qu'ils rendissent les armes , & que se confessant vaincus
 ils obéissent au commandement qu'on leur feroit; Qu'au-
 trement il se declareroit leur ennemi , soit qu'ils se reti-
 rassent , soit qu'ils demeurassent , & qu'il étoit resolu de
 porter plutôt à Rome la victoire des Volsques , qu'une
 victoire douteuse & mal-assurée. Les Volsques qui n'espé-
 roient pas beaucoup en leurs armes, tenderent quantité de
 drapeaux, mais en vain parce qu'ils étoient enfermez de tous
 costés. Et outre les autres malheurs qui les accompa-
 gnoient , ils étoient en un lieu desavantageux pour com-
 battre, & plus encore pour prendre la fuite. Enfin voyant
 qu'on les tailloit en pieces de tous costés, ils quitterent le
 combat afin d'en venir aux prieres, ils livrerent leur Gene-
 ral, ils mirent bas les armes, on les fit passer sous le joug,
 on les renvoia tout nuds, & chargez seulement de cala-
 rité & d'infamie. Mais lors qu'ils furent proche de Tus-
 culum, & qu'ils pensoient se reposer, desarmez comme ils é-
 toient, les Tusculans poussez par une vieille haine se jette-
 rent sur eux & les défirent de telle sorte, qu'à peine en de-
 meura-t-il un seul pour porter la nouvelle de leur derou-
 le. Le Consul de Rome appaisa dans Ardée tout ce qui avoit
 été troublé par la sedition , fit punir de mort les au-
 teurs du desordre, & donna leurs biens aux Ardeates, qui
 furent que ce bienfait du peuple Rom. étoit une grande
 réparation de l'injure qu'il lui avoit faite par son juge-
 ment. Neanmoins, il sembla au Senat qu'il y avoit encore

quelque chose à faire pour effacer entièrement la mémoire de l'avarice du Public. Au reste, le Consul entra dans Rome en triomphe, Cluilius General des ennemis étoit mené dans son chariot, & l'on portoit en trophée des dépouilles des ennemis, qu'on avoit fait passer sous le joug. Mais ce qui est bien difficile, Quintius l'autre Consul égala avec la robe la gloire que son compagnon avoit acquise avec les armes. En effet il eut tant de soin de conserver dans la Ville l'union & la paix, en rendant Justice & aux petits & aux grands, qu'il fut estimé par le Sénat genereux & sage Consul, & par le Peuple doux & humain. Il emporta aussi beaucoup de choses sur les Tribuns, plutôt par son autorité que par des débats & des disputes; Et enfin outre cinq Consuls qu'il exerça de la même sorte, toutes les actions de sa vie, dignes véritablement d'un Consulaire, le rendirent plus venerable que la dignité du Consulat. Il ne se fit point de mention de Tribuns militaires durant ces deux Consuls. M. Fabius Vibulanus, & Posthumius Ebutius Cornicen leur succéderent en cette charge; Et plus leurs prédécesseurs avoient acquis de gloire par les choses qu'ils avoient faites durant la guerre & durant la paix, & particulièrement durant cette année si célèbre & si memorable par la destruction des ennemis, & par le prompt secours qu'on donna à nos Alliez dans l'extrémité de leurs affaires; plus ils travaillèrent ardemment à effacer l'impression d'un jugement infame, & pour en venir à bout ils firent rendre cet Arrêt dans le Sénat; Que les Ardeates ayant été réduits à leurs dissensions intestines au petit nombre où ils étoient, on enverroit chez eux une colonie, pour défendre la Ville contre les Volques. Cela fut mis par écrit & affiché publiquement pour ôter aux Tribuns & au Peuple la connoissance du dessein qu'on avoit pris de chasser le jugement qu'il avoit rendu contre les Ardeates. Car il étoit demeuré d'accord qu'on y enverroit un plus grand nombre de Rutules que de Romains, qu'on ne leur donneroit point d'autres terres, que celles que le Peuple Romain s'étoit attribuées par un si infame jugement, qu

l'on n'en donneroit point aux Romains , que tous les
utiles n'eussent été partages. Ainsi les terres conten-
euses retournerent aux Ardeates, & l'on crea des Trium-
rs pour aller establi dans Ardée cette colonie. Ceux
qui l'on donna cette charge furent Agrippa Menenius ,
Clælius Siculus, & M. Ebutius Elva, mais outre qu'ils
plurent pas à la Multitude, en assignant aux Alliez les
rres que la Peuple s'étoit lui-mesme ajugées, ils ne
urent pas aussi aux principaux du Senat parce qu'ils ne
ulurent favori'er personne. Neantmoins, comme les
ribuns les avoient déjà fait appeller en jugement de-
nt le Peuple, ils éviterent le mauvais traitement qu'on
ur vouloit faire, en demeurant comme habitans dans
tte nouvelle colonie, qu'ils avoient pour témoins de
ur integrité, & de leur justice. Durant cette année &
rant celle qui la suivit toutes choses furent paisibles, &
ins la Ville & au dehors sous le Consulat de C. Furius
icilius, & de M. Papirius Crassus. L'on celebra en cette
née les jeux qui avoient été voiez par une ordonnance
Senat quand le Peuple se separa des Decenvirs; Et ce
t en vain que Petilius chercha une nouvelle matiere de
ouble & de sedition, lors qu'étant fait Tribun du Peu-
e pour la seconde fois, il tenta si souvent de faire etabli
Loi touchant la division des terres. Car il ne pût obte-
r des Consuls qu'ils en fissent rapport au Senat, & lors
il eut obtenu après des efforts infinis, que l'on con-
ulteroit le Senat, pour sçavoir si l'on éliroit des Consuls,
u des Tribuns militaires, il fut ordonné que l'on eliroit
es Consuls. D'ailleurs, on se mocqua des menaces qu'il
isoit d'empescher qu'on ne fist des levées, veu qu'il n'é-
oit necessaire ni de faire la guerre, ni de se preparer à la
uerre, puis que l'on étoit en paix avec les Peuples voi-
ns, & qu'il n'y avoit rien à apprehender.

Cette tranquillité fut suivie d'une année remarquable
ar diverses calamitez par un peril évident, par des sedi-
ons, par la famine, & peu s'en salut par le retablissement
e la roiauté, à qui l'on ouvrit le chemin par la douceur,
par les appas des largesses durant le Consulat de Pro-

culus Geganius Macerinus, & de L. Menenius Lanatu
 Il ne falloit plus pour achever le deſſein qu'une guerre
 étrangere; & certes ſi ce nouveau fardeau fût ſurvenu à
 République, à peine fût-elle demeurée debout par le ſe-
 cours de tous les Dieux. Tant de maux commencerent
 par la famine, ſoit que cette année eût été ſterile, & qu'elle
 n'eût pas été propre pour les biens, ſoit qu'on n'eût poi-
 cultivé la terre, parce qu'on demeura toujours dans
 Ville, comme charmé du plaifir de faire inceſſamment d'
 Aſſemblées. Au moins on en rapporte ces deux cauſes;
 en effet le Senat accuſoit la paresſe & l'oifiveté du Pe-
 ple, mais les Tribuns accuſoient tantôt la malice, & ta-
 ntôt le peu de ſoin des Conſuls. Enfin ils firent en ſorte,
 le Senat n'y fut pas contraire, qu'on donna le ſoin & l'in-
 tendance des vivres à L. Minucius, à qui il étoit com-
 déſtiné d'être plus heureux à conſerver la liberté, qu'
 dans l'exercice de ſa charge, bien qu'ayant par ſon travail
 beaucoup diminué le prix des vivres, il tiraſt de ſon em-
 ploi beaucoup de loüange & de gloire. Lors qu'il vit
 qu'il avoit envoieé en vain de tous côtez, & ſur la mer,
 ſur la terre, pour apporter quelque ſoulagement à la ne-
 ceſſité preſente, ſi ce n'eſt que de la Toſcane il avoit ſa-
 venir un peu de bled, enfin il jugea à propos que pour al-
 lever tout le monde il falloit faire en ſorte de partager
 également la miſere & la pauvreté. Ainſi il contraignit
 chacun de déclarer le grain qu'il avoit, afin de vendre
 ſurplus de ce qu'il auroit pour la proviſion d'un mois.
 retrancha même aux valets de la portion qu'on leur don-
 noit chaque jour, il accuſa les Marchands de bled, & le
 rendit odieux au Peuple, mais par toutes ces accuſations
 & ces rigoureuses recherches, il découvroit la neceſſité
 plutôt qu'il ne la ſoulageoit; & pluſieurs du Peuple
 voyant réduits au deſeſpoir, s'alloient precipiter dans le
 Tibre, pluſtoſt que de traîner une vie ſi malheureuſe par-
 mi les calamitez & les miſeres. Alors Sp. Melius, qui étoit
 de l'Ordre des Chevaliers, & fort riche pour ce
 tems-là, entreprit une choſe véritablement utile, mais qui
 étoit d'un exemple très-pernicieux, & qui partoît d'un
 inten

ntention'encore plus pernicieuse. Car comme il avoit beaucoup d'amis dans la Toscane, il y fit acheter de ses deniers quantité de bled ; & pour moi, je pense que cela avoit empêché qu'on ne pût remédier à la famine par les soins que le Public en prenoit.

6. Quoi qu'il en soit il resolut de faire des largesses de ce bled, afin de gagner par cette liberalité les bonnes grâces du Peuple, & de se faire considerer d'une autre façon que les personnes privées, estimant que par ce moyen il ne devoit point douter du Consulat, & qu'il l'obtiendrait assurément par la bienveillance & par la faveur de la Multitude. Mais d'autant que l'esprit humain est insatiable, & qu'il ne se peut contenter des plus grandes choses que luy promet la fortune, Sp. Melius conceut de plus hauts dessein, & commença à pretendre ce qu'il ne luy estoit pas permis d'espérer. Ainsi après avoir considéré que pour s'élever au Consulat il falloit aussi bien forcer les inclinations & les volontez du Senat, que pour quelque chose de plus haut & de plus grand, il se proposa de se faire Roy, s'imaginant que cette seule dignité étoit digne de tant de brigues, & des travaux & des combats qu'il estoit besoin de soutenir. Mais comme on approchoit déjà du tems où l'on devoit élire des Consuls cela rompit entièrement son entreprise, parce que son plan n'estoit pas encore bien dressé, ny ses pratiques bien confirmées. T. Quintius Capitolinus fut créé Consul pour la sixième fois, personnage du tout contraire aux nouveautés que l'on voudroit introduire. On luy donna pour Collegue Agrippa Menenius surnommé Lanatus ; & L. Minucius qui avoit déjà eu l'intendance des vivres, fut continué dans cette charge, si ce n'est qu'il y avoit esté commis jusqu'à la fin de la famine, sans qu'on luy eust déterminé de tems. Car nous n'en trouvons rien d'assuré, sinon que dans les livres de toile nous lisons son nom escrit entre les Magistrats de ces deux années.

7. Enfin comme Minucius faisoit au nom du Public la même charge que Melius faisoit de luy-mesme en particulier,

culier, & que des personnes de même genre alloient ordinairement dans la Maison de l'un & de l'autre, Minutius découvrit au Senat ce qu'il sçavoit pour certain, qu'on portoit secrettement des armes dans la maison de Melius; qu'il y faisoit des assemblées, & qu'il ne falloit point douter qu'il ne consultast sur les moïens de se faire Roi; Quo neantmoins le tems d'exécuter son dessein n'étoit pas encore venu, mais que tout le reste étoit déjà conclu & arrêté; Que les Tribuns avoient été gagnez pour trahir la liberté, & que même les charges & les emplois étoient déjà divisez entre les Chefs de la Multitude; Qu'il venoit découvrir une chose si importante peut-être plus tard qu'il ne falloit pour la sûreté publique; mais qu'il avoit tant différé pour être plus certain de son rapport, & de peur qu'on ne le prît pour un auteur de faux bruits, & de contes vains & ridicules. On n'eut pas si-tôt oui ces choses, que les principaux du Senat firent des reproches aux Consuls de l'année précédente, d'avoir souffert ces largesses & ces assemblées du Peuple en une maison particulière, & en firent tout de même aux nouveaux Consuls d'avoir attendu qu'un homme qui avoit seulement le soin des vivres eust averti le Senat d'une chose, qui demandoit un Consul non seulement pour la découvrir, mais pour en faire la punition. Alors T. Quintius remontra qu'il n'avoit blâmé injustement les Consuls, parce qu'étant liés par les loix touchant les appellations au Peuple, qui tendoient à la destruction de leur puissance, ils n'avoient pu tant de pouvoir que de courage, pour punir cet attentat selon l'étendue de son énormité; Que pour en prendre la vengeance, on avoit besoin d'un homme non seulement généreux, mais encore libre, & qui ne fût point arrêté par les chaînes & par la contrainte des Loix; Que pour lui il nommeroit librement pour Dictateur L. Quintius, en qui l'on trouvoit un courage proportionné à cette grande puissance. Chacun approuva la proposition, mais Quintius s'excusa d'abord, & leur demanda ce qu'ils pensoient faire d'exposer à des combats si puissans un Vieillard que l'âge avoit privé de ses forces. Mais tout le

monde avoit en sa faveur, que dans l'esprit d'un Vieillard comme lui, il y avoit non seulement plus de prudence, mais encore plus de courage qu'en tous les autres ensemble ; de sorte qu'après avoir reçu les louanges qu'il voit justement méritées, & voyant que le Consul persisteroit dans la même résolution: Enfin après avoir demandé aux Dieux que sa vieillesse ne fût ni honteuse ni préjudiciable à la République dans un si grand trouble de toutes choses, il fut proclamé Dictateur par le Consul. Il nomma aussi-tôt Servilius Hala pour General de la Cavalerie; & le lendemain ayant mis des gardes par tout, il se montra dans la place. Le Peuple qui jetta les yeux sur luy s'étonna de cette nouveauté ; & les partisans de Melius, & Melius lui-même, reconnurent bien que ce Magistrat souverain n'avoit esté établi que contre eux. Comme ceux qui ne sçavoient pas son dessein, demandoient, quel tumulte & quelle guerre si soudainement allumée exigeoit l'autorité d'un Dictateur, & pourquoi Quintius ayant passé quatre-vingts ans étoit créé Gouverneur de la République, il envoya à Melius, Servilius Hala General de la Cavalerie, avec ordre de lui dire que le Dictateur le mandoit. Melius tout tremblant lui en demanda le sujet, & Servilius lui déclara que c'étoit pour venir playder sa cause, & se purger du crime dont Minutius l'avoit accusé dans le Senat. Aussi-tôt Melius se retira dans la foule de ses partisans, & en regardant de part & d'autre, comme cherchant un lieu pour se sauver, il témoigna évidemment qu'il n'avoit pas envie d'obéir. Enfin par les ordres de Servilius l'Huissier se saisit de lui pour l'emmenner, mais il fut bien-tôt arraché de ses mains par les assistants. Alors il implore en fuyant l'assistance de la Multitude, & luy remontre que le Senat ne le vouloit opprimer que parce qu'il avoit soulagé la nécessité des pauvres, & qu'il avoit tâché de faire du bien au Peuple ; Qu'il le prioit de luy donner du secours dans une si grande extrémité, & de ne pas permettre qu'on le massacraît en sa présence ; Mais comme il prononçoit ces paroles, Servilius le joignit & le tua. Ainsi tout arrosé-

du sang de ce seditieux, & accompagné d'une troupe de jeunes Patriciens, il vint dire au Dictateur qu'il avoit puni Melius, qui aiant reçu de sa part le commandement de le venir trouver avoit repoussé l'Huissier, & fait ses efforts pour émouvoir la Multitude. Surquoi le Dictateur *Courage*, dit-il, *Servilius*, vous avez délivré la République

8. En même tems il fit assembler la Multitude qui murmuroit de toutes parts, ne sçachant pas le sujet de cette action, ni comment les choses s'étoient passées. Il dit que Melius avoit été tué justement, & qu'encore qu'il eût été innocent du crime d'aspirer à se faire Roi, il étoit neant moins coupable de n'estre pas venu trouver le Dictateur au commandement qu'il en avoit reçu par la bouche du General de la Cavalerie. Que pour lui il étoit venu à la séance dans son Tribunal exprès pour connoître de cette cause, & qu'il n'auroit pû la juger sans que Melius eût une fin conforme à son entreprise. Qu'il avoit été reprimé par la force, lors qu'il vouloit employer la force pour ne pas se soumettre à la justice. Qu'il n'avoit pas fallu agir avec lui comme avec un Citoyen, puis qu'étant né chez un Peuple libre parmi la Justice & les Loix, il avoit bien osé concevoir l'esperance de se faire Roi dans une Ville d'où il n'ignoroit pas qu'on avoit chassé le Roi; où dans l'année de leur bannissement les Neveux du Roi enfans d'un Consul Libérateur de la Patrie, avoient été condamnés à mort par leur pere mesme, aussi-tôt qu'on eut découvert le complot qu'ils avoient fait de rétablir les Rois dans la Ville, où Collatinus Tarquinius l'autre Consul fut contraint de se remettre de sa charge, & de s'en aller en exil, à cause de la haine qu'on portoit aux noms des Tarquins; où quelque tems après Sp. Cassius fut châtié pour avoir voulu se faire Roi; où depuis peu les Decemvirs ont été punis par la confiscation de leurs biens, par le bannissement, & même de mort pour avoir voulu ressembler aux Rois durant le tems de leur administration. Quoi donc Sp. Melius aura conçu cette esperance dans la mesme Ville; Quel étoit-il pour faire de si hauts desseins? Par quels merites étoit-il recommandable? encore qu'il n'y ait point de noblesse, point d'honneur, & point de merites qui doit ent ouvrir le chemin à la puissance Souveraine. Si l

ne fut pas permis aux Claudiens, & aux Cassiens, illustres par leurs Consuls, & par les charges de Decemvirs; illustres par la gloire de leurs Ancestres, & par la splendeur de leurs Maisons, de monstrier impunément de l'orgueil, & de l'arrogance, Sp. Melius qui loin de pouvoir esperer le Tribunat, ne pouvoit pas même le desirer; Ce riche Marchand de bled aura esbéré d'achepter la liberté de ses Citoyens avec deux livres de bled? Il se sera mis dans l'esprit de reduire en servitude un Peuple victorieux de ses voisins, en lui jettant un morceau de pain? Il se sera imaginé, lui que la Ville ne pourroit regarder qu'à veine avec la dignité de Sénateur, qu'elle le souffriroit pour son Roy, avec les mêmes marques d'autorité & de puissance que Romulus son fondateur, issu des Dieux & mis aussi au nombre des Dieux? Qu'on devoit considerer cela plustost comme un prodige, & comme une chose monstrueuse, que pour un attentat & pour un crime. Que ce n'estoit pas assez d'avoir expié par son sang un forfait si épouvantable, si les maisons & les murailles où ces furieux complots avoient esté formez n'estoient destruites & renversées, & que des biens qui estoient souillez pour avoir esté destinez à achepter la domination souveraine ne fussent confisquezz au public. Que partant il ordonnoit que les Questeurs vendissent ses biens. & qu'ils fussent appliquez au profit de la Republique. Il fit ensuite raser la maison de Melius, afin que la place où elle estoit servist à l'avenir de témoignage qu'on avoit puny une esperance si criminelle; & ce lieu là fut appellé Equimelien. L. Minutius en fut recompensé d'un bœuf à cornes dorées hors de la porte de trois Gemeaux, sans que le Peuple y contredist, & qu'il en monstroit aucun mécontentement, parce qu'il luy donna le bled de Melius au prix de huit deniers le boisseau. Je trouve chez quelques Autheurs, que Minutius passa du Senat parmy le Peuple, & qu'ayant esté créé pour onzième Tribun, il appaisa la sedition que le meurtre de Melius avoit excitée. Mais il n'est pas croyable que le Senat eust enduré que le nombre des Tribuns se fust augmenté jusques à ce point, ny même qu'un Patricien en eust donné le premier exemple. D'ailleurs, il est à juger que le Peuple se fust conservé un privilege qu'on luy au-

roit une fois accordé, ou qu'au moins il eust essayé de se le conserver. Mais ce qui monstre sur toutes choses qu'il n'y a point en cela de verité, c'est la Loy que l'on fit quelques années auparavant, par laquelle il fut ordonné que les Tribuns ne se pourroient plus choisir de compagnons à leur fantaisie, Q. Cecilius, Q. Junius & Sex. Titinnius estoient seuls de tous les Tribuns qui n'avoient rien voulu decerner touchant la recompense de Minutius. Au contraire, ils ne discontinuoient point ou de le blasmer, ou d'accuser Servilius devant le Peuple de l'indigne & deplorable mort de Melius. Cela fut cause qu'ils obtinrent qu'on esliroit des Tribuns militaires plutôt que des Consuls, s'assurant que de six qu'on esliroit, (car il estoit déjà permis d'en créer un pareil nombre) on esliroit aussi quelques Plebeiens sur le tesmoignage qu'ils donneroient de vouloir vanger le meurtre de Melius. Neantmoins; encore que durant cette année le Peuple eust esté persecuté par quantité d'émotions diverses, il ne créa que trois Tribuns avec la puissance & l'autorité Consulaire; Et mesme on n'eut de ce nombre Quintius fils de Cincinnatus qui avoit esté Dictateur bien qu'en hayne de sa Dictature on cherchast un sujet de se mutiner. Mais Mamercus Emilius homme de grande reputation & de grand credit, emporta sur Quintius le premier rang par les suffrages du Peuple, & L. Julius eut le troisieme.

9. Durant qu'ils estoient en charge, & qu'ils avoient le gouvernement de la Republique, Fidenes colonie Romaine se revolta, & se rendit aux Veiens, & à Larte Tolomnius Roy des Veiens. Mais elle ajoûta un plus grand crime à sa rebellion, car les Fidenates tuerent par le commandement de ce Prince C. Fulcinus, C. Julius Tullus, Sp. Nautius, & L. Roscius Ambassadeurs des Romains, qui demandoient la cause de ce nouveau soulèvement. Il y en a neantmoins qui excusent le Roy, & qui disent que, comme il jouoit aux dez, & que le jeu luy eust bien succedé, il s'écria de joye, & dit une parole ambiguë que les Fidenates prirent pour un commandement de

les tuër & que cela fut la cause de leur mort. Mais c'est une chose incroyable, qu'à l'arrivée des Fidenates, qui luy estoient nouveaux alliez, & qui le venoient consulter sur un meurtre qui devoit violer le droit des gens, il n'eust retiré du jeu ny son esprit ny sa pensée, & qu'une si lasche action ne luy eust point ensuite donné d'horreur. Il est bien plus vray-semblable qu'il voulut par ce meurtre s'obliger entierement les Fidenates, & leur offer par ce moyen toute sorte d'esperance d'obtenir grace des Romains. On dressa dans la place proche du lieu où se font les harangues, les statues des Ambassadeurs qui avoient esté tuez à Fidenes.

10. Or comme les Volsques & les Fidenates étoient des Peuples voisins, & qu'ils avoient commencé la guerre par une action si abominable; il n'estoit pas mal-aisé de juger qu'on en viendrait à une sanglante bataille. C'est pourquoy le Peuple & les Tribuns n'entreprirent rien de nouveau pour songer à ce qui concernoit le general des affaires, & l'on n'empescha plus que M. Geganius Macerinus ne fust créé Consul pour la troisième fois, avec L. Sergius Fidenas, qui fut, comme je pense, appelé de ce nom, à cause qu'il eut la conduite de cette guerre. En effect, il fut le premier qui combattit avec succes au deçà du Teveron contre le Roy des Veiens, mais la victoire qu'il en remporta cousta beaucoup de sang aux Romains. Aussi l'on conceut plus de douleur de la perte de tant de Citoyens, que l'on ne receut de joye de la deffaitte des ennemis; & même le Senat, comme quand les choses sont reduites à l'extremité, ordonna que Mamercus Emilius feroit créé Dictateur. Il fut donc créé en même tems, & nomma pour General de la Cavalerie L. Quintius Cincinnatus, qui avoit esté Tribun militaire l'année precedente, jeune homme certes, mais digne fils d'un pere qui avoit si bien servi la Republique. Au reste, l'on ajousta aux levées que les Consuls avoient faites, de vieux Capitaines experimenter dans la guerre, & l'on remplit le nombre des troupes, parce qu'on avoit perdu beaucoup de monde à la dernière bataille. Le Dictateur prit pour ses Lieutenans

Q. Capitolinus, & C. Fabius Vibulanus, & leur commanda de le suivre. Ainsi Emilius aussi grand que la charge qu'on luy donnoit chassa les ennemis du territoire de Rome, & les repoussa jusqu'au delà du Teveron. Ils se firent des montagnes qui sont entre Fidenes & cette riviere, où ils transporterent leur Camp, & n'oserent plus descendre dans la plaine, que les troupes de Falisques ne fussent venues à leur secours. Alors les Toscans vinrent camper devant les murailles de Fidenes, & le Dictateur Romain entre les deux rivieres, assez proche de leur embouchure, où il s'enferma d'un retranchement qui prenoit d'une riviere à l'autre. Le lendemain il mit son armée en campagne. Mais les ennemis furent d'opinions différentes : les Falisques comme ennuyez d'une guerre qui les tenoit loin de leurs maisons, outre qu'ils avoient beaucoup de confiance en leurs forces demandoient la bataille. Les Veiens & les Fidenates disoient au contraire, qu'il seroit plus avantageux de traîner en longueur cette guerre : Et bien que Tolomnius trouvaît l'opinion des siens la meilleure, toutesfois afin que les Falisques n'eussent pas sujet de s'ennuyer, il fait sçavoir qu'il donnera bataille le lendemain. Cependant, le retardement de ennemis augmenta le courage du Dictateur, & des Romains ; Et le jour suivant les soldats ayant menacé d'attaquer le camp & la ville, si l'on ne vouloit combattre, enfin les deux armées sortent en bataille entre les deux camps, & les Veiens qui estoient les plus forts en nombre envoyèrent quelques troupes par derriere la montagne pour attaquer le camp des Romains durant le combat. Après, les troupes de ces trois Peuples estoient ordonnée en cette maniere. Les Veiens avoient la pointe droite, les Falisques la gauche, & les Fidenates tenoient le milieu. Le Dictateur de son côté prit la pointe droite contre les Falisques ; Capitolinus Quintius eut la pointe gauche contre les Veiens : & le General de la Cavalerie s'avança à la teste du bataillon du milieu. On fut quelque temps de pair & d'autre sans dire mot & sans rien faire. Car les Toscans n'estoient pas resolus d'en venir aux mains, si on ne

les y contraignoit ; Et le Dictateur ayant tourné les yeux du costé de Rome , attendoit que les Augures eussent observé les presages , & qu'ils donnaissent le signal dont ils étoient convenus entre eux. Il ne l'eut pas si-tost apperceu , qu'il commande aux gens de cheval de donner sur l'ennemy avec de grands cris : l'Infanterie les suivit , & combattit si vivement que les Legions des Toscans ne purent soutenir l'effort des Romains. Il n'y eut que la Cavalerie des ennemis qui résista ; car le Roy le plus brave & le plus courageux des siens , se presentant de tous côtez aux Romains , faisoit durer le combat & retardoit la victoire. Il y avoit alors entre la Cavalerie Romaine un Tribun militaire appelé A. Cornelius Cossus qui étoit beau ; & de belle taille , & de qui la force & le courage n'étoient pas moindres que sa taille & sa bonne mine. Comme il avoit toujours devant les yeux la grandeur de sa naissance , & la gloire qu'il tenoit de ses Ancestres , il voulut la laisser à ses descendans plus grande encore qu'il ne l'avoit receüe. Ainsi voyant que les troupes Romaines branloient par tout où donnoit Tolomnius , qu'il reconnoit à ses armes , comme il alloit de part & d'autre pour encourager les gens ; *N'est-ce pas là , dit-il , cét infrañteur de la société humaine , & des droits de tous les Peuples ? Certes si les Dieux permettent qu'il y ait sur la terre quelque chose de saint & d'inviolable , j'immoleray cette victime aux Manes de nos Ambassadeurs.* En même tems il pique son cheval & court la lance baissée contre le Roy , qu'il renversa. Aussi-tôt en s'appuyant sur sa lance , il se jette à bas de son cheval , & comme le Roy se pensoit relever , il le fit retomber par terre en le heurtant de son bouclier , & enfin il le tua de plusieurs coups dont il luy traversa le corps. Ainsi il le dépouilla des ses armes , & lui ayant coupé la tête qu'il ficha au bout de sa lance , il mit en fuite les ennemis , par l'épouvante qu'ils receurent de la mort de leur Prince ; Et la Cavalerie qui avoit toute seule rendu le combat douteux ; fut deffaitte & dissipée par l'horreur du même spectacle. Le Dictateur de son costé presse les Legions , les contraint de fuir , & les taille en pieces proche de leur camp jusqu'où il les avoit poursuivies. La plupart des Fi-
de-

denates qui connoissoient le pays se sauverent parmy les montagnes. Cossus traversa le Tibre avec sa Cavalerie; & remporta dans la Ville un grand butin du territoire des Veiens. Il y eut aussi un grand combat qui fut donné durant la bataille, à l'entree du camp entre les troupes, que Tolomnius, comme nous avons dit, avoit envoyées par derriere. Car Fabius Vibulanus deffendit premierement les retranchemens, par les soldats qu'il mit alentour; & en suite comme il vid que les ennemis s'opiniatroient à un assaut, il fit sur eux une sortie à main droite par la principale porte avec les Triariens. L'épouvante que les ennemis en receurent les mit en déroute. & si le carnage qu'on en fit ne fut pas si grand que dans la bataille, parce qu'ils n'y étoient pas en si grand nombre, leur fuite ne fut pas moins pleine de frayeur & de desordre. Enfin toutes choses ayant heureusement succédé de tous côtez, le Dictateur revint à la Ville, & y entra en triomphe par une ordonnance du Senat, & du consentement du Peuple. Mais le plus beau spectacle de ce triomphe fut sans doute Cossus, qui portoit les dépouilles opimes du Roy qu'il avoit tué de sa main, les soldats chantant à sa loüange tout ce qui leur venoit en fantaisie, & le comparant à Romulus. Il offrit solennellement ces dépouilles au Temple de Jupiter Feretrien, & les mit près de celles que Romulus avoit remportées, qui furent les premieres appellées dépouilles opimes, & qui depuis ce temps là avoient toujours esté seules, aux quelles l'on avoit donné ce nom. Ainsi l'on ne regardoit pas le chariot du Dictateur, on ne jettoit les yeux que sur Cossus qui remporta presque seul tout le fruit de la magnificence de cette journée. Le Dictateur presenta à Jupiter dans le Capitole de la volonté du Peuple une couronne d'or du poids d'une livre, qui fut faite des deniers publics. Or j'ay dit après tous les auteurs qui ont écrit avant moy, que Cornelius Cossus Tribun militaire consacra au temple de Jupiter Feretrien les secondes dépouilles opimes. Mais outre qu'on ne peut justement appeller des dépouilles, des dépouilles opimes, que celles qu'un General d'armée a ôtées à un General des ennemis, & qu'on ne peut ap
pel

pellier General que celuy qui a la conduite de la guerre, le titre que portent ces dépouilles, donne témoignage contre les Autheurs anciens, & contre moy-mesme, que Cossus estoit Consul lors qu'il les remporta. Pour moy, après avoir ouï dire à Cesar Auguste, qui a esté le fondateur ou le restaurateur de tous les Temples, qu'étant dans celuy de Jupiter Feretrien qu'il fit restablir, il avoit leu la même chose sur une camisole de toile, je croirois faire une espece de sacrilege de dérober à Cossus le témoignage que rend Cesar en faveur de ces dépouilles. Que s'il y a de l'erreur en cela, parce que les plus vieilles Annales, & les Livres des Magistrats qui sont en toile de lin gardez au Temple de Monete, & que L. Macer cite souvent pour ses Autheurs, nous apprennent que sept-ans après A. Cornelius Cossus fut créé Consul avec T. Quintius Pennus, chacun peut en juger à sa fantaisie, & en avoir telle opinion qu'il luy plaira. Mais il n'est pas vraisemblable qu'un combat si illustre & si renommé puisse être renvoyé à cette année, veu qu'on demeura trois ans entiers, ou environ durant le tems que Cornélius fut créé Consul, sans faire presque aucune guerre, à cause de la peste & de la disette des vivres; Et même il y a quelques Annales, qui comme funestes & malheureuses apprennent seulement les noms des Consuls. Trois ans après que Cossus eut esté Consul, on dit qu'il fut fait Tribun militaire, avec la puissance & l'autorité de Consul, qu'il fut élu la même année Gener. de la Cavalerie, & que, durant qu'il avoit cette charge, il fit à cheval un autre combat signalé. Cette conjecture est libre, mais comme je croi qu'il est permis dans les choses qui ne sont pas de conséquence d'examiner toutes sortes d'opinions, je pense que celui qui fit ce combat ayant mis dans un Temple ces dépouilles toutes recentes, & regardant comme des témoins qu'on ne pouvoit abuser & Romulus & Jupiter à qui elles étoient dédiées, écrivit lui-même son nom & ses paroles, *A. Corn. Cossus Consul*. Durant le Consulat de M. Corn. Maluginensis & de L. Papinius Crassus on fit passer deux armées dans le pays des Veïens & des Falisques; On

en emmena beaucoup de bestail, & de prisonniers : mais on ne rencontra pas les ennemis, & l'on ne pût donner combat. Au reste, on n'y assiegea aucune place, parce que la peste se jetta parmi le Peuple ; Et l'on rechercha dans la Ville quelques sujets de mutinerie, mais on n'en trouva point d'occasion. Ce fut une entreprise que fit inutilement Sp. Melius Tribun du Peuple : car à cause de l'estime que l'on avoit pour son nom, il esperoit estre assez fort pour exciter quelques mouvemens ; & en effet il avoit fait assigner Minutius, & avoit proposé la confiscation des biens de Servilius Hala. Il accusoit Minutius d'avoir supposé un crime à Melius ; & accusoit Servilius du meurtre d'un Citoyen qui n'avoit pas este condamné. Mais toutes ces choses parurent vaines au Peuple par la consideration mesme de leur Autheur. Au reste, la peste qui s'augmentoit chaque jour donnoit de grandes inquietudes, & outre cela les prodiges apportoit de tous costez de la terreur & de la crainte, car à tout moment on venoit dire dans la Ville, que les maisons tomboient dans la campagne par les tremblemens de terre. C'est pourquoi l'on fit des processions publiques où les Devineurs dictoient au Peuple les prieres. L'année suivante fut encore plus contagieuse sous le Consulat de L. Virginus, & de C. Julius qui estoit Consul pour la deuxième fois ; Et comme elle apporta une grande desolation dans la Ville & dans la campagne, non seulement personne ne sortit hors des frontieres Romaines pour aller faire des courses sur les ennemis, & le Senat & le Peuple ne se souvinrent plus d'aller declarer la guerre ; mais les Fidenates qui s'étoient d'abord retirez ou dans leur Ville, ou sur les montagnes ou dans leurs forteresses, se jetterent sans crainte & de gayeté de cœur sur les terres des Romains. Il se joignirent ensuite aux Veiens, car les Falisques ne peurent estre persuadez à reprendre les armes ny par la calamité des Romains, ny par les prieres de leurs Alliez ; Ainsi les Veiens & les Fidenates passerent le Teveron avec leur forces jointes, & vinrent planter leurs enseignes assez pres de la Porte coline. L'épouvante n'en fut pas moins grande dans

dans la Ville que dans la campagne. Aussi-tost le Consul Julius disposa les gens de guerre sur les ramparts & sur les murailles ; & cependant, Virginius consulte le Senat dans le Temple de Quirinus ; On resout de créer Dictateur A. Servilius , que quelques-uns surnommoient Priscus, & d'autres Struclus. Et Virginius ayant retardé à le nommer jusqu'à ce qu'il eust eu l'avis de son College, enfin de son consentement il le nomma Dictateur que la nuit étoit déjà bien avancée. Servilius choisit pour General de la Cavalerie Posthumius Eburius Helva ; & ordonna que le lendemain aussi-tost qu'il seroit jour tout le monde se rendist hors de la Porte coline. Tous ceux qui étoient capables de porter les armes ne manquerent pas de s'y trouver ; & l'on tira de l'épargne les Enseignes qu'on porta au Dictateur. Cependant, les ennemis se retirerent sur les lieux les plus eminens , & les plus avantageux pour eux. Mais le Dictateur les suivit avec ses troupes en bataille, combattit proche de Nomente, mit en fuite les Legions des Toscans , les repoussa jusques à Fidenes , & les enferma là dedans par le moyen de quelques tranchées. Mais comme les murailles de cette Ville estoient hautes, & qu'elle estoit bien fortifiée, elle ne pouvoit estre prise par escalade, & l'on ne pouvoit pas esperer de l'emporter par un long siege, parce que des vivres qu'on y avoit fait auparavant apporter, non seulement il y en avoit assez pour subvenir à la necessité , mais il y en avoit en abondance. Ainsi le Dictateur ayant perdu l'esperance de l'assiéger, & de la contraindre de se rendre, se resolut de faire une mine qui conduisist à la forteresse, & de la commencer par un costé de la Ville , qui n'étoit pas bien gardé, parce qu'on le croyoit assez fort, & assez bien défendu de soy-même. Cependant, il s'approcha des murailles par d'autres chemins , & ayant divisé son armée en quatre corps, qui succedassent au combat les uns aux autres, il batit vivement la Ville durant tout le jour & toute la nuit, pour oster aux ennemis la connoissance de ce qu'il faisoit faire. Enfin la montagne ayant esté percée, il eut un passage de son camp à la forteresse , & lors que les
Tos-

Toscans estoient occupez à repousser des menaces feintes, sans penser au danger certain qui les touchoit de si près, le bruit que les Romains firent sur leur teste, leur monstra que la Ville étoit prise. C. Furius Pecilus, & M. Geganius Macerinus qui furent Censeurs en cette année, commencerent l'exercice de leur charge dans le Champ de Mars, & l'on y fit pour la premiere fois le denombrement du Peuple. Je trouve chez Macer Licinius que l'année d'après on continua les memes Consuls, c'est à dire Julius pour la troisième fois, & Virginus pour la seconde. Il est vrai que Valerius Antias, & Q. Tubero disent que M. Manlius, & Q. Sulpitius furent Consuls en cette année. Toutefois, dans une si grande contrariété Tuberon & Macer citent pour leurs auteurs les livres de toile: & l'un & l'autre ne dissimule point que les Anciens ont escript qu'il y eut des Tribuns militaires en cette année. Veritablement, Licinius fait profession de suivre en toutes choses les livres de toile, & Tuberon s'égare & n'est pas bien certain de la verité. Mais parmi tant de choses qui se sont tenuës cachées dans les tenebres de l'antiquité & que l'on ne peut esclaircir, cela est aussi demeuré dans l'obscurité & dans l'incertitude. L'epouvanté se répandit de tous côtez dans la Toscane, après la prise de Fidenes. Non seulement les Veiens en furent étonnez, mais encore les Falisques, qui se remettoient en memoire qu'ils étoient d'abord entrez avec eux dans cette guerre, bien qu'ils ne les eussent point aydez dans leur dernière rebellion.

II. Enfin ces deux Estats ayant envoyé des Ambassadeurs environ chez douze Peuples, & obtenu que l'Assemblée generale de la Toscane se feroit au Temple de Voltomne, le Senat ordonna que Mamercus Emilius seroit encore créé Dictateur, comme si l'on eust esté menacé de quelque grand orage de ce costé-là. Aussi-tôt qu'il eut été esleu il nomma pour General de la Cavalerie A. Posthumius Tubertus, & l'on fit des appareils de guerre d'autant plus grands, qu'il y avoit plus à craindre de toute la Toscane ensemble, que de deux Peuples seulement. Cependant, on demeura plus long-tems qu'on
n'es-

n'esperoit dans une espece de tranquillité & de paix. De forte que, comme quelques Marchands eurent rappotté qu'on avoit refusé du secours aux Veiens; Qu'on leur avoit répondu qu'ils achevassent d'eux-mesmes une guerre qu'ils avoient d'eux-mesmes excitée, & qu'ils ne devoient point chercher pour compagnons de leurs infortunes, ceux à qui ils n'avoient point voulu faire part de leurs esperances; alors le Dictateur qui ne vouloit pas avoir esté créé en vain, & qui voyoit que l'occasion d'acquiescer dans la guerre de la gloire lui estoit ostée, se resolut de faire quelque chose dans la paix qui laissât quelque memoire de sa Dictature. Il se proposa donc de diminuer la puissance de la charge de Censeur, soit qu'il crût qu'elle fut trop grande, soit qu'il fust plutôt offensé de sa longue durée, que du grand honneur qui lui estoit attaché. C'est pourquoy il fit assembler le Peuple, & lui remonstra, *Que les Dieux immortels avoient pris le soin & la conduite de la Republique pour ce qui concercoit le dehors, & qu'ils tenoient toutes choses dans un estat tranquille & assésuré; Que pour lui il veilleroit dans la Ville à conserver la liberté du Peuple Romain, que le meilleur moyen de la conserver, & la meilleure garde qu'on lui pouvoit donner, estoit d'empescher que les grandes charges ne fussent pas de longue durée, & de limiter le tems de celles dont on ne pouvoit limiter le pouvoir. Que tous les autres Magistrats n'étoient que d'un an, & la censure de cinq années. Que cela estoit trop rude de demeurer tant de tems, & une si grande partie de la vie assujety aux mesmes personnes. Et partant qu'il vouloit faire une Loy afin que cette charge ne fust doresnavant que d'un an & demy. Le jour suivant cette Loy fut publiée, & receuë du consentement de tout le Peuple. Mais Messieurs, dit-il, afin de vous tesmoigner combien j'ay d'averson pour la puissance qui est de trop longue durée, je me dépouille maintenant de la Dictature. Ainsi s'estant remis de sa charge; & ayant limité le tems de celle des autres, ou plustost y ayant mis fin, il fut reconduit en sa maison avec l'applaudissement & les bonnes graces de tout le Peuple. Les Censeurs fâchez qu'il eust retranche la puissance d'un Magistrat du Peuple Romain*
l'oste

l'offrent de sa Tribu, lui firent payer pour sa taxe huit fois plus qu'il n'avoit accoustumé de payer, le priverent du droit de bourgeoisie, & ne luy laisserent d'autres marques de Citoyen, sinon qu'il estoit obligé comme les autres de contribuer aux necessitez de la Ville. Mais on dit qu'il supporta cette injure avec beaucoup de constance, & avec un grand courage, considerant plutôt la cause de l'infamie, que l'infamie même. Bien que les principaux du Senat n'eussent pas souhaité qu'on diminuast l'autorité de la Censure, ils ne pouvoient neantmoins souffrir sa trop grande severité, parce qu'ils connoissoient bien qu'ils seroient toujours plus long-tems & plus souvent assujettis à cette charge qu'ils ne la pourroient obtenir. Mais on dit que le Peuple fut si indigné du traitement qu'on fit à Mamercus, que personne ne le pût empêcher d'outrager les Censeurs que Mamercus même. Cependant les Tribuns du Peuple empêchoient de toutes leurs forces, par les remonstrances qu'ils faisoient qu'on ne creast des Consuls. De sorte que la chose en étant presque venue à un interregne, enfin ils obtinrent des Tribuns militaires avec la puissance de Consul. Mais ils ne purent obtenir le prix qu'ils pretendoient de cette victoire; car ils demandoient que quelqu'un de ces Tribuns fust Plebeien, & neantmoins on ne crea que des Patriciens, M. Fabius Vibulanus, M. Fossius, & L. Sergius Fidenas. La peste de cette année fut cause qu'on ne songea point à d'autres choses. On voïa un Temple à Appollon, afin de faire cesser le mal; Et les Duumvirs firent beaucoup d'autres choses, suivant ce qu'ils trouverent dans leurs livres pour appaiser la colere des Dieux, & détourner du Peuple cette maladie. Il mourut neantmoins beaucoup de monde & de bestail dans la Ville & dans la campagne; & comme on craignoit la famiue parmy les laboureurs & les paisans, on envoya dans la Toscane, dans le Pomprin, à Cumes, & enfin en Sicile pour avoir du bled. On ne parla point de faire des Consuls pour cette année, mais on fit encore des Tribuns militaires avec la puissance Consulaire, qui furent tous Patriciens comme auparavant. L'on donna cette charge

à L. Pinarius Mamercus, à L. Furius Médullinus, & à Sp. Posthumius Albus. La peste diminua en cette année, & l'on n'apprehenda pas de manquer de bled, parce qu'on y avoit déjà donné ordre. Cependant, on proposa de faire la guerre dans les assemblées des Eques & des Volsques, & dans la Toscane au Temple de Voltomne. Mais il fut resolu que l'on ne feroit rien d'un an, & l'on deffendit pour autant de tems de tenir aucune Assemblée, bien que les Veiens remonstassent qu'ils estoient menacez du même malheur qui avoit ruiné Fidenes. Durant ce tems-là les Chefs, & les premiers de la Populace de Rome, voyant qu'il y avoit déjà long-tems qu'ils aspiroient en vain aux plus grandes charges, & qu'on avoit la paix au dehors, commencerent à faire des Assemblées secretes dans la maison des Tribuns, & à se plaindre, *Qu'ils avoient esté jusques-là méprisez par le Peuple de telle sorte qu'encore que depuis tant d'années on eust commencé à créer des Tribuns militaires avec la puissance de Consul, jamais aucun Plebien n'avoit pu parvenir à cet honneur. Que leurs Ancestres avoient sagement ordonné qu'on ne receust point de Patriciens dans les charges qui étoient reservées aux Plebeiens, & qu'autrement les Tribuns seroient tous Patriciens; Qu'au reste, ils étoient si peu considerez, mesme par ceux qui étoient de mesme condition qu'eux. & qu'ils n'estoient pas moins méprisez par la Multitude, que par le Senat. Quelques-uns excusoient le Peuple, & rejettoient toute la faute sur le Senat. Ils disoient que c'étoit seulement par l'ambition & par l'artifice des Patriciens que le chemin des honneurs & des dignitez étoit fermé au Peuple. Que si le Peuple pouvoit un peu se remettre, & mépriser leurs prieres mêlées de menaces, peut-être qu'il se souviendrait des siens en donnant ses voix, & qu'ayant acquis du credit il obtiendrait aussi l'autorité & la puissance.* Enfin on jugea à propos que pour vaincre cette ambition des Patriciens, les Tribuns proposeroient une Loy, par laquelle il seroit deffendu de s'habiller de blanc quand on voudroit demander quelques charges. Veritablement c'est une chose qui sembleroit aujourd'huy de peu d'importance, & qu'on n'estimerait pas digne d'une consultation serieuse, mais elle excita en ce tems-là de gran-

grandes disputes entre le Senat & le Peuple. Neantmoins les Tribuns demeurèrent victorieux , & obtinrent que cette Loy seroit receuë. Il y avoit grande apparence à voir l'animosité qui estoit dans les esprits , que le Peuple donneroit aux siens toutes ses voix & toutes ses inclinations. Aussi pour empêcher qu'il n'agist librement, le Senat ordonna qu'on esliroit les Consuls : Et le pretexte qu'il en prit fut la guerre des Eques & des Volsques, dont les Latins & les Herniques vinrent apporter la nouvelle. Ainsi T. Quintius fils de Lucius , à qui l'on donne aussi le surnom de Cincinnatus & de Pennus , fut créé Consul avec Cn. Julius Mento. En effet, les menaces de cette guerre ne furent pas vaines , ny plus long-tems différées ; car suivant la Loi sacrée qui est parmi ces Peuples dans une puissante contrainte , d'assembler leurs forces ils leverent des gens de guerre, & se rendirent en Algid avec deux puissantes armées. Là les Eques & les Volsques camperent & se retrancherent separément, & les Capitaines eurent plus de soin que jamais de se fortifier, & d'exercer leurs gens. C'est pourquoi les nouvelles qui en furent apportées à Rome, y jetterent plus de crainte & plus d'épouvante ; si bien que le Senat trouva bon de nommer un Dictateur , parce qu'encore que ces Peuples eussent souvent esté vaincus . neantmoins ils se soulevoient alors avec plus de force & de puissance , qu'ils n'avoient fait auparavant ; D'ailleurs ; la peste avoit emporté une partie de la jeunesse , mais on apprehendoit sur toute chose la mauvaise intelligence des Consuls qui ne pouvoient s'accorder ensemble , & qui estoient toujours en dispute dans le Conseil. Il y en a qui disent que ces Consuls furent battus en Algid, & que cela fut cause que l'on crea un Dictateur. Mais au reste il est assuré que s'ils n pouvoient s'accorder dans les autres choses , ils s'accorderent au moins en cela seulement , qu'ils s'opposèrent à la volonté du Senat, pour empêcher qu'on ne nommât un Dictateur. Enfin, comme on apportoit à chaque moment de mauvaises nouvelles , & qu'on eut veu que les Consuls ne se vouloient point ranger sous l'autorité du Senat, Q. Servilius Priscus qui avoit exercé le plu

plus grandes charges avec honneur : *C'est vous*, dit-il aux Tribuns du Peuple , *puis que les choses sont reduites à une si grande extremité , que le Senat appelle aujourd'hui à son secours , afin que dans le peril qui menace la Republique, vous contraigniez les Consuls suivant le pouvoir que vous en avez , le nommer un Dictateur.* Aussi-tôt que les Tribuns eurent ouï ce discours, qui leur fit imaginer que l'occasion se presentoit d'étendre leur puissance & leur autorité, ils se retirèrent à part & prononcerent pour tous les autres Tribuns, *Qu'ils vouloient que les Consuls obeissent au Senat, & que, s'ils s'opposoient plus long tems au consentement de cet Ordre le plus venerable de tous, ils ordonneroient qu'ils fussent mis en prison.* Les Consuls aimerent mieux être vaincus par le Tribun que par le Senat, mais ils protesterent que le premier Magistrat de la Republique avoit été trahi & deshonoré par le Senat même, & que le Consulat étoit réduit sous le joug & sous la puissance des Tribuns, puis que les Consuls pouvoient estre désormais contraints par un Tribun, & ce qui est la plus grande violence que puisse en craindre un particulier, estre menez en prison par son ordonnance. Comme les Consuls ne pûrent aussi s'accorder ensemble pour nommer un Dictateur, le sort tomba sur T. Quintius pour le nommer. Il nomma donc A. Posthumius Tubertus son beau-pere, homme severe dans le commandement, & Tubertus nomma L. Julius pour General de la Cavalerie. En mesme tems on fit cesser toutes sortes d'affaires, & l'on ne fit rien dans toute la Ville que de se preparer à la guerre. Quant à ceux qui pretendoient en estre exempts, on en remit la connoissance à la fin de tant de troubles ; tellement que ceux-là même qui eussent pû se prevaloir d'une exemption se laisserent librement enroller, & l'on ordonna aux Latins & aux Herniques d'envoyer un certain nombre de gens de guerre. On obeît de part & d'autre au Dictateur avec un grand soin de le faire, & toutes ces choses furent faites avec une extreme diligence. On laissa C. Julius Consul pour la garde de la Ville, l'on ordonna le General de la Cavalerie L. Julius, pour faire conduire dans le camp toutes choses

les necessaires afin qu'on n'y manquât de rien , & le Dictateur suivant les paroles que luy dictoit A. Cornelius grand Pontife voïa les grands Jeux à cause du trouble present. Il partit ensuite de la Ville, & aiant divisé son armée avec Quintius l'autre Consul, il arriva où étoient les ennemis. Comme ils avoient remarqué que leurs deux camps n'estoient pas esloignez l'un de l'autre, ils camperent environ à mille pas de l'ennemy, le Dictateur vers Tuscule, & le Consul au lieu le plus proche de Lavinium. Ainsi ces quatre armées étoient retranchées dans autant de camps differens, & il y avoit entre elles une plaine assez vaste non seulement pour faire des escarmouches, & quelques combats legers, mais pour donner de part & d'autre des batailles rangées. Aussi, depuis qu'on eut campé on ne cessa point d'escarmoucher, & le Dictateur le permettoit librement, parce que de cette épreuve que les siens faisoient peu à peu de leurs forces avec l'ennemy, il connoissoit bien qu'ils concevoient l'esperance de la victoire, & que par le sucez des petits combats ils se promettoient tout l'avantage d'une bataille generale. Mais les ennemis qui voyoient bien qu'ils ne pouvoient rien esperer d'un combat sans supercherie, attaquèrent de nuit le camp du Consul, & s'abandonnerent au hazard d'un événement douteux. Ils s'éleve donc aussi-tost un grand bruit, qui donna l'alarme non seulement aux sentinelles du Consul, & ensuite à toute l'armée; mais qui reveilla même le Dictateur. Comme les choses avoient besoin d'un prompt secours, le Consul ne manqua ny de courage, ny de prudence. Une partie des soldats fut mise à la garde des portes, & l'autre sur les retranchemens qu'ils borderent de toutes parts. Mais parce que dans le camp du Dictateur il y eut moins de bruit & de tumulte, on eut aussi plus de loisir de penser à ce qu'il estoit besoin de faire. Ainsi après avoir envoyé du renfort au Consul sous la conduite de Sp. Posthumius Albus l'un de ses Lieutenans, il se rendit luy-mesme avec une partie de ses troupes par un chemin destourné, en un lieu esloigné du bruit, d'où il pût surprendre l'ennemy, & l'attaquer.

l'impourveu. Il laissa dans le camp Q. Sulpitius pour y prendre garde, & donna la charge des gens de cheval à M. Fabius ; mais il lui commanda de ne point marcher qu'il ne fust jour, parce qu'il étoit plus difficile de conduire de la Cavalerie durant le tumulte de la nuit, que des gens de pied. Enfin il ordonna, & fit avec ordre en cette occasion tout ce que peut faire & ordonner un bon General d'armée. Mais il donna sans doute une marque de prudence & de courage, qui est au dessus de toutes les louanges ordinaires, en ce qu'il envoya M. Geganius avec quelques troupes d'élite attaquer le camp des ennemis, dont il avoit appris que la plus grande partie étoit dehors. M. Geganius aiant donc assailli ceux qui étoient demeurez dans le camp, & qui songeoient plutôt au peril où ils pensoient voir réduit les autres, qu'à leur propre conservation, s'en rendit Maître avant même que les ennemis sceussent qu'on l'avoit attaqué. Aussi-tôt il en donna le signal avec quelque fumée comme il avoit été accordé ; & lors que le Dictateur l'apperceut il cria hautement qu'on avoit pris le camp de l'ennemi, & commanda qu'on le publiast de toutes parts. Cependant, le jour étoit venu, & l'on pouvoit facilement discerner toutes choses. Fabius avoit donné avec sa Cavalerie, & le Consul avoit fait une sortie de son camp sur les ennemis épouvantez. Le Dictateur d'un autre côté aiant attaqué les troupes qui devoient secourir les autres, avoit opposé par tout sa Cavalerie, & son Infanterie victorieuse aux ennemis qui se répandoient de tous côtez, selon les bruits differents & le tumulte qu'ils entendoient. De sorte que se trouvant enveloppez au milieu des troupes Romaines, il ne s'en fust échappé pas un de la punition de leur revolte, si Vestius Messius Capitaine des Volsques, plus illustre par ses actions que par sa Noblesse, n'eust fait ces reproches aux siens, qui commençoient déjà à se mettre comme en un Globe. *Quoi donc, leur dit-il, vous ferez-vous presenter aux traits de vos ennemis, sans dessein de vous defendre & de vous vanger ? Pourquoi avez-vous les armes à la main ? ou pourquoi de votre propre mouvement avez-vous commencé le mal, Peuple*

sedition pendant la paix, lâche & timide pendant la guerre. Croiez-vous que quelque Dieu descende du Ciel pour vous protéger, & qu'il vous retire de ce péril ? Si vous en voulez sortir, il faut vous faire un chemin avec l'épée. Suivez-moi donc maintenant où vous me verrez marcher : venez enfin avec moi vous qui avez encore envie de revoir vos maisons, vos pères, vos femmes, & vos enfans. Ce n'est point une muraille, ce n'est point un rempart qui s'oppose à votre passage : ce sont seulement des gens armés qui s'opposent à des gens armés. Vous êtes parcils en courage, mais vous êtes plus forts par la nécessité même, qui est la dernière & la plus forte de toutes les armes. Il n'eut pas si-tôt parlé, il n'eut pas si-tôt commencé à exécuter ce qu'il avoit dit, qu'il fut suivi par ses gens. Ils firent donc de nouveaux cris, donnerent teste baissée contre les troupes que Posthumius leur avoit opposées, & repoussèrent le vainqueur jusqu'à ce qu'enfin le Dictateur vint au secours des siens qui commençoient déjà à reculer. Ce fut de ce côté-là que vint foudre toute la furie du combat. La fortune & l'espérance des ennemis s'appuyoient seulement sur Messius ; on répandit beaucoup de sang de part & d'autre, les Capitaines des Romains ne combattirent pas sans estre blessés, néanmoins il n'y eut que Posthumius qui se retira du combat, ayant reçu un coup de pierre qui luy enfonçoit l'os de la teste. Bien que le Dictateur eust esté blessé à l'épaul & que Fabius eust eu la cuisse rompue, & le Consul le bras rompu, on ne put les retirer d'une bataille si dure & si sanglante. Enfin par l'effort que fit Messius avec une troupe de jeunes gens hardis & courageux, passa au travers du sang & des corps morts, jusqu'au camp des Volsques qui n'estoit pas encore pris. En même tems chacun tourne de ce côté-là, & le Consul qui poursuivit les ennemis debandez jusques au camp, l'attaque d'un côté tandis que le Dictateur en fait approcher ses troupes par un autre endroit. Cette attaque ne fut pas moins chaude que le combat l'avoit esté ; On dit que le Consul jeta une enseigne sur le retranchement, afin d'animer davantage ses gens, & que l'effort qui fut fait pour recouvrer cette enseigne fut cause qu'il

l'on entra dans le camp , où le Dictateur ayant forcé les retranchemens on étoit déjà aux mains. Alors les ennemis mirent bas les armes , & se rendirent à la mercy des vainqueurs. Enfin ce camp ayant esté pris aussi bien que l'autre, tous les ennemis excepté les Sénateurs furent vendus; une partie du butin fut renduë aux Latins & aux Herniques qui reconnurent ce qui leur appartenoit ; l'autre partie fut venduë à l'enchere : Et le Dictateur ayant laissé le Consul dans l'armée pour la commander , retourna à Rome où il entra en triomphe , & se démit aussi-tôt de la Dictature. Ceux qui disent que A. Posthumius fit couper la teste à son fils victorieux, parce qu'ayant trouvé l'occasion de combattre avec succez, il étoit sorti sans commandement de son poste, tâchent sans doute d'obscurcir un si celebre Consulat, & d'en rendre la memoire triste & funeste. Mais pour moy , je n'ay garde d'ajôuter foy à ce discours , & certes il m'est permis de n'en rien croire parmy une si grande diversité d'opinions. L'argument & la preuve que j'en ay est , que cette sorte de severité a toujours été appellée Manliene , & non pas Posthumienne , & que l'Autheur d'un exemple si inhumain a eu un titre conforme à sa cruauté. En effet il en a esté appellé l'imperieux & le severe Manlius ; au contraire on n'a jamais rien imputé à Posthumius qui ayt pû tacher sa memoire. Cn. Julius Consul dedia le Temple d'Apollon en l'absence de son Colleague , sans avoir tiré au sort à qui écherroit cet honneur. Aussi Quintius en témoigna du mécontentement, & après qu'il eut congédié son armée , & qu'il fut de retour à la Ville, il en fit ses plaintes au Senat, mais en vain. On ajoûte à cette année remarquable par tant de grandes actions , une chose qui ne sembloit pas alors concerner les affaires du Peuple Romain; C'est que les Carthaginois qui devoient estre quelque jour des ennemis si considerables , passerent pour la premiere fois en Sicile avec une armée , durant les dissensions des Siciliens pour secourir l'un des deux partis. Au reste les Tribuns du Peuple firent effort dans la Ville pour faire créer des Tribuns militaires avec l'autorité de Consul , mais ils n'en peurent

venir à bout, & L. Papirius Crassus fut créé Consul avec L. Julius. Alors les Ambassadeurs des Eques vinrent demander au Senat l'alliance des Romains, mais on leur proposa de se rendre au lieu de parler d'alliance, & néanmoins ils obtinrent une trêve de dix années. Pour les Volisques, après la perte qu'ils avoient faite en Algide, les choses s'y convertirent en reproches & en disputes, entre ceux qui vouloient la paix, & ceux qui demandoient la guerre; Et par ce moyen les Romains eurent la paix de tous côtez. Les Consuls ayant été avertis par l'un des Tribuns, que les autres Tribuns faisoient dessein de proposer la Loi touchant l'estimation des Amendes qui étoient sur toutes choses agreable au Peuple, les prevenirrent les empêcherent de la publier.

12. L. Sergius Fidenas fut fait Consul pour la seconde fois, & avec lui Horatius Lucretius Tricipitinus. Mais il ne se fit rien de memorable durant leur Consulat. Ceux qui leur succederent en cette charge furent A. Cornelius Cossus, & T. Quintius Pennus. En ce tems-là les Veies firent des courses dans le territoire des Romains, & le bruit étoit que quelques-uns de la jeunesse de Fidenas avoient part à ce dessein, & aux pillages que l'on faisoit. La connoissance de cette affaire fut remise à L. Sergius Q. Servilius, & à Mamercus Emilius. Quelques-uns furent releguez dans Hostie, parce qu'on ne voioit point bien pourquoi ils s'étoient alors absentez de Fidenas, & l'on envoya de nouveaux habitans dans cette Colonie auxquels on donna les terres de ceux qui avoient été tués à la guerre. Il y eut en cette année une grande secheresse. Non seulement il ne plût point, mais la terre fut comme épuisée de son humidité naturelle, & ne pût fournir assez d'eaux aux rivières pour entretenir leurs cours: Et comme les fontaines & les ruisseaux furent taris de tous côtez, quantité de bestail mourut de soif, & la galle perdit le reste. Ce mal passa par contagion jusques aux hommes; Premièrement il attaqua les paisans & les esclaves, & ensuite il se répandit dans la Ville. Non seulement les corps furent infectez, mais mesme les esprits ne fu-

rent pas exempts de maladies : Car ils se laisserent aller à des ceremonies diverses. & comme à une Religion estrangere , en souffrant que ceux qui sçavent profiter de la foiblesse & de la superstition des autres introduisissent en leurs maisons de nouvelles façons de sacrifier , & de faire des devinations. Enfin ce desordre continua jusqu'à ce que les premiers de la Ville commencerent à rougir de la honte du Public , voyant que pour appaiser les Dieux on faisoit dans toutes les ruës , & dans tous les Temples des Sacrifices estrangers, & qui n'estoient point en usage. C'est pourquoy on donna charge aux Ediles de prendre garde qu'on n'adorast que les Dieux Romains , & qu'on ne leur sacrifiait que suivant les coëstumes du pays. Au reste, la vangeance qu'on vouloit prendre des Veiens fut remise à l'année suivante , sous le Consulat de C. Servilius Hala, & de L. Papirius Mugilanus ; Et même il y eut quelque scrupule de conscience, qui empescha de leur declarer aussi-tost la guerre , & d'envoyer chez eux une armée. On avoit depuis peu de tems donné bataille contre les Veiens près de Nomente & de Fidenes, & ensuite on leur avoit accordé une trêve dont le tems estoit déjà expiré, & qu'ils avoient rompuë auparavant. Cependant, on ne laissa pas de leur envoyer des Fecialiens , (*Heraults d'armes*) qui demanderent selon les anciennes ceremonies les choses qui avoient esté enlevées , mais ils ne furent point écoulez. Après cela l'on fut en dispute, si on leur declareroit la guerre de l'avis & de l'autorité du Peuple, ou si c'estoit assez pour cela d'une ordonnance du Senat. Mais par les menaces que firent les Tribuns d'empescher les levées , ils obtinrent que les Consuls proposeroient cette guerre au Peuple. Toutes les Centuries l'approuverent , & la Multitude l'emporta encore par-dessus le Senat , en ce qu'elle obtint qu'il n'y auroit point de Consuls l'année suivante ; On crea en leur place quatre Tribuns militaires avec la puissance de Consul. T. Quintius Pennus qui sortoit du Consulat , C. Furius , M. Posthumius, & A. Cornélius Cossus. Cossus fut laissé dans la Ville pour Gouverneur , les trois autres ayant fait leurs

levées marcherent contre les Veiens, & firent voir par experience combien il est prejudiciable dans la guerre que plusieurs commandent ensemble. En effet, comme chacun vouloit soutenir son opinion, & qu'ils étoient de divers sentimens, ils ouvrirent à l'ennemi le chemin pour les venir attaquer, & lui en presenterent l'occasion. Car tandis que l'un vouloit que l'on sonnast la retraite, & que l'autre commandoit que l'on sonnast la charge, les Veiens attaquèrent l'armée incertaine du commandement qu'elle devoit plutôt embrasser. De sorte que les Romains tournerent le dos, & se retirerent en desordre dans leur camp qui étoit assez proche de là ; Mais en cette occasion l'infamie fut bien plus grande que la perte ; & la Ville qui n'avoit pas accoutumé d'estre vaincue, en fut infiniment affligée. Alors on commença à monstrier de la haine aux Tribuns & l'on demanda un Dictateur, comme étant l'unique secours en qui la Republique devoit esperer. Mais d'autant que le Dictateur ne pouvoit estre nommé que par un Consul, & que cette difficulté s'opposoit à l'election qu'on en vouloit faire, on alla consulter les Augures qui en ôterent tout le scrupule. A. Cornelius nomma Mamercus Emilius, qui en recompense le nomma General de la Cavalerie. Ainsi la bonne fortune de la Ville eut besoin qu'une véritable vertu se joignist avec elle ; & la condamnation des Censeurs ne pût empêcher qu'on n'allast prendre un homme dans une maison injustement notée d'infamie, pour lui donner la conduite de toutes choses.

13. Cependant, les Veiens enflés de leurs bons succez, envoyerent des Ambassadeurs chez tous les Peuples de la Toscane, & se vanterent qu'ils avoient deffait trois Generaux des armées Romaines en une bataille ; Et bien que le Public ne voulust point faire d'alliance avec eux pour ce qui concernoit cette guerre, neantmoins ils attirerent de tous costez quantité de Volontaires par l'esperance du butin. Il n'y eut que les Fidenates à qui il vint dans l'esprit de se revolter ; & comme si c'eust esté un crime, que de ne pas commencer la guerre par un crime, ils tuerent les nouveaux habitans qu'on leur avoit envoyez, ainsi qu'ils avoient.

avoient tué auparavant les Ambassadeurs ; & souillez encore de leur sang ils se joignirent avec les Veiens. Les Chefs de ces deux Peuples consulterent entre eux s'ils prendroient Veies ou Fidenes pour le siege de cette guerre ; & après leur consultation ils jugerent Fidenes la plus commode : C'est pourquoi les Veiens passerent le Tibre , & firent transporter dans Fidenes & des armes, & tout ce qui étoit necessaire pour la guerre.

14. L'épouvante fut extreme dans Rome, quand on vid que les Veiens venoient à Fidenes avec leur armée. Les Romains encore estonnez de leur déroute plantent leur camp devant la Porte Coline ; on borde les murailles de gens de guerre, on fait cesser toutes les affaires, on fait fermer toutes les boutiques, & Rome ressemble plutôt à un camp qu'à une Ville. Alors le Dictateur voiant la Ville en une si grande consternation, envoie de tous costez des Crieurs publics pour faire assembler le Peuple, à qui il fit des reproches, *De monstres si peu de courage & de si grandes inquietudes pour un petit revers de fortune, pour une legere perte qu'ils avoient soufferte, non pas par la valeur des ennemis, ni par la lascheté des Romains, mais par la mauvaise intelligence de leurs Generaux. Qu'il devoit avoir honte de redouter un ennemi qu'il avoit vaincu six fois; Que Fidenes avoit esté aussi souvent prise qu'assiégée; Que les Romains & les ennemis étoient encore les mêmes qu'ils avoient toujours été; Qu'ils avoient les mêmes courages, les mêmes forces, & les mêmes armes; Que pour lui il étoit encore Mamercus Emilius ce même Dictateur qui avoit nagueres defait dans la Ville de Nomente les forces des Veiens, des Fidenates, & des Falisques qui s'étoient joints avec eux. Que A. Cornelius General de la Cavalerie, seroit le même dans le combat que durant qu'il étoit Tribun militaire, lors qu'il tua Tolomnius Roi des Veiens en la presence des deux armées, & qu'il emporta les dépouilles opimes dans le Temple de Jupiter Feretrien. Que les Citoiens de Rome devoient donc se souvenir, que les triomphes, que les dépouilles, que les victoires marchaient avec eux; Qu'au contraire les ennemis n'avoient de leur costé que le crime d'avoir tué les Ambassadeurs contre le droit de tous les Peuples, & d'avoir durant la paix*

égorgé les habitans de Fidenes; que des trêves rompues, qu'une septième revolte qui en fin leur seroit funeste. Qu'ils prissent donc ces armes assésûrez de la victoire, que tout aussi-tost qu'ils seroient campez vis à vis des ennemis, il avoit cette confiance que ces hommes detestables ne se réjoüyroient pas long temps de la honte d'une armée Romaine; & que le Peuple Romain reconnoistroit, que ceux-là avoient bien mieux servi la République qu'il avoit créé Dictateur pour la troisième fois, que ceux qui s'estoient efforcez de deshonnorer sa seconde Dictature, parce qu'il avoit diminué la puissance & l'autorité des Censeurs. Ainsi après qu'on eut fait les Sacrifices accoustumez, il partit avec ses troupes & alla camper à quinze cens pas au deça de Fidenes, ayant à la droite les montagnes, & à la gauche le Tibre. Il commanda à T. Quintius Pennus l'un de ses Lieutenans de se saisir des Montagnes, & d'une certaine eminence que les ennemis avoient à dos. Le lendemain les Toscans encore superbes de l'heureux succez des jours precedens se mirent en bataille, mais le Dictateur ne fit rien jusqu'à ce que ses espions lui eussent rapporté que Quintius avoit gagné cette eminence, qui estoit proche de la forteresse de Fidenes; Et en mesme tems il fait déployer les Enseignes. Il fait marcher à grands par son Infanterie en bataille contre l'ennemi, & commande au General de la Cavalerie de ne point combattre sans commandement, & qu'au reste il lui en donneroit le signal quand il jugeroit qu'il en seroit tems, afin qu'en se ressouvenant de son combat avec le Roy Tolomnius, des dépouilles opimes, de Romulus, & de Jupiter Feretrien, il ne fît rien en cette occasion qui ne fût digne de son estime. Enfin les Legions Romaines se jettent avec impetuosité sur les ennemis. Les Romains enflammés de haine & de colere appellent les Fidenates impies, les Veiens voleurs, & les uns & les autres infraçteurs de la trêve, meurtriers des Ambassadeurs, infâmes, souillez du sang de leurs Citoyens, traistres & parjures conféderez, laches & timides ennemis; & en même tems qu'ils parlent ils montrent par leurs actions & leur haine & leur furie. Ils avoient déjà du premier choc ebranlé les ennemis,

lors

lors qu'ils virent sortir des Portes de Fidenes une espece de combattans dont on n'avoit point ouy parler jusques-là. Car une multitude de gens armez de feu, & toute resplendissante des flambeaux qu'elle portoit, comme poussée par quelque rage se vint jeter sur les Romains, & les estonna d'abord par cette nouvelle sorte de combat. Alors le Dictateur manda le General de la Cavalerie avec ses gens, fit revenir des montagnes T. Quintius, courut lui-même à la pointe gauche, qui cedit déjà à la flamme, ressemblant plutôt à un embrasement qu'à une bataille; & lui cria à haute voix. *Quoy donc, dit-il, vous fuyez devant un ennemi desarmé? Et comme des mouches à miel vaincus avec un peu de fumée vous lui quittez déjà la place? Ne pouvez-vous esleindre ces feux avec vos espées? Que n'arrachez-vous ces flambeaux des mains de vos ennemis? Que ne vous en servez-vous contre eux-mêmes, s'il faut ici combattre avec du feu, & non pas avec des armes; Rélevez donc votre courage, souvenez-vous du nom Romain, de la vertu de vos Ancêtres, & de la vôtre. Renvoyez cet embrasement dans la ville de vos ennemis. Et puis que vous n'avez pu gagner Fidenes par vos bienfaits, mettez la en cendres par ses propres flammes. Le sang de vos Ambassadeurs & de vos Citoyens, enfin vos frontieres ruinées vous demandent cette vengeance.* Les troupes parurent esmuës à ce commandement du Dictateur, les uns se deffendent des feux qu'on leur lance, les autres les arrachent de force des mains de leurs ennemis, & les uns & les autres armez de feu font paroître comme deux armées de flammes. Le General de la Cavalerie recommence aussi le combat de son côté, il commande à ses gens d'oster la bride à leurs chevaux, & lui-même le premier picque son cheval sans bride, & donne au milieu des flammes. Les autres chevaux qui se sentoient libres portent leur homme contre l'ennemi; & la poudre qui s'esleva sous eux, & qui se mesla avec la fumée, derobant la clarté aux yeux des hommes & des chevaux, les empêcha de s'épouvanter de la même chose qui avoit estonné les soldats. De sorte que par tout où passa la Cavalerie elle fulmine, elle abat, elle tuë. Cependant, on enten-

dit une autre clameur , qui estonna & tint en suspens l'une & l'autre armée. Mais le Dictateur s'écria aussi-tôt que Quintius son Lieutenant accompagné de ses troupes avoit attaqué les ennemis à dos ; Et lui-mesme rehaussant sa voix les charge plus vivement qu'il n'avoit fait. Ainsi comme deux armées pressoient les Toscans à dos & de front, & qu'il n'y avoit plus de moyen pour eux de reculer dans le camp, ny de fuyr dans les montagnes d'où étoit descendu cet ennemy nouveau , & que les chevaux des Romains avoient mis en desordre leur Cavalerie, la plus grande partie des Veiens debandez & sans conduite tâchent de gagner le Tibre ; & les Fidenates qui restoient prennent le chemin de Fidenes. Ils étoient si épouvantez qu'ils se vinrent jetter en fuyant au milieu du sang & du carnage ; les uns furent taillez en pieces sur le rivage , & les autres jettez dans l'eau qui les engloutit. Ceux-là mesmes qui sçavoient nager perdirent cette faculté par leurs blessures & leur épouvante, & peu se sauverent à la nage. Les autres troupes des ennemis passent au travers du camp pour se sauver dans la Ville ; mais la mesme impetuosité qui les emporte entraine après eux les Romains , & principalement Quintius, & avec luy ceux qui étoient descendus des montagnes , & qui n'étoient pas encore fatiguez , parce qu'ils n'étoient venus qu'au dernier combat. Ils entrent donc dans la Ville pêle-mêle avec les ennemis , & en mesme tems ils montent sur les murailles, d'où ils font signe à leurs gens que la Ville estoit prise. Lors que le Dictateur qui étoit déjà arrivé dans le camp , que les ennemis avoient abandonné, eut apperceu ce signal, & que ces soldats qui ne demandoient qu'à butiner couroient déjà au pillage ; il les mene droit à la porte par l'esperance qu'il leur donne de faire un plus grand butin dans la Ville , que dans le camp. Aussi-tôt qu'il y fut entré il marcha du costé de la Citadelle , où il voyoit que les fuyards couroient en foule. Le carnage n'y fut pas moindre que dans la bataille , jusqu'à ce que les ennemis ayant mis bas les armes , demanderent la vie au Dictateur. Ainsi la Ville & le camp furent pilléz. Le lendemain

demain on donna à chacun un prisonnier , & deux à ceux qui avoient le mieux fait , depuis les gens de cheval jusqu'aux Capitaines d'infanterie selon qu'ils les tiroient au sort , & tous les autres prisonniers furent mis en vente. Alors le Dictateur ramena son armée victorieuse & chargée de butin ; entra dans Rome en triomphe ; & après avoir commandé au General de la Cavalerie de se demettre de sa charge, il se demit de la sienne le seizième jour de sa creation , ayant rendu dans la paix le commandement qu'il avoit reçu dans la guerre , & dans le trouble de toutes choses. Quelques-uns ont rapporté dans leurs Annales , qu'il se donna aussi proche de Fidenes un combat sur l'eau contre les Veiens , mais cela me semble également incroyable & difficile , parce que le fleuve n'est pas assez large en cet endroit , & qu'il étoit alors plus étroit qu'il n'est aujourd'hui , si l'on s'en doit rapporter aux anciens. Peut estre que pour empêcher le passage du Tibre , il y eut quelque combat sur les bateaux , & que pour eslever cette aventure comme il arrive ordinairement , on lui donna ce grand nom de Bataille navale. On crea l'année suivante pour Tribuns militaires avec la puissance de Consul A. Sempronius Atratinus , L. Quintius Cincinnatus , L. Furius Medullinus . & L. Horatius Barbatus. On accorda aux Veiens une trêve de vingt ans , & aux Eques de trois ans seulement , bien qu'ils en demandassent davantage ; & au reste il n'y eut ny desordre , ny mutinerie dans la Ville. Il n'y eut aussi l'année d'après ny guerre au dehors , ny sedition au dedans ; & les Jeux qui avoient esté voüez pour les guerres precedentes , la rendirent celebre par le pompeux appareil des Tribuns militaires , & par l'affluence des Peuples qui y vinrent de tous costez. A. Claudius Crassus , Sp. Nautius Rutilus , T. Sergius Fidenas , & Sextus Julius Tullus étoient Tribuns en ce tems-là. Mais la feste & le spectacle de ces Jeux , où du consentement public les estrangers estoient venus , leur fut encore plus agreable par la courtoisie , & par les bons traitemens qu'ils receurent de leurs hostes. Après ces Jeux les Tribuns du Peuple ne manquerent
pas

pas de faire des harangues seditieuses, & des reprimandes au Peuple, de ce que par l'admiration qui l'aveugloit pour des personnes qu'il avoit haïes, il souffroit qu'on le retinist dans une servitude perpetuelle; Et que non seulement il n'eût pas la hardiesse d'entretenir l'esperance d'avoir sa part au Consulat, mais que, quand il avoit été question de créer des Tribuns militaires, aiant autant de droit que le Senat dans cette creation, il ne s'étoit souvenu ni de soi-mesme, ni des siens. Qu'il cessât donc de s'étonner si personne ne se vouloit mêler de ses affaires, ni veiller pour ses interests. Qu'il n'y avoit que du travail & du danger où l'on devoit esperer de l'utilité & de l'honneur; Qu'on n'auroit plus garde de rien entreprendre, si on ne proposoit de grands prix aux grands efforts; Qu'on ne devoit pas s'imaginer qu'un Tribun du Peuple allât se jeter aveuglement dans le danger sans esperance d'aucun fruit, & entreprendre des combats dont il est assuré de ne rien remporter, sinon que le Senat, contre qui il se sera déclaré, lui fera une guerre immortelle, & que parmi le Peuple pour qui il aura combattu il n'en sera pas plus honoré, ne lui étant permis ni de rien esperer, ni de rien poursuivre; Que c'étoit par les grands honneurs que les courages devenoient grands; Que, quand on auroit cessé de mépriser le Peup. personne ne le mépriseroit encore qu'il fust Plebien; Qu'il falloit faire experience en quelques-uns, s'il y auroit quelque Plebeien qui pût exercer les plus hautes charges, & sic'est un prodige & un miracle, qu'il soit né quelqu'un parmi la multitude qui ait le courage grand, & qui soit capable de grandes choses? Qu'après avoir obtenu de force qu'on prendroit aussi parmi le Peuple des Tribuns militaires, des hommes éprouvez durant la paix & durant la guerre avoient poursuivi cette charge, mais, que d'abord aiant été repoussez ils avoient servi de risée aux Patriciens, & qu'enfin ils avoient cessé de s'exposer plus long-tems à la honte, & aux mocqueries; Que pour lui il ne voioit pas pour quoi on n'abolissoit pas une Loi qui permettoit une chose qu'il étoit impossible de faire. Et qu'enfin l'ignominie seroit moindre si l'injustice privoit les Plebeiens des dignitez, que s'ils en étoient repoussez comme des personnes indignes. Ces discours qui furent écoulez avec applaudissement, exciterent quelques-uns à demander le Tribunat mili-

taire;

taire, chacun promettant de faire quelque chose durant qu'il seroit en charge, pour le bien & pour l'avantage du Peuple. On fit concevoir des esperances de diviser les terres, d'establiir hors de Rome de nouvelles Colonies, & de mettre des impositions sur ceux qui possedoient des heritages, afin de payer les gens de guerre de cét argent. Mais les Tribuns militaires ayant epié le temps qu'il y avoit peu de monde dans la Ville, firent secrettement advertir le Senat de s'assembler à un certain jour pour ordonner en l'absence des Tribuns du Peuple, que, sur le bruit qui couroit que les Volsques estoient venus faire des courses sur les terres des Herniques, les Tribuns militaires iroient reconnoistre l'estat des choses, & que cependant on esliroit des Consuls. Les Tribuns y allerent, & laisserent pour Gouverneur dans la Ville Appius Claudius fils du Decemvir, jeune homme actif & remuant, & qui dès le berceau avoit nourry de la hayne contre les Tribuns du Peuple, & contre le Peuple. Les Tribuns du Peuple ne pûrent rien contester contre ceux qui avoient fait cette Ordonnance, parce qu'ils s'étoient absentez, ny contre Appius Claudius, parce que la chose étoit déjà faite. On crea donc pour Consuls C. Sempronius Atratinus, & Q. Fabius Vibulanus. Il se fit en cette année une chose qui pour avoir été faite en un pais étranger, n'en est pas moins digne de memoire. C'est que Vulturne ville de Toscane, qu'on appelle aujourd'hui Capouë fut prise par les Samnites, & appelée Capoue du nom de Capys leur General, ou ce qui approche davantage de la verité, elle fut nommée ainsi à cause de la campagne qui l'environne. Quoi qu'il en soit, ils s'en rendirent les maistres, après que les Toscans qu'ils avoient travaillez par une longue & ennuyeuse guerre, les eurent receus dans cette Ville, & qu'ils leur eurent fait part de leurs terres. Car comme dans une feste publique les anciens habitans de ce lieu s'estoient endormis remplis de vin & de viande, les Samnites les attaquèrent de nuit, & leur couperent à tous la gorge. Après cela les Consuls que nous avons nommez entrèrent en charge environ sur le milieu de Decembre; Et alors non
seu-

seulement ceux qui avoient esté envoyez pour observer la contenance des Volsques, avoient rapporté qu'ils se preparent à la guerre, mais même les Ambassadeurs des Latins & des Herniques apportoyent nouvelle, que jamais les Volsques n'avoient pris tant de peine à choisir de bons Capitaines, ny à lever des gens de guerre; Qu'on n'entendoit rien dire autre chose parmi eux, sinon qu'il falloit pour jamais renoncer à la guerre, & se laisser imposer le joug de la servitude; ou qu'il ne falloit ceder ny en vertu, ny en patience, ny en discipline militaire à des ennemis, avec lesquels on vouloit disputer la domination, & la gloire de commander. Certes ils n'apportoient pas de fausses nouvelles, mais le Senat ne s'en mit pas beaucoup en peine; & Sempronius même à qui la conduite de cette guerre étoit écheuë, & qui se confioit à sa bonne fortune, comme à une puissance invincible, parce qu'il menoit une armée victorieuse contre des Peuples souvent vaincus, fit toutes choses legerement, & avec beaucoup de negligence. De sorte que la discipline Romaine étoit plutôt dans l'armée des Volsques que dans celle des Romains: Aussi la fortune, comme il est souvent arrivé, prit le party de la Vertu. En effect dès le premier choc que donna Sempronius sans rien considerer, sans avoir aucunes troupes de reserve, & sans avoir bien disposé sa Cavalerie, le premier cry que l'on jetta fit voir assez manifestement de quel côté inclineroit la victoire. Il fut plus grand & plus gay du côté des ennemis, mais du côté des Romains il fut plus morne, plus languissant, & fut repris à plusieurs fois. Cette clameur incertaine, & qui ne se faisoit entendre que par reprises, fit juger que la crainte s'emparoit déjà des Romains. Ce qui fut cause que les ennemis en devinrent plus hardis & plus forts. Ils attaquent donc avec plus d'impetuosité, ils heurtent l'ennemi avec leurs boucliers en même tems qu'ils le pressent avec l'espée: Au contraire les Romains qui les regardoient avec effroy, ne témoignent que de la crainte; leurs casques tremblent sur leurs testes, ils sont irresolus de ce qu'ils feront, ils se serrent l'un contre l'autre, tantost les Enseignes étoient abandon-

données par ceux qui devoient combattre au devant, & tantost elles se retiroient dans leurs bataillons. Neantmoins on ne fuyoit pas encore, & l'on n'avoit pas encore vaincu. Les Romains songeoient plûtost à se couvrir de l'ennemi qu'à le combattre; mais les Volsques pressoient vivement, & l'on en tuoit davantage que l'on n'en voioit fuir. Enfin on cede de toutes parts, en vain Sempronius fait des reproches à ses gens, en vain il les anime au combat. L'autorité & le respect n'ont plus de pouvoir, & l'on eust pris aussi-tost la fuite, si Sextus Tempanius Capitaine de la Cavalerie n'eût remedié par son esprit à des choses si desesperées. Il cria donc à haute voix que les gens de cheval qui vouloient le bien & le salut de la Republique, missent pied à terre, & voyant que toute la Cavalerie s'étoit émue à cette parole, comme au commandement du Consul, *Si les gens de cheval, (dit-il) n'arrestent l'impetuosité des ennemis, nous avons perdu l'Empire, la Republique est ruinée. Suivez ma lance comme si c'estoit un guidon, & monstrez aux Romains & aux Volsques qu'il n'y a point de Cavalerie qui vous ressemble lors que vous estes à cheval, ny d'Infanterie qui vous cede lors que vous combattez à pied.* On approuva ce qu'il dit par un bruit qui s'éleva de tous côtez, & en même tems il marche le premier portant sa lance toute droite. Par tout où ils passent ils se font un chemin par la force, & portant leurs targes devant eux ils se jettent avec furie où ils voyent qu'on maltraitoit davantage leurs gens. Ainsi l'on recommence le combat par tout où leur impetuosité les emporte, & il n'y avoit point de doute que l'ennemi n'eust pris la fuite, si ce peu de monde eust pû estre en tous lieux en même tems. Mais comme ils n'étoient point soutenus, le General des Volsques fit signe à ses gens de s'ouvrir pour laisser passer cette nouvelle cohorte de gens de pied, à dessein de les envelopper lors que l'ardeur du combat les auroit emportez trop avant. Cela fut fait comme il avoit esté commandé, ils se trouvent bien-tost enfermez, & ne pûrent s'en retourner par où ils s'étoient fait un passage, parce que les ennemis s'effoient serrez principalement

au lieu par où on les avoit laissé passer. Le Consul & les Legions Romaines ne voyant plus cette troupe qui avoit couvert & deffendu toute l'armée, s'exposent aux dernières extremitez , de peur que l'ennemi n'opprimast de si vaillans hommes qu'il avoit déjà enveloppez. Alors les Volsques se diviserent, & n'eurent pas peu de besogne; car il falloit qu'en mesme tems ils s'ôtinssent contre le Consul & les Legions, & que de l'autre côté ils fissent teste à Tempanius, & aux siens, qui firent toutes sortes d'efforts pour aller rejoindre leurs gens. Mais voyant qu'ils ne pouvoient rien avancer, ils gagnerent une petite eminence , où ils se rallierent en rond, & s'y deffendirent vaillamment, & en hommes qui vendent cherement leur vie, & qui ne veulent pas mourir sans vengeance. Le combat ne finit point qu'il ne fust nuit , & le Consul de son côté ne sortit point de la meslée tandis qu'il resta un peu de jour. Enfin la nuit separa les Romains & les Volsques, tous deux en doute de la victoire. Mais cette incertitude mit dans les deux camps une si grande épouvante, que les deux armées croyant chacune avoir perdu la bataille se retirerent sur les montagnes prochaines, & abandonnerent les bleffez , & la plus grande partie de leur bagage. Cependant, l'eminence où Tempanius s'estoit jetté demeura assiegée jusques après minuit. Mais aussi-tost qu'on eut rapporté aux assiegeans qu'il n'y avoit plus personne dans leur camp, ils crurent qu'ils avoient esté vaincus, & prirent la fuite à la faveur des tenebres, les uns d'un côté les autres d'un autre, selon que la frayeur les empor-toit. Neantmoins, Tempanius qui craignoit quelque embuscade demeura jusqu'au jour au mesme endroit; Et sur le matin il alla lui-même avec quelques-uns des siens reconnoître l'estat des choses. Il apprit des ennemis bleffez, que les Volsques avoient abandonné leur camp, & aussi-tost transporté de joye il fait descendre les siens de la montagne, & passe dans le camp des Romains. Mais y ayant trouvé la même desolation que dans celui des ennemis, il en fait enlever autant de bleffez qu'il lui fut possible d'en emmener, & avant que l'ennemy pût recon-

nnoître

noître sa faute, il prit les chemins les plus courts pour se rendre bien-tost dans la Ville, ne sçachant en quel endroit étoit allé le Consul. Déjà le bruit s'estoit répandu dans Rome du mauvais succez de la bataille, & que le camp avoit esté abandonné; mais on estimoit sur toutes choses que la Cavalerie estoit perduë, & la douleur de cette perte n'estoit pas moindre parmi le Public que parmi les perticuliers. Cette nouvelle avoit extraordinairement estonné la Ville, & Fabius l'autre Consul s'estoit mis à la garde des portes, lors qu'on vid de loin Tempanius & les siens, qui donnerent de l'épouvante à ceux qui ne les reconnurent pas d'abord, & qui ne sçavoient pour qui les prendre. Mais aussi-tost qu'ils eurent esté reconnus, la crainte se convertit en une si grande joye, que les acclamations qui se firent de les voir revenir sains & victorieux, se répandirént en un moment par toute la Ville. On sort des maisons un peu auparavant affligés, & où on les avoit pleurez comme perdus; & leurs meres & leurs femmes auparavant desolées, oubliant la bienseance par un si grand excez de joie, courent à bras ouverts au devant de cette troupe & embrassent les unes leurs enfans & les autres leur marys, avec de si grands transports qu'elles sembloient être hors d'elles mêmes. En même tems les Tribuns du Peuple qui avoient fait assigner M. Posthumius, & T. Quintius, parce qu'on leur imputoit le mauvais succès qu'on avoit eu près de Veies, s'imaginèrent que la hayne qu'on avoit nouvellement conceüe pour Sempronius, leur estoit une occasion de renouveler l'envie dont ils vouloient accabler les autres. C'est pourquoy ils firent assembler le Peuple, & après qu'ils se furent plaints que la Republique avoit esté trahie à Veies, par ses Capitaines, que depuis l'armée l'avoit esté chez les Volsques par le Consul, parce que les premiers traîtres n'avoient pas esté punis, & qu'on avoit envoyé à la boucherie de vaillans hommes, & laschement abandonné le camp, C. Julius l'un des Tribuns fit venir devant eux Tempanius; & en leur presence Tempanius lui dit, *Dites-moy ce que vous pensez. Croyez-vous que le Consul Sem-*
pro.

pronius ait à propos commencé le combat ; croyez-vous qu'il ait bien ordonné ses troupes, & qu'il ait fait le devoir d'un sage Consul ? Dites-nous aussi si les Legions Romaines ayant esté mises en fuite, vous n'avez pas de vous-mêmes fait mettre pied à terre à la Cavalerie, & fait recommencer le Combat ? Si, lors que vous vous fustes détachés de nostre armée vous & vos gens, le Consul n'a pas esté lui-même à vostre secours, ou s'il ne vous en a pas envoyé ? Si le jour d'après, vous en receustes quelque assistance ? Si vous estes rentrez vous & les vostres dans nostre camp, par vostre courage & par vos efforts ? Quel Consul, & quelle armée vous y avez trouvés ? Si le camp avoit esté abandonné, & si l'on avoit abandonné les blessez ? Il faut que vous répondiez à toutes ces choses, sans feinte & sans dissimulation ; selon cette fide'ité que vous devez à la Patrie, & à qui seule on doit aujour d'hui le salut de la Republique. Dites-nous enfin où est Sempronius, & où sont nos Legions ? Si vous avez esté abandonné, ou si vous avez abandonné le Consul & l'armée ? Si nous sommes vaincus, ou si nous sommes victorieux ? On dit que la réponse que fit Tempanius à toutes ces choses fut simple & sans ornement ; mais qu'elle fut grave & digne d'un homme de guerre ; qu'elle ne fut ny remplie de vanité, ny de ses propres loiianges, & qu'il ne se réjoüit point, & ne tira point d'avantage de la faute d'autrui. Il dit donc, *Que pour ce qui concernoit la prudence de Sempronius, & la connoissance qu'il avoit de l'art militaire, ce n'estoit pas à faire à un simple soldat de juger de la conduite & de la capacité de son General, mais que le Peuple Romain en avoit deu faire jugement, lors qu'il le crea Consul par ses suffrages. Que partant il ne falloit pas lui demander quels avoient esté les desseins, les resolutions & les secrets du Consul general d'armée, & qu'il en laissoit la consideration aux plus grands esprits ; Que pour lui, il ne pouvoit dire que les choses qu'il avoit veues. Qu'au reste il avoit veu avant que d'estre separé de l'armée, le Consul combattant à la teste des siens, animer ses gens à bien faire & courir en homme de cœur parmi les enseignes des Romains, & les épées des ennemis ; & qu'il ne pouvoit dire le reste, parce qu'il l'avoit perdu de veüe ; Que neantmoins il avoit bien jugé*

jugé par le bruit & par les cris qu'il entendit, que le combat avoit duré jusqu'à la nuit, & qu'il croyoit que le grand nombre des ennemis avoit empêché le Consul de passer jusqu'à cette eminence, où il s'estoit retiré avec les siens. Qu'il ne sçavoit pas où estoit l'armée, mais qu'il estimoit que comme dans ce trouble il s'étoit jetté lui & sa troupe en un lieu avantageux pour se deffendre, le Consul avoit fait de mesme, & qu'il auroit campé en lieu seur afin de conserver l'armée. Qu'il croyoit que les affaires des Volsques n'estoient pas en meilleur état que celles du Peuple Romain, & que la nuit avoit mis de la confusion de toutes parts, & rendu l'erreur reciproque. Enfin après avoir prié qu'on ne le retinst pas davantage fatigué de travail, & chargé de playes comme il estoit, on le renvoya avec beaucoup de loüanges non seulement de son courage, mais encore de sa moderation. Tandis que ces choses se faisoient le Consul étoit déjà arrivé par la voye Lavicane au Temple de la Deesse de la Paix. On y envoya aussi-tost de la Ville des chariots & d'autres sortes de voiture, afin de soulager l'armée lassée du combat & du chemin qu'elle avoit fait durant la nuit. Quelque tems apres le Consul entra dans la Ville. Mais bien qu'il eust grand besoin de se justifier, il ne s'employa pas tant à s'excuser de la faute qu'on lui imputoit, qu'à donner à Tempanius les loüanges qu'il meritoit. M. Posthumius qui avoit été Tribun militaire dans la guerre des Veïens fut exposé comme coupable au jugement du Peuple en colere, à cause du mauvais succez de cette guerre, & fut condamné environ à cent écus d'amende. Quant à T. Quintius son compagnon dans cette charge qui rejettoit sur celuy qu'on avoit déjà condamné toutes les fautes de leur Tribunat, il fut envoyé absous par toutes les Tribus, parce qu'étant Consul il avoit heureusement réüssi contre les Volsques, sous la conduite de Posthumius Tubertus Dictateur, & depuis contre les Fidenates, lors qu'il étoit Lieutenant de l'autre Dictateur Mamercus Emilius. On dit que la memoire de Cincinnatus son pere, personnage venerable, lui servit beaucoup en cette occasion; & que l'on considera en sa faveur les prieres de Capitolinus Quintius déjà vieux & caduc, qui demanda avec ardeur, qu'a-

qu'ayant si peu de tems de reste à vivre, il ne fust point contraint de porter à Cincinnatus une si mauvaise nouvelle. Le Peuple crea pour ses Tribuns, encore qu'ils fussent absens, Sext. Tempanius, A. Sellius, L. Antistius & Sext. Pompilius, que les gens de cheval à la persuasion de Tempanius avoient choisis pour leurs Capitaines dans l'occasion dont nous avons déjà parlé. Et d'autant que le nom de Consul estoit odieux au Peuple, à cause de la haine qu'il avoit pour Sempronius, le Senat ordonna qu'on éliroit des Tribuns militaires avec la puissance de Consul. On crea donc L. Manlius Capitolinus, Q. Antonius Merenda, & L. Papirius Mugillanus. Dès le commencement de cette année L. Hortensius Tribun du Peuple fit assigner C. Sempronius Consul de l'année precedente. Mais lors que ces quatre Collegues l'eurent prié en la presence du Peuple, de ne point persecuter leur General innocent, & en qui l'on ne pouvoit rien trouver à redire qu'un deffaut de bonne fortune, il leur accorda comme malgré lui ce qu'ils demandoient, estimant que l'accusé n'avoit pas tant de confiance aux prieres des Tribuns, qui ne parloient en sa faveur que par maniere d'acquit, qu'en leur puissance & en leur secours. C'est pourquoy tantost il se tournoit vers lui, & lui demandoit qu'estoit devenu ce courage & cette magnanimité de Patricien, & où étoit cette ame genereuse qui s'appuyoit sur son innocence, puis qu'un Consulaire comme il étoit, venoit chercher la protection des Tribuns, & s'estoit caché sous leur ombre. Tantost il s'adressoit à ses Collegues, & leur parloit en ces termes. *Mais, leur disoit-il, si je vous montre qu'il est coupable, qu'êtes-vous resolu d'en faire? Osterez-vous au Peuple son autorité & ses droits? Voulez-vous renverser la puissance des Tribuns?* Après qu'ils lui eurent répondu que le Peuple Romain avoit une autorité souveraine sur Sempronius, & sur toutes les autres choses, & qu'ils n'avoient ny l'envie ny le pouvoir de priver le Peuple Romain de la puissance qu'il avoit de juger souverainement; mais que, si leurs prieres ne pouvoient rien pour un Capitaine, qui leur tenoit lieu de pere, ils changeroient d'habit avec lui; Alors Hortensius leur répondit en ces termes,

mes,

mes. Non, non, dit-il, le Peuple Romain ne verra point ses Tribuns en deuil. Pour moi, je ne veux point retenir plus long tems Sempronius, puisque, durant qu'il a commandé, il a obtenu cet avantage, qu'il s'est rendu si cher & si agreable aux gens de guerre. Cette affection des quatre Tribuns, & l'humeur d'Hortensius, qui ceda si facilement à de justes prieres, plurent également à la Multitude & au Senat. Mais au reste, la fortune ne fut pas long-tems favorable aux Eques, qui s'attribuoient la victoire douteuse des Volscques, comme une chose qu'ils avoient gagnée. Car l'année suivante, bien que durant le Consulat de Numerius Fabius Vibulanus, & de T. Quintius Capitolinus, fils de Capitolinus, il ne se fist rien de memorable sous la conduite même de Fabius, à qui cette charge étoit écheuë par le sort, toutesfois les Eques s'étant comme presentez en bataille avec leur armee tremblante furent deffaits & mis en fuite. Mais le Consul n'en acquit pas beaucoup de gloire, aussi lui refusa-t-on l'honneur du triomphe; & parce que la honte qu'on avoit receuë par la déroute de Sempronius, étoit en quelque sorte effacée, on lui accorda l'ovation. Comme cette guerre s'étoit achevée avec moins de resistance qu'on ne craignoit, ainsi il nâquit dans la Ville d'une tranquillité profonde une infinité de discordes qu'on n'attendoit pas entre le Peuple & le Senat; parce qu'on vouloit augmenter le nombre des Questeurs, & en établir encore une fois autant qu'il y en avoit déjà d'établis. Car le Senat ayant approuvé cette proposition que lui firent les Consuls, qu'outre les deux Questeurs de la Ville on en creast encore deux pour assister les Consuls à la guerre, les Tribuns disputerent contre eux pour faire en sorte, qu'une partie des Questeurs fussent pris parmi le Peuple, ayant jusques-là tous esté Patriciens. Le Senat & les Consuls s'opposerent d'abord à cette demande avec beaucoup d'ardeur & de violence. Mais depuis ils se relâcherent, & accorderent que, comme on avoit fait dans la creation des Tribuns militaires, il seroit libre tout de même au Peuple de donner son suffrage pour l'élection des Questeurs. Enfin voiant qu'ils ne pouvoient rien gagner, ils ne parlerent plus d'augmenter les Questeurs, mais les

Tri-

Tribuns recommencerent d'en parler, & l'on proposa en suite beaucoup d'autres choses qui ne tendoient qu'à la sedition , comme la Loi touchant la division des terres. C'est pourquoi le Senat aima beaucoup mieux que l'on creast des Consuls que des Tribuns militaires , & parce qu'il ne pouvoit rien ordonner à cause des oppositions & des empêchemens des Tribuns , la Repub. retourna à un Interregne, non pas toutefois sans de grandes disputes, ni de grandes difficultez ; parce que les Tribuns empêchoient que les Patriciens ne s'assemblassent. Après avoir passé la plus grande partie de l'année suivante en contentions & en disputes entre les nouveaux Tribuns du Peuple, & quelques Entre-rois ; (Car tantost les Tribuns empêchoient le Senat de s'assembler pour nommer un Entre-roi , & tantôt ils s'opposoient à l'Entre-roi , de peur qu'il ne fît une ordonnance du Senat pour la creation des Consuls ;) Enfin L. Papirius Mugillanus aiant été nommé Entre-roi , commença par des reprimandes qu'il fit au Senat & aux Tribuns , & en suite il leur remonstra, *Que la Republique aiant été abandonnée par les hommes, la providence des Dieux l'avoit prise en sa protection, & qu'elle ne subsistoit alors que par la treve des Veïens, & par le retardement des Eques. Que s'il venoit cependant quelque trouble de ce côté-là, vouloient-ils laisser opprimer la Republique faute d'un Magistrat Patricien? Qu'il n'y avoit point d'armée ni de Chef pour lever des troupes ; Pensaient-ils donc repousser une guerre étrangere par une guerre intestine? Que si ces deux malheurs arrivoient ensemble, à peine pourroit-on empêcher qu'avec toute l'assistance des Dieux la Republique ne succombast; Qu'il falloit plutôt que les uns & les autres relâchassent quelque jour de leur droit, & que suivant un honneste milieu, on pût enfin en venir à une bonne intelligence, le Senat en souffrant qu'on fît des Tribuns militaires au lieu de Consuls, & les Tribuns du Peuple en ne s'opposant plus à l'élection de quatre Questeurs qu'on prendroit indifféremment parmi le Peuple & parmi les Patriciens, suivant les voix & les suffrages du Peuple. La premiere Assemblée se fit pour la creation des Tribuns militaires, & l'on nomma à cette charge L. Quintius Cincinnatus pour la troisième fois, Sex. Fur-*

rius :

tius Medullinus pour la seconde, M. Manlius, & à Sempronius Atratinus. Ce dernier presida à l'élection des Questeurs, mais bien que cette Magistrature fust poursuivie par quelques Plebeiens, & particulièrement par le fils d'Antistius Tribun; du Peuple, & par le frere de Pompilius qui étoit aussi Tribun; neantmoins toute leur puissance & leur faveur ne peut jamais empêcher qu'on ne leur preferât des personnes, dont les peres & les aieuls avoient obtenu le Consulat, Les Tribuns du Peuple en témoignerent de la furie, & sur tous Pompilius & Antistius offensez par le refus qu'avoient souffert des personnes qui les touchoient de si près. *Que vouloit dire cela, que ni pour les services du Peuple, ni pour les outrages qu'il avoit reçus du Senat, ni enfin pour remedier à l'ambition des Patriciens, à qui l'on permettoit des choses qui n'avoient jamais été permises, on n'eût pas créé d'entre le Peuple, sinon un Tribun militaire, au moins seulement un Questeur? Que les prieres d'un pere pour son fils, & d'un frere pour son frere, tous deux Tribuns du Peup. n'avoient point eu de pouvoir, & qu'on n'avoit point considéré une puissance venerable & sainte, qui avoit été établie pour le secours de la liberté. Qu'il y avoit en ce procédé de la fraude; Que A. Semp. avoit apporté dans cette élection plus d'artifice que de sincerité; & qu'ils avoient sujet de se plaindre, que des personnes qui leur appartenoient; eussent été privées de cet honneur par un effet de sa malice. Mais voyant qu'ils ne pouvoient rien entreprendre contre lui à cause de son innocence, & de sa dignite, ils déchargerent leur colere sur C. Semp. son cousin, & par le secours de M. Canuleius leur Collegue, ils le firent assigner comme coupable de l'ignominie qu'on avoit reçué dans la guerre des Volques. En suite les mêmes Tribuns firent mention dans le Senat de la division des terres, à quoi Sempronius avoit toujours puissamment resisté, car il sçavoit bien que s'il ne faisoit cette resistance il deviendrait moins considerable au Senat. Et bien qu'il sceût aussi que s'il perseveroit dans cette opposition sur le tems même qu'il devoit être jugé, il offenseroit le Peuple, il aimait mieux s'exposer à la haine, & trahir sa propre cause, que d'abandonner les interets de la Republique. Ainsi il persista dans son opi-*

nion, qu'il ne falloit point faire au Peuple une largesse dont il n'y auroit que trois Tribuns qui remporteroient la louange ; Qu'on ne cherchoit pas à donner des terres à la Multitude, mais qu'on vouloit le rendre odieux au Peuple ; Qu'il recevroit constamment tous les coups de cette tempeste, & qu'il ne falloit pas qu'un Citoyen fust en si grande recommandation dans le Senat, que pour épargner un homme seul on nuisist à la Republique. Quand le jour de son assignation fut écheu, il plaida luy-même sa cause avec la mesme force, & le mesme courage ; Et bien que le Senat fist toutes sortes d'efforts afin d'appaier le Peuple, il fut neantmoins condamné à une amende de cent cinquante écus. Posthumie Vestale fut accusée d'inceste en cette mesme année ; mais elle se justifia de ce crime qu'on luy imputoit sur un soupçon, parce qu'elle avoit trop de soin de son corps, & de se parer, & qu'elle avoit l'esprit plus libre, & se mettoit moins en peine de sa reputation qu'il n'estoit bienseant à une fille. Sa cause fut plaidée deux fois, & enfin elle fut renvoyée absoute ; Mais le grand Pontife de l'avis de tout le College, lui deffendit ces passetems qui avoient fait mal juger d'elle, & ordonna qu'à l'avenir elle monstreroit plus de devotion que de gentillesse. En la mesme année les Campaniens prirent la Ville de Cumes que les Grecs occupoient alors, & l'année suivante eut pour Tribuns militaires Agrippa Menenius Lanatus. P. Lucretius Tricipitinus, Sp. Nautius, & C. Servilius.

14. Cette année fut remarquable, plutôt par le bonheur du Peuple Romain, & par le grand peril qui le menaça, que par son dommage & par ses pertes. Les esclaves avoient conspiré ensemble de brûler la Ville, & de mettre le feu en plusieurs endroits éloignez les uns des autres, & de se saisir du Capitole les armes à la main, tandis que le Peuple seroit occupé de part & d'autre à éteindre l'embrasement. Mais Jupiter détourna une entreprise si detestable, car il y en eut deux qui découvrirent ce crime, & les coupables furent punis. On donna pour recompense aux delateurs la liberté ; & outre cela la valeur de cent écus en mon-

monnoye de cuivre qu'on tira des deniers publics, ce qui étoit une grande richesse en ce temps-là.

16. Quelques jours après il se répandit dans Rome une nouvelle, qui n'étoit appuyée par aucuns Autheurs dignes de foi, que les Eques vouloient recommencer la guerre, & que les Lavicains nouveaux ennemis se joignoient avec les vieux, & avoient intelligence ensemble. Pour ce qui concernoit les Eques, Rome étoit déjà accoutumée à leurs entreprises, comme à des choses solemnelles qui se renouvelloient tous les ans; mais on envoya aux Lavicains des Ambassadeurs, qui n'en rapporterent que des réponses si douteuses & si ambiguës, qu'on ne pouvoit en conjecturer qu'ils se preparassent à la guerre, ny aussi que la paix pût estre de longue durée. Cela fut cause qu'on donna charge aux Tusculans de prendre garde qu'on ne fût point surpris par quelque nouveau remuement du côté des Eques. L'année suivante aussi-tôt que les Tribuns militaires Sergius Lidenas, M. Papirius Mugillanus, & C. Servilius fils de Priscus, sous la Dictature du quel Fidenes avoit été prise furent entrez en charge, les Deputez de Tusculum leur vinrent donner avis que les Lavicains avoient pris les armes, & qu'après avoir fait des courses sur les terres de Tusculum avec l'armée des Eques, ils étoient venus camper en Algide. Alors on declara la guerre aux Lavicains, & le Senat ordonna que deux des Tribuns marcheroient contre eux, & que l'autre demeureroit à Rome pour la conduite des affaires. Mais il y eut dispute entre-eux à qui iroit à la guerre, parce que chacun s'estimoit le meilleur Capitaine, & qu'ils méprisoient tous le gouvernement de la Ville, comme une chose peu glorieuse. Enfin lors que le Senat étonné de cette dispute si malteuante à des personnes qui avoient une même charge, l'eut quelque tems considérée, Q. Servilius parla en ces termes, *Puisque vous n'avez aucun respect ni pour cet ordre, ni pour la Republique, l'autorité qu'un pere doit avoir sur son enfant terminera cette dispute, & sans qu'il soit besoin de tirer au sort, mon fils demeurera dans la Ville. Cependant, plaise aux Dieux, que ceux qui ont tant de passion de commander dans cette guerre, soient plus prudens & mieux unis*

dans sa conduite, qu'i's n'ont esté à la desirer. Au reste, on trouva bon de ne pas lever de tout le Peuple des gens de guerre, mais seulement de dix Tribus qui furent trées au sort. Les Tribuns en prirent les plus jeunes, & les plus capables de porter les armes, & les menerent à la guerre. Mais la dispute qui avoit commencé dans la Ville, se ralluma entre-eux dans le camp avec plus de force & d'ardeur par l'ambition de commander. Ils n'estoient jamais d'accord d'une même chose; Chacun ne consideroit que son opinion particuliere, chacun ne vouloit pas qu'on executât d'autre commandement que le sien, ils se méprisoient l'un l'autre, & enfin leurs Lieutenans les aiant blâmés de ce desordre, ils s'accorderent de commander chacun à son tour. Cette nouvelle aiant été apportée à Rome, on dit que Q. Servilius sage par son âge & par son experience, demanda aux Dieux que la mauvaise intelligence des Tribuns ne fust point plus prejudiciable à la Republique, qu'elle l'avoit été devant Veies; & que, comme s'il eust été assuré d'une calamité évidente, il sollicita son fils de lever des soldats, & de tenir des armes prestes. En effet il ne fut pas mauvais devin. Car un jour que L. Sergius devoit commander, s'estant laissé conduire en un lieu desavantageux proche du retranchement des ennemis par une vaine esperance de se rendre maistre de leur camp, parce qu'ils avoient feint d'avoir peur, & qu'ils s'y estoient retirez, les Eques vinrent fondre inopinément sur lui par une vallée assez roide, & mirent en deroute les Romains. Il y en eut davantage ou de tuez, ou d'étouffez par le renversement & par la cheute des uns & des autres, que dans la fuite & par la main des ennemis; Mais à peine ce jour-là pût-on conserver le camp, & le lendemain comme on vid que les ennemis l'environnoient en plus grand nombre, on l'abandonna lâchement. Les Capitaines, les Lieutenans, & toutes les forces qui estoient alentour des Enseignes se retirerent à Tuscule; & les autres écartez de part & d'autre dans les champs, se rendirent par divers chemins à Rome, où ils firent le mal plus grand qu'il n'estoit. Neantmoins l'épouvante en fut d'autant moins

moins grande, que l'évenement répondoit à l'opinion qu'on en avoit eue, & qu'un des Tribuns militaires tenoit déjà des forces prestes pour remedier à ce desordre. D'ailleurs, il avoit fait en sorte que les petits Magistrats avoient apaisé le tumulte, & en même tems les espions qu'il avoit envoyez vinrent assurer que l'armée & les Capitaines étoient à Tuscule, & que les ennemis étoient encore dans leur camp. Mais ce qui releva entierement les courages, c'est que par une ordonnance du Senat Q. Servilius Priscus fut nommé Dictateur, personnage certes considerable, & de qui la Republique avoit éprouvé la prudence en beaucoup de fâcheuses occasions, & sur tout par l'évenement de cette guerre, que les contestations des Tribuns militaires lui avoient renduë suspecte & redoutable avant un si malheureux succez. Quelques-uns disent qu'il nomma pour General de la Cavalerie le même Tribun militaire qui l'avoit nommé Dictateur, c'est à dire son fils; D'autres ont écrit que Hala Servilius fut General de la Cavalerie en cette année. Quoy qu'il en soit Servilius Priscus se mit en campagne avec une nouvelle armée, & ayant fait venir avec lui ceux qui étoient à Tuscule, il alla camper à deux mille pas de l'ennemy. Cependant, la victoire que les Eques avoient obtenue avoit fait passer dans leur armée la même presumption, & la même negligence qui avoit été parmi les Chefs des Romains. C'est pourquoy comme le Dictateur eut envoyé sa Cavalerie pour commencer le combat, & que du premier choc elle eut mis en desordre les premiers rangs des ennemis, il commanda aux Enseignes des Legions de marcher promptement, & tua lui-même un de ses Enseignes qui luy sembloit estre trop lent. L'impetuosité avec laquelle il attaqua fut si grande, que les Eques ne la purent soutenir: Et aiant été deffaits ils s'enfuyrent dans leur camp, dont on se rendit maistre en moins de tems que n'avoit duré le combat, & avec moins de resistance qu'on n'en avoit montré dans la bataille. Ainsi le camp fut pris, & le Dictateur en donna le pillage aux soldats. Les gens de cheval poursuivirent les ennemis, & après qu'ils eurent rap-

porté que tous les Lavicains estoient deffaits, & que la plus grande partie des Eques s'estoient retirez à Laviques, le lendemain le Dictateur y conduisit son armée, enferma cette Ville de toutes parts, la prit par escalade, & en permit le pillage. En suite estant retourné à Rome avec son armée victorieuse, il se démit de cette charge huit jours après qu'elle lui eut esté donnée. Et avant que les Tribuns du Peuple, qui demandoient qu'on distribuast à la Multitude le territoire des Lavicains renouvellassent les mutineries qu'excitoit ordinairement la Loi de la division des terres, Le Senat assemblé en grand nombre avoit à propos ordonné qu'on meneroit une Colonie à Laviques. On y envoya donc quinze cens habitans, qui eurent chacun environ deux arpens de terre. Après la prise de cette Ville on crea Tribuns militaires avec la mesme puissance qu'avoient les Consuls, Agrippa Menenius Lanatus, L. Servilius Structus, Lucretius Tricipitinus, & Sp. Rutilius Crassus, les trois premiers pour la seconde fois; Et l'année suivante A. Sempronius Atratinus fut nommé à cette charge pour la troisieme fois, & M. Papirius Mugillanus, & Sp. Nautius Rutilus pour la seconde. Durant ces deux années toutes choses furent tranquilles au dehors, mais la Loy de la division des terres mit de grands troubles dans la Ville. Sp. Mecilius pour la quatrieme fois Tribun du Peuple, & Metilius pour la troisieme ayant esté élus en leur absence, étoient les Autheurs du desordre. Car ils propoioient que les terres qu'on avoit prises sur l'ennemi fussent également divisées par testes. Et dautant que par cette proposition la plûpart des biens de la Noblesse eust esté confisquée au Public, il ne falloit point douter qu'il ne naquist de là de grandes contestations & de grands combats entre la Multitude & le Senat. En effet, comme la Ville étoit située sur un fond étranger, il n'y avoit presque point de terres qu'on n'eust gagnées par les armes, & il n'y eût eu presque personne, excepté le Peuple, qui eust possédé quelque chose de ce qui eust été vendu & donné au Public. Les Tribuns militaires s'efforcèrent de remedier à ce mal, tantost en consultant le Senat, & tantost en faisant chez eux

eux des assemblées particulieres des principaux du Senat; mais ils n'y purent trouver de remede. Enfin, dit-on, Ap. Claudius le plus jeune des Senateurs, & petit fils de celui qui avoit été Decemvir, remonstra *Qu'il apportoit de sa maison un vieux remede, mais assuré par l'experience qu'on en avoit faite; Qu'en effet son Ayeul avoit fait connoître au Senat, qu'il n'y avoit qu'un moien de ruiner la puissance des Tribuns; qu'il falloit seulement faire en sorte qu'un de leurs Collegues s'opposast à leurs propositions. Que les hommes nouveaux, & de qu'il l'autorité est encore toute nouvelle, sont facilement portez par le credit des plus Grands à changer d'opinion, si quelquefois on sçait leur tenir des discours plus conformes au tems present qu'à la majesté du Senat. Qu'ils n'ont de courage & de l'affection que pour leur propre avancement; Que quand ils verront que quelques-uns de leurs Collegues qui auront plus d'autorité qu'eux, les auront privez de la bienveillance qu'ils attendoient du Peuple, & qu'ils ne verront plus de moien de le favoriser. il ne faut point douter qu'ils ne prennent d'eux-mêmes le parti des Patriciens, & qu'ils ne tâchent par ce moien de gagner en general les bonnes grâces du Senat, & en particulier des principaux de cet Ordre.* Chacun approuva ce discours, & particulièrement Q. Servilius Priscus, qui le loüa de n'avoir point degeneré de la Maison des Claudiens. Ainsil'ordre fut donné à chacun en particulier, de tâcher par toute sorte de moiens d'obliger les Tribuns de s'opposer au dessein de leurs compagnons. Le Senat s'étant levé, les principaux Senateurs ne manquerent pas de satisfaire à la resolution qu'on avoit prise. Ils vont accoster les Tribuns, ils leur remonstrent, il les persuadent qu'ils feront une chose agreable à chacun en particulier, & à tout le Senat en general; & enfin ils réussirent si heureusement, qu'ils gagnerent six Tribuns. Le lendemain on parla tout exprés dans le Senat de la mutinerie que Mecilius & Metilius tâchoient d'exciter par une liberalité de si mauvais exemple; Et les principaux declarerent qu'on ne pouvoit trouver de remede à un si grand mal, si ce n'étoit en l'assistance des Tribuns; Que la Republique trompée comme un miserable parti-

culier devoit recourir à la puissance des Tribuns. Que ce seroit une chose honorable & à eux , & à leur charge , de monstrier que le Tribunat n'avoit pas tant de forces pour persecuter le Senat , & exciter la discorde entre les deux Ordres, que pour resister à la malice de leurs compagnons. Il se fit en suite un grand bruit dans le Senat. lors que de tous les costez de la Cour on invoqua les Tribuns. Et quand on eut fait le silence , ceux qui avoient été gagnez en faveur des Patriciens , protesterent hautement qu'ils s'opposeroient aux entreprises de leurs compagnons, si le Senat les jugeoit prejudiciables à la République , & en même tems on leur en fit des remerciemens. Les auteurs de cette proposition firent aussi-tost assembler le Peuple , appellerent leurs compagnons traistres au Public , ennemis de son interest, & esclaves des Consulaires. Mais enfin après avoir dit contre leurs Collegues quantité d'autres choses injurieuses , ils se deporterent de leur poursuite. L'année suivante que P. Cornelius Cossus , C. Valerius Potitus , Quintius Cincinnatus Numerius, & Fabius Vibulanus étoient Tribuns militaires, eût été funeste & malheureuse par deux guerres continuelles, si un scrupule de Religion n'eust point obligé les principaux des Veïens de différer la guerre, parce que le débordement du Tibre qui s'estoit répandu sur leurs terres avoit ruiné beaucoup de villages. Dailleurs la perte que les Eques avoient receüe trois ans auparavant , les empêcha de secourir les Volaniens Peuple de leur nation; d'où l'on avoit fait des courses dans les terres des Lavicains qui en étoient proches , & porté la guerre aux nouveaux habitans. Après cette faute ils esperoient se deffendre avec toutes les forces des Eques; mais ils en furent abandonnez & perdirent leur Ville & leurs frontieres, non pas par une guerre memorable, mais seulement par un siege & par de legers combats. L. Sextius Tribun du Peuple tenta de faire ordonner qu'on envoyât une Colonie à Volès comme on avoit fait à Laviques, mais cette proposition n'eut point de lieu à cause de l'empêchement des autres Tribuns , qui protesterent de ne point souffrir que le Peuple fît aucune Loi, si ce n'étoit
du

du consentement & de l'autorité du Senat. L'année d'après durant que Cn. Cornelius Cossus, L. Valerius Potitus, Q. Fabius Vibulanus, & M. Posthumius Regillensis étoient Tribuns militaires, la Ville de Nole fut reprise par les Eques, qui la fortifierent de nouveau, & y envoyèrent une Colonie. On donna la conduite de cette guerre contre les Eques à Posthumius, homme méchant & sans foy, comme il le témoigna plutôt dans la victoire que durant la guerre. Car après avoir lassé les Eques, & leur avoir fait perdre courage par de fréquentes escarmouches, avec des troupes qu'il avoit levées en diligence, & qu'il avoit conduites à Nole, enfin il prit de force la Ville, où après avoir battu les ennemis il attaqua les Citoyens; & bien que durant l'assaut il eût promis à ses gens le pillage de cette Ville, neantmoins quand la place fut prise il manqua à sa parole. Pour moi, je croirois que cela fut cause de la colere & de l'indignation de son armée, plutôt que de dire qu'en une Ville naguères pillée & repeuplée depuis peu, il y avoit moins de butin que le Tribun n'en avoit fait esperer. Mais la haine que ses gens lui portoient s'augmenta par une parole peu judicieuse & indifferete, qu'il prononça dans une Assemblée lors qu'il fut retourné à Rome, aiant été mandé par ses Collegues, à cause des seditions qu'excitoient les Tribuns. En effet comme Sextius Tribun du Peuple proposoit la Loi de la division des terres, & qu'il eut dit qu'il vouloit aussi proposer d'envoyer à Nole une Colonie, parce que ceux qui l'avoient prise par leurs armes étoient dignes de la posséder, avec toutes les terres qui en dépendoient, Posthumius fit cette réponse; *Il en arrivera mal à mes gens s'ils ne se taisent.* Cette parole n'offensa pas plus la Multitude, que le Senat quelque tems après. C'est pourquoi le Tribun du Peuple qui étoit homme actif, & qui ne manquoit ny d'adresse ny d'éloquence, ayant trouvé parmy ses adversaires un esprit superbe, & une langue qui ne se pouvoit retenir, & qu'il pouvoit en l'irritant obliger de dire des choses qui attireroient de la haine non seulement contre lui, mais encore contre tout le Senat & son party; Il n'y en avoit point parmi les Tribuns militaires qu'il attaquât si souvent que

Posthumius. Alors même tirant de l'avantage d'une parole si cruelle & si inhumaine, Messieurs, dit-il au Peuple, n'avez-vous pas entendu les menaces qu'il fait aux soldats comme s'ils étoient ses esclaves? Neantmoins, cette bête farouche vous semble plus digne d'un si grand honneur, que ceux qui vous envoient à des Colonies, qui vous donnent des Villes & des terres, qui vous donnent les moïens de passer en paix vostre vieillesse, qui combattent pour vostre bien & pour vos intérêts, contre des ennemis si cruels & si superbes. Ne vous étonnez donc pas pourquoi il y a aujourd'hui si peu de monde qui veuillent embrasser vostre parti; Que peut-on espérer de vous? Quoï, des honneurs que vous donnez plutôt à vos ennemis qu'aux deffenseurs du Peuple Romain? Vous venez de vous plaindre pour une seule parole que Posthumius a prononcée; Mais de quel effet sera suivi cette plainte? Car s'il s'agit maintenant de donner vos suffrages, preferez-vous celui qui vient de vous menacer, à ceux qui veulent fonder vostre fortune, vous donner des terres & des maisons? Mais lors que cette parole de Posthumius eut été rapportée dans le camp, elle fit sur les soldats beaucoup plus d'impression que sur les autres. Faut-il, disoit-on de tous côtez, qu'un voleur, qu'un méchant, qui a privé les soldats d'un butin qui leur étoit dû, les vienne encore menacer d'une nouvelle infortune? Comme le murmure se fut répandu par tout le camp, le Questeur s'imagina qu'il appaiseroit le bruit par la même violence qu'il avoit été excité. Il envoya donc un Licteur pour se saisir d'un soldat qui crioit plus haut que les autres, mais cela ne fit qu'augmenter le tumulte & les reproches. Le Questeur aiant été frappé d'une pierre fut contraint de se retirer; Et celui qui l'avoit blessé ajoûta ce discours à cette violence, que le Questeur avoit reçu la peine dont le General avoit menacé les Soldats. Posthumius fut mandé pour donner ordre à cette mutinerie, mais il aigrit davantage les choses par la rigueur des recherches, & par la cruauté des supplices. Enfin, comme sa colere s'agmentoît de plus en plus, & qu'aux cris de ceux qu'il avoit commandé de faire noier sous la claie, il fut accouru quantité de monde, il descendit de son Tribunal tout transporté de fureur.

fureur, pour faire lui-même la punition de ceux qui s'op-
 posoient à celles des autres. Mais , parce que les Licteurs
 & les Capitaines qui lui voulurent faire faire place en
 frapperent quelques-uns , on conceut de ce procedé tant
 d'indignation & de colere que le Tribun militaire fut
 aussi-tost lapidé par son armée. Lors qu'on eut rapporté à
 Rome cette épouvantable action , les Tribuns militaires
 voulurent faire informer par l'autorité du Senat de la
 mort de leur Collegue, mais les Tribuns de Peuple s'y op-
 poserent. Toutefois cette contention procedoit d'une
 autre dispute ; Car les Patriciens qui apprehendoient que
 le Peuple irrité & craignant cette poursuite , ne creast de
 son corps des Tribuns militaires , faisoient tous leurs ef-
 forts afin qu'on creât des Consuls ; & d'autant que les Tri-
 buns du Peuple ne vouloient point endurer qu'il se fît au-
 cune ordonnance dans le Senat, & qu'ils s'opposoient à la
 creation des Consuls, les choses revinrent à un Interregne.
 Mais à la fin le Senat demeura victorieux ; car l'Entre-
 roy *Q. Fabius Vibulanus* ayant fait assembler le Peuple ,
M. Cornelius Cossus & *L. Furius Medullinus* furent faits
 Consuls. Dès qu'ils furent entrez en charge , il fut ordon-
 né par le Senat qu'on proposeroit au Peuple la poursuite
 du meurtre de *Posthumius* , afin de commettre qui lui
 plairroit à cette recherche. Le Peuple d'un commun con-
 sentement commit les Consuls , qui userent de toute for-
 te de moderation dans cette poursuite. Mais bien que par
 une grande douceur ils eussent restreint la punition à un
 petit nombre des plus coupables , qui se donnerent eux-
 mêmes la mort ; neantmoins ils ne purent pas si bien faire
 que le Peuple ne s'en fachât. Car il disoit qu'on ne se
 soucioit pas d'exécuter les ordonnances qu'on avoit si
 souvent faites pour son bien & pour ses interests , & que,
 quand on avoit fait quelque arrest pour avoir son sang &
 sa vie , on l'exécutoit aussi-tost, & qu'il avoit tant de for-
 ce que l'on n'y pouvoit resister. Il sembloit qu'il fût à pro-
 pos après avoir puni la mutinerie des soldats de proposer,
 comme pour adoucir les esprits , la distribution du terri-
 toire des *Volaniens*. En effet on eust diminué par ce moien
 le desir qu'on avoit de la Loi touchant la division des ter-

res, qui oſtoit aux Patriciens des heritages qu'ils poſſé-
doient injuſtement. Mais le Peuple fut d'autant plus in-
digné, qu'il reconnut non ſeulement que la Nobleſſe étoit
opiniâtre à retenir des terres publiques, dont elle ne
jouïſſoit que par la force; mais même qu'elle ne vouloit
point endurer que des terres vagues qu'on venoit de
prendre ſur l'ennemi fuſſent données à la Multitude pour
être bien-toſt comme toutes les autres choſes la proie &
le butin de peu de perſonnes.

17. La même année le Conſul Furius mena des troupes
contre les Volſques, qui venoient faire des courſes ſur les
frontieres des Herniques. Mais n'ayant pas trouvé l'enne-
mi où il penſoit le rencontrer, il prit la ville de Ferentine,
où un grand nombre de Volſques s'eſtoient retirez. Le bu-
tin y fut moins grand que l'on ne l'avoit eſperé, parce que
les Volſques qui voyoient bien qu'ils ne pouvoient garder
cette place, en étoient ſortis de nuit, & avoient emporté
avec eux ce qu'il y avoit de plus conſiderable. Le lende-
main la Ville fut priſe qu'il n'y avoit preſque perſonne, &
les terres qui en dépendoient furent données aux Herni-
ques. Cette année demeura tranquille par la moderation
des Tribuns du Peuple, mais Icilius qui leur ſucceda ſous
le Conſulat de Q. Fabius Ambuſtus, & de C. Furius Paulus
ne leur reſſembloit point du tout. Dès le commencement
de ſon année il commença comme une charge attachée à
ſon nom & à ſa race, à émuouvoir des ſeditious par la pro-
poſition de la Loy touchant la diviſion des terres; & en
même tems la peſte ſe jettà dans Rome. Mais elle donna
plus de crainte qu'elle ne fut dangereuſe; De ſorte qu'elle
obligea tout le monde de ne plus faire des aſſemblées ny
des diſputes, & de ſe retirer dans ſa maiſon, pour avoir
ſeulement le ſoin de ſe bien traiter, & de prendre gar-
de à ſoy. Enfin l'on crût qu'elle fut moins prejudicia-
ble à la Ville, que n'eût eſté la ſedition qu'on apprehen-
doit. Mais la Ville ayant eſté delivrée de cette faſcheu-
ſe maladie, ſans qu'il mouruſt beaucoup de monde, bien
qu'il y euſt beaucoup de malades; comme on ne culti-
va point la terre durant ce tems-là, ce qui arrive d'ordi-
naire

naire d'irant la peste ; cette année contagieuse fut suivie d'une année sterile, M. L'apirius Atratinus, & C. Nautius Rutilius étant Consuls. Enfin la famine eût été bien-tôt plus insupportable que la peste, si l'on n'y eust remedié de bonne heure ; en effect on envoya de tous côtez chez les Peuples voisins qui habitent le long du Tibre, & de la mer de Toscane, afin d'acheter des bleds. Les Samnites qui occupoient les villes de Cumes & de Capouë, rejetterent orgueilleusement ceux qu'on avoit envoyez chez eux, & leur deffendirent le commerce. Au contraire, les Potentats de la Sicile leur donnerent de l'assistance avec toute sorte de douceur & d'humanité. Mais le plus grand & le plus prompt secours qu'on recent vint de la Toscane par le Tibre. Comme les Consuls trouverent la Ville presque deserte & depeuplée, à cause des maladies, & qu'ils ne pûrent envoyer plus d'un Sénateur à chaque ambassade, ils furent contraints de le faire accompagner de deux Chevaliers. Ainsi durant ces deux années il n'arriva rien de fâcheux ni au dedans ni au dehors que la peste & la nécessité des vivres. Mais l'apprehension de ces maux ne fut pas si tost passée, que toutes les choses qui avoient accoustumé de troubler la Ville, la discorde au dedans, & la guerre au dehors se renouvelerent. Les Eques se preparerent à la guerre sous le Consulat de Mamerous Emilius, & de C. Valerius Potitus. Et bien que les Volsques ne prissent pas les armes du consentement du Public, il y eut pourtant quelques volontaires qui se mirent à la solde des Eques. Comme le Consul voulut faire des levées au bruit de ces ennemis, qui s'étoient déjà jettez dans le pays des Latins & des Herniques, M. Menenius Tribun du Peuple, qui renouvelloit la proposition de la Loy de la division des terres s'y opposa, de sorte que sous l'esperance d'avoir la protection du Tribun, personne ne voulut prester le serment. Mais comme on y pensoit le moins, on aporta nouvelle que la forteresse de Carventane avoit esté prise par les ennemis. Cét accident honteux aux Romains rendit Menenius odieux au Senat, & aux Tribuns qui se dispoient déjà à resister à sa proposition, & leur donna

na un plus juste sujet de lui faire resistance. C'est pourquoy après que cette affaire eut été long-tems différée par des disputes continuelles, enfin comme les Consuls prenoient à témoin les Dieux & les hommes, qu'ils imputeroient à Menenius qui empêchoit les levées, toute la honte & toute la perte qu'on recevrait, & qu'on avoit déjà receüe, & que Menenius crioit au contraire qu'il ne retarderoit point davantage les levées, si ceux qui possédoient injustement des terres qui appartenoint au Public, les vouloient abandonner, les neuf autres Tribuns terminerent cette dispute par leur ordonnance, & prononcerent de l'avis & du consentement de toute leur bande; Que sans avoir égard à l'opposition de leur Collegue, ils donneroient du secours à Valerius Consul, s'il vouloit faire chatier ceux qui refuseroient d'aller à la guerre. Le Consul se voyant fortifié par cette ordonnance des Tribuns, en fit saisir quelques-uns qui imploroient le secours du Tribun, & la crainte obligea les autres de prester le serment. Ainsiencore que l'armée eust de la haine & de l'averfion pour le Consul, elle fut conduite à la forteresse de Carventane, d'où elle chassa ceux qui la gardoient, & la reprit en arrivant; car la plus grande partie de la garnison qui étoit allée piller de part & d'autre, lui donna par ce moyen occasion de la reprendre. On y trouva quelque butin, parce que les ennemis y avoient apporté, comme en un lieu asseuré, tout ce qu'ils avoient pris aux lieux d'alentour; mais le Consul fit tout vendre à l'enchere, & commanda aux Questeurs d'en mettre l'argent dans l'Epargne, & dit que les soldats auroient part au butin quand ils ne refuseroient plus d'aller à la guerre. Ce procédé augmenta la haine que le Peuple & les soldats portoient au Consul; de sorte que le Senat lui ayant decerné l'Ovation, (*Petit triomphe*,) les soldats qui le suivoient; & qui ehantoient des vers grossiers & sans ordre, selon leur coustume, se répondant les uns aux autres se moquoient quelquefois du Consul, & donnoient des loüanges à Menenius, dont on ne prononçoit point le nom, que le Peuple répandu parmy les ruës ne lui donnast des applaudissemens, & ne disputast avec les soldats à qui parleroit

seroit plus haut en sa faveur. Cela donna au Senat plus d'étonnement & de soucy, que cette insolence dont les soldats avoient usé envers le Consul, & qui leur étoit presque ordinaire. Et comme si l'on n'eût point douté que Menenius n'eût esté Tribun militaire, s'il eust demandé del'estre, on lui en osta toute l'esperance par l'eslection qu'on fit des Consuls. On crea donc pour Consuls Cn. Cornelius, & L. Furius Medullinus pour la seconde fois. Jamais le Peuple n'eut un si grand mécontentement de voir qu'on n'eût pas remis à ses suffrages l'eslection des Tribuns militaires. Il en monstra le ressentiment dans la creation des Questeurs, & se vangea en mesme temps. En effect il crea alors pour la premiere fois des Questeurs de son corps, & de quatre qui furent faits il n'y eut qu'un Patricien qui fut receu dans cette charge. Ce fut Ceso Fabius Ambustus, & les trois Plebeiens furent Q. Silius, P. Elius, & P. Papius, qu'on prefera à de jeunes hommes des meilleures maisons de la Ville. J'ay remarqué que les Iciliens, qui étoient d'une maison de tout tems ennemie des Patriciens, & dont il y en avoit trois qui avoient été faits en cette année Tribuns du Peuple, avoient persuadé au Peuple une eslection si libre & si hardie. Car comme ils lui faisoient monstre de quantité de grandes choses qu'il souhaitoit avec passion, ils protesterent qu'ils n'entreprendroient rien en sa faveur, s'il ne monstroit au moins assez de courage pour aspirer à la dignité de Questeur, la seule charge que le Senat avoit laissée commune entre les Patriciens, & le Peuple qui l'avoit desirée tant de fois, & que les Loix lui avoient enfin accordée. Cela tint lieu parmi le Peuple d'une victoire signalée, parce qu'il s'imagina que la Questure n'étoit pas le plus grand honneur où il parviendroit, mais que par ce moyen il avoit ouvert aux siens le chemin du Consulat & des triomphes. Au contraire le Senat en murmura, non parce qu'il voyoit ses honneurs communiquez à la Multitude, mais comme s'il les eût entierement perdus. Il disoit que si l'on prenoit cette coûtume, ils n'avoient plus que faire d'élever des enfans, pour estre chassés du rang & de la place de leurs

leurs Ancestres , pōur voir les autres dans la possession de leurs dignitez ; pour estre seulement Saliens , (*Preslres de Mars*) ou Flamines , (*Preslres de Jupiter, ou des autres Dieux, selon le nom qu'ils portoient*) afin de sacrifier pour le Peuple , & demeurer eternellement sans autorité & sans puissance. Ainsi les esprits estans irritez de part & d'autre , comme le Peuple eut commence à s'élever , & à concevoir de plus hautes esperances , voyant que pour deffendre sa cause il avoit trois Chefs d'un si grand nom , les Patriciens qui estimerent que toutes choses alloient ressembler à l'élection des Questeurs , puisque l'un & l'autre , (*Les Tribuns militaires & les Questeurs*) dépendoit des suffrages du Peuple ; s'efforcerent de faire créer des Consuls , dont la charge n'étoit pas encore commune entre les Patriciens & le Peuple. Les Iciliens dirent au contraire qu'on devoit créer des Tribuns militaires , & qu'enfin le tems étoit venu qu'il falloit quelquefois partager les charges & les honneurs entre le peuple & les autres. Mais il n'y avoit rien qui dependist de la charge & du ministère de Consul , dont ils pussent faire un prétexte pour empêcher ce que les Consuls voudroient faire : Cependant , il vint à propos nouvelle , que les Volsques & les Eques étoient fortis de leurs pays , & faisoient des courses sur les terres des Latins & des Herniques. Au bruit de cette guerre les Consuls voulurent lever des troupes , mais les Tribuns s'y opposerent puissamment & dirent que cela regardoit le Peuple & eux aussi. Ils étoient trois & tous trois actifs & courageux ; il y en eut deux qui prirent la charge de demeurer assiduellement près des Consuls , & d'observer chacun le sien , & le troisieme eut ordre de prendre garde au Peuple pour l'arrester , ou le pousser selon les occasions , tellement que les Consuls ne pouvoient faire des levés , ny les Tribuns l'élection qu'ils demandoient. Enfin la fortune prit aussi le party du Peuple , & la nouvelle vint à Rome , que , comme ceux qui étoient en garnison dans la forteresse de Carventane étoient allez au fourrage , les Eques étoient survenus , & avoient repris cette place , après avoir taillé en pieces aussi bien ceux qu'en avoit laissez pour sa garde , que ceux qui

qui pensoient y revenir, ou qui s'estoient écartez dans la campagne. Ce malheur ajouta beaucoup de force à la poursuite & à l'autorité des Tribuns. Car après avoir été fondez plusieurs fois pour faire en sorte qu'ils ne s'opposassent plus à la guerre, & qu'ils n'eurent voulu ceder ny à la tempeste qui menaçoit le Public, ny à la hayne particuliere qu'ils pouvoient attirer sur eux, ils obtinrent que le Senat ordonneroit de créer des Tribuns militaires à condition neantmoins qu'on ne recevroit personne à cette charge qui eust esté Tribun du Peuple en cette année, & que pas un des Tribuns du Peuple ne seroit continué pour l'année suivante. Sans doute le Senat entendoit parler des Iciliens, qu'il accusoit tacitement d'aspirer au Consulat, pour recompense des seditions qu'ils avoient si souvent excitées. Alors on commença à faire des levées, & l'on se prepara à la guerre du consentement de tout le monde. Plusieurs Autheurs laissent en doute si les deux Consuls allerent à la forteresse de Carventane, ou si l'un des deux demeura dans la Ville pour presider à l'Assemblée. Mais il faut tenir pour certain ce qui n'est point contesté entre-eux, & dont ils sont d'accord ensemble, qu'après avoir perdu beaucoup de tems devant cette forteresse on fut contraint de lever le siege; Qu'une autre place appelée Verrugue fut reprise par la même armée au pays des Volsques, & qu'on fit de grandes courses & un grand butin sur les Eques, & sur les terres des Volsques. Au reste, comme la victoire étoit demeurée au Peuple, en ce qu'il lui fut accordé de faire telle élection qu'il voudroit ou de Consuls, ou de Tribuns militaires; les Patriciens tout de même l'emporterent par dessus le Peuple par le succez de cette creation. Car contre l'opinion de tout le monde on crea Tribuns militaires trois Patriciens C. Julius Tullus, Corn. Cossus, & C. Servilius Hala. On dit que les Patriciens userent en cela d'artifice, & que les Iciliens les en accuserent, parce que comme ils avoient meslé quantité de personnes indignes de cette charge, avec ceux qui la meritoient justement, le dégoust de la bassesse de quelques-uns trop visible & trop apparente donna au Peuple

ple mesme de l'aversion pour les Plebeiens. Cependant soit que les Volsques eussent conçu de plus ambitieuses esperances pour avoir gardé Carventane, soit que la prise de Verrugue les eût davantage irrités, il vint nouvelle qu'ils reprenoient les armes avec toute sorte d'ardeur; Qu'ils avoient donné le rendez-vous, & mis le siege de cette guerre chez les Antiates; Qu'ils avoient envoyé des Deputez chez les Peuples de l'une & de l'autre nation, pour leur reprocher leur lâcheté; que se tenant cachés entre leurs murailles, ils avoient souffert l'année precedente que les Romains fussent venus piller leurs terres, & qu'ils eussent pris Verrugue; Que déjà le Peuple Romain n'envoyoit plus d'armées dans leurs pays, ny même de colonies, & qu'il n'avoit pas seulement partagé leurs heritages; mais qu'après leur avoir osté la Ville de Ferentine il l'avoit donnée aux Herniques. Comme les esprits s'irriterent à ces reproches, quantité de jeunes gens se firent enrôler par tous les lieux où alerent les Deputez. Ainsi la jeunesse de tous ces Peuples s'estant rendue à Antium, les ennemis y camperent & y attendirent les Romains. Cette nouvelle fut receüe dans Rome avec plus d'épouvante que la chose ne le meritoit; Et le Senat resolut en cette occasion, ce qu'on avoit accoustumé de refoudre dans les grands troubles, car il ordonna qu'on nommeroit un Dictateur. On dit que Julius & Cornelius en témoignèrent des ressentimens d'indignation & de colere, & que cette affaire ne se termina qu'avec de grandes disputes. Après cela comme les principaux Senateurs se furent plaints, mais vainement, que les Tribuns militaires ne vouloient plus dependre de l'autorité du Senat, & qu'ils eurent imploré le secours des Tribuns du Peuple, disant qu'en une pareille occasion la violence d'un Consul avoit été autrefois reprimée, par leur puissance & par leur credit, les Tribuns bien aises de la dissention des Patriciens, répondirent qu'il n'i avoit point d'apparence d'attendre du secours de ceux qui ne devoient pas être reputés du nombre des Citoyens, ni même du nombre des hommes; Que si quelque jour la conduite de la Republique, les dignitez & les hon-

neurs étoient communiquez indifferemment à tout le monde , alors ils donneroient bon ordre que les ordonnances du Senat ne demeureroient pas vaines & fans effet; Que cependant, les Patriciens affranchis de toute honte, & fans respect des Loix & des Magistrats, exerçassent aussi la charge des Tribuns, s'il trouvoient cela avantageux. Cette division qui arriva si mal à propos lors qu'on avoit sur le bras une si grande guerre, fut l'entretien & comme l'occupation de tous les esprits ; mais enfin après que Julius & Cornelius eurent chacun, à son tour, contesté longtemps, qu'il n'étoit pas juste de leur ôter une dignité que le Peuple leur avoit donnée, veu qu'ils étoient assez capables de conduire eux-mêmes cette guerre, Hala Servilius Tribun militaire prit la parole & dit, *Qu'il avoit long tems gardé le silence, non pas faute de sçavoir quelle opinion il devoit suivre; Car y a-t-il quelque bon Citoyen qui voulust prendre d'autres resolutions que celles qui favorisent le Public? mais parce qu'il eust mieux aimé que ses Collegues cedassent volontairement à l'autorité du Senat, que de souffrir qu'on implorast contr'eux l'autorité des Tribuns du Peuple; que pour lui, si le tems le permettoit, il leur donneroit encore le loisir de se dépouiller d'une opinion si obstinée; Mais que puisque la nécessité de la guerre ne pouvoit attendre les conseils, & les resolutions des hommes, la Republique luy étoit plus considerable que l'amitié de ses Collegues; Que, si le Senat demeurait dans le même sentiment, il nommeroit la nuit suivante un Dictateur, & que si quelqu'un s'y opposoit il se contenteroit de l'autorité & del'ordonnance du Senat.* Ainsi ayant mérité les loüanges & l'amitié de tout le monde, on nomma P. Cornelius Dictateur, & Cornelius le crea General de la Cavalerie. Ainsi il servit d'exemple à ses Collegues, & à ceux qui le voulurent considerer, que la fortune & les honneurs sont quelquefois plus favorables à ceux qui les recherchent le moins. Au reste, cette guerre ne fut pas beaucoup memorable, car les ennemis furent defaits d'abord & sans difficulté près d'Antium. L'armée victorieuse alla saccager le pays des Volsques; On prit de force un Chasteau sur le lac de Fucine, & trois mille hommes qui étoient dedans, le reste des Volsques fut repoussé dans leur

Ville, & n'eurent pas la hardiesse de deffendre leurs terres. Le Dictateur comme pour ne pas manquer à sa bonne fortune, aiant heureusement achevé cette guerre, & étant retourné à Rome avec plus de bonheur que de gloire, se démit de sa Dictature. Et les Tribuns militaires sans faire aucune mention de créer des Consuls, de dépit comme je croi, qu'on eût fait un Dictateur, firent publier l'Assemblée pour élire des Tribuns militaires. Alors le Senat fut en une plus grande inquietude, qu'il n'avoit encore été, voiant que son parti étoit trahi & abandonné par les siens mêmes. C'est pourquoy comme en suscitant les plus indignes du Peuple à poursuivre cette charge, ils avoient l'année precedente dégoûté le Peuple même de la donner à ceux qui la meritoient le mieux; Ainsi dans l'occasion présente les plus considerables des Patriciens par leur noblesse & par leur credit se resolurent à la poursuivre, & obtinrent toutes les places, sans que les Plebeiens en pussent obtenir pas une. On crea donc quatre Tribuns militaires qui avoient eu déjà cette charge, L. Furius Medullinus, C. Valerius Potitus, Numerius Fabius Vibulanus, C. Servilius Hala, que l'on y continua & à cause de ses vertus, & à cause de cette bienveillance qu'il s'étoit acquise depuis peu par sa seule moderation. Or comme la trêve qu'on avoit faite avec les Veiens étoit expirée, on leur envoya en cette année des Ambassadeurs avec des Fecialiens, (*Herauts d'armes qui avoient charge de declarer la guerre & de faire la paix*) pour demander ce qu'ils avoient pris. Mais les Veiens envoierent sur leur frontiere au devant d'eux pour les prier de ne point aller à Veies qu'ils n'eussent auparavant été à Rome trouver le Senat; dont ils obtinrent qu'on ne leur demanderoit rien pour cette fois, à cause des discordes intestines qui travailloient leur Estat. Tant s'en faut qu'il voulust prendre cette occasion de tirer son avantage de l'incommodité d'autrui. On eut quelque mauvais succez du côté des Volsques, car on perdit le fort de Verrugue, & la garnison fut taillée en pieces. En quoi certes on peut reconnoistre combien dans les grandes affaires un seul moment est de grande consequence;

quence ; car lors que les soldats assiegez demandoient du secours , on eût pû encore leur en donner , si l'on eût fait tant soit peu de diligence , puisque l'armée qu'on y envoia arriva assez-tost pour défaire les ennemis qui venoient de tuer la garnison de Verrugue , & qui s'étoient écartez de part & d'autre pour piller. On rejetta la cause de ce retardement plustost sur le Senat que sur les Tribuns qui aiant ouï dire que les assiegez se deffendoient courageusement , ne songerent pas qu'il n'y a point de grande force qui ne puisse estre surmontée par une autre. Neantmoins ces vaillans soldats ne demeurèrent sans vangeance , ni durant leur vie , ni après leur mort. L'année suivante lors que P. Cornelius Cossus , Cn. Cornelius Cossus , Numerius Fabius Ambustus , & L. Valerius Potitus étoient Tribuns militaires , la guerre des Veiens se renouvella , à cause de la réponse orgueilleuse de leur Senat , qui fit dire aux Ambassadeurs qu'on avoit envoyez pour demander ce qu'on avoit pris , que , s'ils ne se retiroient promptement de la Ville & des frontieres des Veiens , on leur feroit le mesme traitement que Lartès Tolomnius avoit fait autrefois à d'autres Ambassadeurs de leur nation. Le Senat en colere de cette réponse , ordonna que les Tribuns militaires proposeroient au plustost au Peuple de declarer la guerre aux Veiens. On n'eut pas si tost fait cette proposition , que la jeunesse commença à murmurer , *Que la guerre qu'on avoit contre les Volsques , n'étoit pas encore achevée ; Que les soldats de deux garnisons venoient d'être taillez en pieces ; Que les places où ils avoient été tuez , étoient occupées par les ennemis avec beaucoup de peril pour la Republique ; Qu'il ne se passoit point d'années qu'on ne donnast quelque bataille , Et que , comme si on se repentoit de n'avoir pas assez enduré , on vouloit declarer la guerre à un Peuple puissant & redoutable , qui attireroit à son parti toutes les forces de la Toscane.* Ce feu qui se répandoit de lui-même parmi le Peuple , fut encore augmenté par ses Tribuns. Ils disoient que la plus grande guerre étoit celle que le Peuple avoit à soutenir contre le Senat , *Qu'on tâchoit de dessein formé de le fatiguer par les travaux de la guerre , & de l'exposer comme victime à la*

su-

fureur des ennemis; Qu'on vouloit le tenir loin de la Ville, & se défaire de lui, de peur qu'estant en paix dans sa maison, & se ressouvénant de la liberté & des Colonies, il ne songeât encore au partage des terres publiques, & à conserver l'avantage de donner librement ses voix. Et en même tems ils embrassoient les vieux soldats, ils comptoient les campagnes qu'ils avoient faites, leurs blessures & leurs cicatrices. Ils leur demandoient s'il y avoit encore quelque place en leurs corps pour recevoir de nouvelles playes & si, après avoir répandu tant de sang, ils en avoient encore de reste à donner à la Rep. Comme ils debitoient quelquefois ces entretiens particuliers, & quelquefois aussi dans les Assemblées publiques, & que par ce moyen ils eurent destourné le Peuple du dessein de faire la guerre, on tira en longueur la publication de la Loi, & si on eust continué de la rendre odieuse, il y avoit grande apparence qu'on l'auroit entièrement supprimée. Cependant, on trouva bon que les Tribuns militaires menassent une armée dans le territoire des Volsques, & l'on ne laissa dans Rome que C. Cornelius. Quand les autres virent que l'armée des Volsques ne paroïssoit nulle part, & qu'il n'y avoit point d'apparence qu'ils en voulussent venir à une bataille, ils divisèrent leurs troupes en trois pour aller piller les frontieres. Valerius marcha du costé d'Antium, P. Cornelius alla vers Ecetres, & par tout où ils passoient ils pilloient les maisons, & faisoient le degast dans la campagne afin d'amuser les ennemis. Quant à Fabius il fit ce que l'on souhaitoit davantage, il alla assiéger Anxur sans faire de desordre ny de pillage. Cette Ville estoit la même qu'on appelle aujourd'hui Terracine, elle est située sur des marescages, & Fabius fit mine de la vouloir attaquer de ce costé-là. Cependant, il avoit envoyé quatre cohortes par un autre endroit sous la conduite de Servilius Hala, qui se saisirent d'une éminence qui commandoit à la ville, & de là avec de grands cris ils attaquèrent les murailles où il n'y avoit aucune défense. Ceux qui deffendoient la Ville basse contre Fabius, s'estant estonnez de ce grand bruit, donnerent moyen à Fabius de planter ses eschelles; de sorte que toutes les murail-
les

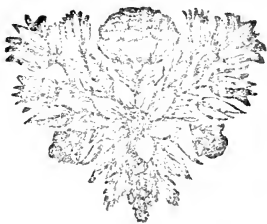
les furent bien-tost remplies par les ennemis, & la carnage y dura long tems, autant de ceux qui fuyoient que de ceux qui resistoient, autant de ceux qui estoient armez que de ceux qui estoient defarmez : c'est pourquoy les vaincus voiant qu'il n'y avoit point d'esperance de se sauver, étoient contraints de combattre. Mais aussi-tost on fit publier qu'on ne fist main basse que sur ceux qui étoient armez, & en même-tems la multitude quitta volontairement les armes. On en prit deux mille cinq cens prisonniers, & Fabius ne voulut pas qu'on touchat au reste du butin, jusqu'à ce que ses Collegues fussent arrivez. Car il disoit que leurs armées avoient aussi contribué à la prise d'Anxur, puis qu'elles avoient empesché que le reste des Volsques ne luy vinst donner du secours. Aussi-tost qu'ils furent arrivez, les trois armées pillerent cette place, qui avoit été riche de tout tems ; Et cette humanité des Generaux concilia pour la premiere fois le Peuple avec le Senat. On ajousta à cela une liberalité la plus grande & la plus à propos qu'on pouvoit faire ; Car avant que le Peuple & ses Tribuns en eussent fait aucune ouverture, le Senat de lui-même ordonna qu'on payeroit ordinairement les soldats des deniers publics, chacun aiant auparavant accoustumé d'aller à la guerre à ses despens. On dit que le Peuple ne receut jamais rien avec de plus grands témoignages de joye, qu'on vint de tous costez à grandes troupes dans le Palais, qu'on baisoit les mains des Senateurs qui en sortoient, & qu'on les appelloit les veritables Peres du Peuple ; que chacun avoit qu'ils avoient fait une chose si considerable, qu'il n'en perdrait jamais la memoire tant qu'il auroit un reste de vie, & que pour reconnoître les bienfaits d'une Patrie si liberale il n'épargeroit jamais ni son corps ni son sang dans les plus dangereuses occasions ; Qu'au moins leur famille ne seroit jamais plus contente, ny plus en repos, que quand ils s'employeroient pour le service de la Rep. & que ce bien leur ayant esté donné si liberalement sans avoir esté demandé par les Tribuns, ny poursuivy par eux-mêmes, rendoit la joye & l'obligation d'autant plus grande. Il n'y avoit que
les

les Tribuns du Peuple qui ne prirent point de part à la joie publique, & à cette union de tous les Ordres de l'Estat. Ils disoient que cela n'apporteroit point tant de satisfaction à tous les Patriciens, & ne leur feroit point si favorable qu'ils l'esperoient; Que cette resolution avoit semblé meilleure d'abord qu'on ne l'éprouveroit par l'expérience. Car enfin d'où pouvoit-on tirer cet argent que des tributs que l'on mettroit sur le Peuple? *Qu'ils avoient donc fait des largesses du bien d'autrui; qu'encore que quelques-uns la voulussent permettre, ceux qui estoient exempts d'aller à la guerre n'avoient garde de souffrir que les autres portassent les armes à des conditions meilleures qu'ils ne les avoient portées, & que, s'estant eux-mêmes payez de leur solde, ils ne voudroient pas contribuer à celle des autres.* Ils émeurent une partie de la multitude par de semblables discours, & enfin le tribut ayant été imposé, les Tribuns firent sçavoir qu'ils assisteroient de toutes leurs forces ceux qui refuseroient de le payer. Mais les Patriciens défendirent constamment une chose qu'ils avoient si heureusement commencée. Ils payerent les premiers ce qui avoit été imposé, & parce qu'il n'y avoit point encore d'argent monnoyé, quelques-uns firent porter sur des chariots du cuivre dans l'Epargne, & rendirent par ce moyen leur contribution plus magnifique & plus specieuse. Après que les Sénateurs eurent contribué selon les biens que chacun pouvoit avoir, les premiers d'entre le Peuple qui étoient amis des Patriciens, commencerent tout de même à payer selon qu'ils l'avoient accordé entr'eux. Enfin la multitude voyant les loüanges qu'ils recevoient du Senat, & qu'ils étoient considerez comme de bons Citoyens, par ceux qui étoient capables de porter les armes, méprisa aussitôt l'assistance que lui offroyent les Tribuns, & l'on ne disputa plus qu'à qui payeroit plus promptement.

18. Alors la proposition de déclarer la guerre aux Veïens aiant esté receüe, les Tribuns militaires menerent à Veïes une armée qui étoit pour la pluspart composée de Volontaires. T. Quintius Capitolinus, P. Quintius Cincinnatus, C. Julius Tullus pour la deuxième fois, A. Manlius,

L. Spurius Medullinus aussi pour la deuxième fois , & Manlius Emilius Mamercinus estoient alors Tribuns militaires , & furent les premiers qui assiegerent la ville de Veies. Au commencement de ce siege les Toscans tinrent leur assemblée generale au Temple de la Deesse Voltomne ; mais ils ne demurerent pas bien d'accord ensemble , s'ils donneroient secours aux Veiens avec les forces publiques , & au nom de tous les Toscans. L'année suivante le siege ne fut pas continué avec la même vigueur, parce qu'on en tira une partie des Tribuns, & de l'armée pour l'envoyer contre les Volsques. Les Tribuns militaires de cette année furent C. Valerius Potitus pour la troisième fois , Manius Sergius Fidenas , P. Cornelius Maluginensis , Cn. Cornelius Cossus, Ceso Fabius Ambustus, & Sp. Nautius Rutilus pour la seconde fois. On combattit en bataille rangée contre les Volsques, entre Ferentine & Ecetres, & les Romains remporterent la victoire. En suite les Tribuns assiegerent Artene ville des Volsques ; & comme les assiegez voulurent faire une sortie , les Romains les repousserent , & entreirent pelle melle avec eux dans la Ville. Ainsi la Ville fut prise , excepté le Chasteau qui étoit fort de lui-même , où une partie des soldats se sauverent. Tous ceux qui se trouverent au dessous furent taillez en pieces , & l'on prit un grand nombre de prisonniers. On l'assiegea en même tems , mais il n'y avoit pas grande apparence de le prendre de force , parce qu'il y avoit assez de monde pour le defendre & d'ailleurs on ne pouvoit pas aussi esperer qu'il se rendist , parce qu'on y avoit fait transporter tout le bled qui étoit dans la ville avant qu'elle fust prise. On se fust donc ennuyé de demeurer devant cette place , si elle n'eût été livrée aux Romains par un esclave , qui y fit monter les soldats par un endroit difficile , & par ce moyen ils s'en rendirent les maîtres. Ils taillerent en pieces ceux qui la gardoient ; & le reste de la multitude épouvantée de cette surprise se rendit à la discretion des vainqueurs. Après avoir rasé & la Ville & le Chasteau d'Artene , on retira les troupes du pays des Volsques , &

toutes les forces Romaines tournerent du costé de Veies. Outre la liberté qu'on rendit à celui qui avoit livré la place ; on lui donna pour recompense les biens de deux riches familles , & il fut appelé Servius Romanus. Il y en a qui croient qu'Artene appartenoit aux Veiens , & non pas aux Volsques ; & ce qui a donné lieu à cette erreur ; c'est qu'il y avoit une Ville du même nom entre Cere & Veies , mais les Rois de Rome la ruinerent. Enfin elle n'appartenoit pas aux Veiens , & l'autre dont nous venons d'écrire & le siege & la ruine , étoit dans le Pays des Volsques.



T A B L E

Des Matieres les plus remarquables du premier Tome de Tue-Live.

A

A	Borigenes Peuple d'Italie.	pag. 8, 9
	Appellez Latins.	9
	Accenses. Gens de guerre.	69
	Accius Nevius, Augure. La statue qui lui fut érigée.	61
	Affliction. Les Romains en leurs maux avoient recours à leurs Dieux.	24
	Albains en guerre avec les Romains, tombent sous leur domination par un Traité fort remarquable.	36 & suiv.
	Trahison signalée punie en la personne de leur Chef.	48
	Alban Montagne d'Italie.	10
	Albe Longue, Ville d'Italie. Sa fondation.	10
	Siege & demeure des Rois des Latins.	11
	Rasée, & ruinée par les Romains, & ses habitans transferez & receus dans Rome.	49 & suiv.
	Albule fleuve d'Italie, aujourd'hui le Tibre.	11
	Algide aujourd'hui Rocque de! Pape.	230
	Ambassade, & deputation remarquable des Dames Romaines.	152, 153
	Ambassadeurs outragez & vangez.	19
	Mis entre les mains des ennemis;	128
	Ambassadeurs des Romains tués à Fidenes contre le droit des gens.	324
	On leur dresse des Statues dans la place proche du lieu	des
	R 2	

des harangues.	325
Ambition, est dangereuse, spécialement dans l'esprit d'une femme.	57, 74. & suiv.
De Regner.	9, 11, 14, 30
Amulius usurpe le Royaume des Latins sur Numitor son frere aîné. Sa cruauté.	11
Est tué.	14
Ancus Martius Roi des Romains. 52. Renouvelle les ceremonies de la religion que Numa avoit établies.	108
Force la ville de Politorium sur les Latins, la rase, & transfere les habitans dans Rome, & pour habitation leur donne le Mont-Aventin avec le droit de Bourgeoisie.	5, 56. & suiv.
Fait faire un Pont de bois sur le Tibre, & ajoûte à la Ville le Mont du Janicule.	56
Augmente le Royaume. Bastit la Ville d'Ostie.	56
Sa mort, & son Regne.	59
Ses enfans privez & dépouillez de la Couronne & du Royaume par Tarquinius priscus.	là même.
Conspirent sa mort & le font assassiner.	66
Année, par qui premierement divisée en 12. mois, selon le cours de la Lune.	33. 34
L'Année commençoit au premier jour d'Aoust, & les Consuls entroient ce jour là en charge.	201
Antemnates, Peuple d'Italie, vaincus par les Romains, & receus dans Rome.	22
Antenor.	7
Antium. Ville riche & considerable.	187
Prise par les Romains.	190
Antium, Colonie des Romains. Perfide à sa Patrie, se range du party des Eques contre eux.	198
Leur secours est renvoyé avec ignominie.	201
S'unissent avec les Volsques;	208
Anxur, Ville des Volsques, aujourd'huy Terracine prise & pillée par les Romains.	382
Appel des Magistrats au Peuple.	110
Appius Claudius decemvir brigue d'estre continué dans sa charge.	24

- Et s'eslit lui-mesme. 242.
- Sa lubricité envers Virginie cause changement d'Etat à Rome. 358. & suiv.
- Est fait prisonnier par commandement du Tribun Virginins. 274
- Son oncle Claudius intercede en vain pour lui. 275
- Il se tuë lui-mesme. 276
- Appius Claudius son fils est fait gouverneur de Rome. 351
- Sa sage conduite à desunir les Tribuns d'entr'eux pour obliger & servir le Senat. 367
- Ardée. Ville d'Italie. Attaquée en vain par Tarquin le Superbe. 89
- Ardée. Les Ardeates & les Ariciniens prient les Romains d'estre juges d'un differend qu'ils avoient ensemble touchant leurs bornes, & frontieres, les Romains les trompent en s'appropriant les terres que ces Peuples dispuoient. 325.
- Ce qui oblige les Ardeates à se soulever. 301
- Ils deputent au Senat pour la reparation de l'injustice qu'ils pretendoient avoir receue, le Senat les recoit amiablement & ils s'en retournent contens. 311
- Et l'alliance fut renouvellee. 311
- La Ville d'Ardée partagée en deux factions au sujet d'un mariage, attire les armes des Romains & des Volsques à son secours, les Romains pour la Noblesse, & les Volsques en faveur du Peuple qui tenoit la Noblesse assiegée. 313, & suiv.
- Reparation faite à la Ville d'Ardée par une Colonie de Rutules & de Romains que le Senat y envoya auxquels furent assignées les terres qu'on leur avoit ostées par ce jugement inique. 316
- Armée dissipée par la trop grande rigueur de celuy qui commandoit. 182. & suiv.
- Sa force consiste principalement dans l'union du soldat avec celui qui le commande. 183
- Armée: brave conduite d'un General d'armée en la personne de Q. Cincinnatus. 231, 232
- Armures des Romains. 69

Artene Ville prise sur les Volſques.	385
Un eſclave deſcouvre aux Romains l'endroit par où on pouvoit prendre le Chateau, l'eſclave eut ſa liberté, & le Chateau & la Ville furent rafés.	ibid.
Aſcanius, Fils d'Enée Roi des Latins.	159
Ses Succéſſeurs.	9
Aſſemblées, ſecretes & particulieres, perilleuſes dans un Eſtat.	136
Aſile de Rome.	18
Aventin. Roi. Montagne dans la Ville de Rome : d'où ainſi nommée.	11
Augures. Augure public en grand credit à Rome par un prodige merveilleux.	32, 33, 35, 61
Augures conſultez dans l'élection des Magiſtrats.	310
Nommoient le Dictateur au deſaut des Conſuls.	344
Autel. Grand Autel conſacré à Hercule.	17
A Jupiter Elicien.	35

B

B Ataille gagnée.	108
Biens de Perſene, qu'on vendoit à l'enchere.	118, 119
Bocage ſacré.	51
Bourgeoiſie Romaine donnée à L. Manilius de Tuſcule.	235
Bravade des Eques aux Romains ſur le point de la bataille.	195
Brigues, pour regner.	55
Brigue. Ceux qui briguoient les charges étoient vêtus de blanc pour être mieux connus.	309
Les Tribuns font paſſer une loi qui deſendoit de ſ'habiller de blanc quand on voudroit demander quelques charges.	331
Junius Brutus Néveu de Tarquin le Superbe.	88
Feint d'être inſenſé pour ſa ſeureté.	88, 91
Baiſe la Terre comme la mere commune de tous les hommes, pour eſſectuer la réponſe de l'Oracle de Delphes.	89
	Chaffe

Chasse Tarquin le Superbe : Extermine la Monarchie Roiale; & rend la liberté au Peuple Romain. 99, 100

Est élu Consul avec Tarquinius Collatinus, pour le gouvernement de la Ville. 100

Oblige le Peuple par Serment de ne souffrir jamais que personne regne dans Rome. *ibid.*

Augmente le nombre des Senateurs jusqu'au nombre de trois cens. *ibid.* Donne ordre aux choses qui concernent la Religion. 101

Contraint Tarquinius Collatinus de se demettre de sa charge de Consul, & de sortir de Rome. 95, 102

Fait piller les biens des Rois, & en consacre une Terre à Mars. 95, 105

Fait punir de mort en sa presence ses Enfans & ses Neveux convaincus de trahison. 95, 105

Tué, & lui-même est tué d'un même coup de lance par Aruns General de l'armée ennemie. 96, 107

Est pleuré des Dames Romaines, qui portent le deuil de sa mort l'espace d'une année. 96, 108

C

C Acus, Berger, grand voleur, tué par Hercule. 15, 16

Capitole, dédié. 110

Le Capitole est surpris de nuit par les bannis & les esclaves. 215

Capitole purgé suivant les ceremonies à cause qu'on y avoit veu des chiens chasser des loups. 235

Carpente, Mere d'Evandre, & Prophetesse. 16

Sp. Cassius; Consul. 154

Le premier qui fut fait General de la Cavalerie. 123

Puni de mort & sa maison rasée. 97, 156

Cause publique, preferable aux interets particuliers. 178

Chasteté admirable d'une femme mariée. 90, 91

Chevaliers Romains. 26

Cirque. Le grand Cirque premierement designé à Rome. R 4

me.	60
App. Claudius, nommé auparavant Clausus, abandonne les Sabins & se réfugie à Rome.	96, 97, 121
En grande estime parmi les Romains.	<i>ibid.</i>
Augmentation d'une Tribu, nommée de son nom, Tribu Claudienne.	<i>ibid.</i>
Consul.	130, 134
App. Claudius, son fils; Consul. Commande l'armée Romaine contre les Volsques malheureusement par la haine & la désobéissance de ses soldats.	98, 182
Les fait désarmer, & punir.	184
Sa constance. Sa mort.	186
Clelie. Jeune fille Romaine.	97, 113
Son action héroïque.	118
Reconnoissance de sa vertu par les Romains, qui lui dressent une statue de fille à cheval.	<i>ibid.</i>
Colere, sans la force, est inutile.	21
Concorde, son meilleur lien, c'est la crainte de dehors.	152
Constance admirable d'un Pere à la vue de la mort de ses enfans.	105, 106
D'un homme qui met la main dans le feu, & la regarde brûler.	117
Autre Exemple de Constance.	186
Consualia. Jeux.	19
Confus, Dieu du Conseil.	<i>ibid.</i>
Consuls, les premiers Consuls.	94
Les Consuls étant morts à Rome les Ediles leur furent subrogez.	202
En quel jour ils entroient en charge.	201
Les Tribuns veulent abbaissier leur puissance & entr'autres Terentilius Arsa.	205
En est empêché par Q. Fabius.	206
Et par le Consul Lucretius.	207
Les Tribuns demandent d'en prendre un parmi le Peuple.	300
Capoue prise par les Samnites, la nuit d'un jour de Feste qu'ils étoient endormis remplis de vin & de viande.	351
Cen-	

- Censeurs , quelle estoit leur charge & combien de tems ils y demouroient. 312, 333
- Ceso Quintius se bande lui seul contre les Tribuns qui vouloient abbaissier la puissance consulaire. 210
- Est appelle en jugement par Virginius comme d'un crime capital. *ibid.*
- Plusieurs gens de bien s'empresient à le sauver , Volscius Pictor l'accuse du meurtre de son frere. 212
- Virginius le veut constituer prisonnier, il donne des cautions au Public & choisit un exil volontaire chez les Toscans. 213
- L'accusation de Volscius est averée pour inaposture. 227.
- Qui en est condamné au bannissement. 235
- Cloacine Deesse des égouts & des Cloaques chez les Romains. 260
- Corbion ville surprise par les Eques qui taillent la garnison en pieces. 235
- Est reprise par Horace qui la fait raser , parce que ses habitans avoient trahy la garnison. 236
- Couronne d'or offerte par les Latins & les Herniques au Temple de Jupiter pour la reconciliation du Senat avec le Peuple. 260
- Courtoisie , gagne les cœurs. 58, 184, 185
- Curiaces , trois freres vaincus en un Duel & combat singulier , par les trois Horaces. 2, 39, 40
- Curies du Peuple Romain. 25

D

- D**AMES Romaines empeschent les Volsques de mettre le siege devant Rome. 153
- Débauches , cause de grands malheurs. 90
- Debiteurs , accablez , & tenus dans la servitude & dans les fers. 97, 129, 134, 138
- Mis en liberté. 132
- Dedicace du Temple de Jupiter sur le Capitole. 100
- Dénonciateur d'une trahison contre sa Patrie, recompense. R 5

Dépoüilles Opimes ; Consacrées à Jupiter Feretrien,	106
	1, 22
Deputez ; on ne doit point les maltraiter.	104
Le Dianium ; lieu consacré à Diane.	77
Dieu. La crainte de Dieu , est le plus puissant moyen de gouverner le Peuple.	33, 34, 35
Du respect, ou du mespris que l'on a pour Dieu.	51, 52,
	1, 8, 158
Dictateur. Qui fut le premier Dictateur.	123
Dictateur souverain Magistrat, on ne pouvoit appeller de ses arrests.	223
L. Quintius Dictateur, lors que Melius aspirait à la Royauté.	320
Le Dictateur devoit estre nommé par un Consul, & à leur défaut, les Augures le nommoient.	344
Division entre les habitans d'une Ville cause de grands desordres.	130, 131, 136, 137
Deuil. Les Dames Romaines portent le Deuil un an durant, pour la mort d'un homme qui avoit vangé la pudicité violée.	108
Duel, & combat singulier de trois freres, à la veuë de deux armées ennemies rangées en bataille ; dont le succez emportoit la domination de l'un des deux partis sur l'autre.	2, 39
Decemvirs esleus pour la compilation des loix apportées d'Athenes.	239
Font marcher chacun devant soy douze Licteurs portant les haches l'ees avec des faisseaux.	243
Deviennent o dieux au Senat & au Peuple.	243, 244
Leur mauvaise conduite en l'assassinat de Siccus & au rapt de Virginie.	253, & suiv.
Le Peuple s'esleve contr'eux.	264
Ils se demettent malgré eux de leurs charges.	268
Appius & Oppius se font mourir eux-mesmes en prison.	276
Les autres s'en vont en exil & leurs biens sont confiscuez.	ibid.
Le	

Le Denombrement des Citoyens se faisoit de cinq en cinq ans.	197, 228
Duumvirs, quelle estoit leur charge.	207, 334

E

E Duction des Enfans.	64
Empires; leur fondation.	6, 18
L'Empire Romain.	6, 7
Sa Grandeur.	1, 42
Enée; aborde en Italie, apres la destruction de Troye, fait alliance avec le Roy Latin; & s'establit dans le territoire de Laurence.	1, 8
En guerre avec les Rutules, & les Toscans.	9
Samort. Deifié, & appellé Jupiter Indigete. Ses descendans & successeurs.	10
Ennemis. Il ne faut jamais s'y fier.	33, 34
Entreroy.	36
Estably par le Senat après la mort des Roys des Romains.	52
Entreroy. On faisoit eslection d'un Entreroy, lors qu'il n'y avoit aucun Magistrat Curule.	311
Il creoit les Consuls.	ibid.
Eslaves; mis en liberté; reputez Citoyens chez les Romains, lequel le premier fut mis en liberté.	106
Les Eslaves se faisoient du Capitole.	215
Conspirent de brusler la ville & de se saisir une autrefois du Capitole, lors qu'on feroit occupé à esteindre le feu.	362
Evandre; autheur des Jeux Lupercaux.	12
Et de l'Escrature en Italie.	16
Institue des sacrifices à Hercule.	17
Exil. Rien de plus miserable pour un vieillard, que l'exil.	154.
Eau. Grand debordement des eaux cause disette des vivres à Rome.	236
Les Ediles font la charge des Consuls.	202
Les Ediles avoient charge de prendre garde qu'on n'ado-	raît

raist que les Dieux Romains & qu'on ne leur sacrifiait que suivant les coustumes.	343
Emilius Consul hay du Senat, & pourquoy?	
Eques nation ennemie des Romains font des courses dans le pays des Latins, Fabius est envoye contr'eux qui les met à la raison & leur donne la paix.	194
Ils se revoltent une seconde fois & font le degast dans les terres des Romains, assiegent le Consul Furius dans son Camp, qui dans une sortie qu'il fait sur eux est blessé, & son frere, son Lieutenant tué.	196, 199
T. Quintius repare l'affront & retourne victorieux des Eques.	200
Les Eques joints avec les Volsques recommencent la guerre.	201
Et s'approchent de Rome	202
Le Consul Lucretius les deffait & triomphe d'eux.	207
Se remettent en campagne.	225
Sont deffaits par Fabius.	<i>ibid.</i> 226
Les Tusculans les font passer sous le joug.	226
La paix leur est accordée.	228
Ils la rompent peu de tems après & se jettent sur les terres de Lavinium & de Tuscul.	229
La response que fit leur general aux Ambassadeurs Romains.	<i>ibid.</i>
Sort enfermez entre deux armées & demandent la paix.	
Le Dictateur Cincinnatus les fait passer une seconde fois sous le joug nuds & desarmez.	234
Ils surprennent la Ville de Corbion & taillent la garnison en pieces.	235
Ils se jettent sur les Tusculans, & sont deffaits en Algide ou plus de 7000. des leurs demeurerent sur la place.	236
Ils recommencent la guerre avec les Volsques.	274
Ils demandent l'alliance des Romains & on leur donne une treve de dix ans.	342
Ils la rompent & tuent les nouveaux habitans qu'on leur avoit envoyez.	344
Leur ville est prise & pillée.	348
	Fa-

F

- F** Abiens. Famille tres-honorable de Rome. Entreprennent la guerre contre les Veiens & sont tous taillez en pieces dans le combat. 98, 168
- M. Fabius Consul. 157
- Defait en bataille les Toscans. 163
- Et refuse le triomphe. 166
- Fabius resté seul de la maison des Fabiens après la journée de Cremere. 193
- Donne la paix aux Eques après les avoir vaincus, le combat derechef après leur revolte. 197
- rasseure la ville de Rome de la soudaine arrivée des Volques. 204
- S'oppose au Tribun Terentillus Arsa qui vouloit abaisser la puissance Consulaire. 205
- Factioneux, & seditieux punis. 80, 81
- Famine dans Rome. 145, 238, 317
- L'intendance des vivres est donnée à L. Minutius, lors d'une grande famine. 318, 349
- Fauftule, Berger, Pere nourricier de Remus & de Romulus. 12, 13
- Fecialiens. 40, 53, 55
- Fecialiens, qu'est ce que c'estoit. 343
- Femmes. Ne faut pas louer la sienne. 89.
- Femmes publiques. 123
- Femme qui persuade à son Mary, de se défaire de son propre Pere par un assassinat. 75, 93
- Festes; leur institution parmi les Romains. 13
- Festes ordonnées pendant trois jours pour vaquer aux prieres. 201
- Les femmes prosternées à terre balioient de leurs cheveux le pavé du Temple demandant pardon aux Dieux. 204.
- V. Prieres,

Figuier,

Figuier, Ruminal, autrement Romulaire.	12
Filles, qui obtiennent graces & pardon pour leurs Peres.	22.
Fille qui fait tuer son Pere, afin de commander.	77
Fortunes des femmes.	155
Fosse, Cluilienne.	38
Fossé Cluiliens.	151
Fossé des Quirites.	56
Foy. Temple dedié à la Foy.	36
Sa Force.	<i>ibid.</i>
Elle se doit religieusement garder.	<i>ibid.</i>
Un Frere tué sa Sœur, qui pleuroit pour la mort de son Fiancé; qu'il avoit tué en un combat singulier.	43
Sp. Fufius, Pere Patrat.	40
Fidenes, Colonie Romaine, ses habitans se revoltent & tuent les Ambassadeurs des Romains.	324
Les Falisques & les Veiens entrent en ligue avec eux.	<i>ibid. & suiv.</i>
Sont deffaits par le Dictateur Cincinnatus qui triomphe d'eux.	320 & suiv.
Reprennent les armes.	330
Et sont assiegez dans Fidenes qui est prise.	332
Une Colonie y est envoyée demeurer à la place de ceux qui estoient morts à la guerre.	<i>ibid.</i>

G

G Abelle, ou vente du Sel.	111
Gages precieux.	100
Gloire refusée à propos, revient plus pompeuse & plus éclatante.	166
Gouverner. Il est difficile de gouverner des Citoyens.	159
Gouvernement d'un Prince absolu.	79
Geganus Consul triomphe des Volsques & fait mener devant son chariot Cluilius leur General.	316
Guerre. N'en point parler, avant que de la déclarer.	53
Ceremonies observées pour la déclarer.	40, 54
L'avantage à celuy qui la commence le premier.	37
	Cher-

Cherchée dans la paix.	37
Contre les Latins.	9, 53, 60, 124, 128, 144
Les Sabins.	1, 23
Les Fidenates.	26, 27, 46
Les Albains.	36, 37
Les Gabiens.	3, 83
Les Veiens, & les Tarquiniens.	106
Les Eques.	141, 186
Les Volsques.	154
Les Herniques.	<i>ibid.</i>
Les Toscons.	163
Guerre contre les Veiens qui combattent avec des flambeaux allumez.	347
Ruse de guerre du General des Volsques de faire ouvrir le gros de son bataillon pour enfermer les Romains.	354
Guerre contre les Lavicains qui furent defaits & leur ville pillée.	366
Les Romains y envoyerent une Colonie de quinze cens habitans, qui eurent chacun deux arpens de terre.	<i>ibid.</i>

H

H arangue du Consul Valerius au Peuple contre les Tribuns qui fomentoient une sédition, lors que le Capitole estoit pris par les Ennemis.	217, & suiv.
Harangue de Q. Cincinnatus au Peuple contre les Tribuns.	220
Autre harangue au Senat.	224
Ce que dit le Tribun au Peuple pour rendre la puissance consulaire odieuse.	205
Et la réponse que luy fit Fabius.	206
Ce que dit Horatius Barbatus aux Decemvirs qui s'estoient rendus Tyrans.	247, 248
Harangue de Virginius à l'armée après qu'il eut tué sa fille.	262
Ce que dirent Valerius & Horatius au Peuple qui s'estoit retiré sur le mont sacré.	266, 267, 269
Ce que dirent Virginius à Appius, & Appius au Peuple, lors qu'on le voulut mener en prison.	271, 272
Ha-	

Harangue de Valerius à l'armée.	279
Harangue de Q. Capitolinus au Peuple.	287
Harangue des Consuls au Senat contre les Tribuns qui vouloient que le Peuple eust le droit de les créer & d'en nommer un de leur corps.	307
Harangue des Tribuns au Peuple sur ce sujet.	303
Harangue du Dictateur au Peuple après la mort de Sp. Melius.	322
Herdonius chef des bannis & des Esclaves s'empare du Capitole.	215
Est tué dans la reprise.	220
Henetes. Peuples chassés de la Paphlagonie, abordent en Italie; en usurent une contrée; appelez depuis Venitiens.	8
Herbe sacrée.	40
Hercule; tué Gerion & Cacus.	15, 16
Reconnu pour une Divinité.	17
Herfilie, femme de Romulus.	22
Histoire. le fruit qu'on en peut tirer.	6, 7
Historiens doivent dire la verité.	5, 6
Horaces; trois freres combattent contre les trois Curia-	ces, 2, 39
Horace victorieux absous du meurtre de sa Sœur.	343, 44
Horatius Cocles s'oppose seul au passage de l'armée des Toscans sur le Pont du Tibre; & l'empesche par son courage & sa valeur de passer.	96, 112
Reconnoissance de sa vertu par le Peuple Romain qui lui dresse une statue.	113
Hostius Hostilius, Chef des Romains contre les Sabins.	23

I

I Anicule, ajoûté & joint à la Ville de Rome.	2, 56
Janus Divinité.	33
Javeline, jettée sur les frontieres des ennemis pour leur declarer la guerre.	55
Jeux des Romains; appelez autrement les grands Jeux.	60, 148
Jeux	

Jeux Lupercaux.	12
Jeux vouëz par le Senat lors que le Peuple se separa des Decemvirs.	317
Par Cornelius grand Pontife.	338
L'Immortalité se gagne par la vertu.	17, 30
Inhumanité prodigieuse.	11, 48, 76, 77
Interregne chez les Romains.	31, 36, 52
Interregne en la Republique pendant lequel on croit un Entreroi.	360
Isle, formée de paille de Blé.	105
Julius. Et juliens, Famille celebre.	10
Jupiter, Elicien.	35
Feretrien.	22
Indigete.	10
Stateur.	24
Jupiter. Au Temple de Jupiter Feretrien, on y offroit les dépouilles opimes, Romulus fut le premier qui en offrit & Cossus Tribun militaire, le second après la défaite de Tolomnius Roi des Veïens.	328
Joug. Qu'est-ce qu'on appelloit passer sous le Joug.	226
Les Eques passent sous le joug.	<i>ibid.</i>
Junon surnommée Monete.	312

L

L Ac Curtien, d'où ainsi nommé.	25
Tit. Largius, Consul.	123
Le premier qui fut créé Dictateur.	<i>ibid.</i>
Lartès Portena. Roi des Clusiniens. Fait la guerre aux Romains, en faveur des Tarquins.	111
Attaque la Ville de Rome. S'empare du Janicule. Est empêché de passer le Pont du Tibre par un homme seul.	112, 113
Tourne l'attaque en siege.	114
Paix entre lui & les Romains.	117
Demande en vain le rétablissement des Tarquins dans la Roiauté.	117, 120
Latin Roi des Aborigenes: reçoit les Troïens dans son pais, après la destruction de Troyes.	8, 9
	Tue

Tué en bataille par les Rutules.	9
Latins, Peuple d'Italie.	9, 10, 53, 56, 60, 63, 79, 124, 126, 128
Lavinie; femme d'Enée.	9
Lavinie; Ville d'Italie. Sa fondation.	9, 10, 151
Laurence; Ville d'Italie.	8
Laurence; femme appelée autrement Louve, nourrit & eleve Remus & Romulus.	12, 13
Laurentes, Peuple, vangent l'injure faite à leurs Ambassadeurs. Alliance renouvelée entr'eux & les Romains.	26
Legers. Soldats des Gardes Romulus.	28
Liberalitez, & largesses extraordinaires envers le Peuple, doivent estre tenuës suspectes.	155, 157
Licteurs, à Rome; espece d'Huissiers ou Sergens, qui marchent devant le Roi des Romains: pourquoi au nombre de douze.	17, 18
Battus, & mal-traitez par la populace.	178
Lituus; le Baton des Augures.	32
Loi.	17, 33
Sa puissance.	99, 103
Sacrée.	144, 177
Celle pour le partage des terres conquises sur les Ennemis, establie.	97
Est cause de grandes dissensions & desordres.	156, 157
Son auteur est puni de mort.	156
Celle des appellations au Peuple.	110
Celle touchant le crime de leze-Majesté.	43
La Loi de la division des terres entre le Peuple, étant sur le point d'estre publiée est divertie par la prudence de Q. Fabius.	193
Ruse des Tribuns pour faire passer la Loi d'abolir la charge des Consuls.	208, 216, 236
Ambassadeurs envoiez à Solon pour le prier de prescrire des Loix aux Romains.	238
Loi Acilie au sujet du mont Aventin donnée au Peuple.	239
Loix des dix tables approuvées & receuës par le Peuple.	Au-

Augmentées de deux autres tables.	244
Leur publication.	275
Loi touchant les alliances des Mariages du Peuple avec les Patriciens.	300
Accordée à regret par le Senat.	308, 309
Plusieurs discours de part & d'autre pour l'empescher, ou pour la faire autoriser.	ibid.
Luceres. Chevaliers Romains.	26
Lucrece, femme vertueuse.	89, 90
Forcée, & violée, se poignarde, ne voulant pas survivre à la perte de son honneur.	91, 92
Lucumon. Sa naissance, son extraction, & son élévation. Vient de Tarquines à Rome : s'y habitué, & se fait appeller Tarquinius, du nom de Tarquines, lieu de sa naissance.	2, 56, 57
Gagne les bonnes graces du Roi Ancus Martius : devient son Favori, & le Tuteur de ses enfans.	58
S'empare de la Couronne du Roiaume au prejudice des enfans d'Ancus.	2, 59
<i>Voyez Tarquinius Priscus.</i>	
Lustre, ou denombrement du Peuple Romain.	71

M

M Ajesté, sans la force, n'est gueres asseurée d'elle-mesme.	178
Main. Tendre la main en signe de paix.	9
Ost. Mamilius; de Tuscule, descendu d'Ulisse & de la Déesse Circé.	79, 123
Tué en bataille.	125
Mariages forcez.	21
Contrâtez dans une bonne famille, donnent grand credit.	79
Cn. Martius Coriolanus; ainsi surnomme pour la prise de Corioles.	97, 144
Hai du Peuple, est contraint de s'exiler, & de se retirer chez les Volsques.	148
General d'armée des Volsques: Fait la guerre aux Romains;	

mains; marche droit à Rome , & la menace d'une ruine totale.	97, 151
Sa retraite , à la persuasion de sa mere , de sa femme, & de ses enfans.	154
Sa mort.	<i>ibid.</i>
Menenius Agrippa. Appaise la mutinerie du Peuple, qui s'étoit retiré sur le Mont-sacré.	97, 143
Meurt en une telle pauvreté , qu'il est inhumé aux dépens du Public.	97, 145
Mensonge salutaire.	188
Mesentius , Roi ou Prince des Toscans.	10
Metius Curtius , Chef des Sabins.	23
Metius Sufferius , Dictateur , & Chef des Albains.	38
Pour sa trahison , puni du dernier supplice , & tire à quatre chevaux.	2748, 49
Miracles.	33, 148, 179
Monarchie , le Commandement d'un seul preferable à celui de plusieurs.	31
Plus favorable aux meschans & débauchez, qu'à la République.	102
La Monarchie Roiale des Romains.	99, 100
Mont sacré.	142, 144, 146
Mont-sacré, ou le peuple se retira après la mort de Virgynie.	265, 266
Mutinerie du Peuple Romain contre le Senat , qui se retire sur le Mont-sacré.	142
Appaisée par la comparaison de celle des parties de l'homme contre le ventre.	143
C. Mutius. Action genereuse , & loüable , pour le salut de sa Patrie.	96
Surnommé Scevola. Et recompensé.	117
Mamercus Æmilius Dictateur triomphe des Veiens , des Falisques , & des Fidenates par ordonnance du Senat & du consentement du Peuple.	323
Il est fait une seconde fois Dictateur.	332
Il abroge le terme de la Censure qui étoit de cinq ans & le reduisit à un an & demi.	333
Ce qui lui advint pour cela.	334

- Il est esleu Dictateur pour la troisieme fois. 344
 Melius de l'ordre des Chevaliers fait acheter de ses deniers grande quantité de bleds pour secourir le Peuple de Rome dans une necessité. 318
 Ce qui lui cousta la vie. 322
 La confiscation de ses biens, & le rasement de sa maison. 239

N

- N**evius, Augure. 2, 61
 Numa Pompilius; Esclû, & declaré Roi des Romains. Sa doctrine. 31
 Consulte les Dieux touchant son election. Ordonne les parties du monde. 32, 33
 Bâtit un Temple à Janus, pour estre la marque de la guerre & de la paix. Et fait alliance avec tous les Peuples voisins. 2, 33
 Imprime la crainte des Dieux dans l'esprit du Peuple, par la fiction d'un miracle. Ordonne, & regle les choses qui concernent la Religion; les Temples, les Sacrifices, & les Prestres. 2, 33, 34
 Consacre aux Muses un bocage voisin de Rome. Dedie un Temple à la seule foi: Et institue les Sacrifices Argéens. 35, 36
 Sa mort. Son Regne. *ibid.*
 Numitor; Roi d'Albe, & des Latins; chassé, & depouillé de son Roiaume par son Cadet. Sa fille violée par le Dieu Mars. 1, 11, 12

O

- O**ppia, Vestale, convaincuë d'inceste, enterrée vive. 97, 158
 Oracle de Delphes. 88
 Consulté pour sçavoir qui seroit le successeur de la Couronne. *ibid.*
 Orai-

Oraison funebre.	166
Orient , Occident , Midy , & Septentrion.	32
Ostie , Ville d'Italie : sa fondation.	56
Opimes : qu'est-ce que c'estoit que dépouilles Opimes.	328
Oppius Decemvir est mené en prison, où il se fait mourir luy-mesme.	276
Ordonnances du Senat dans les dernieres extremitez.	198
Ordonnances du Senat que les soldats seroient payez des deniers publics.	383
Ovation ; qu'est-ce que c'estoit.	207 , 374

P

P Aix , recherchée dans la guerre.	33 , 34
Tendre la main en signe de paix.	9
Palatin , autrement Mont Palatin , Montagne dans la Ville de Rome habitée par les anciens Romains.	12
Pan , Lycéen ; nommé depuis Inus. En l'honneur de qui les jeunes gens couroient tout nus.	13
Parricide horrible.	77
Patriciens.	18
Papyrius Mugillanus Entreroy.	360
La Perche de la sœur.	49
Un pere fait le procès à son fils.	156
Fait punir de mort en sa presence , ses enfans & ses neveux convaincus de trahison contre leur patrie.	95 , 105
Pere Conscripts.	100
Pere Patrat.	40
La Peste à Rome depeuple la ville.	201 , 203 , 238
La Pile d'Horace.	44
Pluye de Cailloux.	51
Politorium ; Ville des Latins : forcée & rasée par les Romains ; & ses habitans transferez dans Rome.	2 , 55
Pomœrium.	71
Pont. Le premier Pont qui fut basti sur le Tibre à Rome.	2 , 56
Pontife. Son institution ; sa charge , & sa jurisdiction.	34 , 35 , 101.
	Popu-

Populace. La Multitude est à charge à une Ville si on ne l'employe à quelque chose.	87
Porfene, Roy des Clusiniens.	96, 111
<i>Voyez.</i> Lartes Porfena.	
Posthume, oublié dans le testament de son pere.	57
Présage.	58, 61
Prêtres; leur institution parmy les Romains.	33, 34
Pretexte; longue robe; parmy les Romains.	18
Prison; la premiere bastie à Rome.	56
Proculus Julius.	29
Prodigalité, du bien public, criminelle.	50
Prodiges.	16, 51, 58, 61, 86, 88, 207
Lors qu'il en arrivoit, les Romains ne vaquoient à rien durant neuf jours.	52
Publicola.	110
Pythagoras, Samien; quand il ouvrit ses Escoles.	31
Portes. Il y avoit toujours deux portes au Camp des Romains, la Pretorienne, & la Decumane.	199
Prieres & actions de graces ordonnées en faveur des Consuls qui avoient remporté la Victoire sur les Sabins & sur les Eques.	182
Processions ordonnées, où les Devineurs diétoient au Peuple des prieres.	330

Plusieurs traits de Politique.

L'abondance du bien, ou la facilité de l'avoir en degousté ceux qui le cherchent.	194
Il ne faut pas confier toute la fortune d'un Estat au hazard d'une bataille quand les forces sont inégales.	196
L'embaras d'une grande armée cause souvent sa perte.	<i>ibid.</i>
Quand les Ennemis se retirent chargez de butin, ils sont plus aysez à estre défaits.	197
Il ne faut pas permettre que les vieux Citoyens d'une ville qui on. esté chassés lors de sa prise, y retournent habiter après qu'elle a esté faite Colonie, de peur qu'ils ne débauchent les autres.	197
Dans une sortie pour faciliter le secours ou le convoy,	il

il faut se contenter de donner la chasse à l'Ennemi sans le poursuivre. 199

Les vieux Magistrats ne doivent point paroître aux affaires qui ne peuvent estre conduites par conseil & prudence, & qu'on abandonne au hazard & à la hardiesse des plus jeunes. 209

Durant la guerre des esclaves on apprehendoit également de faire armer la multitude, & de la laisser desarmer. 215

Et il étoit également à craindre que ceux qui en avoient chez eux, se fiasent en eux ou s'en deffiasent. 216

Les soldats se laisserent vaincre à dessein, à leur honte, & à la honte des Decenvirs, de peur d'avoir de bons succez par leur conduite & sous leurs auspices. 252

Un particulier ne doit pas faire des largesses au Peuple à l'insceu du Magistrat, comme fit Melius à qui il en prit mal.

Une victoire qui couste beaucoup de sang au parti vainqueur, cause plus de douleur de la perte de tant de Citoiens, que de joie de la défaite des Ennemis. 325

Il n'est pas bon dans la guerre que plusieurs commandent ensemble avec une mesme autorité. 344, 364

Il n'y a si grande force qui ne puisse estre surmontée par une autre. 381

Q

Questeurs créez du corps du Peuple. 375

T. Quintius, Consul créé par les Senateurs, le Peuple refusant de se trouver à l'assemblée qu'on devoit faire pour l'eslection des Consuls. 188

Fait heureusement la guerre contre les Eques, & contre les Volsques. 188, 189

T. Quintius victorieux des Eques. 200

Quintius Cincinnatus pere de Ceson est fait Consul après la mort de Valerius. 220

Est fait Dictateur. 230

Les

Les Deputez le trouvent conduisant la charruë.	231
Il delivre l'Armée Romaine enfermée par celle des E-	
ques.	233
On luy decerne le triomphe.	234
Dictateur une seconde fois.	320
Quintius Capitolinus & Agrippa Consuls ne demandent	
point le triomphe & pourquoi?	274
Quintius est six fois Consul.	319
Il acquiert grande reputation dans la Ville, & du Se-	
nat, & du Peuple.	316
Quirites. Origine de ce nom.	25

R

R Afoir, qui coupa une pierre à aiguiser.	3, 61
Ravissement des Sabines.	20
Dujlac de Regille.	97, 126
Reine, Regente durant le bas âge de son fils.	10
Religion. Le fondement de l'Estat. Les Rois doivent en	
avoir du soin & ne la pas negliger.	33, 53, 158
Remus, & Romulus, freres jumeaux; leur naissance,	
leur education, & elevation.	1, 11, 12
Remus fait prisonnier; mis en liberté par son frere: En-	
treprend avec luy de bastir la Ville de Rome. Est tué.	13, 14, 15
Republique Romaine, tres-illustre.	5, 7, 18, 27
Quand, par qui, & comment establie.	6, 13, 14, 15
Rhea Silvia, Vestale: violée par le Dieu Mars; dont elle	
est vigoureusement punie par son pere.	1, 11, 12
Richesses. L'amour des Richesses cause de grands maux,	
Il y a danger par fois de paroistre, ou trop spirituel ou	
trop riche.	88, 89
Rois. Il n'en faut parler qu'avec respect.	80, 81
Les Rois Romains se faisoient par election depuis Ro-	
mulus: apres leur mort, le gouvernement de l'Estat	
tomboit entre les mains des Senateurs.	31, 52
Chassez, & exterminiez.	93, 94
Ils estoient sacrificateurs.	101
Rome; fondée par Romulus.	1, 15

Dedice à Hercule.	17
Renduë venerable par le moyen de la Religion.	29, 33
Gouvernée par dix hommes après la mort de Romulus son Roi & son fondateur.	30, 31
Augmentée de la ruine de la Ville d'Albe-Longue.	49, 50
Agrandie.	55
Son Peuple divisé en Centuries, & Tribus.	68, 69
Elle est la Teste de l'Estat.	72
Le Chef de tout le monde.	86
Attaquée & assiégée par le Roi Porfene.	111, 112
En troubles & en desordres.	135, 136
Il y a disette de blé, cherté de vivres, & famine.	145
Est menacée de ruine par les Volsques, & sauvée du naufrage par les Dames Romaines.	153, 154
Rome changé d'estat trois cens ans apres sa fondation.	239
Rome est affligée de peste & de famine.	372
Romains. Etablissement, & fondation de leur Estat.	15
Raviſſent & enlèvent les filles des peuples voisins pour en faire leurs femmes.	20
Guerres entr'eux & ces peuples-là, suivie d'une étroite alliance.	22
Reduisent sous leur domination les Antemnates.	<i>ibid.</i>
Les Albains.	36, 37
Les Fidenates.	46
Les Sabins.	51, 121, 140
Les Latins.	60
Les Arunciens.	122
Les Herniques.	154
Les Eques & les Volsques.	156, 189
Les Veiens & les Toscaus.	161, 173, 174
Les Samnites leur refusent du bled, les Siciliens leur en offrent.	373
Romulus. Sa naissance, son éducation, & son elevation	1, 11,
son son frere Remus; & avec luy	A

Amulius.	14
Fonde & bastit la Ville de Rome : Tuë son frere.	15
Etablit de Senat.	18
Fait enlever les filles des Sabins pour servir de femmes aux Rom.	20
Defait les Ceniniens ; & tuë leur Roy.	21
Bastit un Temple à Jupiter Feretrien.	22
Fait vœu d'en bastir un à Jupiter Stator.	24
Defait les Antemnates ; & les Crustumeniens.	22
Subjugue les Fidenates.	27
Demeure victorieux des Veiens.	28
Sa mort Est mis au nombre des Dieux.	1, 19, 36
Romulus Silvius Roy des Latins.	11
Ruses de guerre.	26, 62, 83, 114, 172
Rutules , peuple d'Italie.	89

S.

S abins ; peuple d'Italie. Enlevement de leurs filles par les Romains.	20
A cause de quoi ils font la guerre aux Romains , & s'emparent de la Citadelle de Rome.	1, 23
Ses Sabines ravies, procurent la paix entre les Romains & les Sabins leurs parens. Alliance & union de ces deux peuples & de leurs Royaumes en un.	25
Depuis , vaincus plusieurs fois par les Romains , leur demandent la paix.	121
Les Sabins font la guerre aux Romains mal à propos, & à leur dommage.	230, 236, 280
Sacrifices. Quand on faisoit sacrifices à Diane , il falloit se laver auparavant dans une eau vive & courante.	72
Des sacrifices qui ne se faisoient que par les Roys.	34, 101
Saturnales. Institution de cette Feste.	127
Secheresse à Rome cause de pluye qui a fait tarir les fontaines & les ruisseaux.	342
Seditions , & discordes intestines , portent les plus grands Estats à leur ruine.	160
S 2	Se-

Sedition, & revolte populaire contre les Magistrats.	178
La prudence & la douceur doivent estre employées pour appaiser une populace irritée, plustost qu'une juste colere & que la force.	la mesme.
Sedition intestine appaisée par une guerre estrangere.	156 & suiv.
Sedition dans Ardée entre la Noblesse & le Peuple au sujet d'un mariage.	313
Selle Carule.	18, 34
Senat Romain. Son institution.	18
Faisoit ses assemblées en un Temple appelé la Cour Hostilie.	50
Le Senat s'oppose à la loy de Terentillus Arsa.	206
Les jeunes Senateurs se roidissent contre les Tribuns.	214
Se rendent populaires avec le Peuple pour s'insinuer dans sa bienveillance & empescher la publication de la loy.	ibid.
Le Senat reprend son autorité sur les Decemvirs.	252
N'abandonne point l'estat dans le peril où il estoit après la mort de Virginie.	262
Senateurs appelez Peres.	18, 101
Usurpent l'autorité souveraine après la mort des Roys.	30, 31, 52
Leur nombre augmenté.	50, 59, 100
Serment doit estre inviolable.	142
Serpent effroyable fort d'une Colonne.	87
Servius Tullius. Sa naissance, & son élévation. En dormant sa teste paroist environnée de feu.	3, 64
Esponse la fille de Tarquinius Priscus.	64
Et s'empare de sa Couronne & de son Royaume après sa mort.	67
Marie ses deux filles aux fils de Tarquin. Fait heureusement la guerre contre les Veiens & les autres Toscans.	68
Instituë le Cens & denombrement des Citoyens de Rome, & de leurs biens. Distribue les Classes & les Centuriens.	ibid.
	Estab-

- P. Valerius Consul, se purge du soupçon que l'on a qu'il n'aspire au Royaume. 109
- Fait la loy des appellations au Peuple : Est surnommé Publicola. 110
- Consul pour la quatrième fois. 121
- Estimé par les suffrages de tout le monde, le premier des Romains. Meurt pauvre. Est inhumé aux dépens du public. 121, 122
- Valerius Consul sauve la Ville d'une sedition populaire excitée par les Tribuns lors de la prise du Capitole par les esclaves & bannis. 217
- Il est tué en combattant à la teste de ses gens. 219
- Le Peuple contribué de ses biens pour lui faire de magnifiques funeraillles. 220
- Les Veïens font la guerre aux Romains avec les Falisques & les Fidenates. 324
- Lartès Tolomnius leur Roy est tué dans la bataille par Cornelius Cossus Tribun militaire. 327
- Les Viens deffont les Romains par la mesintelligence des Chefs. 344
- Enflez de ce succez ils convient les Peuples de la Toscane d'entrer en ligue avec eux. *ibid.*
- Vendre à l'enchere. 119
- Venitiens d'où sont venus. 8
- Vestales ; leur institution. 34
- Devoient observer une Virginité perpetuelle. 11
- Vestale accusée d'inceste sur un soupçon, parce qu'elle avoit trop de soin de son corps & de se parer, elle est declarée innocente. 362
- Le fort de Verrugue est pris par les Volsques qui taillent la garnison en pieces. 380
- Villes. Leur consecration. 71
- Vindicté. 96, 106
- Violement d'une femme, rigoureusement vangé, cause un changement d'Estat. 91
- Voleron. Audace grande. 177, 179
- Virgine estant sur le point d'estre enlevée, est esgorgée par son pere, qui en suite de cette action esmeut le Peuple.

Peuple contre le Decemvir Appius.	262
Volſques. Peuple Ennemy des Romains ſe joint avec les Eques pour leur faire la guerre.	201
Le Conſul Veturius les deffait.	204
Le Conſul Lucretius les taille en pieces.	205
Et triomphe d'eux.	207
Aſſiegeant la ville d'Ardée ils ſont aſſiegez des Romains qui les font paſſer ſous le joug.	315
Volſques ſeditieux durant la paix, laſches & timides à la guerre.	339
ſont deffaits en bataille rangé par les Romains.	385

Fin du Premier Tome.





